

BULLETIN D'ETUDES PREHISTORIQUES ET ARCHEOLOGIQUES ALPINES

publié par la

Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie

Numéro spécial consacré aux
Actes du XIV^e Colloque
sur les Alpes dans l'Antiquité
Evolène / Valais, Suisse
2-4 octobre 2015
(par les soins de *Damien Daudry*)

XXVII
AOSTE 2016

**BULLETIN D'ETUDES PREHISTORIQUES
ET ARCHEOLOGIQUES ALPINES**

BULLETIN D'ETUDES PREHISTORIQUES ET ARCHEOLOGIQUES ALPINES

publié par la

Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie

Numéro spécial consacré aux
Actes du XIV^e Colloque
sur les Alpes dans l'Antiquité
Evolène / Valais, Suisse
2-4 octobre 2015
(par les soins de *Damien Daudry*)

XXVII
AOSTE 2016

CE BULLETIN EST PUBLIÉ
AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE L'ADMINISTRATION RÉGIONALE
LOI RÉGIONALE N. 79
DU 9 DÉC. 1981
ET SUIVANTES

TABLE DES MATIÈRES

PHILIPPE LEVEAU - <i>La circulation des biens et des hommes dans les Alpes entre la Préhistoire et le Moyen Âge. Remarques conclusives</i>	9
--	---

COMMUNICATIONS

CIRCULATION DES BIENS

ERIC THIRAULT - <i>Circulations de biens matériels durant la Préhistoire récente alpine (6000-2000 avant J.-C.) : un bilan prospectif</i>	19
MARC-ANDRÉ HALDIMANN - <i>La céramique gallo-romaine en Valais : bilan et perspectives</i>	37
ADA GABUCCI, STEFANIA RATTO - <i>Il Piemonte occidentale, via di transito per i commerci tra la Gallia, le province alpine e l'area padana orientale</i>	43
† PATRIZIA FRAMARIN, DAVID WICKS, LUCIA DE GREGORIO <i>I materiali archeologici provenienti dagli scavi di piazza S. Francesco ad Aosta</i>	61
RENATO PERINETTI - <i>I primi monumenti cristiani della Valle d'Aosta</i>	73
MAURO CORTELLAZZO - <i>Circolazione di saperi e maestranze nei territori sabaudi del Duecento</i>	85

CIRCULATION DES BIENS ET DES PERSONNES

MAURIZIO CASTOLDI - <i>Vie di terra e vie d'acqua. Il trasporto del marmo verso Augusta Praetoria in età romana</i>	105
GIORDANA AMABILI - <i>Bolli sulle tegole degli edifici romani del Piccolo e del Gran S. Bernardo</i>	119
† PATRIZIA FRAMARIN, STEFANIA PESAVENTO MATTIOLI, LORENZA RIZZO - <i>Lo studio delle anfore: primi dati sul consumo di derrate alimentari ad Augusta Praetoria</i>	131
ANDREA ARCÀ, DAMIEN DAUDRY, ANGELO FOSSATI, LUCA RAITERI <i>Le incisioni rupestri di Chenal e La Barma (AO) e i percorsi della pietra verde, tra Piemonte occidentale, Valle d'Aosta e Bretagna</i>	145
NEVA CHIARENZA - <i>Culte des defunts et megalithisme entre Piemont et France meridionale. La circulation de modeles structurels et cultuels dans l'Europe de l'âge du Cuivre</i>	161
MIREILLE DAVID-ELBIALI, MARICA VENTURINO GAMBARI - <i>Artisans métallurgistes de l'âge du Bronze à travers les Alpes ?</i>	171
LIONEL PERNET - <i>L'ensemble de Sigoyer (Hautes-Alpes), un assemblage d'armement singulier de la fin de l'Âge du Fer: témoin de la mobilité de personnes ou de biens ?</i>	185

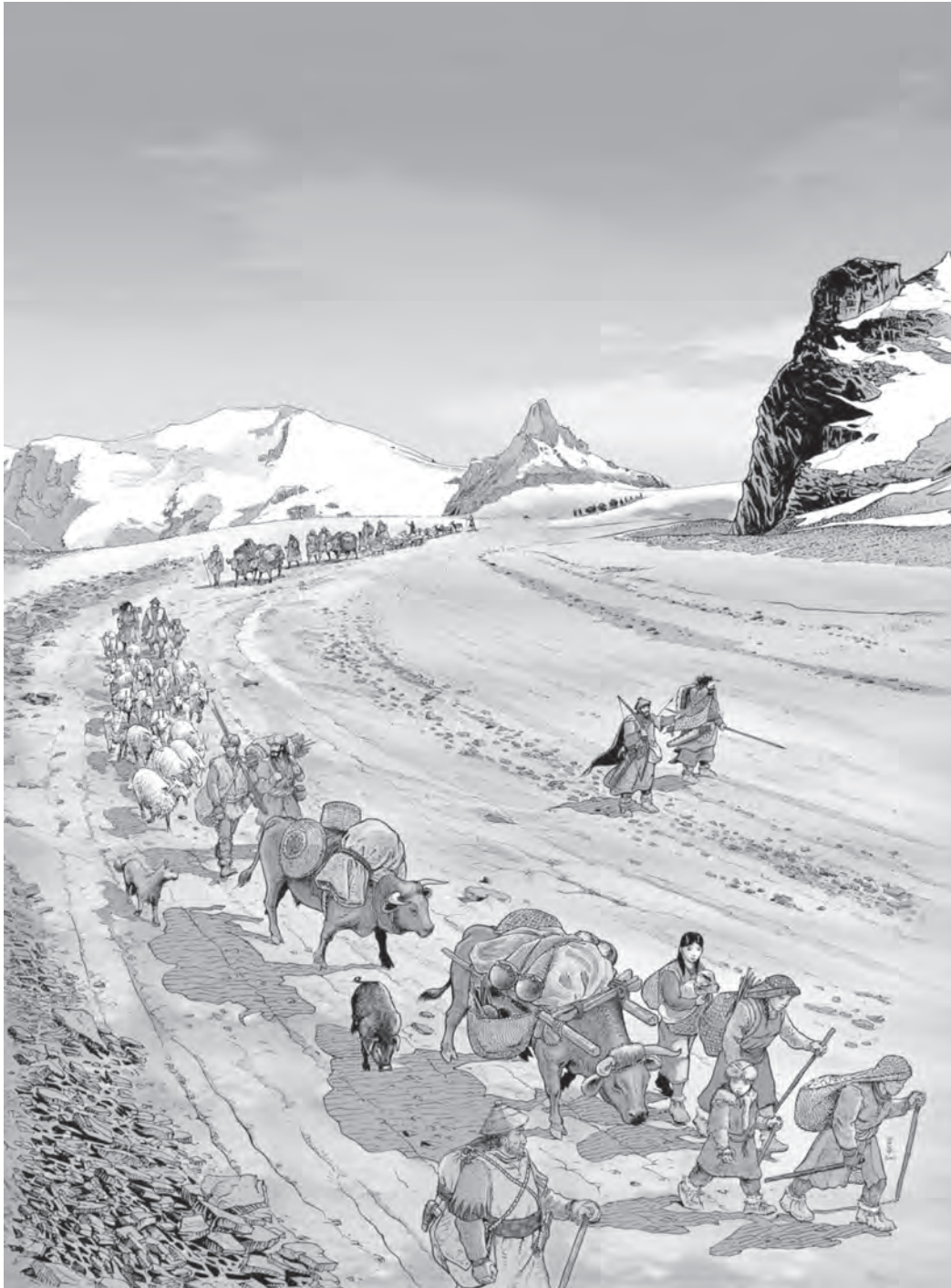
STEFANIE MARTIN-KILCHER - <i>Gentes Alpinae et Romains en conflit au I^{er} s. av. J.-C. Témoins archéologiques des campagnes des Alpes et impacts de l'occupation romaine entre les Alpes et le Rhin</i>	197
BERNARD RÉMY - <i>Recherches sur la mobilité géographique des habitants des deux versants des Alpes Cottiennes à l'intérieur de la province à partir des inscriptions</i>	213
STEFANO ALIVERNINI, FRANCESCA RONCORONI - <i>Le tracce carraie nell'area dell'abitato protostorico della Spina Verde a Como. Vecchi e nuovi ritrovamenti e analisi interpretativa</i>	223
 VOIES DE COMMUNICATION, COLS ALPINS	
STEFANIA CASINI, ANGELO FOSSATI - <i>Aspetti della religiosità antica in relazione ai valichi alpini</i>	237
PHILIPPE CURDY, MURIEL ESCHMANN-RICHON, RALPH LUGON, STEPHANIE ROGERS <i>Evaluation du potentiel archéologique sur les cols des Alpes pennines et lépontines (canton du Valais, Suisse)</i>	247
SOPHIE PROVIDOLI, AMELIE ALTERAUGE, LUCA GIANAZZA, HANNA GRABNER, SANDRA LÖSCH, NEGAHNAZ MOGHADDAM, MATTHIAS SENN, JOSÉ DIAZ TABERNERO, SUSI ULRICH-BOCHSLER, MARQUITA VOLKEN, SERGE VOLKEN - <i>Le « mercenaire du col du Théodule » (Zermatt / Suisse): une découverte glaciaire des années 1600</i>	263
JEAN-CHRISTOPHE MORET - <i>Le Chemin des Chevaux, Nouveau regard sur un ancien passage d'altitude tombé dans l'oubli</i>	277
 POSTERS	
GWENAEL BERTOCCO - <i>La ceramica sovradipinta di tradizione transalpina nei contesti valdostani (I sec. a.C. - primo sec. d.C.)</i>	289
MONICA GUIDDO - <i>Indagini preliminari sui reperti in vetro nei corredi delle necropoli di Aosta</i>	295
MAURO CORTELAZZO - <i>Ceramiche in Valle d'Aosta nella seconda metà del XIV secolo</i>	301
LUISA FERRERO - <i>Scambi e commerci mediterranei nelle Alpi occidentali: il caso di Avigliana (bassa valle di Susa)</i>	309
ROMAIN ANDENMATTEN, AURÈLE PIGNOLET - <i>Projet de recherches archéologiques sur le Mur (dit) d'Hannibal. Un établissement fortifié tardo-républicain de haute montagne</i>	313
STEPHANIE ROGERS, MAURO FISCHER, MATTHIAS HUSS - <i>GLACIARCH : application des méthodes du SIG et de la glaciologie pour estimer le potentiel de zones archéologiques</i>	317
FULVIA BUTTI, LANFREDO CASTELLETTI - <i>Fiasche dell'età della romanizzazione e romane nell'area alpina centro-occidentale analisi dei legni</i>	319
MAURO CORTELAZZO, RENATO PERINETTI - <i>Due torri ottagonali della fine del XII secolo, Oyace (Valle d'Aosta) e Vex (Valais): gli stessi costruttori e un solo committente?</i>	325
PIERRE-JÉRÔME REY - <i>Les productions céramiques du Chenet des Pierres (Bozel, Savoie, France), dans le contexte des relations transalpines au Néolithique moyene</i>	331
ANDREA ARCA, ANGELO E. FOSSATI - <i>Le più recenti scoperte di figure di carri e barche nell'arte rupestre della Valcamonica</i>	337
† PATRIZIA FRAMARIN, DAVID WICKS - <i>Indagini sul lato sud-occidentale del castelliere dell'età del Ferro a Bois de Montagnoulaz (Pian del Bosco), Pre-Saint-Didier (2011-2013)</i>	341
FILIPPO M. GAMBARI - <i>L'iscrizione di Crevola d'Ossola e la "mobilità" di divinità germaniche nelle Alpi</i>	347

14^e COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LES ALPES DANS L'ANTIQUITÉ

Evolène, Valais, Suisse

2 - 4 octobre 2015

ARCHEOLOGIA DEL MOVIMENTO
CIRCULATION DES HOMMES ET DES BIENS DANS LES ALPES



Septembre 2015

Université de Genève et Etat du Valais

REMERCIEMENTS

Les organisateurs du Colloque remercient:

le Fonds national suisse pour la recherche scientifique (FNS)
le Service des Bâtiments, Monuments et Archéologie du canton du Valais
le Musée d'Histoire du Valais, Sion
la Société valdôtaine de préhistoire et d'archéologie, Aoste
le Laboratoire d'archéologie préhistorique et d'anthropologie de l'Université de Genève
la Commune d'Evolène

le Comité scientifique

Erich Avondet, Françoise Ballet, Marie Besse, Guido Curtaz, Philippe Curdy, Damien Daudry, Gaetano De Gattis, Angelo Fossati, Michel Fuchs, Filippo Maria Gambari, Silvia Giorcelli, Jean-Pascal Jospin, Renato Perinetti, Luca Raiteri, Bernard Rémy, Pierre-Jérôme Rey, Joël Serralongue, Solange Soudaz, Marica Venturino, François Wiblé

la Présidence du Colloque

Philippe Leveau

le Comité d'organisation

Marie Besse, Philippe Curdy, François Wiblé

le Centre de vacances La Niva, Evolène, Valais, Suisse

LA CIRCULATION DES BIENS ET DES HOMMES DANS LES ALPES ENTRE LA PRÉHISTOIRE ET LE MOYEN ÂGE. REMARQUES CONCLUSIVES

PHILIPPE LEVEAU

En me faisant l'honneur de me confier la présidence du colloque, le comité scientifique du colloque m'assignait la mission délicate de dresser le bilan de l'apport des vingt-six communications et douze posters, présentés durant les deux journées, en confrontant ces témoignages de mobilité présentés aux approches de la montagne qui se succédèrent dans la pensée géographique. Le relief est à l'origine de contraintes d'accessibilité qui morcellent l'espace montagnard en une mosaïque de vallées que des crêtes ferment à l'amont et des gorges à l'aval. S'y ajoutent les effets bioclimatiques de l'altitude qui abaisse les températures et diminue la teneur de l'air en oxygène : à mesure que l'on s'élève, aux cultures du fond de la vallée succèdent la forêt, puis la pelouse d'altitude et au-dessus la roche ou la glace. Ainsi l'étagement de la végétation au long des versants fractionne l'espace rural et contraint le paysan alpin à la mobilité. Au siècle dernier, cette donnée physique imposa un cadre naturel au découpage régional et conduisit les géographes à développer une approche des Alpes justifiée par l'opposition physique de la montagne aux plaines environnantes. Dans cette approche, les Alpes étaient vues comme une marge dont on se détourne ou que l'on contourne. Envisagé à l'échelle du continent, le massif s'interpose en effet comme une barrière entre une Europe des péninsules méditerranéennes largement pénétrées par la mer et une Europe des plaines de l'Ouest atlantique et du Nord largement ouvertes vers l'est. Puis, à partir des années 1970, à cette approche naturaliste se superposa une autre approche qu'inspiraient les courants marxistes qui relativisaient la place de la donnée physique dans la construction d'un espace géographique alpin en introduisant de nouvelles thématiques économiques et sociales. Ainsi, pour expliquer les caractéristiques des villes alpines, ils invoquaient les effets de la réduction d'accessibilité et la restriction de l'aire de marché qui défavorisaient au plan économique les régions de montagne. Actuellement, une nouvelle approche environnementale ajoute la dimension chronologique d'une évolution des conditions d'occupation du massif selon les oscillations du climat. Elle s'accompagne d'un changement du regard sur les modes d'occupation de cet espace par les sociétés qui se sont succédé. Répondant aux effets de l'ouverture des marchés et de la désindustrialisation qui caractérise l'évolution économique actuelle, les régions de montagne s'orientent vers le tourisme sportif, écologique et culturel. Ainsi des constructions hors d'usage et des paysages voués à disparaître deviennent des biens culturels et par là une ressource économique majeure des collectivités de montagne. Déjà en 1898, l'annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné reproduisait le discours de son président disant des étrangers, « nous les avons vus venir peu à peu chez nous, et faut-il avouer que cela n'a pas été toujours avec une satisfaction extrême ? [...] Eh bien ! C'est une situation nouvelle qu'il faut accepter sans arrière-pensée ; il faut appeler chez nous les étrangers en nombre de plus en plus grand. Il faut pratiquer l'esprit de sacrifice et les attirer dans nos belles et chères montagnes que nous aurions voulu garder pour nous qui savons les aimer ».

La répartition chronologique des communications était inégale. Sept portaient sur la Préhistoire et les âges anciens des Métaux, sur le Bronze surtout, treize sur la fin de l'âge du Fer et la période romaine et deux sur le Moyen Âge auxquelles on ajoutera les deux communications de la dernière séance sur l'usage moderne des cols ainsi que deux communications diachroniques. Loin de rééquilibrer le rapport entre les périodes chronologiques, les douze posters renforcent la prédominance de la période romaine : leur nombre s'élève à sept pour trois posters portant sur la pré et la protohistoire et deux sur le Moyen Âge. Un dernier poster concernait des questions plus générales. Les espaces concernés sont les Alpes occidentales françaises, la partie méridionale des Alpes Suisse et les Alpes Italiennes. On ne s'étonnera évidemment pas que s'agissant de circulation des biens, celle-ci ait été appréhendée surtout à travers celle des matériaux constituant les fossiles directeurs des grandes périodes envisagées : la pierre pour la préhistoire, le métal pour l'âge du Bronze, les productions céramiques pour la période romaine. Ils correspondent à des situations opposées. Dans un premier cas, les Alpes exportent des produits tirés de leur géologie. En effet la recherche des matériaux lithiques et des minerais qui a attiré les hommes dans les montagnes avant leur installation définitive, y a précédé l'exploitation de la ressource herbagère qui apparaît plus tard avec l'agriculture. Les premiers courants d'échanges entre sociétés s'orientent plutôt de la montagne vers la plaine, tandis qu'ils s'inversent à l'époque romaine avec l'intégration des vallées alpines dans le vaste espace économique de l'Empire. Par leurs caractéristiques matérielles et leur valeur symbolique, ces objets sont utilisés pour définir

les aires cultures alpines. D'un autre côté, la conjonction entre les espaces de diffusion des produits et des données culturelles appréhendées à travers des symboles et des représentations, à défaut de l'être plus directement par les témoignages de l'écriture, permettent de reconnaître des espaces culturels caractérisés par des coutumes et des croyances communes. L'analyse architecturale, – le mégalithisme au Néolithique et la construction de châteaux à l'époque médiévale –, ouvre sur la transmission des techniques.

La pratique de l'archéologie dans les Alpes ne diffère évidemment pas de celle qui est mise en oeuvre dans les plaines environnantes. À ce titre, elle bénéficie de l'enrichissement apporté par la généralisation du recours aux géosciences, aux biosciences et aux analyses physico-chimiques dont l'apport renouvelle l'approche des objets fondée sur leurs caractéristiques extérieures, principalement stylistiques et typologiques. L'analyse archéométrique des matériaux lithiques, roches vertes, silex et quartz hyalins, et les analyses paléométallurgiques permettent aux préhistoriens et aux protohistoriens de reconnaître leur lieu de production et d'identifier les circuits d'approvisionnement. Ils sont à l'échelle du massif quand ils répondent à des besoins utilitaires comme dans le cas de l'abri des Écrins. Mais, dans celui des lames de jade dont les analyses suivies de prospections ont permis l'identification de carrières, ils sont à l'échelle de l'Europe de l'Ouest et la dimension sociale de l'objet l'emporte sur son usage technique.

Les analyses n'ont sans doute pas pour la période romaine le même caractère décisif que pour les précédentes : la fouille des ateliers de production céramique et les études typologiques assuraient déjà la reconnaissance des centres de production et des aires de diffusion des produits exportés. Sur cette question, les romanisants ont fait le point sur l'apport des travaux récents sur les flux des importations de céramiques qui pénètrent dans le massif alpin depuis la vallée du Rhône vers Martigny et de la plaine du Pô par celle de la Doire vers Aoste. Ces travaux élargissent et actualisent la synthèse qu'O. Paccolat avait présentée sur le commerce transalpin en Valais en 2006 lors du séminaire de clôture de l'opération *Alpis Graia*. Il constatait que, si des échanges d'importance régionale étaient bien attestés pour les deux derniers siècles avant notre ère, « dès la conquête romaine, la voie rhodanienne va prendre rapidement de l'importance pour régner sans partage dans la plus grande partie du Valais » (Paccolat 2006, 295). De son côté, F. Wiblé observait que le matériel de Martigny ne permettait pas de reconnaître le passage de produits pondéreux par le col du Grand-Saint-Bernard. Les seules données disponibles qui étaient épigraphiques ne laissaient entrevoir que le passage de tissus et des vêtements, en dehors de celui des esclaves (Wiblé 2006, p. 289). Iraient dans ce sens les observations faites par B. Rémy sur la recherche de liens familiaux entre les populations situées de part et d'autre du Mont-Genèvre à partir de l'épigraphie des Alpes Cottiennes : en leur absence, l'onomastique traduirait en terme de géographie humaine un cloisonnement imposé par le milieu physique. Mais, observait-il, il n'est pas sûr que l'épigraphie soit le bon moyen pour retrouver les contacts entre la Doire Ripaire et la haute Durance. L'archéologie permet effectivement de nuancer ce résultat négatif. Ada Gabucci et Stefania Ratto ont fait en effet état de productions céramiques en provenance du Piémont ce qui suppose que le passage par le Grand-Saint-Bernard ait été emprunté par des marchandises pondéreuses. Cela rend plus probable l'utilisation du col du Petit-Saint-Bernard pour l'exportation vers Rome du fromage des Ceutrons dont témoigne un passage de Pline dans des conteneurs en céramique. Le second point concerne l'origine des tuiles de couverture des bâtiments des stations routières des deux cols du Grand et du Petit-Saint-Bernard qu'a étudiée G. Amabili. Leur origine valdôtaine montre que c'est bien *Augusta Praetoria* qui en assurait la gestion.

Mais c'est encore aux analyses des géologues que l'on doit la connaissance de l'origine des marbres qui furent importés par le décor des édifices publics de la colonie romaine d'*Augusta Praetoria* et encore à elles qu'ont eu recours les archéologues pour identifier l'origine mal connue de certaines productions céramiques, celle des produits qu'elles contenaient et même dans le cas du sanctuaire du col de Tende des pratiques culturelles attestées dans des sources écrites. J'ai en particulier relevé leur apport dans deux domaines qui intéressent mes propres recherches. On supposait que les vallées alpines exportaient les produits de l'élevage. L'identification de conteneurs utilisés pour le transport pour la graisse, le suif, de la viande et d'autres produits similaires éclaire cet aspect mal connu de l'économie alpine. Elle ouvre aussi des perspectives sur la circulation des marchandises.

On ne peut pas conclure sur ces pratiques sans en souligner l'incidence sur le raisonnement archéologique. En effet depuis plusieurs décennies, les archéologues se sont mis à l'école de L. Binford et ont adopté un raisonnement d'inférence qui ne partait plus des seules données archéologiques pour aboutir à des propositions sur le passé : le raisonnement hypothético-déductif. Dérivé de pratique scientifique visant à vérifier le bien-fondé d'une hypothèse en la testant dans le cadre d'un protocole reproductible, il consiste à formuler des hypothèses à partir de modèles anthropologiques et à établir une correspondance entre énoncé hypothético-déductif et énoncé descriptif issu d'observations. Mais la multiplication des indices fournis par les analyses a fait évoluer le raisonnement archéologique vers un autre mode d'inférence, qui n'est ni déductif ni inductif : l'abduction, le « raisonnement de la meilleure explication » à ce titre parfaitement adapté à l'incertitude qui préside généralement à nos identifications. Ce mode de raisonnement a été qualifié par les épistémologues de « raisonnement du détective » parce qu'il porte sur des indices. Dans le cas du médecin qui en fait également usage, ces indices sont des symptômes et le résultat des analyses sans lesquelles il ne travaille plus. Leur apport ne porte pas sur les seuls objets. Il concerne les

hommes et donc éclaire les mouvements de populations. Pour la fin du Néolithique et le début de l'âge du Bronze (III^e millénaire av. J.-C.), J. Desideri a montré la contribution de l'étude des traits épigénétiques dentaires à la question des origines de la culture campaniforme dans les Alpes, que l'on hésite à attribuer à des envahisseurs ou à expliquer par acculturation par l'effet de réseau d'échange déjà existant au Néolithique.

Pour l'heure, c'est probablement dans le domaine chronologique que l'apport des analyses aura été décisif. En effet, la diminution du coût des datations isotopiques qui en a permis la généralisation ainsi que la dendrochronologie ont fait entrer dans l'histoire les témoignages d'une occupation de la haute montagne qui paraissaient hors du temps. Sans doute, pas plus que les autres techniques archéologiques évoquées, l'usage du ¹⁴C ne constitue-t-il pas une spécificité de l'archéologie de la montagne. Mais, sur des sites d'altitude à partir des âges des métaux, à des périodes où l'outillage lithique n'est plus d'usage, il aurait été impossible de proposer des datations en l'absence de fossiles directeurs tels que les monnaies et les céramiques d'importation, si l'on ne disposait pas des charbons laissés par les foyers. Leur datation par le ¹⁴C a ouvert à l'histoire l'archéologie du pastoralisme de haute montagne. Voilà maintenant qu'il ouvre les glaciers à la prospection archéologique. La séance du dimanche matin aura en effet donné à cet égard un exemple emblématique de l'apport des datations isotopiques. La datation des charbons prélevés dans les sols avait permis aux paléoécologues de suivre les variations de la limite de la forêt en fonction des oscillations climatiques et de son défrichement par les pasteurs et les métallurgistes, ce qui ouvrait sur ce constat que tous les fragments de bois ramassés au-dessus de cette limite ont été apportés par des hommes. En faisant dater des jalons ramassés sous un col, ils ont ainsi pu prouver la réalité d'une pratique évoquée par un passage où Ammien Marcellin explique que le roi Cottius faisait équiper de jalons la route du Mont-Genèvre.

Cette démarche inverse le regard que l'on porte habituellement sur les périodes de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge durant lesquelles apparaissent les premiers textes. Ces analyses ouvrent la possibilité de donner un contenu précis à des informations qui ont nourri des légendes savantes, comme le fameux passage d'Hannibal. Désormais, ce sont moins les textes qui éclairent les objets ou les structures matérielles mises au jour par les fouilles qu'au contraire le résultat de ces fouilles qui en permet une relecture. J'illustre ce constat par l'exemple de la cartographie des voies romaines. Traditionnellement, celle-ci ne retient que les trois passages dans les Alpes occidentales : les deux cols du Petit et du Grand-Saint-Bernard, celui du Mont-Genèvre dans les Alpes du Sud (Leveau 2016) et le passage de la via Augusta en Ligurie. Les voies qui les franchissent sont celles qui figurent sur l'Itinéraire Antonin et sur la Carte de Peutinger qui tous deux n'ont retenu que celles que jalonnaient les stations du *cursus publicus*. Mais les opérations d'archéologie préventive qui mettent au jour des sections de voie parfaitement bien construites entre des chefs-lieux de cité montrent que le réseau routier romain ne se réduit pas aux itinéraires parcourus par les courriers impériaux et par les transports d'État. Il n'y a aucune raison de soutenir qu'il n'en était pas de même dans les Alpes. Les prospections réalisées sur les cols des Alpes bernoises et des Alpes valaisannes ainsi que les fouilles sur le col de Tende en témoignent. En 2006, le colloque organisé au Musée Dauphinois sur la ville dans les Alpes occidentales à l'époque romaine avait été l'occasion de démentir l'idée reçue d'une incompatibilité entre Rome et les Alpes. Elles n'avaient pas échappé au processus d'urbanisation de l'Occident. Mais la position des villes et leur taille étaient limitées par les contraintes du milieu (Leveau et Rémy 2008).

Envisagé dans la très longue durée, à l'échelle millénaire holocène, le peuplement des Alpes aura connu deux phases aux limites chronologiques incertaines. La première est une phase de conquête par les groupes humains qui s'amorce au mésolithique quand le réchauffement du climat les libère des glaces. Succédant aux chasseurs, des nomades pasteurs se sont fixés dans les vallées alpines et ont conduit leurs troupeaux dans la montagne en suivant la pousse saisonnière de l'herbe. Dans une seconde phase, leur position enclavée aurait protégé ces groupes des vagues successives de peuplement qui affectaient les plaines environnantes et fait des montagnes le refuge des premiers occupants et le conservatoire de langues et de coutumes. Les historiens démographes ont longtemps considéré que les sociétés montagnardes étaient sédentaires. Avant que l'entrée dans l'ère statistique ne permette de le quantifier, la réalité du surpeuplement est saisie à partir des migrations. Collectives ou individuelles, elles assuraient le difficile équilibre entre la croissance démographique dont les montagnes ont bénéficié et leur capacité à nourrir les hommes. Une émigration temporaire aurait eu pour fonction d'apporter un complément à des ressources agricoles limitées favorisant un surpeuplement qu'aggravait l'exposition aux crises agricoles.

Qu'en était-il aux époques concernées par le colloque ? Les protohistoriens proposent des motivations différentes dans le cas des artisans bronziers. M. David-Elbiali et M. Venturino Gambari ont expliqué qu'une province métallurgique occidentale à l'âge du Bronze pouvait très bien avoir eu pour origine l'expatriation temporaire de métallurgistes itinérants. En circulant dans les différentes régions qui s'alimentent avec des produits alpins, le métallurgiste apprend des techniques qu'à son retour, il utilise dans la vallée alpine dont il est originaire. Cette migration est définie par les anthropologues comme « viagère » en ce qu'après avoir effectué des déplacements dans une aire d'activité, le migrant s'y installe dans un temps qui peut être long (Chatelain 1947). Mais il garde un ancrage dans sa vallée d'origine où il retournera. À l'époque moderne, ce type de migration a concerné des intellectuels qui, ayant fait des études, ne trouvaient de place dans un marché interne trop étroit. Mauro Cortellazzo a donné un exemple du

même processus de circulation des savoirs à l'extrémité opposée de l'arc chronologique envisagé, avec la construction des églises au XII^e s.. Les plans des églises démontrent une circulation des hommes et des équipes. L'émigration de mercenaires relève de comportements analogues. Si l'on en juge par les armes qui en accompagnent la sépulture (L. Pernet), elle s'appliquerait au guerrier de Sigoyer. C'est elle que l'on a associée au mort du col du Théodule avant que l'examen de son armement ne montre qu'il s'agit plus d'un jeune noble que d'un guerrier professionnel (S. Providoli). Elle peut être saisonnière dans le cas de l'ouvrier agricole, du berger ou du colporteur qui reviennent en principe, à moins qu'ils ne se fixent quelque part dans la plaine ou à l'étranger. Les prospections archéologiques réalisées en haute montagne ont montré que la période romaine était caractérisée par une diminution des occupations. Cette observation vaut aussi bien pour les Alpes que pour les Pyrénées. Ch. Rendu a présenté comme une « singularité romaine » un recul de l'occupation saisonnière pastorale de la montagne d'Enveig en Cerdagne. Elle l'explique « une marginalisation graduelle des reliefs » par l'« intégration des marges à la croissance essentiellement agricole de la plaine » (Rendu 2003, p. 520-522). Celle-ci s'explique par son appartenance au territoire de la ville romaine de *Iulia Lybica* (Llivia). Le même phénomène a été observé en Barousse où il est lié au développement de *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand de Comminges) (Leveau 2009, p. 27). Dans les deux cas comme pour les montagnes à l'époque moderne, l'explication de ce mouvement migratoire est la même : l'enrichissement du piémont suscite de nouveaux besoins et en fait une région d'appel de main-d'oeuvre (Estienne 1988).

En 25 av. J.-C., les Romains victorieux des Salasses de la Vallée d'Aoste vendirent comme esclaves 36 000 prisonniers. Strabon présente cette mesure comme le moyen de mettre un terme au long conflit que Rome entretenait avec un peuple qui est présenté comme une menace pour les colons romains d'*Eporedia* qui avaient été installés un siècle plus tôt sur un territoire de piémont pris aux Salasses. Si cette présentation des faits par un Romain inverse la réalité historique, elle n'en traduit pas moins un sentiment que le géographe J. Despois plaçait hors du temps quand il écrivait à propos du Maghreb qu'« entre le nomade redoutable par sa mobilité et le montagnard inaccessible dans ses hauteurs, le paysan des plaines et des collines méditerranéennes avait presque toujours succombé » (Despois 1953, p. 194). Une dangerosité de la montagne qu'explique le surpeuplement est attestée pour l'Italie primitive où la descente des peuples sabelliens est expliquée par le *ver sacrum*. Tite-Live explique qu'à l'occasion d'une calamité, on consacrait à une divinité les enfants nés le printemps suivant pour regagner la bienveillance des dieux. Devenus adultes, ils étaient expulsés et devaient donner naissance à un nouveau peuple. Mais une telle pratique n'est pas nécessairement associée à la montagne. Plutarque attribue à la surpopulation les migrations des Gaulois vers l'Italie (*Vie de Camille*, 15-16).

Il est sûr que cette dangerosité a servi de prétexte à la conquête des peuples des Alpes évoquée par S. Martin-Kilcher. La perception de taxes par les peuples des Alpes des vallées alpines conduisant aux grands cols était justifiée par l'aménagement des passages et l'entretien des routes. Les généraux romains les avaient acquittées. Mais le contrôle sur des passages entre l'Italie et la vallée du Rhône prenait une importance stratégique au moment où elle étendait son emprise sur les Gaules et la Germanie. Cette prise du contrôle des routes alpines a nécessairement contraint à établir des postes militaires. On en a identifié un exemple dans les Grisons au col du Septimer sur l'itinéraire Bregenz-Milan. Le « Mur d'Hannibal » décrit par R. Andenmatten paraît avoir la même explication ; il surplombe la voie du Grand-Saint-Bernard. Ces routes ont très certainement été surveillées par des *stationarii*. Mais seule l'épigraphie pourrait en apporter la preuve. J. Planchon et Y. Tessonnière ont décrit deux sites de ce type qu'ils mettent en relation avec le développement de l'insécurité à la fin de l'Antiquité, l'un sur la montagne du Néron au nord-ouest de Grenoble à l'entrée de la cluse empruntée par l'Isère entre le Vercors et la Chartreuse, l'autre au Pic de Lure en rive droite de la Drôme sur l'itinéraire du Col de Cabre (Planchon et Tessonnière 2011). Cet aspect de la circulation encore mal éclairé par l'archéologie est indirectement documenté par les textes relatifs au voyage présentés par S. Magnani pour les Alpes orientales. L'insécurité a pu être considérée comme l'expression d'une résistance à la romanisation de populations attachées à leur autonomie.

On a recherché d'autres témoignages de cette résistance dans les manifestations religieuses que la montagne suscite. Elle est traditionnellement envisagée comme un « haut lieu » et réputée à ce titre dans une vision religieuse comme un séjour des dieux. Dans les Alpes, les interprétations auxquelles ont donné lieu les gravures de la Vallée des Merveilles en constituent un exemple emblématique. Mais les quelques communications qui ont été consacrées à cette question révèlent une réalité qui ne diffère pas fondamentalement de celle de la plaine. À la fin de la période protohistorique et à l'époque romaine où la pratique de l'écriture permet de connaître le nom du dieu honoré, les inscriptions témoignent d'une acculturation que la montagne partage avec la plaine. L'accueil réservé aux dieux étrangers sur les cols du Grand et du Petit-Saint-Bernard relève d'une religiosité du voyageur dépourvue de spécificité alpine. En définitive, ces témoignages corroborent les conclusions des historiens qui se sont penchés sur la question d'une identité religieuse montagnarde. Pour l'époque moderne, on a suggéré que les Alpes auraient été une terre d'élection pour des formes religieuses déviantes comme les hérésies ou la sorcellerie qui ensuite se seraient répandues dans les plaines, les montagnes jouant le rôle de lieux d'accumulation (Bourreau 2008). Une telle idée a été défendue dans une approche mémorielle comme celle qui a été utilisée à propos des Vaudois dans

les Alpes. On a imaginé que des cultes spécifiques implantés sur des sommets auraient attiré des pèlerins dont certains seraient venus de loin pour rendre hommage à ces dieux et solliciter leur protection. Pour les Pyrénées, J.-L. Schenck-David (2005) a fait justice d'une hypothèse qui avait été invoquée pour la Grèce antique (Faure 1963) et que légitimaient des recherches topographiques sur les cultes des sommets pyrénéens (Fouet 1963). En définitive, les études qui ont été conduites ne constatent pas un conservatisme plus fort que dans les sociétés de plaine. Tout juste faut-il admettre un rythme d'évolution plus lent qui crée un décalage avec le bas pays.

Dans ces conditions, on voit mal comment invoquer une sensibilité religieuse particulière à l'appui de thèses qui font des Alpes un espace de résistance par rapport des formations étatiques centrées sur la plaine, de Rome en particulier. Sans doute l'isolement relatif et le contact avec une nature difficile qui caractérise l'environnement montagnard favorisent-ils des comportements sociaux de soutien collectif et un sens de la communauté. Mais de là à y voir le fondement d'une « Civilisation alpine originale fondée sur la coopération dans les charges, dans l'égalité des droits de chacun, condition indispensable pour la survie dans un milieu difficile, hostile même », comme le voulait Aimé Bocquet (1999, p. 241), il y a un pas difficile à franchir. Cette idée exploite la division traditionnelle entre la Préhistoire et la Protohistoire que documentent l'Archéologie et l'Histoire que l'on écrit avec ses sources écrites et la conforte. Sans doute peut-on invoquer à son appui la théorie développée par les géographes de la fin du XIX^e s. et de la première moitié du XX^e s. selon laquelle les caractéristiques du milieu dans lequel ils vivaient auraient généré un genre de vie particulier, le « genre de vie alpin ». Celui-ci serait caractérisé par sa conformité avec les cycles naturels, dont la forme la plus caractéristique serait une vie pastorale exploitant au rythme des saisons la diversité des milieux étagés des vallées et de leurs versants. Actuellement, la notion est rejetée par des géographes qui lui reprochent de ne pas distinguer avec une précision suffisante les techniques d'exploitation du milieu et les modes d'occupation de l'espace. L'adaptation aux cycles de la végétation n'est en aucun cas une spécificité de la montagne. En plaine, ce mot désigne dans la toponymie une entité pastorale. La « montagne », c'est un espace où l'on envoie le troupeau quand, sa nourriture entrant en concurrence avec celle des hommes, il faut libérer des surfaces susceptibles d'une exploitation intensive par l'agriculture. Sans doute, la grande transhumance est-elle à l'origine de conflits d'usage quand le nombre des bêtes augmente. Mais c'est tout autant un facteur d'intégration de la montagne et de ses piémonts dans un système commun. En fait, le thème de l'opposition entre Rome qui aurait mis fin à une civilisation qui « aurait duré tant que les Alpains ont été maîtres de leur destin » et la montagne peut être vu comme un simple avatar d'une opposition disciplinaire entre des historiens défenseurs des études dites classiques reprenant le thème de la mission civilisatrice de Rome et des protohistoriens qui ont pris le contrepied de l'exaltation de sa réussite (Leveau 2003, p. 49).

Compte tenu de la contrainte majeure opposée par le relief, la question des infrastructures viaires est évidemment cruciale, plus d'ailleurs pour la circulation des biens à mesure que ceux-ci augmentent en quantité et en volume que pour celle des hommes. Cette dernière est bien illustrée par les communications. Mais elle n'est directement traitée que par elles qui portaient l'une sur le transport des marbres utilisés dans les édifices d'*Augusta Praetoria*, l'autre sur l'alimentation en combustible de l'Hospice du Grand Saint-Bernard. G. De Gattis avait décrit le travail des ingénieurs romains chargés de la construction et de l'entretien de la route à hauteur du fort de Bard dans le secteur de la porte de Donnaz où la voie romaine avait été taillée dans le rocher sur 220 m de long. Un relevé topographique a permis d'identifier les passages à forte pente qui ont dû être aménagés. Mais il est possible que la Doire Baltée ait été utilisée pour le transport des blocs. La prospection conduite par J.-C. Moret révèle l'acrobatique Chemin des chevaux que les moines de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard firent construire au XII^e s. pour y monter les bois exploités dans le Val Ferret et plus encore l'étonnante modification du tracé intervenue au XVII^e s. pour éviter de passer en territoire savoyard ?

Dans aucun de ces deux cas, il ne s'agit de constructions rendues possibles par un saut technologique comparable à celui qui a permis la réalisation de grandes percées alpines désenclavant de nombreuses vallées à l'ère industrielle. Sans doute était-il nécessaire de disposer d'une main d'œuvre suffisante et de techniciens capables de définir un tracé optimal et de la diriger. Mais les savoirs techniques nécessaires n'étaient pas fondamentalement différents de ceux des constructeurs des sépultures mégalithiques. Ce qui s'avère avoir été décisif pour résoudre le handicap du relief, ce sont les motivations de quelque nature qu'elles soient. Les habitants de Zermatt en Valais et du Valtournenche en Vallée d'Aoste qui utilisaient dès la préhistoire le passage du col du Théodule en avaient de bonnes pour l'équiper de jalons à l'époque romaine. Pour l'époque romaine, de telles conditions étaient remplies par les militaires qui ont dû intervenir dans l'aménagement des voies franchissant des cols. Au Moyen Âge, les moines durent faire appel à des techniciens comparables à ceux auquel la maison de Savoie recourait pour ses châteaux. Lorsque C. Avillius Caius, un entrepreneur privé originaire de Padoue fit élever dans le val de Cogne au-dessus du ravin du Grand-Eyvia un ouvrage remarquable pour faire franchir un canal, ses motivations restent incertaines. Mais son existence nous assure que des spécialistes étaient en mesure de construire des ouvrages comparables aux bisses qui, en Valais au XV^e siècle, permirent l'irrigation des prairies d'altitude. La conversion de l'économie rurale vers un élevage bovin à finalités commerciales augmentant le besoin en fourrage répondait à la demande en viande et de produits laitiers des villes italiennes du Piémont en plein essor. Plutôt que d'abandonner des cultures céréalières au profit de la production

de l'herbe, les paysans qui pratiquaient un élevage moutonnier et de subsistance se lancèrent dans la production de fourrage sur les prairies d'altitude et détournèrent à cet effet l'eau des glaciers (Dubuis 1997, p. 44).

Les colloques n'ont, à ma connaissance, pas d'équivalents dans d'autres espaces géographiques comparables, que ce soit l'Apennin pour l'Italie, le Massif Central pour la France, ou encore les Pyrénées qui sont eux aussi un espace partagé entre deux États et qui forment un espace multiculturel (Catalans à une extrémité du massif, Basque à l'autre extrémité). En les réunissant avec régularité, ils contribuent au maintien de l'unité d'un espace divisé par des frontières. Le cadre chronologique adopté, – les millénaires qui vont de la préhistoire au début du Moyen Âge, – nous invitait à en rechercher les racines dans le cas présent à travers les mobilités. À des échelles de temps réduit, l'opposition entre sociétés de plaine et sociétés de montagne rend compte des fluctuations territoriales des États modernes, mais en aucun cas des complémentarités et des interactions que ce colloque aura mises en évidence. En définitive, tous ceux qui se sont préoccupé d'identifier des parentés géographiques à partir de parentés typologiques et stylistiques ou de la valeur symbolique d'objets culturels et de représentations gravées ont défini des aires culturelles incluant montagne et piémonts.

BIBLIOGRAPHIE

- Alpis Graia. Archéologie sans frontière au col du Petit-Saint-Bernard, Aoste les 2-4 mars 2006, séminaire de clôture*
- BOCQUET A., La conquête de l'Arc Alpin par l'homme, in : FAYARD A., *Les Alpes*, Delachaux et Niestlé, Paris, 1999, p. 239-257.
- BOUREAU A., La circulation des hérésies dans l'Europe médiévale », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 42, 2008, p. 19-30.
- DUBUIS P., Paysans et seigneurs face aux crises (XIV^e-XV^e siècle), dans DUBUIS P., *Dans les Alpes au Moyen Âge. Douze coups d'oeil sur le Valais*, Lausanne 1997, p. 15-27.
- CHÂTELAIN A., Un type de migration temporaire actuelle : la migration viagère, *Annales ESC*, 1947, p. 411-416.
- ESTIENNE P., *Terres d'abandon ? : la population des montagnes françaises : hier, aujourd'hui, demain*, Presses Univ. Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1988.
- FAURE P., Cultes de sommets et cultes de cavernes en Crète. *Bulletin de correspondance hellénique*, 87(2), 1963, 493-508.
- FOUET G., *Cultes gallo-romains de sommets dans nos Pyrénées centrales*. Société des études du Comminges. 1963
- FOURNY M.-C., Quelle spécificité des villes des Alpes ? Une analyse critique des approches géographiques de la ville alpine, in : LEVEAU et RÉMY 2008, p. 27-45.
- DESPOIS J., Géographie et histoire en Afrique du Nord, retouche à une thèse, dans *Éventail de l'histoire vivante. Hommage à Lucien Febvre*, 1. I, Paris, 1953.
- LEVEAU Ph. La période romaine dans les Alpes occidentales. Un bilan des recherches. In : BOËTSCH G., DEVRIENDT W. et PIGUEL A., *Permanence et changements dans les sociétés alpines*, Edisud, 2003, 31-56.
- LEVEAU Ph., Transhumances, remues et migrations des troupeaux dans des Alpes et les Pyrénées antiques. La question du pastoralisme romain. In : CALLEGARIN L. et RECHIN F., *Espaces et sociétés à l'époque romaine: de la Garonne à l'Èbre. Hommages à Georges Fabre*, Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes (hors série), Presses Universitaire de Pau, Pau, 2009, p. 141-174.
- LEVEAU Ph. et REYNAUD P., Le bâtiment routier du col du Montgenèvre. Fouille archéologique et patrimonialisation d'une traversée alpine, *Gallia*, 73-1, 2016.
- LEVEAU Ph. et RÉMY B., *La ville des Alpes occidentales à l'époque romaine*, CHRIPA, Grenoble, 2008
- PACCOLAT O., Le commerce transalpin à l'époque romaine, in : *Alpis Graia*, 291-297.
- PLANCHON J., TEYSSONNEYRE Y., Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes Occidentales : Le Néron (Isère) et le Pic-de-Luc (Drôme), *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 2011-1, 61-91.
- RENDU C., *La montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Canet, 2003.
- SCHENCK-DAVID J.-L., Être pieux en montagne, l'apport de l'archéologie des sanctuaires d'altitude dans les Pyrénées centrales romaines, in : *Religion et montagne en Europe de l'Antiquité' à nos jours*, actes du colloque international de Tarbes, 30 mai-2 juin 2002, *Montagnes sacrées d'Europe*, Paris, 2005, p. 97-107.
- WIBLÉ F., Le trafic commercial par le Grand-Saint-Bernard à l'époque romaine : l'apport de l'épigraphie et de quelques données archéologiques, in : *Alpis Graia*, 285-290.

COMMUNICATIONS

CIRCULATION DES BIENS

CIRCULATIONS DE BIENS MATÉRIELS DURANT LA PRÉHISTOIRE RÉCENTE ALPINE (6000-2000 AVANT J.-C.) : UN BILAN PROSPECTIF

ERIC THIRAULT

1. UNE VISION NOUVELLE DES SOCIÉTÉS DE LA PRÉHISTOIRE RÉCENTE : LA VALEUR HEURISTIQUE DU LITHIQUE

Depuis deux décennies environ, la place des circulations de biens dans le fonctionnement des sociétés néolithiques est discutée par les préhistoriens (pour une revue, cf. Djindjian 1991, chap. 13). Une partie d'entre eux réfute l'application des concepts économiques des sociétés monétarisées à des sociétés qui ne le sont pas, pour au contraire, valoriser le rôle de l'échange (Perlès 2007). Ces directions de recherche tirent parti des travaux des ethnologues et des ethnoarchéologues, qui, depuis les études de Marcel Mauss, démontrent qu'il existe un lien fondamental entre les productions de biens matériels et les liens sociaux entre individus et entre communautés. Dans cette perspective, le statut de l'objet, en un lieu donné, est tout aussi important que son matériau, sa forme ou la manière dont il a été réalisé. Ainsi, c'est en termes de systèmes et de finalité qu'il faut raisonner, et non plus seulement en termes pétrographiques, techniques ou quantitatifs (Binder et Perlès 1990, Perlès *ibid*, Thirault 2004b). Depuis le début du III^e millénaire, cette position s'est trouvée confortée par les résultats acquis sur les circulations de biens en silex (grandes lames : Pelegrin 2002, Vaquer et Briois dir. 2006 ; silex bédouliens du sud-est de la France : Léa 2004, 2005, Léa *et al.* 2004), en obsidienne (Vaquer 2007, Léa *et al.* 2010) ou en *jades* alpins (Pétrequin *et al.* dir. 2012). Ainsi, la valeur heuristique de l'étude intégrée des biens en roches et en minéraux s'en trouve-t-elle renforcée.

Une difficulté demeure néanmoins : la mise en place de ce nouveau rapport à l'espace et aux autres, et sa disparition ou non à la fin du Néolithique. C. Perlès insiste sur l'opposition entre la circulation des biens au Paléolithique et celle du Néolithique : « au Paléolithique, si les produits destinés à *circuler* sont conçus dès le départ comme tels, en revanche les produits occasionnellement échangés ne sont pas, *a priori*, produits pour l'échange. » (Perlès 2007, p. 59), ce qui rend difficile leur identification. Au Néolithique au contraire, les produits échangés font l'objet de productions spécifiques, selon deux modalités, selon cet auteur : soit des productions en grande quantité où les compétences des fabricants sont orientées vers un objectif productiviste (par exemple, les lamelles débitées par pression), soit des productions également de haut niveau de savoir-faire, mais sans objectif productiviste ni utilitaire précis (par exemple, les longues lames débitées par pression au levier). Dans ce cas, c'est le statut de l'objet qui est premier, et non pas seulement son matériau ou son mode de fabrication. En effet, il existe des objets qui ne sont pas, *a priori*, issus de hauts savoir-faire, mais qui circulent sur de grandes distances : ainsi, par exemple, les éclats de silex bédouliens en Provence durant le Néolithique moyen, qui sont utilisés comme des blocs de matière à débiter pour l'obtention d'éclats (Binder 1998). Y-a t'il rupture ou transformation progressive des systèmes de circulation entre le Paléolithique et le Néolithique ? C'est toute la question de la néolithisation, de la place du Mésolithique et en particulier du statut du « second » Mésolithique, celui à lames et trapèzes, qui est posée. Il est probable que la complexité des systèmes de circulation démontrée pour le Néolithique européen se soit construite de manière graduelle au cours de l'Holocène ancien. En effet, dans le second Mésolithique, la standardisation des produits laminaires, obtenus par percussion indirecte et parfois par pression (Castelnovien), s'inscrit dans une logique productiviste qui se rapproche de celle du Néolithique (Binder 2000). Pour aborder cette question, il est donc nécessaire de travailler sur des longues durées, de préférence avec des matériaux identiques, tels les silex et le quartz hyalin. Mais il apparait nettement qu'avec le Néolithique, la gamme des biens mis en circulation augmente, du moins ceux qui nous sont parvenus : ainsi, pour les Alpes, les roches tenaces ne sont pas utilisées avant la néolithisation. Ce seul constat signe des mutations d'importance lors de cette phase.

Pour les périodes plus récentes, la problématique est grandement imprégnée par la question du métal : cuivre d'abord, puis bronzes. Pour ce qui est de la France, les bouleversements induits ou non par l'arrivée du métal ne sont pas appréciés de la même manière selon l'échelle d'analyse, et il semble bien que les situations soient

variables selon les régions, et selon, surtout, la mise en place de centres producteurs autour des formations géologiques minéralisées (Carozza et Mille 2007). Pour autant, le débat est ouvert entre les tenants d'un rôle précoce du cuivre (au moins en Europe orientale) dans les changements de nature des relations entre personnes et entre communautés (« Chalcolithique », dès le V^e millénaire : Lichardus-Itten 2007), et les auteurs qui placent le cuivre puis le bronze dans un schéma « néolithique » tel que décrit par C. Perlès (Strahm 2007). En effet, les phases 2 et 3 du schéma évolutif proposé par C. Strahm peuvent s'inscrire, peu ou prou, dans la logique de la production de biens de qualité pour afficher son statut, alors que la phase 4 (« Metallikum ») peut correspondre à une production en quantité selon des modalités standardisées. On observerait alors, au Bronze ancien, le basculement général vers le deuxième pôle des échanges néolithiques, et une spécialisation artisanale, du moins pour ce qui est des productions métalliques.

Mais ces idées demeurent, pour les régions alpines, largement théoriques. Notons néanmoins que dans les Alpes occidentales, des productions lithiques telles que les lames de hache se sont maintenues jusqu'à la fin du Néolithique, sans qu'émerge le moindre centre productif d'objets en cuivre. Il y a bien là une question de statut et de valeur des objets et des matériaux qui va à l'encontre de leur efficacité technique.

2. RESSOURCES LITHIQUES ALPINES. ÉLÉMENTS DE CONNAISSANCE

2.1. *Attendus théoriques*

En un point donné (le « site archéologique ») et dans une tranche de temps donnée, il est possible de définir l'espace minéral des hommes, c'est-à-dire, identifier toutes les ressources lithiques utilisées et rechercher leur provenance. Ainsi, il est possible de connaître, de manière plus ou moins précise selon les ressources, l'espace parcouru pour les acquérir. Par analyse de tous les sites connus sur un espace donné, il est donc possible de qualifier, de quantifier et de cartographier toutes les ressources lithiques mises à profit. À la condition d'une excellente connaissance des ressources naturelles, et en particulier, de celles qui n'ont pas été utilisées (par exemple, des gîtes de silex non exploités), il est ainsi possible d'aborder la notion de territoire, qu'il faut bien qualifier de lithique, par modestie face à nos données. Des limites, des seuils, des préférences y apparaissent, et s'il est possible d'étendre l'analyse dans le temps, on peut alors ambitionner de comprendre la dynamique de ces comportements. À ce stade, une approche intégrée des données peut permettre de comprendre des processus, à condition de disposer de modèles explicatifs à tester, qu'ils soient historiques, ethnologiques, ethnoarchéologiques, etc.

Mais, concrètement, ce haut niveau de connaissances n'est jamais atteint, car il nécessite la mobilisation de compétences et de connaissances qui dépassent les capacités d'une seule personne. De ce fait, les chercheurs préfèrent, soit étudier un site archéologique ou un ensemble de sites restreints, de préférence stratifié ou en tous cas à longue durée d'occupation, en travaillant avec l'hypothèse du site « représentatif », soit identifier une « production » qui dépasse la sphère du domestique, et qui donne donc lieu à des circulations, rendues possibles par un système d'acquisition organisé, lequel peut laisser des traces identifiables dans le paysage actuel (extractions, déblais) ou dans les archives du sol (paléopollutions, etc.).

Dans les Alpes françaises, la première démarche n'a abouti que pour le site des Balmes à Sollières (Savoie), occupé de la fin du Néolithique moyen à la fin de l'Âge du bronze (Vital et Benamour dir. 2012). La deuxième démarche, en revanche, a donné lieu à de nombreux travaux, certains encore en plein développement. La présentation qui suit est focalisée sur les questions d'acquisition et de circulations des matériaux, et ne concerne donc qu'un nombre restreint de matériaux : les silex, les quartzites, les roches tenaces, le cuivre et le sel.

2.2. *Les ressources naturelles et les choix humains*

Les Alpes sont une chaîne de montagne de plus 1200 km de long. Dans les Alpes occidentales, les géologues distinguent quatre grandes zones structurales : les domaines austro-alpine, piémontais, Briançonnais et dauphinois, auxquels il faut adjoindre, par logique géographique, les domaines extra-alpins : chaînons jurassiens et zone molassique, dont la mise en place s'est effectuée lors de l'orogénèse alpine. Il faut garder à l'esprit que dans chacun de ces domaines structuraux, la diversité des roches est importante, en particulier, l'opposition roches cristallines / roches sédimentaires ne joue pas à ce niveau. En outre, le métamorphisme alpin n'a pas agi de manière équivalente : pour les Alpes occidentales, un gradient existe de l'est vers l'ouest, qui a généré des faciès pétrographiques très variables selon la nature initiale des roches, le degré de métamorphisme atteint et les modalités (ou non) de rétro-morphose.

Ainsi, de manière théorique, il n'est pas possible de définir de grandes zones lithiques où les ressources seraient contrastées. En outre, il faut tenir compte de deux critères de choix humains :

- la nécessité économique ou sociale d'un matériau, qui conduit à sa recherche avec plus ou moins de zèle. Ainsi, dans les Alpes occidentales, les roches tenaces à polir ne sont pas employées avant le début du Néolithique, et les minerais de cuivre semblent ne pas avoir suscité d'intérêt avant le début de l'Age du bronze ;
- l'abondance et l'adaptation d'une ressource donnée aux besoins humains, lesquels varient fortement selon les lieux et les époques. Par exemple, pour le quartz hyalin, les dimensions des cristaux requis pour la confection de calices et autres récipients précieux de l'Antiquité et du Moyen-Age sont bien supérieures à celles nécessaires pour le débitage d'outils préhistoriques. Les gîtes recherchés seront donc différents, ou du moins, les cristaux sélectionnés ne seront pas les mêmes.

Ainsi, l'établissement d'un catalogue et d'une cartographie théorique des ressources disponibles pour les hommes, à l'échelle alpine, est-elle un but un peu vain et inaccessible, car potentiellement, toute roche ou ressource minérale peut être digne d'intérêt. Une démarche plus pragmatique et plus efficace consiste à s'intéresser à des matériaux dont on sait qu'ils ont été utilisés par les hommes de manière non anecdotique, et dont la répartition naturelle est discontinue et prédictible (c'est-à-dire, non aléatoire). Un bilan des connaissances actuelles peut ainsi être dressé pour les Alpes occidentales, surtout sur le versant français.

2.3. Les silex

Les ressources en silex sont abondantes dans le sud-est de la France, en particulier, dans les formations sédimentaires du Secondaire et du Tertiaire non métamorphisées du domaine structural dauphinois, sans compter la zone provençale. Les préhistoriens, qui ont constaté depuis toujours l'intérêt des hommes pour ces silex, ont prêté attention à ces ressources, à des degrés divers (un des premiers : Müller 1922).

Dans le sud-est de la France, le nombre de gîtes connus et mis à profit est considérable pour la Préhistoire récente. Cependant, les secteurs où l'extraction et la transformation des silex sont démontrées par les données de terrain sont rares.

Les silex bédouliens (Crétacé inférieur) du sud-Drôme, sud-Ardèche et Vaucluse sont mis à profit depuis le Paléolithique. Quatre secteurs livrent des informations directes, encore que mal étudiées, sur les extractions et les premières étapes de mise en forme :

- à l'ouest du Mont-Ventoux (Vaucluse), communes de Malaucène et Mormoiron, avec de nombreux sites d'extraction de découverte ancienne, associés à des déblais et des sites d'occupation néolithique avérée ; en particulier la grotte du Levant de Leunier, occupée au Chasséen (Courtin 1974, Léa *et al.* 2004b pour un aperçu),
- sur la retombée sud des Monts de Vaucluse (Vaucluse), communes de Murs et de Gordes (*ibid.*),
- autour de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse ; *ibid.*),
- à Malataverne (Drôme), des fosses d'extraction (Beeching et Brochier dir. 1994, Beeching et Brochier 2004).

Le bassin sédimentaire d'Apt-Forcalquier, axé sur la vallée du Largue (Alpes-de-Haute-Provence), recèle des formations oligocènes riches en silex abondamment exploités, mais là encore, les formes de l'extraction sont mal connues (Renault et Bressy 2007).

Dans le haut Diois (Drôme), les grottes de Pellebit à Chatillon-en-Diois (1200-1400 m) ont livré des extractions de rognons de silex barrémo-bédouliens emballés dans les sables qui combleront le réseau, ainsi que des amas de débitage. Les datations radiocarbone permettent de placer ces activités au Néolithique (Beeching et Brochier dir. 1994 ; Beeching et Brochier 2004).

A Vassieux-en-Vercors, à l'altitude moyenne de 1000 m, de vastes affleurements de silex barrémo-bédouliens ont été l'objet d'intenses exploitations durant le Néolithique, avec, pour le Néolithique ancien, des fosses d'extraction de rognons dans les argiles, et pour le Néolithique final, des ateliers de débitage de grandes lames découverts *in situ* (Pelegrin *et al.* 1999, Riche 1999, Malenfant *et al.* 2004). L'exploitation des silex de Vassieux suit trois modèles :

- une collecte selon des modalités inconnues, à la faveur de déplacements, sans doute en accès direct : Mésolithique, Néolithique ancien et final ;
- une implication de groupes humains pour des objectifs de production très nets : faciès vercuriens et pressigiens, au Néolithique ancien et final ; dans ce cas, la question de l'identité des exploitants se pose, de leur origine, de leurs droits sur les gîtes, etc., bref, d'un éventuel contrôle exercé sur les meilleurs gîtes du plateau ;
- des modalités inconnues pour des productions standardisées à haute valeur sociale au Néolithique final : armatures type Sigottier et autres, à vocation funéraire affirmée, qui sont réalisées dans des silex d'origines variées, mais toujours d'excellente aptitude à la taille (Durand 1999).

2.4. Les quartzites

Les quartzites forment une famille de roches composées de cristaux de quartz engrenés, ayant subi une diagenèse et /ou un métamorphisme. L'aptitude à la taille est variable, et dépend du grain de la roche et de son ciment. Néanmoins, il s'agit d'un matériau anisotrope, dont le débitage est difficile. L'usage des quartzites dans les Alpes a été relevé depuis longtemps. Pour les Alpes occidentales, son utilisation au Paléolithique moyen est démontrée en Haute-Savoie (Pignat *in* Curdy et Praz 2002, p. 131-133) et en Valais (Curdy et Praz 2002, p. 127-129). Mais, faute d'une étude approfondie, la question de son utilisation à des périodes plus récentes est posée. En Tarentaise, il est absent des séries néolithiques (P.J. Rey, comm. orale), alors que son usage est attesté au Haute-Maurienne au moins durant le V^e millénaire avant J.-C. (Thirault 2013). Des exploitations directes sur les affleurements sont probables et dans un cas (Chatalamia à Villarodin), un site néolithique est implanté en position de contrôle immédiat des gîtes. Nous sommes assez éloignés, semble-t-il, de la notion de ressource opportuniste, quand bien même ce matériau serait un remplaçant du silex, voire du quartz hyalin, absents dans le secteur.

2.5. Les roches tenaces

Les roches tenaces se caractérisent par leur résistance au choc, et cette définition recoupe partiellement celle de roche dure, les deux qualités pouvant être associées ou non. Par exemple, le silex est une roche dure (dureté de la silice : 7), mais peu tenace. Inversement, les serpentinites sont des roches tenaces, mais peu dures (antigorite : 3-4). Au Néolithique exclusivement, ces roches ont fait l'objet d'une intense utilisation dans le domaine de l'outillage (lames de hache et herminette), de l'armement (armatures de flèche), de la parure (anneaux, perles) et divers objets de portée symbolique plus ou moins affirmée. Depuis trois décennies, les Alpes occidentales et les régions alentours bénéficient de travaux approfondis sur ces matériaux et leur mise en œuvre, et, fait rare, les études les plus complètes sont publiées de manière détaillée, surtout en ce qui concerne les lames de hache. On se reportera ainsi aux monographies suivantes pour suivre l'exposé des données, leur analyse et les interprétations qui en sont proposées : Ricq-de Bouard 1996, Venturino Gambari dir. 1996, Thirault 2004b, Pétrequin *et al.* dir. 2012.

Il faut néanmoins relever quelques idées-forces qui appuient notre propos. Pour la question des armatures de flèche en roches polies, au III^e millénaire avant J.-C., les zones de circulation majeures sont inféodées aux grandes vallées intra-alpines, où des ateliers sont connus (Thirault 2004a, Padovan et Thirault 2007). Ces espaces de circulation ne recoupent pas ceux des pointes en silex de type « Sigottier » (Durand 1999). Ces répartitions contrastées, pour des biens à forte valeur identitaire (Pétrequin et Pétrequin 1990, 2006), dessinent des espaces dont la valeur territoriale devra être questionnée, de même que la chronologie fine.

A propos des lames polies, deux points sont à souligner : la reconnaissance, dans les Alpes françaises, de sites producteurs de lames polies, à 120/140 km en ligne directe des sources de matières premières, et l'existence d'une nette hiérarchie entre les productions alpines et les autres ressources du sud-est de la France. Indépendamment des questions chronologiques, ce double constat appuie l'idée de la force matérielle et surtout symbolique des roches tenaces alpines, qui concernent toutes les lames polies, et pas seulement les plus grandes d'entre elles au V^e millénaire.

2.6. Le sel

Les chlorures sont utilisées par les hommes et le bétail pour des questions alimentaires mais cette fonction utilitaire ne doit pas masquer les enjeux importants que l'acquisition des sels représentent dans le contexte des échanges et des compétitions sociales, bien documentées dans les sociétés [sub]-contemporaines (par exemple : Renard-Casewitz 1993, Weller *et al.* 1996, Pétrequin et Pétrequin 2006). En outre, l'acquisition des sels met en œuvre des processus plus ou moins complexes (Weller 2010).

A l'échelle de l'Europe néolithique, les preuves de l'exploitation de sels sont rares, mais le progrès des recherches permet de comprendre que les ressources utilisées et les techniques mises en œuvre peuvent être fort variables, avec des briquetages en moules céramiques, des cuissons au feu sans céramique, des captages de sources et des carrières de sel gemme (Weller 2010). Dans les Alpes occidentales, un seul site livre les indices d'une exploitation : la source de Moriez dans les Alpes-de-Haute-Provence (Morin *et al.* 2007). Il s'agit d'une source qui surgit dans les alluvions d'un torrent et qui a été captée au moyen d'un puits à l'Époque Moderne. Au fond du puits, une série de petits piquets fichés à la verticale dans le sédiment a pu être datée, par le radiocarbone, de 5700-5600 av. J.-C. environ. La fonction de ces piquets est inconnue et aucune fouille élargie n'a été entreprise autour

du puits moderne. Le lien entre ces piquets et un captage de source salée est donc possible, mais non démontré. Par ailleurs, les modalités de production de ce sel demeurent inconnues, de même que l'identité des exploitants : dans ce secteur, à cette date, il pourrait s'agir aussi bien de communautés mésolithiques que néolithiques, mais aucun site archéologique afférent n'est connu dans cette haute vallée (Binder *et al.* 2008).

Un autre pôle d'exploitation du sel est pressenti dans le Diois (Drôme). En effet, deux sources salées ont été anciennement exploitées à Menglon et à Aix-en-Diois (Scipion Gras 1835). En parallèle, il existe une forte concentration de sites néolithiques dans le Diois, avec des implantations contrastées : terrasses et versants de vallée, grotte bergerie et grottes d'exploitation du silex en altitude (Beeching et Brochier dir. 1994). Tout particulièrement, la confluence des rivières Bès et Drôme, en amont de Die, offre une densité de sites, depuis le Mésolithique, peu commune, et la proximité avec les sources salées précitées est troublante. En effet, le caractère attractif des sources salées pour les habitats est souligné en contexte ethnologique (Weller *et al.* 1996) et proposé à propos du Néolithique du Jura (Dufraisse *et al.* 2004). En outre, les sites de ce secteur du Diois, en fond de vallée, recèlent des matériaux exotiques en nombre significatif (à commencer par les ébauches de lames polies), indice de l'attractivité des lieux.

Selon une démarche similaire, A. Boutet a procédé à l'examen des ressources en sel d'une partie importante des Alpes françaises, pour la Protohistoire et l'Antiquité (Boutet 2007). Il en ressort, sur la base des cartographies, la possibilité de liens dans certains cas.

2.7. Le cuivre

La maîtrise des technologies qui permettent de passer du minerai au cuivre-métal suit un gradient de l'est vers l'ouest de l'Europe, du V^e au III^e millénaires avant J.-C., avec un hiatus dans la seconde moitié du IV^e millénaire en Europe centrale et occidentale (Strahm 1994, 2005). Pour les Alpes occidentales, un paradoxe a été relevé depuis longtemps : alors que les minerais de cuivre sont abondants, avec des exploitations avérées jusqu'au début du XX^e siècle, les objets en cuivre de la fin du Néolithique et du Campaniforme sont des plus rares. Il faut attendre le Bronze ancien pour voir des séries plus importantes de mobilier en cuivre/bronze (Barge et Bourhis 1998, Bocquet 2002, Carozza et Mille 2007). Pourtant, dans les régions alentours, la métallurgie du cuivre est maîtrisée dans les derniers siècles du IV^e millénaire et les objets produits sont retrouvés en quantités notables, tant en Languedoc (Ambert et Vaquer dir. 2005) qu'en Ligurie (Maggi et Pearce 2005).

Un lien a été recherché entre la répartition des gîtes de minerais de cuivre des Alpes françaises et celle des objets de métal de la fin du Néolithique et de l'Age du Bronze (Rebillard et Bocquet 1984, Bocquet 2002). Cette corrélation spatiale demeure cependant à expliquer car, on le verra, les centres extractifs connus à ce jour dans les Alpes françaises sont éloignés des concentrations de mobiliers en cuivre/bronze. Une démarche complémentaire a été effectuée pour le sud de la région d'étude, afin de lister tous les mobiliers (en particuliers : outils à cupule) susceptibles de fournir, à proximité des gîtes, des indices d'extraction ancienne (Barge et Bourhis 1998).

En parallèle, les analyses sur les objets eux-mêmes, surtout ceux des premières phases de la métallurgie, moins soupçonnés de mélanges/recyclages, ont permis de définir des groupes sur la base des impuretés contenues dans le cuivre (Sangmeister 2005). Plus récemment, le dosage des isotopes du plomb contenu dans les objets et les déchets de production permet d'établir une signature isotopique qui peut être comparée aux minerais connus (Cattin 2008).. Le résultat principal, dans le Valais suisse, est la démonstration que les objets en cuivre de la fin du Néolithique/Campaniforme et du Bronze ancien ne sont pas composés de métal issu de gîtes valaisans. L'hypothèse d'un lien entre la « Culture du Rhône » du Bronze ancien, au moins dans son acception valaisane, et l'exploitation de gîtes de minerais de cuivre, est donc caduque.

Là encore, c'est par le terrain que la documentation se renouvelle. A ce jour, la preuve d'une exploitation pré/protohistorique des minerais de cuivre est établie dans deux ou trois cas seulement, pour les Alpes françaises.

Dans les Alpes-Maritimes, les galeries d'exploitation reconnues dans les gorges du Var (Daluis et Guillaumes), dans les formations géologiques du Dôme du Barrot, tirent parti de filonnets de calcite et de dolomite cuprifères inclus dans des séries sédimentaires. Les minerais attestés sont des arséniures de cuivre, de la cuprite et surtout du cuivre natif. Les exploitations, taillées au feu, ne sont pas datées à ce jour, mais les indices convergent vers une date ancienne, pré/protohistorique (Mari 2002, Rostan et Mari 2005).

Le complexe minier de Saint-Véran/Molines, dans le Queyras (Hautes-Alpes) est beaucoup mieux documenté puisque des travaux variés ont été effectués depuis deux décennies : sites de traitement du minerai à la cabane des Clausis et dans l'abri de la Pinilière, extraction dans un réseau de galeries importants (Tranchée des Anciens), indices de traitement du minerai dans la vallée adjacente (vallon du Longet). Le minerai présent est, pour l'essentiel, de la bornite (sulfure), sous forme massive pouvant atteindre 0,4 m d'épaisseur et formant un banc continu. On se reportera à Bourgarit *et al.* 2008 pour une revue d'ensemble de la question sur cet ensemble remarquable, qui est mis en place, selon les dates radiocarbone, vers 2300 av. J.-C. environ et qui peut durer jusqu'au Bronze final.

En Oisans, un ensemble très important de travaux anciens a été identifié dans le massif des Rousses (Bailly-Maître et Gonon 2008). Les datations radiocarbone disponibles placent au moins une partie de ces mines au Bronze ancien, entre environ 2050 et 1600 av. J.-C.. Quatre campagnes de prospection ont été conduites de 2007 à 2010 pour documenter l'ensemble des vestiges de surface sur le champ minier et rechercher les traces des activités métallurgiques (Moulin *et al.* 2012). Sur ce dernier point, la question demeure entière et seules les étapes d'extraction du minerai, du concassage et éventuellement du grillage sont attestées en altitude, entre 2200 et 2700 m. Des centaines d'attaques au feu se succèdent sur deux secteurs distincts, sur le versant ouest (Isère) et nord (Savoie) du massif. Les filons de quartz minéralisés contiennent le plus souvent de la chalcopryrite, plus rarement des cuivres gris, avec des zones superficielles parfois enrichies en carbonates de cuivre. Les filons les plus riches ont été systématiquement exploités en multipliant les attaques au feu, créant par extension des galeries et des tranchées au profil caractéristique. Plusieurs extractions atteignent des dimensions considérables, avec des tranchées de plus de 120 m de long.

Il faut relever que sur les trois districts identifiés, les minéralisations principales sont différentes : cuivre natif (teneur en cuivre : 100 %) dans le Dôme du Barrot, cuivre natif et bornite (teneur : 70 %) à Saint-Véran, chalcopryrite (teneur : 35 %) dans le massif des Rousses. Il ne s'agit pas, ou pas seulement, d'une question chronologique, mais les raisons de ces choix demeurent difficiles à établir. Dans le massif des Rousses, il semble que les minéralisations de chalcopryrite et de cuivres gris aient été très importantes, si on en juge par les témoins non exploités. De ce fait, les mineurs ont pu se concentrer sur les parties de filons les plus riches, et délaisser les zones moins minéralisées.

3. LE QUARTZ HYALIN, UN MATÉRIAU PROMETTEUR POUR LES ÉTUDES SUR LA LONGUE DURÉE

3.1. Un renouveau des recherches depuis 20 ans

L'usage du quartz hyalin comme support d'outils dans les Alpes est connu depuis longtemps par les préhistoriens. Les travaux antérieurs ont porté essentiellement sur la technologie de débitage et la typologie des outils, plus récemment sur les modalités de circulation de ce matériau (Sauter 1959, Sauter et al. 1971, Brisotto 1999, Honegger 2001). Les analyses des inclusions fluides ont permis de démontrer la diversité des sources d'approvisionnement (Cousseran *et al.* 1998, Cousseran 2000), mais, jusqu'au début des années 2000, le débat sur les sources réelles d'approvisionnement, dans les filons ou dans des dépôts secondaires, demeurait ouvert.

Les prospections menées par P. Rostan depuis une quinzaine d'années dans les Alpes du Sud françaises, complétées par des sondages et une extension des recherches dans les Alpes du Nord, renouvellent entièrement la question. Il apparaît que l'Oisans constitue une région d'extraction intense, avec plus de 100 points documentés ; plus au Nord, des champs extractifs sont en cours de reconnaissance en Maurienne, Tarentaise et Beaufortain. Les quantités de cristaux extraits témoignent d'une prospection et d'une extraction systématique sur les filons. En Oisans, les dates radiocarbone disponibles et une étude plus approfondie de deux sites : le plateau d'Emparis à La Grave (Hautes-Alpes), entre 2200 et 2500 m d'altitude, et le Ribot à Huez-en-Oisans (Isère), à 1200 m d'altitude, permettent de démontrer la réalité des exploitations du VI^e au III^e millénaire avant J.-C. (Rostan et Thirault, 2016). La quête du quartz hyalin constitue donc une motivation sérieuse à la fréquentation de la montagne, dans des régions jusqu'à ce jour quasiment vierges de vestiges préhistoriques.

3.2. Des gîtes nombreux

Le socle cristallin Primaire externe des Alpes est le lieu de prédilection pour les cristallisations de quartz, mais, de manière très variable selon les massifs (Rostan, 2005, 2007).

Dans les massifs de l'Argentera-Mercantour, au sud (Alpes-Maritimes), les possibilités d'exploitation sont limitées :

- dans le Permien des hautes vallées de la Roya et de la Vésubie : fissures avec de rares petits cristaux de 2-3 cm de longueur maximale ;
- dans le socle cristallin des vallées de la Vésubie et de la Tinée : fissures de faible extension, avec des cristaux peu abondants pouvant atteindre plusieurs centimètres de longueur.

Le socle cristallin externe de Pelvoux-Grandes Rousses-Taillefer-Belledonne est le secteur le plus favorable pour le quartz hyalin. A ce jour, la prospection systématique n'a concerné que les deux premiers massifs cités, mais les résultats sont éloquentes (Rostan, 2005, 2007 ; Moulin *et al.*, 2012). Les filons se développent dans le socle, près du contact avec le Trias. Ils sont bien développés sur la retombée nord du Pelvoux (en Oisans), et dans les massifs précités jusqu'en Tarentaise. Les filons de quartz sont souvent subverticaux et perpendiculaires au contact,

et le quartz est l'espèce minérale dominante. Il s'agit donc, dans cette région, d'une ressource abondante et facile à reconnaître par prospections de surface. Dans ces filons, le quartz automorphe se développe dans des cavités géodiques qui peuvent dépasser le mètre cube de volume, disposées en chapelet au sein du filon, ou occupant des fissures. Le quartz hyalin est d'habitus prismatique et allongé, parfois avec habitus du Dauphiné, de 10 cm de long maximum en général pour une section de prisme qui ne dépasse guère quelques centimètres.

En Oisans, les sources écrites mentionnent des cristallières depuis le XVIII^e siècle et deux exploitations sont portées sur la carte de Cassini. Mais l'inventaire de ces exploitations, sur la base de campagnes de prospections de terrain, n'a été entrepris que récemment (bilan *in* Rostan et Thirault 2016).

Plus au nord, les prospections sont embryonnaires. Des données existent cependant pour la Maurienne : le massif cristallin du Grand Châtelard au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne (1700-2150 m) recèle des filons similaires à ceux de l'Oisans, qui ont été exploités à une période ancienne. En Tarentaise, les prospections préliminaires engagées entre le col de la Madeleine, la Lauzière et le Grand Mont confirment l'extension des filons à cavités géodiques minéralisées jusqu'en Beaufortain au nord, avec, incidemment, la reconnaissance d'exploitations anciennes (Rostan, 2008). Plus au nord encore, en Beaufortain, Aiguilles Rouges, Mont-Blanc, ainsi, à l'ouest, qu'en Belledonne et dans le Taillefer, tout reste à faire, mais autant les données géologiques que les résultats d'analyse des inclusions fluides plaident pour l'abondance des ressources et leur mise à profit durant la Préhistoire récente.

Il faut aussi rappeler que les septarias des « Terres Noires » de l'Oxfordien peuvent contenir de petits quartz hyalins : les gîtes les plus connus sont en Isère (bassin de Grenoble), Drôme orientale (Mirabeau, Rémuzat) et dans l'ouest des Hautes-Alpes (nodules tubulaires du Bathonien). Les dimensions de ces cristaux sont médiocres, mais ils peuvent avoir été mis à profit. En effet, les quartz à inclusions fluides monophasées riches en N₂ analysés par Sylvie Cousseran sur divers sites archéologiques français proviennent probablement de ces formations sédimentaires (Cousseran *et al.* 1998).

3.3 L'usage du quartz hyalin : une longue (pré)histoire

La part la plus importante des ressources de quartz hyalin exploitées durant la Préhistoire est donc à rechercher, pour les Alpes occidentales, dans les reliefs internes (du point de vue géographique), c'est-à-dire dans des régions où la connaissance des parcours et des peuplements préhistoriques est peu avancée. L'approvisionnement en quartz hyalin induit donc de nouveaux questionnements, et ce depuis le Paléolithique supérieur.

3.3.1. Le Paléolithique supérieur : premières incursions dans les massifs internes ?

Il est difficile de discuter des conséquences de la présence de lamelles de quartz hyalin en contexte magdalénien, car les données acquises sur deux sites (abri de Campalou à Saint-Nazaire-en-Royans, Drôme et abri des Douattes à Musièges, Haute-Savoie) sont très faibles. Cependant il faut noter que les sites magdaléniens procèdent d'une véritable recolonisation des massifs et des vallées de l'ouest des Alpes, qui suit le retrait glaciaire, en particulier lors du réchauffement survenu entre 16000 et 14000 av. J.-C. puis, après le coup de froid du Dryas ancien, lors du Bölling (13000-12000 av. J.-C.). Cette reconquête affecte les zones basses, mais aussi les reliefs jusque vers 1200 m en Vercors pour des chasses spécialisées (marmottes, etc.) et l'acquisition de silex (Bintz et Bracco *in* Jourdain-Annequin dir. 2004, p. 34-35). De ce fait, rien n'interdit de penser que la découverte de gîtes de cristal ait pu se faire à la faveur d'incursions dans les reliefs cristallins dont les parties basses devaient être encore englacées, mais pas les pentes et les sommets.

3.3.2. L'Épipaléolithique : mise en place d'une véritable production ?

Dans l'Azilien de Savoie et de Haute-Savoie, la présence du cristal est nette durant l'Azilien, avec, pour l'abri de La Vieille Eglise à La Balme-de-Thuy, une part importante de l'industrie (25 % : Bintz *in* Ginestet 1984). Il s'agit donc, au moins dans ce secteur, d'une production organisée. Cette période est marquée par le réchauffement climatique, avec une nette reconquête forestière (Allërod : 13000-11000 av. J.-C.), et, malgré le coup de froid du Dryas récent vers 11000-10000 av. J.-C., la fréquentation des reliefs alpins est perceptible jusque vers 1800 m d'altitude en Vercors (Bintz et Bracco *ibid.*). Plus encore qu'au Magdalénien, la possibilité de découverte de gîtes de cristaux dans les reliefs cristallins, qu'il s'agisse de cavités en place ou de gîtes secondaires (éboulis, moraines), est forte. Ce constat est sans doute aussi valable dans les Alpes centrales italiennes, avec l'Épigravettien (Broglio et Lunz 1984, Guerreschi 2002). L'attrait pour le quartz hyalin est donc assez général, bien que toujours minoritaire dans l'industrie. Sa présence témoigne de parcours dans des massifs cristallins dont la preuve directe fait encore défaut. Il faut noter, dans ce sens, la découverte d'une pointe épigravettienne en silex tertiaire sur le site de Faravel XIX au-dessus de Freissinières dans les Hautes-Alpes, à 2300 m d'altitude, indice d'une fréquentation en haute altitude, dans un secteur, au sud des Ecrins, dépourvu de ressources en quartz hyalin (Tzortzis *et al.* 2008).

3.3.3. Le Mésolithique : des circulations intégrées aux réseaux

L'examen des données tant en Suisse qu'en Italie ne laisse aucun doute : au Mésolithique, les parcours d'altitude recoupent les gîtes de quartz hyalin, et cette ressource est mise à profit de manière importante, si on en juge par le nombre de sites touchés et leur répartition spatiale (Broglia et Lunz 1984, Pignat et Plisson 2000, Guerreschi 2002, Curdy *et al.* 2010). Il faut donc considérer que le quartz hyalin est une ressource parmi d'autres qui rentre dans les réseaux de circulation. En France, le fait est souligné par P. Bintz, malgré la grande rareté des sites en-dehors des Alpes calcaires et de leurs piémonts (Bintz *in* Jourdain-Annequin dir. 2004, p. 38-39 ; Bintz *et al.* 2008). Néanmoins, les preuves de fréquentations mésolithiques dans les Alpes internes s'accumulent : dans la partie sud des Ecrins : Serre de L'Homme II à L'Argentière et Faravel XIII, XVIII et XVIIIa à Freissinières (Tzortzis *ibid.*) ; dans le Dévoluy : Col de la Croix à Tréminis et Egayères à Agnières-en-Dévoluy (Bintz *et al. ibid.*) ; dans le Taillefer, lac du Poursollet (Cousseran et Bintz 2001) ; en Belledonne, Lacs Robert à Chamrousse (Bintz dir. 2001). Ils témoignent, de manière encore bien partielle, d'une fréquentation des massifs qui ceinturent l'Oisans.

3.3.4. Le Néolithique ancien : quels acteurs ?

La datation obtenue pour un fragment de brèche d'extraction de la cristallière du Ribot à Huez-en-Oisans, 5210-5070 av. J.-C. pose question (Rostan et Thirault 2016). Il s'agit bien de la preuve d'une extraction par le feu, mais de la part de qui ? Aucun site de cette date n'est répertorié en Oisans. Il faut se tourner vers l'abri de la Grande Rivoire à Sassenage, sur les contreforts Nord du Vercors, pour jeter la lumière sur ces acteurs potentiels : un Néolithique ancien sans céramique, caractérisé par les armatures tranchantes à bitroncature inverse, et parfois retouche directe rasante, acteurs qui pratiquent la chasse, sans élevage attesté (Nicod *et al.* 2012). Des sites présentant des assemblages lithiques comparables sont reconnus sur les hauteurs du Vercors. Ils attestent une fréquentation notoire de ce massif (Bintz *et al.* 2008). Au sud-sud-ouest de l'Oisans, l'abri des Corréardes à Lus-la-Croix-Haute fournit un second point de repère : là aussi, un Néolithique chasseur (Chaix 1999), cette fois avec une céramique rare et inornée (Beeching 1999) et une lame de hache en élogite alpine (Thirault 2004b). Le troisième point, les abris de L'Aulp-du-Seuil en Chartreuse, pose plus de questions, puisque une céramique ornée est attribuée à un Néolithique ancien d'affinités italiennes, placée, du point de vue céramique, dans la seconde moitié du VI^e millénaire av. J.-C. (Beeching 1999), alors que les dates radiocarbone disponibles placent le niveau où elle a été retrouvée au plus tôt vers 4700 av. J.-C. (*ibid.* et Bintz *in* Jourdain-Annequin dir. 2004, p. 37).

Ce dernier point, l'influence italienne, est très important puisque la situation, pour imprécise qu'elle soit, est assez complexe. En effet, si la présence du Cardial en vallée du Rhône et sur ses marges est incontestable, l'idée d'une remontée graduelle vers le nord, idée valable à une large échelle (les implantations côtières sont les plus anciennes : Voruz *et al.* 1995, Perrin 2008), s'avère intenable en Rhône-Alpes (Beeching 1999). La complexité de la situation pour le Cardial en vallée du Rhône se double du fort soupçon d'influence céramique transalpine sur les sites de L'Aulp-du-Seuil précité, mais aussi du plateau du Rif à la Motte-Chalancon (*ibid.*). Si on ajoute à cela les circulations de lames polies en élogites et autres roches tenaces alpines proches à partir des sites d'extraction du Mont-Viso, dont l'activité est démontrée au moins à partir de 5200 av. J.-C. (Pétrequin *et al.* dir. 2012, chap. 4), l'hypothèse de réseaux transalpins en place durant la seconde moitié du VI^e millénaire s'en trouve renforcée (Beeching 2009).

Il faut relever que les sites précités, hormis le Viso, sont tous receveurs de quartz hyalin, ce qui renforce l'idée de réseaux orientés vers l'est. Identifier les producteurs du Ribot demeure donc un problème : affinités avec le Cardial ou avec le Fiorano/Impressa ? La présence, très faible mais incontestable, du quartz hyalin sur nombre de sites du Cardial du sud-est de la France, plaide pour un lien entre les exploitants et le Cardial. Mais il serait nécessaire, avant toute conclusion, de reprendre les séries d'Italie du nord pour y rechercher la présence éventuelle de cristal. Les massifs internes sont, comme l'examen des cartes le laissait penser depuis longtemps, au cœur de cette problématique du processus de néolithisation entre l'Italie et la France.

3.3.5. Le Néolithique moyen : le quartz hyalin dans les réseaux de biens

Dans les vallées internes des Alpes françaises du nord, l'usage du quartz hyalin est courant, voire prépondérant entre 4800 et 3600 av. J.-C. environ. En Oisans, la taille au feu est attestée sur deux sites avec des dates identiques (4230-4050 av. J.-C.), ce qui démontre le caractère non anecdotique des extractions de cette période en Oisans (Rostan et Thirault, 2016). Comme au Néolithique ancien, les circulations sont bien attestées dans tout le sud-est de la France, toujours en faible quantité. On remarque que le Diois (confluence Bès-Drôme) et la vallée du Buëch sont des pôles d'attraction pour cette ressource.

Le quartz hyalin est bien représenté dans les phases anciennes du Néolithique moyen, sans discontinuité apparente avec le Néolithique ancien. Mieux encore, les circulations sont effectives en Franche-Comté, Bourgogne, Auvergne et Languedoc, pour autant que dans ces régions, il s'agisse bien de cristaux alpins. L'extraction des cristaux de quartz et leur mise en circulation, au Néolithique moyen, demeure une activité non négligeable dans le

concert des circulations de biens. Contrairement aux silex de Vassieux qui ne sont pas utilisés durant cette période, les quartz hyalins sont partie prenante des échanges qui conduisent les roches tenaces, les silex *blonds* ou *zonés*, les obsidiennes et autres matériaux loin de leurs sources. En Oisans, seule région où, à ce jour, l'extraction du quartz est démontrée à cette période, la question de l'identité des exploitants demeure. En effet, dans les Alpes occidentales, la présence des *Vasi a bocca quadratta* est démontrée dans les vallées internes, pour la seconde moitié du V^e millénaire av. J.-C. (Bozel, Bessans : Marguet *et al.* 2008). Dans la première moitié du IV^e millénaire, la question des rapports entre Cortaillod et Chasséen recoupe celle des circulations de biens lithiques alpins. Pour la Suisse, M. Honegger plaide pour un impact chasséen à ce niveau, avec le débitage particulier du quartz en Valais (Honegger 2011). Le débat demeure donc ouvert d'autant que l'extraction et la mise en circulation du quartz hyalin ont pu être le fait de groupes différents mus par des motivations distinctes selon les régions.

3.3.6. La fin du Néolithique: deux destins pour le quartz hyalin

A partir du milieu du IV^e millénaire environ, on observe deux comportements envers le quartz hyalin :

- en Savoie et en Valais, il demeure utilisé comme support d'outillage ;
- plus au sud, le débitage semble disparaître, mais l'emploi comme parure, anecdotique jusque là, prend de l'ampleur, précisément dans les régions où, au Néolithique moyen, circulaient des produits débités.

Il y a donc une césure entre le sud et le nord des Alpes occidentales, et ce fait a été observé dans différents domaines :

- pour les productions de lames de hache, une nette régionalisation s'affirme, avec le maintien de réseaux à longue distance dans la partie nord des Alpes françaises, et l'essor des productions en galets de glaucophanites issus des dépôts duranciens (Thirault 2002, 2004b) ;
- les armatures de flèche, avec la répartition exclusive des types Sigottier et des armatures en roches polies ;
- les circulations de grandes lames et de poignards : les lames en silex oligocène du bassin de Forcalquier ne dépassent pas, sauf exception, la latitude de la rivière Drôme (Vaquer 2011) ; les poignards en cuivre de type Remedello ne dépassent pas, en vrai ou en représentation, une ligne qui passe par cette même rivière et par le Queyras (Rossi et Gattiglia 2005, Morin et Picavet 2005) ; les lames pressigiennes de Vassieux circulent dans un espace compris entre le Diois et la bordure sud des Bauges (Riche 1999, 2002) ;
- les affinités céramiques permettent de tracer une limite qui confirme la césure entre les Alpes du nord et du sud (Beeching 2002).

Il y aurait fort à faire pour préciser les contours géographiques et chronologiques de ces répartitions contrastées, et croiser les données pour aboutir à une vision dynamique des circulations de biens et des marqueurs d'identité à la fin du Néolithique. Néanmoins, pour en revenir au quartz hyalin, la position des sites producteurs, avérés ou potentiels, de l'Oisans au Mont-Blanc, en font des supports de choix pour la compréhension des modalités de production et de circulation de biens. L'usage contrasté (débitage / parure) qui en est fait permettrait de réfléchir sur le statut des objets obtenus à partir des cristaux. En ce sens, la restructuration des productions au milieu du IV^e millénaire, avec l'attrait croissant pour les grandes lames en silex et la montée en puissance de leurs diffusions à longue distance à partir d'ateliers bien identifiés, a été fatal à l'usage du quartz hyalin dans la zone sud de notre domaine d'étude. En effet, il semble impossible de débiter de grandes lames en quartz hyalin. Mais, l'usage en parure démontre la force symbolique du matériau.

Avec le passage à l'âge du Bronze ancien, l'usage du quartz hyalin disparaît dans les Alpes occidentales.

4. RESSOURCES LITHIQUES ET STRUCTURATION TERRITORIALE : PERSPECTIVES ALPINES

4.1. Acquisition, production, circulation, habitat

L'homme ayant besoin de tirer profit de ressources naturelles pour sa subsistance, la fréquentation de zones proches de ces ressources est une donnée première en Préhistoire. Néanmoins, à partir du Néolithique au moins, l'apparition de biens inutiles à la survie matérielle place le fonctionnement économique et social dans un registre différent. Ainsi, la mise en circulation à grande échelle de biens divers introduit la notion de contrôle de ces flux, que ce soit à la source ou tout au long des réseaux sociaux qui en sont tributaires.

Depuis trois décennies, la recherche sur le Néolithique en France porte une attention grandissante à cette problématique, sous l'influence des modèles ethnoarchéologiques (Pétrequin et Pétrequin 2006). De manière schématique, il est possible de distinguer deux composantes de cette relation habitat / biens (Thirault 2004b, p. 23-25 et chap. 8) :

- l'attraction des sites d'habitat (au sens très large de lieu de résidence) autour d'une ressource convoitée. Un cas bien documenté est celui de l'exploitation du sel, avec des concentrations de sites autour de certaines sources jurassiennes, ou des sites producteurs disposés à la sortie des vallées vosgiennes, dans le cas des roches *noires* à polir (Pétrequin *et al.* 1996).
- la capacité de certains sites à capter des biens exogènes, soit des produits finis, soit des matériaux transformés (nucléus prêts pour le détachement de lamelles, par exemple), voire des matières brutes. C'est ici la notion de site « central » qui est en jeu, de par la place supposée prépondérante que de tels sites occupent dans un territoire. Les causes de cette capacité à attirer peuvent être variées, mais sont liées, d'une manière directe ou non, à la dynamique des échanges de biens.

Ces deux composantes peuvent interagir, puisque des habitats qui contrôlent une ressource peuvent en retour attirer des biens exogènes. La question du statut social des individus et des communautés qui sont impliquées dans la production d'un bien se pose donc, ainsi que la valorisation de celui-ci, soit au niveau de l'acquisition du matériau, soit de sa transformation en bien manufacturé.

Pour le quartz hyalin, l'indigence des données dans les secteurs d'extraction ne permet aucune réflexion argumentée sur la question de l'attraction des habitats. Si un tel processus a eu lieu, il faut en rechercher les preuves dans les parties basses des grandes vallées alpines (basse Tarentaise, basse Maurienne, basse Romanche) ou dans le Grésivaudan. En revanche, le quartz hyalin se retrouve dans des secteurs où, précisément, se produit une attraction de biens exogènes. Dans le sud-est de la France, deux secteurs sont ainsi concernés :

- le Diois, et plus précisément la confluence Bès-Drôme, semble constituer le cœur d'un territoire préalpin capable d'attirer le quartz hyalin, les silex bédouliens du sud-Drôme / Vaucluse (Beeching et Brochier *dir.* 1994, Riche 1999) mais aussi les ébauches de lames de hache à polir, à tel point que les communautés de ce secteur doivent entretenir un lien assez direct avec les zones de production, situées à 120/140 km à vol d'oiseau (Thirault 2004b). Sur les mêmes sites se retrouvent des biens encore plus exotiques : des nucléus, des lamelles et une tablette de réactivation en obsidienne qui témoignent de l'arrivée de préformes prêtes à débiter en provenance de Sardaigne (600 km en ligne droite ; Brisotto 1999), ce qui constitue le cas le plus septentrional à l'échelle de la France (Vaquer 2007, Léa *et al.* 2010) ; ainsi qu'un fragment de lame polie en cinérite de Réquista (240 km à vol d'oiseau ; Thirault *ibid.*, p. 68). Les raisons de cette attractivité demeurent à expliquer : le rôle des sources salées du secteur serait à documenter de manière précise, et celui du pastoralisme doit être pensé, la question de la mobilité structurelle de certaines composantes des communautés du Néolithique (moyen, en l'occurrence) étant posée (Beeching *et al.* 2000).
- la vallée du Buëch, où se retrouvent également, sur un vaste territoire étiré du nord au sud, des sites abondants (Lombard 1999) qui ont livré du quartz hyalin, des ébauches de lames à polir en roches alpines, des lamelles en obsidienne, etc.

4.2. Circulations et limites culturelles : les réseaux à longue distance

Comme exposé plus haut, le quartz hyalin circule sur de grands espaces au Néolithique ancien et moyen. Pour autant, il est probable que les sites d'extraction soient bien plus nombreux que ceux actuellement identifiés en Oisans. De ce fait, il faut parler au pluriel des quartz hyalins et des réseaux de circulation, à l'instar des silex mais avec des espoirs de discrimination plus faibles. Il est donc prématuré de disserter sur les réseaux de circulation et les zones préférentielles de transports des cristaux. Les propositions émises par S. Cousseran à partir des analyses des inclusions fluides résultent en fait de la combinaison des données d'analyse et de la logique géographique de la « plus proche source », ce dernier point étant un *a priori* à démontrer.

Ceci dit, il faut constater que, au Néolithique ancien et moyen, la circulation des quartz hyalins s'inscrit dans des espaces qui outrepassent les limites culturelles admises ou présumées. Il faut donc considérer que les cristaux, une fois sortis des régions où ils sont utilisés à grande échelle (Valais, vallées internes de Savoie, Grésivaudan), rentrent dans le cadre des biens échangés sur de longues distances, à l'instar de l'obsidienne (sur le continent), des lames polies en roches tenaces alpines, etc. Mais, alors que ces dernières constituent, dans le temps et l'espace considéré, les seules productions existantes, il n'en est pas de même pour les roches destinées au débitage, dont le quartz hyalin, toutes présentes en quantité peu importante à grande distance de leurs sources. Outre la question des centres de redistribution, débattue par ailleurs (Léa 2004b, Vaquer 2007, Léa *et al.* 2010), se pose donc celle du statut de ces petits objets inutiles pour la vie quotidienne.

5. Conclusion : de nouvelles problématiques

Trois problématiques sont corrélées avec celles du quartz hyalin.

1. L'impact environnemental des extractions : le recours au bois pour la taille au feu a-t-il une incidence sur le couvert forestier, et si oui, dans quelle mesure : locale, limitée autour des sites, ou bien à une plus large échelle, avec le recours à du bois plus éloigné des sites extracteurs ? Cette problématique impose des études anthracologiques spécifiques, à l'instar de ce qui est fait pour les mines métalliques (Py et Ancel 2007), ainsi que la caractérisation des dynamiques forestières sous contrainte humaine (David 2010).

2. La question de la fréquentation de la haute montagne, où est située la majeure partie des exploitations, avec, des origines au Mésolithique, l'interrogation sur les interactions possibles entre les parcours de chasse et l'exploitation des ressources lithiques, thématique augmentée, au Néolithique, par la question pastorale. A ce jour, dans les secteurs concernés par les extractions de quartz, aucun indice ne va en ce sens, et, au plus près, les propositions d'implantations pastorales en haute altitude concernent la fin du III^e et le II^e millénaires av. J.-C. (Tzortzis *et al.* 2008, Mocci *et al.* 2008). Le champ de la recherche est donc ouvert.

3. Plus globalement, avec le quartz hyalin comme pour les roches tenaces à polir, c'est la question des dynamiques de peuplement des régions intra-alpines qui est posée, et ce, au moins dès le début du Néolithique.

La question de la mise à profit des ressources lithiques permet donc d'entrer de plain-pied dans des problématiques globales de dynamique de peuplement et d'interaction homme-milieu et ce, depuis la fin du Paléolithique supérieur dans les Alpes. Il s'agit donc d'une voie d'accès privilégiée qui devrait, à l'avenir, faire l'objet de toute notre attention, dans des régions qui demeurent peu touchées par les recherches sur la Préhistoire récente.

BIBLIOGRAPHIE

- AMBERT P., VAQUER J. dir. (2005) – *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes. Actes du colloque international, Carcassonne, 28-30 septembre 2002*. Paris : Société préhistorique française (Mémoire, 37). 306 p., ill.
- BAILLY-MAÎTRE M.-C., GONON T. (2008) – L'exploitation de la chalcopryrite à l'Age du bronze dans le massif des Rousses en Oisans (Isère) : premiers éléments. In : Richard H. et Garcia D. dir. – *Le peuplement de l'arc alpin. Actes du 131^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Grenoble, 2006*, p. 207-223, 19 fig.
- BARGE H. et BOURHIS J.-R., avec la participation de ROSTAN P. (1998) – Métallurgie préhistorique et gîtes cuprifères dans le sud-est de la France. Premiers résultats. In : D'ANNA A. et BINDER D. dir. – *Production et identité culturelle. Actualité de la recherche. Actes des deuxièmes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Arles, 8-9 nov. 1996*. Antibes : A.P.D.C.A., p. 65-79, 9 fig.
- BEECHING A. (1999) – Les premières étapes de circulation et de peuplement dans les Alpes françaises au Néolithique. Apport de la céramique. In : BEECHING A. dir. – *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 2), p. 427-480, 21 fig.
- BEECHING A. (2002) – La fin du Chasséen et le Néolithique final dans le bassin du Rhône moyen. In : FERRARI A., VISENTINI P. dir. – *Il declino del mondo neolitico. Ricerche In Italia centro-settentrionale fra aspetti peninsulari, occidentali e nord-alpini. Atti del Convegno, Pordenone 5-7 aprile 2001*. Pordenone : Museo delle Scienze (Quaderni del Museo archeologico del Friuli occidentale, 4), p. 67-83, 12 fig.
- BEECHING A. (2009) – Mouvements péri et transalpins au Néolithique ancien. Considérations sur les contacts entre mondes méditerranéens et septentrionaux, vus depuis le Sud. In : COLLECTIF – *De Méditerranée et d'ailleurs... Mélanges offerts à Jean Guilaine*. Toulouse : Archives d'Écologie Préhistorique, p. 49-62, 2 fig.
- BEECHING A., BERGER J.-F., BROCHIER J.L., FERBER F., HELMER D., SIDI MAAMAR H. (2000) – Chasséens : agriculteurs ou éleveurs, sédentaires ou nomades ? Quels types de milieux, d'économies et de sociétés ? In : LEDUC M., VALDEYRON N., VAQUER J. dir. – *Sociétés et espaces. Actes des Rencontres méridionales de Préhistoire récente, troisième session, Toulouse, 6-7 nov. 1998*. Toulouse : Centre d'Anthropologie (Archives d'Écologie préhistorique), p. 59-79, 11 fig.
- BEECHING A. et BROCHIER J.L. (2004) – Du Vercors au Ventoux : le silex et son exploitation au Néolithique. In : BINTZ P. coord. – *Premiers hommes dans les Alpes du Nord. Peuplement, climat, environnement du Paléolithique au Néolithique*. Grenoble : Edition AVDPA, p. 27-29, 3 fig.
- BEECHING A. et BROCHIER J.L. dir. (1994) – *Archéologie spatiale en Vallée du Rhône. Espaces parcourus/Territoires exploités. Le groupe néolithique et son territoire*. Rapport d'A.T.P. Grands projets en Archéologie

- métropolitaine. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique, E.R.A. 36 du Centre de Recherches Archéologiques du C.N.R.S., 74 p., nb. ill.
- BINDER D. (1998) – Silex blond et complexité des assemblages lithiques dans le Néolithique liguro-provençal. *In* : D'ANNA A. et BINDER D. dir. – *Production et identité culturelle. Actualité de la recherche. Actes des deuxièmes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Arles, 8-9 nov. 1996*. Antibes : A.P.D.C.A., p. 111-128, 1 fig.
- BINDER D. (2000) – Mesolithic and Neolithic interaction in southern France and northern Italy : new data and current hypotheses. *In* : Douglas Price T. ed – *Europe's first farmers*, p. 117-143, 5 fig.
- BINDER D. et PERLÈS C. avec la collaboration de INIZAN M.-L. et LECHEVALLIER M. (1990) – Stratégies de gestion des outillages lithiques au Néolithique. *Paléo*, n° 2, p. 257-283, 9 fig.
- BINDER D., LEPERE C. ET MAGGI R. (2008) – Epipaléolithique et Néolithique dans l'arc liguro-provençal : bilan et perspectives de recherche. *In* : BINDER D., DELESTRE X. et PERGOLA P. dir. : *Archéologies transfrontalières. Alpes du Sud, Côte d'Azur, Piémont et Ligurie. Bilan et perspectives de recherche. Actes du colloque de Nice, 13-15 déc. 2007*. Monaco : Ed. du Musée d'Anthropologie préhistorique (Bull. du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco, suppl. 1), p. 49-62, 3 fig.
- BINTZ P. dir. (2001) – *Mésolithique et néolithisation dans les Alpes du Nord, rapport de Projet Collectif de recherche* (inédit).
- BINTZ P., MORIN A., PICAVET R., ARGANT J., BRESSY C. ET PELLETIER D. (2008) – Les fréquentations humaines de la montagne alpine au début de l'Holocène : l'exemple du Vercors et du Dévoluy. *In* : Richard H. et Garcia D. dir. – *Le peuplement de l'arc alpin. Actes du 131^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Grenoble, 2006*, p. 51-76, 9 fig.
- BOCQUET A. (2002) – Les cuivres et les premiers bronzes dans les Alpes du Nord. Naissance d'une métallurgie régionale ? *In* – *Actes du IX^e Colloque sur les Alpes dans l'Antiquité, Tende, 15-17 septembre 2000*, Bulletin d'études préhistoriques et archéologiques alpines, XIII, p. 181-194, 6 fig.
- BOURGARIT D., ROSTAN P., BURGER E., CAROZZA L., MILLE B., ARTIOLI G. (2008) – The beginning of copper mass production In the western Alps : the Saint-Véran mining area reconsidered. *Historical Metallurgy*, 42-1, p. 1-11, 9 fig.
- BOUTET A. avec la coll. de WELLER O. (2007) – La question de l'exploitation du sel dans le midi de la France durant la Protohistoire et l'Antiquité. *In* : Morère molinero N. Ed. – *Las salinas y la sal de interior en la historia : economía, medio ambiente y sociedad*. Madrid : Dykinson (Universidad Rey Juan Carlos), p. 217-239, 11 fig.
- BRISOTTO V. (1999) – Quartz hyalin et obsidienne dans les séries néolithiques entre Rhône et Alpes du Nord : poids et signification. *In* : BEECHING A. dir. – *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 2), p. 211-230, 6 fig.
- BROGLIO A., LUNZ R. (1984) – Osservazioni preliminari sull'utilizzazione del cristallo di rocca nelle industrie mesolitiche del Bacino dell'Adige. *In* – *Atti della Tavola Rotonda Internazionale «Il popolamento delle Alpi In età mesolitica VIII-V millennio a.c., Trento, 26-29 luglio 1983. Preistoria alpina*, 19, p. 201-208, 12 fig.
- CAROZZA L. et MILLE B. (2007) – Chalcolithique et complexification sociale : quelle place pour le métal dans la définition du processus de mutation des sociétés de la fin du Néolithique en France ? *In* : GUILAINE J. dir. – *Le Chalcolithique et la construction des inégalités. Tome 1 : le continent européen. Séminaire du Collège de France*. Paris : Editions Errance, p. 153-189, 20 fig.
- CATTIN F. (2008) *Modalités d'approvisionnement et modalités de consommation du cuivre dans les Alpes au 3^e millénaire avant notre ère : apport des analyses métalliques à la connaissance des peuplements du Néolithique final, du Campaniforme et du Bronze ancien*, Thèse de la Faculté des sciences, univ. de Genève (inédite), 340 p., 23 pl. et 58 p. d'annexes (I à VII), un CD-Rom.
- CHAIX L. (1999) – L'abri des Corréardes à Lus-La Croix-Haute (Drôme) : étude de la faune. *In* : BEECHING A. dir. – *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 2), p. 373-380, 5 fig., 1 ann.
- COURTIN J. (1974) – *Le Néolithique de la Provence*. Paris : Ed. Klincksieck (*Mémoires de la Société Préhistorique française*, 11). 360 p., 126 fig., 31 pl.
- COUSSERAN S. (2000) – L'étude des inclusions fluides appliquée au problème de la circulation des quartz archéologiques dans les Alpes occidentales. Acquisition de nouvelles données sur les gîtes primaires. *Revue d'Archéométrie*, 24, p. 169-177, 5 fig., 3 tabl.

- COUSSERAN S. et BINTZ P. (2001) – Exploitation du quartz et premières occupations humaines. In – *Oisans. Patrimoine en Isère*. Grenoble : Musée Dauphinois/Conservation du Patrimoine de l'Isère, p. 41-43, ill.
- COUSSERAN S., PECHER A., BINTZ P. (1998) – Application de l'étude des inclusions fluides aux quartz taillés de quelques sites préhistoriques dans les Alpes du Nord. *Revue d'Archéométrie*, 22, p. 103-109, 6 fig., 1 tabl.
- CURDY P., BULLINGER J., CROTTI P., VALSECCHI V., TINNER W. (2010) – Recherches archéologiques dans les régions du Simplon et de l'Albrun (Valais et Piémont), du Mésolithique à l'époque romaine. In : TZORTZIS S. et DELESTRE X. dir. – *Archéologie de la montagne européenne. Actes de la table ronde internationale de Gap, 29 sept.-1^o oct. 2008*. Aix-en-Provence : Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Centre Camille Jullian (Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et africaine, 4), p. 185-195, 11 fig.
- CURDY P. et PRAZ J.-C. dir. (2002) – *Premiers hommes dans les Alpes de 50000 à 5000 avant Jésus-Christ*. Lausanne : Editions Payot & Sion : Musées cantonaux du Valais. 203 p.
- DAVID F. (2010) – Diversité des paléo-paysages dans les Alpes françaises depuis la dernière déglaciation. In : TZORTZIS S. et DELESTRE X. dir. – *Archéologie de la montagne européenne. Actes de la table ronde internationale de Gap, 29 sept.-1^o oct. 2008*. Aix-en-Provence : Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Centre Camille Jullian (Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et africaine, 4), p. 129-136, 6 fig.
- DJINDJIAN F. (1991) – *Méthodes pour l'archéologie*. Paris : Armand Colin. 405 p.
- DUFRAISSE A., GAUTHIER E., PÉTREQUIN A.-M., PÉTREQUIN P., WELLER O. (2004) – Techniques d'exploitation préhistorique du sel en Franche-Comté et en Bourgogne. In : BODU P. et CONSTANTIN C. dir. – *Approches fonctionnelles en Préhistoire. Actes du XXV^e Congrès Préhistorique de France, Nanterre, 24-26 novembre 2000*. Paris : Société Préhistorique française, p. 427-444, 13 fig.
- DURAND J. (1999) – Les pointes de Sigottier : fait techno-culturel et marqueur géographique. In : BEECHING A. dir. – *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 2), p. 231-257, 9 fig.
- GINESTET J.-P. avec la collaboration de P. BINTZ, L. CHAIX, J. EVIN, C. Olive (1984) – L'abri-sous-roche de la Vieille-Eglise, La Balme-de-Thuy (Haute-Savoie). Premiers résultats. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 81/10-12, p. 320-342, 24 fig.
- GUERRESCHI A. (2002) – Alpe Veglia, des chasseurs mésolithiques près du Simplon. In : Curdy P., Praz J.-C. dir. – *Premiers hommes dans les Alpes de 50000 à 5000 avant Jésus-Christ*. Lausanne : Editions Payot & Sion : Musées cantonaux du Valais, p. 175-177, 4 fig.
- HONEGGER M. (2001) – *L'industrie lithique taillée du Néolithique moyen et final de Suisse*. Paris : CNRS Editions (*Monographies du CRA*, n° 24). 353 p., 198 fig.
- HONEGGER M. (2011) – L'industrie en silex et quartz taillés de l'habitat du Petit-Chasseur à Sion (Valais). In : BESSE M. et PIGUET M. dir. – *Le site préhistorique du petit-Chasseur (Sion, Valais), 10. Un hameau du Néolithique moyen*. Lausanne : Cahiers d'Archéologie Romande, 124, *Archaeologia vallesiana*, 6, p. 165-181, 18 fig.
- JOURDAIN-ANNEQUIN C. dir. (2004) – *Atlas culturel des Alpes occidentales. De la Préhistoire à la fin du Moyen-Age*. Paris : Editions A. & J. Picard. 439 p.
- LÉA V. (2004a) – *Les industries lithiques du Chasséen en Languedoc oriental. Caractérisation par l'analyse technologique*. Oxford : Adrian Books (*British Archaeological Reports, International Series*, 1232). 215 p., 131 fig., 163 tabl., 73 pl. H.T.
- LÉA V. (2004b) – Centres de production et diffusion des silex bédouliens au Chasséen. *Gallia Préhistoire*, 46, p. 231-250, 16 fig.
- LÉA V. (2005) – Raw, pre-heated or ready to use : discovering specialist supply systems for flint industries in mid-Neolithic (Chassey culture) communities in southern France. *Antiquity*, 79, p. 51-65, 6 fig.
- LÉA V., GASSIN B. et BRIOIS F. (2004a) – Fonctionnement des réseaux de diffusion des silex bédouliens du V^o au IV^o millénaire : questions ouvertes. In : Darteville H. coord. – *Rencontres méridionales de préhistoire récente. Auvergne et Midi – Actualité de la recherche. Actes de la cinquième session, Clermont-Ferrand, 8-9 nov. 2002*. Cressensac : Préhistoire du Sud-Ouest (Supplément n° 9), p. 405-420, 13 fig.
- LÉA V., GEORJON C., LEPERE C., SÉNÉPART I., THIRAUT E. (2004b) – Chasséen vaclusien qui es-tu ? In : Buisson-Catil J., Guilcher A., Hussy C., Olive M., Pagni M. coord. – *Vaucluse préhistorique. Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*. Le Pontet : Editions A. Barthélémy, p. 165-200, 31 fig.

- LÉA V., PELLISSIER M., GRATUZE B., BOUCETTA S. et LEPERE C. (2010) – Renouveau des données sur la diffusion de l'obsidienne sarde en contexte chasséen (Midi de la France) : la découverte du site des Terres Longues (Trets, Bouches-du-Rhône). In : C. Lugliè dir. – *L'ossidiana del Monte Arci nel Mediterraneo. Nuovi apporti sulla diffusione, sui sistemi di produzione e sulla loro cronologia, Atti del 5° Convegno internazionale (Pau, Italia, 27-29 Giugno 2008)*. Ales : Ed. NUR, p. 157-185, 24 fig.
- LICHARDUS-ITTEN M. (2007) – Le Chalcolithique, une époque historique de l'Europe. In : GUILAINE J. dir. – *Le Chalcolithique et la construction des inégalités. Tome 1 : le continent européen. Séminaire du Collège de France*. Paris : Editions Errance, p. 11-22, 1 fig.
- MAGGI R. et PEARCE M. (2005) – Mid fourth-millennium copper mining In Liguria, north-west Italy : the earliest known copper mines In Western Europe. *Antiquity*, 79, p. 66-77, 7 fig. 1 tabl.
- MALENFANT M., PELEGRIN J. et RICHE C. (2004) – Les ateliers néolithiques de Vassieux-en-Vercors. In : BINTZ P. coord. – *Premiers hommes dans les Alpes du Nord. Peuplement, climat, environnement du Paléolithique au Néolithique*. Grenoble : Edition AVDPA, p. 81-83, 4 fig.
- MARGUET A., BINTZ P., NICOD P.-Y., PICAVET R., REY P.-J. et THIRAULT E. (2008) – Eléments pour une histoire du peuplement nord-alpin français entre 10000 et 2700 ans BP. In : DESMET M., MAGNY M., MOCCI F. dir. – *Du climat à l'homme. Dynamique holocène de l'environnement dans le Jura et les Alpes. Actes du colloque GDR JURALP, Aix-en-Provence, 15-16 nov. 2007*. Chambéry : EDYTEM (Collection EDYTEM, 6, Cahiers de Paléoenvironnement), p. 225-252, 25 fig.
- MARI G. (2002) – Les gîtes cuprifères du dôme de Barrot (Alpes-Maritimes, France). In – *Actes du IXe Colloque sur les Alpes dans l'Antiquité, Tende, 15-17 septembre 2000, Bulletin d'études préhistoriques et archéologiques alpines*, XIII, p. 13-26, 3 fig.
- MOCCI F., WALSH K., TALON B., TZORTZIS S., COURT-PICON M. (2008) – Structures pastorales d'altitude et paléoenvironnement. Alpes méridionales françaises du Néolithique final à l'âge du Bronze. In : Jospin J.-P., Favrie T. – *Premiers bergers des Alpes, de la Préhistoire à l'Antiquité. Catalogue de l'exposition au Musée Dauphinois, Grenoble*. Gollion : Infolio Editions, p. 92-101, 13 fig.
- MORIN A. et PICAVET R. avec la collaboration de CARLES J. et BERNARD C. (2005) – Etude préliminaire sur des poignards gravés de type Remedello dans les Préalpes du Sud (Chastel-Arnaud, Drôme, France) et réflexions sur leur insertion dans le Néolithique final régional. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 102/2, p. 345-359, 10 fig.
- MORIN D., LAVIER C., FONTUGNE M., GUIOMAR M. (2007) – Aux origines de l'extraction du sel en Europe (VI^e millénaire av. J.-C.). La source salée de Moriez (Alpes-de-Haute-Provence). In : EVIN J. (dir.) – *CONGRÈS DU CENTENAIRE : Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire, Actes du XXVI^e Congrès préhistorique de France, Avignon, 21-25 sept. 2004*. vol. 3. Paris : Société Préhistorique française, p. 341-352, fig.
- MOULIN B., THIRAULT E. et VITAL J. avec la collaboration de BAILLY-MAÎTRE M.-C. (2012) – Quatre années de prospection sur les extractions de cuivre de l'âge du Bronze ancien dans le massif des Rousses en Oisans (Isère et Savoie, France). In : PERRIN T., SÉNÉPART I., Cauliez J., THIRAULT E. et Bonnardin S. – *Dynamiques et rythmes évolutifs des sociétés de la Préhistoire récente. Actualité de la recherche. Actes des 9^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Saint-Georges-de-Didonne, 8-9 oct. 2010*. Toulouse : Assoc. Archives d'Ecologie Préhistorique, p. 341-369, 22 fig.
- MÜLLER H. (1922) – Provenance des silex et détermination des roches de haches des stations du bassin du Rhône. Provenance de certains silex étrangers, recueillis dans les stations préhistoriques du bassin du Rhône. In – *Rhodania, 4^eme Congrès, Nîmes*, p. 70-72.
- NICOD P.-Y., PERRIN T., BROCHIER J.L., CHAIX L., MARQUEBIELLE B., PICAVET R. et VANNIEUWEN-HUYSE D. (2012) – Continuités et ruptures culturelles entre chasseurs mésolithiques et chasseurs néolithiques en Vercors, analyse préliminaire des niveaux du Mésolithique récent et du Néolithique ancien sans céramique de l'abri-sous-roche de la Grande Rivoire (Sassenage, Isère). In : PERRIN T., SÉNÉPART I., Cauliez J., THIRAULT E. et Bonnardin S. – *Dynamiques et rythmes évolutifs des sociétés de la Préhistoire récente. Actualité de la recherche. Actes des 9^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Saint-Georges-de-Didonne, 8-9 oct. 2010*. Toulouse : Assoc. Archives d'Ecologie Préhistorique, p. 13-49, 14 fig.
- PELEGRIN J. (2002) – La production des grandes lames de silex du Grand-Pressigny. In : GUILAINE J. dir. – *Matériaux, productions, circulations du Néolithique à l'Age du Bronze. Séminaire du Collège de France*. Paris : Errance, p. 131-148, 5 fig.

- PELEGRIN J., RICHE C. et MALENFANT M. (1999) – Un projet collectif de recherche sur les ateliers néolithiques du Vercors : premiers résultats. In : BEECHING A. et VITAL J. dir. – *Préhistoire de l'espace habité et Actualité de la recherche. Actes des Premières Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Valence, 3-4 juin 1994*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 1), p. 151-158, 4 fig.
- PERLES C. (2007) – Echanges et technologie : l'exemple du Néolithique. In : EVIN J. (dir.) – *CONGRÈS DU CENTENAIRE : Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire, Actes du XXVI^e Congrès préhistorique de France, Avignon, 21-25 sept. 2004*. vol. 3. Paris : Société Préhistorique française, p. 53-62, 3 fig.
- PERRIN T. (2008) – La néolithisation de la vallée du Rhône et de ses marges. In : GRIMALDI S. et PERRIN T. dir. – *Mountain environments In prehistoric Europe : settlement and mobility strategies from the Palaeolithic to the early Bronze Age. Actes du XVe Congrès Mondial de l'UISPP, Lisbonne, Portugal, 4-9 septembre 2006* (vol. 26, session C31). Oxford : BAR International Series, 1885, p. 121-130, 7 fig.
- PÉTREQUIN A.-M. et PÉTREQUIN P. (1990) – Flèches de chasse, flèches de guerre. Le cas des Danis d'Irian Jaya (Indonésie). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 87-10/12, p. 484-511.
- PÉTREQUIN A.-M. et PÉTREQUIN P. avec la collaboration de WELLER O. (2006) – *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée. Approche ethnoarchéologique d'un système de signes sociaux. Catalogue de la donation Anne-Marie et Pierre PÉTREQUIN*. Paris : Editions de la réunion des musées nationaux. 551 p., ill.
- PÉTREQUIN P., CASSEN S., ERRERA M., KLASSEN L., SHERIDAN A., PÉTREQUIN A.-M. dir. (2012) – *Jade. Grandes haches alpines du Néolithique européen. V^e et IV^e millénaires av. J.-C.* Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté (n° 1224 ; collection les Cahiers de la MSHE Ledoux, n° 17, Série dynamiques territoriales, n° 6). 2 tomes, 1518 p.
- PÉTREQUIN P., JEUDY F. et JEUNESSE C. (1996) – Minières néolithiques, échanges de haches et contrôle social du Sud vosgien à la Bourgogne. In : DUHAMEL P. dir. – *La Bourgogne entre les bassins rhénan, rhodanien et parisien, carrefour ou frontière ? Actes du XVIII^e Colloque interrégional sur le Néolithique, Dijon, 25-27 oct. 1991*. Dijon (*Supplément à la Revue archéologique de l'Est*, 14), p. 449-476, 20 fig.
- PIGNAT G. et PLISSON H. (2000) – Le quartz, pour quel usage ? L'outillage mésolithique de Vionnaz (CH) et l'apport de la tracéologie. In : Crotti P. ed. – *Actes de la table ronde «Epipaléolithique et Mésolithique», Lausanne, 21-23 nov. 1997*. Lausanne : Cahiers d'archéologie romande, n° 81, p. 65-78, 22 fig.
- PY V. et ANCEL B. (2007) – Exploitation des mines métalliques de la vallée de Freissinières (Hautes-Alpes, France) : contribution à l'étude de l'économie sud-alpine aux IX^e-XIII^e siècles. *Preistoria alpina*, 42, p. 83-98, 5 fig.
- REBILLARD J. et BOCQUET A. (1984) – Gîtes cuprifères et protohistoire dans les Alpes du Nord. *Bulletin d'Etudes Préhistoriques Alpines*, XVI, p. 7-48, 5 cartes.
- RENARD-CASEWITZ F.-M. (1993) – Guerriers du sel, sauniers de la paix. In – *La remontée de l'Amazone. Anthropologie et histoire des sociétés amazoniennes. L'Homme*, t. XXXIII 2-4, n° 126-128, p. 25-43.
- RENAULT S. et BRESSY C. (2007) – Les recherches en contexte d'ateliers depuis la fin du XIX^e siècle en Provence : de la collecte des artefacts à l'approche pluridisciplinaire. L'exemple des exploitations préhistoriques de silex oligocène de la région de Forcalquier. Stratégies et enjeux. In : EVIN J. (dir.) – *Congrès du Centenaire : Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire, Actes du XXVI^e Congrès préhistorique de France, Avignon, 21-25 sept. 2004*. vol. 2. Paris : Société Préhistorique française, p. 279-295, 23 fig. 1 tabl.
- RICHE C. (1999a) – Les ateliers de taille de Vassieux-en-Vercors : exploitation des gîtes et diffusion des produits. Présentation d'un travail de thèse. In : BEECHING A. dir. – *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Valence : Centre d'Archéologie Préhistorique (*Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence*, 2), p. 155-174, 9 fig.
- RICQ-DE BOUARD M. (1996) – *Pérogaphie et sociétés néolithiques en France méditerranéenne. L'outillage en pierre polie*. Paris : Ed. du C.N.R.S. (*Monographie du C.R.A.*, 16). 272 p., 82 fig., 5 tabl., 6 ann.
- ROSSI M. et GATTIGLIA A. (2005) – Les poignards de Remedello hors d'Italie : révision de données. In : AMBERT P., VAQUER J. dir. – *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes. Actes du colloque international, Carcassonne, 28-30 septembre 2002*. Paris : Société préhistorique française (*Mémoire*, XXXVII), p. 265-271, 4 fig. 1 tabl.
- ROSTAN P. (2005) – Les ressources en cristaux de quartz hyalin du Sud-Est de la France et leurs potentialités archéologiques. *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 45, p. 3-13, 7 fig.

- ROSTAN P. (2007) – First data on the exploitation of hyaline quartz crystals *In* the upper Romanche (Isère and Hautes-Alpes, France). *Preistoria alpina*, 42, p. 75-82, 4 fig.
- ROSTAN P. (2008) – La Léchère, Saint-Paul, Feissons, La bathie. Anciennes exploitations de quartz hyalins dans la vallée de la Tarentaise. *Bilan scientifique*. Lyon : Direction Régionale des Affaires Culturelles de Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, p. 215-217, fig. 53.
- ROSTAN P. et MARI G. (2005) – L'exploitation protohistorique de cuivre natif de Roua (Daluis et Guillaumes, Alpes-Maritimes). *In* – AMBERT P., VAQUER J. dir. : La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes. Actes du colloque international, Carcassonne, 28-30 septembre 2002. Paris : Société préhistorique française (Mémoire, 37), p. 139-149, 6 fig.
- ROSTAN P. et THIRAULT E. (2016) — L'usage du quartz hyalin dans les Alpes durant la Préhistoire : une vue d'ensemble. Nouvelles données en Oisans (Isère et Hautes-Alpes) dir. – Ressources lithiques, productions et transferts entre Alpes et Méditerranée, séance de la Société préhistorique française, Nice, mars 2013. Paris : Société préhistorique française (SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE FRANÇAISE 5), p. 97-136.
- SANGMEISTER E. (2005) – Les début de la métallurgie dans le sud-ouest de l'Europe : l'apport de l'étude des analyses métallographiques. *In* : AMBERT P., VAQUER J. dir. – *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes. Actes du colloque international, Carcassonne, 28-30 septembre 2002*. Paris : Société préhistorique française (Mémoire, XXXVII), p. 19-25, 6 fig.
- SAUTER M.-R. (1959) – Sur une industrie en cristal de roche dans le Valais néolithique. *Archives suisses d'Anthropologie générales*, XXIV, 1-2, p. 18-44.
- SAUTER M.-R., GALLAY A. et CHAIX L. (1971) – Le Néolithique du niveau inférieur du Petit-Chasseur à Sion, Valais. *Annuaire de la Société suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, vol. 56, p. 17-76, 43 fig., pl. 3-6.
- SCIPION GRAS R. (1835) – *Statistique minéralogique du département de la Drôme, ou Description géologique des terrains qui constituent ce département*. Grenoble : Prudhomme Imprimeur-Libraire. 296 p.
- STRAHM C. (1994) – Die Anfänge der Metallurgie in Mitteleuropa. *Helvetia Archaeologica*, n°97, p. 2-39, 27 fig.
- STRAHM C. (2005) – L'introduction et la diffusion de la métallurgie en France. *In* : AMBERT P., VAQUER J. dir. – *La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes. Actes du colloque international, Carcassonne, 28-30 septembre 2002*. Paris : Société préhistorique française (Mémoire, XXXVII), p. 27-36, 6 fig.
- STRAHM C. (2007) – L'introduction de la métallurgie en Europe. *In* : GUILAINE J. dir. – *Le Chalcolithique et la construction des inégalités. Tome 1 : le continent européen*. Séminaire du Collège de France. Paris : Editions Errance, p. 49-71, 18 fig.
- THIRAULT E. (2002) – La production et la diffusion des lames de hache en roches tenaces dans les Alpes occidentales et le bassin du Rhône : prospérité et transformations durant la fin du Néolithique. *In* : FERRARI A., VISENTINI P. dir. – *Il declino del mondo neolitico. Ricerche In Italia centro-settentrionale fra aspetti peninsulari, occidentali e nord-alpini. Atti del Convegno, Pordenone 5-7 aprile 2001*. Pordenone : Museo delle Scienze (Quaderni del Museo archeologico del Friuli occidentale, 4), p. 483-488, 4 fig.
- THIRAULT E. (2004a) – Le site néolithique de Bessans/Le Château (Savoie) et la question des armatures perçantes en roches polies dans les Alpes occidentales. *In* : Darteville H. coord. – *Rencontres méridionales de préhistoire récente. Auvergne et Midi – Actualité de la recherche. Actes de la cinquième session, Clermont-Ferrand, 8-9 nov. 2002*. Cressensac : Préhistoire du Sud-Ouest (Supplément n° 9), p. 421-444, 17 fig.
- THIRAULT E. (2004b) – *Echanges néolithiques : les haches alpines*. Montagnac : Editions Monique Mergoïl (collection *Préhistoires*, 10). 468 p., 148 fig., 42 tabl., 50 pl.
- THIRAULT E. (2013) – *Ressources lithiques alpines. Enjeux pour la préhistoire récente, à partir de l'exemple du quartz hyalin*. Habilitation à diriger des Recherches en Préhistoire, sous la direction du Professeur A. Beeching, réalisée à l'Université Lumière Lyon II, soutenue le 4 décembre 2013. 454 p.
- TZORTZIS S., MOCCI F., WALSH K., TALON B., COURT-PICON M., DUMAS V., PY V. et RICHER S. (2008) – Les massifs de l'Argentiérois du Mésolithique au début de l'Antiquité : au croisement des données archéologiques et paléoenvironnementales en haute montagne (Hautes-Alpes, parc national des Écrins) *In* : RICHARD H. et GARCIA D. dir. – *Le peuplement de l'arc alpin. Actes du 131^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Grenoble, 2006*, p. 123-148, 8 fig.
- VAQUER J. (2007) – Le rôle de la zone nord-tyrrhénienne dans la diffusion de l'obsidienne en Méditerranée nord-occidentale au Néolithique. *In* : D'ANNA A., CESARI J., OGEL L. et VAQUER J., eds. - *Corse et Sardaigne préhistoriques. Relations et échanges dans le contexte méditerranéen, Actes du 128^e Congrès National des*

Sociétés Historiques et Scientifiques, (Bastia, 2003). Paris : éditions du CTHS (*Documents préhistoriques* 22), p. 99-119.

- VAQUER J. (2011) – Réflexions sur les échanges de biens matériels et lithiques entre le midi de la France et le nord de la péninsule ibérique au Néolithique et au Chalcolithique. *In* : BORRELL M., BORRELL F., BOSCH J., CLOP X. et MOLIST M. – *Xarxes al Neolític. Circulació i intercanvi de matèries, productes i idees a la Mediterrània occidental (VII-III mil·lenni a C)*. Gavà / Belleterra, 2-4 /02 / 2011. *Rubricatum, revista del Museu de Gavà*, p. 565-574, 3 fig.
- VAQUER J. et BRIOIS F. dir. (2006) – *La fin de l'Age de Pierre en Europe du Sud. Matériaux et productions lithiques taillées remarquables dans le Néolithique et le Chalcolithique du sud de l'Europe. Actes de la table-ronde de l'EHESS, Carcassonne, 5-6 sept. 2003*. Toulouse : Ed. des Archives d'Ecologie Préhistorique. 286 p.
- VENTURINO GAMBARI M. dir. (1996) – *Le vie della pietra verde. L'industria litica levigata nella preistoria dell'Italia settentrionale. Catalogue d'exposition, Torino, Alba, 1996*. Turin : Omega ed. 302 p.
- VITAL J. et BENAMOUR P. dir. (2012) – Économies, sociétés et espaces en Alpe : la grotte des Balmes à Sollières-Sardières (Savoie). *Du Néolithique moyen 2 à l'Âge du Fer*. Lyon : Alpara, MOM (DARA, vol. 36). 388 p., 243 fig.
- VORUZ J.-L., NICOD P.-Y. et CEUNINCK G. de (1995) – Les chronologies néolithiques dans le bassin du Rhône : un bilan. *In* : Voruz J.-L. dir. – *Chronologies néolithiques. De 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien. Actes du colloque d'Ambérieu-en-Bugey, 19-20 sept. 1992, XIe Rencontres Néolithiques de Rhône-Alpes*. Ambérieu-en-Bugey : Ed. de la Société Préhistorique Rhodanienne (Documents du Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève, n°20), p. 381-404, 8 fig.
- WELLER O. (2010) – Quelques grains de sel dans la Préhistoire européenne. *In* : ABARQUERO MORAS F.J. et GUERRA DOCE E. ed. *Los yacimientos de Villafáfila (Zamora) en el marco de las explotaciones salineras de la prehistoria europea*. Junta de Castilla y León, Consejería de Cultura y Turismo, p. 17-36, 18 fig.
- WELLER O., PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M. et COUTURAUD A. (1996) – Du sel pour les échanges sociaux. L'exploitation des sources salées en Nouvelle-Guinée (Irian-Jaya, Indonésie). *Journal de la Société des Océanistes*, n° 102, 52 p.

LA CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE EN VALAIS : BILAN ET PERSPECTIVES

MARC-ANDRÉ HALDIMANN

HISTORIQUE DE LA RECHERCHE

Les ensembles céramiques connus ne sont de loin pas significatifs pour l'ensemble du territoire valaisan; les conditions de gisement, le hasard des découvertes et par conséquent l'attention de la recherche ont en effet de tout temps privilégié l'axe du Grand Saint-Bernard. Ainsi, les agglomérations antiques de Martigny et de Massongex, toutes deux établies en Bas-Valais le long de la voie menant à ce col, ont bénéficié de fouilles scientifiques d'envergure; hormis un ensemble exceptionnel mis au jour à Sion (Sion 1), notre connaissance de la céramique romaine en Valais est donc tributaire de ces deux sites.

La partie centrale et supérieure de la vallée du Rhône ainsi que ses vallées latérales ont livré des découvertes ponctuelles, en particulier des nécropoles qui, si elles attestent bien d'une occupation humaine, ne sont guère révélatrices sur le plan du mobilier céramique. Cette situation, néfaste pour une perception globale de la poterie en milieu alpin, a notablement évolué grâce à l'étude du mobilier céramique de Brig-Glis, Waldmatte, mis au jour – sur le tracé de la R.N. 9 – dans une agglomération habitée entre l'Âge du fer et le Moyen-Âge. Proche de celui recueilli dans le val d'Ossola, il diffère notablement de celui observé en Bas-Valais. Il offre une meilleure compréhension céramologique du Haut Valais ainsi que de ses liens avec les vallées correspondantes du Sud des Alpes.

LES SITES DE RÉFÉRENCE

Fouillée occasionnellement depuis 1883, la ville romaine de Forum Claudii Vallensium (Martigny), est depuis 1973 systématiquement explorée à l'occasion des interventions d'urgence nécessitées par le développement de la ville actuelle. Son plan, de plus en plus complet, ainsi que les centaines de milliers de fragments de céramique recueillis l'imposent comme le site de référence pour l'histoire du Valais romain; l'étude en cours de la céramique n'a livré jusqu'à présent que des résultats partiels (Amstad 1984; Maccio 1993; Paccolat 1987; Tissot 1979, 1983); ils ne permettent pas encore de proposer une lecture diachronique globale.

Attestée par des découvertes isolées depuis le milieu du XVII^e siècle, l'agglomération de Tarnaiæ (Massongex) a bénéficié depuis 1985 d'investigations archéologiques étendues. Établi en aval de la cluse de Saint-Maurice † l'emplacement vraisemblable d'un point de rupture de charge pour la navigation fluviale, cet ancien chef-lieu des Nantuates, doté d'un pont franchissant le Rhône, occupe de par sa situation une position de carrefour routier et fluvial clé. Ce rôle de passage obligé est sans doute à l'origine de la présence du sanctuaire fédéral de Taranis, dont dérive le nom de la localité (Van Berchem 1982). Les séquences stratigraphiques peu communes mises au jour en 1987 permettent de suivre en chronologie relative toute l'évolution du mobilier massongeraïn entre 50 av. J.-C. et 150 apr. J.-C. L'étude de la céramique recueillie, partiellement publiée (Haldimann et al. 1991), fournit en l'état actuel la meilleure référence céramologique du Valais (Haldimann in Schucany *et al. dir* 1999).

L'occupation antique rencontrée en ville de Sion (Drusomagus ?) demeure d'une compréhension encore délicate. Aucun ensemble de céramique suffisant ne permet d'y déceler à ce jour d'éventuelles particularités locales pendant le Haut Empire; en revanche, la découverte de quelque 2000 tessons dans l'abandon d'une cabane désaffectée vers le milieu du V^e siècle, fournit une base de donnée exceptionnelle en territoire helvétique pour la céramique du Bas- Empire (Haldimann in Schucany *et al. dir* 1999).

Modeste agglomération au pied d'un des cols alpins fréquentés dans l'Antiquité, le site de Gamsen offre une possibilité exceptionnelle de suivre l'évolution des mobiliers entre le I^{er} millénaire avant J.-C. et le I^{er} millénaire de notre ère. Fort de 1019 individus (NMI), le *corpus* de la céramique gallo-romaine issue du site de Gamsen reflète quatre siècles de flux commerciaux et de productions régionales. En dépit d'ensembles numériquement peu importants entre l'époque augustéenne et le milieu du I^{er} siècle de notre ère, le mobilier de Gamsen offre un vaisselier unique de l'époque flavienne au III^e siècle de notre ère. (Haldimann in Paccolat *et al. dir*, à paraître).

Le mobilier

Le caractère lacunaire des données disponibles nous a conduit à regrouper en deux volets le matériel étudié, afin de synthétiser au mieux les informations disponibles. La première partie est consacrée à l'évolution des céramiques importées, révélatrice des flux commerciaux et de leurs variations, tandis que la seconde s'attelle aux caractéristiques des poteries régionales, témoins uniques et irremplaçables dévoilant les constantes de la culture matérielle valaisanne.

Les importations

La céramique fine importée

Les céramiques à vernis noir issues de Campanie sont rarissimes; un plat de campanienne A, issu d'un contexte daté de la première moitié du II^e s. av. J.-C., est documenté à Gamsen (Haldimann *in* Paccolat *et al. dir.*, à paraître); deux autres exemplaires proviennent d'un niveau de fréquentation inédit de la fin du II^e siècle ou de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C., observé à Massongex (Haldimann 1994). Seul le site de Gamsen livre actuellement deux vases de campanienne B, issus de contextes datés respectivement entre 80 et 40 av. J.-C. et de l'époque augustéenne (Haldimann *in* Paccolat *et al. dir.*, à paraître).

La céramique à vernis noir d'origine padane est utilisée plus récemment; relativement fréquente à Gamsen, elle est observée entre La Tène D2 et le règne de Tibère. Dans le Bas-Valais, elle est accompagnée dès 50 av. J.-C. par des sigillées et des parois fines provenant également de la plaine du Po. Elle disparaît progressivement au cours des trois dernières décennies avant notre ère.

Les sigillées rencontrées reflètent la diversité des zones de production. Jusqu'à vers 30 av. J.-C., seules quelques rares sigillées padanes (groupes B et C) sont observées à Massongex 1. Leur diffusion à grande échelle semble coïncider avec l'arrivée sur le marché des sigillées italiques (groupe A) et helvétiques (groupe D). Particulièrement abondantes entre 10 av. J.-C. et 10 apr. J.-C. à Massongex, les productions italiques ne parviendront cependant jamais à supplanter les padanes ni les helvétiques. À partir du règne de Tibère, les helvétiques dominent le marché local au détriment des groupes A, B et C qui déclinent dès lors rapidement. Les sigillées de Gaule méridionale (groupe E) apparaissent sporadiquement à cette époque (10-40 apr. J.-C.). Leur part du marché progresse toutefois rapidement; entre 50 et 70 apr. J.-C., elles devancent les sigillées helvétiques dont la régression s'accélère pendant l'époque flavienne. Quasi disparues dès la première moitié du II^e siècle, ces dernières réapparaissent sur le marché pendant le III^e siècle, tant à Martigny qu'à Gamsen.

Peu fournis pour les périodes anciennes, les ensembles de Gamsen livrent des sigillées padanes de l'époque augustéenne au règne de Néron. Les sigillées de Gaule méridionale (TS E) apparaissent peu avant celles de Gaule centrale (TS F); observées à partir de 60 apr. J.-C., elles sont supplantées par la production des ateliers de Lezoux dès 110 de notre ère. On notera enfin une occurrence de sigillée de la Moselle, datable du règne de Néron et la présence de sigillée du Nord-Est de la Gaule (TS G) entre la fin du II^e siècle et le milieu du III^e siècle (Haldimann *in* Paccolat *et al. dir.*, à paraître).

En Bas-Valais, Un simple survol de plusieurs complexes du III^e siècle confirme la présence en nombre de ces productions ainsi que l'apparition de quelques sigillées africaines «claires C». L'ensemble Martigny 1 (260-350 apr. J.-C.) souligne la présence continue de ces dernières, sans pour autant livrer des sigillées d'Argonne. L'importation tardive de sigillées africaines «claires D» est attestée par l'ensemble Sion 1 (430-480 apr. J.-C.; Dubuis *et al.* 1987). Ce lot exceptionnel a également révélé la présence de sigillées d'Argonne et de dérivées de sigillées paléochrétiennes (DSP), d'origine rhodanienne.

Attestées au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., les parois fines padanes dominent sans partage le vaisselier jusque dans la première moitié du I^{er} siècle apr. J.-C. (Massongex 1-6, Gamsen R1A – R1C). Les productions rhodaniennes, apparues dans les deux dernières décennies av. J.-C., demeurent secondaires pendant cette période; l'impact des officines lyonnaises devient ensuite prédominant dès 30-40 apr. J.-C. (Massongex 3-5), sans pour autant occulter complètement les produits italiques, encore présents pendant l'époque flavienne (Massongex 8). Le mobilier de Gamsen reflète une évolution similaire (R1A – R1C) Quelques exemplaires issus des ateliers ibériques apparaissent pendant les règnes de Claude et de Néron (Massongex 6-7, Gamsen R1C, - R2B).

Les rares céramiques plombifères rencontrées soulignent le caractère exceptionnel de leur présence pendant le Haut-Empire; un fragment est attesté à Massongex au début de notre ère et quelques exemplaires de petites cruches à décor moulé, originaires des ateliers de Gaule centrale, sont observées pendant l'époque flavienne à Massongex et à Martigny. À Gamsen, un skyphos d'époque augustéenne est attesté ainsi que des productions lyonnaises du I^{er} siècle de notre ère, malheureusement toute retrouvées en position secondaire.

Comme dans tout l'arc alpin, cette catégorie connaît un développement hors du commun au Bas-Empire; 13% des récipients recueillis à Sion (Sion 1), en majorité des mortiers, sont dotés d'une glaçure plombifère.

Les amphores et la céramique culinaire importée

Les premières amphores rencontrées en Valais, du type Dressel 1A, ont été découvertes à Massongex en compagnie des céramiques «campaniennes» susmentionnées. Elles révèlent une importation de vin déjà vers la fin du II^e ou la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. qui demeure faible mais constante jusqu'au début de l'époque augustéenne (Massongex 1-2, Gamsen, hors contexte). Dès l'horizon Massongex 3 (30-15 av. J.-C.), la gamme des produits importés se diversifie, les provenances également. On remarque ainsi des importations vinaires originaires de la côte adriatique, et l'arrivée des premiers conteneurs de garum provenant de Bétique. Dans les deux dernières décennies av. J.-C., on observe l'apparition de crus rhodaniens (amphores lyonnaises et, à partir du règne de Tibère, massaliotes); la régression des importations vinaires italiques est déjà marquée pendant l'époque augustéenne (Massongex 5) et s'accroît pendant la première moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.. La consommation d'huile d'olive, originaire de Bétique mais également d'Istrie, se généralise à partir du début de notre ère. Le milieu du I^{er} siècle voit l'apparition d'amphores Égéennes et orientales, au demeurant peu courantes (Massongex 7). Le deuxième siècle, mal documenté, ne révèle que quelques amphores à huile. Un survol typologique des ensembles des III^e-IV^e siècles rencontrés à Martigny (Martigny 1) souligne l'abondance et la diversité des conteneurs. On remarquera notamment la présence d'amphores du type Almagro 50 et 51, provenant d'Afrique ainsi que des Late Roman 2 et 4 issues d'Asie Mineure. Le V^e siècle est également fort riche: le complexe sédunois a livré nombre de Spatheia et de Tripolitaine 3 originaires d'Afrique du Nord, des amphores Keay 52 importées d'Asie mineure, et enfin des amphores-obus L.R. 4 provenant de la côte palestinienne (Sion 1).

Les plats à engobe interne rouge pompéien ainsi que leurs couvercles constituent l'essentiel de la céramique culinaire importée. Les premiers exemplaires sont observés entre 50 et 30 av. J.-C. (Massongex 1-2) pour disparaître durant l'époque augustéenne; leur provenance padane, probable, n'a pu être confirmée à ce jour. Une nouvelle série de plats, produits dans une région volcanique de la Péninsule, apparaît pendant le règne de Claude (Massongex 6, Gamsen R1B) et se rencontre encore sporadiquement à l'époque flavienne (Massongex 8). Les couvercles en pâte ocre à brique, dotés d'un dégraissant volcanique analogue, sont attestés au sein de la même fourchette chronologique.

Une prospérité économique manifeste

Considère dans sa globalité, la céramique d'importation rencontrée en territoire valaisan témoigne d'un dynamisme économique peu commun, fruit d'une conjonction entre l'axe commercial rhodanien et les cols alpins, qu'ils soient stratégiques à l'instar du Grand Saint-Bernard, ou plus modestes comme ceux unissant la haute vallée du Rhône avec le val d'Ossola. La primauté du commerce transalpin traditionnel, encore sans partage en 50 av. J.-C., se maintient jusqu'à l'orée de notre ère. Le développement de la navigation fluviale et lacustre, assurant l'acheminement des denrées gauloises et ibériques dont la présence est déjà perceptible vers 30 av. J.-C., le concurrence sévèrement dès les premières années de notre ère, pour le marginaliser à partir du règne de Tibère (fig. 1).

A l'exception d'un pic inexplicable pendant l'époque augustéenne à Massongex, le volume des marchandises atteignant le territoire valaisan marque une augmentation linéaire continue entre le milieu du I^{er} siècle av. J.-C. et la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. (fig. 2). Une lente régression paraît ensuite s'amorcer dans le courant du second siècle; l'évolution ultérieure n'a pas encore été quantifiée. On remarquera cependant l'abondance et la variété des importations rencontrées au III^e siècle à Gamsen et au V^e siècle à Sion. Pour ce dernier site, elles soulignent une longévité auparavant inconnue du grand commerce méditerranéen en milieu alpin dont la vigueur semble, pour cet exemple du moins, analogue à celle alors observée à Genève.

Les céramiques régionales

La céramique peinte se rencontre en petite quantité pendant toute la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C.. Indéterminée entre 50 et 30 av. J.-C., elle est ensuite représentée par des bols du type «Roanne» ainsi que des pots à col cintré peints en rouge, courants dans tout l'arc lémanique (Massongex 2-4). Encore fréquente à Massongex au début de notre ère, elle se maintient jusqu'à l'époque flavienne, pour disparaître dans le courant du II^e siècle. Elle n'est que sporadique à Gamsen. Quelques coupes Lamboglia 1/3 recueillies à Martigny au IV^e siècle de notre ère, sont ornées de rinceaux peints; produites entre autres à Portout en Savoie, ces pièces illustrent une résurgence de la céramique peinte qui perdure également au V^e siècle.

Le développement et la diffusion des céramiques à revêtement argileux (CRA) demeurent en grande partie

méconnus. Représentées par des gobelets ovoïdes ou en forme de tonneau, elles apparaissent vers le milieu du I^{er} siècle (Massongex 6); dès l'époque flavienne, des gobelets à épaule marquée et lèvre en corniche, aux décors guillochés ou à cordons fendus, sont diffusés en petit nombre. Leurs revêtements, le plus souvent brillants, soutient la comparaison avec ceux des productions plus tardives qui n'apparaissent pas encore au sein de l'unique ensemble quantifié du II^e siècle (Massongex 9). Les CRA, représentées par des jattes, des bols, des gobelets, des mortiers et des cruches, sont nombreuses ‡ Martigny pendant tout le III^e siècle. Entre 260 et 350 apr. J.-C., (Martigny 1), cette catégorie représente les 39% du mobilier découvert. Enfin, l'ensemble sédunois (Sion 1) dénote une utilisation de CRA soutenue ; elle constitue encore près du tiers du corpus mis en évidence.

Les plats à engobe interne rouge pompéien de facture régionale apparaissent dès l'horizon D de Massongex (50-30 av. J.-C.). Très courants au début de notre ère, ils demeurent majoritaires jusque vers 40-60 apr. J.-C. par rapport aux plats padans et italiques importés, puis ils sont supplantés par ces derniers dans le courant de la seconde moitié du I^{er} siècle. Rares pendant l'époque flavienne (0, 4% du mobilier, Massongex 8), ils ne se rencontrent plus au II^e siècle (Massongex 9).

Les mortiers sont inconnus avant le début de notre ère (Massongex 4). Peu courants pendant la majeure partie du I^{er} siècle, ils deviennent plus fréquents entre 70 et 90 apr. J.-C. (Massongex 8, Gamsen R2A). Le Bas-Empire révèle une utilisation soutenue de ces récipients dont le taux avoisine les 10% aux III^e-IV^e siècles (Martigny 1) comme au V^e siècle (Sion 1).

L'apparition des cruches à Massongex est précoce: un récipient est déjà observé entre 100 et 50 av. J.-C. Leur nombre croît rapidement entre 40 et 20 av. J.-C. (Massongex 2) pour se stabiliser ensuite autour des 8-10% du mobilier. Les premiers exemplaires ont des lèvres en corniche (Massongex 1: 50-30 av. J.-C.) qui prédominent, en compagnie des cols cylindriques à bord en bourrelet, jusque vers 40-60 apr. J.-C. (Massongex 3-6). L'emploi de cols en entonnoir se généralise dès lors pour devenir majoritaire pendant l'époque flavienne (Massongex 7-8). Cette classe de récipients demeure rare à Gamsen ; la typologie observée relève de l'aire padane.

L'usage des cruche à pâte claire diminue au cours du II^e et surtout du III^e siècle; elles ne paraissent alors plus qu'épisodiquement et semblent remplacées par des exemplaires en CRA ou à glaçure plombifère. Au V^e siècle, des pots à bec tubulaire en CRA ou en pâte claire remplacent cette classe de récipients, alors attestée par un seul exemplaire en glaçure plombifère (Sion 1).

Les céramiques à post-cuisson oxydante (pâte claire), représentées par des pots à bord éversé, sont observées entre 50 et 30 av. J.-C. déjà en Bas Valais. Leur nombre et la variété de leurs formes se développent rapidement à partir de l'horizon Massongex 2 (40-20 av. J.-C.); les jattes côtoient désormais les formes hautes. Si leur utilisation régresse sensiblement à Massongex et à Martigny au fil du I^{er} siècle de notre ère, tel n'est pas le cas à Gamsen ; fortement influencée formellement par celles produites en Lombardie comme au Piémont, cette vaisselle culinaire est entre le I^{er} et le III^e siècle la catégorie la plus usitée en absolu.

En Bas Valais et en Valais central, les céramiques culinaires à pâte claire deviennent plus usuelles à partir de l'époque flavienne. Au deuxième siècle (Massongex 9), leur taux atteint le tiers du matériel découvert, la poterie grise représentant les 16 % seulement. Cette prédominance ne se démentira pas: aux III^e-IV^e siècles, la claire, essentiellement culinaire, représente 28% du mobilier (Martigny 1) et elle demeure fréquente au V^e siècle (Sion 1: 24%). Signalons encore au sein de cette famille la présence de céramiques à engobe micacé, observées dès le milieu du II^e siècle (Massongex 9); signalées au III^e siècle à Martigny, elles demeurent cependant peu courantes (Martigny 1).

Inconnus à Gamsen, les récipients de table à pâte grise fine tournée sont courants en Bas-Valais jusque dans le dernier quart du I^{er} siècle av. J.-C.; les types rencontrés reflètent fréquemment les services de table méditerranéens contemporains (Massongex 1-2). Leur régression semble liée dans un premier temps au développement des céramiques fines à pâte claire puis à celui des importations (sigillée) et des productions régionales à vernis argileux (sigillée helvétique). Pendant tout le premier siècle de notre ère (Massongex 5-8), la fréquence des jattes carènes révèle une survivance manifeste de cette catégorie qui ne peut être mise au compte des seuls récipients résiduels. La réapparition de gobelets ovoïdes vers le milieu et pendant la seconde moitié du I^{er} siècle confirme la vivacité de la tradition artisanale indigène (Massongex 6-8).

La céramique culinaire tournée à pâte grise apparaît progressivement pendant la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. (Massongex 2-4); son usage ne devient réellement courant qu'à partir du règne de Tibère. Dotée d'un éventail formel abondant (jattes, pots, pichets, marmites), elle constitue dès lors l'essentiel de la batterie de cuisine jusque dans le courant du II^e siècle; ce dernier voit la primauté des récipients à pâte claire s'affirmer nettement (Massongex 9). Le déclin de céramiques grises s'accélère pendant le Bas-Empire; elle constitue encore les 10% du mobilier de l'horizon Martigny 1, mais ne se rencontre plus au Ve siècle (Sion 1).

La présence massive sur l'ensemble du territoire valaisan au I^{er} siècle av. J.-C. et persistante jusque vers le milieu du I^{er} siècle apr. J.-C., d'une gamme de récipients non tournés à parois fines est un des éléments les plus originaux du vaisselier valaisan (Massongex 1-5 ; Gamsen BW16 – R1C). D'une pâte oscillant entre le gris noirâtre et

l'ocre, dotée d'un dégraissant composé de talcschiste broyé qui procure à ces céramiques des qualités thermiques analogues aux marmites en pierre ollaire, ces vases sont utilisés non seulement pour la batterie de cuisine (jattes, imitations des plats «pompéiens», marmites tripodes, pots à cuire) mais également pour le service des boissons (gobelets à épaulement, pots ovoïdes et bouteilles). Étudiée en détail par Ph. Curdy, cette céramique présente une ornementation élaborée à base d'incisions et de décors géométriques réalisés au brunissoir (Haldimann et al. 1991). Très différente des productions contemporaines sur le Plateau suisse, elle est en revanche analogue à celle rencontrée dans le val d'Aoste, soulignant ainsi l'étroitesse des liens unissant les deux versants du massif alpin.

BIBLIOGRAPHIE

- DUBUIS, B. HALDIMANN, M.-A. et MARTIN-KILCHER S. (1987), «Céramique du Bas Empire découverte à Sion «Sous-le-Scex»», *Archéologie suisse* 10, 1987, pp. 157-168.
- HALDIMANN *et al.* 1991: HALDIMANN, (M.-A.), Curdy, (Ph.), Gillioz, (P.-A.), Kaenel, (G.) et Wiblé, (F.), «Aux origines de Massongex VS *Tarnaia*, de La Tène finale à l'époque augustéenne» *Annuaire de la Société suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, 74, 1991, pp. 129-182.
- HALDIMANN 1998: HALDIMANN, (M.-A.), Les amphores en Valais romain, *Actes du Congrès d'Istres de la SFECAG*, 1998, pp. 37-48.
- HALDIMANN, M.-A. (1999), «A la recherche des productions de céramique gallo-romaine en Valais», *Actes du congrès de Fribourg de la SFECAG*, Marseille, 1999, pp. 131-138.
- HALDIMANN, M.-A. (1999), «Le Valais», in Schucany, C. Martin-Kilcher, S. Berger, L. et Paunier, D. (ed), *Céramique romaine en Suisse*, Antiqua 31, Bâle 1999, pp. 112-119.

IL PIEMONTE OCCIDENTALE, VIA DI TRANSITO PER I COMMERCII TRA LA GALLIA, LE PROVINCE ALPINE E L'AREA PADANA ORIENTALE

ADA GABUCCI¹ E STEFANIA RATTO²

LA VIA PADANA³

Il Po è sempre stata la principale via di approvvigionamento di tutta la Cisalpina: olio, vino e salse di pesce giungevano sui mercati delle città transpadane e della Liguria interna per via fluviale, partendo dalle coste adriatiche e dall'oriente; dalla stessa rotta passava quasi certamente anche buona parte dei prodotti iberici. Indizi diversi di attività commerciali, accanto alla presenza dei prodotti importati, avevano già fatto comprendere le potenzialità di questo corridoio commerciale che a sud delle Alpi univa *Augusta Taurinorum*, Aquileia ed *Emona*, per poi proseguire verso *Claudia Savaria* (Sopron) e *Aquincum* (Budapest)⁴. Il principale centro di raccolta e smistamento era Aquileia, dove botteghe di artigiani specializzati nella lavorazione di materie prime pregiate realizzavano manufatti di qualità, ma è possibile che un ruolo non secondario nella redistribuzione delle merci abbiano avuto anche altri porti della costa altoadriatica, soprattutto intorno e a nord del delta padano.

Il quadro che emergeva, però, è era quello di una Cisalpina vista innanzitutto come luogo di consumazione e la cui attività produttiva si limitava ad alcune merci che conosciamo, come ceramiche e vetri, e ad altre che possiamo immaginare come il vino. Delineare la rotta delle sigillate galliche e, come vedremo, in particolare di quelle centrogalliche, serve invece ad aprire una nuova finestra sulle dinamiche commerciali a lungo raggio e conferisce alla regione anche un importante ruolo di via di transito e di collegamento tra l'area transalpina occidentale e quella orientale. La connessione poteva essere diretta, ma più facilmente indiretta e caratterizzata dalla variazione di assetto dei carichi nei quali, lungo il tragitto, le merci via via vendute potevano essere sostituite con nuovi prodotti. È molto probabile che, per ovvi motivi economici, le merci importate dalla Gallia non superassero poi il limite daziario del *publicum portorium Illiryci* e che, viceversa, i prodotti dell'area balcanica non venissero sottoposti all'esazione della *quadragesima Galliarum*. Questo, però, nulla toglie all'importanza di una via di traffico regolare che, mettendo in comunicazione piazze anche lontane, sia verso est che verso ovest, permetteva a *negotiatores* e *mercatores* di organizzare i loro traffici su scala più ampia di quella solo locale o regionale, trattando contemporaneamente merci diverse⁵.

LE SIGILLATE GALLICHE: I DATI DELLA CISALPINA

Tra il 40 e l'80 circa, nel periodo di massima espansione dei prodotti sudgallici, le officine di La Graufesenque esportano centinaia di migliaia di vasi nella maggior parte dei mercati del mondo romano, sia continentale che mediterraneo, e in parte anche in quelli delle coste atlantiche. In realtà la diffusione è meno capillare di quanto sembri e, sulla base delle informazioni che si possono desumere dalla banca dati del RGZM⁶, rimane esclusa quasi completamente la costa orientale dell'Adriatico, mentre su quella occidentale le attestazioni sono piuttosto sporadiche, per lo meno fino al delta padano⁷.

¹ Aix-Marseille Université, CNRS, LA3M UMR 7298, 13090 Aix-en-Provence, France

² Soprintendenza Archeologia del Piemonte

³ Il testo delle pp. 51-55 è una sintesi di un lavoro molto più ampio realizzato per una tesi di dottorato e attualmente in corso di stampa.

⁴ ZACCARIA 2009, p. 236.

⁵ ZABEHLICKY-SCHEFFENEGGER 1985.

⁶ www.rgzm.de/samian/home/frames.htm. Nel server del RGZM (Römisch-Germanisches Zentralmuseum di Mainz) sono consultabili da un'unica pagina di accesso alcune banche dati sulla sigillata gallica. Tra queste c'è quella dei nove volumi di *NOTS*, attualmente in libera consultazione con accesso limitato, ma per la quale è previsto nel corso del 2016 come livello minimo quello di "ricercatore", profilo che permette di vedere tutti i dati e tutti i tools (DANNEL - MEES 2013, p. 28).

⁷ L'elenco delle province mediterranee in cui sono stati rinvenuti frammenti di sigillata gallica con marchio di fabbrica comprende, oltre alla Gallia Narbonese e alle province iberiche, solo la Siria, la Giudea e l'Africa. Per quanto riguarda l'Italia la sigillata sudgallica è ben attestata a Roma, a Ostia e a Pompei e molto più sporadicamente altrove (MARTIN 1985; *Id.* 1994).

Nei decenni immediatamente successivi il volume delle esportazioni di sigillate sudgalliche nei mercati mediterranei cala rapidamente, probabilmente per la concorrenza dei primi prodotti nordafricani, che uniscono un'ottima qualità a una maggiore facilità di trasporto e distribuzione. È proprio questo, invece, il momento in cui aumenta in maniera sensibile l'afflusso di sigillate sudgalliche nella Cisalpina. In tutti i siti le più antiche coppe carenate Drag. 29, che scompaiono completamente intorno al 90, sono presenti con pochi, se non pochissimi, esemplari (contrariamente a quanto accade a Pompei, Roma, Ostia e sulla costa ligure occidentale), mentre la scena è dominata dalle coppe emisferiche Drag. 37, indice evidente di un avvio delle importazioni solo in età flavia avanzata.

Dall'analisi di alcune fabbriche emergono anche quelle che sembrano essere consapevoli scelte di marketing, dei produttori stessi o dei loro *negotiatores*. *Damonus*, ad esempio, attivo tra la tarda età claudia e l'età neroniana, utilizza un sistema di distribuzione del vasellame diverso da quello della maggior parte dei suoi colleghi, inviando merci verso la costa mediterranea, ma manda anche una quantità considerevole di prodotti verso l'altro versante del Massiccio Centrale e, soprattutto, sceglie di identificare con marchi diversi le partite destinate ai differenti mercati. In particolare sembra essere stata destinata ai soli mercati del nord la sua firma nella variante 8a, presente su un frammento rinvenuto a Ivrea, dove può essere arrivata quindi solo attraverso il centro di smistamento di *Lugdunum*⁸.

Una scelta ancora più radicale è quella di un ceramista di La Graufesenque di poco posteriore, *Meddillus*⁹, o dei suoi intermediari. Secondo i dati del RGZM su 178 marchi sicuramente riconosciuti, 115 sono rappresentati dalla variante 5a e, tranne 17 rinvenuti sulle coste mediterranee, sono distribuiti tutti nelle province settentrionali e in Britannia. L'esemplare torinese è l'unico noto a oggi in Italia e ha un confronto identico in una coppa, che potrebbe venire della stessa matrice, rinvenuta a Valkenburg, in Olanda e oggi conservata al Rijksmuseum van Oudheden di Leiden¹⁰ (fig. 1).

Un'altra spia evidente del gravitare dei mercati cisalpini sul centro di smistamento di *Lugdunum* è la presenza decisamente importante del vasellame prodotto a Banassac nella prima metà del II secolo che, normalmente distribuito nella Gallia nordorientale, nell'area renano-danubiana e nelle Germanie, non raggiunge, per lo meno con un traffico regolare, i porti del Mediterraneo. La presenza piuttosto consistente di esemplari di questa produzione nella Cisalpina è invece già nota da tempo¹¹, forse senza che questo abbia mai portato a una reale riflessione sulle vie del commercio. Dopo la metà del II secolo sono le officine centrogalliche, e in particolare quelle di Lezoux, a prendere il sopravvento. Anche in questo caso i prodotti, presenti in quantitativi non marginali in diversi centri della Cisalpina, non hanno una rete di distribuzione mediterranea, ma vengono spediti solo nell'Europa continentale e in Britannia¹².

I dati raccolti fino a ora evidenziano importazioni regolari di sigillate centrogalliche nella Cisalpina per lo meno per tutto il periodo di massima espansione delle officine di Lezoux¹³. Molto difficile, soprattutto in assenza di contesti di rinvenimento chiusi, è invece stabilire se e quanto le importazioni si siano protratte nel III secolo: la fase 7 di Lezoux corrisponde infatti a un periodo molto lungo, circa un settantennio, che ha visto il governo di Roma passare dagli Antonini ai Severi, per arrivare poi ad anni di pesante instabilità politica, turbati dalla guerra partica e da quelle contro Quadi e Marcomanni e contro Germani e Sarmati. Tutti questi sommovimenti devono aver avuto un riflesso nelle relazioni commerciali ed è possibile che abbiano momentaneamente interrotto o ridotto gli scambi con l'area transalpina orientale, ma non sembrano aver influito in maniera sensibile sulle importazioni nella Cisalpina, dove le sigillate continuano ad arrivare costantemente dal centro della Gallia, per lo meno fino ai primi anni del III secolo. La presenza di vasai come *Albucianus*¹⁴, i cui prodotti non raggiungono il Danubio, ma sono ben presenti in Britannia, avvalorà l'ipotesi di una rete commerciale completamente separata da quella che riforniva i forti del *limes*. Riconoscere un mercato parallelo a quello transalpino prevalentemente legato all'approvvigionamento degli eserciti ha un significato molto più ampio di quanto non sembri, poiché mette in gioco la necessità di immaginare delle strategie commerciali articolate e diversificate, regolate dai bisogni della popolazione civile (fig. 3).

⁸ *NOTS* 3, p. 243.8a.

⁹ *NOTS* 6, p. 52.5a. *Meddillus* è attivo tra il 70 e il 90.

¹⁰ RGZM serial n. 0002332.

¹¹ *La céramique romaine* 2010, p. 90, con bibliografia precedente.

¹² *La céramique romaine* 2010, p. 94.

¹³ Si tratta della fase 6 (LX4) e di buona parte della fase 7 (LX5), collocabili tra il 140 e il 200 circa (*La céramique romaine* 2010, p. 107, con bibliografia precedente). Più rari sembrano i prodotti più antichi, databili nei primi decenni del II secolo.

¹⁴ *NOTS* 1, pp. 135-136, 6b-c.

LE SIGILLATE GALLICHE: DAI CENTRI PRODUTTORI ALLA CISALPINA

La distribuzione della sigillata gallica, già alla metà del I secolo, è organizzata in tre grossi comparti: a ovest per vie d'acqua verso l'Aquitania, i centri atlantici e la penisola iberica, a sud verso buona parte delle coste mediterranee, compresa la costa ligure e a nord verso tutti i mercati del centro Europa e della Britannia. L'approvvigionamento della Cisalpina rientrava necessariamente nel canale delle forniture per il nord, smistate a *Lugdunum*, dove il vasellame arrivava risalendo il Rodano, via Avignone, per essere poi riconfezionato in carichi misti destinati a rimontare ulteriormente il fiume per raggiungere il Reno, ma anche a dirigersi, prevalentemente via terra, verso la Gallia orientale e l'Italia¹⁵. A sud degli Appennini la costa ligure doveva invece essere inserita nel flusso del commercio mediterraneo, di cui segue abbastanza bene l'andamento.

La via diretta più settentrionale da *Lugdunum* e *Vienna* all'Italia passava, esclusivamente via terra o risalendo il Rodano fino ad Aoste, per la val d'Isère e per il Piccolo San Bernardo¹⁶, lungo una strada sistemata e mantenuta, sia sul versante gallico che su quello italico. Trattandosi di un passo molto alto, era percorribile agevolmente solo nella bella stagione ed era forse destinato più al passaggio degli eserciti, del *cursus publicus* e di viaggiatori. Le merci transitavano comunque, forse non con la regolarità richiesta da una rete mercantile articolata su lunghe distanze, e rifornivano i centri subito al di là del passo. Così *Augusta Praetoria* era evidentemente approvvigionata di merci galliche attraverso il Piccolo San Bernardo, e probabilmente anche a *Eporedia* arrivavano per la stessa via, ma non c'è alcuna testimonianza che da qui le sigillate galliche proseguissero, via *Vercellae*, per *Mediolanum*¹⁷, dato che il vercellese e il novarese non hanno restituito che qualche sporadico e del tutto casuale frammento (fig. 2).

I passi più utilizzati dovevano essere invece quelli delle Alpi Cozie settentrionali, molto più bassi e in parte praticabili anche durante l'inverno. Sul versante gallico davano accesso da un lato alla valle della Durance e al basso corso del Rodano e dall'altro alla Maurienne e alla via terrestre per Vienne e Lione. Sul versante italiano, invece, tutto si concentrava nella Val di Susa, con le vallate laterali minori, e su *Augusta Taurinorum*. Il valico più agevole e meglio allestito era sicuramente il Monginevro, ma probabilmente erano utilizzati anche il Moncenisio e i passi minori, come il Colle della Scala e forse il Frejus, secondo logiche legate non solo ad aspetti distributivi, ma anche climatici e ambientali¹⁸.

Più a sud altri passi mettevano in comunicazione con l'area mediterranea, ma non servivano ad approvvigionare la Cisalpina, se non in maniera saltuaria e sporadica. Le Alpi Marittime e le Alpi Cozie, dal valico costiero a quello del Monginevro, sembrano vette quasi insormontabili, attraversate solo da una serie di percorsi secondari, identificati sul versante italiano per la presenza di alcune stazioni doganali della *Quadragesima Galliarum* tra la Val Varaita, la Val Maira, la Valle Stura e la Valle Gesso. Dovevano servire per lo più a traffici e commerci di derrate locali (il sale?), ma è quasi certamente questa la via percorsa da un'anforetta levantina arrivata a Carrù portando olive, datteri o altra frutta secca¹⁹ (fig. 4).

Le sigillate galliche, e in particolare quelle di Banassac e di Lezoux, che si rinvencono lungo il corso del Po e sul tracciato della via Postumia testimoniano l'utilizzo di un percorso misto fluviale-terrestre destinato alla distribuzione di merci da e verso l'area adriatica; il principale centro di smistamento a monte doveva essere *Augusta Taurinorum*. Fino all'incrocio con la Postumia a Cremona la via di transito privilegiata era il corso del fiume che, con la rete dei suoi affluenti, era in grado di garantire l'approvvigionamento dei centri delle valli laterali.

Nel tratto successivo, invece, è probabile che i carichi di vasellame gallico venissero ripartiti, secondo logiche che non conosciamo. La parte più consistente probabilmente proseguiva via terra fino ad Aquileia, mentre un certo quantitativo di merce doveva invece continuare la sua strada per via fluviale, fino al delta, per poi essere imbarcato su chiatte o barconi destinati a risalire l'Adriatico verso Aquileia lungo costa. I frammenti di sigillata gallica rinvenuti un po' in tutto il litorale della laguna veneto giuliana, con concentrazioni in prossimità di aree portuali, non sono dunque la normale testimonianza dell'arrivo delle merci dal mare, ma piuttosto la prova di una via fluviale padana che dal delta aveva la necessità di risalire per raggiungere Aquileia. Non sarebbe spiegabile altrimenti l'assenza delle produzioni galliche su tutta la costa adriatica.

¹⁵ Non è escluso ovviamente che parte dei carichi risalisse direttamente la Durance o l'Isère dopo Valence.

¹⁶ PELLETIER - DORY - MEYER - MICHEL 1994, p. 38.

¹⁷ La via più diretta per raggiungere *Mediolanum* da *Augusta Praetoria* era appunto quella di terra che passava da *Eporedia* e *Vercellae*.

¹⁸ Sull'uso delle vie di transito alpine si veda, tra gli altri, LAVIZZARI PEDRAZZINI 2003, che però ritiene lo smistamento avvenisse nei centri costieri della Gallia Narbonese.

¹⁹ GOHIER - CAPELLI 2013. Anforette di questo tipo, in più occasioni interpretate come produzioni locali, sono state rinvenute in diversi siti della costa francese, ma anche in aree più interne e in altre zone del Mediterraneo. Analisi petrografiche effettuate su alcuni esemplari di Arles hanno dimostrato che si tratta di contenitori di fabbricazione levantina o libanese, databili tra la fine del II e il III secolo, probabilmente una versione piccola della più nota anfora Célestins 1A.

LE ALTRE MERCI: I PRODOTTI INVISIBILI

Credo che individuare i prodotti che viaggiavano nella Cisalpina da ovest verso est sia fondamentale per delineare un sistema commerciale ed economico sostenibile, poiché non è possibile immaginare che le navi o le carovane che risalivano il fiume e la pianura verso occidente portando olio, salse di pesce, vino, olive, oggetti preziosi e altra mercanzia, riscendessero vuote. Possiamo quindi immaginare che, nel viaggio verso est, fossero cariche, oltre che del vasellame di produzione gallica, di metalli, grezzi o già lavorati, estratti in Val d'Aosta, ma probabilmente anche di vino della Liguria interna²⁰, di prodotti delle montagne e di mantelli, pelli e forse bestiame e schiavi importati dalle Gallie²¹. Resina, pece, cera, miele, formaggi, piante officinali come la *saliunca*, oltre a servizi di facchinaggio e guida sulle vie dei passi, era quanto potevano offrire tutte le popolazioni dell'arco alpino in cambio dei beni che a loro mancavano. Bisogna immaginare, quindi, che questi prodotti, che in parte venivano commercializzati in ambito locale e regionale, potessero anche viaggiare insieme a carichi più corposi e strutturati per raggiungere i mercati della pianura.

La ricostruzione dei flussi delle merci lungo l'asse padano è vista da molti nella sola prospettiva dettata dalla presenza di anfore nei siti di consumazione. Che certo sono un elemento essenziale, ma non possono essere l'unico fossile guida per ricomporre un quadro economico. Non solo perché ci raccontano esclusivamente delle merci commercializzate in anfore, ma anche perché sappiamo che questi contenitori venivano facilmente riutilizzati per il confezionamento e lo smercio di prodotti locali²². È possibile, inoltre, che, dovendo vendere i loro prodotti attraverso percorsi misti fluviali e terrestri, i produttori e i mercanti avessero acquisito ben presto le tecniche dell'imbalsaggio in contenitori deperibili, più leggeri e maneggevoli. Prime tra tutti le botti, che potevano servire al vino, ma anche ad altre derrate liquide o semisolidi come ad esempio i formaggi freschi in salamoia²³ o conservati nel miele: la presenza di bottai e/o mercanti che usavano le botti è testimoniata da alcune epigrafi aquileiesi e della Cisalpina occidentale²⁴. Ma dovevano usare anche gli otri in pelle o i sacchi, e lana, tessuti e mantelli potevano fungere, oltre che da merce, anche da imballaggio, come si può desumere forse da alcune etichette di piombo rinvenute a Concordia²⁵.

Non bisogna poi dimenticare il miele, che era elemento fondamentale sia in cucina che nella conservazione dei cibi. Le fonti antiche narrano come fosse particolarmente pregiato il miele del Norico, ma più in generale tutto quello prodotto in area alpina. Il miele non viaggiava in contenitori ben definiti, ma piuttosto in recipienti riutilizzati (anche anfore) o in brocche (*modii*), come testimoniano alcuni rinvenimenti in area lombarda, veneta e trentina, e poteva essere trasportato anche a lunga distanza insieme a partite di vino, probabilmente come correttivo al momento della mescolta²⁶. Si tratta quindi di un prodotto di importanza quasi vitale, il cui commercio non poteva essere lasciato solo alla volontà e all'intraprendenza degli apicoltori locali, ma doveva evidentemente essere inserito in una rete più ampia e articolata, che di nuovo immagino fosse quella dell'asse padano.

Numerose sono le testimonianze epigrafiche dell'esistenza di *negotiatores Cisalpini e Transalpini*, noti a *Lugdunum, Aventicum, Augusta Raurica, Mediolanum, Aquileia e Aquincum*²⁷, intermediari che dovevano controllare tutto, o almeno in parte, il commercio attraverso le Alpi e lungo la pianura Padana, attraverso filiali opportunamente dislocate in diverse città²⁸. È evidente che gli enormi quantitativi di sigillata che uscivano ogni anno dalle fabbriche di La Graufesenque prima e poi di Banassac e di Lezoux non potevano essere smerciati direttamente dai produttori o solo attraverso piccoli commercianti, ma avevano bisogno di *negotiatores* in grado di gestire i rapporti con piazze anche molto lontane e di avere una rete di relazioni tali da permettere loro di comprare e vendere merce lungo l'itinerario, variando l'assetto e la composizione dei carichi.

²⁰ Ma forse anche della Gallia.

²¹ Allo stesso modo, nel viaggio verso ovest, i carichi potevano comprendere anche mantelli, sandali, bestiame e schiavi comprati in Pannonia, ma anche nel Norico o a nord nella Germania.

²² Si veda a questo proposito AURIEMMA 2000 per il relitto di Grado.

²³ Penso al tipico formaggio greco, quel feta che ora si trova in ogni supermercato, ma che un tempo, in Italia, era possibile trovare solo a Trieste, dove la comunità greca è sempre stata molto forte. Qui il formaggio arrivava in salamoia, con il nome chiarificatore di "greco salato", e veniva venduto sgocciolato.

²⁴ *CIL* V, 8356 = *InscrAq* 733; *CIL* V, 7837; *CIL* V, 7682.

²⁵ ANNIBALETTO - PETTENÒ 2012.

²⁶ BORTOLIN 2008.

²⁷ *CIL* III, 10548; V, 5911; XIII, 2029, 2033; 5071, 5116, 11480; 5305 = 11547. Per un *mercator* aquileiese cfr. MASELLI SCOTTI 1994. Si veda anche WIBLÉ 2006, p. 287. Nella commercializzazione della sigillata dovevano giocare un ruolo di primo piano i *negotiatores cretarii* o *negotiatores artis cretariae*, ma è molto probabile che nella maggior parte dei casi si trattasse di personaggi che commerciavano prodotti diversi (TILHARD 2004, p. 106).

²⁸ Come il caso di *Marcus Secundinus Genialis, negotiator Dascicus*, originario di *Colonia Agrippina*, che inaugura una filiale per le sue attività ad Aquileia alla metà del II secolo (TASSAUX 2004, p. 185).

Le figure degli intermediari e dei grossi mercanti sono oggi per noi abbastanza indistinguibili e possiamo immaginare che in parte coincidessero. Tra questi rientra probabilmente anche *Tettienus Vitalis*²⁹, che di sé, almeno nel testo che ci rimane, narra solo di aver commerciato lungo il Po e la Sava, ma che aveva più probabilmente una rete di rapporti che gli permetteva di muoversi su distanze notevoli e piazze molto diverse. Proprio grazie alle articolate relazioni di alcuni mercanti, anche nell'estremo lembo della Cisalpina occidentale arrivavano merci preziose e rare, alcune delle quali forse su ordinazione, come una bottiglia in vetro rinvenuta nella necropoli di Biella, importata probabilmente come contenitore di uno dei prodotti pregiati per cui Cipro era famosa³⁰.

A.G.

LE ALTRE MERCI: LE CERAMICHE COMUNI

Fra le merci "accessorie", che non costituivano cioè l'oggetto principale del commercio ma che intervenivano a colmare i vuoti lasciati dai prodotti venduti lungo la via, potevano rientrare anche ceramiche prodotte in quantità limitate da officine ubicate in prossimità del percorso e apprezzate per le loro caratteristiche intrinseche o per il loro contenuto³¹.

Sembra questo il caso di alcuni tipi di contenitori a impasto grezzo, la cui distribuzione su medie e lunghe distanze è oggi accertata anche sulla base di analisi archeometriche e sembra seguire quella delle sigillate galliche. Si tratta in primo luogo di un gruppo di olle ad impasto refrattario caratterizzate dall'orlo sagomato con una doppia solcatura e dalla decorazione a stecca o a pettine sulla spalla, che costituiscono il tipo morfologico di gran lunga più diffuso in area subalpina occidentale e ligure³² fra il I e il III secolo d.C., solo sporadicamente attestato anche in alcuni centri del Piemonte transpadano orientale³³ (figg. 5-7).

Caratterizzate da impasti molto grossolani, difficili da modellare, presentano spesso una fattura piuttosto rozza che ha portato a ipotizzare, per alcuni esemplari, un protrarsi della lavorazione al tornio lento. La cottura in atmosfera poco controllata, prevalentemente riducente, conferisce inoltre al corpo ceramico un colore non uniforme, variabile dall'arancio al nero. Queste caratteristiche, insieme alla scarsa evoluzione morfologica e al lungo ripetersi dello stesso repertorio decorativo, ha spesso indotto a considerarle produzioni di qualità mediocre, retaggi di un conservatorismo tecnologico derivante dalla tradizione preromana e legato a una dimensione produttiva quasi "domestica", certamente adatte a una distribuzione prettamente locale.

La diffusione di tipi in tutto analoghi anche nei motivi decorativi in altre aree dell'Italia settentrionale è stata per lo più collegata al comune sostrato celtico³⁴ e vari centri di produzione sono stati ipotizzati o individuati sia in Liguria³⁵ che a *Mediolanum*, in *Aemilia* e nella *Venetia*³⁶.

Un decisivo passo avanti nella definizione dei luoghi di origine e delle modalità di circolazione si deve al rinvenimento, in molti siti del Modenese, di un gruppo di olle a doppia solcatura, caratterizzate da peculiari inclusi "luminescenti" a scaglie di medie e grandi dimensioni ben distinguibili anche all'esame macroscopico, che, riconosciute come alloctone, sono state sottoposte ad analisi petrografiche e mineralogiche apportatrici di significative novità³⁷ (fig. 8).

Innanzitutto, la caratterizzazione mineralogica della materia prima impiegata, costituita da clorite, anfiboli, serpentino e talco (minerali contenenti magnesio), non richiedendo l'aggiunta di digrassanti e consentendo di raggiungere un elevato grado di resistenza allo shock termico anche con un processo di cottura non superiore ai 650°C, ha rivelato come tali olle, nonostante l'apparente rozzezza, rappresentassero un prodotto da cucina di qualità, ideale per le cotture prolungate. Tutti gli esemplari analizzati in sezione sottile hanno palesato una lavorazione al tornio veloce.

Le analisi hanno accertato inoltre la provenienza delle argille dall'area alpina, dimostrando la probabile distribuzione di questa produzione lungo la rete fluviale incentrata sul Po.

²⁹ GABUCCI-MENNELLA 2003.

³⁰ GABUCCI 2000, pp. 99-100. Una bottiglia uguale viene dalla necropoli di Zara, ed è conservata oggi al Museo vetrario di Murano.

³¹ Per una trattazione generale del tema a riguardo delle ceramiche comuni di produzione italica cfr. OLCESE 2003, pp. 66-71.

³² Cfr. OLCESE 1993, pp. 109-110, 196-198; QUERCIA 1997, p. 494, fig. 2, tipo A1; BULGARELLI - GERVASINI - GANDOLFI - CABELLA - CAPELLI 2011, pp. 128-130; RATTO 2014, pp. 179-180, fig. 15, tipo A1.

³³ Cfr. BRECCIAROLI TABORELLI - DEODATO, 2011, pp. 168-169, fig. 133, tipo B3, con bibliografia sull'area vercellese e biellese.

³⁴ REBAUDO GRECO 1980, p. 145

³⁵ LAMBOGLIA 1956, pp. 59-60; OLCESE 1993, pp. 196-198; OLCESE 1995, p.98; SANDRONE 2004, pp. 128-129; BULGARELLI - GERVASINI - GANDOLFI - CABELLA - CAPELLI 2011, pp. 128-130.

³⁶ Cfr. GUGLIELMINETTI - LECCA BISHOP - RAGAZZI 1991, pp. 192-193, tipi 81-86; DELLA PORTA-SFREDDA-TASSINARI, 1998, pp. 151-152, olla n. 56, tav. LX, 1-4, per confronti da Milano, Brescia, Calvatone, dal Mantovano e dal Pavese, e CIPRIANO-MAZZOCCHIN-ROSSIGNOLI, 2005, p. 249, per l'individuazione di produzioni locali "sicure" a Padova e Montegrotto.

³⁷ GIORDANI-CORTI 1997, pp. 177-179, Gruppo Madre 4; CORTI 2001, pp. 120, 126-128; CORTI-TARPINI 2012, pp. 136-139.

Se l'utilizzo delle olle a doppia solcatura come pentole da cucina è provata, anche nei luoghi di esportazione, dal frequente annerimento delle superfici dovuto all'apposizione diretta sulle braci o alla cottura a riverbero, l'ottima resistenza al fuoco non appare forse una caratteristica sufficiente a giustificarne l'ampio raggio di circolazione, soprattutto in un territorio come quello modenese, celebre per la quantità di officine dedite alla lavorazione di ogni tipo di ceramiche³⁸.

Sembra dunque da valutare con attenzione l'ipotesi che la loro diffusione sia connessa piuttosto alla commercializzazione di qualche tipo di prodotto deperibile e che l'utilizzo sul fuoco sia da considerarsi come una forma di "reimpiego programmato".

L'uso di recipienti in ceramica comune "da contenimento" nella circolazione di alimenti è noto per alcune olle, brocche e olpi originarie della Valle del Tevere e forse destinate a contenere salse di pesce³⁹.

Per quanto riguarda specificamente l'utilizzo in funzione di vasi da trasporto di contenitori in ceramica comune grezza, i paralleli più stringenti riguardano la circolazione di merci provenienti da aree montane o pedemontane.

È questo, ad esempio, il caso dei vasi "tipo Besançon", prodotti nel centro-est della Gallia fra il III e la metà del I secolo a.C.⁴⁰ (fig. 9). Il loro utilizzo come pentole da cucina e contenitori da dispensa è testimoniato chiaramente dalle tracce d'uso, soprattutto in prossimità dei luoghi d'origine, non ancora identificati da palesi indicatori di produzione ma ipotizzati sulla base della concentrazione di attestazioni. La loro diffusione, che raggiunge la Svizzera e la Germania del sud, nonché la Gran Bretagna, pare tuttavia legata al trasporto di qualche specialità alimentare, probabilmente connessa con la conservazione e la salagione della carne di maiale.

Il forte conservatorismo tecnologico e formale che caratterizza questi contenitori viene messo in relazione, oltre che con il tradizionalismo tipico dei recipienti legati alle preparazioni culinarie domestiche, anche con la volontà di fornire tramite l'aspetto del contenitore un elemento di chiara identificazione del contenuto, come avviene ancora oggi con certi formati di bottiglie, come le celebri "bordolesi".

Se per i vasi "tipo Besançon" la definizione delle merci trasportate rimane, allo stato attuale degli studi, un'ipotesi di lavoro, una determinazione più certa del contenuto è stata raggiunta nel caso dei cd. "vasi Auerberg", contenitori in ceramica ad impasto grezzo diffusi fra la Baviera, la Slovenia occidentale e l'Italia nord-orientale⁴¹ (fig. 10).

Essi presentano spesso sulle superfici interne un rivestimento "grasso" che è stato talvolta osservato anche sulle olle piemontesi e genericamente interpretato come un trattamento atto a impermeabilizzarne le pareti porose.

Per i vasi Auerberg il rinvenimento in siti contraddistinti dalla presenza di resti di macellazione e le analisi gascromatografiche hanno rivelato che questa impregnatura, costituita da grasso di montone, sarebbe da considerare invece come il risultato dell'utilizzo per il contenimento di prodotti tipici delle aree alpine e legati all'allevamento in malga dei caprovini, come lo strutto, la carne essiccata, affumicata o conservata nel grasso e il sego per l'illuminazione.

Anche questi vasi mostrano frequenti tracce di annerimento legate al reimpiego per la cottura del cibo, che cancella però le tracce di grasso, e sono spesso utilizzati come cinerari nelle necropoli.

Suggestivi parallelismi fra i vasi Auerberg e le nostre olle a doppia solcatura sono poi rappresentati dall'apparente fabbricazione "in batteria", che comprende esemplari morfologicamente analoghi sia di piccole che di medie e grandi dimensioni, e dalla conformazione dell'orlo che, seppur diversa, appare particolarmente adatta a coprire il vaso con un panno o una copertura in pelle assicurata da un legaccio fissato in corrispondenza delle solcature.

Su alcuni di essi sono stati inoltre individuati bolli onomastici o segni a forma di X o di svastica interpretati come garanzia della qualità tecnologica del contenitore o della quantità/qualità del contenuto.

Si può a questo proposito sottolineare che, se nelle olle a doppia solcatura piemontesi non sono stati finora mai registrati bolli di alcun genere, essi sono invece attestati su alcuni esemplari rinvenuti a Mediolanum⁴².

Numerali incisi prima della cottura sulla spalla caratterizzano inoltre un secondo tipo di olla ad impasto refrattario di probabile provenienza piemontese, che compare fra le ceramiche di provenienza alloctona "alpina" individuate nel Modenese⁴³ (fig. 11).

Si tratta di una forma caratterizzata da orlo estroflesso, talvolta ingrossato, collo svasato e spalla decorata da linee incise che trova preciso confronto con le olle delle necropoli romane del Biellese⁴⁴ (fig. 12), anche nella presenza di segni incisi prima della cottura sotto l'orlo, quali la doppia "S" orizzontale e il numerale XII, che non sembrano riferirsi alla capacità dei recipienti, perché compaiono su vasi di diversa dimensione.

³⁸ Per un quadro complessivo cfr. UGOLOTTI 2001.

³⁹ OLCESE 2003, pp. 36, 68.

⁴⁰ Cfr. BARRAL - LALLEMAND - RIQUIER, 2013, con bibliografia precedente.

⁴¹ DONAT - MAGGI 2007.

⁴² AIROLDI 2011.

⁴³ CORTI - TARPINI 2012, pp. 139-140, fig. 7.

⁴⁴ PREACCO ANCONA 2000, pp. 114-115, tipi A2a e A2b e fig. 117, A-G; BRECCIAROLI TABORELLI 2000, pp. 63-64, fig. 75.

Diffuse fra la prima età imperiale e la tarda età romana, queste olle sembrano raggiungere, oltre all'area modenese, la bassa pianura bolognese, il Ravennate, Adria, Voghenza e il margine meridionale della laguna veneta, sfruttando quindi l'articolata rete fluviale del bacino idrografico del Po.

Benché il significato dei marchi e dei segni incisi rimanga da chiarire, una suggestiva ipotesi di lavoro è rappresentata dalla possibilità che essi fossero in qualche modo riservati agli esemplari destinati alla commercializzazione, e non al semplice uso domestico e prettamente locale, sia che indicassero la destinazione a specifici contenuti determinati fin dal momento della produzione sia che costituissero invece la garanzia delle caratteristiche intrinseche del contenitore.

Tornando alla definizione del luogo di produzione delle olle a doppia solcatura rinvenute nel Modenese, l'associazione con le sigillate galliche, rispetto alle quali *Augusta Taurinorum* doveva svolgere un importante ruolo di "centro di smistamento", e la particolare concentrazione di questi recipienti nel Torinese, dove esse rappresentano per almeno tre secoli la forma in ceramica comune grezza di gran lunga preponderante, induce ad ipotizzare la localizzazione delle officine di fabbricazione proprio all'interno di questo areale. In città o nel suo circondario non sono state tuttavia finora individuate officine e neppure lo scavo delle discariche cittadine esterne alle mura, che contengono i residui di varie attività artigianali, hanno restituito semilavorati o scarti riferibili al ciclo di lavorazione della ceramica. I soli, seppur labili, *marker* produttivi ad oggi disponibili provengono invece dagli insediamenti della bassa Valle di Susa⁴⁵, dove la concentrazione dei manufatti⁴⁶ è associata anche a una larga disponibilità di argilla sfruttata fino a tempi recenti.

Le differenze tecnologiche riscontrabili nell'ambito della copiosa campionatura di esemplari provenienti dagli scavi in Valle e dai siti urbani di *Augusta Taurinorum*, evidenti ad esempio nel tipo di cottura, riducente o ossidante, non sempre perfettamente controllato, come risulta evidente dal colore disomogeneo dell'impasto, sembrano tuttavia indicare l'attività di molte differenti manifatture, probabilmente di limitate dimensioni, forse in parte annesse a ville rustiche, come è stato supposto per Caselette (fig. 13).

Se la localizzazione dei centri di produzione nella bassa Valle di Susa venisse confermata su basi archeometriche, mediante il confronto delle argille locali con quelle delle olle rinvenute in area modenese, si potrebbe allora immaginare che l'aggiunta di tali recipienti ai carichi di sigillate galliche provenienti dai valichi avvenisse già prima dell'arrivo dei convogli ad *Augusta Taurinorum*, in corrispondenza di possibili aree mercatali ubicate in prossimità della *statio* della *Quadragesima Galliarum*.

Il possibile contenuto delle olle a doppia solcatura vendute piene potrebbe dunque derivare dalle attività silvo-pastorali tipiche della zona, soprattutto l'allevamento in alpeggio di caprovini, immaginando che il confezionamento dei prodotti avvenisse in bassa valle, dove i percorsi della transumanza si incrociavano con quelli del commercio transalpino e si svolgeva probabilmente la compravendita del bestiame.

Sembra invece meno probabile che i prodotti esportati potessero essere derivati del maiale. Benché infatti l'allevamento dei suini allo stato semibrado dovesse essere diffuso nel Piemonte nordoccidentale, come testimonia la celebre menzione virgiliana delle cacce sul Monviso⁴⁷ nonché, più tardi, i rimproveri di San Massimo ai suoi fedeli che disertavano la messa domenicale per organizzare battute di caccia per boschi e brughiere⁴⁸, appare piuttosto inverosimile che merci di questo tipo potessero esercitare un forte *appeal* nei confronti dei mercati dell'area modenese, nelle cui foreste glandifere doveva continuare a pasturare un grande numero di capi, anche dopo la forte contrazione dell'allevamento di suini seguita alla diffusione delle colture intensive a partire dal I secolo a.C.⁴⁹

Per concludere, aprendo una nuova prospettiva di ricerca, resta da indagare il limite meridionale di diffusione delle olle provenienti dal Piemonte nord-occidentale. Il confronto delle analisi archeometriche, che per il materiale piemontese rimane, nell'ambito della ceramica comune, un campo completamente vergine, potrà infatti stabilire se le olle a doppia solcatura rinvenute nella Liguria interna, a Bene Vagienna e Alba, siano da ascrivere alle produzioni della Transpadana occidentale, che potevano giungere qui ancora per via fluviale, lungo il Tanaro, come avviene probabilmente per le sigillate galliche presenti in questi siti, o piuttosto alle produzioni liguri, individuate sicuramente come locali e diffuse lungo tutta la riviera di ponente, fra Nizza e i Vada Sabatia⁵⁰ (fig. 14).

⁴⁵ Per alcuni frammenti in argilla cruda pertinenti a un'olla con decorazione a spina di pesce rinvenuti presso la villa romana di Caselette vd. REBAUDO GRECO 1980, p. 135, nota 3.

⁴⁶ Cfr. per la villa di Caselette WATAGHIN - LANZA - CROSETTO 1980, pp.124-125, tavv. XLV-XLVI, 19-22; REBAUDO GRECO 1980, p. 145, tipi A4-A6, tavv. XLIX-L; per la villa di Almese, di cui manca ancora una pubblicazione complessiva, vd. BRECCIAROLI TABORELLI - QUERCIA - RATTO - SUBRIZIO 2000, p. 207, tav. LXVb, 1-2; per l'insediamento rurale di Rosta BRECCIAROLI TABORELLI - DEODATO - RATTO 2000, pp. 203-204, tav. LXI, 8-11.

⁴⁷ *Aen.*, 10, 708.

⁴⁸ *Sermoni*, 25.

⁴⁹ Cfr. BONETTO 2004; BASSO - BONETTO - BUSANA 2011.

⁵⁰ BULGARELLI - GERVASINI - GANDOLFI - CABELLA - CAPELLI 2011, pp. 128-130.

Analisi dirette alla definizione dei residui organici assorbiti dai recipienti, da condursi su esemplari non successivamente sottoposti all'azione ignea, potrebbero inoltre aiutare a chiarire se lo sviluppo di identiche tipologie formali e decorative possa essere legata, oltre che a comuni elementi culturali preromani, anche a una possibile identità di destinazione d'uso, come vasi da dispensa e da trasporto, oltre che da cucina, connessa a specifiche abitudini alimentari.

S.R.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AIROLDI F., 2011, *Bolli su ceramica d'uso comune dagli scavi dell'Università Cattolica*, in Atti del Convegno *30 anni di trasformazioni nelle conoscenze e metodologie archeologiche a Milano*, Archeologia, uomo, territorio, 30 (2011), rivista on line (www.aut-online.it).
- ANNIBALETTO M. - PETTENÒ E., 2012, *Laminette plumbee da Iulia Concordia: alcune riflessioni sui commerci e sulla lana*, in BUSANA M.S. (a cura di), *La lana nella Cisalpina romana. Economia e società. Studi in onore di Stefania Pesavento Mattioli*, pp. 435-449.
- AURIEMMA R., 2000, *Le anfore del relitto di Grado e il loro contenuto*, in Atti del Seminario *La culture maritime dans l'Antiquité. 3. Différent types de salaisons et de traitement du poisson dans le monde antique*, Rome, 14-15 mai 1999, in *MEFRA* 112, 1, pp.27-51.
- BARRAL P. - LALLEMAND D. - RIQUIER S., 2013, *Du lard ou du cochon. Économie d'un type céramique de La Tène C-D: les pots "de type Besançon"*, in KRAUSZ S. - COLIN A. - GRUEL K. - RALSTON I. - DECHEZLE-PRÊTRE T., *L'Âge du fer en Europe: mélanges offerts à Olivier Buchsenschutz*, Bordeaux, pp. 405-418.
- BASSO P. - BONETTO J. - BUSANA M. S., 2011, *Allevamento ovino e lavorazione della lana nella Venetia: spunti di riflessione*, in *Tra protostoria e storia. Studi in onore di Loredana Capuis*, Antenor Quaderni 20, pp. 381-411.
- BONETTO J., 2004, *Agricoltura e allevamento in Cisalpina: alcuni spunti per una riflessione*, in *PECUS. Man and animal in antiquity. Proceedings of the conference at the Swedish Institute in Rome, September 9-12, 2002*, Roma, pp. 57-66.
- BORTOLIN R., 2008, *Archeologia del miele*, Mantova.
- BRECCIAROLI TABORELLI L., 2000, *La necropoli: aspetti rituali, sociali, economici*, in BRECCIAROLI TABORELLI L. (a cura di), *Alle origini di Biella. La necropoli romana*, Torino, pp. 27-66.
- BRECCIAROLI TABORELLI L. - QUERCIA A. - RATTO S. - SUBRIZIO M., 2000, *Almese, località Grange di Milanere. Villa romana: scavo dei vani 25 e 26*, in *QuadAPiem*, 17, pp. 205-208.
- BRECCIAROLI TABORELLI L. - DEODATO A. - RATTO S., 2000, *Rosta, loc. Verné. Insediamento rurale d'età romana*, *QuadAPiem*, 17, pp. 205-208.
- BRECCIAROLI TABORELLI L. - DEODATO A., 2011, *Ceramiche comuni*, in BRECCIAROLI TABORELLI L. (a cura di), *Oro, pane e scrittura. Memorie di una comunità "inter Vercellas et Eporediam"*, Roma, pp. 149-176.
- BULGARELLI F. - GERVASINI L. - GANDOLFI D. - CABELLA R. - CAPELLI C., 2011, *Il contributo dell'archeometria nello studio della ceramica comune in Liguria*, in GUALTIERI S. - STARNINI E. - CABELLA R. - CAPELLI C. - FABBRIO B. (a cura di), *La ceramica e il mare. Il contributo dell'archeometria allo studio della circolazione dei prodotti nel Mediterraneo*, Atti della XII Giornata di Archeometria della Ceramica (Genova, 10-11 aprile 2008), Roma, pp. 123-147.
- CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berolini 1863-.
- CIPRIANO S. - MAZZOCCHIN S. - ROSSIGNOLI C., 2005, *Un nuovo centro di produzione a Patavium*, in MENCHELLI S. - PASQUINUCCI M. (a cura di), *Territorio e produzioni ceramiche. Paesaggi, economia e società in età romana*, Atti del Convegno Internazionale (Pisa 20-22 ottobre 2005), pp. 245-255.
- CORTI C., 2001, *Le ceramiche comuni: ceramiche d'impasto grezzo*, in CALZOLARI M. - GIORDANI N., *L'insediamento preistorico e romano di Corte Vanina (Località Fossa di Concordia). Nuove ricerche archeologiche nella Bassa Modenese*, San Felice sul Panaro, pp. 120-140.
- CORTI C. - TARPINI R., 2012, *Ceramiche ad impasto grezzo di età preromana e Romana*, in CALZOLARI M. - FORONI F. (a cura di), *L'insediamento romano della Tesa di Mirandola (MO). Ricognizioni e scavi 1930-2011*, pp. 131-143.

- DANNEL G.B. - MEES A., 2013, *The Mainz internet database of Names on Terra Sigillata*, in FULFORD M. - DURHAM E. (a cura di), *Seeing red. New economic and social perspectives on terra sigillata*, Bulletin of the Institute of Classical Studies, Supplement 102, London, pp. 28-35.
- DELLA PORTA C. - SFREDDA N. - TASSINARI G., 1998, *VIII. Ceramiche comuni*, in OLCESE G. (a cura di), *Ceramiche in Lombardia tra II secolo a.C. e VII secolo d.C. Raccolta dei dati editi*, Mantova, pp. 133-249.
- DONAT P. - MAGGI P., 2007 (a cura di), *Produzione, funzione e commercializzazione dei vasi Auerberg nei territori di Aquileia*, Tergeste, Forum Iulii, Iulium Carnicum e Iulia Concordia, in *Antichità Alto Adriatiche*, 65, I, pp. 149-223.
- GABUCCIA., 1995, *Marchi di fabbrica da Tortona. Terra sigillata italica, nord-italica e sud-gallica*, in *QuadAPiem*, 13, pp. 29-58.
- GABUCCIA., 2000, *Alcune considerazioni sui balsamari e il vasellame in vetro*, in BRECCIAROLI TABORELLI L. (a cura di), *Alle origini di Biella. La necropoli romana*, Torino, pp. 93-104.
- GABUCCIA. - MENNELLA G., 2003, *Tra Emona e Augusta Taurinorum un mercante di Aquileia*, in *Aquileia-Nostra*, LXXIV, cc. 317-342.
- GIORDANI N. - CORTI C., 1997, *La ceramica grezza nel Modenese: analisi del materiale proveniente dalla media e bassa pianura*, in SANTORO BIANCHI S. - FABBRI B. (a cura di), *Il contributo delle analisi archeometriche allo studio delle ceramiche grezze e comuni: il rapporto forma/fusione/impasto*, in Atti della I Giornata di archeometria della ceramica, Bologna 28 febbraio 1997, Imola.
- GOHIER P. - CAPELLI C., 2013, *Les amphorettes levantines du dépotoir du site "5 place Jean-Baptiste Massillon" à Arles. Un module miniature des amphores Célestins Ia? Approches typologiques et pétrographiques*, in S.F.E.C.A.G., *Actes du congrès d'Amiens*, Marseille, pp. 549-554.
- GUGLIELMINETTI A. - LECCA BISHOP L. - RAGAZZI L., 1991, *Ceramica comune*, in CAPORUSSO D. (a cura di), *Scavi MM3. Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della metropolitana 1982-1990. 3.1 I reperti*, Milano, pp. 135-257.
- La céramique romaine 2010*, BRULET R. - VILVORDER F. - DELAGE R. (a cura di), *La céramique romaine en Gaule du Nord. La vasseille à large diffusion*, Turnhout.
- LAMBOGLIA N., 1956, *La necropoli romana di Isasco presso Varigotti nel Finalese*, in *RStLig*, XXII, I, pp. 41-65.
- LAVIZZARI PEDRAZZINI M.P., 2003, *Osservazioni in margine alla terra sigillata gallica rinvenuta a Torino*, in MERCANDO L. (a cura di), *Archeologia a Torino. Dall'età preromana all'Alto Medioevo*, Torino, pp. 246-257.
- MARTIN A., 1985, *South gaulish sigillata in Italy*, in *Opus*, IV, pp. 125-139.
- MARTIN A., 1994, *Nouvelles observations sur la sigillée sud-gauloise en Italie*, in S.F.E.C.A.G., *Actes du Congrès de Millau*, pp. 115-126.
- MASELLI SCOTTI F., 1994, *Un mercator Transalpinus ad Aquileia*, in *Epigrafia della produzione e della distribuzione*, in Actes de la VII^e rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain, Rome, pp. 769-772.
- NOTS 1. HARTLEY B.R. - DICKINSON B.M., *Names on terra sigillata: an index of makers' stamps & signatures on Gallo-Roman terra sigillata (samian ware), 1 (A to Axo)*, London 2008 (Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement, 102-01).
- NOTS 3. HARTLEY B.R. - DICKINSON B.M., *Names on terra sigillata: an index of makers' stamps & signatures on Gallo-Roman terra sigillata (samian ware), 3 (Certianus to Exsobano)*, London 2008 (Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement, 102-03).
- NOTS 6. HARTLEY B.R. - DICKINSON B.M., *Names on terra sigillata: an index of makers' stamps & signatures on Gallo-Roman terra sigillata (samian ware), 6 (Masclus i-Balbinus to Oxitus)*, London 2010 (Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement, 102-06).
- OLCESE G., 1993, *Le ceramiche comuni di Albintimilium. Indagine archeologica e archeometrica sui materiali dell'area del cardine*, Firenze.
- OLCESE G., 1995, *Ceramiche comuni e archeometria*, in OLCESE G. (a cura di), *Ceramica romana e archeometria: lo stato degli studi*. Atti delle giornate di studio (Castello di Montegufoni 1993), pp. 89-103.
- OLCESE G., 2003 (a cura di), *Ceramiche comuni a Roma e in area romana: produzione, circolazione e tecnologia (tarda età repubblicana - prima età imperiale)*, Mantova.
- PELLETIER A. - DORY F. - MEYER W. - MICHEL J.-C., 1994, *L'Isère*, CAG 38/1, Paris.

- PREACCO ANCONA M.C., 2000, *Il vasellame ceramico: terra sigillata, pareti sottili, ceramiche comuni*, in BRECCIAROLI TABORELLI L. (a cura di), *Alle origini di Biella. La necropoli romana*, pp. 105-134.
- QUERCIA A., 1997, *Ceramica comune*, in FILIPPI F. (a cura di), *Alba Pompeia. Archeologia della città dalla fondazione alla tarda antichità*, Alba, pp. 493-515.
- RATTO S., 2014, *Il vasellame ceramico da mensa e da dispensa: vita quotidiana e indicatori commerciali*, in PREACCO M.C. (a cura di), *Augusta Bagiennorum. Storia e archeologia di una città augustea*, Torino, pp. 157-199.
- REBAUDO GRECO G., 1980, *La decorazione della ceramica comune di Caselette*, in *Studi di Archeologia dedicati a Pietro Barocelli*, Torino, pp. 135-149.
- SANDRONE S., 2004, *La produzione artigianale di età romana nei territori della Cispadana occidentale*, in SANTORO S. (a cura di), *Artigianato e produzione nella Cisalpina. Parte I. Proposte di metodo e prime applicazioni*, Firenze, pp. 115-136.
- TILHARD J.-L. 2004, *Les céramiques sigillées du haut-empire à Poitiers d'après les estampilles et les décors moulés*, Marseille (S.F.E.C.A.G. Suppl. 2).
- UGOLOTTI A., 2004, *La produzione artigianale nei territori di Mutina e Bononia*, in SANTORO S. (a cura di), *Artigianato e produzione nella Cisalpina. Parte I. Proposte di metodo e prime applicazioni*, Firenze, pp. 71-92.
- WATAGHIN G. - LANZA R. - CROSETTO A., 1980, *Scavo di una villa romana presso Caselette (Torino). Relazione preliminare delle campagne 1973-1975*, in *Studi di Archeologia dedicati a Pietro Barocelli*, Torino, pp. 109-134.
- WIBLÉ F., 2006, *Le trafic commercial par le grand Saint-Bernard à l'époque romaine: l'apport de l'épigraphie et de quelques données archéologiques*, in *Alpis Graia. Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard*, Atti del Seminario (Aosta 2-4 marzo 2006), Quart, pp. 285-289.
- ZABEHLICKY-SCHEFFENEGGER S., 1985, *TK. Zur kommerziellen Verbindung des Magdalensberges mit Aquileia*, in *Lebendige Altertumswissenschaft. Festgabe zu Vollendung des 70. Lebensjahres von Herman Vetters*, Wien, pp. 252-254.
- ZACCARIA C., 2009, "Multa peragratus ego terraque marique". *Lo spazio dilatato del mercante romano tra acque e terre visto dall'osservatorio di Aquileia*, in ANDREOZZI D. - PANARITI L. - ZACCARIA C. (a cura di), *Acque, terre e spazi dei mercanti. Istituzioni, gerarchie, conflitti e pratiche dello scambio dall'età antica alla modernità*, Trieste, pp. 209-244.



Fig. 1 - Coppa di Meddillus databile tra il 55 e il 70, da Torino, scavo della discarica interna alle mura. A fianco il frottage della decorazione dell'esemplare identico conservato a Valkenburg.



Fig. 2 - Coppa di Cinnamus databile tra il 140 e il 170, da Ivrea, scavo nell'area dell'ex Hotel La Serra.

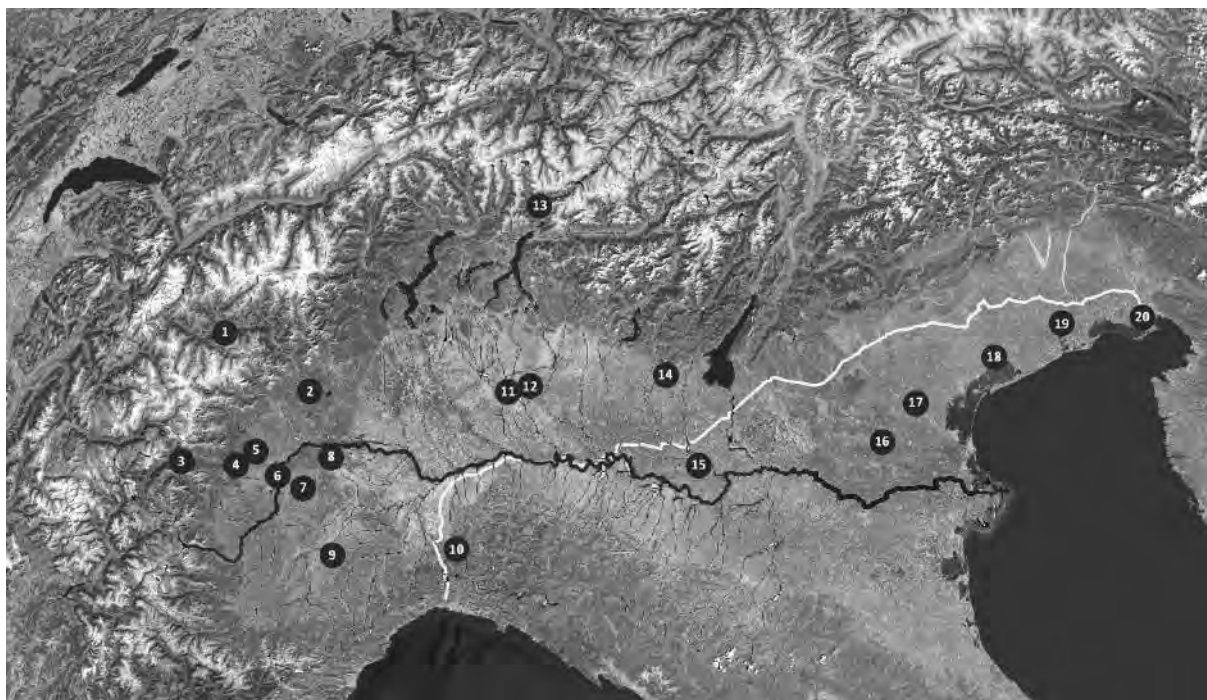


Fig. 3 - La Cisalpina con l'evidenza del Po e della Postumia con i siti che hanno restituito sigillata centrogallica.
 Legenda: 1. Aosta; 2. Ivrea; 3. Susa; 4. Almese; 5. Caselette; 6. Torino; 7. Chieri; 8. Monteu da Po (Industria); 9. Alba; 10. Serravalle Scrivia (Libarna); 11. Milano; 12. Pioltello; 13. Chiavenna; 14. Brescia; 15. Calvatone (Bedriacum); 16. Este; 17. Padova; 18. Altino; 19. Concordia Sagittaria; 20. Aquileia.



Fig. 4 - Corredo funerario con anforetta levantina, da Carrù.



Fig. 5 - Olle e ollette in ceramica comune grezza da scavi urbani di Augusta Taurinorum.

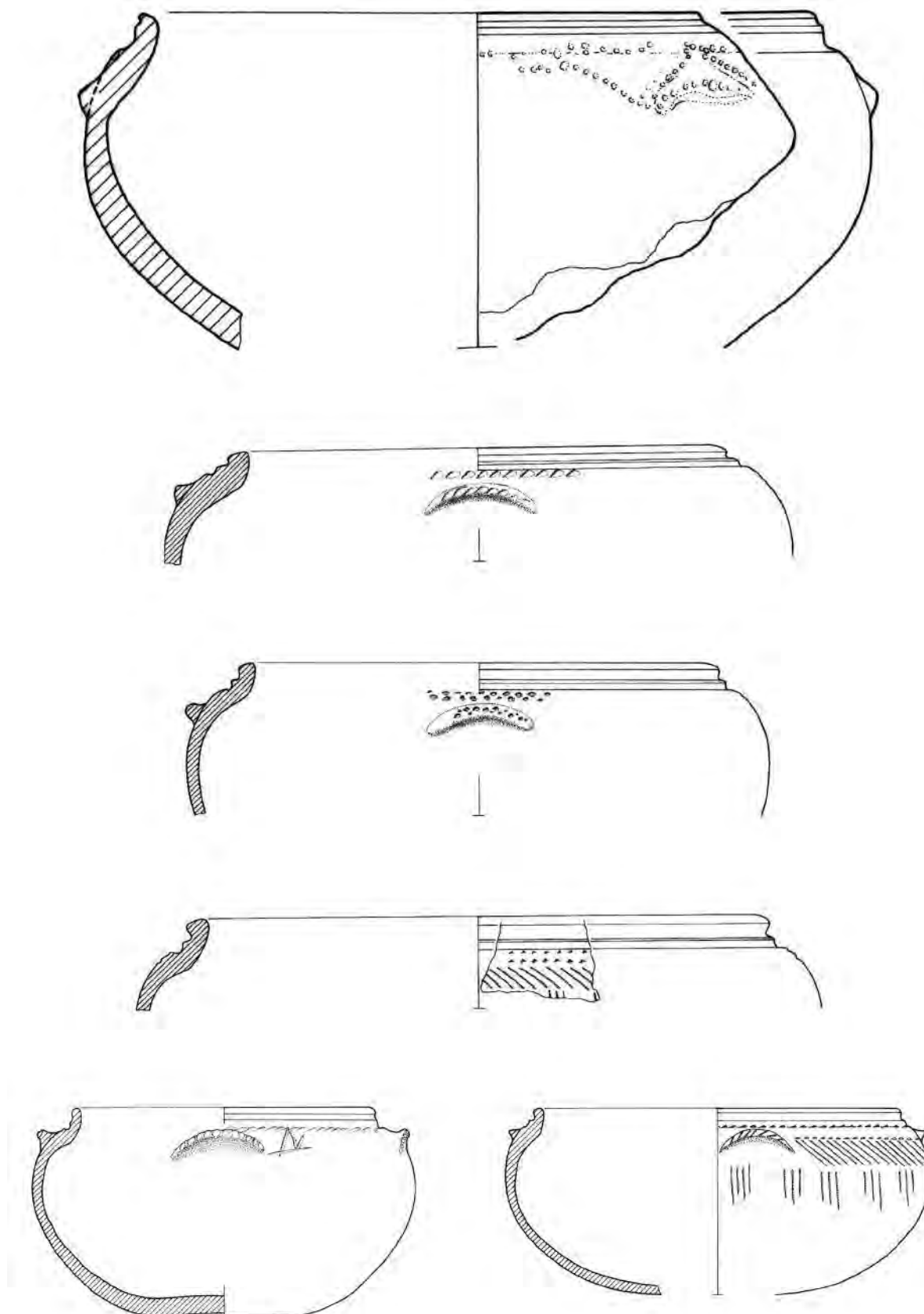


Fig. 6 - Olle con orlo a doppia solcatura e decorazione sulla spalla da Augusta Taurinorum (scala 1:3).

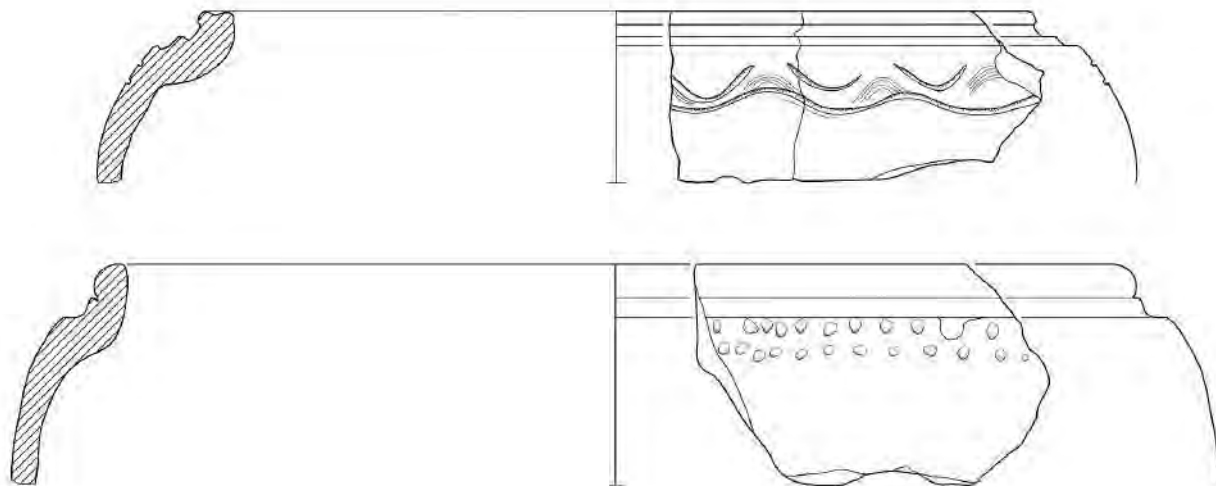


Fig. 7 - Olle con orlo a doppia solcatura e decorazione sulla spalla da Augusta Bagiennorum (scala 1:3).

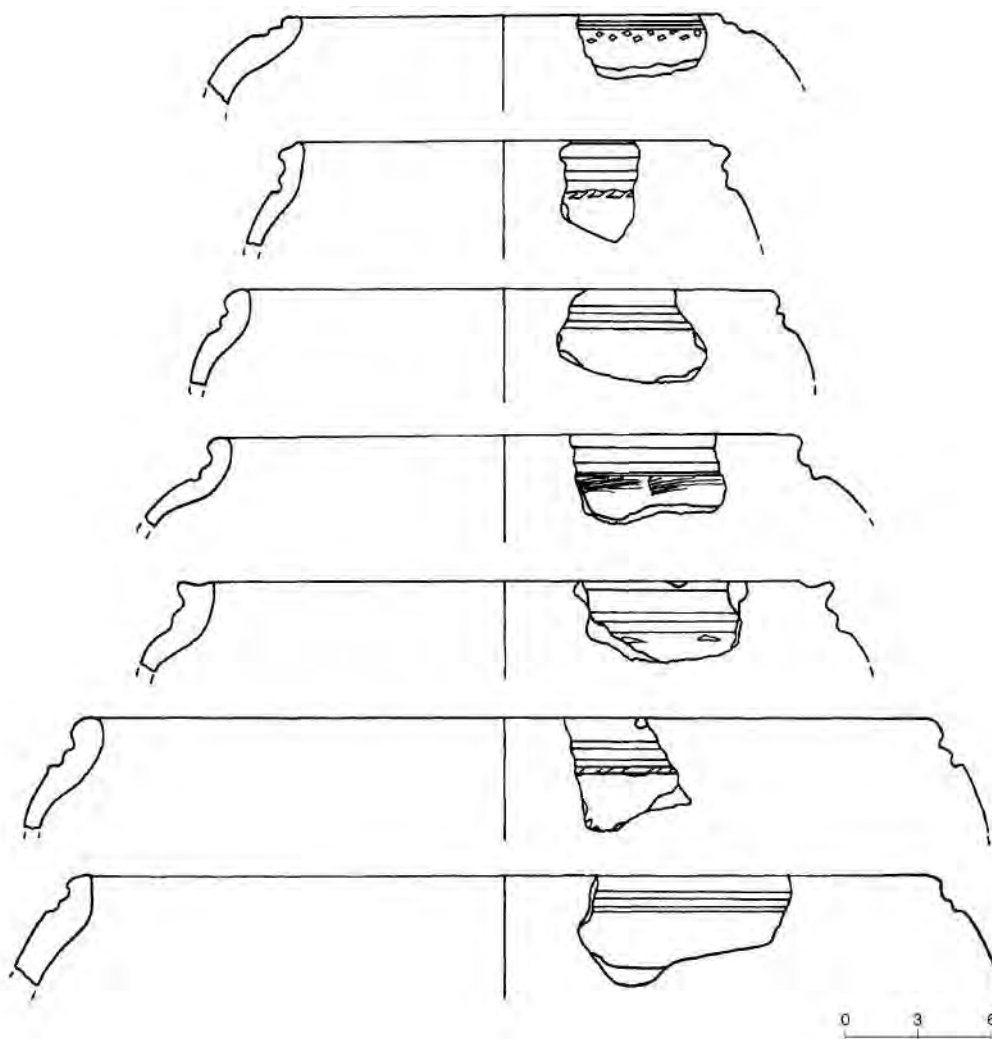


Fig. 8 - Olle con orlo a doppia solcatura e decorazione sulla spalla dal Modenese (da CORTI-TARPINI 2012).

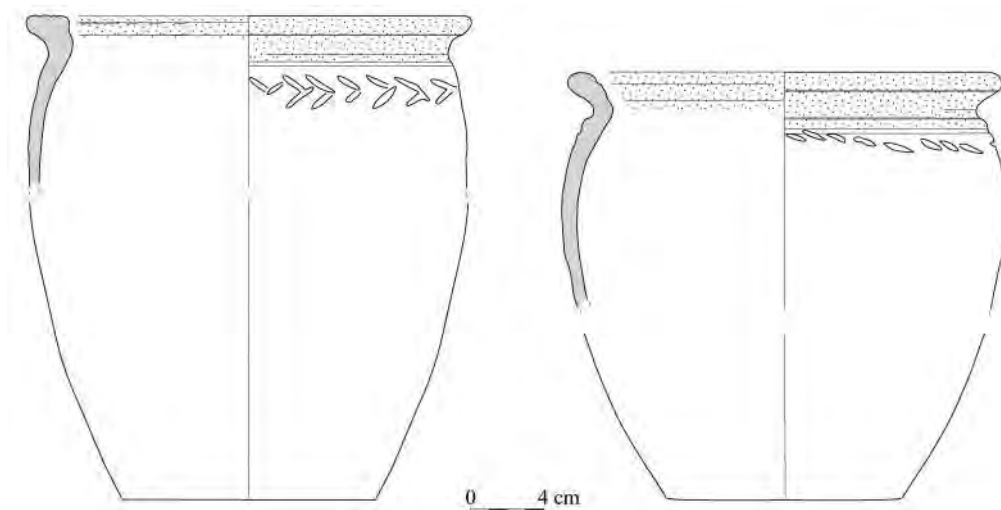


Fig. 9 - Vasi tipo Besançon (da BARRAL - LALLEMAND- RIQUIER 2013).



Fig. 10 - Vasi Auerberg (da DONAT - MAGGI 2007).

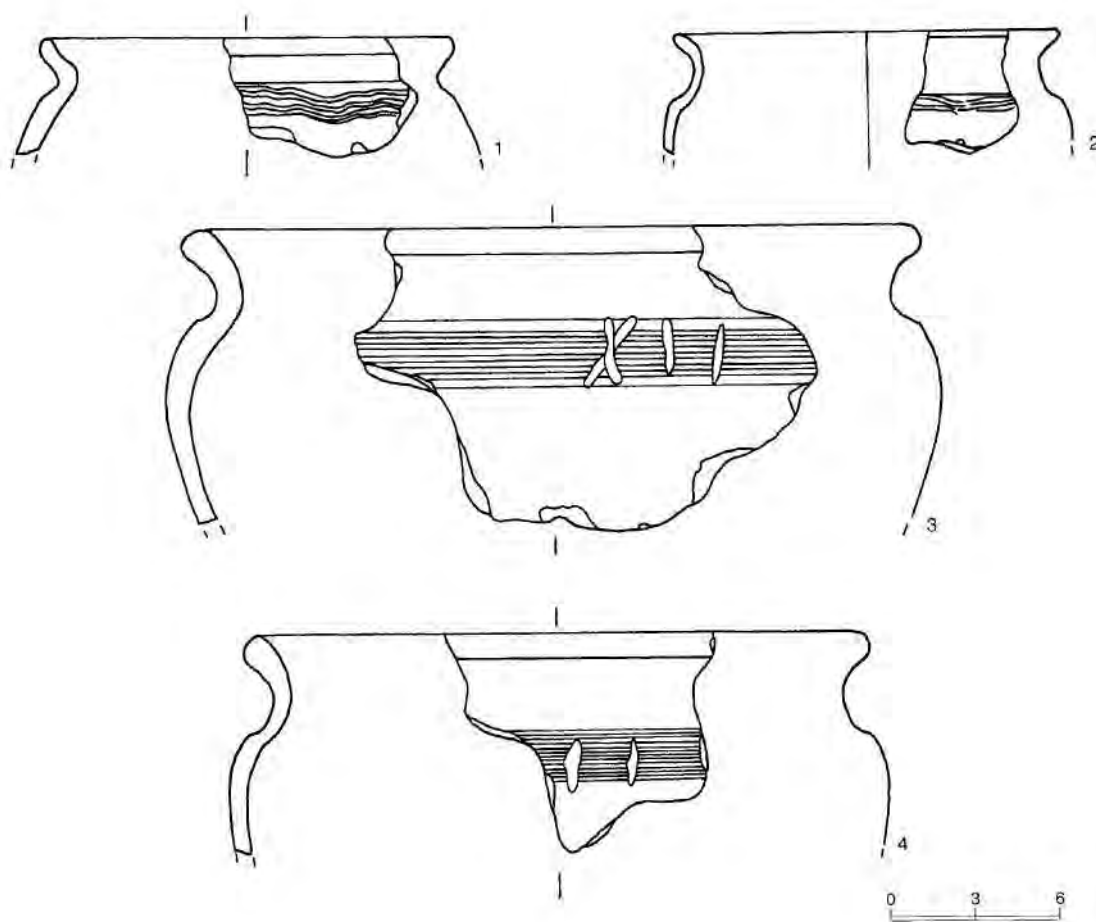


Fig. 11 - Olle con numerali incisi dal Modenese (da CORTI-TARPINI 2012).



Fig. 12 - Olla con numerale inciso dalla necropoli di Biella.

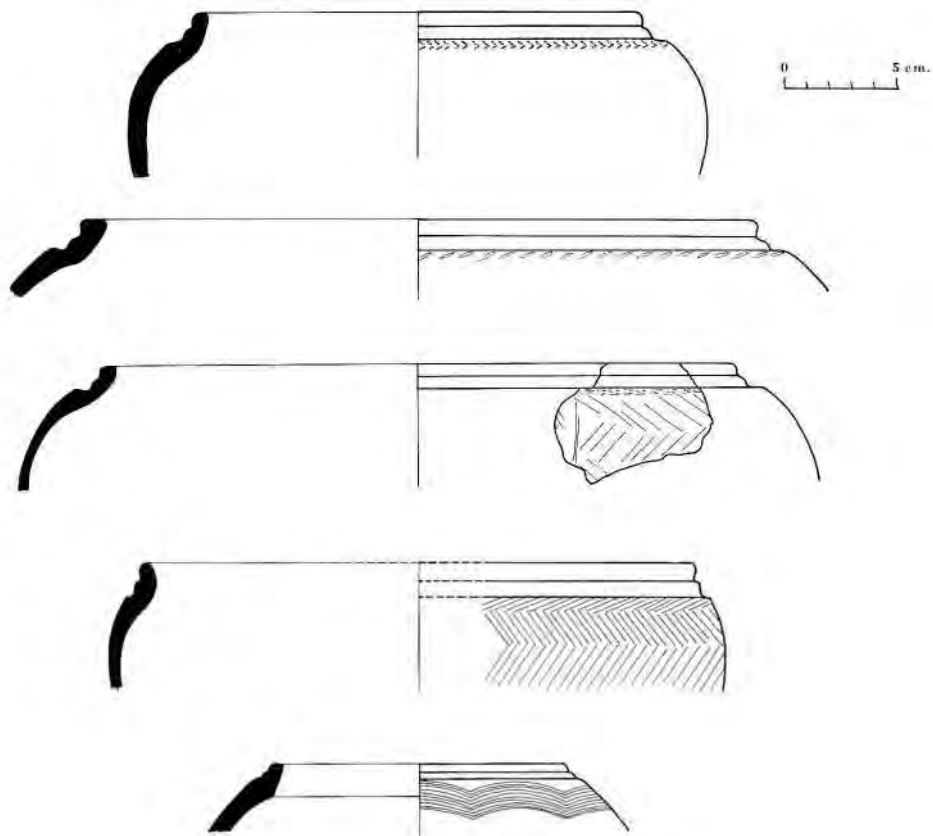


Fig. 13 - Olle con orlo a doppia solcatura e decorazione sulla spalla da Caselette (TO) (da WATAGHIN - LANZA - CROSETTO 1980).

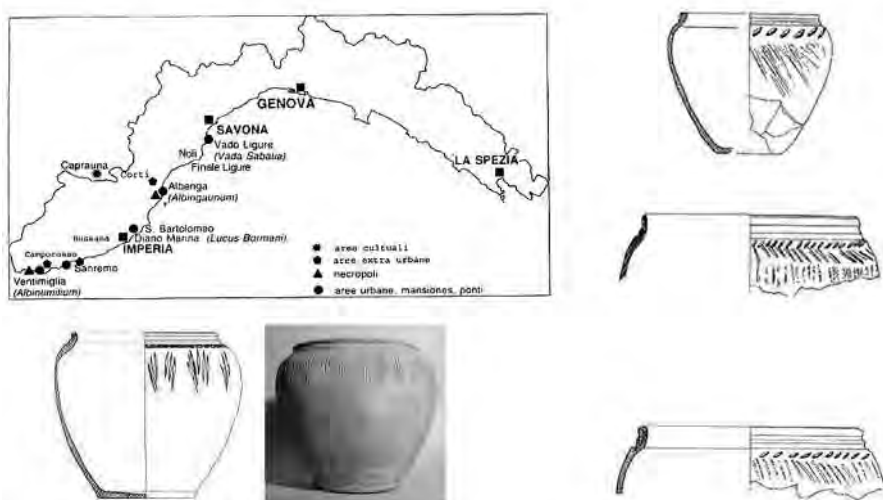


Fig. 14 - Olle con orlo a doppia solcatura e decorazione sulla spalla di produzione ligure (da BULGARELLI - GERVASINI - GANDOLFI - CABELLA - CAPELLI 2011).

I MATERIALI ARCHEOLOGICI PROVENIENTI DAGLI SCAVI DI PIAZZA SAN FRANCESCO AD AOSTA

PATRIZIA FRAMARIN¹, DAVID WICKS² E LUCIA DE GREGORIO²

PREMESSA

Il presente lavoro nasce nell'ambito del progetto di studio dei contesti stratigrafici di Piazza San Francesco individuati durante le campagne di scavo del 2008-2009, nel corso dei lavori per la realizzazione di un muro di intercapedine lungo il fianco nord del Palazzo Comunale di Aosta.

Lo scavo stratigrafico ha intercettato strutture pertinenti ad un complesso medievale collegato al Convento di San Francesco, parte di due isolati (le porzioni nord-orientale dell'*ins.* 29 e nord-occidentale dell'*ins.* 30) e della sede stradale (*cardo minor*) della città romana, oltre a stratigrafie relative alla fase pre-urbana di *Augusta Praetoria*³.

La sequenza stratigrafica individuata copre un "range" cronologico molto ampio che va dal periodo immediatamente precedente la fondazione di *Augusta Praetoria* (25 a.C.) all'epoca moderna.

Lo studio del materiale proveniente dalle fasi romane (fasi I-IV), oggetto del presente intervento, ha consentito di definire la cronologia relativa di ciascuna unità stratigrafica e di proporre una datazione assoluta per le fasi stratigrafiche individuate durante lo scavo. Inoltre l'analisi del materiale ceramico ha evidenziato le associazioni ceramiche caratterizzanti ogni fase, consentendo in tal modo di stabilire una crono-tipologia del materiale, partendo da quanto già noto per il territorio di *Augusta Praetoria*⁴ e dal continuo confronto con il materiale proveniente dallo scavo dell'area di Piazza Roncas, il cui recente studio preliminare ha fornito un ottimo punto di partenza per il presente lavoro⁵.

Di seguito si fornisce una sintesi delle principali fasi archeologiche analizzate e dei materiali associati.

FASE I - COSTRUZIONE DELLE *INSULAE* 29 E 30 E DEL SISTEMA STRADALE

Con la fondazione di *Augusta Praetoria* lo spazio compreso all'interno delle mura cittadine subisce in breve tempo un'intensa urbanizzazione con la creazione degli assi viari e la definizione delle *insulae*⁶. In linea con quanto già noto, infatti, durante i decenni immediatamente successivi alla fondazione di *Augusta Praetoria* si procede alla definizione dell'impianto urbano di questa parte di città con la costruzione delle Terme del Foro che occupano l'*ins.* 21 (Scuola XXV Aprile) a nord e il complesso forense a ovest. Nelle immediate vicinanze alla zona pubblica vengono imposte le *ins.* 29 e 30 e viene definita la sede sia del *cardo minor*, con la realizzazione del sistema fognario (cloaca principale e condotti laterali) che probabilmente serviva allo smaltimento delle acque provenienti dalle due *insulae* e dalle stesse terme, che di un decumano minore che divideva queste *insulae* in senso est-ovest. L'attività edilizia relativa ai due isolati sembrerebbe essere contemporanea. Di poco successiva, ma comunque nell'ambito della prima metà del secolo, è la sistemazione delle infrastrutture presso la sede stradale.

¹ P. Framarin (1957-2015) Funzionario archeologo - Patrimonio Archeologico Regione autonoma Valle d'Aosta.

² D. Wicks (davidwicks@akhet.it) e L. De Gregorio (luciadegregorio@akhet.it), archeologi Akhet srl, loc. Closellinaz, 44a - Roisan (AO).

³ Nel corso del primo lotto di scavo (2008), è stata portata alla luce la porzione nord-occidentale dell'*ins.* 30 e le relazioni con il *cardo minor* posto sul lato occidentale dell'isolato (FRAMARIN, GABURRI, WICKS 2009, pp. 49-60). Durante il secondo e il terzo lotto di scavi (2009) sono stati individuati e documentati gli ambienti nord-orientali dell'*ins.* 29, ubicata a sud-est del Foro, con il quale condivide l'affaccio sul *Decumanus Maximus* (FRAMARIN, WICKS 2010, pp. 54-61). Per le indagini precedenti condotte dalla Soprintendenza cfr. FRAMARIN 2005, pp. 152-153; FRAMARIN 2008, pp. 118-122.

⁴ MOLLO MEZZENA 1988.

⁵ *I contesti stratigrafici dell'area di Piazza Roncas: i materiali ceramici* 2011, relazione preliminare a cura di L. De Gregorio per Akhet srl, Archivio Grafico della struttura Patrimonio Archeologico di Aosta.

⁶ La fase pre-urbana di Piazza San Francesco ha restituito un numero molto esiguo di frammenti ceramici (totale fr. 61 di cui solo fr. 15 classificabili). Un'analisi preliminare, eseguita dalla dott.ssa G. Bertocco, mostra una presenza di materiale di tradizione locale associato a produzioni italiane. Tale *facies* è rappresentativa dei rapporti instauratisi tra le comunità indigene e i romani nel corso del I sec. a.C., in un periodo dunque precedente la fondazione della colonia romana.

Questo processo, come dimostrato dal materiale ceramico e numismatico, ha inizio a partire dall'età augustea e prosegue durante la prima metà del I sec. d.C., coinvolgendo anche l'area dove oggi sorge Piazza San Francesco, zona prossima al Foro e alle terme pubbliche.

Datazione Fase I

Le unità stratigrafiche associate alle prime attività edilizie, collegabili al livellamento dell'area che si presentava in precedenza piuttosto ondulata (fase I.1 e I.2) non hanno restituito materiale ceramico. Il materiale diagnostico proviene dalla successiva fase I.3, caratterizzata da un'ulteriore attività di rialzamento dei piani interni agli ambienti finalizzata al raggiungimento della quota necessaria per l'allettamento dei pavimenti e la sistemazione delle infrastrutture.

Il materiale ceramico consiste per lo più in ceramica fine da mensa. Si tratta di piatti e coppe in terra sigillata italica (12 fr. di cui 9 classificabili) forme *Consp.* 1, *Consp.* 18/20, *Consp.* 20.4, *Consp.* 7.2.1, *Consp.* 14.1 e *Consp.* 36 con caratteristiche del corpo ceramico e del rivestimento che rimandano alla produzione nord-italica e, in particolare, all'area padana. La presenza di materiale padano di età augustea è confermata anche da una coppa, forma *Consp.* 7.2.1, con tracce del bollo in cartiglio centrale con iscrizione su doppio registro: ...SSI...LM. Potrebbe trattarsi di PASSI (ENUS)/ TELAMO, noto produttore dell'area padana attivo durante l'età augustea⁷.

Oltre alla terra sigillata nord-italica, l'area ha restituito frammenti di ceramica a pareti sottili (fr. 4 di cui fr. 3 classificabili), in particolare due bicchieri cilindrici del tipo Ricci I/161 e Ricci I/169 e un bicchiere dalla forma globulare con orlo estroflesso. Gli esemplari presentano un corpo ceramico scuro (cottura in atmosfera riducente), tipico delle produzioni dell'Italia settentrionale⁸, e beige (cottura in atmosfera ossidante), che rimanda all'area di produzione centro italiana⁹, il tutto databile all'età augusteo-tiberiana, dunque tra il 20 a.C. e il 37 d.C.

In associazione alle ben note produzioni romane è stato rinvenuto anche vasellame da fuoco che è possibile attribuire ancora alla tradizione locale/celtica e che sembra suggerire un'occupazione dell'area senza soluzione di continuità dal periodo pre-urbano all'età di Tiberio¹⁰.

MATERIALE DIAGNOSTICO PROVENIENTE DALLA FASE I					
Classe	Area Prod.	Forma	Tipo	Datazione	NMI
<i>Sigillata Italica</i>	Nord italica	Piatto	Conspectus 1.1	40 – 10 a. C.	3
<i>Sigillata Italica</i>	Nord italica	Piatto	Conspectus 18/20	Età augusteo - tiberiana	1
<i>Sigillata Italica</i>	Nord italica	Piatto	Conspectus 20.4	10 a. C. – fine I sec. d. C.	1
<i>Sigillata Italica</i>	Nord Italica	Coppa	Conspectus 7.2.1	10 a. C. – 10 d. C.	1
<i>Sigillata Italica</i>		Coppa	Conspectus 14.1	20 – 5 a. C.	1
<i>Sigillata Italica</i>	Nord italica	Coppa	Conspectus 36	Età augusteo - tiberiana	2
<i>Pareti Sottili</i>	Italia centrale	Bicchiere	Ricci I/161	Età augustea	1
<i>Pareti Sottili</i>	Italia sett.	Bicchiere	Ricci I/169 = Mar. XII	Età augustea	1
<i>Pareti Sottili</i>	Italia centrale	Bicchiere	Non id.		2
<i>C. Comune</i>	Tradizione celtica	Olla	olla con orlo a profilo triangolare impostato su un alto labbro pendente		1
<i>C. Comune</i>		Coperchio	Orlo indistinto		1
<i>Anfora</i>	Adriatica	Anfora	Ovoidale adriatica	Metà - seconda metà I a. C.	1
<i>Reperti numismatici</i>		Moneta	Asse di Tiberio	34-37 d. C.	1
<i>Attestazioni epigrafiche</i>	Nord italica	Coppa	PASSI (ENUS)/ TELAMO	Età augustea	1
<i>Attestazioni epigrafiche</i>		Tegola	LVPERC, TMOLI		3
Datazione Periodo: età augustea – metà I sec. d. C.					

⁷ L'esemplare trova confronti in ambito urbano con quanto riscontrato presso lo scavo del Giardino dei Ragazzi.

⁸ L'impasto può essere rosso cupo nel nucleo, tendente al marrone o al violaceo o completamente grigio, con frequenti piccoli inclusi bianchi (calcarei) e rari inclusi neri puntiformi, duro, ruvido in frattura; entrambe le superfici sono di colore nero, non verniciate, rese ruvide dalla presenza di inclusi nell'impasto (sabbatura mista all'impasto). Lo spessore delle pareti va dai mm 2 ai mm 4. Tale gruppo di impasto, denominato "Gruppo A" per i materiali provenienti dai contesti di Piazza San Francesco e di Piazza Roncas, trova corrispondenza con il "Gruppo E" di Alba Pompeia (LEVATI 1997, pp. 419-431) e con il "Gruppo PS2" di *Eporedia*, entrambi attribuiti alle produzioni dell'Italia settentrionale.

⁹ L'impasto ha colore variabile dal marrone chiaro-beige al nocciola, all'arancio-rossastro, ben depurato, con rarissimi piccoli inclusi bianchi (calcarei) puntiformi, ruvido al tatto; superficie esterna liscia, talora rivestita con ingobbio molto diluito, dal colore bruno / rosato. Tale gruppo di impasto, denominato "Gruppo C" per i contesti di Piazza San Francesco e di Piazza Roncas, trova corrispondenza con il "Gruppo A" di Alba Pompeia ed è generalmente attribuito alle officine dell'Italia centrale.

¹⁰ Si tratta di un'olla non tornita con orlo a profilo triangolare impostato su un alto labbro pendente. La forma ricorre anche nella produzione in ceramica comune tornita.

Tra i contenitori da trasporto è stato rinvenuto un esemplare di anfora ovoidale adriatica, in circolazione a partire dalla metà del I sec. a.C.

Importante la presenza nei medesimi contesti di materiale edilizio timbrato a nome di LVPERC e TMOLI, bolli già noti in altri contesti urbani ma sinora rinvenuti in stratigrafie tarde e dunque di difficile collocazione cronologica¹¹.

Il “range” cronologico della fase I è confermato anche da un asse, rinvenuto nello strato di rialzamento precedente alla messa in opera del pavimento dell’ambiente D dell’*ins.* 30, attribuito all’imperatore Tiberio coniato a nome del Divo Augusto¹².

FASE II - SVILUPPI NELLA PLANIMETRIA DELLE *INSULAE* 29 E 30

La fase II è caratterizzata da sviluppi di tono minore nella planimetria delle due *insulae*, in particolare dell’*ins.* 30, dove sono attestate modifiche strutturali di alcuni ambienti. Appartengono a questo periodo la costruzione di una canaletta all’interno dell’ambiente C, dalla quale proviene una tegola intera con bollo in cartiglio rettangolare “P...ERSATVRNI”¹³, e inoltre la realizzazione di un muro divisorio interno all’ambiente E.

Le unità stratigrafiche attribuite alla fase II hanno restituito pochissimo materiale ceramico e comunque poco utile ai fini di una datazione assoluta¹⁴. La mancanza di materiale ceramico, in genere, è dovuta al grande processo di spoliazione che ha interessato l’area in occasione delle nuove attività edilizie del III sec. d.C. Viene di conseguenza proposto un “range” cronologico molto ampio che va dalla seconda metà del I sec. d.C. alla prima metà del III sec. d.C.

La continuità di vita delle due *insulae* e dell’area del *cardo minor* è comunque testimoniata dalla grande quantità di materiale ceramico residuale rinvenuto all’interno delle unità stratigrafiche di fase III che rimanda ai primi due secoli dell’impero.

FASE III - NUOVA ATTIVITÀ EDILIZIA

La fase III è caratterizzata da una nuova attività edilizia datata, sulla base del materiale ceramico, a partire dalla seconda metà del III sec. d.C.

La costruzione di nuovi muri divisorii modifica notevolmente la planimetria originaria delle *ins.* 29 e 30, stravolgendo l’organizzazione degli spazi interni con la creazione di nuovi ambienti (fase III.1)¹⁵.

Alla costruzione dei nuovi muri divisorii interni agli isolati segue un’attività di rialzamento dei piani pavimentali dei nuovi ambienti così costituiti (fase III.2). La sequenza stratigrafica è caratterizzata per entrambe le *insulae* da una serie di scarichi di materiali, dallo spessore consistente, ai quali segue la messa in opera dei piani pavimentali in cementizio e/o in cocciopesto. Questi scarichi sono costituiti per lo più da materiale edilizio in stato frammentario (laterizi, tegole, travertino) proveniente dall’attività che ha interessato le fasi precedenti, ovvero distruzione delle vecchie strutture e dei vecchi piani pavimentali, costruzione dei nuovi muri perimetrali interni.

Anche l’*ins.* 29 è interessata da un’intensa attività edilizia, forse ma non necessariamente contemporanea, che trasforma radicalmente la planimetria interna dell’isolato con la costruzione di un nuovo ambiente (ambiente A’ in luogo dell’ambiente A) riscaldato con un sistema a ipocausto.

Nell’area compresa tra le due *insulae* è registrato un intervento di rialzamento del piano stradale e del marciapiede conseguente al rifacimento del sistema fognario.

Il momento finale della fase III (fase III.B) è caratterizzato in linea generale da attività di distruzione delle

¹¹ Entrambi i marchi sono stati rinvenuti in Piazza Roncas in associazione ai laterizi firmati a nome di *L. Atrorius*, all’interno di unità stratigrafiche attribuite alla fase III.B contenenti materiale edilizio proveniente dalla distruzione del c.d. edificio meridionale. La presenza di bolli LVPERC e TMOLI in contesti di fase I.3 in Piazza San Francesco potrebbe gettare nuova luce sulla datazione di tali prodotti. Un fr. di tegola con tracce del bollo TMOLI è stato rinvenuto anche presso il saggio 13 della Caserma Testafochi all’interno del riempimento di un taglio di asportazione di un’ipotetica struttura attribuita alla fase romana primaria (fase II CTF) ancora in corso di studio.

¹² GALLO, OTTOZ 2009, p. 61 (RP36 US127b int. inf.).

¹³ Si tratta di PPVALERSATVRNI già attestato al Gran San Bernardo (AMABILI 2008, pp. 364-365).

¹⁴ Occorre segnalare la presenza di terra sigillata sud gallica accanto alla già nota produzione italiana e di un esemplare di olla in ceramica comune del tipo con orlo a estremità appuntita, internamente incavato. Nei contesti milanesi il tipo è datato alla fine I sec. a.C. - I sec. d.C. (SCAVI MM3 1991, tipo 26, p. 156, tav. LXIV, fig. 6); a Luni il tipo è datato tra l’età tiberiana e gli inizi del II sec. d.C. (LUNI I, tav. 61, 5). Esemplici analoghi sono stati rinvenuti in Piazza Roncas in strati datati alla metà del I sec. d.C. (Fase II A. Cfr. *I contesti stratigrafici dell’area di Piazza Roncas: i materiali ceramici* 2011, tav. XIV, fig. 5).

¹⁵ Ambienti G, H, I, J, K per l’*ins.* 30 e ambiente A’ per l’*ins.* 29.

strutture, asportazione dei pavimenti e crollo delle coperture degli ambienti (*ins.* 30), da una scarsa manutenzione dei pavimenti (*ins.* 29) e dal disuso del sistema fognario romano (*cardo minor*).

La maggior parte del materiale edilizio rinvenuto proviene dall'*ins.* 30. Gli strati di rialzamento dall'ambiente K hanno restituito una grande quantità di frammenti di intonaco parietale dal colore bianco, rosso, giallo e con decorazioni figurate (bande nere su fondo bianco) proveniente dai paramenti interni delle strutture perimetrali degli ambienti precedenti¹⁶. Inoltre, la successiva preparazione per il nuovo piano pavimentale ha restituito anche una cornice in marmo bianco e grappe in ferro che sembrano suggerire la presenza di un più pregiato rivestimento parietale in marmo. I frammenti di cocciopesto rinvenuti tra le macerie potrebbero essere interpretati come segno della spoliazione della pavimentazione dei vecchi ambienti.

Dagli strati di crollo delle coperture degli ambienti dell'*ins.* 30 proviene una grande quantità di materiale edilizio. Due frammenti di tegole conservano il bollo in cartiglio rettangolare RPA. Si tratta di un bollo pubblico *R(es) P(ublica) A(ugustanorum)* già noto in Aosta, da riferire alla fase costruttiva della colonia e dunque al periodo che va dalla fondazione all'età giulio-claudia¹⁷. Dal crollo del tetto dell'ambiente J quattro tegole con bollo PVBLIC e una con bollo ...V...AC... Il primo è un marchio pubblico = *P(ublica) (tegula)* già noto ad Aosta, al Gran San Bernardo e al Piccolo San Bernardo¹⁸; il secondo non è stato ancora identificato. Il bollo PVBLIC è attestato anche su una tegola rinvenuta nello strato di macerie dell'ambiente F, in associazione a due tegole con bollo SEPPI, marchio privato da collegare a *Seppius* un noto produttore attivo nel territorio aostano¹⁹.

Tra le macerie il rinvenimento di frammenti di *bipedales*, porzioni di pavimento in cocciopesto con impronte triangolari, lastre di marmo dalla forma triangolare e rettangolare sono segni evidenti della spoliazione di un precedente pavimento verosimilmente in *opus sectile*. Un disco di terracotta con bollo T<<<<< potrebbe inoltre far ipotizzare la presenza del sistema di riscaldamento ad ipocausto. Ancora tra le macerie sono stati recuperati blocchi di travertino provenienti dalle strutture e frammenti di intonaco bianco e rosso (rivestimenti parietali).

Datazione Fase III (tav. I)

Il materiale ceramico che data la fase III è cronologicamente molto omogeneo. Si tratta di classi, forme e tipi prodotti a partire dalla seconda metà del III alla metà del IV sec. d.C., oltre ad un reperto numismatico di età costantiniana. È attestata la terra sigillata africana (fr. 5 di cui 1 classificabile) nella forma della scodella con orlo indistinto, H. 50, da attribuire alle officine della sigillata C2 per caratteristiche del corpo ceramico e del rivestimento, produzione la cui diffusione si data generalmente tra la metà del III e la metà del IV sec. d.C.

Accanto alla ceramica fine da mensa di produzione africana occorre segnalare il ritrovamento in questa fase dei primi esemplari in terra sigillata chiara B, produzione originaria della Valle del Rodano²⁰. Si tratta di vasellame caratterizzato da corpo ceramico dal colore arancio vivo, depurato o mediamente depurato, tenero al tatto e con rivestimento dal colore arancio, simile all'impasto, opaco, sottile e scrostato. La presenza ad Aosta di tale classe ceramica è stata messa in dubbio da R. Mollo Mezzena, che riconosceva piuttosto una sigillata chiara "tipo B", produzione più tarda (prima metà III sec. d.C.) e con un'area di fabbricazione diversificata rispetto a quella originaria²¹.

Tale classe ceramica durante la fase III presenta un repertorio morfologico piuttosto limitato (fr. 12 di cui 7 classificabili), costituito in prevalenza dalle coppe del tipo Lamb. 2, Lamb. 8, Desbat 13 e dal mortaio Desbat 30 ben riconoscibile per la presenza all'interno della vasca di un sottile strato di inclusi litici e dalla caratteristica parete esterna costolata.

¹⁶ Si tratta dei muri divisorii interni agli ambienti D/E, USM21 e USM102, costruiti durante la fase I.2 e demoliti durante la fase III.1. Il materiale recuperato all'interno degli scarichi funzionali al rialzamento del piano pavimentale del nuovo ambiente K permette di ricostruire l'apparato decorativo dell'ambiente D: pavimento in cocciopesto/cementizio, marmo bianco nella parte inferiore delle pareti, intonaco bianco, rosso e grigio nella parte superiore.

¹⁷ AMABILI 2008, pp. 362-363; BAROCELLI 1984, pp.60-61; RIGHINI 2008; TACCIA NOBERASCO 1983.

¹⁸ AMABILI 2008; BAROCELLI 1932; RIGHINI 2008; TACCIA NOBERASCO 1983.

¹⁹ Cfr. *I contesti stratigrafici dell'area di Piazza Roncas: i materiali ceramici* 2011, pp. 66-67; AMABILI 2008; BAROCELLI 1932; RIGHINI 2008; TACCIA NOBERASCO 1983.

²⁰ Secondo il Lamboglia (LAMBOGLIA 1958) la chiara B è diffusa a Ventimiglia dalla metà del II sec. d.C. alla metà del secolo successivo. In altri contesti, come per esempio a Vaison nella Valle del Rodano (DESBAT, PICON 1986, pp. 5-18), oltre il 250 d.C. la chiara B si trova in associazione con la c.d. lucente e le forme più tarde di chiara B che sembrano ispirarsi al repertorio della sigillata africana (prod. C).

²¹ La cronologia proposta dalla studiosa (MOLLO MEZZENA 1992, p. 280) si basa sull'associazione di questi esemplari con i contenitori in pietra ollare, la cui datazione è ancora controversa. Secondo R. Mollo Mezzena questi ultimi fanno la loro comparsa a partire dalla prima metà del III sec. d.C. In base ai recenti scavi, si può invece affermare che contenitori in pietra ollare sono presenti, seppur in numero molto ridotto, ad Aosta anche in contesti precedenti a tale data (per es. i contesti ancora inediti di Piazza Roncas).

Due coppe possono essere ricondotte alla produzione di terra sigillata lucente, ovvero vasellame caratterizzato da un corpo ceramico più scuro di quello della chiara B, dal colore bruno-rossastro con inclusi bianchi e neri puntiformi, ruvido al tatto e con rivestimento disomogeneo, bruno, con sfumature violacee quasi metallescenti²².

In associazione alle classi ceramiche sopra elencate è documentata la pietra ollare rappresentata per la fase III da un solo esemplare.

Per quanto riguarda la ceramica comune (fr. 38 di cui 7 classificabili) la forma maggiormente attestata è l'olla del tipo a labbro estroflesso e del tipo a labbro modanato con o senza decorazione a tacche sulla spalla; un esemplare rimanda all'olla/brocca tipo D1f Alba. Un'altra forma documentata per la ceramica comune è quella del mortaio in *opus doliare*.

Alla produzione ad impasto grigio (fr. 14 di cui 7 classificabili) sono da attribuire l'olla ad orlo modanato, a breve labbro concavo, a basso collo verticale e l'olletta/urna con orlo verticale assottigliato (tipo Mollo tav. II, h) e con labbro estroflesso (tipo Mollo tav. II, d).

Alla produzione da fuoco (fr. 19 di cui 4 classificabili) sono attribuite olle a labbro estroflesso, a labbro modanato, un esemplare non identificato con labbro estroflesso e corpo carenato.

Le unità stratigrafiche di fase III di entrambi gli isolati e dell'area della sede stradale hanno restituito anche materiale residuale datato tra l'età della fondazione (o periodo immediatamente precedente) e il II sec. d.C.²³.

MATERIALE DIAGNOSTICO PROVENIENTE DALLA FASE III					
Classe	Area Prod.	Forma	Tipo	Datazione	NMI
Sigillata Africana	Prod. C	Scodella	H. 50	metà III – metà IV sec. d. C.	3
Sigillata Chiara B		Coppa	Lamb. 2	130-300 d. C.	3
Sigillata Chiara B		Coppa	Lamb. 8	200-270 d. C.	2
Sigillata Chiara B		Coppa	Desbat 13	150-200 d. C.	1
Sigillata Chiara B		Mortaio	Desbat 30	140 - 200 d. C.	1
Sigillata Chiara B		Coppa	Non id.	Post metà II sec. d. C.	5
Sigillata Lucente		Coppa	Non id.	Post metà III sec. d. C.	4
C. Comune Dep.		Olla	a labbro estroflesso	III – IV sec. d. C.	2
C. Comune Dep.		Olla	a labbro modanato		2
C. Comune Dep.		Olla	ad alto collo cilindrico		1
C. Comune Dep.		Olla/brocca	tipo D1f Alba	Prima metà III – IV sec. d. C.	1
C. Comune Dep.		Mortaio in <i>opus doliare</i>	Tipo 14 MM3	Metà III – V sec. d. C.	1
C. Comune Dep.		Coperchio	labbro indistinto con orlo a profilo arrotondato		1
C. Comune Dep.		Coperchio	Orlo estroflesso		2
C. Comune Dep.		Olla	a labbro modanato		1
C. Comune Dep.		Olla	a breve labbro concavo		2
C. Comune Dep.		Olla	a basso collo verticale		1
C. Comune Dep.		Olla	Tipo 90 MM3	III – IV sec. d. C.	2
C. Comune Dep.		olletta/urna	Mollo tav. II, d	III – IV sec. d. C.	1
C. Comune Dep.		Olletta / bicchiere	Mollo tav. II, h	III – IV sec. d. C.	1
C. Comune Dep.		Ciotola / coperchio	Orlo rientrante		1
C. da fuoco		Olla	a labbro modanato		1
C. da fuoco		Tegame	Orlo indistinto		1
C. da fuoco		Olla	A labbro estroflesso		3
C. da fuoco		Olla	Non id.		1
C. da fuoco		Coperchio	Orlo indistinto		1
Pietra Ollare		Contenitore	Troncoconico	Post metà III sec. d. C.	1

Datazione Periodo: seconda metà III - metà IV sec. d. C.

²² LAMBOGLIA 1963, pp. 163-179.

²³ Tra il materiale ceramico più antico si segnala un tegame non tornito caratterizzato da orlo leggermente rientrante e variamente sagomato, parete rigonfia e corpo globulare. È attestata la terra sigillata di produzione nord italiana con coppe (*Consp.* 13, *Consp.* 14.2.3, *Consp.* 22; e *Consp.* 36, Drag. 29), piatti (*Consp.* 1.1), bicchiere tipo Aco e calice non id.; terra sigillata gallica rappresentata da coppe Drag. 27, Drag. 37 e Drag. 33 prodotte da fabbriche meridionali e orientali; una lucerna rivestita da vetrina verde tipica della produzione imperiale; una coppa a pareti sottili tipo Ricci II/408 (=Mar. XXXVI); lucerne del tipo a canale *Loesch. X a* (Fig. 6), a disco e un esemplare con riflettore plastico; un tegame a vernice rossa interna. Per la ceramica comune un'olla da dispensa con orlo a profilo triangolare impostato su un alto labbro pendente, un coperchio con pomolo a profilo troncoconico, arrotondato, superiormente appiattito e un esemplare di brocca con orlo estroflesso, distinto a profilo arrotondato. Tra il materiale anforaceo residuale sono attestate: una Dressel 6 A, Dressel 6B, un'anfora del tipo con orlo ad imbuto, due esemplari di contenitore troncoconico da olive e un'anfora *Gauloise* 1-5, tutti datati tra la fine del I sec. a. C. e il II sec. d. C.

Oltre al materiale ceramico sono da segnalare ornamenti da *toiletta*²⁴, oggetti in metallo²⁵ e reperti numismatici tra cui un *follis* coniato nella zecca di Treviri nel 318-319 d. C. a nome di Costantino²⁶. Dall'ambiente J dell'*ins.* 29 provengono, inoltre, due notevoli placche in bronzo decorate a smalto e vetro millefiori. Queste ultime, recentemente edite da P. Framarin e attualmente esposte al MAR, presentano una decorazione complessa realizzata con l'ausilio di inserti in pasta vitrea e in vetro millefiori. Una è stata interpretata come elemento decorativo di un manico di strigile²⁷.

FASE IV - ATTIVITÀ TARDE

La fase IV è caratterizzata da nuovi interventi edilizi che interessano soprattutto l'*ins.* 30 cambiandone radicalmente la planimetria. La demolizione del muro perimetrale nord e la successiva costruzione di nuove strutture che invadono la sede stradale del decumano tradiscono una volontà di rottura rispetto al regolare impianto urbano di *Augusta Praetoria* in questa parte della città.

Le nuove attività edilizie che hanno interessato l'*ins.* 30 determinano una nuova divisione interna dello spazio con la creazione di rinnovati ambienti e piani pavimentali purtroppo non conservati, ma che possono essere immaginati sulla base del materiale edilizio recuperato nella stratigrafia successiva. Occorre infatti segnalare la presenza di lastre di marmo bianco e grigio, tessere musive, porzioni di pavimento in cocciopesto e cementizio, oltre a materiale proveniente dalle coperture e dalla demolizione delle strutture.

Questa intensa attività edilizia non sembra interessare l'*ins.* 29 e la sede stradale che continua anzi a funzionare senza soluzione di continuità. In particolare l'area del *cardo* testimonia un'alternanza di battuti e depositi alluvionali che invadono il marciapiede con un conseguente ampliamento della sede stradale a discapito delle crepidini.

Il momento finale della fase IV (fase IV.3) è caratterizzata da interventi di demolizione delle strutture e dei pavimenti, dall'abbandono degli edifici e dal successivo riempimento degli ambienti con varie azioni di spoliazione finalizzate al recupero del materiale edilizio.

Datazione Fase IV (tav. II)

Dagli strati di rialzamento e di preparazione, funzionali ai nuovi piani pavimentali degli ambienti M, N e K dell'*ins.* 30 (fase IV.2) proviene materiale datato al pieno IV - metà V sec. d.C. Un *terminus post quem* è suggerito anche dai reperti numismatici rinvenuti all'interno degli ambienti N ed M, in particolare due centenniani a nome di Costante e Costanzo II datati rispettivamente al 326-337 d.C. e al 337-361 d. C. e una moneta non id. datata tra la metà del IV e gli inizi del V sec. d. C.²⁸. Gli stessi depositi hanno anche restituito ornamenti da *toiletta*²⁹.

Le classi ceramiche che identificano il momento finale della fase IV (fase IV.3), e che consentono di datare l'abbandono e il disuso degli ambienti, consistono in terra sigillata africana (fr. 18 prod. C e D). Alle produzioni in C2 e C3 è possibile attribuire 5 esemplari di scodella con orlo indistinto, forma H. 50, e una sua variante, forma H. 62 B, oltre ad alcuni frammenti la cui tipologia non è stata riconosciuta a causa del cattivo stato di conservazione. Alla successiva produzione C4, datata tra la fine del IV e il V sec. d.C., si attribuisce una coppetta con orlo a tesa orizzontale con labbro ingrossato e pendente, forma Lamb. 57 = H. 73 A/B. Alla più tarda delle produzioni africane, la D, appartengono la scodella con orlo inclinato all'interno che si congiunge con la parete a spigolo vivo, forma Lamb. 54 bis = H. 61, n. 3, e una scodella a pareti ricurve con largo orlo liscio inclinato verso il basso, forma Lamb. 51 B = H. 59, n. 7.

²⁴ Tra cui cinque spilli in osso variamente lavorati, un esemplare in bronzo, uno placcato d'argento.

²⁵ Un ago e un cucchiaino in bronzo.

²⁶ GALLO, OTTOZ 2009, p. 62 (RP29 US76 cod. Lab. 03-2690, RP33 US46 cod. Lab. 03-2691, RP90 US81 Cod. Lab. 03-2872, RP91 US82C cod. Lab. 03-2873).

²⁷ FRAMARIN, c.s.; Guida MAR 2014, p. 104.

²⁸ GALLO OTTOZ 2009, p. 62 (RP9, RP10, RP11 US23 sud). Ad un periodo di poco precedente rimandano un *follis* a nome di Massenzio (RP13 US23 nord) e un antoniniano a nome di Claudio II (RP12 US23 nord). Dall'ambiente K proviene un *follis* a nome di Costantino (RP24 US65B Cod. Lab. 03-2687).

²⁹ Si tratta di spilli in osso con estremità variamente lavorata (a funghetto, a chicco di riso, ovoidale appiattito o semplicemente ingrossato). Esemplari simili si rinvennero in Piazza San Francesco già nella fase III.B all'interno degli strati di spoliazione e demolizione degli ambienti K ed F e sono dunque da riferire al momento di vita degli ambienti. Gli esemplari rinvenuti in contesti di fase IV.2 provengono dall'ambiente F, N e un individuo dalla sede stradale.

La classe della terra sigillata chiara B (fr. 33) è rappresentata da coppe del tipo Darton 1, Darton 44, Lamb. 8, Lamb. 4/35, un piatto del tipo Lamb. 4/23, due olle Desbat 53 e Lamb. 28, e un coperchio simile al tipo Lamb. 18 = Desbat 4. Alcuni esemplari potrebbero essere attribuiti indistintamente alla produzione in terra chiara B o alla terra sigillata lucente³⁰. Si tratta di 5 coppe del tipo Lamb. 1/3, Lamb. 2/37, Lamb. 3/8.

Alla produzione di terra sigillata lucente (fr. 15) è possibile attribuire 4 esemplari di coppe Lamb. 2/37, un mortaio Lamb. 45, oltre a frammenti di coperchio con orlo ingrossato di cui non sono noti confronti.

È ben attestata anche la produzione tarda regionale (fr. 7 di cui 5 classificabili) rappresentata da 3 esemplari di olletta / bicchiere nella variante a collo cilindrico con corpo ovoidale (tipo Mollo II, h), simile alla coeva produzione di ceramica comune ad impasto grigio³¹; una coppa e un'olletta non id. possono essere attribuiti alla produzione tarda regionale per caratteristiche del corpo ceramico e del rivestimento³².

Per quanto riguarda la ceramica comune è ben documentata la produzione ad impasto grigio (fr. 6 classificabili), presente nella forma dell'olletta / bicchiere a collo cilindrico con corpo ovoidale morfologicamente simile alla coeva produzione in tarda regionale ma caratterizzata da un'argilla dal colore grigio chiaro, ben depurata con o senza ingobbio; continua la presenza dell'olla a breve labbro concavo e a labbro modanato, una ciotola / coperchio con orlo rientrante.

La ceramica comune da mensa e da dispensa è rappresentata da 5 esemplari di olla del tipo a labbro estroflesso, 3 esemplari che potrebbero essere attribuiti indistintamente alla forma dell'olla o della brocca, del tipo con orlo indistinto o con il profilo ad S, una ciotola / coperchio con orlo rientrante e da un esemplare di coperchio con orlo ingrossato, ribattuto sulle pareti, a sezione triangolare, parete poco convessa simile al tipo 10 MM3 datato nei contesti milanesi a partire dalla metà del V sec. d.C.

Tra le forme utilizzate in cucina occorre segnalare la presenza di 9 esemplari di olla del tipo a labbro estroflesso con orlo variamente ingrossato, 2 esemplari di tegame con labbro rientrante, parete obliqua poco convessa, fondo piano che ricorda il tipo 6 MM3 datato nei contesti milanesi tra la seconda metà del IV e la prima metà del V sec. d.C., un coperchio con orlo ingrossato dal profilo arrotondato, pareti a concavità accentuata.

Le stratigrafie della fase IV.3 hanno anche restituito un esemplare di contenitore da trasporto di produzione africana del tipo Africana II e 8 contenitori in pietra ollare attribuiti dalla forma cilindrica o troncoconica.

All'interno dell'*ins.* 30 sono stati rinvenuti anche abbondanti ornamenti da *toiletta*³³, materiale in metallo³⁴ e numerosi reperti numismatici³⁵ che suggeriscono come *terminus post quem* per la fase IV.3 la fine del IV sec. d.C. confermando i dati forniti dallo studio del materiale ceramico.

Durante la fase IV.3 si verifica la distruzione e il riempimento degli ambienti B e C dell'*ins.* 29. All'interno dell'ambiente C è stato possibile riconoscere uno strato di macerie ricco di materiale edilizio proveniente dal crollo del pavimento riscaldato: grandi mattoni (*bipedales* o *sesquipedales*) e dischi di terracotta di circa cm 20 di diametro con tracce di malta rosata utilizzata come legante per le *pilae*, frammenti di cocciopesto rosa con impronte triangolari, lastre di marmo bianco, grigio (bardiglio) dalla forma triangolare e rettangolare.

Tra le macerie anche elementi pertinenti al crollo dei paramenti interni delle strutture, in particolare frammenti di intonaco bianco, rosso, azzurro legato a malta grigiastria molto fine, frammenti di lastre di marmo bianco e una cornice modanata anch'essa in marmo bianco, ed elementi provenienti dal crollo della copertura dell'ambiente.

Il materiale recuperato all'interno dell'ambiente C, negli strati di crollo e demolizione, sembra voler suggerire la presenza di un piano rialzato, caratterizzato da un pavimento in *opus sectile*. Dal basso verso l'alto il pavimento (*suspensura*) può essere così ricostruito: su un piano in cementizio si elevano *pilae* costituite da dischi di terracotta di circa cm 20 di diametro legati tra loro da cocciopesto misto a malta rosata; i pilastri sorreggevano uno (o forse anche due) strati di grandi mattoni (*bipedales*), sopra il quale si distribuiva uno spesso strato di cocciopesto destinato ad ospitare le lastre in marmo. Il motivo decorativo è ignoto ma la presenza di un numero molto consistente di lastre di marmo bianco e grigio dalla forma rettangolare e triangolare suggerisce un disegno geometrico.

³⁰ Alcune forme sono comuni alla chiara B e alla lucente; talora è possibile notare una *contaminatio* che si riflette oltre che nel repertorio formale anche in alcuni aspetti tecnici del corpo ceramico e del rivestimento. La *contaminatio* è ben visibile nella resa della vernice che può presentarsi lucente all'interno e arancio vivo all'esterno o viceversa.

³¹ BRECCIAROLI TABORELLI 1998, fig. 256, n. 6; MOLLO MEZZENA 1992, tav. II, h.

³² Con la denominazione tarda Regionale si indica vasellame ben noto in area padana e subalpina nord-occidentale. Secondo Brecciaroli-Taborelli (BRECCIAROLI TABORELLI 1998, p. 282 e ss.) si tratta di ceramica con caratteri specifici derivanti da una commistione di modelli di tradizione italica e gallica influenzati dalla produzione tarda di sigillata africana (prod. D). La forma più caratteristica e anche più ricorrente nei contesti aostani analizzati è l'olletta/urna ad impasto ben depurato, con collo cilindrico e corpo ovoidale prodotta in impasto grigio o nella versione a rivestimento rosso.

³³ Tra cui 11 spilli in osso con estremità variamente ingrossata e sagomata e un punteruolo in avorio.

³⁴ Tra il materiale in metallo è da segnalare la presenza di un anello in bronzo, a fascia con castone centrale.

³⁵ In particolare un *folles* coniato nella zecca di Roma nel 326 d.C. (GALLO OTTOZ 2009, p. 62); Ae 2, coniato nella zecca di Salonicco nel 375-378 d.C. (GALLO OTTOZ 2009, p. 63); Ae 4, coniato nella zecca di Lione nel 393-394 d.C. (GALLO OTTOZ 2009, p. 63).

MATERIALE DIAGNOSTICO PROVENIENTE DALLA FASE IV					
Classe	Area Prod.	Forma	Tipo	Datazione	NMI
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. C2, C3	Scodella	H. 50	metà III – metà IV sec. d. C.	5
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. C2	Coppa	Non id.	metà III – 320/330 d. C.	1
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. C3	Piatto	H. 62 B	metà IV sec. d. C. circa (Hayes)	1
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. C4	Coppetta	Lamb. 57 = H. 73 A/B	fine IV – V sec. d. C. (Hayes)	1
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. D	Scodella	Lamb. 51 B = H. 59, n. 7	320 – 400/420 d. C. circa (Hayes). Attestazioni in contesti di fine IV – inizi V sec. d. C. (Ostia III-IV)	1
<i>Sigillata Africana</i>	Prod. D	Piatto	Lamb. 54 bis = H. 61, n. 3	325-450 d. C. (Hayes). Attestazioni in contesti di fine IV – inizi V sec. d. C. (Ostia III-IV).	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coppa	Darton 1	Post metà II sec. d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coppa	Darton 44	140-200 d. C.	2
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coppa	Lamb. 2	130-300 d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coppa	Lamb. 8	200/270 d. C.	4
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coppa	Lamb. 4/35	Post metà II sec. d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Piatto	Lamb. 4/23	130-320 d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Piatto	Lamb. 31	Post metà II sec. d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Olla	Desbat 53	170-190 d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Olla	Lamb. 28	170-190 d. C.	1
<i>Sigillata Chiara B</i>		Coperchio	Lamb. 18= Desbat 4	130-250 d. C.	1
<i>S. Chiara B/S. Lucente</i>		Coppa	Lamb. 1/3	280-350 d. C.	2
<i>S. Chiara B/S. Lucente</i>		Coppa	Lamb. 2/37	150-400 d. C.	2
<i>S. Chiara B/S. Lucente</i>		Coppa	Lamb. 3/8	150-400 d. C.	1
<i>Sigillata Lucente</i>		Coppa	Lamb. 2/37	150-400 d. C.	4
<i>Sigillata Lucente</i>		Mortaiolo	Lamb. 45	260-450 d. C.	1
<i>Sigillata Lucente</i>		Coppa	Non id.	Post metà III sec. d. C.	2
<i>Sigillata Lucente</i>		Coperchio	Orlo ingrossato	Post metà III sec. d. C.	2
<i>Tarda Regionale</i>		Coppa	Non id.		1
<i>Tarda Regionale</i>		Olletta	Mollo tav. II, h	III - IV sec. d. C.	3
<i>Tarda Regionale</i>		Olletta	Non id.	IV – V sec. d. C.	1
<i>C. Comune Dep.</i>		Olla	A labbro estroflesso		8
<i>C. Comune Dep.</i>		Olla / brocca	Tipo 6 MM3		1
<i>C. Comune Dep.</i>		Brocca	Non id.		1
<i>C. Comune Dep.</i>		Olla/brocca	Orlo indistinto		1
<i>C. Comune Dep.</i>		Olla/brocca	Orlo profilo a S		1
<i>C. Comune Dep.</i>		Olletta/bicchier e	Orlo estroflesso		3
<i>C. Comune Dep.</i>		Ciotola/coperchio	con orlo rientrante		2
<i>C. Comune Dep.</i>		Mortaiolo in <i>opus doliare</i>	tipo 13 MM3	fine I sec. a. C. – III sec. d. C.	1
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Coperchio	tipo 10 MM3	metà V – VI sec. d. C.	1
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Olletta / Bicchiere	Mollo tav. II, h	III – IV sec. d. C.	3
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Olletta / Bicchiere	a labbro estroflesso		1
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Olla	a breve labbro concava		4
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Olla	a labbro modanato		3
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Olla	Con stetta gola		1
<i>C. Comune Dep. Imp. grigio</i>		Ciotola / coperchio	Orlo rientrante		1
<i>C. da Fuoco</i>		Olla	A labbro estroflesso	III - IV sec. d. C. (anche V sec. d. C.)	9
<i>C. da Fuoco</i>		Olla	A labbro modanato		1
<i>C. da Fuoco</i>		Tegame	Tipo 6 MM3	seconda metà IV - prima metà V sec. d. C.	2
<i>C. da Fuoco</i>		Tegame	Orlo indistinto		1
<i>C. da Fuoco</i>		Coperchio	Orlo ingrossato		3
<i>C. da Fuoco Africana</i>	Orlo annerito	Piatto	Ostia I, fig. 261	Età severiana – fine IV/inizi V sec. d. C.	1
<i>Anfora</i>	Africana	Anfora	Africana II	III sec. d. C.	1
<i>Pietra Ollare</i>		Contenitore	Cilindrico	Post metà III sec. d. C.	3
<i>Pietra Ollare</i>		Contenitore	Mollo tav. V, h	IV sec. d. C.	3
<i>Pietra Ollare</i>		Coperchio	Orlo indistinto		1
<i>Pietra Ollare</i>		Contenitore	Non id.		1

Datazione Periodo: IV - V sec. d. C.

CONCLUSIONI E NUOVE PROSPETTIVE DI RICERCA

Lo studio del materiale archeologico di Piazza San Francesco ha confermato la suddivisione in fasi e sottofasi emerse nel corso dallo scavo stratigrafico ed ha permesso di stabilire una cronologia assoluta degli eventi che si sono succeduti mettendo in evidenza le associazioni ceramiche caratterizzanti ogni fase.

Con la fondazione della colonia il territorio interno alle mura cittadine subisce in breve tempo un processo di

urbanizzazione con la creazione degli assi viari e la definizione delle *insulae*. Questo fenomeno che, come dimostrato dal materiale ceramico e numismatico, ha inizio a partire dall'età augustea con uno sviluppo durante la prima metà del I sec. d.C., coinvolge inevitabilmente l'area prossima al Foro e alle terme pubbliche. Il materiale ceramico che caratterizza questa prima fase edilizia rientra nella tradizione ormai pienamente romana con la presenza di vasellame fine da mensa in prevalenza di produzione nord-italica.

Nel corso dei primi due secoli dell'impero, alle produzioni italiche si affiancano i prodotti delle officine galliche, in particolare della Gallia meridionale. Lo sviluppo planimetrico dei due isolati ha restituito però poche testimonianze materiali a causa delle attività successive che ne hanno asportato strutture e stratigrafie. Il materiale ceramico è per lo più residuale, rinvenuto all'interno di strati di III e IV sec. d.C. Un fenomeno analogo è stato riscontrato anche in Piazza Roncas, il cui recente studio preliminare del materiale archeologico ha fornito un ottimo punto di partenza per il presente lavoro.

Le fasi tarde hanno restituito materiale molto omogeneo che rientra nell'ampio fenomeno culturale che investe tutto il mondo tardo romano e che vede la comparsa, a partire dalla metà del III sec. d.C., dei prodotti africani accanto alle produzioni di sigillata tarda e ai primi contenitori in pietra ollare.

La ceramica africana, la cui presenza è stata finora sottovalutata, se non addirittura negata, per la Valle d'Aosta, è rappresentata dalle produzioni da mensa degli *ateliers* della C (C2, C3 e C4) e poi della D, dalla ceramica da cucina nella produzione ad orlo annerito e dai contenitori da trasporto³⁶. Questi prodotti, diffusi in tutto l'impero romano, costituiscono un importante appiglio cronologico nello studio delle produzioni tardo romane, poiché vantano una lunga tradizione di studi sulle tipologie, sulle attività delle diverse officine e sulla loro datazione³⁷. Nei contesti di Piazza San Francesco (e anche di Piazza Roncas) il vasellame africano si rinviene sempre associato alle c.d. produzioni tarde. Questo fenomeno è molto importante poiché fornisce nuovi e significativi dati per la conoscenza di produzioni la cui denominazione e datazione risultano ancora molto controverse e confuse.

Lo studio del materiale archeologico di Piazza San Francesco, infatti, ha il merito non solo di aver consentito di definire una crono-tipologia del materiale sulla base di un contesto stratigrafico affidabile, ma ha anche permesso di individuare alcune caratteristiche ricorrenti per le classi ceramiche tardo romane presenti nel territorio. Un'analisi macroscopica degli impasti e dei rivestimenti, infatti, insieme ovviamente allo studio tipologico-morfologico, ha consentito di poter distinguere, all'interno del generico gruppo delle produzioni tarde, classi ceramiche ben precise. In particolare sono stati individuati esemplari che per fattura e tipologia sono affini alla Sigillata Chiara B, alla Lucente e alla c.d. Tarda Regionale.

Un altro risultato importante raggiunto dall'analisi del materiale archeologico di Piazza San Francesco riguarda l'individuazione e la definizione di attestazione epigrafiche su materiale edilizio, in particolare tegole impiegate nella copertura degli ambienti e dischi di terracotta facenti parte del sistema di riscaldamento ad ipocausto. Si tratta in tutti i casi di bolli in cartiglio rettangolare recante un solo nome disposto su una riga nel quale è possibile riconoscere il *dominus* o l'*officinator* o il *conductor* o ancora l'autorità pubblica, alcuni già noti per il territorio di Aosta, altri nuovi in attesa di identificazione.

Occorre qui evidenziare come i timbri a nome di LVPERC e T.MOLI, già noti in Piazza Roncas e in altri contesti aostani ancora inediti, siano stati rinvenuti in Piazza San Francesco all'interno di strati di fase I, collegati dunque al momento iniziale della costruzione delle *insulae* 29 e 30 e datati entro la prima metà del I sec. d.C. A partire dalla seconda metà del secolo è attestato il bollo P...ERSATVRNI (PPVALERSATVRNI); allo stesso periodo potrebbe essere attribuito il bollo SEPPI. Quest'ultimo marchio, rinvenuto in Piazza San Francesco in contesti tardi, è invece ben attestato in Piazza Roncas in stratigrafie più antiche. I marchi RPA e PVBLIC sono bolli pubblici da riferire alla fase costruttiva della colonia e rinvenuti in Piazza San Francesco su tegole provenienti dal crollo delle coperture degli isolati. I timbri ...V...AC..., T<<<< rimangono invece ancora da identificare.

Lo studio del materiale archeologico di Piazza San Francesco e le corrispondenze riscontrate con i dati di Piazza Roncas potrebbe rappresentare un'interessante base di partenza per una più ampia analisi circa l'evoluzione delle produzioni ceramiche di età romana della città di *Augusta Praetoria*³⁸.

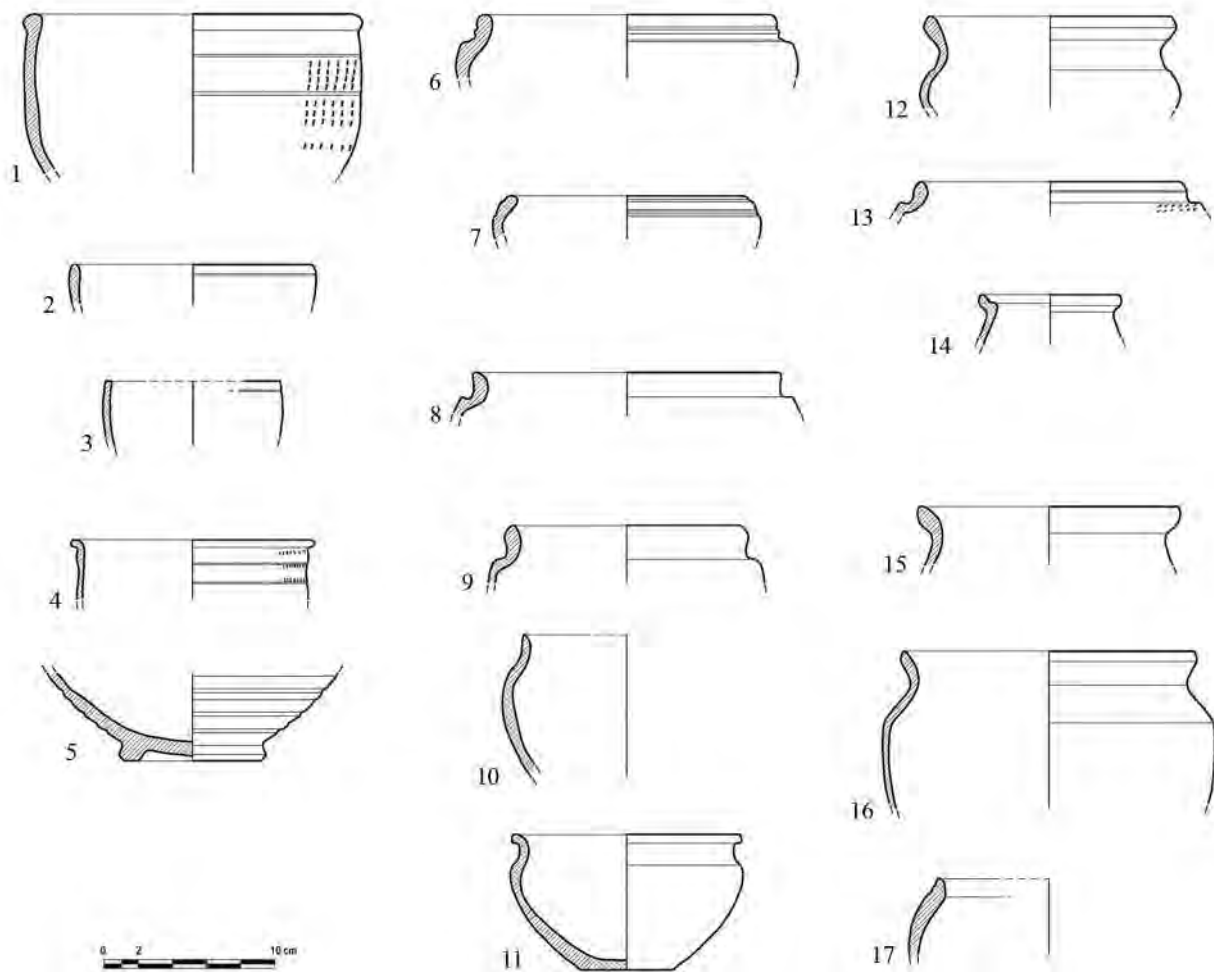
³⁶ Tra il materiale diagnostico si ricorda un'anfora Africana II; sono da segnalare anche numerosi frammenti di pareti di anfore con impasti tipicamente africani.

³⁷ Per la localizzazione delle officine africane e la datazione delle varie produzioni cfr. BONIFAY 2004, CARANDINI 1970 e TORTORELLA 1987.

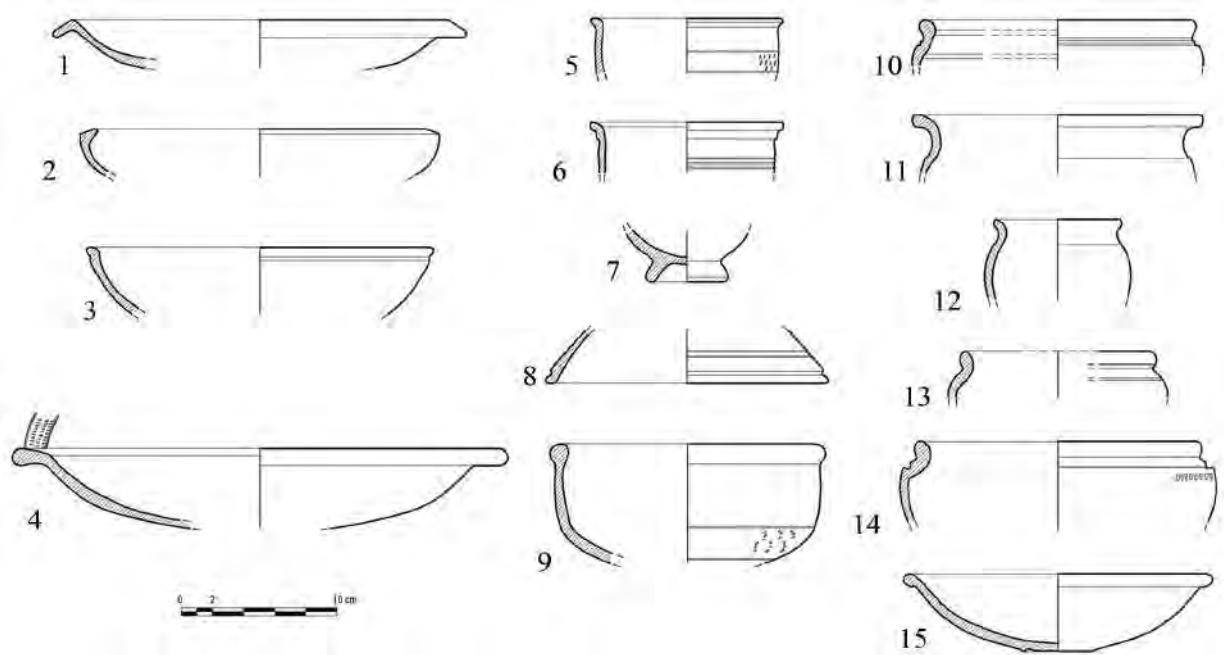
³⁸ Il progetto di studio del materiale ceramico proveniente dai nuovi scavi stratigrafici realizzati nella città di Aosta è stato fortemente voluto da P. Framarin. Al momento sono stati analizzati i contesti di Piazza Roncas (cod. 003-0272/01, /03, /04, /05, /07, /08), Piazza San Francesco (cod. 003-0110/02, /03, /04), gli scavi presso l'Ex Caserma Challant (cod. 003-0037/10, /12) e presso la Caserma Testafocchi (cod. 003-0800 da saggio 06 a saggio 20). Per la schedatura di tutto il materiale esaminato è stato utilizzato un nuovo sistema di archiviazione dei dati appositamente predisposto ed è stata iniziata una prima campionatura degli impasti ceramici. È nostro auspicio proseguire in tale lavoro e pubblicare a breve i risultati di questi studi.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AMABILI G., *Analisi preliminare dei bolli laterizi rinvenuti al Colle del Gran San Bernardo*, in *Une voie à travers l'Europe*, (11-12 Avril 2008) Fort de Bard (Vallée d'Aoste), Aosta 2008 pp. 355-367.
- BAROCELLI P., *III Zona, Alpis Poenina (Gran San Bernardo) – La valle del Buthier del Gran San Bernardo alle porte di Aosta, Formae Italiae*, Regio XI Transpadana, 1984.
- BoNIFAY M., *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR Int. Ser. 1301, Oxford 2004.
- BRECCIAROLI TABORELLI L., *La villa suburbana di Eporedia*, in Quaderni della Soprintendenza Archeologica in Piemonte, n° 15, Torino 1998, pp. 41 – 92.
- CARANDINI A., *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sulla economia della Zeugitana e della Byzacena*, in *StMisc* 15, Roma 1970, pp. 95-119.
- DESBAT A., PICON M., *Sigillée claire B et Luisant: classification e provenance*, in *Figlina* 7 1986, pp. 5-18.
- FRAMARIN P., *Una vasca-fontana nell'insula 30 di Augusta Praetoria*, in *BSBAC*, 1/2003-2004, Aosta 2005, pp. 152-153.
- FRAMARIN P., *La Domus dell'insula 30*, in *BSBAC*, 4/2007, Aosta 2008, pp. 118-122.
- FRAMARIN P., GABURRI C., WICKS D., *Indagini archeologiche in Piazza San Francesco ad Aosta (I lotto 2008-2009)*, in *BSCAC*, 6/2009, Aosta 2009, pp. 49 - 60.
- FRAMARIN P., WICKS D., *Indagini archeologiche in Piazza San Francesco ad Aosta (II lotto 2009)*, in *BSCAC*, 7/2010, Aosta 2010, pp. 54 - 61.
- FRAMARIN P., *Objects of enamelled Bronze with Millefiori glass insertion from Augusta Praetoria Salassorum (Aosta, Italy)*, *Atti del XVIIth International Congresso f Ancient Bronzes (Izmir, 21-25 maggio 2011)* c.s.
- GALLO C., OTTOZ L., *Le monete rinvenute nel sito di Piazza San Francesco ad Aosta*, in *BSBAC*, 6/2009, Aosta 2009, pp. 61 – 63.
- Guida Museo Archeologico Regionale Valle d'Aosta. Guida, contesti, temi*, Framarin-Pinacoli-Ronc (a cura di), Aosta 2014, p. 104.
- I contesti stratigrafici dell'area di Piazza Roncas: i materiali ceramici 2011*, relazione preliminare a cura di L. De Gregorio per Akhet srl.
- LAMBOGLIA N., *Nuove osservazioni sulla Terra Sigillata Chiara, I*, (Tipi A e B), in *RSL XXIV*, 3 - 4, 1958, pp. 257 - 330.
- LAMBOGLIA N., *Nuove osservazioni sulla Terra Sigillata Chiara, II*, (Tipi C, Lucente e D), in *RSL XXIX*, 1 - 4, 1963, pp. 145 - 212.
- LEVATI P. 1997, *Ceramica a pareti sottili: bicchieri, coppe e ollette*, in *Alba Pompeia. Archeologia della città dalla fondazione alla tarda antichità*, F. Filippi (a cura di), Alba 1997, pp. 419-431.
- MOLLO MEZZENA R., *La stratificazione archeologica di Augusta Praetoria*, in *Archeologia stratigrafica dell'Italia settentrionale*, I, Como 1988, pp. 74 – 100.
- MOLLO MEZZENA R., *Augusta Praetoria tardoantica viabilità e territorio*, in *Felix Temporis Reparatio – Atti del Convegno “Milano capitale dell'Impero romano”*, 8 – 11 marzo 1990, Milano 1992, pp. 273 – 320.
- RIGHINI V., *Bolli laterizi nelle vallate alpine*, in *Vita economica e sociale nella Cisalpina romana*, Atti delle giornate di Studi in onore di Nezio Buchi (Verona 30 Novembre – 1 Dicembre 2006), P. Basso – A Buonopane – A. Cavazere – s. Pesavento Mattioli (a cura di), Verona 2008, pp. 361-368.
- SCAVI MM3. *Ricerche di archeologia urbana a Milano durante la costruzione della linea 3 della Metropolitana 1982 - 1990*, D. Caporusso (a cura di), Milano 1991.
- TACCIA NOBERASCO V., *Marchi fittili*, in *Bollettino della Società di Studi Storici, Archeologici ed Artistici della provincia di Cuneo*, n. 89, 1983, pp. 193, 318.
- TORTORELLA S., *La ceramica africana: un riesame della problematica*, in P. Leveque, J. P. Morel (a cura di), *Céramiques hellénistiques et romaines, II*, Paris 1987, pp. 279-327.



Tav. I - Ceramica dalla Fase III. TSCB: Lamb. 2 (n. 1), Lamb. 8 (nn. 2-3), Desbat 13 (n. 4), Desbat 30 (n. 5); CC imp. grigio: olla a labbro modanato (nn. 6-7), olla a breve labbro concavo (n. 8), olla a basso collo verticale (n. 9), olletta con orlo verticale assottigliato (n. 10), olletta con labbro estroflesso (n. 11); CC dep.: olla a labbro estroflesso (n. 12), olla a labbro modanato (n. 13), olla/brocca DI f Alba (n. 14); CF: olla a labbro estroflesso (nn. 15-16), olla a labbro modanato (n. 17).



Tav. II - Ceramica dalla Fase IV. TSA: Lamb. 51b = H. 59,7 (n. 1), Lamb. 54 bis = H. 61,3 (n. 2), Lamb. 31 (n. 3); TSCB: Lamb. 4/23 (n. 4), Lamb. 2 (n. 5), Darton 1 (n. 6), Lamb. 4/35 (n. 7), Lamb. 18 = Desbat 4 (n. 8); TSluc: Lamb. 2/37 (n. 9); CC imp. grigio: olla a labbro modanato (n. 10); CC dep.: olla a labbro estroflesso (n. 11), olletta/bicchiere a labbro estroflesso (n. 12); CF: olla con stretta gola (n. 13), olla a labbro modanato (n. 14); CF. africana: Ostia II, fig. 261 (n. 15).

I PRIMI MONUMENTI CRISTIANI DELLA VALLE D'AOSTA

RENATO PERINETTI

PREMESSE

I marcati profili alpini che circoscrivono il territorio valdostano non hanno rappresentato fino a tempi relativamente recenti una reale frontiera naturale. Attraverso il solco vallivo che caratterizza il territorio e i due passi del Piccolo e Gran San Bernardo, sono transitate le principali correnti politiche e culturali europee, oltre a eminenti personaggi che ne determinarono scelte ed esiti. Proprio per questi aspetti l'enclave che oggi viene riconosciuta come Valle d'Aosta ha costituito nel tempo, pur caratterizzandosi come area periferica rispetto a molte situazioni geopolitiche, elemento di cerniera tra differenti sfere sociali e molteplici ambiti socio-culturali. Gli assi viari ne determinarono l'impronta, marcandone i destini spesso legati alle incertezze delle vicissitudini e delle sorti politiche dei territori circostanti.

Gli scavi archeologici condotti nelle più importanti chiese della diocesi hanno evidenziato la presenza di architetture debitrice delle influenze dei vari centri di potere di riferimento politico ed ecclesiastico della nostra regione che si sono avvicendati dalla tarda antichità a tutto il medioevo, evidenziando rielaborazioni, sviluppi e adattamenti locali.

La costruzione dei primi edifici cristiani è legata al processo di cristianizzazione della nostra regione dove, verso la metà del IV secolo, è attestata una comunità cristiana che ha il suo primo luogo di culto in alcuni ambienti di una *domus* tardo antica e il battistero all'interno della galleria orientale del criptoportico forense (Fig. 01). Tra la fine del IV e l'inizio del V secolo, in sostituzione dell'antica *domus*, viene invece costruita la cattedrale formata da un'unica navata absidata, due battisteri e alcuni vani secondari, ma il primo vescovo noto, Eustasio, appare solamente nel 451¹, circa quaranta/cinquant'anni dopo la costruzione della cattedrale stessa. Dovremmo quindi supporre, per Eustasio, un'età assai avanzata e un episcopato di durata straordinaria²; non è pertanto da escludere l'esistenza di almeno un altro "primo vescovo" di cui si è persa memoria. La costituzione della diocesi aostana rientra quindi nel processo di consolidamento delle sedi episcopali dell'Italia settentrionale avviato da Ambrogio, vescovo della diocesi di Milano (374-397) di cui Aosta era suffraganea, anche se non va sottovalutato il vigoroso impulso profuso dal santo vescovo di Vercelli Eusebio (345-371) nell'attività di evangelizzazione delle regioni nord occidentali³.

Alla fine dell'Impero romano d'occidente la Valle, per brevi periodi, appartenne agli Ostrogoti, ai Bizantini e ai Longobardi; questi ultimi la cedettero infine a Gontranno. Di questo secolo, dal 476 al 575, la lista episcopale ricorda i vescovi: Grato, che partecipa a Saint-Maurice d'Agaune alla traslazione delle reliquie del martire

¹ Il vescovo Eustasio appare indirettamente nei protocolli del sinodo milanese del 451 dove il presbitero Grato firma in sua vece: "*Ego Gratus presbite directus ab episcopo meo Euthasio*". A. P. Frutaz, *Le fonti per la storia della Valle d'Aosta*, Roma, 1966, p.9.

² Secondo Lellia Cracco Ruggini i protocolli dei sinodi venivano firmati "in ordine d'importanza gerarchica discendente" rispetto all'anzianità di nomina al seggio vescovile. Tenuto conto degli otto prelati che precedono nell'ordine di firma Eustasio si può ritenere verosimile la sua nomina alla cattedra aostana posteriormente al 435/440. (R. Lizzi Testa e L. Cracco Ruggini, *Dalla evangelizzazione alla diocesi*, in (a cura di G. Cracco), *Storia della chiesa di Ivrea. Dalle origini al XV secolo*, 1998, Cittadella, pp.55-60.

³ Si è sempre ritenuto che, precedentemente la costituzione della diocesi, la Valle d'Aosta, avesse fatto parte della diocesi di Vercelli sulla base della lettera che il vescovo Eusebio inviò verso il 356, dal suo esilio di Scitopoli (355-360) al clero di Vercelli e di alcune comunità cristiane del Piemonte. La lettera in questione è stata pubblicata con tre diversi indirizzi. Il primo, opera di Bonino Mombriozio e pubblicato prima del 1480, cita le sole località di Vercelli, Novara, Ivrea e Tortona, il secondo, opera di Mons. G. S. Ferrero edita nel 1602, riporta le località della versione Bonino Mombriozio, il terzo, invece, opera dello stesso Ferrero edita nel 1609, inserisce, sulla base di un documento di cui però oggi non vi è più traccia, tra Ivrea e Tortona le città di Aosta, *Industria* (Monteu da Po) e *Agaminae ad Palatium* (Ghemme). L'autenticità di questa aggiunta è certamente dubbia tanto da essere definita dallo studioso Franco Bolgiani "...inserzione successiva (e interessata) che si legge in una tradizione isolata dalla già citata *inscriptio* della lettera di Eusebio..." (F. Bolgiani, *Eusebio di Vercelli e gli inizi della cristianizzazione*, in *Storia di Torino. Dalla preistoria al comune medievale*, Vol. 1, Torino, 1997, pp. 253 e-254). Non è forse ininfluenza anche l'impulso al culto di Sant'Eusebio avviato dai duchi di Savoia avviato dopo la beatificazione di Amedeo IX.

Innocenzo, Giocondo, che partecipa ai sinodi di Roma del 501 e 502, un vescovo anonimo morto nel 522 di cui si è recentemente ritrovato un frammento della sua lastra tombale, il vescovo Agnello morto nel 528 e il vescovo Gallo morto nel 546. Del periodo legato al regno dei Franchi si conosce un unico vescovo, Ploziano, vissuto probabilmente nell'VIII secolo. Tra la fine dell'VIII e l'inizio del IX la diocesi aostana, insieme a quelle di Sion e Maurienne fece parte della provincia ecclesiastica di Tarantasia. Dopo la dissoluzione dell'impero carolingio la Valle fece parte del Regno d'Italia e verso la fine del X secolo del regno di Borgogna e infine, dopo il 1032, passò sotto la signoria di Umberto I.

AOSTA – CATTEDRALE SANTA MARIA

La cattedrale antica di Aosta (Fig. 02), costruita a ridosso dell'ala orientale del criptoportico forense di *Augusta Praetoria*, s'insedia in un'area precedentemente occupata da una *domus* di epoca imperiale poi riedificata interamente tra la fine del III secolo e l'inizio del IV. La costruzione della nuova sede episcopale avviene a scapito della *domus* di cui si demolisce la sua parte centrale per realizzare una navata absidata della larghezza di 11 m, che si prolunga verso il criptoportico e a cui si addossa il battistero (Fig. 03). L'aula è affiancata da numerosi vani secondari tra cui il "battistero secondario" (Fig. 04) databile al V secolo e quindi coevo alla seconda fase del battistero principale (vasca cruciforme). Il santuario con al centro l'altare, è delimitato a est dall'abside semicircolare e a ovest da una transenna trasversale che si prolunga nella navata tramite una *solea* anch'essa recintata con funzione di ambone⁴. La dinamica costruttiva e il ritrovamento di un battistero precedente la costruzione della cattedrale⁵, sembrano indicare l'esistenza di alcuni ambienti dedicati al culto, sistemati all'interno della *domus* tardo-antica e del criptoportico. La costruzione del complesso episcopale in un'area già fortemente urbanizzata, così come i condizionamenti connessi alla salvaguardia delle preesistenze monumentali, non consentono puntuali confronti con i complessi episcopali noti. In particolare si devono sottolineare alcune "anomalie" come l'assenza di una seconda chiesa, la collocazione del battistero principale in un ambiente connesso e comunicante con la navata e la forma cruciforme del fonte battesimale del V secolo che non ha al momento riscontri nelle regioni a noi vicine. Al contrario l'assetto del santuario, delle transenne e della *solea* rimandano agli esempi noti dell'Italia settentrionale centro orientale. La coesistenza, nei secoli V, VI e VII, di due battisteri pone seri problemi interpretativi circa la loro funzione: per esempio la ventilata necessità di disporre di ambienti separati per uomini e donne così come l'opportunità di utilizzare il battistero principale per le cerimonie della vigilia pasquale e il battistero secondario in altri momenti dell'anno liturgico. Recentemente si è ipotizzato che nel "battistero secondario" si procedesse alla lavanda dei piedi così come descritto nei due trattati di Ambrogio (*De Sacramenti e De Mysteriis*)⁶ che ne illustra la sequenza: Benedizione dell'acqua – Unzione del corpo – Rinuncia a Satana – Discesa nella vasca – Uscita dalla vasca e unzione del capo – **Lavanda dei piedi** – Consegna veste bianca e dello *spiritale signaculum*⁷.

AOSTA – COMPLESSO DI SANT'ORSO

Gli scavi archeologici eseguiti tra il 1972 e il 1998 nel complesso di sant'Orso hanno riportato alla luce, in corrispondenza delle attuali chiese dedicate a San Lorenzo e Sant'Orso, un complesso di culto risalente alla prima metà del V secolo (Fig.05), già identificato nella *Vita Beati Ursi prebyteri et confessoris de Augusta civitate*.⁸ con l'intitolazione a: *Concilia Dominorum Sanctorum Martyrum / Concilia Sanctorum / Sanctorum ecclesia*. Il complesso era ubicato fuori le mura lungo il tratto di strada compreso tra l'arco onorario di Augusto e la Porta Praetoria, in continuità con una preesistente necropoli romana.

⁴ Ch. Bonnet e R. Perinetti, *Aoste aux premiers temps chrétiens*, Quart (Aoste), 1986, pp. 9-33.

⁵ Ch. Bonnet e R. Perinetti, *I battisteri della cattedrale di Aosta*, in (A cura di M. Marcenaro) *Albenga città episcopale. Tempi e dinamiche della cristianizzazione tra Liguria di Ponente e provenza. Atti del Convegno internazionale – Tavola rotonda. Albenga 21-23 settembre 2006*, Volume II, Genova-Albenga, 2007, pp. 821-837.

⁶ Per la formulazione della nuova ipotesi e la relativa bibliografia: Ch. Bonnet et M. Gaillard, *Autour de l'organisation du baptistère de Genève au début du VI^e siècle: réflexions et hypothèses à propos de la liturgie du baptême*, dans *Bibliothèque de l'Antiquité tardive (BAT 29), La mémoire des pierres. Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, 2015, pp. 221-230.

⁷ S. Lusuardi Siena (a cura di), *Piazza Duomo prima del Duomo*, Milano, 2009, p. 20.

⁸ A. Frutaz, *Le fonti per la storia della Valle d'Aosta*, Roma, 1966, pp. 162-167; A. P. Frutaz, *I monumenti paleocristiani di Aosta nel contesto storico e urbanistico della città*, in *Bulletin de l'Académie Saint-Anselme, XLIX*, Aoste, 1979, pp. 21-22.

Chiesa di San Lorenzo⁹. L'avvio della costruzione della chiesa inizia con la realizzazione, al centro della chiesa stessa, di un ossario in muratura, all'interno del quale vengono sistemati i resti di alcune sepolture, forse già oggetto di culto. Sopra l'ossario verrà costruito un reliquiario, sempre in muratura, sormontato da un altare. Attorno a queste strutture viene costruita la chiesa a pianta cruciforme i cui quattro bracci terminano con altrettante absidi, semicircolari all'interno e poligonali all'esterno quelle est e ovest, semicircolari ma intervallate da contrafforti quelle meridionale e settentrionale. Completano l'impianto due vani che fiancheggiano il braccio orientale, destinati a particolari sepolture¹⁰. Il presbiterio, leggermente sopraelevato e delimitato da transenne, è suddiviso in due parti: il santuario con l'altare disposto sopra un reliquiario e ubicato al centro di un banco presbiterale, e la *solea*. Nell'area antistante l'altare sono state predisposte otto *formae*¹¹ destinate a ospitare sepolture privilegiate¹². Il santuario si prolunga verso ovest nella *solea* che ingloba l'ossario e il sovrastante reliquiario e sei *formae* in muratura ricoperte da lastre di bardiglio. Questo spazio connesso al santuario, non deve essere interpretato come accesso all'ambone, ma come luogo protetto e venerato. Sul lato meridionale della *solea* è stata addossata la tomba del vescovo Agnello (+528) inumato in un sarcofago monolitico di pietra ollare¹³. Nell'abside settentrionale sono stati rinvenuti i resti di una grande tomba, che presenta evidenti tracce di bruciato conseguenza dell'incendio che, verso la fine dell'VIII secolo, ha distrutto l'intera chiesa. A questa inumazione si addossano, lungo tutti i lati, numerose sepolture *ad sanctos*. Alcuni indizi sembrano collegare la grande tomba con la lastra sepolcrale del vescovo Grato, morto nella seconda metà del V secolo ora sistemata nel muro di controfacciata della chiesa parrocchiale di Saint-Christophe.

L'impianto cruciforme della chiesa di San Lorenzo è ispirato alla *Basilica Apostolorum* di Milano, fatta costruire dal santo vescovo Ambrogio e consacrata nel 386. Il riferimento alla croce voleva significare la vittoria di Cristo contro l'arianesimo. Ambrogio stesso definisce il simbolismo di questa forma architettonica "...*Forma crucis templum est; templum victoria Christi; sacra triumphalis signat imago locum...*" nel noto epigramma "*Conditit Ambrosius*"¹⁴.

La chiesa di Sant'Orso¹⁵ forma, con quella di San Lorenzo, un unico complesso funerario. L'origine della chiesa è legata a un mausoleo che verrà associato al portico sud della chiesa stessa. Lo scavo archeologico ha permesso di riportare alla luce una chiesa paleocristiana ad aula rettangolare terminata a est da un'abside semicircolare allungata il cui arco esterno è intervallato da quattro contrafforti. La navata è attornata, sui tre lati nord, sud e ovest, da un porticato¹⁶. La costruzione della cripta romanica (I fase) ha totalmente compromesso le strutture liturgiche della chiesa paleocristiana¹⁷ e pertanto non sono possibili confronti con il santuario e la *solea* del San Lorenzo a verifica di eventuali differenti funzioni delle due chiese, anche se la disposizione delle tombe su tutta l'area della chiesa ne conferma l'uso funerario. Il frammento di una lastra di marmo bianco con iscrizione indica la presenza di tombe vescovili¹⁸ (Fig. 07). È interessante notare che le sepolture vescovili sono distribuite nelle varie chiese funerarie attorno alla città quasi a creare una corona protettiva alla città stessa¹⁹.

⁹ Ch. Bonnet, *L'église cruciforme de Saint-Laurent d'Aoste. Etude archéologique (les fouilles de 1972 à 1979)*, in *Quaderni della soprintendenza per i Beni Culturali della Valle d'Aosta. 1 Nuova Serie. La chiesa di S. Lorenzo in Aosta. Scavi archeologici*, Roma, 1981, pp. 11-46.

¹⁰ Nel vano meridionale sono state rinvenute unicamente tombe di bambini e adolescenti.

¹¹ Le coperture in lastre di marmo bianco delle *formae* riconducono, dal punto di vista tipologico e materico, all'epitaffio del vescovo Gallo rinvenuto il 15 maggio dell'anno 1300 nel cimitero di S. Lorenzo (*Gallus episcopus hic iacet in confessione, cuius corpus in loco inopinato repertum fuit in coemeterio Sancti Laurentii in nobili monumento, idibus maii 1300* (A. P. Frutaz, *Le fonti...*, p. 290).

¹² R. Perinetti, *Le tombe privilegiate della chiesa di San Lorenzo ad Aosta*, in *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil les 16-18 mars 1984 édités par Y. Duval et J. Ch. Picard*, Paris, 1986, pp. 143-156.

¹³ R. Perinetti, *La chiesa di San Lorenzo. Appunti per una tipologia delle tombe*, in *Quaderni...*, pp. 47-92.

¹⁴ A. P. Frutaz, *I monumenti paleocristiani di Aosta nel contesto storico e urbanistico della città*, in *Bulletin de l'Académie Saint-Anselme*, XLIX, Aoste, pp. 14-17. E. Villa, *Il vescovo Ambrogio "sapiens architectus"*, in *Ambrosius*, 25, Milano, 1949, p. 116 2 segg.. E. Villa, *La "Basilica Apostolorum" sulla via romana a Milano*, in (a cura di E. Arslan) *Arte del primo millennio. Atti del II^o Convegno per lo studio dell'arte dell'alto medio evo tenuto presso l'Università di Pavia nel settembre 1950*, Torino, 1951, p. 87 e 90.

¹⁵ Ch. Bonnet e R. Perinetti, *La Collegiata di Sant'Orso. Dalle origini al XIII secolo*, in (a cura di Bruno Orlandoni e Elena Rossetti Brezzi) *Sant'Orso di Aosta. Il complesso monumentale. Volume I. Saggi*, Aosta, 2001, pp. 9-34

¹⁶ Le profonde distruzioni connesse alla costruzione, nell'XI secolo, di un grande campanile situato all'estremità orientale della navata nord nord e della cripta, non permettono di verificare la probabile esistenza di un impianto cruciforme modellato sugli esempi della Basilica di San Simpliciano di Milano e Sant'Abbondio a Como.

¹⁷ Dell'assetto del presbiterio sono evidenti unicamente il limite occidentale, denunziato dalla posizione della tomba 85 e da un frammento di transenna marmorea.

¹⁸ L'iscrizione, purtroppo incompleta, è attribuibile ad un vescovo di nome ignoto, morto nel 522 e quindi predecessore del vescovo Agnello morto nel 528

¹⁹ J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle*, Paris, 1988.

Anche se non è possibile confermare archeologicamente la presenza, anche in questo caso, di una chiesa a pianta cruciforme, appare evidente il riferimento al modello ambrosiano della *Basilica Virginum* (San Simpliciano) e del Sant'Abbondio di Como. Le chiese funerarie a navata unica con il solo porticato, sono invece note in diverse località dell'arco alpino orientale.

San Lorenzo e Sant'Orso formano un complesso funerario di estremo interesse per la loro varietà tipologica riconducibile agli esempi ambrosiani, e per la presenza di tombe vescovili²⁰ distribuite nelle varie chiese della città.

AOSTA – CHIESA DI SANTO STEFANO

La chiesa di Santo Stefano²¹ si trova a circa 150 metri dalla *Porta principalis sinistra* in un'area situata lungo la strada che portava al colle del Gran San Bernardo. Nella tarda antica, lo spazio oggi occupato dalla chiesa settecentesca, viene interessato dalla costruzione di un grande edificio a pianta rettangolare, più volte oggetto di modificazioni, e infine utilizzato come cimitero.

La chiesa è costituita da un aula rettangolare (22,00 m x 11,50 m) che si apre a est in un'ampia abside *oultrepassée* all'interno della quale viene aggiunta un'altra abside concentrica in modo tale da creare un corridoio anulare dove sono state poste tre tombe in muratura di diversa tipologia, disposte apparentemente in modo casuale e coeve a quelle rinvenute nella navata²² (Fig. 08). Successivamente, nel corso del VII secolo, viene sopraelevata la quota pavimentale del corridoio anulare per far posto a più tombe in muratura, disposte radialmente (Fig. 09). A questa fase di trasformazione sono da associare le sepolture ritrovate nell'area occidentale della navata a ridosso della facciata in una zona non totalmente sconvolta dalla costruzione delle chiese successive. Le chiese ad abside *oultrepassée*²³ sono note a partire dal IV secolo, ma l'ampiezza dell'abside in questione sembra piuttosto rimandare ai "mausolei" posti sul lato orientale delle chiese, come noto per la basilica della Natività di Betlemme e la basilica del Santo Sepolcro di Gerusalemme²⁴ o alle cripte anulari semi ipogee di epoca più tarda.

Alcuni confronti sono possibili con le chiese piemontesi di San Vittore e San Lorenzo rispettivamente di Sizzano e Gozzano in provincia di Novara²⁵ e soprattutto con la chiesa Sous-Le-Scex di Sion in Svizzera²⁶ che presenta evoluzione e dimensioni simili alla chiesa aostana.

Le chiese funerarie dell'antica *Augusta Praetoria* rilevano tipologie architettoniche assai diversificate che evidenziano la compresenza di diversi modelli di riferimento che coinvolgono non solo l'area milanese ma anche le regioni transalpine.

MORGEX – CHIESA SANTA MARIA

La chiesa paleocristiana²⁷ riutilizza i muri perimetrali di un edificio sorto probabilmente nei pressi di un antico cimitero, addossando un'abside sul suo lato orientale e un atrio su quello occidentale. Tre tombe di tipologia arcaica, situate davanti al muro di catena dell'abside e in asse con la navata, datano la chiesa alla seconda metà del V secolo. L'aula è affiancata sul lato nord da due ambienti tra cui il battistero, comunicante con la navata, con al centro una vasca gradonata ottagonale (Fig. 10) che verrà ricostruita successivamente a pianta esagonale. Al battistero è affiancato, sul lato orientale, un vano a pianta quadrata, comunicante anch'esso con la navata e il battistero e accessibile dall'esterno. Il centro del vano era sottolineato da quattro colonne lignee che indicano la presenza di una struttura, purtroppo non identificabile, legata al rito del battesimo.

A sud la navata è affiancata da un lungo e stretto ambiente (12,50 m x 2,50 m) con funzione funeraria. Al suo

²⁰ Il complesso paleocristiano ursino ha ospitato la sepoltura di almeno quattro vescovi: Grato, morto nella seconda metà del V secolo, ...s., morto nel 522, Agnello, morto nel 528 e Gallo morto nel 546.

²¹ Ch. Bonnet e R. Perinetti in collaboration avec M. Cortelazzo, *Deux nouvelles églises paléochrétiennes de la Vallée d'Aoste*, in *Rivista di archeologia cristiana*, Anno LXXX, Città del Vaticano, 2004 (pubbl. 2005), pp. 162-180.

²² Purtroppo gli scavi per la costruzione della chiesa settecentesca hanno distrutto quasi completamente le sepolture esistenti ad eccezione di soli tre esemplari.

²³ Per Aosta si segnala l'abside della piccola Basilica fuori *Porta Decumana* (C. Carducci, *Aosta. Necropoli fuori della Porta Decumana*, in *Notizie Scavi, Serie VII, Vol. II (1941)*, Roma, pp. 1-19. Ch. Bonnet e R. Perinetti, *Les premiers...*, 50-53.

²⁴ R. Krautheimer, *Early and Byzantine Architecture*, Penguin Books, Bungay, Suffolk, 1965, pp. 37-45.

²⁵ L. Pejrani Baricco, *Chiese rurali in Piemonte tra V e VI secolo*, in (a cura di G. P. Brogiolo) *Chiese e insediamenti nelle campagne tra V e VI secolo*. 9^o Seminario sul tardo antico e l'alto medioevo. Garlate, 26-28 settembre 2002, Mantova, 2003, pp. 57-85.

²⁶ A. Antonini, *Sion, Sous-Le-Scex (VS) I. Ein spätantik-frühmittelalterlicher Bestattungsort: Gräber und Bauten*, in *Cahiers d'archéologie Romande* N. 89. *Archeologia Vallesiana* 1, Losanna, 2002.

²⁷ Ch. Bonnet et R. Perinetti in collaboration avec M. Cortelazzo, *Deux nouvelles églises...*, pp. 180-192.

interno sono state rinvenute sepolture databili tra il V e il VI secolo che sembrano indicare un luogo di sepoltura di un gruppo familiare.

Nel corso del VI secolo viene completamente modificata l'area orientale della chiesa con la costruzione di una nuova abside *outrépassée* e l'aggiunta di un'absidiola concentrica al fine di realizzare un corridoio anulare o un banco presbiterale (Fig. 11); Lo stato di conservazione delle murature non ci permette di chiarire puntualmente la funzione di questa struttura anche se lo spessore delle fondazioni sembra indicare, come a Santo Stefano ad Aosta, l'esistenza del deambulatorio. La sopraelevazione di uno spazio rettangolare delimitato da transenne lignee e connesso con l'area absidale definisce l'area presbiterale che si estende al centro dell'aula con la *solea*.

Le chiese a doppia abside con deambulatorio evidenziano una tipologia ancora poco nota nelle aree alpine e in Valle è presente in due chiese che hanno però funzioni diverse, funeraria quella aostana di Santo Stefano e battesimale quella di Santa Maria di Morgex. Per queste ragioni è ancora prematuro valutare influenze e confronti.

VILLENEUVE – CHIESA SANTA MARIA

La “chiesa battesimale” di Santa Maria di Villeneuve²⁸ è un complesso di culto formato da due chiese e un battistero disposti a ventaglio lungo il ciglio della terrazza rocciosa strapiombante sulla Dora Baltea (Fig. 12).

La chiesa settentrionale è formata da un'aula rettangolare terminata a est da un'abside semicircolare irrobustita da due contrafforti esterni. Sotto l'abside, sfruttando il forte declivio del terreno, è stato ricavato un ambiente, forse identificabile con una cripta, di cui però non si conosce la sua reale funzione.

La chiesa meridionale è costituita da una semplice navata a pianta rettangolare priva di abside. L'altare, di cui si è identificata la base di fondazione, è situato lungo l'asse longitudinale della chiesa a circa 2,50 metri dal muro orientale; lo spazio retrostante era probabilmente riservato agli ecclesiastici.

Il battistero, ubicato tra le due chiese, presenta una strana pianta trapezoidale allungata determinata dalla natura scoscesa del sito che obbliga i costruttori a disporre gli edifici a ventaglio; non si esclude la presenza di un muro trasversale per suddividere l'ambiente in due vani come notato ad esempio nel battistero di Morgex. L'ingresso monumentale del battistero è sottolineato da due contrafforti situati ai lati del portale. La vasca, di forma ottagonale, ha un diametro di metri 1,40 ed è ubicata al centro dell'area occidentale del battistero. Lo scarico dell'acqua della vasca avveniva tramite una *fistula plumbea* unita ad un pozzetto d'ispezione; non ci sono invece tracce del dispositivo di adduzione.

L'insieme degli edifici, la pianta ottagonale del fonte battesimale e il materiale di scavo permettono di datare il complesso alla seconda metà del V secolo.

La presenza di un battistero affiancato da due aule di culto sembra riferirsi, sebbene in dimensione ridotta, ai complessi episcopali dell'Italia settentrionale e della Gallia.

CONCLUSIONI

Il complesso episcopale e le chiese funerarie dell'antica *Augusta Praetoria*, così come le chiese battesimali di ambito rurale, costruiti tra il V e il VI secolo, evidenziano differenti tipologie architettoniche (Fig. 13) che rimandano a più modelli e influenze. Accanto ai noti esempi milanesi che hanno caratterizzato fortemente le chiese di San Lorenzo e Sant'Orso ad Aosta, si aggiungono schemi planimetrici che ritroviamo lungo i due versanti dell'arco alpino occidentale che contraddistinguono invece le chiese di Santo Stefano ad Aosta e di Santa Maria a Morgex, che documentano l'ampio raggio dei contatti culturali della nostra regione soprattutto durante il V secolo.

²⁸ R. Perinetti, *Chiesa S. Maria di Villeneuve*, in Bollettino dell'Accademia di Sant'Anselmo, I (Nuova Serie), Aosta, 1985, pp. 161-174. Ch. Bonnet e R. Perinetti, *Aoste aux premiers temps chrétiens*, Quart (Aoste), 1986, pp.54-59.

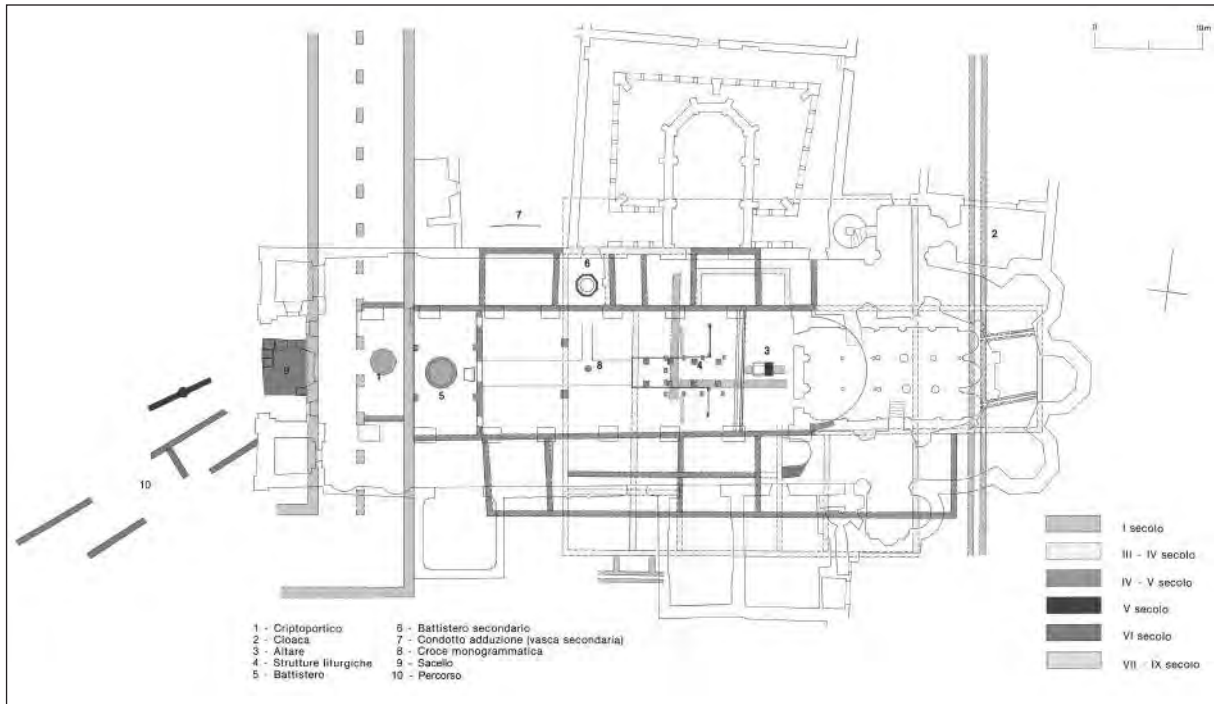


Fig.01 - Cattedrale: Planimetria generale.



Fig. 02 - Criptoportico forense:
Impronta vasca battesimale.

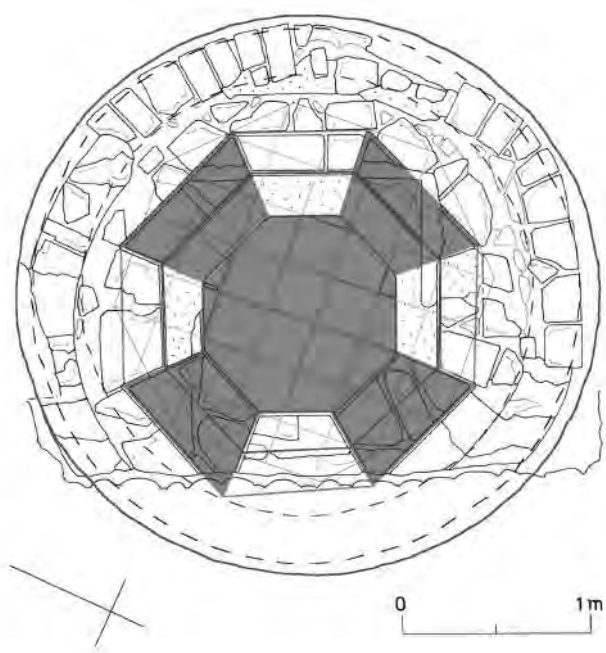
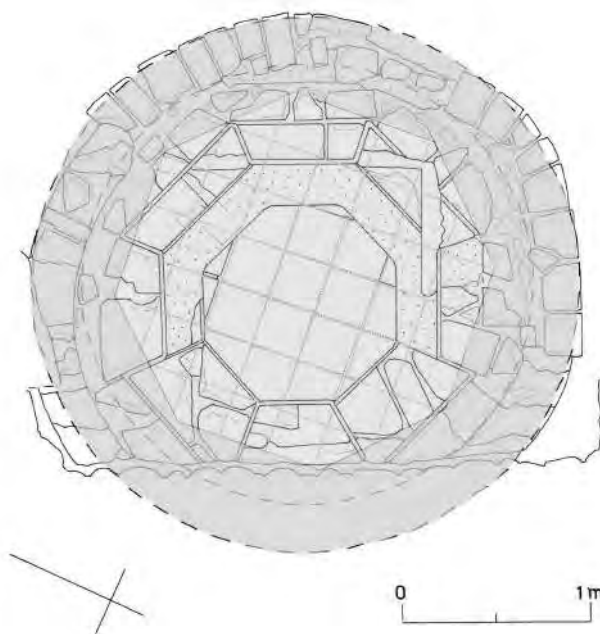


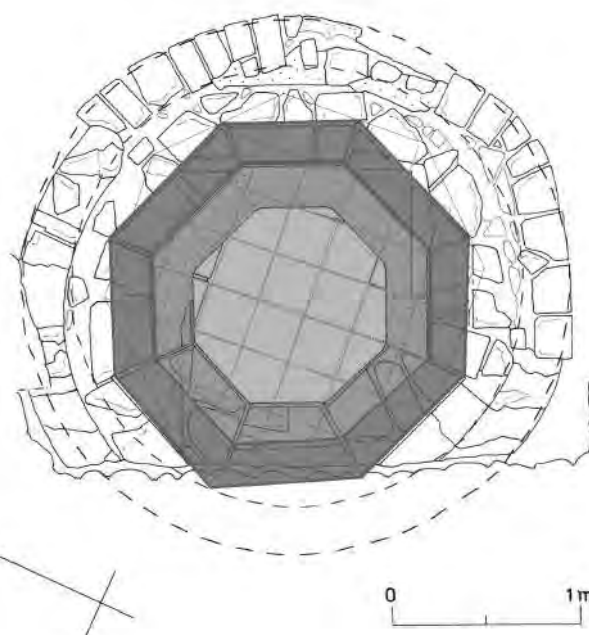
Fig. 03 - Cattedrale: Fasi vasca battistero principale:

A) Veduta fotografica

B) IV-V secolo

C) V secolo

D) VI secolo.



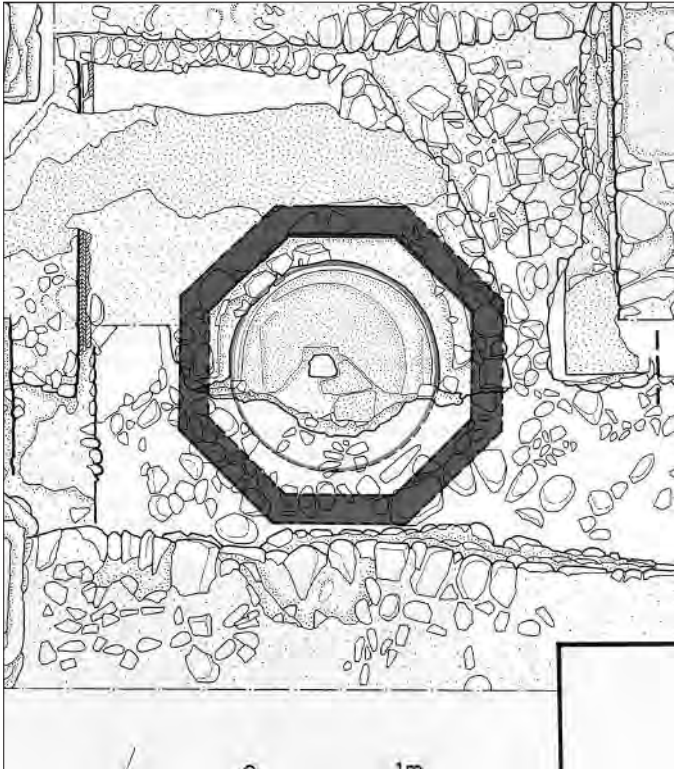


Fig. 04 - Cattedrale: Rilievo vasca secondaria.

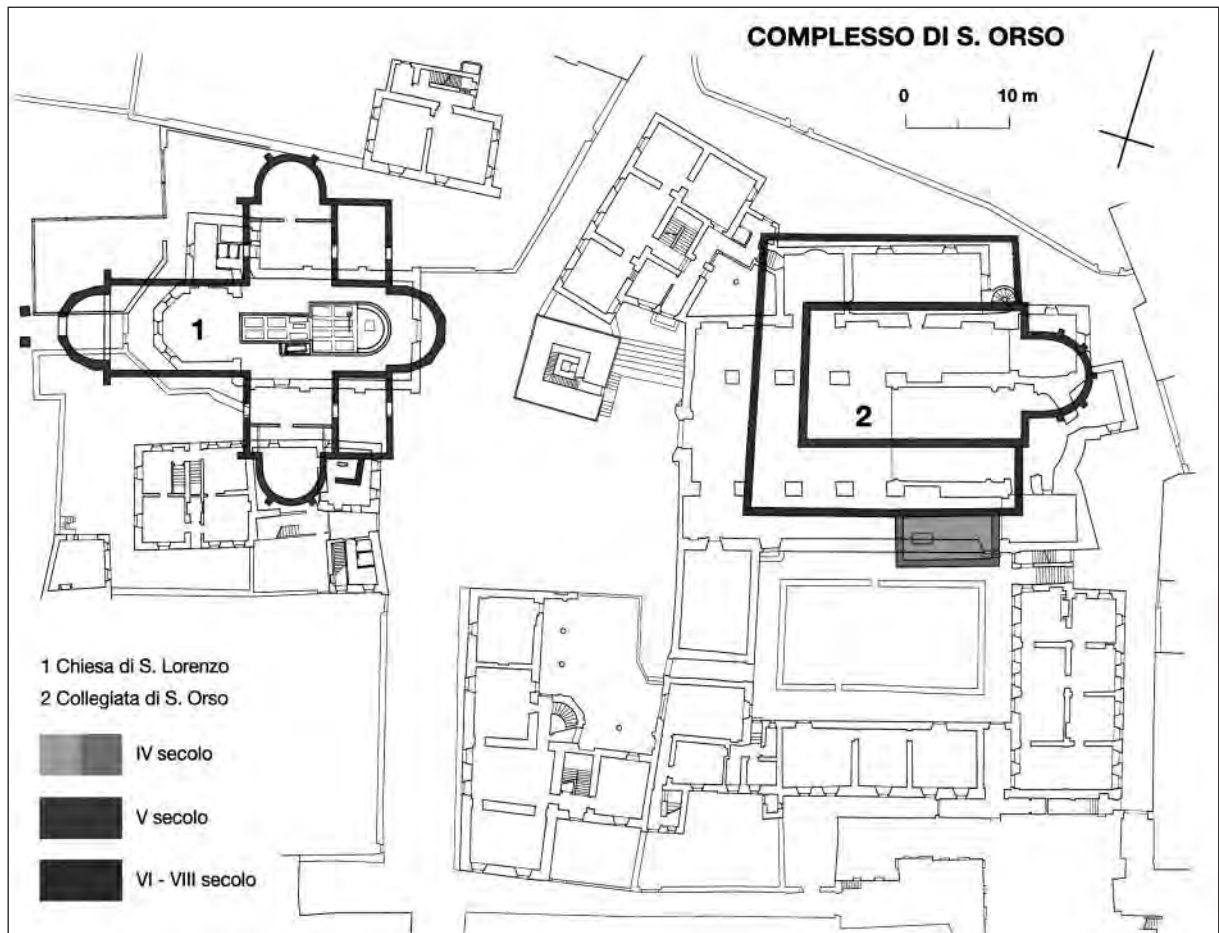


Fig. 05 - Complesso di Sant'Orso: Planimetria generale.

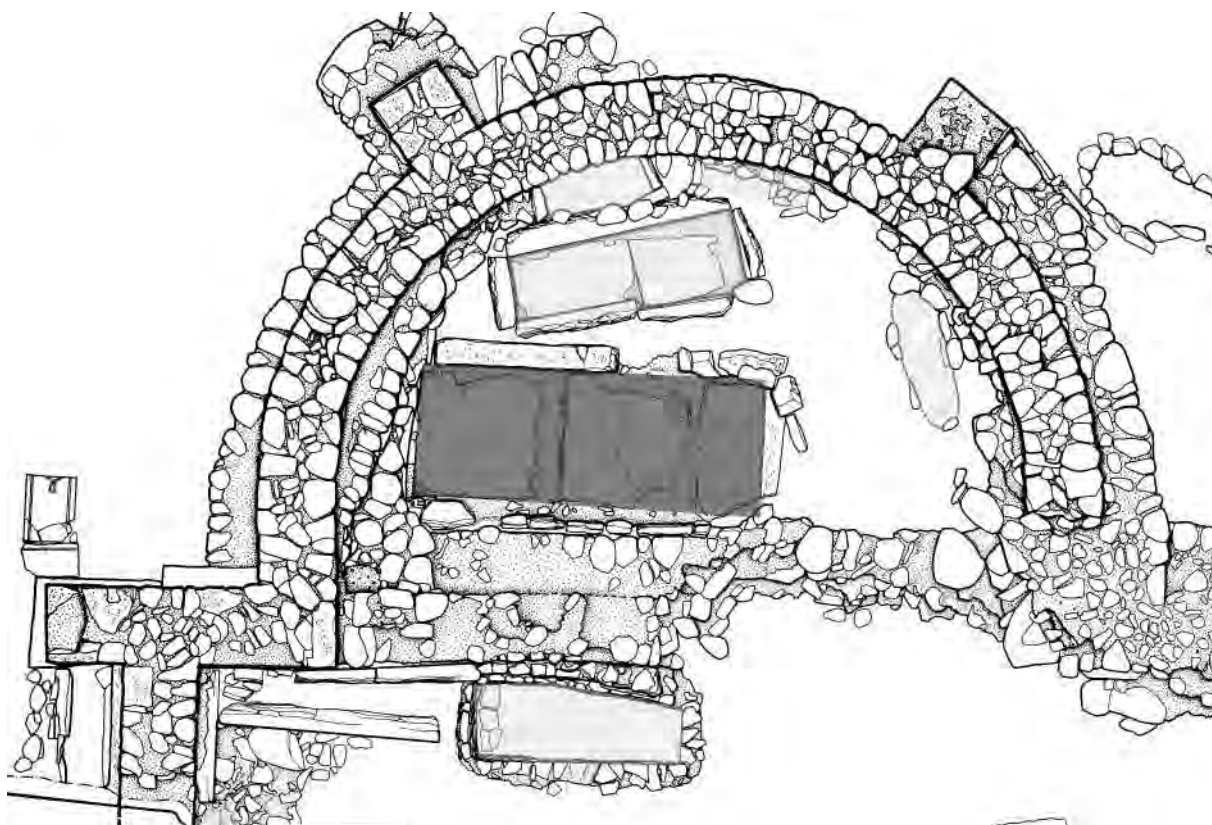


Fig. 06 - Chiesa S. Lorenzo - Abside nord: *sepulture ad sanctos*.



Fig. 07 - Chiesa di S. Orso:
Frammento epigrafe vescovile.

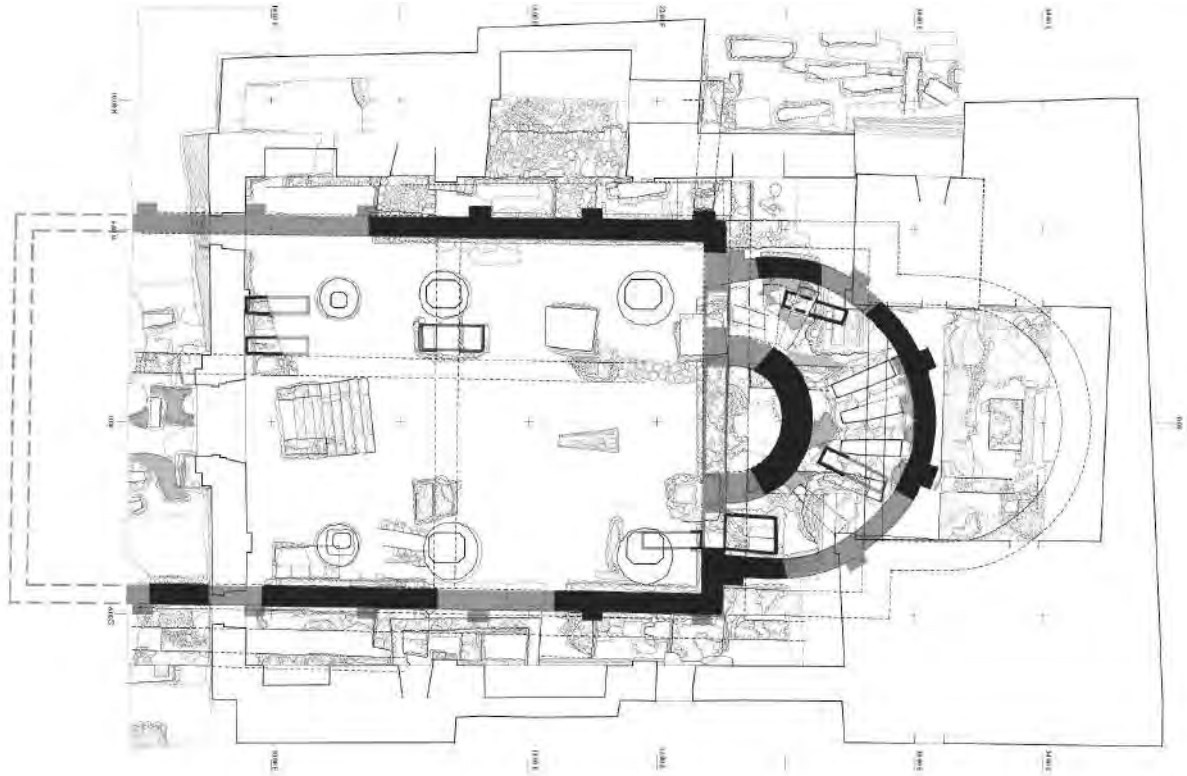


Fig. 08 - Chiesa S. Stefano: Planimetria fase I.

0 5 mt

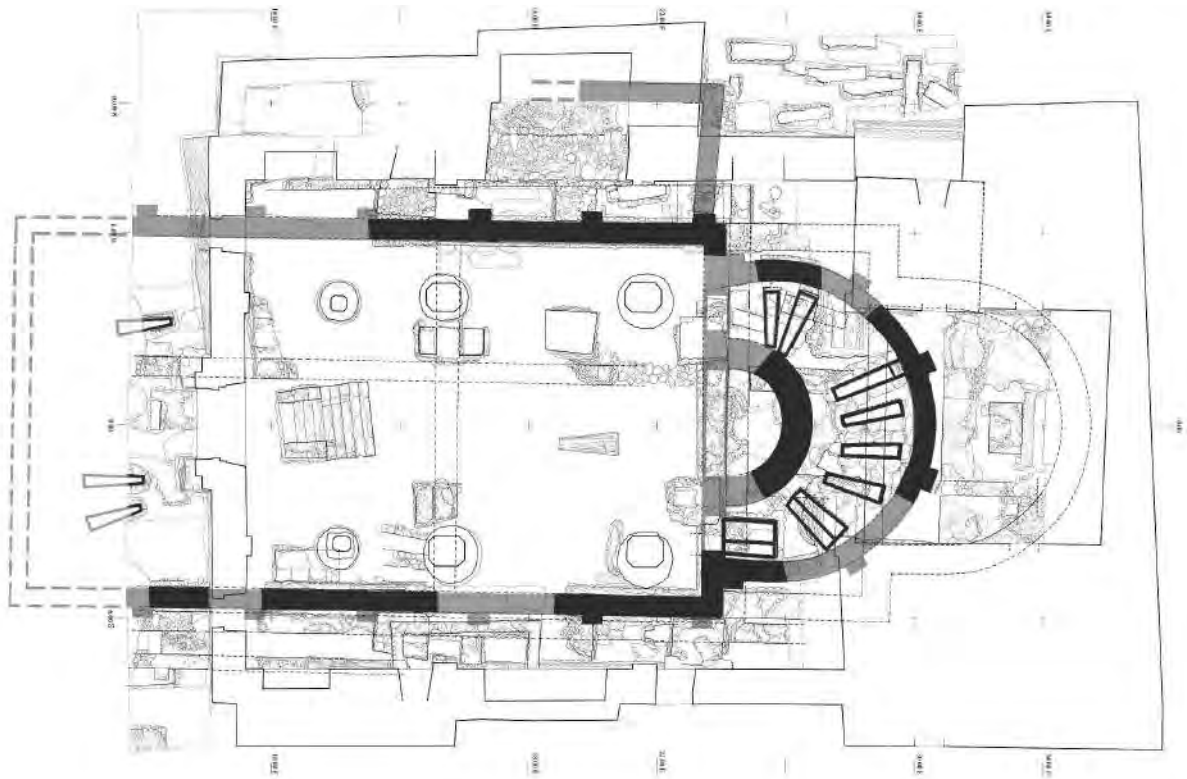


Fig. 09 - Chiesa S. Stefano: Planimetria fase II.

0 5 mt

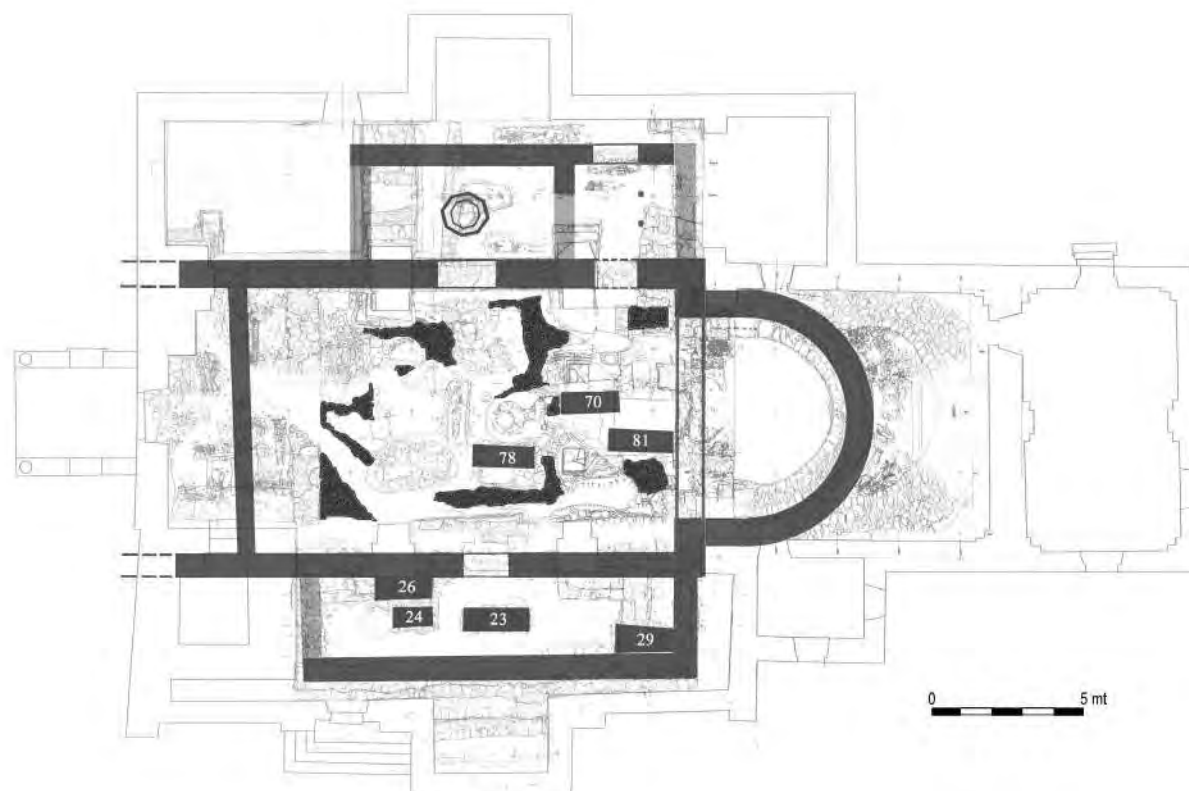


Fig. 10 - Chiesa S. Maria di Morgex: Chiesa S. Maria di Morgex: Planimetria fase I.

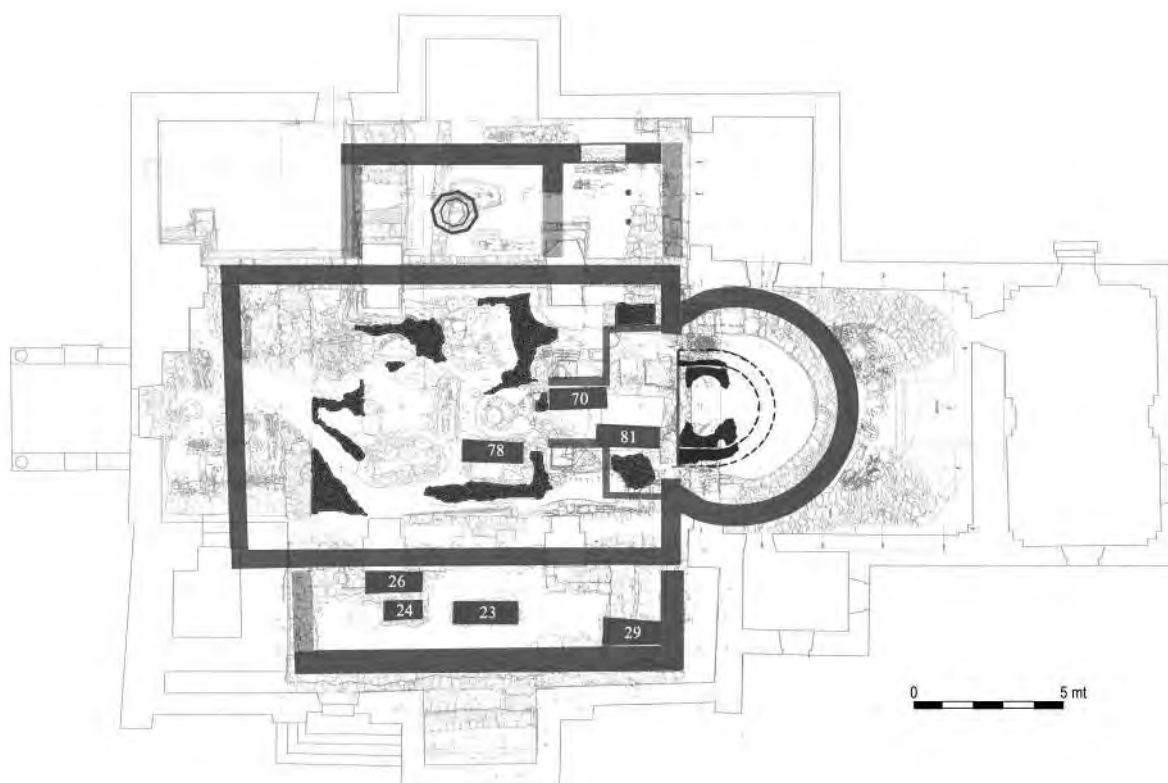


Fig. 11 - Chiesa S. Maria di Morgex: Planimetria fase II.

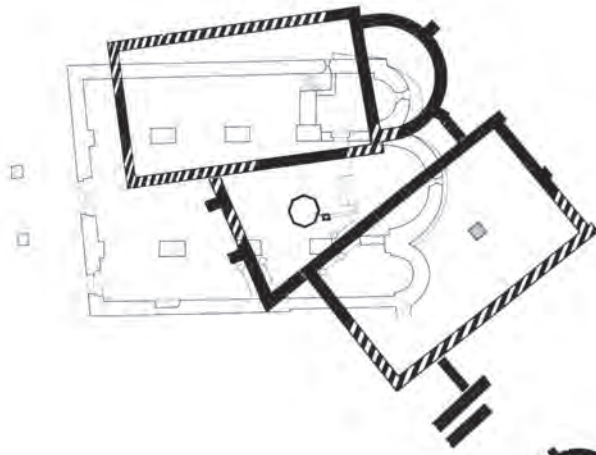


Fig. 12 - Chiesa S. Maria di Villeneuve:
Planimetria generale.

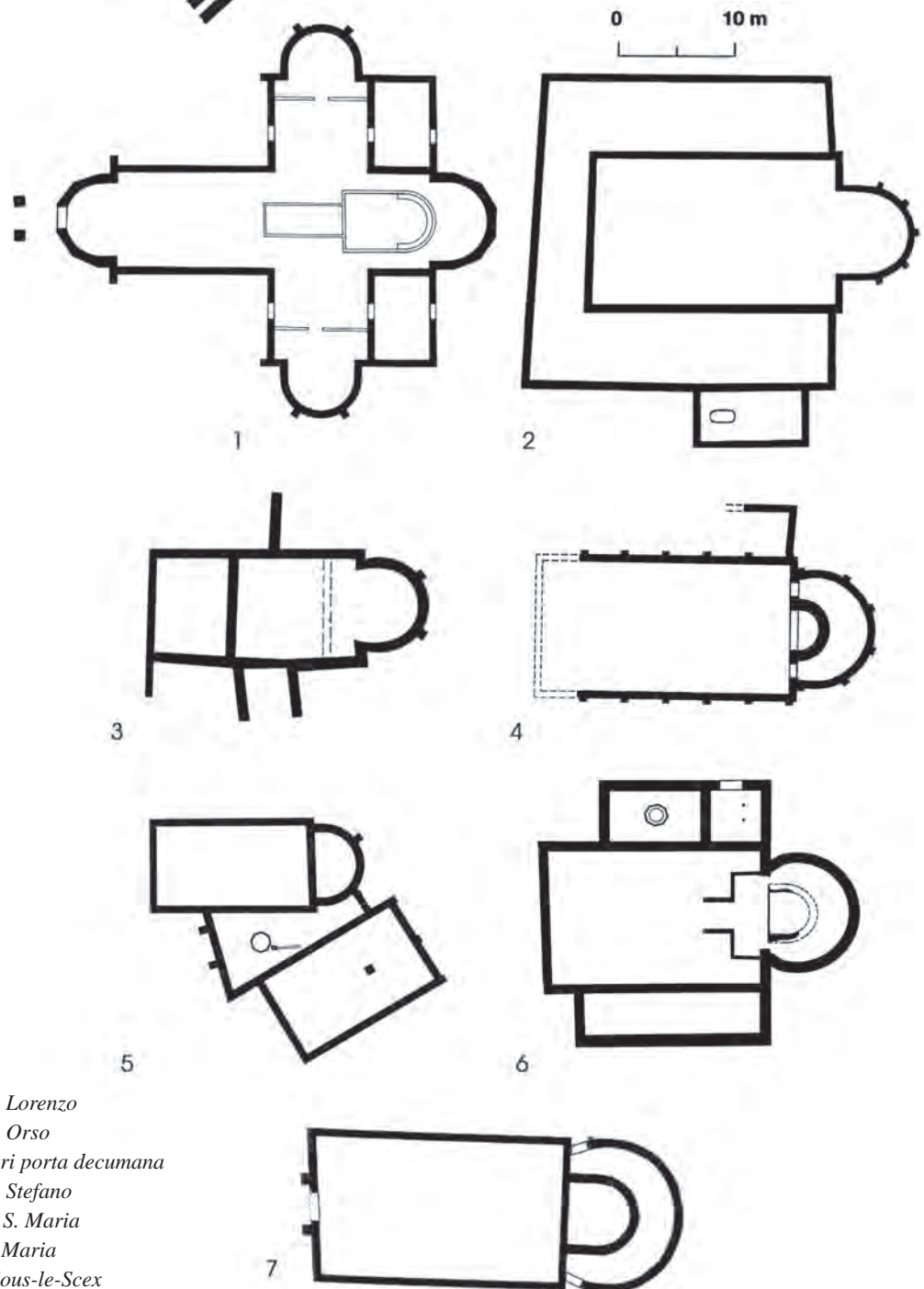


Fig. 13 - Confronti:

- 1) Aosta - Chiesa di S. Lorenzo
- 2) Aosta - Chiesa di S. Orso
- 3) Aosta - Basilica fuori porta decumana
- 4) Aosta - Chiesa di S. Stefano
- 5) Villeneuve - Chiesa S. Maria
- 6) Morgex - Chiesa S. Maria
- 7) Sion (VS) - Eglise Sous-le-Scex

CIRCOLAZIONE DI SAPERI E MAESTRANZE NEI TERRITORI SABAUDI DEL DUECENTO

MAURO CORTELAZZO

I tasselli d'informazione, archeologici, archivistici e architettonici, ricavati da una cospicua serie di descrizioni e analisi eseguite sulle torri valdostane circolari, hanno consentito di individuare elementi costruttivi e particolari tecniche esecutive che sembrerebbero determinare un comune "savoir-faire". Il fine è stato quello di identificare, attraverso specifici parametri, analogie e reiterazioni, che certamente appartenevano alla cultura dei committenti, un comune bagaglio operativo che finì per divenire rappresentativo di un "entourage" sociale. Il modello costruttivo della torre circolare, riproposto nei vari cantieri, diviene allo stesso tempo elemento di distinzione sociale ma anche l'indice di una circolazione di maestranze qualificate che indirizzano, o quanto meno elaborano secondo determinati canoni, le scelte dei committenti. Si tratta di personaggi che attraverso la presenza simultanea in vari cantieri finiscono per realizzare il costruito secondo bagagli tecnologici che mostrano analogie non solo architettoniche ma anche strutturali, soprattutto nelle scelte dei sistemi e degli apparati utilizzati in fase costruttiva. L'approfondimento, possibile dai numerosi documenti pervenuti, di un periodo di forte incremento costruttivo intorno agli anni Settanta del Duecento, traccia perfettamente l'intensa mobilità e l'intreccio delle esperienze. Il consolidarsi del potere sabaudo nel corso del XIII secolo mostra il polarizzarsi dell'interesse e delle deleghe vassallatiche verso alcune grandi famiglie, riuscendo in tal modo a controllare le varie contrapposizioni in ambito locale. La crescente aristocrazia fa propri, attraverso la costruzione di edifici tra loro molto simili, gli orientamenti dettati dal potere dinastico. Tali contrapposizioni non implicarono scelte diverse nell'edificazione delle torri, anzi, la stretta similitudine dell'esito finale induce a ritenere che vi fosse quasi un intento di conformità. Una volontà precisa di conseguire un risultato, un oggetto, in tutto simile e consono alle tendenze costruttive dell'epoca. La supremazia della politica sabauda era in grado di contenere al suo interno proprio le varie dispute locali e allo stesso tempo giungere a dettare le linee guida e indirizzare le scelte dei modelli costruttivi. Alcuni maestri artigiani e funzionari comitali che detenevano la piena fiducia, costituiscono la struttura portante degli orientamenti in merito alle soluzioni architettoniche ma anche nel controllo delle operazioni. All'interno di questo quadro articolato e complesso si colloca, quindi, tutta una serie di attività costruttive che coinvolse un vario numero di funzionari comitali. La circolazione di questi uomini, e con essi il comune bagaglio empirico, rappresenta all'interno dei territori sabaudi la chiara espressione di una forte mobilità. La formazione tecnica di questi gruppi di "lavoranti qualificati" divenne il riferimento per avviare operazioni edilizie di grande portata regolate dall'intensa circolazione di maestranze specializzate. L'impiego di particolari tecnici costruttivi permette di leggere, quasi in filigrana, l'impronta cantieristica ma anche il reiterarsi di specifiche scelte architettoniche. Queste tecniche furono generate da diversi circuiti, sia di relazioni economico-culturali sia d'irradiazione di consuetudini e pratiche costruttive, derivando, con molta probabilità, da esperienze e tradizioni più antiche, con ogni verosimiglianza nord europee. Le innovazioni apportate alle fortificazioni sabaude nel corso del XIII secolo coinvolsero artigiani specializzati itineranti, con importanti funzioni amministrative, che ebbero come riferimento i dettami del potere comitale.

IL CONTROLLO TERRITORIALE DEL POTERE COMITALE SABAUDO NELLA SECONDA METÀ DEL DUECENTO

Nella seconda metà del Duecento il potere comitale sabaudo venne a porsi come elemento catalizzatore, introducendo nuovi equilibri politici e andandosi definitivamente ad affermare come potere egemone a capo di un'area territoriale sempre più vasta. Il ducato sabaudo giunse ad articolarsi, anche geograficamente, come "un aggregato di amministrazioni locali largamente autonome, benché soggette in modo ora uniforme ora arbitrario al controllo politico, militare e finanziario del centro".¹ L'amministrazione dei territori sabaudi ebbe quale intento la volontà di

¹ A. BARBERO, *Il ducato di Savoia. Amministrazione e corte di uno stato franco-italiano*, Roma-Bari 2002, p. 6.

controllo territoriale connessa, in un primo momento, all'istituzione di singole castellanie, in seguito, alla creazione di balivati che gestivano a livello regionale e infine, al delinearsi di un vero e proprio embrione di apparato statale.² Le strategie politiche e amministrative di Pietro II e Filippo I portarono, di fatto, a nuove strutture d'inquadramento del territorio comitale, castellanie e balivati appunto, che si avviarono ad apparire come i principali punti di riferimento del controllo a livello locale. L'amministrazione territoriale si pianificò, con il tempo, in un organismo unitario e molto gerarchizzato nel quale l'introduzione dei primi strumenti contabili di gestione locale, garantì e rafforzò il potere comitale. "De Pierre à Philippe, la construction de la principauté savoyarde n'en est pas à son point de départ, on peut dire plutôt qu'elle commence à atteindre sa vitesse de croisière".³ Gli ufficiali territoriali provenivano da un ampio ventaglio sociale, non esclusivamente nobiliare, ed erano in grado di mantenere ampie possibilità di autonomia pur assumendo il potere comitale come un fattore di coordinamento a livello interregionale. In questo quadro di egemonia politica e culturale l'attività costruttiva, in particolare nel periodo di cui ci occuperemo e cioè i due decenni che stanno tra gli anni '70 e '80 del Duecento, si pone quasi come cartina tornasole a rilevare l'affinità dei modelli edilizi e in particolare delle torri circolari. Figure come Pietro II e Filippo I di Savoia, legate all'edificazione di queste torri, rappresentano gli artefici, seppur con interventi ed esiti diversi, della politica espansionistica savoiarda. Se a Pietro II è lecito attribuire una vera e propria conquista territoriale, con Filippo I tale supremazia viene a essere consolidata sia sotto l'aspetto finanziario, sia quello militare.⁴ La necessità di concretizzare la scelta espansionistica e di irrobustirne la difesa, passa necessariamente attraverso un programma di fortificazione di un territorio. Tale processo diviene indispensabile a Pietro II anche per assicurare e pianificare una corretta politica d'infeudazioni e di alleanze con i membri dell'aristocrazia locale. Molti degli interventi si realizzano, nel primo periodo di governo di Pietro II, nel Chablais e nel Vaud per poi propagarsi con Filippo I, in modo generalizzato su tutto il territorio, raggiungendo la Valle d'Aosta. All'interno di questo inquadramento istituzionale, si muovono le figure che operativamente esercitano, sotto varie forme, la funzione esecutiva vera e propria. La loro attività è in buona parte collegata a costruzioni di grande prestigio probabilmente controllate dal potere comitale. I movimenti di questi personaggi e le loro mansioni sembrerebbero rivestire un ruolo di conduzione e supervisione.

IL MOVIMENTO E LA FORMAZIONE DELLE MAESTRANZE NEGLI ANNI SETTANTA DEL DUECENTO

Il vasto territorio a cavallo della dorsale alpina, pur con la sua difficile percorribilità, rappresenta uno spazio geografico entro il quale queste "figure professionali", *magistri, cimentarius, lathomus o pictorem*, sembrano muoversi quasi incessantemente intervenendo ovunque si avvii un cantiere edilizio di una certa importanza. Il determinarsi di un reticolo amministrativo sempre meglio strutturato s'intrecciò con esigenze di carattere costruttivo poiché si trattava di consolidare e garantire sicurezza, ma anche visibilità, all'interno di una vasta regione. L'incremento dei cantieri edilizi diede modo di aggregare maestranze di diversa professionalità, che condivisero tecniche attraverso un continuo trasferimento di competenze. La seconda metà del Duecento costituì, per questi territori, un momento di forte crescita migliorativa sia sotto l'aspetto amministrativo ma anche, proprio per la necessità di controllare e organizzare le varie castellanie, uno sforzo nelle tecniche e nelle scelte costruttive di notevole impegno. Gli artefici di questi nuovi modelli architettonici e delle pratiche messe in atto per la loro edificazione, emergono con le loro differenti professionalità, proprio dai conti che gli stessi castellani si trovavano a redigere per conto dell'amministrazione centrale.⁵ Per alcune figure è possibile, pur con varie lacune, ripercorrerne gli spostamenti e gli incarichi assunti sui diversi cantieri per brevi periodi, permettendoci di tratteggiare mobilità, contatti e attività. Compatibilmente con quanto ricavabile dalle fonti documentarie proveremo a delineare il reticolo di relazioni e le mansioni svolte da ognuno in rapporto con

² G. CASTELNUOVO, *Principati regionali e organizzazione del territorio nelle Alpi occidentali: l'esempio sabauda (metà XIII – metà XIV secolo)*, in "L'organizzazione del territorio in Italia e in Germania: secoli XIII-XIV", (Atti della XXXV Settimana di Studio dell'Istituto Italo-Germanico, Trento 7-12 settembre 1992), a cura di CHITTOLINI G., WILLOWEIT D., Bologna 1994, pp. 81-92, in particolare p. 85.

³ G. CASTELNUOVO – C. GUILLERÉ, *Les finance et l'administration de la maison de Savoie au XIIIe siècle*, in «*Pierre II de Savoie. Le Petit Charlemagne' († 1268)*», ANDENMATTEN B., PARAVICINI BAGLIANI A., PIBIRI E. (a cura di), Actes du Colloque International (Lausanne, 30-31 mai 1997) Fondation Humbert II et Marie Josè de Savoie (Cahiers lausannois d'histoire médiévale – 27), Lausanne 2000, pp. 33-125, in particolare p. 105.

⁴ Per un quadro d'insieme della figura di Pietro II si vedano gli Atti del Colloquio di Losanna cfr. "Pierre II de Savoie. Le Petit Charlemagne' († 1268)", ANDENMATTEN B., PARAVICINI BAGLIANI A., PIBIRI E. (a cura di), Actes du Colloque International (Lausanne, 30-31 mai 1997) Fondation Humbert II et Marie Josè de Savoie (Cahiers lausannois d'histoire médiévale – 27), Lausanne 2000. Per un primo legame tra Pietro II e le torri circolari cfr. BLONDEL *L'architecture militaire au temps de Pierre II de Savoie – Les Donjon circulaires*, in «Genava», tomo XIII, 1935, pp. 271-321.

⁵ Sui conti di castellanìa dei territori valdostani controllati dal governo sabauda, sulle loro modalità di gestione, controllo e conservazione si veda la dettagliata analisi in B. DEL BO, *Il valore di un castello. Il controllo del territorio in Valle d'Aosta fra XIII e XV secolo*, Milano 2016, in particolare pp. 17-73.

gli altri. Questo tipo di approccio può essere compiuto per alcuni personaggi che, meglio di altri, compaiono citati nei conti. Pur coscienti del fatto che tale tipo di ricerca andrebbe estesa su un periodo cronologicamente più ampio per essere significativamente attendibile, ci si è limitati a considerare l'arco cronologico compreso tra il 1274 e il 1275 all'interno del quale maggiori sono le informazioni e le attestazioni ricavabili dai conti. Determinare quanto emerge da questo intervallo come indicativo di un fenomeno più generalizzato, può essere rischioso ai fini di una corretta interpretazione del fenomeno. Consapevoli di tale problema se ne propone l'esito pur con le dovute cautele nelle considerazioni che tendono a generalizzarne il risultato. Il quadro che se ne ricava appare d'indubbio interesse contribuendo a gettare altra luce sulla circolazione e sulla complementarietà di queste maestranze.

Le figure di cui ci occuperemo sono in totale undici (Fig. 1), con qualche accenno ad altri personaggi in vario modo correlati. Certamente la figura chiave di quella che diverrà un'élite di maestranze capace di connotare architettonicamente cantieri anche di là della Manica, è *Magistro Iacobi de Sancto Georgio*. Le sue capacità e probabilmente anche la sua intraprendenza ne fanno uno dei personaggi di spicco della progettazione e realizzazione dell'architettura fortificatoria savoiarda, soprattutto nel Galles, per l'ultimo venticinquennio del Duecento.

*Magistro Iacobo de Sancto Georgio*⁶

Pur non essendo questa la sede per ricostruire le vicende di una personalità così dinamica e poliedrica, che godette di piena fiducia oltre che dei conti sabaudi anche del re d'Inghilterra, occorre quanto meno capire da dove derivi e come si sia formata la sua nomea. L'appellativo *de Sancto Georgio* appartiene in realtà al periodo in cui egli è attivo dopo il 1278 nel nord del Galles⁷, così è citato infatti nei documenti che riportano le spese effettuate per l'edificazione dei castelli di re Edoardo I. Nei documenti sabaudi⁸ compare come *Magistro Iacobo*, inizialmente insieme al padre *Iohannes* nei conti tra il 1261 e il 1265 per i lavori del castello di Yverdon. Il toponimico *de Sancto Georgio* costituisce quasi certamente l'identificativo del luogo d'origine, Saint-Georges-d'Espéranche⁹, e uno dei cantieri più importanti

⁶ Sulla figura di Master James contributi fondamentali sono stati apportati da Arnold Joseph Taylor che ne stabilì, attraverso la presa visione dei conti di castellania conservati nell'Archivio di Stato di Torino, l'esatta corrispondenza con il savoiaro *Magistro Jacobi*. Per la redazione di questo lavoro sono stati consultati i seguenti studi A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construction of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, pp. 289-315; A. J. TAYLOR, *The castles of St-Georges d'Espéranche*, in «Antiquaries Journal», 33, 1953, pp. 33-47; A. J. TAYLOR, *Master James of St-Georges*, in «English Historical Review», Vol. LXV, n. CCLVII, October 1950, pp. 433-457; A. J. TAYLOR, *Castle-Building in thirteenth-century Wales and Savoy*, in «Proceedings of the British Academy», vol. XXXII, London 1977, pl. XLII, pp. 265-292; A. J. TAYLOR, *Studies in Castle and Castle-Building*, History Series 39, London 1985. Recentemente nella grande opera in due volumi sui castelli degli Stati di Savoia, Daniel de Raemy ha dedicato ampio spazio alla figura di Maître Jacques de Saint Georges ripercorrendone l'operato e delineando l'orbita di diffusione dei suoi modelli oltre i confini regionali, cfr. D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, in particolare le pp. 285-333 del Vol. I; si veda inoltre anche l'Annexe 4 - Complément - *Jacques de Saint-Georges, architecte ou simple entrepreneur?*, vol. II, p. 769, che riconsidera le interpretazioni sulla figura di Master James avanzate da Nicola Coldstream che lo ritiene un imprenditore «un entrepreneur», cfr. N. COLDSTREAM, *Architects, Advisers and design at Edward I's Castles in Wales*, in *Architectural history*, Journal of the Society of architectural historians, vol. 46, 2003, pp. 19-36. Tali interpretazioni sono state ancora riprese recentemente in N. COLDSTREAM, *'James of St George'*, in «The Impact of the Edwardian Castles in Wales», a cura di D. M. WILLIAMS - J. R. Kenyon, Oxford, 2010, 37-45 o infine la voce «*James of St George*» compilata da N. COLDSTREAM, in «The Grove Encyclopedia of Medieval Art and Architecture», vol. 2, Oxford 2012, pp. 459-461; ancora recentemente P. M. REMFRY, *Master James of St George*, in «Harlech Castle and its True Origins», SCS Publishing, 2013, pp. 58-59.

⁷ La sua prima comparsa nei pagamenti in terra gallesese risale al periodo 23 marzo - 31 ottobre 1278, cfr. A. J. TAYLOR, *Master James of St. George*, in «English Historical Review», Vol. LXV, n. CCLVII, October 1950, in particolare p. 434.

⁸ La maggior parte dei riferimenti ai documenti, alle date e alle località citate è tratta dalle edizioni dei conti di Mario Chiaudano, cfr. CHIAUDANO M., *La Finanza sabauda nel sec. 13, I rendiconti del Dominio dal 1257 al 1285*, in Biblioteca della Società Storica Subalpina, 131, Fonti e studi di storia sabauda I, Voghera 1933; CHIAUDANO M., *La Finanza sabauda nel sec. 13, I "Rotuli" e i "Computi" della Corte di Filippo I conte di Savoia e di Borgogna dal 1269 al 1285*, in Biblioteca della Società Storica Subalpina, 132, Fonti e studi di storia sabauda I, Torino 1934; CHIAUDANO M., *La Finanza sabauda nel sec. 13, Le "Extente" e altri documenti del Dominio (1205-1306)*, in Biblioteca della Società Storica Subalpina, 133, Fonti e studi di storia sabauda I, Torino 1937.

⁹ De Raemy ritiene più precisamente che «ce nom attribué à Jacques ne s'explique pas seulement par le fait qu'il a construit le château de Saint-Georges-d'Espéranche, puisque Tassin et Gilles le portent également. Il s'agit d'un véritable nom de famille qui indique un toponyme, pas forcément à localiser dans le Viennois», cfr. D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, nota 946 vol. I. Le altre località del «viennois» che recano come toponimo Saint-Georges non sono molte e non sembrerebbero aver molto a che vedere con il *Magistro Iacobo*; diversamente sappiamo che Jean Bertrand redige il suo testamento nel 1277 in «*domo magistris Iacobi lathomii*» a Saint-Georges-d'Espéranche, cioè nell'abitazione del *Magistro iacobo* di cui ci stiamo occupando, confermando quindi che egli viveva in quella località. Bertrand tornerà da Saint-Georges-d'Espéranche con le indicazioni, se non un progetto, considerate le strette similitudini con quelle valdostane, per edificare la torre circolare del castello di San Giorio in Valle di Susa negli ultimi decenni del Duecento, L. PATRIA, *Caseforti e casetorri tra Savoia, Piemonte e Delfinato: considerazioni sul patrimonio fortificato delle Alpi Cozie*, in «*Caseforti, torri e motte in Piemonte (secoli XII-XVI)*», Omaggio a Lorenzo Bertano, Atti del convegno di Cherasco (25 settembre 2004), Cuneo 2005, pp. 17-103. In particolare pp. 47-48, doc. 32.

nel quale contribuì a realizzare il castello residenza del conte Filippo I. Per questo castello, come rilevava Taylor “more than one document of the 1270’s speaks of it as his *palacium*, a term never so far as we know used of any other of the Savoy castles”.¹⁰ Pur mancando ogni prova documentaria che attesti l’effettiva conduzione del cantiere da parte del *Magistro Iacobo*, la presenza di alcune soluzioni architettoniche e la stretta relazione che si verrà a instaurare tra questo personaggio e il luogo in cui fu edificato quest’importante castello, inducono a ritenere molto plausibile un suo ruolo rilevante nella fase di progettazione e di realizzazione. Egli d’altronde nella costruzione del castello di Yverdon pur se in compagnia del padre, rispetto al quale in questo cantiere avrà ancora mansioni subordinate, è identificato come *lathomus*, mentre a Saint-Georges-d’Espéranche assumerà la conduzione del cantiere con l’appellativo di *Magister* su incarico dello stesso Filippo I.¹¹ Questo castello divenne il prescelto da parte del conte Filippo I per ricevere re Edoardo I nel 1273 di ritorno dalla Crociata, la nona e ultima, insieme alla sua corte e ad altri personaggi di spicco come suo fratello Edmund di Lancaster, Otto di Grandson e il fratello William. L’intensa e stretta relazione tra i reali d’Inghilterra e i conti di Savoia, che risale a intrecci parentali di lunga data, è alla base della carriera del *Magistro Iacobo* che di lì a breve lascerà la Savoia per andare a svolgere il suo ruolo di architetto nel Galles. Prima di essere chiamato dal re Edoardo I però, per buona parte degli anni Settanta del Duecento, egli svolge un’attività quasi frenetica all’interno dei territori savoirdi spostandosi continuamente da un cantiere all’altro. L’ufficio svolto nel corso di questa intensa attività, è prevalentemente legato all’edificazione o alla ristrutturazione di castelli la cui responsabilità gli è affidata dal conte Filippo I con il quale sembrerebbe aver stabilito uno stretto rapporto di fiducia. Tra il 1273 e il 1275, periodo che ci siamo prefissati di considerare più approfonditamente, possiamo tracciare, anche se certamente per difetto, i suoi trasferimenti attraverso i conti di castellania pubblicati da Mario Chiaudano e analizzati da Arnold Taylor ormai nel lontano 1950.¹² Negli ultimi mesi del 1273 si trova nel Viennois, quindi nei primi mesi del 1274 è a Evian, a marzo è a Contey, poi a maggio a Chillon, a giugno a Voiron, a settembre a La Côte-Saint-André, Bourg-en-Bresse e a Saint-Laurent-du-Pont, e negli ultimi mesi dell’anno è a Saint-Georges-d’Espéranche. All’inizio del 1275 lo ritroviamo a Saint-Laurent-du-Pont, Voiron e a La Côte-Saint-André, quindi a marzo a Romont e di nuovo a La Côte-Saint-André e Saint-Laurent-du-Pont, tra aprile e maggio è a Bourg-en-Bresse, di nuovo a luglio a Voiron e La Côte-Saint-André, ad agosto è nella Valdigne e ad Aosta, a settembre ritorna nel Viennois per essere poi verso la fine dell’anno e l’inizio del 1276 a Bard.¹³ Il dinamismo di questo personaggio chiarisce sia la quantità degli incarichi affidatigli ma anche il grado di responsabilità che viene nel tempo ad assumere acquisendo sempre più prestigio ma anche esperienza edificatoria. Un’attività e un controllo territorialmente così ampi non possono che essere legati al crescente credito che egli andava a conseguire nei confronti del conte Filippo I, elementi che, evidentemente, costituiranno una sorta di curriculum per far sì che il re d’Inghilterra Edoardo I lo chiami per realizzare un nutrito gruppo di fortificazioni in Galles. Se la maturazione tecnica e professionale del *Magistro Iacobo* avviene all’interno dei territori savoirdi, la sua formazione iniziale è indubbiamente legata, oltre che alla figura del padre *Iohannes*, anche da *Master Bertram* originario della Guascogna¹⁴ e da *Iohannis de Masot* proveniente dal sud della Francia. Accanto a questi, cui è legata l’attinenza in Savoia alle tipologie architettoniche reali francesi, è di solito presente, fino alla dipartita del *Magistro Iacobo* per il Galles, *Petri Meinier* il quale sembrerebbe svolgere un ruolo di rappresentanza e controllo da parte del conte. Lo scambio di esperienze e la circolazione di conoscenze tecniche instauratesi tra queste figure, congiuntamente ad altre che vedremo in seguito, costituisce l’ambito nel quale vengono a delinearci i caratteri dei procedimenti costruttivi e delle tipologie architettoniche tipicamente savoirdi. Il raggiungimento di un elevato grado nella progettazione, nella conduzione e realizzazione del cantiere, farà sì che *Magistro Iacobo* sarà chiamato, dal 1278, in Galles dal re Edoardo I per contribuire alla realizzazione di un grandioso programma costruttivo.¹⁵ Tale

¹⁰ A. J. TAYLOR, *The castles of St-Georges d’Espéranche*, in «Antiquaries Journal», 33, 1953, p. 36 e p. 39.

¹¹ D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d’Yverdon*, Cahiers d’archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, p. 286.

¹² A. J. TAYLOR, *Master James of St-Georges*, in «English Historical Review», Vol. LXV, n. CCLVII, October 1950, pp. 433-457, in particolare le pp. 454-455.

¹³ La presenza a Bard del *Magistro Iacobo* è documentata nei conti di castellania di Gontier de Bosel, nel periodo tra marzo e agosto del 1276, cfr. J. G. RIVOLIN, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, in «Bibliothèque de l’Archivum Augustanum», XXVIII, Aoste 2002, p. 199.

¹⁴ *Master Bertram* è qualificato come *ingeniator* fin dal 1248 ed è pagato per “circa ingegna domini Regis” nel 1276 alla Torre di Londra. Negli anni seguenti lo ritroviamo al castello di Rhuddlan, a Caernarfon e per tutta la prima parte degli anni Ottanta del Duecento al servizio del re del Galles, cfr. A. TAYLOR, *The Welsh Castles of Edward I*, London 1986, in particolare *Appendix III - Notes on Savoyard and other foreign craftsmen employed by Edward I in Wales*, pp. 126-129.

¹⁵ Le ultime date che attestano la presenza di *Magistro Iacobo* nei territori sabaudi riguardano i conti di castellania di Bourg-en-Bresse e Châtillon-en-Chalaronne tra il 1 marzo 1277 e il 1 marzo 1278, nei quali è indicato il pagamento per l’invio del *Magistro* e del suo bagaglio da Bourg-en-Bresse a Saint-Georges-d’Espérance. Il suo arrivo in Inghilterra a Down Ampney nel Gloucestershire è del 27 marzo 1278, cfr. A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construction of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, p. 294.

progetto, che comprenderà l'edificazione o la ristrutturazione di un nutrito numero di castelli, vedrà il *Magistro Iacobo* coinvolto in prima persona tanto da arrivare a essere citato nei "Pipe Rolls" inglesi come "*magister operacionum regis in Wallia*".¹⁶ Studi recenti hanno tentato di sminuire l'impronta e il ruolo di architetto del *Magistro Iacobo* nel Galles¹⁷, ma come ha correttamente sostenuto De Raemy "une bonne étude sur l'architecture ne saurait se passer de plans", aspetti architettonici che in quei lavori sembrano essere poco considerati.¹⁸ Se è indubbio che egli non sia stato il solo architetto a progettare e realizzare molte delle opere per Edoardo I e che le collaborazioni, e quindi le contaminazioni stilistiche, all'interno di così vasti e complessi cantieri fossero prassi comune, è altresì vero che un ricco elenco di prerogative costruttive derivino dall'esperienza savoiarda e che alcune scelte costituissero caratteri distintivi come l'impiego di ponteggi elicoidali nel sistema costruttivo delle torri circolari.

Carpentator Tybaudo

Di questo maestro carpentiere possediamo poche informazioni ma sappiamo che certamente deve aver svolto la sua opera sotto il controllo del *Magistro Iacobo*. In particolare il suo intervento è pagato XL soldi, il 16 dicembre 1274, a Saint-Georges per lavori di carpenteria proprio nello stesso periodo in cui è presente lo stesso *Magistro Iacobo*. Alcuni mesi dopo, nel luglio del 1275, lo ritroviamo sempre accanto allo stesso *Magistro* a Voiron ad eseguire lavori di carpenteria per una decina di giorni, pagati XIII soldi.¹⁹ Le due località distano tra loro una settantina di chilometri e poiché questo personaggio non lo ritroviamo più citato in altri conti, si deve presumere che potesse trattarsi di un artigiano locale. Si tratta con ogni probabilità di una figura reclutata in occasione dell'avvio di cantieri di una certa importanza, che doveva lavorare alle strette dipendenze di *magistri* in grado di condurre e gestire in toto la realizzazione di un'opera. Sugli stessi cantieri è infatti presente anche *Magistro Guido de Voyrone* figura di spicco e stretto collaboratore del *Magistro Iacobo* in molti altri interventi nel territorio savoiaro e in particolare in Valle d'Aosta.

Magistro Guido de Voyrone

La denominazione di questo personaggio varia da un documento all'altro, lo troviamo infatti come *lathomus Guido* o *Guidoni*, *Guionetus*, *Magistro Guidoni citernarius*. Risulta probabilmente citato per la prima volta nel 1266 nei conti relativi al castello di Chillon come '*magistri facientis scisternas*'. Il suo legame con realizzazioni inerenti l'approvvigionamento o la conservazione dell'acqua durerà nel tempo poiché nel 1274 è pagato '*pro aqua infra castrum Voyron aducendo*'. In realtà il suo ruolo principale sembra essere quello di *lathomus* con un'attività piuttosto intensa che lo vede tra il 1274 e il 1275 essere presente sui cantieri di Voiron e Saint-Georges-d'Espéranche, dove è pagato C soldi '*pro labore suo de turribus Sancti Georgii, et de hiis quas fecit apud Voyronem*'²⁰, al castello di Saint-Laurent-du-Pont, al castello di Châtel Argent, a Bourg-en-Bresse, dinuovo a Saint-Georges-d'Espéranche e Bard. Ma il cantiere nel quale è possibile cogliere meglio l'attività di quest'artigiano è certamente quello della costruzione della torre circolare di Châtel Argent, edificata proprio in questo periodo. Il documento, che riporta in dettaglio tutti i costi e il personale impiegato in quest'operazione fortificatoria, è stato oggetto di un recente contributo che aveva già preso in esame alcuni degli aspetti qui trattati.²¹ Si rimanda quindi a tali lavori riproponendo

¹⁶ È indicato con questa dicitura nei pagamenti a lui effettuati per il periodo dal 12 febbraio al 13 dicembre del 1285, cfr. A. J. TAYLOR, *Master James of St-Georges*, in «English Historical Review», Vol. LXV, n. CCLVII, October 1950, p. 441.

¹⁷ N. COLDSTREAM, *Architects, Advisers and design at Edward I's Castles in Wales*, in *Architectural history*, Journal of the Society of architectural historians, vol. 46, 2003, pp. 19-36, P. M. REMFRY, *Master James of St George*, in "Harlech Castle and its True Origins", SCS Publishing, 2013, pp. 58-59.

¹⁸ D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, Annexe 4 - Complément - *Jacques de Saint-Georges, architecte ou simple entrepreneur?*, vol. II, p. 769.

¹⁹ A. J. TAYLOR, *The castles of St-Georges d'Espéranche*, in «Antiquaries Journal», 33, 1953, p. 38.

²⁰ Idem.

²¹ G. SARTORIO, M. CORTELAZZO, *Tra fonte storica e fonte archeologica: Châtel-Argent e l'utilizzo dell'impalcato elicoidale nelle torri cilindriche di XIII secolo*, «Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Regione Valle d'Aosta», 5, 2008, Quart (AO), 2009, pp. 94-111. Il documento è stato pubblicato e ulteriormente commentato in G. SARTORIO, *Tra archeologia e paleografia: la costruzione del castello di Châtel-Argent in un documento del 1274-1275*, in "Costruttori di Castelli. Cantieri tardo medievali in Valle d'Aosta", a cura di ORLANDONI B., tomo III – *Addenda e apparati*, «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXXV, Aosta, 2010, pp. 7-25. Si vedano altresì gli approfondimenti in B. DEL BO, *Il valore di un castello. Il controllo del territorio in Valle d'Aosta fra XIII e XV secolo*, Milano 2016, p. 112.

in questa occasione, quanto emerso in merito alla figura del *Magistro Guido de Voyrone*. Egli giunge sul cantiere di Châtel Argent con un consolidato bagaglio di esperienze e, in effetti, il suo ruolo sembrerebbe legato a funzioni oltre che di direzione, anche progettuali. Ciò emerge soprattutto da una serie di annotazioni poste a tergo di quello stesso documento, nelle quali risulta a lui effettuato un pagamento che corrisponde a circa il 48% della spesa totale di tutti gli interventi realizzati sul sito.²² Nel gruppo di artigiani che partecipa a quest'operazione di rinnovamento castrale, compaiono personalità come *Magistro Hugoni Boterie* e il *Lathomus Humbertetum de Bardo*, ma indubbiamente la figura del *Magistro Guido de Voyrone*, che i documenti parrebbero tratteggiare quasi come progenie del *Magistro Iacobo* con il quale aveva lavorato al castello di Saint-Laurent-du-Pont²³, sembrerebbe essere l'unica in grado di avere le conoscenze tecniche necessarie per presiedere i vari aspetti della catena operativa, coadiuvato da una serie di altre professionalità. Lo stretto rapporto che si viene a instaurare tra questi artigiani perdurerà nel tempo poiché li ritroveremo negli anni seguenti ad intervenire nell'importante fortificazione di Bard ormai entrata, dal 1242, in pieno possesso sabauda.²⁴ Nel complesso la figura del *Magistro Guido de Voyrone* pur esercitando una funzione che oggi identificheremmo con quella di direttore dei lavori, realizza le nuove strutture fortificatorie in funzione del controllo territoriale da parte del balivo di Aosta, ma occupa il ruolo di funzionario comitale sotto l'egida del conte Filippo I, poiché la costruzione della torre di Châtel Argent è un'operazione comitale e come tale direttamente gestita. La carriera di questo *Magistro* proseguirà nei territori savoirdi poiché non sembra comparire in nessuno dei conti che si riferiscono alla costruzione dei castelli gallesi.

Ingeniator Johannis de Masot

La figura di *Johannis de Masot*, altrimenti denominato *Mésot*, *Mayso*, *Masont* o *Masout*, ci permette di creare una possibile analogia costruttiva con i castelli della Guascogna o dell'allora Guienna.²⁵ Egli infatti compare già nel 1253 al castello di Benauges (Arbis - Aquitania) reclutato da Pietro II già con il titolo di *magistri ingeniatorum*²⁶ e nell'anno seguente sarà nominato cavaliere. In realtà il legame tra la Guascogna e il comitato sabauda trova proprio in quegli anni un suo preciso significato alla luce dell'intervento di Pietro II richiesto dal re Enrico III d'Inghilterra. Per quei territori, parte importante dei possedimenti continentali inglesi, è un periodo d'intense turbolenze in quanto Simon de Montfort, cognato di Enrico III che amministrava quei luoghi, lo stava facendo in modo brutale. Le numerose lamentele e la situazione sempre più preoccupante, costrinsero il re a fare fronte con un arbitrato. Pietro II fu così incaricato di procedere, giocando un ruolo di conciliatore, nel tentativo di risolvere la questione.²⁷ Nel periodo seguente egli si troverà al fianco del re nella guerra contro la corona di Francia avendo come incarico di verificare e garantire lo stato di una serie di castelli funzionali alla difesa proprio all'interno dei territori della Guascogna. Il numero di castelli visitato è considerevole, Meilhan, Benauges, Saint-Macaire, Bazas, dinuovo a Meilhan, Bergerac e Bordeaux, ed è in questo periodo che si fa assistere proprio da *Johannis de Masot*. Ciò che desta particolare interesse nella formazione di questo *Magistro* è proprio il fatto che nel suo primo periodo di attività egli operi in un territorio sotto l'influenza inglese, aspetto che non è sfuggito a De Raemy.²⁸ Egli infatti ritiene che a lui si debba la concezione generale degli edifici che è incaricato di costruire, ma che la traduzione di tali progetti in forme architettoniche vada attribuita a *Iohannes* e *Iacobo de Sancto Georgio*. Non a caso il legame tra queste figure, ma in particolare tra *Iacobo de Sancto Georgio* e *Johannis de Masot*, sarà duraturo e li vedrà impegnati in pratica sugli stessi cantieri fino al 1275. L'attività di *Johannis de Masot* negli anni precedenti mostra

²² G. SARTORIO, *Tra archeologia e paleografia: la costruzione del castello di Châtel-Argent in un documento del 1274-1275*, in "Costruttori di Castelli. Cantieri tardo medievali in Valle d'Aosta", a cura di ORLANDONI B., tomo III – Addenda e apparati, «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXXV, Aosta, 2010, p. 23 nota 52.

²³ A. J. TAYLOR, *The castles of St-Georges d'Espéranche*, in «Antiquaries Journal», 33, 1953, p. 37, nota 8.

²⁴ J. G. RIVOLIN, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, in «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXVIII, Aoste 2002.

²⁵ Il legame di Jean Mésot con questi territori è esplicitato in modo puntuale in un paragrafo a lui dedicato da De Raemy, cfr. D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, pp. 282-285.

²⁶ A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construction of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, pp. 289-315, in particolare p. 297.

²⁷ J. P. CHAPUISAT, *Pierre de Savoie, les affaires anglaises et la politique européenne (1252-1255) ou trois années très remplies*, in ANDENMATTEN B., PARAVICINI BAGLIANI A., PIBIRI E. (a cura di), *Pierre II de Savoie «Le Petit Charlemagne» (†1268)*, Actes du Colloque International (Lausanne, 30-31 mai 1997) Fondation Humbert II et Marie Josè de Savoie (Cahiers lausannois d'histoire médiévale – 27), Lausanne 2000, pp. 257-264.

²⁸ cfr. D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, pp. 283-284.

un'intensa mobilità, poiché sappiamo che nel 1261 è chiamato in Inghilterra dal re Enrico III, per poi ritrovarlo l'anno seguente a dettare le istruzioni al *Cementarius Johannis Franciscus* per la costruzione della Tour Bayart a Saillon (Vaud). Il documento in merito cita infatti: “*In expensis domini Johannis de Masot euntis apud Sallon ad turrim de Sallon devisandam, 6 s. 8 d., ad supervidendum ibi situm turres per tre dies ...*”.²⁹ Nel periodo che abbiamo voluto approfondire, e cioè tra il 1274 e il 1275, egli è attestato a Contey, Saint-Laurent-du-Pont e Bourgen-Bresse. Questo personaggio sembrerebbe costituire, proprio alla luce delle sue esperienze, l'elemento di connessione tra l'architettura militare del sud della Francia, i modelli fortificatori inglesi e le nuove edificazioni savoiarde. L'edificazione della Tour Bayart di Saillon, da lui diretta, rappresenta, essendo degli inizi degli anni sessanta del Duecento, il primo caso di torre circolare realizzata con l'impiego del ponteggio elicoidale³⁰, testimoniando l'introduzione nei territori savoiardi, per quanto ad oggi ci risulta, di questo particolare sistema costruttivo.

Cementarius Johannis Franciscus

Questo artigiano è citato in un conto del 1261-62 relativo alla costruzione di due camere nel castello di Chillon come *Francisco de Arborenges*. Il toponimico parrebbe riferirsi alla località di Auboranges, piccolo comune del cantone di Friburgo, circa 20 km a nord est di Losanna. Egli risulta molto attivo in vari cantieri relativi alla costruzione di castelli o per migliorie degli spazi interni, tra la fine degli anni Cinquanta e l'inizio degli anni Sessanta del Duecento. Nel 1258 costruisce un nuovo edificio presso il donjon a Conthey³¹, nel 1261 erige dietro indicazioni di *Johannis de Masot* la Tour Bayart di Saillon, probabilmente interviene nello stesso anno anche nella costruzione del castello di Brignon³², nel 1262 costruisce due camere nel castello di Chillon e nel 1266 è pagato ancora per dei lavori a Chillon.³³ Certamente egli deve essere riconosciuto come l'esecutore di una delle prime torri, se non proprio la prima, con l'impiego dell'impalcato elicoidale nei territori savoiardi.³⁴ Non conosciamo purtroppo l'elevato delle altre due torri circolari costruite nello stesso periodo di Conthey e Brignon, le quali è presumibile fossero state edificate con identico criterio se le pensiamo progettate e realizzate dalle stesse maestranze. Di *Johannis Franciscus* perdiamo le tracce proprio negli anni che più ci interessano, anche se sembrerebbe aver partecipato ai lavori del castello di Yverdon. Il suo legame con il *Magistro Iacobi* e con *Johannis de Masot* conferma anche in questo caso l'avvalersi, da parte del potere comitale sabauda, di un gruppo qualificato di artigiani che operava in gruppo e che doveva garantire un'elevata qualità nelle opere eseguite. Non può essere un caso che gli stessi ricompaiano poi nei territori gallesi negli ultimi due decenni del Duecento. *Johannis Franciscus* è infatti presente al castello di Conway nel 1286 e a quello di Beaumaris nel 1296. A Conway in particolare egli è alla testa di un gruppo di costruttori a contratto per realizzare le mura della città.³⁵ Così a Caernarfon le mura della città edificate a partire dal 1284, ma soprattutto le torri circolari rompitratte, presentano un sistema costruttivo con elicoidali simile a quello di Conway. In questo caso non

²⁹ CHIAUDANO M., *La Finanza sabauda nel sec. 13, I rendiconti del Dominio dal 1257 al 1285*, in Biblioteca della Società Storica Subalpina, 131, Fonti e studi di storia sabauda I, Voghera 1933, pp. 68-69, (AST, SR, i. 69, f. 5, m. 1, rot. 2).

³⁰ In un precedente lavoro era stato erroneamente indicato, per un refuso, l'utilizzo su questa torre del doppio travicello, così come testimoniato in alcune torri di Filippo Augusto nel nord della Francia, in realtà l'impalcato è costituito da una sola linea di pali disposti secondo un andamento elicoidale, cfr. M. CORTELAZZO, *Un vocabolario architettonico: l'impalcato elicoidale*, in G. SARTORIO, M. CORTELAZZO, *Tra fonte storica e fonte archeologica: Châtel-Argent e l'utilizzo dell'impalcato elicoidale nelle torri cilindriche di XIII secolo*, «Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Regione Valle d'Aosta», 5, 2008, Quart (AO), 2009, pp. 101-109, in particolare tabella di fig. 16 a p. 107.

³¹ De Raemy ritiene che *Johannis Franciscus* sia stato il costruttore del castello tra il 1257 e il 1258 cfr. D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, didascalia della fig. 128 a p. 108.

³² Questo castello fu edificato nel 1261 per conto di Pietro II nel corso delle ostilità con il vescovo di Sion Henri de Rarogne, quasi contemporaneamente a quello di Saillon. Di lì a pochi anni nel 1266, risolte le ostilità con il vescovo, il castello perse d'interesse e venne completamente smantellato dietro specifico ordine dello stesso Pietro II. L'interesse per questo castello è dato dal fatto che la pianta, ricavata da Blondel nel 1949 con qualche difficoltà e quindi come egli stesso sostiene non esatta in modo assoluto, rappresenta uno dei pochi casi nei quali l'impianto non ha subito rimaneggiamenti posteriori e quindi perfettamente aderente a quella che dovette essere l'idea progettuale iniziale. L'attribuzione della costruzione a *Johannis Franciscus* è desunta dalla contemporaneità esecutiva con Saillon e dalla presenza del medesimo castellano che controllava i due castelli, supponendo quindi che siano stati i medesimi architetti e le stesse maestranze a progettare ed eseguire i lavori, cfr. L. BLONDEL, *Le Château de Brignon*, in Vallesia, t. IV, 1949, pp. 29-34.

³³ Cfr. A. TAYLOR, *The Welsh Castles of Edward I*, London 1986, in particolare *Appendix III - Notes on Savoyard and other foreign craftsmen employed by Edward I in Wales*, pp. 128.

³⁴ Si veda il testo corrispondente alla nota 29.

³⁵ A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construction of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, pp. 289-315, in particolare p. 302. Taylor in proposito rileva proprio una stretta analogia, pur su scale dimensionali differenti, tra la tecnologia impiegata per costruire le mura del castello di Saillon con quelle di Conway, p. 304.

esistono registrazioni documentarie puntuali che autorizzino ad attribuire l'esecuzione di queste opere agli stessi artigiani di Conway ma è attestata la presenza a Caernarfon del *Magistro Iacobo* cui viene pagata una giornaliera di 3 s.³⁶

Hugoni Boterie

Questo personaggio per quanto costituisca forse solo una figura di secondo piano rispetto ai *Magistri* di cui ci siamo occupati finora, riveste un ruolo importante rispetto allo specifico intervento sulla torre circolare di Châtel Argent. Egli compare più volte all'interno dei conti della castellania di Bard dal 1272, insieme a un certo *Durandi* (o *Durandus*)³⁷, frequentemente indicati come *audiencium computum*. La sua funzione è quindi quella di garantire la perfetta esecuzione dei lavori e la validità dei conteggi in merito a operazioni diverse tra le quali anche la costruzione della torre di Châtel Argent. Questi due personaggi figurano quasi sempre in modo congiunto venendo a costituire “un vero e proprio comitato di validazione e controllo sui lavori intrapresi dal balivo al castello” di Châtel Argent³⁸, così come per le opere eseguite a Bard per un periodo piuttosto lungo che durerà fino al 1284.³⁹ L'attività di *Hugoni Boterie* (diversamente nominato *Hugonem Boterie* o *Hugoni Boteri*), è documentata anche a Saint-Laurent-du-Pont tra il 1274 e il 1275 confermando ancora una volta la notevole mobilità di queste figure presenti quasi contemporaneamente nelle medesime località. Equipe di professionalità diverse e di alto tenore qualitativo, che di cantiere in cantiere svolgevano le loro attività di “uditori dei conti” sotto il controllo del potere comitale.

Lathomus Humbertum de Bardo

Diversamente dagli altri artigiani *Humbertum de Bardo* (altresì anche citato come *Berteto de Bardo*, *Bertheto Macon*, *Bertetus*, *Belteto* o semplicemente *Humberto*), appare come una figura un po' eclettica e per certi versi più versatile. La sua attività, ricostruibile prevalentemente dai conti di castellania di Bard e da quello di Pietro di Chavannes, Balivo di Aosta e di Châtel Argent, interessa gli anni compresi tra il 1272 e il 1278 poiché a quest'ultima data sembra già essere deceduto. Dai conti di Bard veniamo a sapere che egli possedeva delle vigne, dei pascoli, che era in qualche modo legato ad attività minerarie e che oltre a tutto ciò svolgeva anche l'attività di usuraio.⁴⁰ In merito alle attività edilizie possiamo solamente costatare come egli intervenga nella costruzione della torre circolare di Châtel Argent e per alcune operazioni non sempre identificabili a Bard. L'interesse per questo personaggio deriva dal fatto che sulla base di quanto riportato nel rendiconto di Châtel Argent egli sembra essere il vero e proprio costruttore della torre e per tale lavoro viene opportunamente pagato. Il documento riporta infatti “*In turre castri Argenti facienda ... per Humbertum de Bardo lathomum*”. Per tale lavoro riceve un compenso di 128 lire, somma di gran lunga superiore rispetto a tutte le altre che riguardano oltre a vari interventi all'interno del castello anche altre operazioni presso il borgo o sulla strada che conduce alla stessa fortificazione, se si esclude quanto riscosso dal *Magistro Guido de Voyrone* (287 lire ca.) per la probabile progettazione e conduzione dei lavori. A nostro avviso il ruolo del *lathomus Humbertum de Bardo*, deve con ogni probabilità essere associato a quello di un semplice esecutore con il compito di approvvigionare il cantiere dei materiali necessari e di compierne la messa in opera. Il suo radicamento sul territorio, poiché non lo ritroviamo citato in nessuno degli altri cantieri al di fuori della Valle d'Aosta, nei quali compaiono i *magistri* citati in questo lavoro, induce a ritenere che debba trattarsi di un artigiano locale, forse una sorta di piccolo impresario in grado di reperire i materiali, gestire la logistica e assoldare dei lavoratori. Con tale interpretazione diviene difficile potergli attribuire le scelte di un particolare sistema costruttivo o l'a-

³⁶ Cfr. A. TAYLOR, *The Welsh Castles of Edward I*, London 1986, in particolare *Appendix III - Notes on Savoyard and other foreign craftsmen employed by Edward I in Wales*, p. 128.

³⁷ Su questo personaggio si veda G. SARTORIO, *Tra archeologia e paleografia: la costruzione del castello di Châtel-Argent in un documento del 1274-1275*, in “*Costruttori di Castelli. Cantieri tardo medievali in Valle d'Aosta*”, a cura di ORLANDONI B., tomo III – Addenda e apparati, «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXXV, Aosta, 2010, p. 22 nota 46.

³⁸ Idem p. 24.

³⁹ J. G. RIVOLIN, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, in «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXVIII, Aoste 2002, Appendice documentaria pp. 190, 198, 199, 206, 217, 219, 226, 245.

⁴⁰ Elementi relativi alle varie attività di questo personaggio sono già state evidenziate da Gabriele Sartorio in G. SARTORIO, *Tra archeologia e paleografia: la costruzione del castello di Châtel-Argent in un documento del 1274-1275*, in “*Costruttori di Castelli. Cantieri tardo medievali in Valle d'Aosta*”, a cura di ORLANDONI B., tomo III – Addenda e apparati, «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXXV, Aosta, 2010, p. 15.

dozione di caratteristici modelli architettonici. Sappiamo che egli è anche incaricato, e pagato, per la realizzazione di merli e ventriere, “*solvere Berteto de Bardo pro panteris et merlis quos debet facere in tasciam in turre*”, e della copertura in lose⁴¹, “*pro ipsa turre cooperianda de losis et cemento*”. Dai conti della castellania di Bard emergono vari aspetti che descrivono anche la sua sfera familiare.⁴² Conosciamo, infatti, il nome della moglie *Iohaneta* e del fratello *Willelmus*. In definitiva, alla luce delle molteplici attività svolte da *Humbertum de Bardo*, egli ci appare come una figura poliedrica in grado di realizzare anche strutture di un certo impegno, come la torre di Châtel Argent, un ottimo esecutore quindi ma certamente non in grado di sovrintendere un cantiere com'erano chiamati a fare i *Magistri* sotto il diretto controllo comitale in vari luoghi dei territori del dominio sabauda.

Magistro Hugneti de Chillon

Di questo personaggio sappiamo poco senonché lo troviamo citato nei conti di Contey e di Bard. A Contey egli è presente nel marzo del 1274 per rimanervi forse fino a maggio dello stesso anno. Non siamo a conoscenza di altri suoi spostamenti ma sappiamo per certo che egli lavorò insieme, o più probabilmente sotto la direzione, del *Magistro Iacobo de Sancto Georgio* e del *Magistro Johannis de Masot* al castello di Contey. Nell'anno seguente se ne perdono le tracce per poi ritrovarlo a Bard nei cui conti continuerà ad essere presente fino al 1290. In tali documenti compare come *Hugueti de Chillone* o *Hugneti de Villanova de Chillon*, dal borgo che sorge poco a sud del castello. La sua funzione sembrerebbe essere quella di uditore dei conti poiché in un conto del 1278-1279 è indicato insieme ad altre figure come “*audiencium computos*”.⁴³ Si tratta quindi di un funzionario comitale ma che dalla fine del 1275 si trasferisce a Bard per poi rimanervi. Non si può escludere che il periodo di attività svolto insieme agli altri grandi personaggi a Contey, possa avergli garantito quell'esperienza e quelle capacità che ne hanno sancito gli anni a venire.

Custodis operum domini Petri Meinier

La figura per eccellenza che sembrerebbe personificare il braccio notarile di Pietro II è *Petri Meinier*, un chierico originario di Chambery che compare per la prima volta nei documenti nel 1244 (*Petrus Maynarii de Chamberiaco, clericus*).⁴⁴ Uno dei primi importanti cantieri che si trova a dirigere, incaricato di rappresentare direttamente il volere del conte, è la costruzione del “donjon” di Contey tra il 1257 e il 1258, nel quale lavorerà, sotto il suo diretto controllo, *Johannis Franciscus*. Nel documento riguardante proprio i lavori del castello di Contey si legge: “*In opere dicte turre faciendo in tascheria per consilium Petri Manerii*”, confermando il preciso ruolo che doveva svolgere.⁴⁵ In seguito nel 1261-1262 a Yverdon gli è subordinato anche il *Magistro Iacobo de Sancto Georgio*. È proprio all'interno dei conti che riguardano i lavori in corso di realizzazione al castello di Yverdon che egli viene esplicitamente indicato come “*custodis operum domini*”.⁴⁶ L'attività di questo personaggio, essendo tenuto a redigere la contabilità dei lavori per mano di Pietro II, lo porta ad essere nello stesso periodo anche nei cantieri di Romont, Chillon e Saillon. I cantieri savoirdi lo vedono quindi coinvolto in una verifica itinerante della riuscita dei lavori e dei bilanci relativi. In quest'opera il contatto con figure come *Magistro Iacobo* o *Johannis de Masot*, contribuisce a determinare quell'unione di intenti e prestazioni che oggi definiremo “joint venture”, probabilmente coordinata e controllata dalla stesso Pietro II. *Petri Meinier* però scompare molto presto dalla contabilità sabauda, difficile dire se per l'età ormai avanzata o per altri problemi, non sappiamo se egli seguì il gruppo degli artigiani che si trasferirà a lavorare dalla fine degli anni Settanta in Galles per conto del re Edoardo I.

⁴¹ Sull'interpretazione del termine “*in tasciam*” relativo a una particolare tipologia contrattuale si vedano le circostanziate precisazioni in B. DEL BO, *Il valore di un castello. Il controllo del territorio in Valle d'Aosta fra XIII e XV secolo*, Milano 2016, pp. 109-117.

⁴² J. G. RIVOLIN, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, in «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXVIII, Aoste 2002, Appendice documentaria pp. 190, 194, 210, 212, 223, 238, 270.

⁴³ J. G. RIVOLIN, *Uomini e terre in una signoria alpina. La castellania di Bard nel Duecento*, in «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXVIII, Aoste 2002, Appendice documentaria p. 226.

⁴⁴ La maggior parte delle informazioni su *Petri Meinier* sono state tratte da D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, pp. 285-286.

⁴⁵ CHIAUDANO M., *La Finanza sabauda nel sec. 13, I rendiconti del Dominio dal 1257 al 1285*, in Biblioteca della Società Storica Subalpina, 131, Fonti e studi di storia sabauda I, Voghera 1933, p. 25.

⁴⁶ Idem, p. 59. Ripubblicato recentemente da D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, Annexes 2a, p. 757.

Magister Egidius de Sancto Georgio

Dell'attività di questo artigiano nei territori savoirdi non sappiamo molto, se non che lo troviamo testimonia- to a Saxon (Valais - CH) nel 1279, insieme a *Taxinus de Sancto Georgio*, pochi anni dopo il periodo da noi preso in considerazione. Egli è citato, in qualità di *cementarius*, con molte varianti, il che forse può non aver semplificato la sua identificazione all'interno dei numerosi conti di castellania. Compare infatti come *Giletus*, *Gilet*, *Egidius* e in Galles *Giles*.⁴⁷ Il suo operato è per lo più documentato in Galles spesso al fianco del *Magistro Iacobo*. Egli lavora nel 1282 al castello di Aberystwyth e in seguito ad Harlech. Ma uno degli aspetti interessanti legato a questa figura è che, come evidenziato da Taylor, il *Magister Egidius* viene inviato da Filippo I in Galles per assistere il *Magistro Iacobo*, dietro una specifica richiesta di aiuto da parte del re Edoardo I dopo una ribellione dei sudditi gallesi che hanno preso d'assalto alcuni castelli. L'intervento di Filippo I mostra lo stretto legame che doveva sussistere tra il conte e i vari *Magistri* che operavano alle sue dipendenze, questo ci permette di ritenere che proprio sul lavoro di tali artigiani il conte fosse in grado di esercitare un rigoroso controllo.

Guigonis de Vercors

Pur qualche difficoltà d'identificazione, poiché nei conti inglesi risulterebbe citato come *Guiloto de Vergers* o *Gio- to de Vergers*, questo personaggio lavora nei territori savoirdi a diretto contatto con *Magistro Iacobi* sia a Montmélian nel 1271 e in seguito a Saint-Georges-d'Espéranche nel 1275.⁴⁸ La sua presenza in Inghilterra, già nel luglio del 1278, è quasi contemporanea all'arrivo del *Magistro Iacobo*. La sua attività è legata all'edificazione del castello di Rhuddlan e in particolare alla canalizzazione del fiume Clwyd tra il 1278 e il 1280, fiume che scorre accanto al castello e che proba- bilmente durante le fasi costruttive della fortificazione necessita di alcune irreggimentazioni. Nei conti compare, infatti, come "*Guiloto de Vergers ducenti sex fossatores de Kenington usque Rothelan, ad sue expensas*". Di lui in seguito non si hanno più notizie e non sembrerebbe aver partecipato alle edificazioni degli altri castelli gallesi.

I personaggi di cui fino ad ora ci siamo occupati costituiscono solo un misero numero del nutrito gruppo di artigiani che compare nei conti delle castellanie sabaude. Il piccolo drappello ci ha però permesso di verificare l'entità degli spo- stamenti, dei luoghi coinvolti e dell'intreccio dei contatti intervenuti nell'arco di un periodo piuttosto ristretto compreso tra il 1274 e il 1275 (Fig. 2). Un ambito cronologico così circoscritto, favorito da un'ampia casistica di attestazioni documentarie, consente di rilevare le distanze e i percorsi tra le diverse località in cui gli artigiani si trovarono ad ope- rare. Gli spostamenti mostrano un incessante andirivieni nei luoghi dove il potere comitale sabaudo avvia i cantieri più importanti. Le distanze in alcuni casi superano anche i 300 chilometri ma ciò non ostacola il fatto, che in molti casi nello stesso intervento costruttivo i documenti ci restituiscano la presenza quasi simultanea di 4, 5 o anche 6 artigiani degli 11 di cui ci siamo occupati. Insieme a queste figure fanno la loro comparsa sia personaggi che paiono reclutati sul posto, ma con esperienza e capacità lavorativa come ad esempio per la costruzione della torre di Châtel Argent un certo *Arnolinus*, o un *Martino di Tan*⁴⁹, sia altri che avranno ruoli importanti in altri successivi cantieri, come nel caso di *Vincent le Pi- card* o *Guillaume d'Oyseler* al castello di Yverdon.⁵⁰ Se spostiamo la nostra attenzione agli anni precedenti, o viceversa a quelli successivi, il numero di attestazioni degli artigiani attivi sul territorio savoirdo e citati all'interno dei conti di castellania aumenta in modo considerevole. Tra questi possiamo citare *Jean de Grailly*, *Magistrer Bertram*, *Berthelet l'Anglais*, *Guigonis de Vercors*, *Andree de Voyron*, *Petro de Langes*, *Taxinus de Sancto Georgio*, *Durandi*, *Hugoneto de Voyrone*, *carpentator Philippus*, *Magister Manasser de Vaucouleurs*, *Wuillelmo de Seysel*, *Hodanyn* e *Guillaume de Chevrère*, *Magister Gauterus*, e molti altri.⁵¹ L'elenco è davvero formidabile e si ha come l'impressione che ognuno di

⁴⁷ A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construc- tion of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, pp. 299-300.

⁴⁸ Idem, p. 297.

⁴⁹ G. SARTORIO, *Tra archeologia e paleografia: la costruzione del castello di Châtel-Argent in un documento del 1274-1275*, in "Co- struttori di Castelli. Cantieri tardo medievali in Valle d'Aosta", a cura di B. ORLANDONI, tomo III - Addenda e apparati, «Bibliothèque de l'Archivum Augustanum», XXXV, Aosta, 2010, pp. 17, 22.

⁵⁰ D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, Cahiers d'archéologie romande, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, *Annexes 2a*, pp. 284-285.

⁵¹ L'elenco qui prodotto è ricavato da varie citazioni all'interno dei lavori editi sopra citati. Per alcuni riferimenti a maestranze attive in questo periodo nei territori valdostani si veda anche B. ORLANDONI, *Architettura in Valle d'Aosta. Il romanico e il gotico. Dalla costruzione della cattedra- le ottoniana alle committenze di Ibleto e Bonifacio di Challant 1000 - 1420*, Aosta 1995, p. 134, poi riprese anche in B. ORLANDONI, *Costruttori di castelli. Cantieri tardomedievali in Valle d'Aosta. I. Il XIII e il XIV secolo*, Bibliothèque de l'Archivum Augustanum, XXXIII, Aosta 2008, in partico- lare pp. 51-74. Il recente e rigoroso lavoro di Beatrice Del Bo sui conti di castellania dei castelli valdostani apre nuovi orizzonti non solo sulle figure professionali citate nei documenti ma anche sui più generici *homines* che gravitavano intorno alla costruzione di un castello, poiché l'installazione e l'esecuzione di un simile cantiere costituivano "una eccezionale occasione di occupazione" B. DEL BO, *Il valore di un castello. Il controllo del territo- rio in Valle d'Aosta fra XIII e XV secolo*, Milano 2016, in particolare il capitolo 5. *Lavoratori e maestri nei cantieri dei castelli valdostani*, pp. 109-144.

questi sia legato agli altri attraverso una fitta trama d'interrelazioni che si distribuiscono lungo l'arco di qualche decennio. A questo gruppo si deve altresì associare anche un altro personaggio con un ruolo ben definito poiché lo troviamo citato come *Stephanum pictorem*. Sappiamo che egli lavora nel 1273 al soffitto della Saint Faith's Chapel nell'abbazia di Westminster. È probabilmente l'autore, tornato in Savoia sempre nel 1273, delle decorazioni che sopravvivono nella *camera clericorum* al castello di Chillon. Tra il 1274 e il 1275 si trova nel castello di Filippo I a Saint-Laurent-du-Pont per decorare le camere del conte e della contessa reclutato in questo caso dal *Magistro Iacobo*, e occorrerà verificare se possa aver partecipato, vista la presenza dello stesso *Magistro Iacobo* in quegli anni sul territorio valdostano, alla decorazione dell'importante ciclo pittorico, posteriore al 1261, recentemente scoperto sulle pareti del Torrione al Castello di Quart. *Stephanus* infine è ancora attestato nel 1283 in Galles al castello di Rhuddlan "depingenti camera regis".⁵²

La molteplicità e complementarietà delle tante conoscenze presenti sui cantieri determina, osservando i risultati, un utilizzo sinergico di capacità, esperienze e risorse. Il cantiere diviene quindi una somma di professionalità con la compartecipazione di diverse competenze, strutturate secondo un'organizzazione gerarchica piuttosto rigida. All'interno del territorio e nel procedere dei cantieri si crea un percorso formativo che da luogo alla genesi di una terminologia tecnico-professionale con la costituzione di gruppi di maestranze. Quest'unitarietà esecutiva, dettata da un comune denominatore che può essere personificato dalla figura del *Magistro Iacobo* (Master James of St. George), non sfugge evidentemente al re Edoardo I, che possiamo immaginare dietro suggerimento prima di Pietro II e poi di Filippo I, arruola una nutrita schiera di artigiani savoiard per il considerevole progetto delle fortificazioni gallesi. Per spiegare questa inconsueta e non trascurabile trasmigrazione si deve considerare lo stretto legame da qualche tempo esistente tra la dinastia sabauda e i reali d'Inghilterra.⁵³ Pietro II era infatti consigliere di suo nipote, il re d'Inghilterra Enrico III, che aveva preso come consorte Eleonora di Provenza figlia a sua volta della sorella di Pietro, Beatrice di Ginevra sposa di Raimondo Berengario IV. Uno dei fratelli di Pietro II, Bonifacio riuscì a farsi nominare Arcivescovo di Canterbury forse grazie all'intervento della nipote Eleonora. Sappiamo che Pietro II, nella prima metà degli anni cinquanta del Duecento, si trovava in Inghilterra sia per amministrare la sua contea di Richmond ma soprattutto per assumere in varie situazioni il ruolo di conciliatore e di consigliere del figlio maggiore di Enrico III, Edoardo I, al quale era stata affidata a quattordici anni la Guascogna e a distanza di poco più di un anno l'Irlanda.⁵⁴ I documenti ci informano inoltre del suo ruolo rilevante in molti degli affari politici del regno Inglese almeno fino al 1255. L'ascendenza che Pietro II riesce ad avere nei confronti di Edoardo I è probabilmente alla base della diaspora che vede un gran numero di artigiani savoiard recarsi nei territori gallesi nell'ultimo venticinquennio del XIII secolo.

CARATTERI COSTRUTTIVI SABAUDI:

GLI IMPALCATI ELICOIDALI NELLA COSTRUZIONE DELLE TORRI CIRCOLARI

Dal 1278 in poi sul territorio gallesse sono documentati numerosi artigiani savoiard (Fig. 3). L'impronta savoiarda nelle strutture fortificate erette da Edoardo I nel Galles, è già stata oggetto d'interventi puntuali e chiarificatori in merito agli elementi che più di altri riflettono dettagli architettonici che si ritrovano negli edifici variamente distribuiti sul territorio sia continentale che d'oltremarica. I lavori di Taylor e De Raemy, in particolare, hanno evidenziato analogie per apparati come le latrine, le finestre, le camere di tiro o lo sviluppo concentrico delle cinte con la realizzazione di lizze fruibili.⁵⁵ Ma un aspetto che a nostro parere più di altri palesa l'intervento di maestranze certamente savoiarde, forse scarsamente messo in risalto, è l'impiego dell'impalcato elicoidale nella costruzione delle torri circolari. Com'è stato già osservato, la distribuzione di torri che utilizzano questo sistema

⁵² A. TAYLOR, *The Welsh Castles of Edward I*, London 1986, in particolare *Appendix III - Notes on Savoyard and other foreign craftsmen employed by Edward I in Wales*, p. 127.

⁵³ Numerosi e interessanti spunti di ricerca nelle relazioni tra la Savoia e il regno d'Inghilterra emergono dai lavori di Jean-Pierre Chappuisat, si vedano in particolare J.P. CHAPUISAT, *A propos des relations entre la Savoie et l'Angleterre au XIII^e siècle*, in *Bulletin philologique et historique* (jusqu'à 1610) du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (C.T.H.S.), (1960), pp. 429-434; J.P. CHAPUISAT, *Le chapitre savoyard de Hereford au XIII^e siècle*, in *Congrès des Sociétés Savantes de la Province de Savoie*, Actes du Congrès de Moutiers, 5 et 6 Septembre 1964, Nouvelle Serie 1, 1964, pp. 43-51. A questi si deve altresì aggiungere lo studio a suo tempo realizzato da F. MUGNIER, *Les Savoyards en Angleterre au XIII^e siècle et Pierre d'Aigueblanche évêque d'Héreford*, Chambéry 1890.

⁵⁴ J-P. CHAPUISAT, *Pierre de Savoie, les affaires anglaises et la politique européenne (1252-1255) ou: trois années très remplies*, in *Pierre II de Savoie. 'Le Petit Charlemagne' (†1268)*, a cura di B. ANDENMATTEN - A. PARAVICINI BAGLIANI - E. PIBIRI, Colloquio International Lausanne, 30-31 mai 1997, Lausanne 2000, pp. 257-264.

⁵⁵ Si vedano in particolare D. DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les États de Savoie (1230-1330). Un modèle: le château d'Yverdon*, *Cahiers d'archéologie romande*, 98 et 99. Vol. I-II, Lausanne 2004, *Annexes 2a*, pp. 296-315, e A. J. TAYLOR, *Some notes on the Savoyard in north Wales, 1277-1300, with special reference to the savoyard element in the construction of Harlech castle*, in «Genava», 11, 1963, pp. 309-312.

costruttivo sembrerebbe limitato, nella seconda metà del Duecento, ai soli territori savoiard. ⁵⁶ La prima attestazione dell'utilizzo dell'impalcato elicoidale in quest'area riguarda la costruzione della Torre di Saillon (Valais - CH) edificata per volere di Pietro II sotto il controllo di *Johannis de Masot* e realizzata da *Johannis Franciscus* tra il 1259 e il 1261 (Fig. 4). Altre torri circolari più antiche, come ad esempio Orbe (1233 ca. - Vaud) (Fig. 5), Aubonne (1234 ca. - Vaud), Romont (1241 - Friburg), non presentano tracce di tale sistema costruttivo nonostante, almeno nel caso di Romont, l'edificazione avvenga per volontà di Pietro II. Se certamente mancano all'appello alcune torri circolari di cui conosciamo l'esistenza ma che non si sono conservate in elevato, come Conthey e Brignon, possiamo però con ragionevole sicurezza collocare l'introduzione nei territori savoiard di questo sistema costruttivo intorno agli anni Sessanta del Duecento. L'esperienza di *Johannis de Masot*, formatasi sotto l'influenza della Corona francese ma maturatasi nei territori sotto il controllo inglese della Guienna e della Guascogna, è forse il periodo entro il quale occorre ricercare i parallelismi che ritroviamo con la serie di edificazioni della seconda metà del Duecento nei territori del comitato sabaud. Molte delle torri costruite fino al 1277/78, come La Batiatz (Martigny - Valais) (Fig. 6), Montmayeur (Arvier - Aosta) (Fig. 7), Châtel Argent (Villeneuve - Aosta) (Fig. 8), Saxon (Valais) (Fig. 9) presentano un analogo sistema costruttivo e i personaggi che vi operano appartengono a quell'intreccio di conoscenze e a quel reticolo di contatti di lavoro che determina il caratterizzarsi e l'omologarsi di un vocabolario architettonico tipicamente sabaud. La messa in opera di edifici di notevole impegno, implica il formarsi di un sistema di relazioni e di scambi che produce caratteristiche connotazioni compositive e strutturali. La dipartita per i territori gallesi, alla corte del re Edoardo I, delle figure più esperte e capaci, primo fra tutti *Magistro Iacobo*, seguito da *Johannis Franciscus*, *Guigoni de Vercors*, *Petri Meinier* e molti altri, non determina nei territori dove queste figure sono cresciute, un'involuzione delle scelte e delle capacità costruttive. La diaspora si compie a cominciare dall'anno 1278 quando re Edoardo I ha ormai avviato un programma di prima grandezza per la costruzione di numerosi castelli, ben dieci, prima a difesa e in seguito a consolidare le frontiere dei territori gallesi. A partecipare a questa intensa attività costruttiva, chiama, probabilmente dietro consiglio di Filippo I e per aver ammirato il castello da lui costruito a Saint-Georges-d'Espéranche, il *Magistro Iacobo*, colui che diverrà, come visto in precedenza, il *magister operationum regis in Wallia*. Il gruppo di artigiani che si sposta a lavorare per questo grande progetto, articolato in circa tre decenni, reca con sé un bagaglio architettonico che appartiene ovviamente ai loro luoghi di provenienza. Oltre ad alcuni specifici caratteri già menzionati sopra, appare evidente come la presenza degli artigiani sabaudi si accompagni sempre con la realizzazione di torri circolari impiegando nella fase costruttiva l'impalcato elicoidale. I castelli dove è maggiormente testimoniato, tramite pagamenti, il loro intervento, è confermato dalle tracce leggibili sulle pareti esterne delle torri che recano una sequenza inclinata di buche puntaie a reggere una rampa elicoidale come a Conway (Fig. 10), Harlech (Fig. 11), Beaumaris (Fig. 12) o nelle cinte urbane di Conway (Fig. 13) e Caernarfon (Fig. 14). Coloro che rimasero a proseguire i cantieri nella Savoia, *Tybaudo*, *Guido de Voyrone*, *Hugoni Boterie*, *Humbertus de Bardo*, *Hugneti de Chillon* etc., erano reduci dalle pratiche costruttive esercitate negli anni precedenti insieme a coloro che possiamo qualificare come artefici di scelte tecniche e del trasferimento delle competenze. Maestri che esercitarono in tal modo una funzione d'indirizzo implicando la trasmissione di un vero e proprio insegnamento. Gli esempi migliori compaiono negli anni Ottanta proprio in Valle d'Aosta dove, a distanza di qualche anno, il metodo costruttivo dell'impalcato elicoidale viene nuovamente utilizzato per costruire le torri circolari di Brissogne (Fig. 15), Tourneuve (Fig. 16) e Bramafam (fig. 17). Questi artigiani assicurarono con la loro presenza la qualità dell'opera ma soprattutto, poiché responsabilizzati dalla committenza, personificata in Savoia dal potere comitale e nel Galles da quello regale, fornirono i dettami costruttivi controllandone le diverse fasi e orientando il lavoro dei vari operatori.

⁵⁶ M. CORTELAZZO, *Dinamiche di cantiere, tecniche costruttive e possesso territoriale nell'edificazione delle torri valdostane tra XI e XIII secolo*, in «Archeologia dell'Architettura», XVII, 2014, pp. 9-31; M. CORTELAZZO, *Simbologia del potere e possesso del territorio: le torri valdostane tra XI e XIII secolo*, in «Bulletin d'Études Préhistoriques et Archéologiques Alpines», Numéro spécial consacré aux "Actes du XIIIe Colloque sur les Alpes dans l'Antiquité", Yenne - Savoie, du 2 au 4 octobre 2009, XXI, Aosta 2010, pp. 219-243.

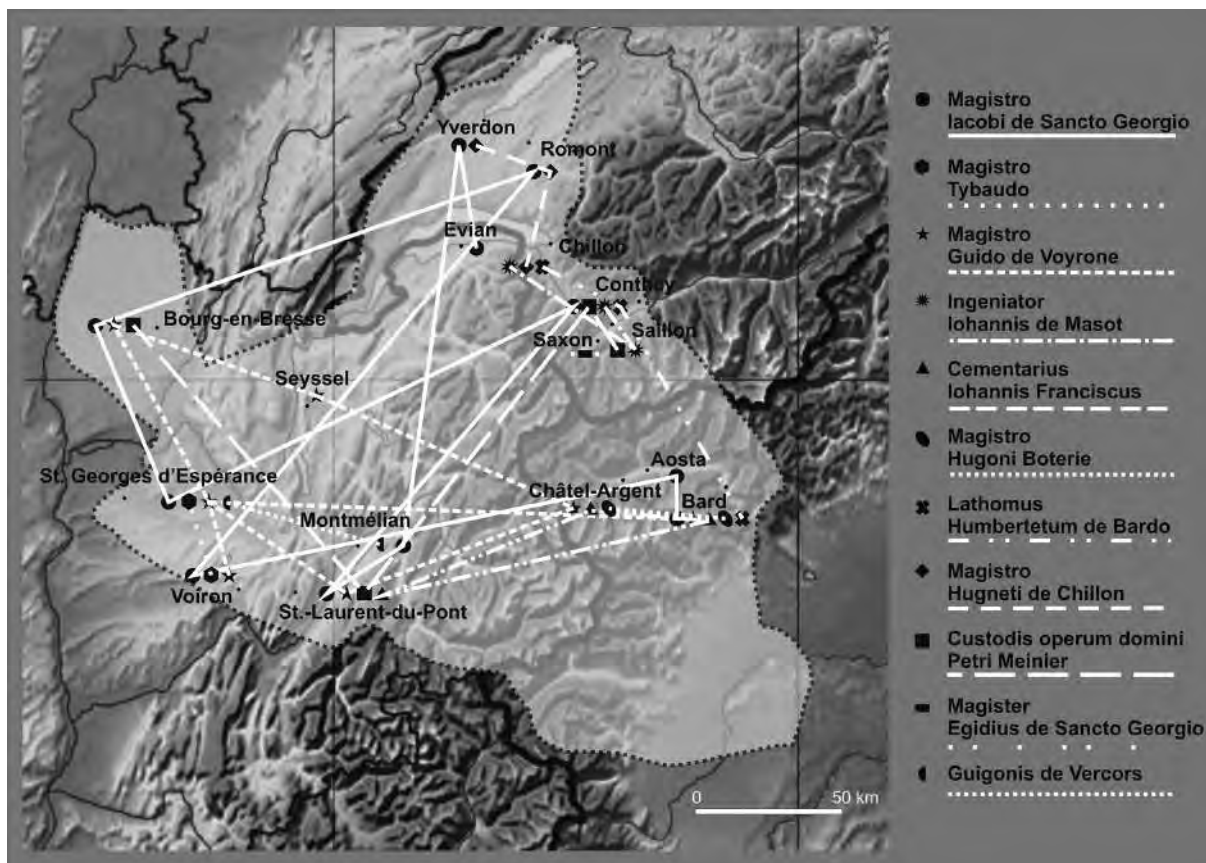


Fig. 01 - Cartina che si riferisce alla circolazione delle maestranze nei territori comitali sabaudi tra il 1274 e il 1275 sulla base dei conti di castellania.

Località \ Artigiani	Yverdon	Montmélian	Saillon	Saxon	Evian	Chillon	St. Laurent du Pont	Châtel-Argent	Conthey	Bourg-en-Bresse	Seyssel	St. Georges d'Espérance	Romont	Voiron	Aosta	Bard
Iacobi de Sancto Georgio																
Tybaudo																
Guido de Voyrone																
Iohannis de Masot																
Iohannis Franciscus																
Hugoni Boterie																
Humbertum de Bardo																
Hugneti de Chillon																
Petri Meinier																
Egidius de Sancto Georgio																
Guigonis de Vercors																

Fig. 02 - Tabella riepilogativa delle località dove intervengono gli artigiani e le presenze simultanee che testimoniano i contatti nel periodo tra il 1274 e il 1275.

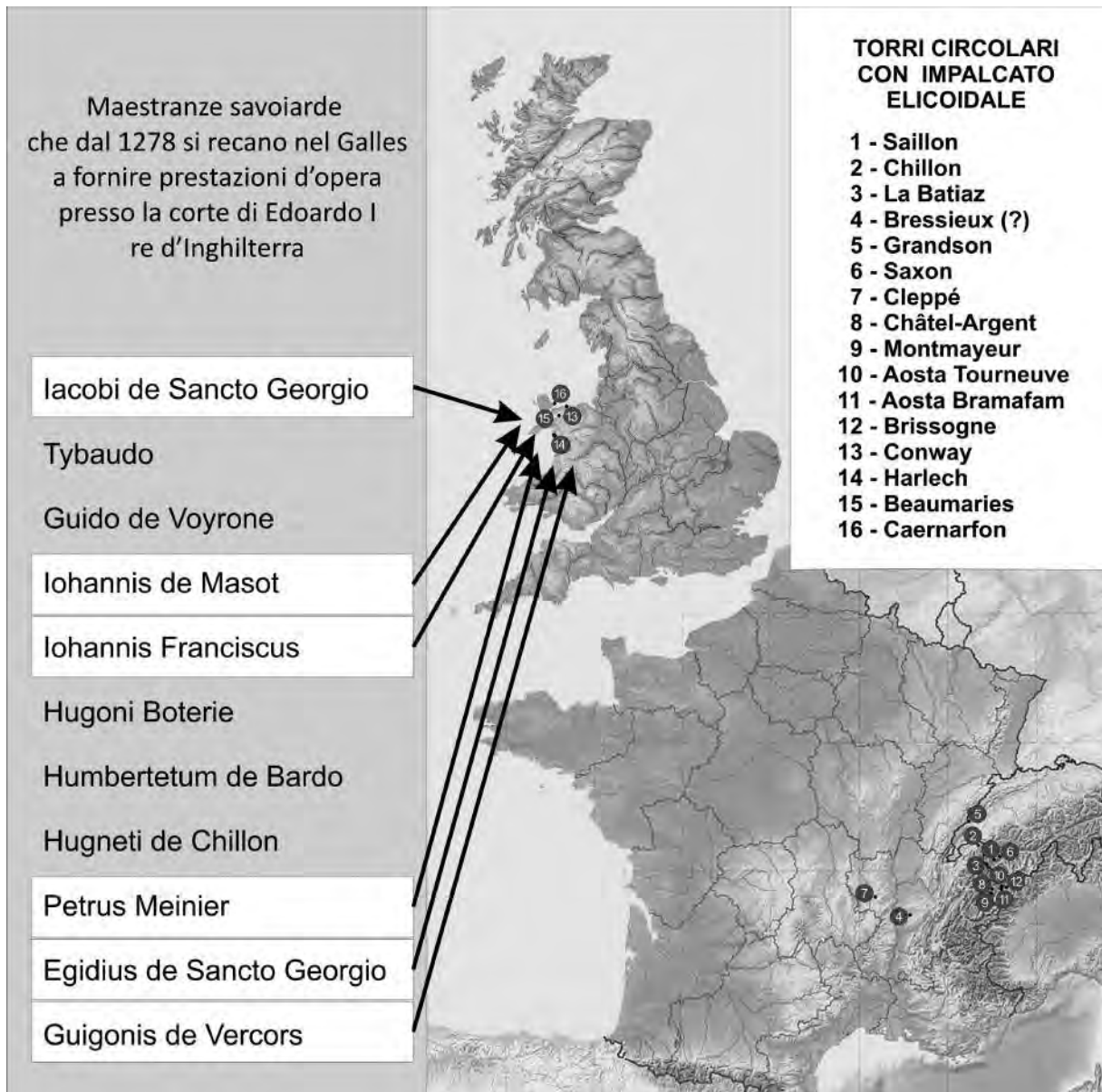


Fig. 03 - Carta con l'indicazione delle torri circolari con impalcato elicoidale e delle maestranze che, a decorrere dal 1278, si recano nel Galles per fornire prestazioni d'opera presso la corte di Edoardo I re d'Inghilterra.



Fig. 04 - Torre di Saillon (Valais - CH) edificata tra il 1259 e il 1261 edificata per volere di Pietro II sotto il controllo di Johannis de Masot e realizzata da Johannis Franciscus.



Fig. 05 - Torre di Orbe (Vaud - CH) edificata intorno al 1233 sotto la signoria di Amédée de Montfaucon-Montbéliard.



Fig. 06 - Tour La Batiatz (Valais - CH) edificata dopo il 1271 nei territori sotto il controllo del vescovo di Sion.

Fig. 07 - Torre del castello di Montmayeur (Avisè - Valle d'Aosta) edificata tra il 1271 e il 1274 dai fratelli Anselmo e Aimone d'Avisè a seguito dell'autorizzazione concessa da Filippo I.



Fig. 08 - Torre del castello di Châtel Argent (Villeneuve - Valle d'Aosta) edificata sotto il controllo di Guido de Voyron per conto del balivo di Aosta e del conte di Filippo I.



Fig. 09 - Tour du château de Saxon (Valais - CH) edificata verso il 1279 dal conte Filippo I.



Fig. 10 - Torre del castello di Conway (Galles) edificata tra il 1283 e il 1287 da re Edoardo I.



Fig. 11 - Torre del castello di Harlech (Galles) edificata tra il 1283 e il 1289 da re Edoardo I.



Fig. 12 - Torre del castello di Beaumaris (Galles) edificato dal 1295 da re Edoardo I.

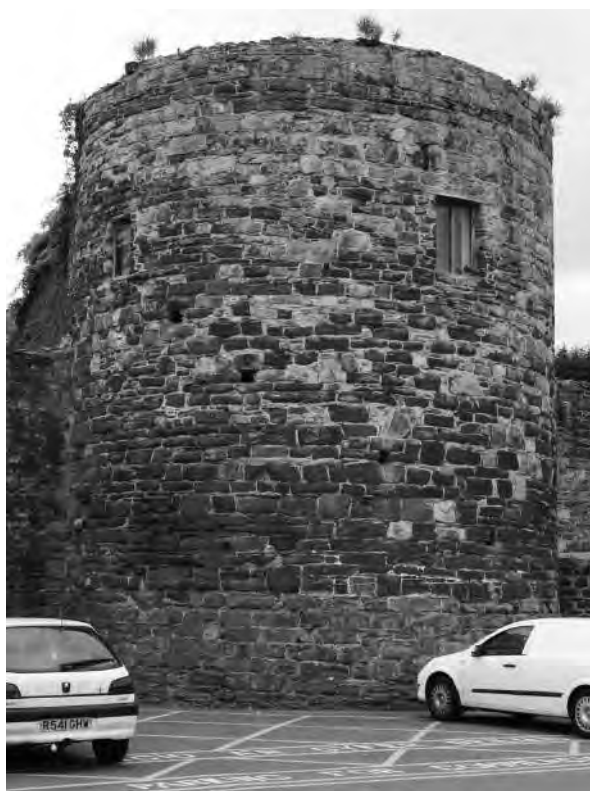


Fig. 13 - Torre della cinta urbana di Conway (Galles).



Fig. 14 - Torre della cinta urbana di Caernarfon (Galles).



Fig. 15 - Torre del castello di Brissogne (Valle d'Aosta) fatta edificare tra il 1286 e il 1287 dai signori di Quart.



Fig. 16 - La Tourneuve (Aosta) posizionata sull'angolo di nord ovest della cinta muraria di età romana, edificata tra il 1283 e il 1284.



Fig. 17 - La torre del castello di Bramafam (Aosta) collocata su una delle porte d'ingresso della città romana, edificata tra il 1286 e il 1287, di proprietà degli Challant.

CIRCULATION DES BIENS
ET DES PERSONNES

VIE DI TERRA E VIE D'ACQUA.
IL TRASPORTO DEL MARMO VERSO *AUGUSTA PRAETORIA* IN ETÀ ROMANA¹

MAURIZIO CASTOLDI

I MARMI DI *AUGUSTA PRAETORIA*.

La fondazione di *Augusta Praetoria Salassorum*, avvenuta nel 25 a.C., si colloca come conseguenza dell'avvento politico di Augusto. In questo contesto di forte dinamicità il primo imperatore imbastisce i capisaldi di una rivoluzione culturale che vede fiorire nella capitale una rinata progettualità architettonica e un forte rinnovamento edilizio, fenomeni tradotti in una monumentalizzazione degli spazi. I complessi sacri e civili si trasformano nella quinta architettonica che fa da sfondo all'ascesa del potere imperiale dando vita a forme artistiche codificate in un linguaggio standard, declinabile a seconda dei contesti in cui viene utilizzato.² Parte essenziale nel lessico di queste nuove forme espressive è l'uso del marmo³ in statue, rilievi, componenti architettoniche strutturali, lastre pavimentali, *crustae* parietali e partiture orizzontali (incorniciature e zoccolature). Anche attraverso l'utilizzo di questo materiale l'impero agisce su contesti urbani e non, plasmandone i principali complessi monumentali e amplificando un processo di omologazione al quale si allineano anche le classi dirigenti locali, nelle loro residenze private. Di conseguenza il marmo e il suo mercato, insieme alla statalizzazione sistematica delle principali cave sul Mediterraneo, vengono ad assumere una forte valenza di carattere politico. Il linguaggio del marmo prende forma grazie a litotipi (alcuni dei quali considerati più "ufficiali" e vicini alle intenzioni del vocabolario figurativo imperiale) provenienti soprattutto da Italia, Grecia, Asia e Africa:⁴ Bianco Lunense, Giallo "Numidico", Rosso "Tenario", Pavonazzetto, Marmo Africano, Granito, Porfido, Breccia corallina, Verde "Tessalico", Cipollino, marmo Pentelítico, Proconnesio e di Aphrodisias. Contemporaneamente lontano dalla capitale, nel pieno di un processo capillare di occupazione territoriale in chiave militare e commerciale, l'avamposto di *Augusta Praetoria* riceve una particolare attenzione poiché posto a controllo di valichi e vie di comunicazione in mezzo ai rilievi delle Alpi occidentali, fondamentale corridoio verso le Gallie. In relazione a questo ruolo strategico, la monumentalizzazione di Aosta non può sottrarsi al fenomeno della globalizzazione comunicativa di età imperiale sopra descritta, fondata sul linguaggio del marmo. Le campagne di scavo effettuate ad Aosta dall'Ottocento fino ai giorni nostri hanno messo in luce un'imponente quantità di reperti litici, traccia di un intenso processo di valorizzazione architettonica dei principali edifici pubblici e di alcuni contesti privati.⁵ Oltre ai locali travertino, bardiglio e puddinga, citiamo Marmo Lunense, Cipollino, Rosso Tenario, Giallo Numidico, Verde Tessalico (litotipo diffuso a partire dal II secolo e dunque valido *marker* per definire gli orizzonti cronologici degli edifici in cui viene impiegato), Pavonazzetto, Fior di Pesco e Breccia corallina, provenienti soprattutto dall'area del Teatro, dai complessi termali e, in ambito privato, dagli scavi di Piazza San Francesco e dalla cosiddetta "*domus dell'insula 30*".⁶

In questa sede si vogliono porre in evidenza le campagne di scavo effettuate tra 2005 e 2010 in corrispon-

¹ Questo intervento nasce dalla volontà della dott.ssa Patrizia Framarin di fornire un contributo ad un argomento di discussione finora affrontato solo marginalmente. Lo studio delle vie di comunicazione che attraversavano la Valle d'Aosta in età romana ha riguardato ad oggi soprattutto le infrastrutture stradali: alcune problematiche archeologiche legate al territorio e una forte propensione nel mondo romano per l'utilizzo delle vie d'acqua consentono di poter imbastire una riflessione sulla praticabilità della navigazione lungo corsi d'acqua come la Dora. Un ringraziamento alla dott.ssa Framarin per aver intuito l'importanza archeologica di questo interrogativo e per aver spinto chi scrive ad affrontarlo e alla dott.ssa Alessandra Armirotti per il supporto scientifico nelle ricerche.

² ZANKER 2002, in particolare con riferimento al concetto di "arte aperta".

³ Sull'utilizzo del marmo in età imperiale v. PENSABENE 2002(A) e PENSABENE 2014.

⁴ Sui principali litotipi impiegati in Italia e nelle province v. BRUNO 2002(B), PENSABENE 2002(B) e LAZZARINI 2002.

⁵ Per alcuni studi archeologici di riferimento su litotipi locali e d'importazione in *Augusta Praetoria* v. MOLLO, FRAMARIN 2007 e FRAMARIN, ARMIROTTI 2010. Sono state effettuate analisi archeometriche su campioni dai litotipi descritti: un contributo di riferimento è rintracciabile in APPOLONIA L., DE LEO S., *Le rocce e i marmi di epoca romana in Valle d'Aosta, caratterizzazione e provenienza* in BEPAA XVIII (2006), Quart (AO) 2007, pp. 207-214. Dati più recenti sono stati presentati in APPOLONIA, FRAMARIN, BORGHI, DA PRA, 2012.

⁶ FRAMARIN, WICKS, 2010 pp. 58-59, FRAMARIN 2007, pp. 120-122 e FRAMARIN, DA PRA, BORGHI 2013.

denza dell'area sacra forense che hanno riportato alla luce alcuni elementi utili ad una migliore comprensione del *temenos* sacro, dove si ergevano due templi gemelli probabilmente legati al culto dinastico, con pianta esastila, pseudoperiptera e *sine postico*.⁷ Tra i resti stratigrafici individuati è stata rilevata la presenza di uno strato, chiamato US 385, addossato al lato Est del podio del tempio orientale: l'ingente concentrazione di materiale litico in questo livello stratigrafico ha suggerito l'ipotesi che possa trattarsi di un butto di materiale derivante dalla prima spoliatura sistematica (V-VI secolo) dei templi. I manufatti litici rinvenuti in US 385 costituiscono il nucleo principale del materiale analizzato nella tesi di laurea magistrale di chi scrive:⁸ tra i reperti oggetto di studio si segnalano frammenti di rivestimenti parietali e pavimentali realizzati in diversi litotipi (marmo Lunense, Bardiglio apuano, Cipollino, Giallo Numidico e Rosso Tenario, Africano, Pavonazzetto, Breccia corallina) ma soprattutto elementi strutturali in marmi d'importazione (fatto inedito per Aosta), in particolare porzioni di fusti lisci di colonne in marmo Bianco venato e Pavonazzetto nonché parti di capitelli corinzi e di basi attiche in marmo Lunense (fig. 1). Lo studio di tesi ha tentato un'ipotesi ricostruttiva di queste colonne attraverso l'accostamento del profilo di un abaco corinzio dal Foro di Aosta a quello di alcuni capitelli della peristasi della Maison Carrée di Nîmes, ricavandone alcune similitudini dimensionali: ne è risultato che le colonne in marmo Lunense e pavonazzetto dei templi di Aosta avrebbero potuto essere alte complessivamente 4,5 m con un diametro massimo del fusto di 42-43 cm. Se è ammissibile che il materiale studiato possa provenire, come detto, dalla spoliatura dei templi, non appare priva di fondamento la suggestione che le colonne potessero essere parte costitutiva delle celle templari. Qualora questa ipotesi ricostruttiva si rivelasse corretta, dovremmo immaginare la cella dei templi forensi con pareti interne scandite da un doppio ordine di colonne alte ciascuna circa 4,5 m circa e realizzate interamente con marmi d'importazione.⁹ Appare ora interessante affrontare le problematiche relative al trasporto di questo materiale costruttivo: il cammino degli ingombranti e pesanti marmi dalle lontane cave del Mediterraneo attraverso il territorio valdostano impone una riflessione sulle implicazioni archeologiche, storico-economiche, tecnologiche in relazione al viaggio di questo materiale. Lungo quali vie di comunicazione il marmo giungeva ad Aosta? Su quali mezzi? Erano appositamente realizzate alcune strutture e infrastrutture? Quanto potevano influire i costi sulle modalità di trasporto?

La trasformazione socio-economica che accompagna l'ascesa politica di Augusto rivoluziona, come detto, anche la gestione delle cave di marmo decretandone uno sfruttamento intensivo, con conseguente riorganizzazione delle reti di distribuzione. Il tragitto per lunghe tratte, dalla cava fino alle grandi *stationes* di smercio, è da anni oggetto di studio.¹⁰ Le *naves lapidariae* imbarcavano i carichi di marmo da scaricare presso le *stationes marmorum* (la più importante delle quali fu senz'altro quella di Ostia), da qui i marmi prendevano la via indicata dalla committenza per la quale erano stati scelti e comprati. La gestione della commercializzazione del marmo impose la nascita di nuove professionalità strutturate in competenze settoriali. Presso le cave esistevano quelle che J. B. Ward-Perkins chiama *local agencies*, imprese spesso alle dirette dipendenze degli appaltatori di cava: in queste agenzie i *mercatores* rappresentavano gli interessi dei proprietari di cava, o degli appaltatori, occupandosi di gestire gli ordinativi che arrivavano direttamente dalla committenza o da un'altra categoria di intermediari, i *negotiatores*, venditori di marmo all'ingrosso presso i centri di smistamento del materiale. Da parte sua, la committenza definiva le ordinazioni sulla base di progetti edilizi amministrati da una sorta di sovrintendente pubblico, il *curator*, figura che si rivolgeva alla categoria dei *redemptores*, procuratori o, in maniera più efficace, "procacciatori" di marmo i quali, a loro volta, contattavano i *negotiatores* oppure direttamente i *mercatores* delle *agencies*, chiudendo il cerchio.

Le domande che accompagnano i marmi rinvenuti ad *Augusta Praetoria* iniziano però proprio dove terminano le certezze sui trasporti per lunghe tratte. Proviamo a immaginare il viaggio delle colonne in pavonazzetto e marmo bianco per la *cella* dei templi di Aosta, insieme ai blocchi semilavorati destinati a diventare capitelli e basi per quelle colonne. La figura n. 2 fornisce una testimonianza sulle reali condizioni di trasporto del marmo destinato a grandi cantieri edilizi. Proviamo a ipotizzare che i fusti monolitici di Aosta abbiano dovuto viaggiare in questo modo, a gruppi di quattro o anche solo a coppie e, calcolando un volume approssimativo di 0,7 metri cubi e un peso di circa 1,7 tonnellate per ciascuna delle colonne descritte, possiamo facilmente calcolare, volume, peso e ingombro di un carico simile: per due colonne in Pavonazzetto di 4,5 m di lunghezza e del diametro massimo di 43

⁷ Per un'analisi aggiornata del complesso forense di *Augusta Praetoria*, v. FRAMARIN 2015. In merito ai dati relativi alle indagini archeologiche in corrispondenza dell'area templare del foro, v. FRAMARIN, CORTELAZZO 2008.

⁸ Per l'analisi del materiale lapideo rinvenuto durante le campagne di scavo 2005-2010 e pertinente l'area sacra del complesso forense di *Augusta Praetoria*, v. CASTOLDI M., *L'Area sacra forense di Augusta Praetoria: materiali architettonici lapidei e fittili*, Tesi di Laurea magistrale in Archeologia presso Facoltà di Studi Umanistici, Università degli Studi di Milano, AA 2012-2013.

⁹ FRAMARIN 2015 pp.117,118 e FRAMARIN, CASTOLDI 2014 pp.49-50. L'ipotesi del doppio ordine nasce in relazione alla supposta altezza complessiva delle pareti dei templi, a sua volta ricavabile dall'altezza delle colonne della peristasi, calcolata tra gli 8 e i 10 m.

¹⁰ PENSABENE 2014, pp.527-529.

cm ciascuna, abbiamo un ingombro di circa 1 m di larghezza, 5 metri di lunghezza, per 50 cm di altezza, un volume compreso tra 1,5 e 2,5 metri cubi e un peso totale di almeno 3 tonnellate. Ora a questo dobbiamo aggiungere le caratteristiche dimensionali di un supposto mezzo di trasporto, presumibilmente su strada.

Vie di terra?

Ipotizziamo dunque l'utilizzo di carri: se applicassimo le valutazioni di alcune prove empiriche effettuate in occasioni di studi non recenti ma puntuali sull'argomento,¹¹ per le nostre colonne dal fusto monolitico in Marmo Bianco e Pavonazetto dirette ad *Augusta Praetoria*, appaiate e del peso totale di 3-3,5 tonnellate, dovremmo supporre l'utilizzo di un carro a sei ruote trainato da almeno 2 coppie di buoi. Al carro a sei ruote lungo almeno 5 m per colonne di quelle dimensioni dovremmo inoltre sommare le due coppie di buoi, aggiungendo almeno altri 4 m in lunghezza (senza contare l'eventuale presenza di un gancio di traino), arrivando ad un ingombro complessivo di 10 m circa di carico da movimentare ipoteticamente su strada.

Proviamo ora ad analizzare se le caratteristiche note della *via publica* romana che attraversava la Valle avrebbero potuto adattarsi a trasporti del calibro descritto. Il tratto valdostano della Via delle Gallie è storicamente considerato un completamento antropico della naturale propensione del territorio ai percorsi transalpini.¹² Le caratteristiche tecniche e di potenziale viabilità dei singoli tratti documentati risultano molto diverse a seconda dei tratti vallivi attraversati: la progettazione romana dovette investire in opere grandiose per poter annullare o contenere le asperità geomorfologiche del territorio, adattandosi alla mancanza di superfici praticabili, bruschi cambi di livello, pendenze non costanti, attraversamento dei torrenti tributari della Dora Baltea. La Via delle Gallie valdostana è stata recente oggetto di studi in corrispondenza di alcuni segmenti specifici: in Bassa Valle nel tratto Donnas-Bard e in Alta Valle nei territori di Arvier ed Avise.¹³ In particolare, in corrispondenza di quest'ultimo tratto, la presenza di una forra molto profonda e stretta ha portato le difficoltà fisiche del terreno ad avere una maggiore incidenza sulla progettazione infrastrutturale: qui si rilevano soluzioni ingegneristiche ardite, opere utili ad "addomesticare" la natura della valle, in questo punto molto accidentata, e a garantire una maggiore omogeneità di pendenza al piano rotabile.

In relazione ai carichi di marmo diretti ad *Augusta Praetoria* è però necessario approfondire le caratteristiche del tratto a valle rispetto alla città. A Donnas è ben nota la cosiddetta "tagliata" in una parete di scisto lungo la sinistra orografica della Dora, opera quasi intatta per una lunghezza di 222 m e con un taglio alto fino a 12,75 m, munita di un arco scavato nella roccia e dotata di un miliario che esplicita la distanza dalla città di Aosta (*XXXVI milia passum*). La carreggiata documentabile è caratterizzata da una larghezza media di 4,75 m e solcata da evidenti tracce carraie che definiscono un interasse per i carri compreso tra 1,3 e 1,6 m. In questo tratto di viabilità a valle rispetto ad Aosta, vi è un segmento in cui il pragmatismo dei progettisti romani appare applicato con particolare forza: il deciso cambio di altitudine tra i territori di Donnas, Bard e Hône ha imposto la creazione di due rampe per poter passare dai 323 m s.l.m. di Donnas ai 400 di Bard, per poi ridiscendere ai 346 nel territorio della odierna Hône. La prima di queste due rampe fornisce un prezioso riferimento per inquadrare cronologicamente i cantieri dell'arteria stradale: tra i vigneti di Donnas compaiono infatti le tracce di imponenti opere di sostruzione realizzate in blocchi di materiale litico locale, sbazzati e di forma poligonale, molti dei quali caratterizzati da una bugna esterna. Si tratta di un'opera pseudopoligonale dalle forme arcaicizzanti definita da un'apparecchiatura in filari non regolari e da conci non perfettamente combacianti, accostabile ad un orizzonte di età tardorepubblicana¹⁴ e forse sopravvivenza di una fase più antica rispetto al potenziamento dell'intera *via publica* durante l'età imperiale. Tra i contributi per una più approfondita comprensione funzionale e cronologica della Via delle Gallie vanno aggiunte le ipotesi formulate in relazione ad altri rilievi effettuati all'interno del borgo di Bard: qui sono stati individuati i

¹¹ Risultano particolarmente dettagliate le stime effettuate da Robert Bedon e da Georges Raepsaet, si veda anche BESSAC 1996, pp.69-73 e BEDON 1984, p.140. Un'analisi molto dettagliata sulle dinamiche di trasporto (tempi, costi, mezzi) pertinenti il materiale lapideo cavato e utilizzato in Gallia sudorientale è presente in BINNINGER S., LAUTIER L., *Carrières et transport de la pierre dans les Alpes Maritimes à l'époque romaine: les cas de Vence et de La Turbie* in BEPAA XVIII (2007), Quart (AO) 2007, pp. 215-234.

¹² Strabone, *Geogr.* IV,6,7 e IV,6,11.

¹³ In relazione alle ultime scoperte connesse ai cantieri citati v. DE GATTIS 2014. Sulle caratteristiche dell'assetto stradale e sull'importanza politica della via delle Gallie v. MOLLO 1991, MOLLO 1992, DE GATTIS 2010, DE GATTIS 2014, e FRAMARIN 2014 (A). Per il dettaglio delle caratteristiche costruttive dei tratti stradali in Alta Valle v. MOLLO 1992, pp.60-62. Per una ricostruzione grafica del tratto centrale della Via delle Gallie valdostana, tra Saint Vincent e Aosta, v. CAVALLARO *et alii*, p.3.

¹⁴ La messa in opera in questione apparterebbe al tipo IV pubblicato in LUGLI G., *La tecnica edilizia romana con particolare riguardo a Roma e Lazio*, Roma 1957. In relazione all'opera pseudopoligonale nel tratto stradale tra Donnas e Bard v. DE GATTIS 2014, ARMIROTTI, CONTI, FRAMARIN, 2013 e MOLLO 1992 p.59

resti di un ponte viadotto realizzato in blocchi litici bugnati e incorniciati da una smussatura perimetrale, la cui lavorazione ne colloca la messa opera entro la prima età imperiale,¹⁵ e i resti del tratto stradale in località Jacquemet verso il ponte sul torrente Albard, in corrispondenza dei quali è stato rilevato come la larghezza della carreggiata, tra i 4 e i 6 m, sia prova concreta dell'esistenza di un percorso comodo e organizzato per accogliere un traffico attivo nei due sensi di marcia opposti.

Se le caratteristiche sopra esposte (solchi carrai abbastanza regolari, opere di sostruzione, larghezza della carreggiata) sembrano poter garantire un trasporto su strada per elementi pesanti e voluminosi, dobbiamo ora prendere in esame alcuni punti della Via delle Gallie valdostana che impongono evidenti limitazioni in relazione all'ingombro dei carichi trasportabili. A tale proposito è bene evidenziare come esistano alcuni tratti in cui il percorso si restringe fino a quasi dimezzare la larghezza della carreggiata: sotto l'arco di Donnas arriviamo a 2,98 m, a Champdepraz a 3,55 m e in località La Balmas presso Montjovet si arriva a 2,80 m. Un'altra variabile per nulla trascurabile è quella relativa alla pendenza dei tratti viari. Il fondovalle è stato intaccato dagli interventi ingegneristici romani funzionali a creare una strada che potesse salire progressivamente e con costanza dall'imbocco della Valle fino ad Aosta, tanto da realizzare un percorso dotato di una pendenza media pari allo 0,7%,¹⁶ ma al fine di considerare l'effettiva percorribilità dell'intera *via* è indispensabile rilevare la misurazione in un ogni tratto noto della strada. In questo modo scopriamo che esistono punti della Via delle Gallie valdostana con stacchi improvvisi e ardui da percorrere per trasporti che potremmo definire "eccezionali". I segmenti stradali in questione sono costituiti da livellette ascendenti e discendenti dotate di pendenze molto elevate: si va dalle rampe per salire e scendere da Bard con pendenze tra il 6 e l'8%, fino ad arrivare al tratto di Montquert presso Montjovet con un picco pari addirittura al 10%.

Vie d'acqua?

Se dovessimo quindi escludere che il marmo d'importazione potesse raggiungere *Augusta Praetoria* via terra (o, come vedremo, solo via terra), a causa dei limiti di percorribilità legati alle misure della carreggiata e agli strappi di pendenza, l'unica altra opzione rimarrebbe quella costituita dalle vie d'acqua: in particolare, lo sfruttamento del corso della Dora Baltea in risalita (fig. 3). È quindi indispensabile affrontare una serie di quesiti: il fiume a carattere torrentizio che attraversa tutto il fondovalle valdostano avrebbe davvero potuto essere percorso? Quali erano le caratteristiche dell'asta fluviale duemila anni fa? Il corso del fiume era munito di infrastrutture d'irregimentazione? Prima di analizzare nel dettaglio gli aspetti della Dora Baltea, appare necessario premettere quale enorme importanza rivestisse il trasporto fluviale nelle dinamiche del commercio di età romana, soprattutto in relazione alla distribuzione di materiale da costruzione e di grandi contenitori da trasporto. Le fonti classiche¹⁷ ci ricordano come la scelta di movimentare carichi imponenti sull'acqua fosse privilegiata per rapidità, costi e facilità di trasporto. In merito alla commercializzazione del marmo non può non essere menzionato il cosiddetto "Editto dei prezzi", emesso dall'Imperatore Diocleziano nel 301 d.C.: in esso si esplicita come il trasporto fluviale si rivelasse molto più vantaggioso (1 solo denario diocleziano per un carico pari a 1 modio castrense lungo un percorso di venti *milia* secondo corrente e 2 denari i per lo stesso carico in risalita, contro i 16 *denarii* per modio via terra).¹⁸

I carichi di marmo viaggiavano dai luoghi di estrazione fino ad approdi presso i quali era possibile una penetrazione nell'entroterra attraverso sistemi complementari di vie d'acqua e di terra.¹⁹ I trasporti nei territori interni avvenivano soprattutto con la pratica del trascinarsi da terra, il cosiddetto alaggio, esercitato dalla categoria professionale degli *helciarii*. Dalla regione del Rodano proviene una delle più significative testimonianze iconografiche di questa pratica: si tratta di un rilievo funerario databile al II-III secolo d.C.²⁰ che rappresenta il trasporto

¹⁵ ARMIROTTI, CONTI, FRAMARIN, 2013, p. 409.

¹⁶ In MOLLO 1992 p.66 è riportata una tabella di dettaglio con la larghezza della carreggiata in corrispondenza dei punti in cui è stata rilevata ciascuna porzione della sede stradale. In MOLLO 1992 p.62 è riportata una tabella di dettaglio con la pendenza stradale in corrispondenza dei punti in cui è stata rilevata ciascuna porzione della strada.

¹⁷ A puro titolo esemplificativo: Strabone *Geogr.*, IV, 1,2 e 14; 5,2 e 6,11; Tacito, *Annales*, XIII 53,2; Plinio il giovane *Epistolarium*, X, 41, 2.

¹⁸ Tali dati sono reperibili in BARRESI P., *Il ruolo delle colonne nel costo degli edifici pubblici* in I marmi colorati della Roma imperiale, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002, pp. 69-81.

¹⁹ Un contesto indagato in maniera particolarmente approfondita è il bacino del Rodano: attraverso un'attività sistematica di scavi archeologici e dragaggio del fondale è stato possibile ricostruire molti aspetti del mercato attivo lungo le vie di risalita del Rodano, dal Mediterraneo fino a *Lugdunum*-Lione. Si veda AA.VV., *César. Le Rhône pour mémoire*, Arles 2009.

²⁰ CAVALIER O., *Scène de halage de Cabrières-d'Ayguès* in *César. Le Rhône pour mémoire*, Arles 2009, p. 35. Un'altra fonte, questa volta scritta e più tarda rispetto al rilievo, reca una testimonianza particolarmente viva sull'operato degli *helciarii*, riportando l'usanza del *celeuma*, un canto utilizzato forse per ritmare le azioni lavorative: "*curvorum hinc chorus helciariorum / responsantibus alleluia ripis / Ad Christum levat amnicum celeuma*", Sidonio Apollinare (Epistole II, 10, 25-27).

di un carico di botti su di una *navicula* trascinata da due *helciarii*, con un terzo operatore a bordo dell'imbarcazione, allo scopo di mantenere una rotta sul fiume.

Se il trascinamento da terra per carichi pesanti e voluminosi appare una pratica del tutto verosimile in relazione ad un fiume come il Rodano, dalla portata d'acqua ingente e costante e dalle pendenze minime,²¹ è invece necessario interrogarsi sull'opportunità di praticare l'alaggio su fiumi poco costanti e caratterizzati da pendenze decisamente maggiori, come la Dora Baltea. Per affrontare in maniera credibile la questione, bisogna partire da una domanda specifica: considerando il contesto cronologico interessato e la cornice geomorfologica del territorio valdostano, esistono testimonianze archeologiche sull'effettiva navigabilità in età romana di altri fiumi a carattere torrentizio? Un primo confronto è offerto dal Tevere, fiume di ampia portata solo nel tratto conclusivo: se Plinio il Giovane sentenzia infatti come il fiume poco costante fosse navigabile solo durante la stagione invernale, Dionigi di Alicarnasso lo descrive come garanzia di risalita e penetrazione nell'entroterra laziale e umbro fino alle sorgenti. Archeologicamente le testimonianze di una frequentazione tiberina a monte di Roma si concentrano in corrispondenza della confluenza con alcuni affluenti, dove crescono in età imperiale sistemi costituiti da infrastrutture portuali associate a ville e strade minori (come quelle rinvenute nelle località di Orte e Porto S. Agata).²²

Per quanto riguarda contesti più vicini a quello valdostano, in particolare la *Regio XI*, nel 2012 alcuni scavi nella città di Vercelli hanno messo in luce i resti di alcune banchine d'attracco in *opus coementicium* pertinenti un approdo fluviale a sua volta forse collegato, tramite *fossae* e canali, al vicino fiume Sesia:²³ dimensioni e portata di questo fiume hanno oscillazioni molto forti in relazione al comportamento stagionale di precipitazioni e disgelo e, nonostante ciò, sufficientemente regolari a garantire una frequentazione del corso d'acqua in età romana. Un indizio epigrafico testimonia invece la frequentazione del Tanaro: una stele funeraria oggi conservata sulla facciata della chiesa di San Pietro di Cherasco²⁴ rivela l'identità di *Caius Magius Gaiellus, nauta*, che testimonia l'esistenza di personale qualificato per il trasporto e l'attraversamento lungo il corso del fiume che percorre l'attuale territorio piemontese.

Gli esempi sopra esposti possono apparire calzanti nel tentativo di porre in luce la navigabilità di un corso d'acqua dal regime sostanzialmente simile a quello della Dora Baltea, ma non occorre sottolineare come le pianure del Piemonte orientale e meridionale e la Valle d'Aosta abbiano caratteristiche fisiche molto dissimili. Un confronto più appropriato potrebbe essere innescato con il contesto altoatesino: il tratto settentrionale del fiume Adige ha caratteristiche accostabili a quelle della Dora Baltea e l'area montuosa fra Trento e Bolzano implica, come per la Valle d'Aosta, ampie riflessioni circa un sistema solido ed efficace di infrastrutture viarie. Nel corso degli ultimi vent'anni alcune pubblicazioni hanno esposto interrogativi riguardanti le possibilità di risalita dell'Adige in età romana.²⁵ Se in un primo tempo tale ipotesi era stata esclusa poiché giudicata eccessivamente difficoltosa, più recentemente il dibattito è stato arricchito, a favore di una visione più possibilista, dal ritrovamento di una quantità non trascurabile di marmo d'importazione (soprattutto Cipollino) destinato agli apparati decorativi di contesti pubblici e privati di *Tridentum*-Trento.

Ritorniamo alla Dora Baltea: è possibile approcciare per la Valle d'Aosta di età romana le stesse riflessioni formulate in ambiente altoatesino in funzione del trasporto del marmo in risalita? La prima risposta proviene da Ivrea, dove è archeologicamente attestata una banchina in legno e muratura:²⁶ grazie a questo ritrovamento è stata a più riprese suggerita l'ipotesi che, almeno fino ad *Eporedia*, fosse possibile un percorso in risalita lungo la Dora Baltea. Dovendo noi affrontare tale questione, ma in relazione ai marmi diretti oltre Ivrea fino ad *Augusta Praetoria*, il nostro interrogativo non trova ancora soluzione. Per aiutarci a immaginare la percorribilità della Dora in età romana, è indispensabile valutarne attentamente le caratteristiche idrogeologiche, restringendo il campo e pochi ma significa-

²¹ Per il territorio cisalpino: in merito alle ormai consolidate ipotesi circa la navigazione del Po in risalita, alcuni studi di riferimento si trovano in CERA G., *Scali portuali nel sistema idroviario padano in epoca romana* in Atlante Tematico di Topografia Antica - I supplemento. Agricoltura e Commerci nell'Italia antica, Roma 1995, pp. 178-198 e in UGGERI G., *La navigazione interna della Cisalpina in età romana* in Aquileia e Roma. Antichità altoadriatiche XXIX vol. II, Udine 1987, pp. 305-354.

²² Plin., Ep., V, 6, 12 e Dionys., Hal. III, 44. In QUILICI 1986, p. 216 viene riportata l'esistenza di alcune strutture presso le confluenze con il Chiana e il Paglia forse utilizzate come attracco durante le risalite del Tevere. Si veda anche LE GALL J., *Tevere. Fiume di Roma nell'antichità*, Roma 2005 (prima edizione Parigi 1953).

²³ PANERO 2013.

²⁴ BETORI 2004, p. 71 (v. note 31-36). L'epigrafe (CIL, V, 7679) riporta nome e professione di "*C(aius) Magius P(ublii) / Gaiellus Cam(ilia tribu) / nauta*". Nonostante la stele dal 1960 possa essere osservata nella sua collocazione attuale, la facciata della chiesa di San Pietro di Cherasco, l'epigrafe proviene dall'area di San Pietro presso Manzano.

²⁵ Il tema viene trattato in BASSI C., *I trasporti fluviali in Trentino-Alto Adige durante l'età romana* in Strade romane. Percorsi e infrastrutture. Atlante tematico di Topografia Antica. 2, Roma 1993, pp. 237-248 e in BASSI 2002.

²⁶ Si tratta di una struttura affiorata in corrispondenza della traversa di derivazione del Naviglio di Ivrea, documentata in FINOCCHI 2007. È costituita da un basamento in blocchi lapidei, a sua volta poggiato su di una palificata in tronchi di quercia squadrati, che funge da sostegno ad un corpo in conglomerato con lastre di rivestimento in pietra.

tivi indicatori, soprattutto pendenze e portata d'acqua.²⁷ È possibile assumere come dato iniziale molto generico il fatto che, alla fondazione di *Augusta Praetoria*, il clima e le precipitazioni dell'Europa sudoccidentale fossero assai simili a quelle del periodo 1995-2000, con una temperatura annua media di 16°. ²⁸ Assunto quindi che la stagionalità dei mm d'acqua caduti duemila anni fa fosse più o meno la stessa di oggi, rilevazioni compiute tra 2000 e 2009 hanno misurato una portata d'acqua media compresa tra i 130 mc/s di Aosta e i 230 di Hône, con punte di massima costanti registrate tra maggio e luglio (anno 2008: 379 mc/s a Hône).²⁹ Nonostante si tratti di dati incoraggianti messi in relazione ad un'ipotetica navigazione praticabile, la portata del sottobacino valdostano della Dora Baltea resta lontana da quella rilevata presso Tavagnasco (stazione di riferimento per inquadrare la situazione di Ivrea-Eporedia dove, come abbiamo visto, era probabile la navigazione in Dora), con valori tripli rispetto a quelli più a monte.³⁰ Proviamo comunque ad ammettere che la portata d'acqua del tratto fluviale interessato fosse accettabile per garantire una fruibilità estiva della Dora: dovremmo comunque conoscere le caratteristiche del fondale e l'effettiva profondità della Dora in età romana per ipotizzare condizioni di galleggiamento praticabili per imbarcazioni con carichi pesanti. In relazione a questo quesito, recenti analisi sull'assetto idrogeologico del tratto valdostano della Dora Baltea hanno individuato una bassa tendenza del fondo dell'alveo a mutare e, laddove questo fenomeno esiste, avviene limitatamente a brevi tronconi: questo dato³¹ è in grado di suggerire una costanza della profondità del fiume durante i secoli, elemento che contribuisce ad avvicinare il fondale del fiume moderno a quello antico.

Il secondo fattore è costituito dalle pendenze. È bene ricordare come l'alaggio da riva fosse possibile solo con adeguate condizioni di velocità dell'acqua, variabile a sua volta legata ai salti di quota del fondovalle: nonostante l'attività erosiva sia stata causa di numerose trasformazioni dell'aspetto dell'asta fluviale, è probabile che il fiume abbia mantenuto gli antichi rapporti di pendenza fino ad oggi.³² Considerando tutto il tratto valdostano della Dora Baltea, partendo da Ivrea come ipotetico "punto zero" per arrivare fino a Pré-Saint-Didier abbiamo una pendenza media di 1,4% circa, ma, ai fini della nostra riflessione, verrà escluso l'intero segmento che prosegue oltre Aosta,³³ poiché l'obiettivo resta quello di ipotizzare le modalità di trasporto fino alla colonia di *Augusta Praetoria*. Così facendo il dato si attesta intorno allo 0,9% e, restringendo ulteriormente il raggio d'azione, è possibile individuare una porzione di territorio in cui la percentuale scende ulteriormente (0,7%), tra il capoluogo e la zona immediatamente a monte di Montjovet. Proviamo a considerare come tali pendenze, accettabili, potessero consentire un effettivo sfruttamento del fiume per il trasporto del marmo in risalita: andremmo comunque a scontrarci con alcuni nodi non risolvibili legati alla geomorfologia del territorio, riscontrabili presso due passaggi particolarmente difficili, in corrispondenza di Bard e di Montjovet. In particolare, presso lo sperone di Montjovet si rileva un salto di quota che innalza la quota al pelo dell'acqua di circa 80 m nello spazio di poche centinaia di metri, generando un tratto di fiume caratterizzato da rapide improvvise, impossibili da ignorare nell'ottica di ricostruire la fruibilità di un percorso di risalita via acqua. Potenzialità e limiti nelle caratteristiche morfologiche del fondovalle potrebbero costituire almeno una premessa per la riflessione sull'utilizzo del fiume in antico.

Ma, anche ammettendo una navigabilità del fiume, quali sono le testimonianze documentarie e archeologiche di una reale azione antropica lungo il fiume? Possiamo disporre di alcune frammentarie notizie riguardanti il commercio fluviale e le pratiche di sbarramento provvisorio, essenziale per la regolarizzazione di portata e ve-

²⁷ Si parta comunque dal presupposto che la cementificazione insita al moderno processo di antropizzazione e industrializzazione ha impermeabilizzato i versanti, modificandone in maniera irreversibile le condizioni originarie di adduzione d'acqua verso il fondovalle.

²⁸ Si veda p. 290 di CAT BERRO D. *et alii*, *L'evoluzione del clima in Valle d'Aosta: dal passato al futuro* in Atlante climatico della Valle d'Aosta, Torino 2003, pp.289-308.

²⁹ Le misurazioni relative alla portata d'acqua sono state reperite in BRUNIER, DE PROPRIS, ARMAND, *La rete di monitoraggio idro-meteorologica. Storia, evoluzione e situazione attuale e Rendiconto idro-meteorologico 2000-2009. Pioggia, temperatura, neve e dissesti*, pubblicazioni a cura di Regione Autonoma Valle d'Aosta. Assessorato opere pubbliche, difesa del suolo e edilizia residenziale pubblica. Dipartimento difesa del suolo e risorse idriche. Centro funzionale regionale, Aosta 2010.

³⁰ Nella Relazione Tecnica del 2001 per il *Piano stralcio di integrazione del PAI - Nodo idraulico di Ivrea* dell'Autorità di bacino del fiume Po, le portate al colmo (mc/s) misurate in diverse tornate presso la stazione di Tavagnasco risultano essere costantemente il triplo rispetto a quelle rilevate ad Aosta. Si veda *PAI - Piano di stralcio dell'assetto idrogeologico* disponibile presso la pagina <http://www.adbpo.it/onmulti/ADBPO/Home/Pianificazione/Pianistralcioapprovati/PianostralcioiperlAssettoIdrogeologicoPAI/artCatVariantiapprovateattuazioniideliberazioni.99.1.200.1.all.html>

³¹ Le caratteristiche relative all'assetto idrogeologico della Dora Baltea sono rintracciabili nella relazione tecnica aggiornata al 2014 *Linee generali di assetto idrogeologico e quadro degli interventi. Bacino della Dora Baltea*, eseguita dall'Autorità di Bacino del Po, www.adbpo.it/onmulti/ADBPO/Home/Pianificazione/Pianistralcioapprovati/PianostralcioiperlAssettoIdrogeologicoPAI/Pianovigente/Lineegeneraliassettoidraulicoeidrogeologico/docCatElaborato3_3-Piemonte.65.1.100.1.html

³² La quota s.l.m. dei diversi punti lungo il corso della Dora è stata reperita in BRUNIER, DE PROPRIS, ARMAND 2010 (op.cit.), in corrispondenza delle singole stazioni di rilevamento per il monitoraggio idro-meteorologico.

³³ In MOSSO 2006 si riporta che, definita la pendenza del tratto centrale di fondovalle con valore unitario, il bacino della Valdigne assume un valore triplo.

locità dell'acqua. In merito a quest'ultimo argomento, un documento notarile³⁴ redatto a Champdepraz nel 1791 descrive dodici sbarramenti di grandi dimensioni, lunghi 9 *toises* (1 *toise* = 1,9 m circa), “*avec de forts piquets et de pierres*” realizzati con pali di legno piantati nel fondale e completati con fascine di rami, forse per attingere acqua dalla Dora con maggiore facilità. Risalendo i secoli, di ben altro spessore appare il *rastellum* di Villeneuve, nominato in un documento che il castellano di Châtelargent redasse nel 1274 per gli ufficiali sabaudi.³⁵ Si trattava di un'imponente barriera costituita da grossi tronchi di quercia infissi verticalmente nel letto del fiume, con tese orizzontali in ciliegio e olmo legate da caviglie in ferro. La struttura doveva essere ancorata ad una costruzione in pietra posizionata sull'argine, una “*congregacio lapidum ad modum muri elevata*”.³⁶ Con queste caratteristiche il *rastellum*, utilizzato per bloccare la fluitazione dei tronchi,³⁷ doveva conferire una certa regolarità alla portata della Dora e, a tal proposito, è importante tornare al contesto altoatesino per associare il caso del *rastellum* valdostano al ritrovamento di tracce archeologiche pertinenti una struttura simile in località Cadino, fra Trento e Bolzano. Si tratta di grossi pali lignei conficcati nell'alveo dell'Adige, d'incerta cronologia, rinvenuti in corrispondenza ai resti di terrapieni in pietre e ciottoli: si è pensato di associare queste strutture al corpo di uno sbarramento a pettine, utilizzato per aumentare la portata d'acqua del tratto interessato rallentando la velocità della corrente.³⁸ funzione forse prevista anche per lo sbarramento di Villeneuve. In merito a questo tipo di barriere è indispensabile richiamare nuovamente il confronto tiberino sopra evocato: Plinio il Vecchio menziona infatti alcuni sbarramenti utilizzati nell'alto corso del Tevere per garantire una migliore navigabilità³⁹ e tracce materiali di queste strutture sono state individuate in corrispondenza delle chiuse di Sansepolcro, Pieve Santo Stefano e Valsavignone.⁴⁰

Questi indizi contribuiscono a formalizzare l'idea di un'antropizzazione della Dora Baltea attraverso i secoli, con espedienti più o meno strutturali forse funzionali ad una sua parziale percorribilità. Appare ora lecito domandarsi se esistano tracce documentarie o materiali che testimonino la presenza di imbarcazioni lungo la Dora tra età antica e moderna. In una regione alpina molto vicina a quella valdostana, il Vallese svizzero, si hanno notizie certe riguardo imbarcazioni per risalire il Rodano durante il Medioevo,⁴¹ ma per la Dora Baltea non ci sono pervenuti documenti che attestino simili pratiche nella medesima epoca. Un indizio non strettamente legato alla navigazione ma indispensabile circa la presenza di barche sul fiume, appare in un affresco del XVII secolo (fig. 4) realizzato nel castello di Fénis: in esso è visibile un pescatore in mezzo al corso della Dora, a bordo di una piccola imbarcazione legata con una fune, per non essere trascinato dalla corrente, ai sostegni di un ponte ligneo.⁴² Dobbiamo rimanere nel medesimo arco temporale per imbatterci in alcuni scritti che attestino con sicurezza la risalita della Dora.⁴³ In questi documenti si descrive il tragitto dei carichi di sale diretti dal Po verso Aosta: dopo aver percorso il grande fiume fino a Crescentino, venivano trasferiti su carro e trainati da buoi fino alla cittadina di Cigliano, per poi essere di nuovo imbarcati e risalire la Dora fino ad Ivrea. In una lettera del 6 giugno 1650 si fa esplicito riferimento ai ritardi nelle consegne causati dalle forti correnti del fiume “*che li sali passino da un banco all'altro col maggior rinforzo possibile pendente la corrente della stagione*”. A Ivrea i carichi di sale avrebbero trovato ad attenderli, per essere condotti a destinazione, le cosiddette *voitures* valdostane, muli da carico.

I documenti scritti, le testimonianze e i confronti di età medievale e moderna qui riportati e riguardanti la Dora Baltea si limitano però a fornire un'immagine sfocata del contesto che vorremmo chiarire, riferito nello specifico all'antichità: abbiamo quindi l'obbligo di chiederci se esistano nel territorio valdostano tracce materiali della frequentazione del fiume durante l'età romana. Sono noti i resti del ponte romano che doveva unire l'area a Sud di *Augusta Praetoria* con il territorio di Gressan, probabilmente interessato da uno sfruttamento agricolo estensivo come molti altri centri della conca di Aosta.⁴⁴ A questo collegamento extraurbano è stato associato il ritrovamento di alcuni resti

³⁴ CIARDULLO 1994, pp.108-109.

³⁵ GERBORE 1997, p.65.

³⁶ Un studio molto approfondito con tutte le specifiche relative a documentazione del *rastellum* di Villeneuve è in DEL BO 2013. In particolare per i dettagli ingegneristici si veda p. 385.

³⁷ Un documento che contribuisce a definire l'importanza della fluitazione finalizzata al trasporto di legname sulla Dora si trova in MIRON B., JOCALLAZ I., *La filière du bois* (catalogo della mostra 30 giugno-30 settembre 2000), Aosta 2000, p. 34. Ancora in DEL BO 2013 è riportato un documento del 1314 che nomina un diritto di *ripagium*, cioè di sfruttamento delle provvigioni derivanti dal commercio e transito del legname per fluitazione.

³⁸ BASSI 2002, p. 84.

³⁹ Plinio il Vecchio, *N.H.*, III, V, 53.

⁴⁰ QUILICI 1986, pp. 213-217.

⁴¹ DUBUIS 2002, pp. 64-65. In particolare si fa riferimento ai *banna* comitali del 1382-1383 che riportano una pena inferta al mancato pagamento di pedaggio in merito ad un carico di grano trasportato da Vevey a Vionnaz, risalendo il Rodano con un battello.

⁴² GERBORE 2002, p. 12

⁴³ Il documento, dalle *Regie Gabelle* sabaude conservate presso l'Archivio di Stato di Vercelli, si trova anche in RIO 1998, pp.21-22.

⁴⁴ ARMIROTTI 2014, p.151. Si rileva la diffusione territoriale dei toponimi prediali con terminazione in *-an*, importanti indicatori della presenza di latifondi e proprietà terriere in età romana.

strutturali rinvenuti in località Clerod: un breve tratto di *glareata* che costeggiava la destra orografica della Dora e una spalla in opera cementizia poggiante sul basale, già interpretato come struttura di contenimento del fiume, oltre che come probabile spalla per la testa meridionale del ponte già nominato.⁴⁵ È evidente come l'archeologia, in questo caso, possa fornire solo risposte molto relative circa l'impatto antropico della romanità sul corso della Dora Baltea valdostana, né tantomeno è possibile disporre di ritrovamenti che documentino con sicurezza la presenza di imbarcazioni lungo il fiume all'epoca di *Augusta Praetoria*. Esiste però una testimonianza epigrafica che potrebbe aprire un varco attraverso la nebulosità di questo delicato argomento. Si tratta di un laterizio da copertura proveniente dalla necropoli del Mont Blanc, nel suburbio occidentale della città.⁴⁶ sulla superficie di questo laterizio è stato impresso un bollo che, insieme ad una parola non più leggibile, mostra un'abbreviazione formata da quattro lettere legate tra loro e il cui scioglimento potrebbe essere letto come *NAV T* (da integrare con *-A?* Oppure *-AE?*). Se la lettura di questo bollo si rivelasse corretta⁴⁷ essa garantirebbe il consolidarsi di un tassello (per ora l'unico) decisivo per definire la presenza di imbarcazioni che solcavano la Dora Baltea nel territorio di Aosta in età romana. Come già accennato nel caso della stele di Cherasco, i *nautae* erano professionisti, riuniti in *collegia* costituiti da marinai e battellieri capaci di lottizzare in maniera programmatica le attività di commercio o il semplice attraversamento lungo il corso di alcuni fiumi, soprattutto in *Gallia, Helvetia e Germania*⁴⁸ (a queste figure vanno ad affiancarsi quelle dei *ratiarii*, anch'essi addetti al trasporto fluviale di uomini e merci, servendosi di *rates*, zattere⁴⁹).

CONSIDERAZIONI CONCLUSIVE

Sulla scorta delle indicazioni in nostro possesso, appare impossibile cercare di affrontare il tema della questione in maniera definitiva allo stato attuale delle conoscenze e cercare una soluzione forte di prove certe. Al fine di condurre una riflessione sulla praticabilità della Dora per l'importazione del marmo e di altri materiali in età romana, disponiamo esclusivamente delle caratteristiche relative alla Dora Baltea attuale: grazie ad esse e sulla base di deduzioni di carattere idrogeologico e climatologico si può solo provare a ipotizzare quale fosse l'aspetto del fiume duemila anni fa. A questo dobbiamo aggiungere che i dati citati pertinenti la documentazione storica e archeologica, ad eccezione del dato epigrafico relativo al bollo *naut*, non sono sufficienti a chiarire un quadro che resta molto sfuggente.

In tale situazione di stallo i metodi più ortodossi della ricerca potrebbero forse essere supportati da un'incursione dell'archeologia sperimentale: per dimostrare che i romani considerassero almeno l'opzione del trascinarsi da riva lungo la Dora, occorrerebbe sperimentarne praticamente la fattibilità.⁵⁰ Ma anche ammettendo di riuscire a simulare la pratica dell'alaggio con esito positivo, dovremmo ammettere il limite principale del nostro esperimento, avendo a che fare con un fiume che non siamo in grado di valutare quanto sia davvero simile a quello che attraversava la Valle in età romana.

Sulla base di tutti gli elementi raccolti e dei rilevamenti sul territorio non possiamo esimerci dal rimanere in linea con la tesi tradizionale che prevede un trasporto delle nostre colonne monolitiche in marmo lungo la via delle Gallie, come abbiamo visto potenziata a livello infrastrutturale durante l'età imperiale tanto da assumere aspetto e

⁴⁵ MOLLO 1992, pp. 69-70 e FRAMARIN 2014 (B). In relazione ad un ritrovamento dalle caratteristiche molto simili in Trentino v. BASSI 2002, p. 84.

⁴⁶ CIL V, 2, 8110, 413 p. 978.

⁴⁷ Per un'analisi approfondita dei bolli laterizi rinvenuti in Valle d'Aosta si rinvia ai risultati del Dottorato di Ricerca XXXI ciclo in Scienze archeologiche, storiche e storico-artistiche, in corso di svolgimento presso l'Università degli Studi di Torino dalla dott.ssa Giordana Amabili, con tutorato della prof.ssa Silvia Giorelli.

⁴⁸ Diverse testimonianze epigrafiche particolarmente significative sui *collegia* di *nautae* sono in CIL XIII, 4-5, 7067 (Magonza); XIII, I, 1-2, 1688, 1695, 1709 (Lione, in particolare qui avevano sede i *nautae* gallici più importanti, attivi lungo il Rodano e la Saône, v. DE SALVO 1992 p. 131, 132); XIII, I, 1-2, 3026 (Parigi); XIII, I, 1-2, 3114 (Nantes) e VI, 4, I, 29722 (Roma). Molte rare sono le testimonianze relative a bolli laterizi che ne attestino presenza di queste figure professionali: un confronto si trova in CIL XIII, 6, 12910 (*Divona*, odierna Cahors). Diverse sono invece le indicazioni epigrafiche circa altri *collegia* (v. DE SALVO 1992, pp. 140 e 147-182): *lenuncularii*, *corpora traiectus*, *scapharii*, *lyntrarii*, *caudicarii*. Tali categorie avevano un ruolo nello smercio oltre che nel trasporto: è il caso dei *nautae Mosallici*, attivi tra la Mosella e il Reno anche con opere di canalizzazione e strade di alaggio.

⁴⁹ Sulle professionalità coinvolte nello sfruttamento dei corsi d'acqua in età romana, rivolgo un particolare ringraziamento al prof. Philippe Leveau per la segnalazione in merito ai *ratiarii* attivi lungo l'Isère (i *ratiarii Voludinienses*, v. anche CIL XII, 2331) e l'alto corso del Rodano (i *ratiarii superiores*, v. anche CIL XII, 2597). V. anche in TRITENNE, RIVAL, 2007.

⁵⁰ Un particolare ringraziamento all'associazione Rafting Republic di Aymavilles, per la disponibilità e l'attenzione nel fornire un punto di vista tecnico derivante dall'esperienza maturata a contatto quotidiano con la Dora. Benché alcuni esperti e professionisti di questo settore abbiano escluso categoricamente che si potesse operare un trascinarsi in Dora controcorrente, alcuni di loro si sono dimostrati disponibili a fornire un supporto per un eventuale esperimento volto a confermare o negare tali ipotesi.

caratteristiche ancora oggi visibili nei siti sopraindicati.⁵¹ È necessario introdurre però un ultimo dato archeologico finora non considerato, potenzialmente in grado di mettere in discussione le certezze relative all'uso esclusivo del trasporto via terra. Le indagini presso l'area sacra forense di *Augusta Praetoria* hanno portato alla luce anche alcuni frammenti di elici pertinenti capitelli del tipo corinzio-italico (fig. 5):⁵² tali capitelli costituiscono *markers* cronologici fondamentali poiché la loro produzione termina entro l'ultimo quarto del I secolo a.C.⁵³ e il rinvenimento di alcuni loro frammenti ci consegna la traccia più antica della monumentalizzazione in marmo di *Augusta Praetoria*. Questi elementi decorativi, databili intorno al 25 a.C., sono una prova ineludibile di come arrivasse materiale strutturale in marmo già al tramonto dell'età repubblicana, con la Via delle Gallie in piena espansione ma non all'apice della sua strutturazione. Dunque non sarebbe privo di fondamento riaprire una questione che, fino al paragrafo precedente, pareva chiusa: al tramonto del I secolo a.C., capitelli corinzio-italici e, possiamo immaginare, altri materiali d'importazione,⁵⁴ pesanti, voluminosi e ingombranti, con una via delle Gallie forse ancora parzialmente in costruzione, in che modo avrebbero potuto risalire l'impervia valle della Dora e arrivare ad *Augusta Praetoria*?

Qualora, nonostante l'attuale assenza di prove archeologiche, la Dora avesse potuto davvero essere risalita dobbiamo concludere che questo sarebbe stato possibile solo in alcuni tratti, a causa di pendenze e salti di quota: possiamo presupporre uno sfruttamento misto di vie d'acqua e di terra, immaginando uno spostamento del carico dalla strada al fiume e viceversa, modalità di trasporto documentata in altri contesti geomorfologicamente simili.⁵⁵ Sulla scorta delle problematiche espresse nei paragrafi precedenti e legate all'aspetto del territorio, possiamo ipotizzare un fiume fruibile soprattutto in due tratti: il primo da Hône a Verrés, il secondo dall'area a monte di Montjovet fino alla colonia romana (segmento dove l'abbattimento della pendenza viene favorito dalla conformazione del territorio formato da depositi di origine lacustre). Siamo dunque per ora costretti a mantenere quasi intatto il nostro interrogativo iniziale, in attesa di indagini archeologiche che possano rivelare aspetto e natura della Dora Baltea in età romana, insieme alle più antiche tracce del lungo percorso di antropizzazione lungo le sue sponde.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- APPOLONIA L., FRAMARIN P., BORGHI A., DA PRA V., *Caratterizzazione minero-petrografica di marmi policromi provenienti da contesti urbani di Augusta Praetoria* in *Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali* 9 (2012), Aosta 2012, pp. 40-45.
- ARMIROTTA., CONTI M.C., FRAMARIN P., *Borgo di Bard. Il ponte e il ponte-viadotto lungo la Via delle Gallie: storia degli studi e nuove ricerche* in *Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines* XXIV (2013), Quart (AO) 2013, pp. 405-418.
- ARMIROTTA., *Il territorio della Valle d'Aosta* in MAR. Guida, contesti, temi - Contesti, Quart 2014, pp. 149-154.
- BASSI C., *La via fluviale dell'adige nel tratto Pons Drusi - Verona* in *Attraverso le Alpi. Uomini vie scambi nell'antichità*, Stoccarda 2002, pp. 83-91.
- BESSAC J.C., *La pierre en Gaule Narbonnaise et les carrières du Bois des Lens (Nîmes)*, Ann Arbor (Michigan), 1996.
- BEDON R., *Les carrières et les carriers de la Gaule romaine*, Parigi 1984.
- BETORI A., *Disiecta membra. Altri materiali di spoglio antichi* in San Pietro a Cherasco, Beinasco (TO) 2004, pp. 66-73.
- BRUNO M., *Considerazioni sulle cave, sui metodi di estrazione, di lavorazione e sui trasporti* in *I marmi colorati della Roma imperiale*, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002 (A), pp. 179-194.

⁵¹ Per un inquadramento cronologico del tratto valdostano della via delle Gallie v. MOLLO 1992 e FRAMARIN 2014 (A).

⁵² FRAMARIN, CASTOLDI 2014, p.37. Sono noti pochi esemplari di capitello corinzio-italico in Cisalpina: tra questi la serie di San Lorenzo al Monte di Rimini (DONATI A., *Rimini antica. Il lapidario romano*, Rimini 1981); Verona (BIANCO L.M., *La decorazione architettonica lapidea e marmorea* in *L'area del Capitolium di Verona. Ricerche storiche e archeologiche*, Verona 2008), Brescia (ROSSI F., *Brescia* in *Storia dell'architettura italiana. Architettura romana, le città in Italia*, Milano 2012).

⁵³ PENSABENE 1973.

⁵⁴ Si veda GIORCELLI S., *Tracce di commerci in età romana. In margine a Cavallaro-Walser NR.90: un "locus desperatus"?* in *BEPAA* XXIV (2013), Quart 2013, pp. 183-188. A p.185 si trovano interessanti indicazioni circa la presenza presso Aosta romana "di realtà commerciali strutturate, di depositi di stoccaggio della merce, di manovalanze specializzate nella gestione delle merci, di negoziatores", in riferimento alla lettura epigrafica di una laminetta in piombo risalente ai decenni che precedettero la fondazione della città e che reciterebbe l'indicazione "cedro", essenza lignea importata ad *Augusta Praetoria*.

⁵⁵ Si faccia riferimento ai casi citati precedentemente in relazione alla navigabilità del Tevere (note nn. 25,42,43).

- BRUNO M., *Il mondo delle cave in Italia: considerazioni su alcuni marmi e pietre usati nell'antichità* in I marmi colorati della Roma imperiale, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002 (B), pp. 277-290.
- CAVALLARO A.M., DE DAVIDE C., FAVRE A., FRAMARIN P., JORIOZ D., MEZZENA F., MOLLO R., PERINETTI R., *Il sito archeologico sottostante la chiesa parrocchiale di Saint-Vincent*, Regione Autonoma Valle d'Aosta, Assessorato Istruzione e Cultura, Dipartimento Soprintendenza per i beni e le attività culturali, Aosta.
- CIARDULLO G., *Champdepraz. La sua valle la sua gente*, Quart (AO), 1994.
- DE GATTIS G., *La via delle Gallie, espressione del potere centrale* in Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines XXI (2010), Quart 2010, pp. 325-336.
- DE GATTIS G., *Soluzioni costruttive lungo il percorso viario* in MAR. Guida, contesti, temi - Contesti, Quart 2014, pp. 140-145.
- DE SALVO L., *Economia privata e pubblici servizi nell'Impero romano. I corpora naviculariorum*, Messina 1992.
- DEL BO B., *Il fiume e il castello: il controllo della fluitazione sulla Dora Baltea (XIV-XV secolo)* in Controllare il territorio. Norme, corpi e conflitti tra medioevo e Prima guerra mondiale, atti del convegno (Abbiategrosso, Università degli Studi di Milano, 15-17 settembre 2010), Soveria Mannelli 2013, pagg.381-397.
- DUBUIS P., *L'historien sourcier. A la recherche de l'eau dans les comptes des châtelains savoyards (Valais et régions voisines, XIV et XV siècles)* in Histoires d'eau. Actes de la conférence annuelle sur l'activité scientifique du centre d'études francoprovençales (Saint-Nicolas 15-16 décembre 2001), Aosta 2002, pp.55-69.
- FINOCCHI S., *Banchina romana su palificata trovata a Ivrea nell'alveo della Dora* in Da Augusta a Cesarea. Quarant'anni di ricerche scavi scoperte 1950-1989, Torino 2007, pp. 124-133. FRAMARIN P., *La domus dell'insula 30* in Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali 4 (2007), Quart 2008, pp. 118-122.
- FRAMARIN P., *La via delle Gallie in Valle d'Aosta* in MAR. Guida, contesti, temi - Contesti, Quart 2014 (A), pp. 138-139.
- FRAMARIN P., *Il suburbio* in MAR. Guida, contesti, temi - Contesti, Quart 2014 (B), pp. 195-201.
- FRAMARIN P., *Il Foro di Augusta Praetoria: nuovi dati per la ricostruzione dell'area sacra (scavi 2005-2010)* in L'Arco di Susa e i monumenti della propaganda imperiale in età augustea, Atti del convegno (Susa, 12 aprile 2014), Susa 2015, pp. 111-132.
- FRAMARIN P., ARMIROTTI A., *I templi dinastici e la platea del Foro di Augusta Praetoria. Elementi per una ricostruzione* in Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines XXI (2010), Quart 2010, pp. 299-324.
- FRAMARIN P., CASTOLDI M., *Lo studio dei materiali architettonici dall'area sacra del Foro di Augusta Praetoria* in Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali 10 (2013), Aosta 2014, pp. 45-52.
- FRAMARIN P., CORTELAZZO M., *Aosta, piazza Giovanni XXII: le campagne di scavo 2005-2006* in Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali 5 (2007), Quart 2008, pp. 35-52.
- FRAMARIN P., DA PRA V., BORGHI G., *Marmi policromi nell'edilizia residenziale e pubblica di Augusta Praetoria* in Atti del XVIII colloquio AISCOS (2012), Tivoli 2013, pp. 143-154.
- FRAMARIN P., WICKS D., *Indagini archeologiche in piazza Roncas ad Aosta (IV lotto 2009)* in Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali 7 (2010), Quart 2010, pp. 42-53.
- GERBORE E., *I boschi nel Medioevo* in Uomini e boschi in Valle d'Aosta, Aosta 1997, pp.57-78.
- GERBORE E., *Quelques particularités sur l'utilisation des eaux dans le moyen âge valdôtain* in Histoires d'eau. Actes de la conférence annuelle sur l'activité scientifique du centre d'études francoprovençales (Saint-Nicolas 15-16 décembre 2001), Aosta 2002, pp.11-18.
- LAZZARINI L., *La determinazione della provenienza delle pietre decorative usate dai Romani* in I marmi colorati della Roma imperiale, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002, pp. 223-166.
- MOLLO R., *Viabilità romana in Valle d'Aosta: il ruolo dei valichi alpini. Aspetti storico archeologici* in *Viae Publicae Romanae*, catalogo della mostra (Roma, Castel Sant'Angelo 11-25 aprile 1991), Roma 1991, pp. 234-249.
- MOLLO R., *La strada romana in Valle d'Aosta: procedimenti tecnici e costruttivi* in Atlante Tematico di Topografia Antica - 1. Tecnica stradale romana, Roma 1992, pp. 57-72.

- MOLLO R., FRAMARIN P., *Pavimentazioni e rivestimenti architettonici nell'edilizia pubblica di Augusta Praetoria* in Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines XVIII (2006), Quart 2007, pp. 291-322.
- MOSSO A., *Modellazione idrogeologica dell'evento alluvionale dell'ottobre 2000 in Valle d'Aosta*, Tesi di Laurea in Ingegneria Civile presso Politecnico di Torino, AA 2005-2006.
- PANERO E., *Vercelli, via Pastrengo. Strutture pertinenti a una banchina romana?* in QSAP 28 (2013), pp. 311-313.
- PENSABENE P., *Scavi di Ostia - VII. I capitelli*, Roma 1973.
- PENSABENE P., *Il fenomeno del marmo nel mondo romano* in I marmi colorati della Roma imperiale, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002 (A), pp. 3-68.
- PENSABENE P., *Le principali cave di marmo bianco* in I marmi colorati della Roma imperiale, catalogo della mostra (Roma, 28 settembre 2002 - 19 gennaio 2003), Verona 2002 (B), pp. 203-222.
- PENSABENE P., *I marmi nella Roma antica*, Roma 2014.
- RIO R., *I luoghi e le vie del sale* in *Cum grano salis*. Il sale in Valle d'Aosta, Aosta 1998, pp.19-22.
- QUILICI L., *Il Tevere e l'Aniene come vie d'acqua a monte di Roma in età imperiale* in *Il Tevere e le altre vie d'acqua del Lazio antico - Archeologia Laziale VII,2*, Roma 1986, pp. 198-217.
- TRITENNE D., RIVAL D., *Carrières antiques et circulation de matériaux autour du Lac du Bourget: problématique autour du Rhône et de l'Isère* in Bulletin d'Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines XVIII (2007), Quart 2007, pp. 235-241.
- ZANKER P., *Un'arte per l'impero. Funzione e intenzione delle immagini nel mondo romano*, Verona 2002.

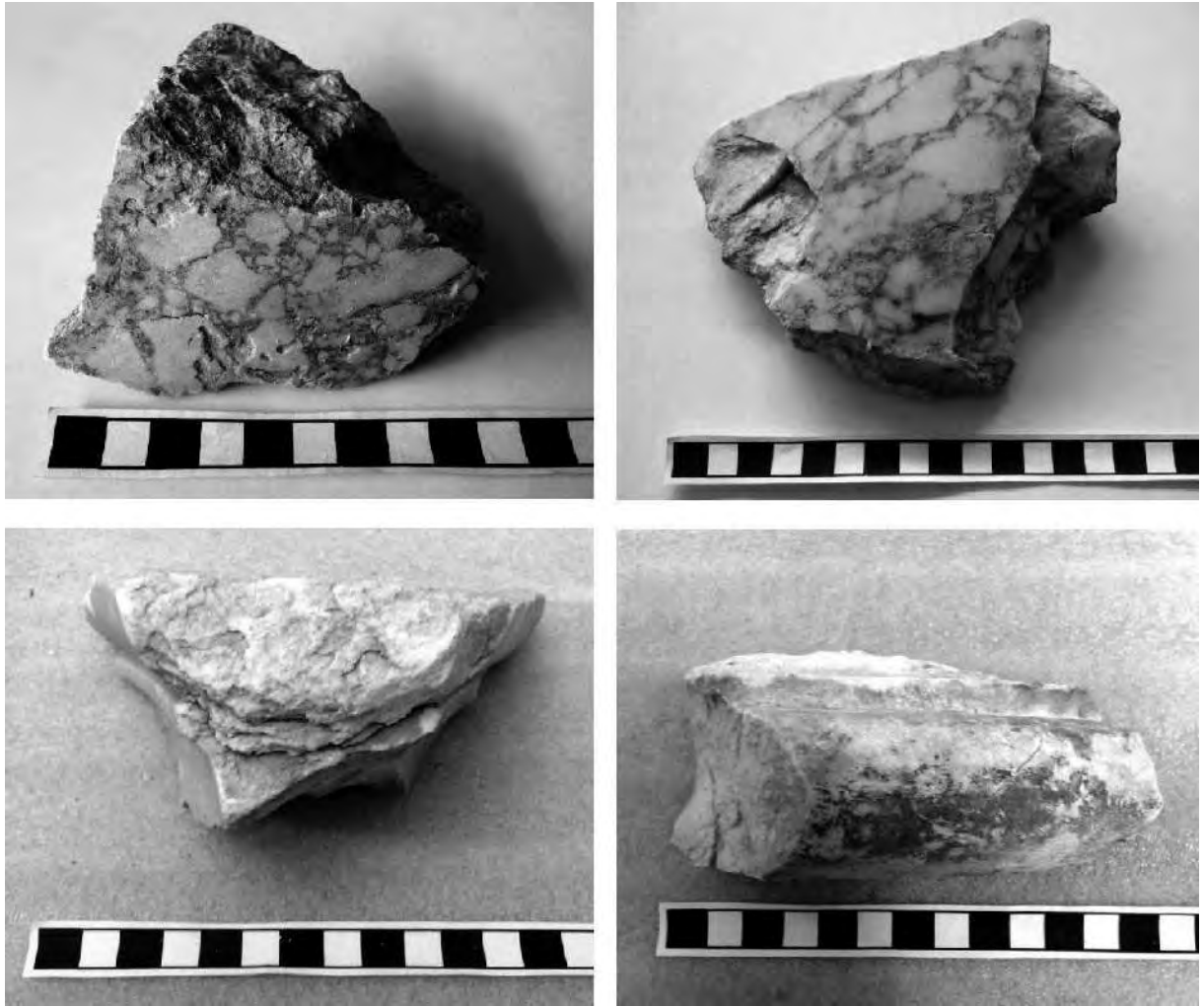


Fig. 1 - Frammenti di colonne in Marmo bianco e Pavonazzetto provenienti dall'area sacra del Foro di Augusta Praetoria (foto autore).



Fig. 2 - Fusti di colonne in pavonazzetto presso la Statio Marmorum di Ostia.
Da "I marmi colorati della Roma imperiale", Catalogo della Mostra, Verona 2002



Fig. 3 - La Vie delle Gallie a Donnas (da DE GATTIS 2014, p. 144) e la Dora Baltea presso Nus (foto autore).



Fig. 4 - Affresco del XVII con scena di pesca sulla Dora presso Fénis (dettaglio). Da GERBORE 2002, p. 12.



Fig. 5 - Frammenti di elici di capitelli corinzio-italici dall'area sacra del Foro di Augusta Praetoria (foto autore).

BOLLI SULLE TEGOLE DEGLI EDIFICI ROMANI DEL PICCOLO E DEL GRAN SAN BERNARDO

GIORDANA AMABILI¹

Il presente contributo costituisce una breve presentazione di quanto emerso con lo studio del materiale laterizio, proveniente dai siti archeologici scoperti al colle del Piccolo San Bernardo e al Plan de Jupiter, colle del Gran San Bernardo, finalizzato alla conclusione del percorso di una laurea specialistica, presso l'Università degli Studi di Torino, e costituente l'avvio di una nuova ricerca nell'ambito di un corso di dottorato presso il medesimo ateneo². Nell'ottica di una migliore comprensione delle criticità che caratterizzano tale ambito di indagine è importante precisare due aspetti. In primo luogo i prodotti laterizi, rinvenuti nel corso delle campagne archeologiche svoltesi sia presso i colli sia in *Augusta Praetoria* e nel territorio limitrofo, sono particolarmente numerosi, differenti per tipi e caratterizzati da diversi bolli le cui sigle, allo stato attuale degli studi, non trovano corrispettivo in altri territori. In secondo luogo le ricerche archeologiche effettuate fino ad oggi non hanno restituito testimonianze di strutture interpretabili come fornaci e la Valle d'Aosta non presenta, per lo meno in riferimento alla nostra epoca, tracce di giacimenti di argilla, materia prima indispensabile alla realizzazione dei prodotti fittili in esame.

I LATERIZI DEI COLLI

I due nuclei di reperti laterizi furono rinvenuti nel corso delle numerose indagini archeologiche effettuate a partire dalla fine del XIX secolo sulla sommità dei due colli, il Piccolo e il Gran San Bernardo, sedi entrambi in epoca romana di complessi strutturali costituiti da edifici funzionali all'accoglienza dei viaggiatori, *mansiones* e due sacelli, entrambi - si suppone - dedicati a Giove³.

Nel corso del lavoro sono stati analizzati quasi 700 frammenti, la maggior parte dei quali riconducibili a tegole, documentati attraverso un sistema di schedatura appositamente creato che ha consentito di descrivere in modo preciso le caratteristiche morfologiche e tecniche anche attraverso fotografie e rilievi: tale raccolta di dati ha permesso l'identificazione dei manufatti e dei diversi tipi nell'ambito dello stesso prodotto.

Sito	Tegole	Coppi	Altro
Piccolo San Bernardo	373 frammenti	22 frammenti	2 frammenti
Gran San Bernardo	201 frammenti	52 frammenti	3 frammenti
Totale	574 frammenti	74 frammenti	5 frammenti

¹ Archeologa, collaboratrice esterna della Soprintendenza ai Beni e Attività Culturali della Regione Autonoma Valle d'Aosta – Dottoranda in Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Torino – giordana.amabili@unito.it

² La tesi di Laurea Specialistica dal titolo "Elementi per la copertura degli edifici dal Piccolo e dal Gran San Bernardo. Forme, tipi, bolli.", discussa in data 21 marzo 2014, ha concluso il ciclo di studi in Storia e tutela del Patrimonio Archeologico svolto presso l'Università degli Studi di Torino, Facoltà di Lettere e Filosofia. Desidero ringraziare i miei relatori, per quanto riguarda l'Università, Prof.ssa Maria Clara Conti e Prof.ssa Silvia Giorcelli e la compianta Dott.ssa Patrizia Framarin, ispettore della Soprintendenza della Regione Valle d'Aosta, mio terzo relatore di tesi, alla quale rivolgo un pensiero speciale e un ulteriore grazie per aver voluto la mia partecipazione al Convegno tenutosi a Evolène lo scorso ottobre. Per quanto concerne il corso di Dottorato in Scienze Archeologiche, Storiche e Storico-artistiche il titolo del progetto di ricerca è "I laterizi romani di *Augusta Praetoria* e del suo territorio. Le produzioni artigianali come contributo alla storia socio-economica della Cisalpina in età romana.": il tutor di riferimento per l'Università è la Prof.ssa Silvia Giorcelli e per l'Ufficio Patrimonio Archeologico della regione è la Dott.ssa Alessandra Armirotti. Un ultimo ringraziamento ancora alla Prof.ssa Maria Clara Conti che sostiene questo percorso con un interesse e un'attenzione che spero di riuscire a ripagare.

³ Per una documentazione precisa circa le campagne di indagine archeologiche e i vari ritrovamenti avvenuti nel corso del XIX secolo presso i due colli si vedano i contributi relativi in AA. VV., *Alpis Graia. Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard (2,3 et 4 mars 2006)*, Aosta 2006 e in AA. VV., *Alpis Poenina, Une voie à travers l'Europe, Séminaire de clôture, 11-12 avril 2008, Fort de Bard (Vallée d'Aoste)*, Aosta 2008.

La tabella sopra riportata consente di verificare come nei contesti esaminati siano presenti solo i fittili utilizzati per la realizzazione delle coperture evidenziando in questo modo l'assenza di altri tipi di manufatti laterizi, tra quelli in uso nel mondo romano, funzionali alla realizzazione delle murature degli edifici o del sistema di riscaldamento dei complessi termali.

LE TEGOLE

La natura dei luoghi di rinvenimento, entrambi ubicati al di sopra dei 2.000 m s.l.m., non ha consentito una conservazione ottimale dei reperti che, solo raramente, si sono presentati caratterizzati da dimensioni utili alla raccolta di misure quali lunghezza, larghezza o spessore, dati importanti nell'ottica di individuazione del tipo di tegola⁴.

Significativo appare dunque il rinvenimento di due frammenti della medesima tegola, provenienti dagli scavi effettuati al colle del Piccolo San Bernardo, presso il cosiddetto "Edificio C", una struttura a pianta rettangolare localizzata a Ovest rispetto all'ipotetico tracciato stradale antico, di fronte alla *mansio orientale*⁵. In questo caso è stata documentata la larghezza complessiva, misurabile in 44 cm e valutata per confronto la possibile lunghezza, intorno ai 55 cm.

Determinanti per identificare i tipi di tegola utilizzati nella realizzazione di una copertura sono i valori relativi a incastri e riseghe, localizzati i primi sul retro e le seconde sul fronte del manufatto. Tali caratteristiche sono indispensabili per la posa in opera delle tegole sull'intelaiatura del tetto che prevedeva una sistemazione a incastro con una leggera sovrapposizione tra le varie file di fittili⁶.

L'analisi dei frammenti che hanno conservato tali elementi ha permesso di documentare una serie di valori che, almeno in un caso, sono differenti tra loro e dunque definiscono la presenza di due tipi di manufatti.

Per quanto riguarda il colle del Gran San Bernardo sono 13 i frammenti che conservano la lunghezza della risega, tra 3 e 5,5 cm; sono invece 8 i frammenti che mantengono quella dell'incastro, tra 6 e 8 cm. In entrambi i casi si tratta di valori compresi tra due misure i cui picchi non superano i 2,5 cm. È dunque lecito pensare che essi concorrano a definire un tipo di tegola caratterizzata, per ciò che riguarda incastro e risega, dai seguenti valori:

Tipo A

- lunghezza della risega: 3 – 4,5 cm
- lunghezza dell'incastro: 6 – 8 cm

Per quanto riguarda il colle del Piccolo San Bernardo sono 8 i frammenti di tegole che conservano la lunghezza della risega: i valori registrati definiscono due tipi differenti, il primo caratterizzato da una lunghezza compresa tra 3,5 e 5,5 cm e il secondo caratterizzato da una lunghezza compresa tra 7 e 7,6 cm; solamente 3 frammenti mantengono la lunghezza dell'incastro tra 6 e 7,5 cm. Anche in questo caso i valori oscillano tra due misure i cui picchi non superano i 2 cm ad eccezione di due frammenti per i quali si documenta una lunghezza, per ciò che concerne la risega, di 7 e 7,5 cm. È dunque lecito pensare che essi definiscano due tipi di tegole caratterizzate, per ciò che riguarda incastro e risega, dalle seguenti misure:

Tipo A

- lunghezza della risega: 3,5 – 5,5 cm
- lunghezza dell'incastro: 6 – 7,5 cm

Tipo B

- lunghezza della risega: 7 – 7,5 cm
- lunghezza dell'incastro: non doc.

Il prodotto laterizio tegola presenta due caratteristiche morfologiche definite da valori oscillanti tra una misura minima, in corrispondenza del lato presentante le riseghe, e una misura massima, in corrispondenza del lato presentante gli incastri: si tratta dello spessore della superficie piana del manufatto e di quello dell'aletta laterale.

⁴ Sebbene standardizzate le misure delle tegole variano e i valori documentati oscillano tra 40-50 cm di larghezza e 55-70 cm di lunghezza; per un confronto si veda UBOLDI 2005, p.485.

⁵ Per una migliore definizione dell'edificio C si veda CAVALLARO, DAVITE, GHIRARDI 2002-2003, p.26.

⁶ La realizzazione dei tetti con carpenteria lignea e copertura in elementi fittili è trattata, tra gli altri, in GIULIANI 2006 e ADAM 1984.

Interessante notare che, per quanto riguarda in particolare l'aletta, la morfologia non sembra costituire un elemento utile a determinare tipi differenti di tegole. La realizzazione di questo elemento, presente lungo entrambi i lati lunghi della tegola, è dovuta a una manipolazione libera dell'artigiano a seguito della fase in cui l'argilla veniva pareggiata nella cassaforma e lisciata mediante apposita stecca⁷. A supporto di tale osservazione sono ad esempio sia le impronte digitali rinvenute sulle sommità e lungo i profili interni delle alette sia le sezioni, ricavate mediante il rilievo di alcuni frammenti ben conservati, sempre differenti tra loro e costituite da profili con andamenti irregolari.

I COPPI

I reperti interpretati quali frammenti di coppi hanno dimensioni ridotte e, per questa particolare condizione, solo in pochi casi è stato possibile effettuare misurazioni utili a ipotizzarne profilo e forma.

Analizzando però i reperti riconducibili alle tegole e verificando che la forma leggermente trapezoidale pare essere quella maggiormente attestata, è plausibile sostenere che i coppi, di cui rimangono in totale 74 frammenti, fossero caratterizzati anch'essi dal medesimo aspetto; inoltre è stato possibile verificarne l'andamento curvilineo che definisce una sezione del manufatto di forma semicircolare.

Per tutti è stato documentato lo spessore, compreso tra 1,5 e 2 cm; per i frammenti caratterizzati da dimensioni sufficienti, tale valore è stato misurato in due punti abbastanza distanti tra loro, operazione che ha consentito di constatare come esso sia caratterizzato da un'oscillazione minima, compresa tra 0 e 0,5 mm. Il profilo frontale del coppo dunque presenta uno spessore maggiore rispetto a quello posteriore, caratteristica questa che trova confronto nelle tegole, per le quali è possibile documentare uno spessore maggiore in corrispondenza del margine presentante gli incastri contro uno spessore minore relativamente al margine presentante le riseghe.

Solamente per 5 frammenti è stato possibile definire la misura dell'altezza documentata tra 8,5 e 11 cm.

TRACCE SULLA SUPERFICIE SUPERIORE DI ALCUNI FRAMMENTI DI TEGOLE: IMPRESSIONI DIGITALI, BOLLI E ORME DI ANIMALI

L'azione che pone a termine la fase di foggatura della tegola è la lisciatura tramite stecca, o altro strumento, eseguita dall'artigiano subito dopo la creazione delle due alette laterali, e funzionale a sigillare l'impasto argilloso sulla superficie superiore del prodotto; tale operazione precede il momento dell'essiccazione, quando cioè il manufatto viene posto a terra in un'area aperta, appositamente attrezzata e prossima all'atelier di produzione. Nel periodo che intercorre tra queste due fasi può accadere che il laterizio venga bollato, attraverso un apposito punzone recante scritte e/o simboli, o marchiato tramite impressioni digitali. Ricordando che non sempre queste tracce sono presenti sulle superfici superiori delle tegole e, certamente, non su tutte le tegole prodotte in un atelier, si può comunque determinare una sequenza cronologica delle operazioni che talora l'artigiano esegue: dapprima segna la superficie attraverso le impressioni digitali e, successivamente, appone il bollo (Fig. 1). Esso viene generalmente posizionato al centro della superficie piana, nei pressi di uno dei lati minori della tegola, di solito quello presentante gli incastri⁸.

L'analisi di questo fenomeno, resa possibile dall'osservazione dei frammenti dei due colli, porta a supporre che la bollatura, situata all'incirca nella medesima posizione sulla superficie della tegola, abbia anche una funzione secondaria e in qualche modo connessa alla pratica di stoccaggio del materiale in attesa della sua messa in opera: un possibile conteggio di un numero stabilito di tegole che, impilate le une sulle altre o appoggiate a terra, venivano distinte tramite il bollo.

LE IMPRESSIONI DIGITALI

Si tratta di tracce digitali che segnano la superficie superiore dei laterizi presumibilmente con una funzione di conteggio e/o distinzione di una determinata partita di prodotti. Sono impresse sull'impasto del prodotto ancora umido e plastico e, come già precedentemente indicato, realizzate prima che esso sia posto nell'area di essiccazione quando l'artigiano operante nella fornace, utilizzando una o più dita o attraverso una stecca, che consente la

⁷ Una precisa descrizione della realizzazione del prodotto si trova in SHEPHERD 2007, pp. 55-56.

⁸ Per alcuni specialisti tale collocazione è funzionale alla visibilità nel momento in cui la tegola doveva essere messa in opera sul tetto; si veda a tale proposito GOULPEAU, LE NY 1989, pp. 105-106.

realizzazione di un segno più marcato, definito e regolare, traccia segni alfanumerici o motivi, rettilinei o curvilinei scelti presumibilmente in ragione della loro rapidità di esecuzione⁹.

L'ipotesi maggiormente accreditata, come già brevemente accennato, suggerisce per tali tracce una funzione identificativa dei vari lotti di manufatti in relazione al momento della loro fabbricazione¹⁰: questa pratica poteva così consentire di seguirne l'evoluzione produttiva, soprattutto durante il momento dell'essiccazione, fase particolarmente delicata perché precedente quella della cottura in fornace. La dispersione dei liquidi in eccesso infatti doveva avvenire secondo tempistiche determinate in modo da non compromettere la buona qualità del prodotto una volta cotto.

Questa ipotesi interpretativa può trovare ulteriore precisazione se si considerano le impressioni a semicerchio, apposte sul lato corto del manufatto, il cui numero, solitamente, varia da uno a tre. Tali tracce potevano servire a segnalare le tegole modellate in un certo periodo da quelle foggiate in un altro: un solo semicerchio indicava il primo gruppo, due semicerchi il secondo e così via. In tal modo risultava più semplice distinguere le partite che avevano già subito il processo di essiccazione da quelle che erano all'inizio di questa fase o da gruppi che non l'avevano ancora iniziata e dunque distinguere senza alcun dubbio quali tegole dovevano essere le prime a essere cotte nella fornace¹¹.

I reperti analizzati presentanti tali impressioni sono 54 di cui 20 provenienti dal sito del Gran San Bernardo e 34 rinvenuti invece presso il sito del Piccolo San Bernardo¹²: esse sono realizzate o lungo il lato corto del manufatto o al centro di esso e, in ragione del loro numero e del tipo di tratto, sono state suddivise in:

- impressione digitale singola con andamento curvilineo e realizzata mediante la pressione di un dito, presumibilmente l'indice;
- impressione digitale doppia con andamento curvilineo, concentrico e realizzata mediante la pressione di un dito, presumibilmente l'indice;
- impressione digitale a forma di nastro, tracce multiple caratterizzate da un andamento curvilineo, concentriche, ravvicinate tra loro e realizzate mediante la pressione di uno o più dita, presumibilmente l'indice, il medio e l'anulare;
- impressione digitale alfabetica o alfa-numerica formante segni alfabetici o numerici realizzati mediante l'azione di un dito, presumibilmente l'indice.

I BOLLI

Nel corso dell'analisi sono stati individuati 12 tipi di marchi differenti, alcuni dei quali caratterizzati da due o tre varianti. Si tratta di bolli presenti anche in altri contesti della colonia di *Augusta Praetoria* come ben testimoniano sia i numerosi studi che, fin dalla fine del XIX secolo, hanno documentato a vario titolo la storia della regione¹³ sia i numerosi interventi archeologici condotti in epoche recenti dalla Soprintendenza in città e nel territorio.

Pur ribadendo che le percentuali presentate (grafico 1 e grafico 2) derivano dall'analisi di frammenti il cui ritrovamento è dipendente da fattori casuali e che la presenza o l'assenza del bollo sono relazionabili anche con lo stato di conservazione del reperto, pare significativo evidenziare alcuni aspetti. In primo luogo i tipi di bolli presenti in entrambi i colli ("PVBLIC", "R.P.A", "Q.V.C" e "SEPPI.") non sono ivi conservati con le medesime percentuali. Con un'attestazione al 13 % per il colle del Gran San Bernardo e al 54 % per il colle del Piccolo San Bernardo, il caso del marchio "PVBLIC" è, in questo senso, particolarmente significativo. Allo stesso modo, ma con una percentuale relativa maggiore, in termini di presenze, al Gran San Bernardo rispetto al Piccolo San Bernardo è il caso del tipo "SEPPI ." Secondariamente una maggiore varietà di tipi di bolli caratterizza i ritrovamenti del Gran San Bernardo contro una presenza minore sempre per quanto riguarda i tipi rinvenuti al Piccolo San Bernardo. In ultimo, la maggior parte dei frammenti bollati presenti al Piccolo San Bernardo si suddivide, con percentuali differenti ma comunque significative, tra tre tipi di bolli ("SEPPI con foglia", "PVBLIC", "R.P.A"); poco significativi sono gli altri dati numerici caratterizzanti le presenze dei tre tipi restanti. Più equilibrata pare essere la situazione al Gran San Bernardo dove le percentuali non sono mai così favorevoli per un tipo in particolare; unica eccezione è rappresentata da "SEPPI ." che, in questo sito, risulta il bollo più numeroso.

⁹ GOULPEAU, LE NY 1989, p. 106

¹⁰ GOULPEAU, LE NY 1989, p. 115.

¹¹ MILANESE 1993, pp. 222-225.

¹² È importante sottolineare come tali dati, seppur significativi, siano dipendenti anche da fattori di casualità, relazionabili principalmente con lo stato di conservazione dei reperti; tale precisazione è importante e valida non solo in riferimento alle tracce digitali ma anche ai bolli e alle impronte di animali.

¹³ Si confrontino a tale proposito AUBERT 1860, BÉRARD 1881, CASTELFRANCO 1861, FERRERO 1889, BAROCELLI 1932 e CARDUCCI 1938.

Per ogni tipo di bollo presentato nei grafici è stato possibile documentare, anche attraverso immagini fotografiche e rilievi, dimensioni e forma del cartiglio, realizzazione grafica delle lettere della scritta e dei vari segni di interpunzione. Per i tipi in termini numerici maggiormente rappresentati tale analisi è stata sufficientemente completa consentendo una documentazione esaustiva del tipo di bollo. Per quelli invece numericamente poco rappresentati e, in alcuni casi, anche caratterizzati da un cattivo stato di conservazione, del marchio o del frammento su cui il marchio è posto, tale raccolta è incompleta e mancante di alcuni dati riferibili al cartiglio (forma e dimensioni) e alla scritta o sigla racchiusa nello specchio epigrafico.

Pertanto è parso utile presentare in questa sede solo i bolli per i quali la documentazione è stata acquisita nel miglior modo finora possibile, nella speranza di completare tale raccolta con la prosecuzione dello studio del materiale laterizio. Tra gli altri obiettivi prefissati si auspica quindi che tale avanzamento possa consentire di colmare le lacune riscontrate e integrare le informazioni mancanti con l'intento di produrre un catalogo ragionato di tutti i bolli apposti su materiale laterizio presenti nel territorio della colonia di *Augusta Praetoria*.

PVBLIC (Fig. 2)

Il bollo è caratterizzato da un cartiglio a tabella ansata (9,5-10 cm x 2,5-2,7 cm) i cui margini si presentano ben definiti e piuttosto regolari.

La scritta, inserita nel cartiglio, è costituita da lettere rilevate, slanciate, ben disegnate e, talvolta, caratterizzate da apicature, particolarmente evidenti quelle delle lettere "P" e "B". L'altezza è compresa tra 1,5 e 1,6 cm; unica eccezione quella dalla lettera "T", 1,1 cm, inserita nello spazio determinato dal tratto orizzontale della lettera "L" che la precede e dalla curva esterna della pancia della lettera "C" che la segue.

Il tipo di scritta "PVBLIC" sembra evocare chiaramente una proprietà di tipo statale¹⁴; P. Barocelli propone una possibile lettura di "PVBLIC" quale abbreviazione di "*Publicius*"¹⁵ che avrebbe comunque una valenza di tipo pubblico. Stanti le conoscenze attuali non è dato sapere se si tratti del committente dell'edificio o di un suo parziale rifacimento, oppure se la scritta sia collegata alla proprietà, pubblica, dell'officina di produzione o solamente in relazione a una sola o più partite di prodotti laterizi. Le osservazioni paleografiche e inerenti il testo della scritta sembrano favorevoli a una collocazione cronologica di questo bollo piuttosto antica, a cavallo tra il I sec. a.C. e il I sec. d.C.¹⁶

Interessante pare l'accostamento con alcuni frammenti di tegole recanti il bollo PVBLICA¹⁷ rinvenuti durante lo scavo di alcune aree pubbliche della città di Asolo: la scritta, inserita all'interno di un cartiglio rettangolare, individua il committente nell'autorità municipale. Il messaggio semplice e di facile lettura rimanda a una datazione tra l'epoca tardo-repubblicana e la prima età imperiale, cronologia che, in questo contesto, risulta compatibile con i dati stratigrafici e i risultati desunti dallo studio dei materiali.

R.P.A (Fig. 3)

Il bollo è caratterizzato da un cartiglio rettangolare con angoli smussati (7-7,3 cm x 2,8-3 cm) i cui margini si presentano non molto regolari e non perfettamente perpendicolari tra loro.

La scritta, inserita nel cartiglio, è costituita da lettere rilevate, mediamente slanciate, ben disegnate e caratterizzate da apicature evidenti, soprattutto quelle delle lettere "R" il cui tratto inferiore emerge dalla partitura interna allo specchio epigrafico, dentro la quale le lettere sono collocate, per arrivare quasi a sfiorare il bordo inferiore del cartiglio. L'altezza è compresa tra 1,7 e 1,9 cm; unica eccezione quella dalla lettera "R" che, presentando il tratto inferiore allungato vede un'altezza il cui valore è compreso tra 2 e 2,1 cm.

Nello spazio compreso tra le lettere "R" e "P" e tra le lettere "P" e "A" sono presenti due segni di interpunzione di forma triangolare, di dimensioni e orientamento differenti, posti in posizione mediana.

In letteratura si trova la proposta di un possibile scioglimento della sigla: "*Rei Publicae Augustanorum*"¹⁸ o "*Res Publica Augustanorum*"¹⁹, entrambe evocanti una proprietà di tipo pubblico. Nuovamente occorre precisare che, stanti le conoscenze attuali, non è dato sapere se si tratti del committente dell'edificio o di un parziale rifacimento di quest'ultimo, oppure se la sigla sia collegata alla proprietà, pubblica, dell'officina di produzione o solamente in relazione a una sola o più partite di prodotti laterizi.

Il tipo di testo, suggerendo una committenza pubblica, collocherebbe cronologicamente il bollo a cavallo tra il I sec. a.C. e il I sec. d.C.

¹⁴ PVBLIC viene proprio utilizzato quale esempio di marchio di tipo pubblico da V. Righini; si veda per un confronto RIGHINI 2008, p. 10; RIGHINI 2008b, pp. 365-366.

¹⁵ BAROCELLI 1948, p. 60.

¹⁶ Per questa e tutte le altre indicazioni di carattere paleografico ringrazio la Prof.ssa Silvia Giorcelli.

¹⁷ BUSANA 2000, pp. 132-134.

¹⁸ BAROCELLI 1924, p. 14.

¹⁹ BAROCELLI 1932, p. XII.

Le osservazioni circa le caratteristiche epigrafiche, soprattutto in riferimento alle apicature, restringerebbe ulteriormente la forchetta restituendo una datazione intorno alla metà del I sec. d.C.²⁰: tale bollo potrebbe quindi essere posto in relazione agli interventi urbanistici volti alla sistemazione della città nella sua fase post augustea.

Il bollo tipo “R.P.A” pare confrontabile infine con alcuni marchi rinvenuti a Gloucester, in Britannia, recanti la sigla “R.P.G” sciolta in *Res Publica Glevensium* e datati all’epoca traianea²¹.

SEPPI

La porzione di scritta conservata che caratterizza il bollo è localizzata all’interno di un cartiglio rettangolare (lunghezza non documentabile x 3,3 cm) i cui margini si presentano abbastanza regolari e perpendicolari tra loro.

La scritta è costituita da lettere rilevate, slanciate, ben disegnate e prive di apicature o di rigonfiamenti; l’altezza oscilla, seppur minimamente, tra 2,1 e 2,3 cm.

SEPPI . (Fig. 4)

Il bollo è caratterizzato da un cartiglio rettangolare con angoli smussati (6,5-7 cm x 2,4-2,7 cm) e i cui margini si presentano abbastanza regolari e perpendicolari tra loro.

La scritta, inserita nel cartiglio, è costituita da lettere rilevate, slanciate, ben disegnate alcune delle quali caratterizzate da apicature. L’altezza oscilla, seppur minimamente, tra 1,7 e 1,8 cm; unica eccezione è rappresentata dalla lettera “S”, di 2,1 cm, le cui estremità escono leggermente dalla partizione interna allo specchio epigrafico entro cui sono disegnate le lettere.

È presente un segno di interpunzione di forma circolare posto in posizione mediana al termine della scritta

In letteratura, come sarà precisato in seguito, questi due tipi di bolli sono sovente indicati senza differenziazione: rilevante pertanto appare l’indicazione di E. Ferrero, desunta da “Notizie degli Scavi”, in cui egli annota precisamente la presenza di due frammenti dove “*il medesimo nome di fornaciaio è scritto in un bollo rettangolare un po’ più grande dell’antecedente (il bollo “SEPPI .”), senza il punto alla fine e con qualche differenza nella forma della P*”²².

Nell’intento di costituire una possibile cronologia di utilizzo del bollo è importante ciò che ricorda A. D’Andrade nel momento delle indagini eseguite presso la *Porta Praetoria* nel 1894: egli afferma di aver rinvenuto alcuni frammenti laterizi caratterizzati dalla presenza del bollo “SEPPI” (purtroppo egli non precisa se la scritta fosse seguita dal segno di interpunzione o meno) associati ad alcuni materiali: terre sigillate, un collo di anfora bollato e lucerne fittili²³.

Un dato significativo viene riportato anche da C. Carducci che in una delle campagne di scavo che hanno interessato il complesso funerario di *Porta Principalis Dextera*, ha documentato la scoperta di numerose sepolture alla cappuccina realizzate mediante tegole recanti alcuni tipi di bolli, nello specifico “TITI.SEPPI”, “SEPPI” (purtroppo, nuovamente, non è precisato se la scritta fosse seguita dal segno di interpunzione o meno) e “C.CASSI”; tali sepolture erano accompagnate da un corredo, costituito da “*ceramica comune e ceramica romana invetriata*”, che l’autore data al II – III sec. d.C.²⁴

SEPPI con foglia cuoriforme

Il bollo è caratterizzato da un cartiglio a tabella ansata (lunghezza non documentabile x 2,8-2,9 cm) i cui margini si presentano ben definiti e piuttosto regolari.

La scritta, inserita nel cartiglio, è costituita da lettere rilevate, slanciate, sufficientemente ben disegnate e distanziate tra loro, e caratterizzate da apicature leggere; le due lettere “P” presentano alcune differenze nella loro realizzazione grafica percepibili se confrontate tra loro. L’altezza oscilla, seppur minimamente, tra 1,9 e 2 cm.

Al termine della scritta è presente un segno di interpunzione a forma di foglia cuoriforme la cui altezza è di poco inferiore rispetto quella delle lettere.

Importanti sono le considerazioni di natura epigrafica effettuate su tale scritta: gli occhielli delle lettere “P” non chiusi (precisamente definita “P” scempia) e la presenza della foglia cuoriforme sembrano avallare una datazione piuttosto antica per questo bollo, forse collocabile nella prima metà del I sec. d.C.

²⁰ Si veda anche ZACCARIA, GOMEZEL 2000, p. 294: gli autori definiscono questo tipo di apicatura “a zampa di elefante” collocandola cronologicamente intorno alla metà del I sec. d.C.

²¹ MANACORDA 2000, p. 129.

²² FERRERO 1893, p. 444. A questo proposito se si osservano le misure dei due cartigli si può notare come le altezze siano differenti tra loro (“SEPPI .”, h. del cartiglio compresa tra 2,4 e 2,7 cm e “SEPPI”, h. del cartiglio 3,3 cm) e se si confrontano le immagini dei due bolli si può verificare la differenza di forma nel disegno della lettera “P”.

²³ D’ANDRADE 1898, pp. 367-372.

²⁴ BAROCELLI 1948, pp. 123, 145-146

I bolli recanti la scritta “SEPPI” sono stati rinvenuti sia presso i due colli sia ad *Augusta Praetoria* e sembrano essere, per lo meno allo stato attuale degli studi, i marchi di natura privata più numerosi del territorio. È ipotizzabile che ci si possa trovare di fronte al nome di una *gens*, “Seppia”, attestata attraverso numerose epigrafi nelle zone del Sud della Penisola, in area lucana, Irpinia e Campania, e in quest’ultima fin dall’epoca repubblicana²⁵. Da segnalare il fatto che numerose di queste iscrizioni, relative a vari membri della *gens* Seppia, siano commissionate da liberti, notoriamente molto attivi in campo manifatturiero e artigianale, soprattutto nei territori di nuova colonizzazione.

Una possibile presenza nel territorio di una famiglia con questo tipo di origini non costituisce un *unicum* nel panorama valdostano: è infatti attestata la presenza di altre *gentes*, di origine centro italiana e meridionale, presenti in città e nel territorio e documentate attraverso testimonianze epigrafiche. Ne sono un esempio la famiglia dei *Villii* o *Villii*, presente in Italia centrale, di rango senatoriale già durante la repubblica; la famiglia dei *Mettii*, di antica origine italiana, anch’essi di rango senatoriale a partire dal periodo repubblicano; la famiglia degli *Ofilii*, provenienti dall’Italia meridionale e presenti ad *Augusta Praetoria* con un’iscrizione commissionata da due suoi liberti; la famiglia dei *Baebatii*, proveniente dalla Sabina; la famiglia degli *Arruntii* che giunse al consolato sotto Augusto²⁶.

LE ORME DI ANIMALI

Sono 12 i frammenti caratterizzati dalla presenza di un’orma, sia essa animale o umana: 9 dal sito del Gran San Bernardo e 3 da quello del Piccolo San Bernardo.

La loro misurazione ha consentito di determinarne le specie relazionabili a una fauna locale, oggi considerata tipicamente alpina, e comprendente principalmente ungulati, felini e canidi. Rimane in alcuni casi dubbiosa l’attribuzione alla sfera domestica o selvatica dovuta principalmente alla conservazione dell’impronta sul supporto laterizio che, il più delle volte, impedisce una corretta misurazione della traccia. Le orme, derivate dal passaggio libero di animali, potevano essere impresse in un qualunque momento durante la fase di essiccazione del laterizio: l’impressione della zampa poteva così avvenire sull’impasto costituente un manufatto appena posizionato, e dunque estremamente plastico o, al contrario, essere impressa durante la fase terminale quando tale impasto aveva già subito un’asciugatura importante e, sicuramente, più resistente all’impressione.

Ricordando a quale fase della lavorazione del prodotto laterizio tale fenomeno afferisca, si evidenziano alcune indicazioni utili a suggerire l’ubicazione dell’ipotetico centro produttivo: è infatti durante la fase di essiccazione, momento in cui i laterizi sono lasciati per un periodo di tempo variabile in aree aperte localizzate presso l’atelier produttivo, appositamente attrezzate e, apparentemente, incustodite, l’unico lasso temporale in cui animali, domestici o selvatici, possono lasciare traccia del loro passaggio.

Le orme, come già precedentemente accennato, appartengono quasi tutte a specie che potremmo definire “locali”, indicazione particolarmente significativa se analizzassimo la loro presenza in relazione alla nostra epoca: si tratta di fauna tipica di un ambiente alpino e la scoperta potrebbe dunque essere letta quale elemento determinante per suggerire che l’area in cui erano posizionati i prodotti laterizi, che subivano il processo di essiccazione, fosse posta in una zona caratterizzata dalla presenza di tali animali.

Le condizioni ambientali nelle epoche antiche erano però differenti da quelle attuali e gli stessi animali, oggi tipici di un ambiente alpino, erano, in epoca romana, presenti anche in porzioni di territorio collinare: caprioli, cervi, lupi, linci e gatti selvatici popolavano certamente le aree boschive delle Alpi ma non possono essere considerati come determinanti a suggerire, con la loro presenza, un ambiente con queste caratteristiche²⁷.

Sono infatti indicati come fauna esclusivamente alpina relazionata alle epoche antiche solo alcuni animali di cui non sono state rinvenute orme sui frammenti laterizi analizzati²⁸: la loro individuazione, come tracce lasciate sull’argilla costituente l’impasto di un prodotto laterizio, potrebbe quindi fornire quell’elemento importante per ipotizzare la localizzazione, in assenza di altre testimonianze archeologiche, dell’atelier o degli ateliers produttivi nel territorio della Valle d’Aosta.

²⁵ SUPPLEMENTA ITALICA n. 20, pp. 153, 158, 159, 175, 176, 260-262.

²⁶ CAVALLARO, WALSER 1988, pp. 46-47, 68-69, 74-75, 106-107, 114-115.

²⁷ GHIGI 1950, voll. I, II, III, IV.

²⁸ Si tratta di: stambecco (*Capra ibex*), camoscio (*Rupicapra rupicapra*), lepre variabile (*Lepus timidus*), ermellino (*Mustela erminea*), pernice bianca (*Lagopus muta*). Per l’indicazione precisa di tali specie ringrazio il Prof. Marco Masseti, Università degli Studi di Firenze.

CONSIDERAZIONI FINALI

Alla luce di quanto emerso finora rimane dunque solo un'ipotesi la presenza di uno o più centri di produzione in zone ubicate oltre il limite della città, nei pressi, evidentemente per ragioni produttive, sia di aree boschive funzionali dell'approvvigionamento di combustibile alimentante la fornace sia di spazi aperti dove porre ad essiccare i manufatti laterizi creati.

Tale supposizione acquista importanza maggiore se posta in relazione alla presenza dei numerosi marchi di fabbrica, messi in luce durante gli scavi eseguiti sia in città sia nel territorio, di cui i frammenti presentati in questa sede sono in parte testimonianza e che, come già precedentemente indicato, sembrano essere esclusivamente locali.

Non si deve inoltre dimenticare il significato possibile dalla località "Plan Felinaz", ubicata a Est della città di Aosta, lungo la destra orografica della Dora Baltea, il cui toponimo suggerirebbe la memoria in loco di un'attività di produzione di laterizi o terrecotte: "Felinaz" deriverebbe da *figlina*²⁹.

La produzione laterizia di quest'area della Cisalpina risulta quindi di difficile lettura non solo per l'assenza di tracce strutturali interpretabili come resti di fornaci ma anche per la mancata presenza, per lo meno riferibile all'epoca attuale, di giacimenti di argilla, come già accennato in precedenza.

I filoni di materiale argilloso più prossimi al territorio della Valle d'Aosta sono localizzati nella zona di Castellamonte, area in epoca romana afferente alla circoscrizione di *Eporedia*, circa 100 km in linea d'aria da *Augusta Praetoria*. Tali cave sono state esaminate anche nel corso di uno studio finalizzato all'accertamento di una produzione locale di ceramica a pareti sottili mediante il confronto tra la composizione dell'impasto di alcuni frammenti, provenienti da una cloaca situata nell'area del teatro romano, e quella di due giacimenti del territorio piemontese³⁰. I due affioramenti analizzati si trovano in località Filia e sono caratterizzati il primo da un'argilla di colore rosso e il secondo da un'alternanza di livelli argillosi di colore rosso con altri di colore grigio.

Avendo accertato la possibile compatibilità dei risultati, pur precisando una fase di lavorazione dell'argilla in questione volta a ottenere il materiale adatto per una produzione raffinata come quella delle pareti sottili, sarebbe in ogni modo interessante ipotizzare una procedura di analisi per verificare l'eventuale corrispondenza di base con i prodotti laterizi di *Augusta Praetoria*. Anche accertata la provenienza della materia prima, o di parte di essa, resterebbe ancora ignota l'ubicazione dell'atelier di produzione che, sulla base dei dati finora disponibili, poteva essere situato sia nel territorio di *Eporedia*, adatto alla realizzazione di un tale impianto proprio per la presenza della materia prima necessaria alla produzione, sia in quello di *Augusta Praetoria*, ricordando ancora una volta la presenza dei tanti marchi locali. A proposito di un'ubicazione locale della fornace e di una conseguente importazione di materia prima, sembra interessante accostare i casi di ritrovamento di un deposito, costituito da panetti di argilla, e di un sistema di vasche di decantazione funzionali alla produzione di terrecotte architettoniche rinvenuti in Piazza Giovanni XXIII (Piazza della Cattedrale) nel corso dei lavori di indagine archeologica che hanno riguardato questo sito. Durante la campagna 2005 – 2006, oltre i due ritrovamenti menzionati, sono stati messi in luce anche i resti di una struttura interpretata come fornace per la produzione di fittili i cui scarti, rinvenuti nel corso dello scavo dei depositi pertinenti, sono precisamente confrontabili con i fittili integri e messi in opera per la decorazione della facciata della Cattedrale³¹. Si tratta del ritrovamento di parte del cantiere di realizzazione della facciata dell'edificio datato alla fine del XV – inizi del XVI secolo. Pur trattandosi di un'epoca più recente rispetto a quella romana e di una produzione artigianale limitata se relazionata con la fabbricazione di materiali edili diversificati, può comunque costituire un confronto interessante in quanto testimonianza del possibile commercio di materia prima mediante un trasporto che poteva avvenire via terra, attraverso la ben nota Via delle Gallie, o forse in parte via fiume come ipotizzato e illustrato in uno dei contributi presenti in questo volume³².

Occorre in ultimo indicare, come altra eventualità, la possibilità che fossero i prodotti finiti a essere commerciati e non la materia prima magari proprio seguendo le medesime direttrici commerciali del marmo, l'altro materiale utilizzato in campo edile in epoca romana e, per lo meno in parte, di sicura importazione³³.

Allo stato attuale degli studi e delle scoperte archeologiche effettuate appare impossibile precisare il fenomeno in esame mantenendo comunque in essere l'eventualità di situazioni ibride costituite da una convivenza di produzioni locali di fittili, realizzate con l'utilizzo di materia prima proveniente almeno in parte dai territori limitrofi, e di importazioni di prodotti finiti realizzati in aree vicine.

²⁹ Per un approfondimento sulla toponomastica si veda ARMIROTTI 1999-2000 e ARMIROTTI 2003, p. 65.

³⁰ FABBRI, CASADIO, PEDELI' 1989, pp.225-226.

³¹ FRAMARIN, CORTELAZZO 2008, pp. 50-51.

³² Si veda in questo stesso volume il contributo del dott. Maurizio Castoldi "Vie di terra e vie d'acqua. Il trasporto del marmo verso *Augusta Praetoria* in età romana".

³³ Per una trattazione aggiornata sull'argomento si confronti FRAMARIN, CASTOLDI 2014, pp.45-52.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

Abbreviazioni

BCACR: Bollettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma

BEPAA: Bulletin d'Études Préhistoriques et Archéologiques Alpines

BSBAC: Bollettino della Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali

MPA: Miner. Petrog. Acta

RAO: Revue Archéologique de l'Ouest

- AA. VV., *Alpis Poenina, Une voie à travers l'Europe*, Séminaire de clôture, 11-12 avril 2008, Fort de Bard (Vallée d'Aoste), Aosta, 2008.
- AA. VV., *Alpis Graia. Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard (2,3 et 4 mars 2006)*, Aosta, 2006.
- ADAM J. P., *L'arte di costruire presso i romani*, Milano, 1984.
- ARMIROTTI A., *Rete Viaria e insediamenti minori nel territorio valdostano in epoca romana e tardo antica*, Tesi di laurea in Lettere classiche, Università degli Studi di Torino, a.a.1999-2000, inedita.
- ARMIROTTI A., *Rete Viaria e insediamenti minori nel territorio valdostano in epoca romana e tardo antica*, in BEPAA, XIV, Aosta, 2003, pp. 9-220.
- AUBERT E., *La Vallée d'Aoste*, Paris, 1860.
- BAROCELLI P., *Piccolo San Bernardo (Alpis Graja). Esplorazioni della zona archeologica*, in *Notizie degli Scavi*, 1924, pp. 385-392.
- BAROCELLI P., *Inscriptiones Italiae. Vol. XI. Regio XI. Fasc. I: Augusta Praetoria*, Roma, 1932.
- BAROCELLI P., *Forma Italiae, Regio IX Transpadana, vol. I: Augusta Praetoria*, Roma, 1948.
- BÉRARD E., *Antiquités romaines et du Moyen Age dans la Vallée d'Aoste*, Torino, 1881.
- BÉRARD E., *Appendice aux Antiquités romaines et du Moyen Age dans la Vallée d'Aoste*, Torino, 1888.
- BIANCHI E., *I bolli laterizi nella storia edilizia di Roma*, Roma, 2012.
- BUSANA M. S., *I materiali*, in *Il teatro romano di Asolo*, Treviso, 2000, pp. 132-134.
- CARDUCCI C., *Aosta Regio XI*, in *Notizie degli Scavi*, 1938.
- CASTELFRANCO P., *Scavi nell'area del tempio di Giove Pennino*, in *Notizie degli Scavi*, 1891, pp. 75-81.
- CAVALLARO A. M., DAVITE C., GIRARDI M., *Col du Petit-Saint-Bernard. Recherches archéologiques au Nord-Ouest du tracé routier d'époque romaine*, in BSBAC, n. 0, 2002-2003, p. 26.
- FABBRI B., CASADIO R., PEDELI' C., *Studio tecnologico di ceramiche romane a "pareti sottili" rinvenute ad Aosta*, in MPA, vol. XXXII, 1989, pp.223-230.
- FERRERO E., *Nuovi scavi nell'area del tempio di Giove Pennino*, in *Notizie degli Scavi*, 1889, pp. 273-274.
- FERRERO E., *Il Gran San Bernardo – Relazione degli scavi al Plan de Jupiter, Regione XI*, in *Notizie degli Scavi*, 1890, pp. 294-306.
- FERRERO E., *Il Gran San Bernardo – Relazione degli scavi al Plan de Jupiter Regione XI*, in *Notizie degli Scavi*, 1892, pp. 63-67.
- FERRERO E., *Il Gran San Bernardo – Relazione degli scavi al Plan de Jupiter Regione XI*, in *Notizie degli Scavi*, 1893, pp. 440-450.
- FERRERO E., *Il Gran San Bernardo – Relazione degli scavi al Plan de Jupiter Regione XI*, in *Notizie degli Scavi*, 1894, pp. 33-47
- FRAMARIM P., CASTOLDI M., *Lo studio dei materiali architettonici dall'area sacra del Foro di Augusta Praetoria*, in BSBAC, n. 10, 2014, pp.42-52
- FRAMARIN P., CORTELAZZO M., Aosta, Piazza Giovanni XXIII: le campagne di scavo 2005-2006, in BSBAC, n.5, 2008, pp. 35-52.
- GHIGI A., *La vita degli animali*, voll. I, II, III, IV, Torino, 1950.
- GIULIANI C. F., *L'edilizia nell'antichità*, Roma, 2006.
- GOULPEAU L., LE NY F., *Les marques digitées apposées sur les matériaux de construction gallo-romaines en argile cuite*, in RAO, n.6, 1989, pp. 105-137.

- MANACORDA D., *I diversi significati dei bolli laterizi*, in *La brique antique et médiévale, production et commercialisation d'un matériau*, Roma, 2000, pp. 127-154.
- MILANESE M., *Laterizi*, in *Genova Romana. Mercato e città dalla tarda età repubblicana a Diocleziano dagli scavi del colle di Castello (Genova – S. Silvestro 2)*, a cura di M. Milanese, Roma, 1993, pp. 202-225.
- RIGHINI V., *La produzione laterizia di età romana in Cisalpina ed in Cispadana*, in *La produzione laterizia nell'area appenninica della Regio Octava Aemilia*, Atti della Giornata di Studi San Marino, Museo di Stato, 22 novembre 2008, a cura di G. Bottazzi, P. Bigi, San Marino, 2008, pp. 9-16.
- RIGHINI V., *Bolli laterizi nelle vallate alpine*, in *Vita economica e sociale nella Cisalpina romana*, Atti Giornate di studi in onore di Ezio Buchi, Verona 30 novembre – 1 dicembre 2006, a cura di P. Basso, A. Buonopane, A. Cavarzere, S. Pesavento Mattioli, Verona, 2008b, pp. 361-368.
- SUPPLEMENTA ITALICA, Nuova serie, n. 20, Roma, 2003.
- SHEPHERD E. J., *Considerazioni sulla tipologia e diffusione dei laterizi da copertura nell'Italia tardo-repubblicana*, in BCACR, CVIII, 2007, pp. 55-88.
- UBOLDI M., *Laterizi e opus doliare*, in *La ceramica e i materiali di età romana. Classi, produzioni, commerci e consumi*, a cura di D. Gandolfi, Bordighera, 2005, pp. 479-490.
- ZACCARIA C., GOMEZEL C., *Aspetti della produzione e circolazione dei laterizi nell'area adriatica settentrionale tra II secolo a.C. e II secolo d.C.*, in *La brique antique et médiévale, production et commercialisation d'un matériau*, Roma, 2000, pp. 285-310

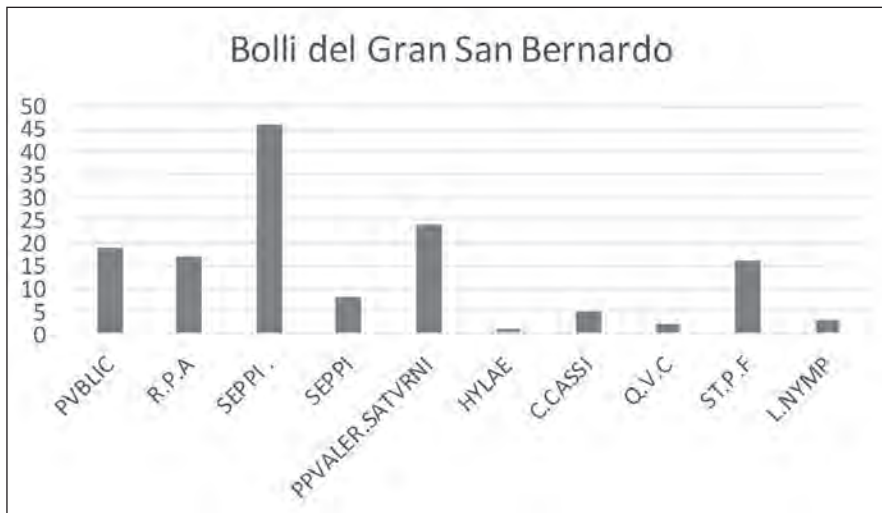


Grafico 1

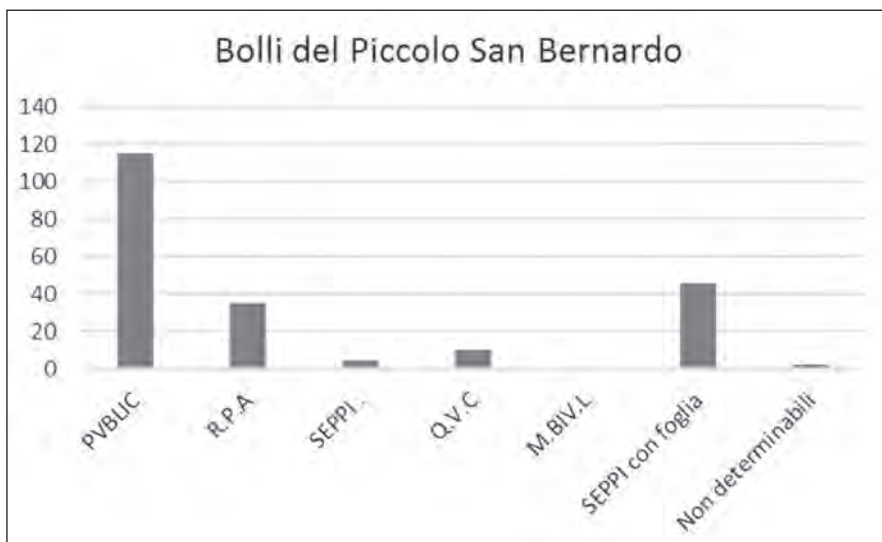


Grafico 2



Fig. 1 - Frammento di tegola, n. inv. PSB – B – MW / 15, rinvenuto presso la mansio occidentale, colle del Piccolo San Bernardo, recante bollo, impressioni digitali e orma di animale sulla sua superficie superiore. (foto Amabili G.)



Fig. 2 - Bollo su tegola, n. inv. PSB – B – MW / 09, rinvenuto presso la mansio occidentale, colle del Piccolo San Bernardo. (foto Amabili G.)



Fig. 3 - Bollo su tegola, n. inv. PSB – B – ME / 06, rinvenuto presso la mansio orientale, colle del Piccolo San Bernardo. (foto Amabili G.)



Fig. 4 - Bollo su tegola, n. inv. PLJ 2005 – 11 / 01, rinvenuto presso il Plan de Jupiter, colle del Gran San Bernardo. (foto Amabili G.)

LO STUDIO DELLE ANFORE: PRIMI DATI SUL CONSUMO DI DERRATE ALIMENTARI AD *AUGUSTA PRAETORIA*

STEFANIA PESAVENTO MATTIOLI, LORENZA RIZZO E PATRIZIA FRAMARIN

Grazie alla collaborazione con la Soprintendenza per i Beni Culturali della Regione Valle d'Aosta si è aperta anni fa la possibilità di studiare le anfore romane della regione, strumento indispensabile per la ricostruzione delle rotte commerciali di arrivo delle derrate alimentari circolanti e consumate. Una prima disamina è stata oggetto della tesi di laurea triennale di Lorenza Rizzo, discussa nel 2008 presso l'Università di Padova, cui ha fatto seguito tra il 2009 e il 2010 (sempre da parte di Lorenza Rizzo) il lavoro di inventariazione dei materiali rinvenuti nella villa romana della Consolata, tra i quali moltissimi frammenti di anfore; i dati sono stati ripresi e approfonditi nel corso di un progetto realizzato grazie ad un bando del Fondo Sociale Europeo nel 2011, finalizzato alla valorizzazione del sito¹. Proprio per presentare i risultati ottenuti da queste prime ricerche, effettuate con il suo sostegno, Patrizia Framarin ci ha sollecitato a proporre un contributo al Convegno di Evolène: la sua prematura scomparsa mentre ne avevamo in corso la preparazione ci ha purtroppo privato degli apporti derivanti dalla sua profonda conoscenza dell'archeologia valdostana, tale da consentire una più precisa localizzazione dei ritrovamenti e l'individuazione dei nuclei di materiali più significativi. Abbiamo ritenuto di partecipare egualmente in suo ricordo, pur nella consapevolezza che quanto esporremo offrirà solo un quadro preliminare e suscettibile di future verifiche e ampliamenti alla luce di indagini più approfondite e di nuove scoperte².

I RITROVAMENTI E IL RIUTILIZZO FUNZIONALE DELLE ANFORE

La revisione dei dati noti ha permesso di elaborare una prima sintesi sui siti di ritrovamento di anfore all'interno dell'ambito urbano di *Augusta Praetoria*, nel *suburbium* della città e nelle vaste necropoli che si estendevano al suo esterno. Va premesso che nei lavori del passato le anfore sono state oggetto di semplici segnalazioni, che non sempre hanno consentito di riconoscerle, anche se conservate, o di comprenderne talvolta la funzione in caso di reimpiego. Non sono inoltre stati presi in considerazione i materiali ancora inediti provenienti da scavi recenti, a parte appunto quelli della villa della Consolata, cui sarà dedicata una breve illustrazione specifica.

Passando in rapida rassegna i contesti più significativi, sintetizzati nella tabella 1³, si può ricordare che servivano forse come piccoli vespai di drenaggio i gruppi di contenitori rinvenuti nel 1898 nelle Terme del Foro (n. 4), mentre semplicemente reimpiegati nel nucleo delle costruzioni e delle murature sembrano essere state le anfore e i frammenti attestati nel complesso di *domus* dell'*insula* 29 in Piazza Chanoux (n. 5) e nella cinta muraria presso la *Porta Principalis Dextera* (n. 6). Mancano dunque ad Aosta quegli estesi apprestamenti realizzati con anfore integre variamente disposte, così diffusi nella città della pianura padana, strutturati per bonificare i terreni con falda acquifera superficiale o per vari altri scopi, sempre in connessione con la presenza di corsi fluviali o di zone facili all'impaludamento⁴.

¹ FRAMARIN, RIZZO 2014.

² Il lavoro iniziale e il suo completamento sono stati possibili anche grazie all'appoggio dell'Assessorato Istruzione e Cultura della Regione Autonoma Valle d'Aosta: si ringraziano in particolare la dott.ssa Maria Cristina Ronc, funzionario dell'Ufficio Beni Archeologici-Didattici e valorizzazione per il suo appoggio e la dott.ssa Alessandra Armirotti dell'Ufficio Patrimonio archeologico per l'autorizzazione al controllo finale dei materiali conservati nei magazzini del Museo Archeologico Regionale.

³ I rimandi bibliografici nella tabella si riferiscono alle menzioni di anfore, non agli scavi e alle strutture dei monumenti e delle *domus*, queste ultime ampiamente illustrate nelle schede dedicate a Aosta in *Atria longa* 2012, pp. 132-153.

⁴ Cfr. in generale *Bonifiche e drenaggi* 1998 e da ultimo, per un tentativo di organizzazione tipologica e funzionale degli apprestamenti, MAZZOCCHIN 2013, pp. 51-59. Per un'interpretazione forse troppo estensiva dei ritrovamenti in Piazza Chanoux (sito n. 5) e nelle terme del Foro (sito n. 4), cfr. ANTICO GALLINA 2008, pp. 81-88.

Più particolare (anche per la forma di uno dei due contenitori, cfr. *infra*) è il caso di due anfore rinvenute integre nella *domus* dell'*insula* 39 (n. 1), riutilizzate, almeno stando alle notizie del tempo, per contenere calce forse durante lavori di risistemazione dell'edificio. Un altro tipo di reimpiego è quello attestato nella vasca-fontana, identificata come *vivarium*, messa parzialmente in luce nel 2004 nell'*insula* 30 (n. 3): si è ipotizzato che due anfore, rimaste *in situ* perché inglobate orizzontalmente in un tratto di muratura a nicchie, potessero servire come ricovero per i pesci⁵. Problematico è poi un contesto nelle Grandi Terme dell'*insula* 35 (n. 7): in una zona secondaria e priva di copertura, forse prossima ad un'uscita dall'edificio e sotto uno strato di macerie riferibili ad una prima fase costruttiva, sono state rinvenute due anfore, una infissa nel terreno senza collo e anse, una posta in orizzontale e circondata da pietre appositamente sistemate, che avevano all'interno e sparsi al di sopra più di cento sesterzi di bronzo emessi dall'imperatore Claudio, quasi tutti con nel retro la raffigurazione della *Spes*. Diverse sono state le interpretazioni proposte, meritevoli tutte di un ulteriore approfondimento: un ripostiglio monetale obliterato da successivi eventi, il rapporto con un rito devozionale alle acque, l'inumazione di un neonato accompagnata da un'offerta beneaugurante⁶.

In un'area dell'*insula* 58 (n. 10), non edificata e sfruttata come spazio aperto, lungo i muri di delimitazione sud e ovest sono stati riconosciuti i negativi lasciati da anfore infisse nel terreno, usate probabilmente per raccogliere l'acqua piovana o per stoccare derrate⁷; per le anfore rotte a metà, rinvenute agli angoli del cortile su cui gravitava uno dei complessi abitativi con botteghe delle *insulae* 51 e 59 (n. 9) si può invece presumere forse un uso come vasi per fiori⁸.

Molti sono anche i ritrovamenti in ambito extraurbano nelle necropoli, dove le anfore testimoniano il consueto riutilizzo come contenitore per i resti dei defunti, per l'ossuario o per gli oggetti di corredo, come segnacolo tombale o come condotto per le *profusiones*: un esempio ben noto è l'anfora della tomba VI della necropoli orientale sviluppata lungo la via proveniente da *Eporedia* (figura 1), ma numerose sono anche quelle di diverse forme provenienti dalle altre aree sepolcrali poste a oriente, a settentrione e a occidente della città⁹.

Vanno menzionati poi alcuni rinvenimenti nel territorio: nell'area di Saint Martin-de-Corléans, più nota per le sequenze megalitiche, in un insediamento di epoca romana a carattere rustico, sviluppatosi agli inizi del I secolo d.C. su una frequentazione/occupazione della fine dell'età del ferro, molte anfore rotte in grossi pezzi riempivano due fosse, riferibili a una discarica o forse a un apprestamento di bonifica¹⁰. Pochi sono invece i contenitori segnalati tra gli abbondanti materiali ceramici del Plan de Jupiter, del Plan de Barasson e del Museo dell'Ospizio sul Gran San Bernardo¹¹.

Come si è detto numerosissimi frammenti provengono infine dalla villa urbano-rustica scavata tra il 1970 e il 1990 nell'area collinare circa 400 m a nord della cinta muraria urbana, nota come villa della Consolata, i cui materiali sono stati oggetto di una recente revisione¹². Tra i 2778 frammenti rinvenuti, pertinenti a tutte le fasi di occupazione dell'edificio (dall'età tardo-repubblicana alla prima metà del IV secolo d. C., cui fece seguito la presenza di sepolture di V e inizi VI secolo), sono stati isolati quelli diagnostici (circa 400), che hanno permesso di implementare i dati circa la circolazione delle derrate (cfr. *infra*); molti erano riutilizzati nel battuto pavimentale tardo antico della *culina* o nelle sostruzioni murarie, alcuni per colare del materiale fuso o come sostegni per tegami.

LE DERRATE ALIMENTARI: I DATI DELLE ANFORE

Per proporre un primo quadro delle derrate consumate a Aosta si è ritenuto opportuno iniziare dai dati che si sono potuti ricavare dalle notizie di scavo e dagli esemplari conservati nel Museo Archeologico Regionale di Aosta

⁵ FRAMARIN 2003-2004: l'interpretazione come *vivarium* per i pesci della vasca, in una seconda fase trasformata in fontana, si basa appunto sulla presenza delle anfore.

⁶ FRAMARIN 2002-2003.

⁷ FRAMARIN, ARIAUDO 2007, pianta a p. 124 e in particolare p. 127.

⁸ Per la vocazione commerciale del quartiere cfr. MOLLO MEZZENA 1982a, p. 252.

⁹ MOLLO MEZZENA 1981a, pp. 111- 122, in particolare fig. 56 per la tomba VI; per le necropoli di Aosta in generale MOLLO MEZZENA 1982a, pp. 263- 282; MOLLO MEZZENA 1982b; MOLLO MEZZENA 2007 (con planimetria generale a fig. 2). L'abbondanza di anfore nelle necropoli trova un significativo esempio nella necropoli occidentale "ex polveriera", scavata nel 1981, ma i cui corredi sono stati oggetto di un recente riesame: qui le anfore rappresentano il 58% dei materiali (FRAMARIN, GUIDDO 2013, p. 60).

¹⁰ FRAMARIN, BERTOCCO 2009, con bibliografia precedente; cfr. ANTICO GALLINA 2008, pp. 84 e 87-88.

¹¹ *Alpis Poenina* 2008, pp. 149, 162-163, 168-169, 173, 175, 187 e figg. 36-37, p. 194.

¹² Per gli scavi della villa cfr. MOLLO MEZZENA 1981b, pp. 123- 124; MOLLO MEZZENA 1982a, pp. 283-291; MOLA 2010. La revisione dei materiali effettuata con il progetto FSE (cfr. *supra*) si proponeva una selezione ai fini didattico/espositivi, prescindendo dalle sequenze cronologiche recuperabili dai dati di scavo, che andranno sicuramente riaffrontate.

e nei suoi magazzini, per poi confrontarli e completarli con il complesso dei materiali della villa della Consolata¹³.

Il vino proveniva in parte dall'Italia adriatica, come è testimoniato dalla presenza di diverse anfore Dressel 6A, prodotte dall'ultimo trentennio del I secolo a.C. alla fine del I d.C. tra la Cisalpina e l'Apulia¹⁴. L'esemplare utilizzato come contenitore sepolcrale nella necropoli orientale reca un bollo (figura 2) dove è riconoscibile il nome di *C. Caristianus Fronto*, presente su contenitori della stessa forma attestati in Italia settentrionale, sulle coste adriatiche occidentali e orientali, sul Magdalensberg e giunti fino in Spagna e a Cartagine¹⁵. Senza qui entrare nel merito dell'identificazione del personaggio, problema già ampiamente dibattuto, si può solo ricordare da un lato che la cronologia della maggior parte delle anfore rientra nell'età augustea e dall'altro che la *gens*, appartenente all'élite municipale dell'Etruria meridionale, dovette estendere i propri interessi verso l'Adriatico, nel territorio piceno probabilmente, dove è plausibile sia stato prodotto il vino commercializzato a così largo raggio e consumato anche ad Aosta¹⁶. Un secondo bollo, ricordato come presente su una delle due anfore delle Grandi Terme (ma non rintracciato), è attestato anche ad Altino e a Vercelli, ma è poco indicativo in quanto limitato alle iniziali dei *tria nomina* PCF¹⁷.

Tra gli esemplari aostani non sono presenti invece anfore Dressel 6A attribuibili a una produzione cisalpina, che d'altronde avevano una circolazione molto più limitata rispetto a quelle fabbricate nelle regioni del medio Adriatico¹⁸. Che fosse consumato anche vino dell'Italia settentrionale è tuttavia confermato da un'anfora Dressel 2-4 bollata dalla tomba 3 della necropoli occidentale (zona di Saint Martin-de-Corléans): il bollo (figura 3) ricorda un *Pharalius/Pharalus Ebidii servus* ed è quindi riconducibile alla *gens Ebidia*, che marchiava anfore Dressel 6A e Dressel 2-4 rinvenute soprattutto in Veneto e in Emilia (ma una anche a Salisburgo)¹⁹. Per la zona di origine si può proporre sulla base del raggio di circolazione e dell'onomastica una localizzazione in area emiliana, con la quale ben si accorda anche la contemporanea produzione delle due forme di anfore. Va sottolineato come l'attestazione di Aosta sia la più occidentale finora nota.

Diverse sono comunque le anfore Dressel 2-4, prodotte dalla metà del I secolo a. C. alla fine del II d.C. in Cisalpina, sul versante adriatico e su quello tirrenico, facilmente riconoscibili per l'ansa a doppio bastone (figura 4 b)²⁰; indicative poi di una continuazione dell'arrivo e del consumo di vino dell'Italia adriatica sono le anfore a fondo piatto prodotte a Forlimpopoli, ampiamente circolanti dalla metà del I fino alla metà del III secolo d.C. e destinate al trasporto dei vini abbondanti ma non di gran pregio dell'*Aemilia*²¹: una (figura 4 c) era stata usata come segnacolo nella tomba 334 della necropoli occidentale.

Ad Aosta tuttavia erano arrivati, come in tutta l'Italia settentrionale, anche vini da zone più lontane: si tratta soprattutto dei vini del Mediterraneo orientale, ricordati spesso dalle fonti per diverse particolarità, come l'essere molto dolci e passiti o spesso trattati con acqua di mare. Lo documentano le anfore tardo-rodie/ Camulodunum 184, prodotte tra fine del I secolo a.C. e inizi del III d.C. a Rodi e nelle isole vicine (figura 4 d)²², le anfore prodotte nell'isola di Creta tra il I secolo d. C. e gli inizi del III (classificabili come AC4)²³ (figura 4 f) e un'anfora di

¹³ Va ribadito che si propone solo un primo quadro delle derrate testimoniate dalle anfore, senza scendere nei dettagli tipologici delle stesse. Per tale motivo i riferimenti per le singole forme rimandano ai più recenti lavori, in particolare all'approfondita analisi di Giorgio Rizzo che fa il punto sulle anfore rinvenute nell'area NE delle Terme del Nuotatore a Ostia (RIZZO 2014), ove si trova un'ampia bibliografia. Non è poi stato possibile un riscontro autoptico su alcuni bolli, che avrebbero potuto fornire indicazioni più precise su forma e origine delle anfore: è il caso ad esempio di quelli menzionati da P. Barocelli (1948, c. 126, c. 158 e c. 186.) o di quello su Dressel 6B riportato in FRAMARIN, LEVATI, JORIS 2003-2004, p. 31.

¹⁴ Per una sintesi sulle anfore Dressel 6A si rimanda a MAZZOCCHIN 2013, pp. 67- 69 e a CARRE, MONSIEUR, PESAVENTO MATTIOLI 2014. Anfore di questa forma sono attestate nei siti urbani nn. 2, 7, 8, 9, nelle necropoli e nelle fosse dell'insediamento rustico di Saint Martin-de-Corléans.

¹⁵ Cfr. WYPIJEWSKI, PIETRUSZKA 2013, pp. 199-200, per una completa rassegna di tutte le attestazioni di anfore così bollate. Per i marchi sono stati riconosciuti tre punzoni diversi: il bollo di Aosta (CCARIST.FRONT, con R, ST e NT in nesso) trova un preciso riscontro in uno di Padova (CIPRIANO, MAZZOCCHIN 2011, pp. 340-341).

¹⁶ Ampia disamina sul personaggio in WYPIJEWSKI, PIETRUSZKA 2013 con bibliografia precedente.

¹⁷ Cfr. FRAMARIN 2002-2003, p. 50, nota 7. Per Altino: TONIOLO 1991, p. 141 n. 100, p.191 n. 49, fig. 340; per Vercelli: BRECCIA-ROLI TABORELLI 1987, p. 139, tav. V, 2.

¹⁸ PESAVENTO MATTIOLI 2000, pp. 108-110.

¹⁹ Cfr. PESAVENTO MATTIOLI, BUONOPANE 2005, WEDENIG 2012, pp. 128-129 e MAZZOCCHIN 2013, pp. 95-96.

²⁰ Per un'ampia rassegna delle produzioni di Dressel 2-4 in Italia cfr. da ultimo RIZZO 2014, rispettivamente pp. 108-117 e pp. 125-126. Una Dressel 2-4 proviene dalle terme del foro (sito n. 4, inv. 03-608), una dalla tomba 20 della necropoli orientale (inv. 03-1530); sono inoltre segnalate nelle necropoli e tra le anfore delle fosse di Saint Martin-de-Corléans.

²¹ Cfr. RIZZO 2014, pp. 126-129.

²² Per un inquadramento cfr. RIZZO 2014, pp. 322-323. L'anfora di Aosta proviene dalla tomba 14 della necropoli occidentale (inv. 03-2292), ma una prevalenza di anfore di Forlimpopoli è segnalata anche nella necropoli occidentale "ex polveriera" (FRAMARIN, GUIDDO 2013, pp. 55-56).

²³ Cfr. RIZZO 2014, p. 327. Una era riutilizzata nella tomba 10 della necropoli occidentale come contenitore tombale (inv. 03-1531), di una non si conosce la provenienza (inv. PS30).

tradizione coa/Dressel 5, la cui origine è da collocarsi in una delle tante officine individuate nella costa dell'Asia Minore e nelle isole vicine²⁴.

Passando alla seconda delle principali derrate commercializzate in anfore, il consumo di olio è attestato dalle numerose anfore Dressel 6B, alcune (come quella della tomba 31 della necropoli occidentale, figura 5) riconducibili, per caratteristiche morfologiche, alle produzioni padane di seconda fase²⁵. L'arrivo di olio dall'Adriatico fino almeno alla prima metà del III secolo è poi confermato da alcune anfore con collo ad imbuto (figura 4 e), una delle quali era nella *domus* dell'*insula* 39 e conteneva calce²⁶. Il fabbisogno oleario doveva essere ampiamente soddisfatto, come nel resto dell'Italia settentrionale, dalle importazioni adriatiche, anche se non mancano minime attestazioni di anfore betiche Dressel 20 e Dressel 23, queste ultime circolanti almeno fino al IV-V secolo. d.C.²⁷. Sempre dalla Betica provengono le poche anfore Dressel 7-11, nelle quali dall'età augustea all'età flavia erano commercializzati *salsamenta*, *garum* e salse di pesce in genere²⁸.

Nel quadro forzatamente sintetico che si ricava dai dati noti, particolarmente interessanti sono tre anfore la cui presenza nel territorio valdostano merita un breve approfondimento. La prima, rinvenuta nella *domus* dell'*insula* 30 (figura 6), è comunemente nota come San Lorenzo 7: la denominazione deriva dal fatto che tali anfore furono riconosciute per la prima volta nel 1990 tra i materiali conservati nella chiesa di San Lorenzo a Milano, ma dopo un quadro complessivo ricostruito nel 1994 hanno cominciato ad essere individuate anche in altri siti e ad essere distinte dai contenitori provenienti dalla Lusitania (Almagro 50) che presentano alcune caratteristiche simili²⁹. Il corpo ha una spalla ampia e arrotondata e si restringe verso il puntale piccolo a bottone; l'orlo è a sezione quasi triangolare, con un settore terminale largo e appiattito superiormente, distinto alla base da uno scalino e quasi sempre solcato internamente da un anello cavo, la cui funzione è probabilmente connessa al fissaggio dell'opercolo di chiusura; le anse, a nastro con una o due solcature, sono saldate direttamente sull'orlo e poggiano sulla spalla. La circolazione, che vede coinvolta soprattutto la Cisalpina, ma anche il Nord del Sinai, Israele, la Libia e le coste del Mar Nero, sembra iniziare già nella seconda metà del II secolo d. C. e protrarsi almeno fino al V. I dati delle analisi effettuate su alcuni esemplari hanno indotto a proporre provenienze diverse, forse da una pluralità di centri di produzione localizzabili nel Mediterraneo orientale, ipotesi con la quale sembra accordarsi la distribuzione dei ritrovamenti³⁰. La presenza di un'anfora San Lorenzo 7 ad Aosta documenta una penetrazione in Cisalpina molto più a ovest di quanto finora noto e l'associazione con un'anfora con collo ad imbuto nell'*insula* 39 conferma una circolazione alquanto precoce in Italia settentrionale³¹.

Sempre ad un'origine orientale è riconducibile una seconda anfora (figura 7), che comunemente viene fatta rientrare nella famiglia delle Dressel 24, famiglia che comprende forme estremamente diversificate e con una cronologia che si estenderebbe dal I al IV-V secolo d.C. Senza entrare nel merito della problematica tuttora molto discussa relativa alla precisa identificazione di esemplari decisamente lontani tra loro per caratteristiche morfologiche e datazione e ai rapporti tipologici con altre forme, si può solo ricordare che probabilmente molteplici sono stati i luoghi di fabbricazione, alcuni dei quali individuati in Asia Minore. Per quanto riguarda il contenuto, una produzione tanto varia e attribuibile a più aree potrebbe rimandare a più generi trasportati, vino, olio o prodotti della lavorazione del pesce³².

²⁴ Cfr. RIZZO 2014, pp. 315-318. L'anfora era nella tomba 7 della necropoli nord-occidentale.

²⁵ Cfr. CARRE, PESAVENTO MATTIOLI 2003; CIPRIANO 2009. Anfore Dressel 6B sono segnalate nei siti nn. 2, 8 e tra le anfore delle fosse di Saint Martin-de-Corléans.

²⁶ Per la forma e le problematiche relative alle zone di produzione, cfr. MAZZOCCHIN 2009. Altre due anfore con collo ad imbuto erano nella stessa *domus* (sito n. 1) e una nelle terme del Foro (sito n. 4, inv. 03-1190).

²⁷ Per una sintesi sulle Dressel 20, cfr. RIZZO 2014, pp. 209-215. Una Dressel 20 senza indicazione di provenienza è conservata nei magazzini del Museo. L'anfora Dressel 23 (la forma rappresenta un'evoluzione della Dressel 20 con minori dimensioni, cfr. ad esempio BERNI MILLET 1998, p. 24, fig. 3) era usata come segnacolo tombale nella tomba 19 della necropoli occidentale (inv. T19MB).

²⁸ Cfr. RIZZO 2014, pp. 228-230. Una proviene dalla *domus* dell'*insula* 39 (sito 1, inv. 03-1532).

²⁹ BOCCHIO 1990; VILLA 1994, pp. 382-386.

³⁰ Cfr. RIZZO 2014, pp. 333-334, con una rassegna sulle problematiche relative alle numerose varianti e all'arco cronologico di produzione. Per le presenze in Cisalpina cfr. BELOTTI 2004, pp. 82-84.

³¹ Gli esemplari databili più antichi sono quelli di *Iulia Concordia* (BELOTTI 2004) e della necropoli di Parabiago (SCOTTI 1996, pp. 168-169). Un collo di San Lorenzo 7 è stato rinvenuto anche in una discarica nell'area dei Giardini Reali a Torino (BRECCIAROLI TABORELLI, GABUCCI 2007, pp. 256-258 e fig. 28, 9).

³² La problematica è chiaramente riassunta in RIZZO 2014, pp. 318-322, al quale si rimanda. L'anfora di Aosta, di cui si ignora il contesto di provenienza, è stata sottoposta a un pesante restauro, che non ne favorisce un'analisi tipologica precisa, ma sembrerebbe rientrare nel tipo definito come Dressel 24 *similis* A, frequente lungo le coste del Mar Nero e forse prodotto anche a *Erythrai* in Turchia (cfr. RIZZO 2014, p. 321).

Molto più certo è il contenuto della terza anfora (figura 4 a e figura 8), una troncoconica da olive/ Schörgendorfer 558: su numerosi esemplari infatti i *tituli picti* menzionano olive *albae* e *nigrae*, conservate *ex dulci*, cioè in una miscela composta prevalentemente da *defrutum* o *sapa*, cui si poteva aggiungere del miele. Di queste anfore, note in due varianti (A e B) e diffuse in Cisalpina, nelle province nord orientali e fino in Egitto e Asia Minore tra metà del I e la metà del II secolo d.C., non si conosce con precisione la zona di produzione, anche se molti elementi depongono a favore del Piceno, celebre per le sue olive³³. Anche in questo caso l'anfora di Aosta prolunga ad occidente l'area di diffusione di questi contenitori. È del tipo A, più frequente in Cisalpina, e reca il *titulus pictus ol(iva) exd(ulci) ex(cellens)* su tre righe; per il numerale nella quarta riga è difficile pensare a un'indicazione di capacità poiché nella stessa posizione in altre anfore i numerali variano da V a XXV; nelle tre lettere separate da un punto sulla spalla sono da riconoscere le iniziali dei *tria nomina* di un personaggio non identificabile, il destinatario o il commerciante o il produttore delle olive contenute.

Il quadro fin qui proposto trova un arricchimento dalla recente revisione delle anfore provenienti dagli scavi della villa romana della Consolata, sulle quali si propone una brevissima sintesi, sottolineando solo i nuovi apporti e senza poter per il momento analizzare l'andamento diacronico delle importazioni. Va d'altra parte ancora ricordato che tale revisione è stata effettuata nell'ambito di un progetto finalizzato alla valorizzazione del sito, progetto che prevedeva una selezione di oggetti da collocare in vetrine accompagnate da pannelli illustrativi, mentre lo studio complessivo dei dati di scavo della villa è tuttora in corso.

Come appare dal grafico a figura 9 si conferma un rilevante consumo di vino, che appare maggioritario rispetto a quello delle altre derrate. Il complesso delle importazioni non è molto diverso da quello suggerito dai vari ritrovamenti sopra illustrati: gli arrivi sono in prevalenza dall'area adriatica (poche Dressel 6A e qualche anfora di Forlimpopoli), con attestazioni alquanto precoci fornite da alcuni frammenti di Lamboglia 2, le anfore antecedenti le Dressel 6A, forse pertinenti alla fase di frequentazione precedente la costruzione della villa³⁴, ma sono presenti anche Dressel 2-4 di produzione tirrenica. Sempre numerosi poi sono i contenitori del Mediterraneo orientale: sono infatti stati identificati frammenti non solo di anfore rodie e cretesi (si aggiungono quelle di forma 2, prodotte tra l'età augusteo-tiberiana e il II secolo d. C.³⁵), ma anche di anfore originarie dall'isola di Cnido, nella quale furono fabbricate in continuazione con la produzione ellenistica e che furono diffuse fino almeno alla metà del II secolo d. C., e di altre, circolanti tra la metà circa del I e il IV secolo d. C., provenienti da fornaci individuate in Cilicia, zona il cui *passum* è ricordato dalle fonti, e nell'isola di Cipro³⁶. Indicativi di una direttrice di arrivo completamente diversa sono invece alcuni frammenti di anfore vinarie della Gallia: pur se le dimensioni rendono difficile un preciso riconoscimento, sicuramente attestate sono quelle (comunque commercializzate a maggior raggio) di forma 4, fabbricate dalla metà del I fino al III secolo d. C. nella Narbonese, dove si conoscono numerosissime officine³⁷.

Anche tra le anfore olearie un esemplare di Ovoidale adriatica ribadisce la precocità degli arrivi³⁸, ma sempre presenti e numerose sono le Dressel 6B e le anfore con collo ad imbuto. Per le Dressel 6B si aggiungono alcuni bolli che, oltre a confermare la provenienza di alcune dall'area padana, evidenziano l'arrivo di quell'olio istriano che a partire dal I secolo d. C. coprì le esigenze della maggior parte delle popolazioni della Cisalpina. Nel primo caso si tratta del bollo APICI (figura 10), riferibile a un'officina che, pur non individuata, è stata attribuita sulla base di dati archeologici, epigrafici e archeometrici in alternativa al territorio di Este o a quello di Como³⁹. All'ampia e diffusissima produzione della *gens Laecania* a Fasana nella penisola istriana sono invece da ricondurre il frammento di orlo sul quale compare il marchio VRBA (figura 11), ascrivibile all'*offinator Urbanus*; la doppia bollatura (nome del *dominus* e nome servile) caratteristica delle anfore di Fasana si riscontra in due frammenti di un altro contenitore con i marchi FELIX S[CR(IBONIANVS)] e [C. LAEK.]BASSI (figura 12 a-b), riferibili al momento iniziale della produzione tra la tarda età augustea e quella tiberiana⁴⁰.

Mentre nel complesso il non ingente apporto di derrate dalla Betica (sia olio che prodotti della lavorazione del pesce) rimane invariato rispetto a quanto già ricostruito, si possono segnalare alcune "nuove" presenze: sono stati

³³ Per cronologia, diffusione, origine e *tituli picti*, cfr. PESAVENTO MATTIOLI 2008; PESAVENTO MATTIOLI 2011, da completare con la presenza di ben 28 esemplari a *Cambodunum* / Kempen (SCHIMMER 2012, pp. 62-63, 286-288, tavv. 64-65). L'anfora di Aosta proviene dalla terme del foro (sito n. 4.).

³⁴ Per una sintesi cfr. PANELLA 2010 e CARRE, MONSIEUR, PESAVENTO MATTIOLI 2014.

³⁵ RIZZO 2014, pp. 326-327.

³⁶ Per la forma Mau XXXVIII o "tardo - cnidia", RIZZO 2014, pp. 323-324. Per la forma Mau XXVII-XXVIII/ Agorà G. 199 dalle caratteristiche anse dal gomito "pinzato", RIZZO 2014, p. 337.

³⁷ RIZZO 2014, pp. 175-177. Un orlo attribuibile a una produzione gallica è segnalato anche tra le anfore del sito n. 2.

³⁸ CARRE, PESAVENTO MATTIOLI 2003

³⁹ Cfr. da ultimo MAZZOCCHIN 2013, p. 108.

⁴⁰ Per esempi del bollo di *Urbanus*, attribuibile alla fase tra 15 e 45/50 d.C., cfr. BEZECZKY 1998, pp. 25 e 206-207; gli altri due bolli trovano precisi confronti (che ne hanno facilitato la lettura nonostante la frammentarietà) a Vicenza (MAZZOCCHIN 2013, pp. 127-128, ove è accolta la lettura del nome del *servus* diversa da quella proposta in BEZECZKY 1998, pp. 158-165).

identificati infatti frammenti di anfore nordafricane (Aficana IIA), destinate al trasporto di vino o *salsamenta* tra la fine del II e la prima metà del III secolo d. C., e di anforette prodotte nel litorale adriatico a partire dal II secolo d. C., per le quali i *tituli picti* noti segnalano un contenuto di salse come *liquamen*, *garum* o *muria*⁴¹.

AUGUSTA PRAETORIA, UNA CITTÀ ALPINA APERTA AI COMMERCII PADANO-ADRIATICI

Il quadro delle derrate consumate ad Aosta così ricostruito è sicuramente preliminare e non consente un'articolazione nel tempo dei loro arrivi né una quantificazione complessiva; mancano dati da scavi stratigrafici e molti ritrovamenti ancora inediti o in corso di studio potranno recare nuovi apporti significativi o anche in parte modificarlo. Per rimanere nel tema del convegno tuttavia si è ritenuto di proporre alcune brevi considerazioni sulle reti di traffico che interessarono la città.

La direttrice privilegiata per il trasporto delle anfore in tutta la Cisalpina, non diversamente che per altri carichi pesanti, era sicuramente quella fluviale che, con partenza dai numerosi porti della *Venetia* o da Ravenna, sfruttava il corso del Po e dei suoi affluenti. Il caso di Aosta non si discosta da quello di altri centri della *regio XI Transpadana*, all'interno della quale fornisce le testimonianze più occidentali e più vicine all'arco alpino, completando quanto già noto per il resto della regione⁴². Dalla costa adriatica dell'Italia partivano non solo il vino, l'olio e le salse di pesce ivi prodotte, che costituivano le derrate di più facile approvvigionamento e di più ampio consumo, ma anche merci che arrivavano da più lontano. L'apertura dell'Adriatico ai commerci con il Mediterraneo orientale spiega infatti la presenza di anfore prodotte nelle isole dell'Egeo, in quelle presso la costa dell'Asia Minore e a Creta: sono i contenitori per il trasporto soprattutto di vini di qualità particolari, richiesti forse inizialmente da una committenza di élite, ma che a poco a poco affiancarono e in parte superarono quelli italici.

La stessa direttrice doveva essere seguita anche dai pochi prodotti del Mediterraneo occidentale, che è probabile raggiungessero l'interno dopo essere stati smistati nei porti adriatici: pesce conservato e olio provenivano dalla Betica, mentre poco si può dire, sulla base dei ritrovamenti presi in esame, circa le importazioni dall'Africa, che potranno forse essere chiarite dallo studio dei materiali pertinenti alle fasi più tarde.

Certa è dunque la valenza della direttrice adriatico-padana (il cui completamento da *Eporedia* ad Aosta lungo la valle della Dora Baltea con un sistema di vie d'acqua, punti di rottura dei carichi e strade minori è ampiamente illustrato per la circolazione dei marmi da Maurizio Castoldi in questa sede), mentre quasi completamente da escludere è a nostro parere un ruolo della via Postumia e delle altre strade per il trasporto delle anfore, diversamente che per materiali e derrate meno pesanti e ingombranti. Un certo movimento di merci doveva avvenire anche attraverso i valichi alpini: pur senza estendere i confronti, è ad esempio interessante notare come nella seconda metà del I secolo a. C. i prodotti importati nel Vallese, tra cui anche poche anfore adriatiche, vi giunsero probabilmente con un difficoltoso percorso montano, mentre dall'età di Augusto la via fluviale del Rodano soppiantò quella transalpina, inserendo il territorio nei circuiti commerciali collegati alla prima e consentendo un rilevante arrivo di contenitori della penisola Iberica⁴³. Per quanto riguarda Aosta sembra che le uniche anfore ad aver superato i valichi siano state quelle di produzione gallica, non a caso attestate anche tra i ritrovamenti del Gran San Bernardo, anfore che per la loro forma e le loro dimensioni meglio si prestavano ad essere caricate su carri o su animali da soma.

⁴¹ Per le anfore africane, cfr. BONIFAY 2004, in particolare pp. 110-111. Per la anforette da pesce adriatiche e tutte le problematiche relative, cfr. CARRE, PESAVENTO MATTIOLI, BELOTTI 2009.

⁴² Cfr. ad esempio le recenti sintesi, basate su dati molto più ampi dal punto di vista quantitativo e cronologico rispetto a quelli aostani, sulle anfore di *Eporedia* (GABUCCI, QUIRI 2008, pp. 60-72), *Novaria* e *Vercellae* (SPAGNOLO GARZOLI *et al.* 2008, pp. 94-99), *Augusta Taurinorum* (QUIRI 2009), *Carreum Potentia* (QUIRI 2010) e della necropoli del Cerrione tra *Vercellae* e *Eporedia* (QUIRI 2011).

⁴³ HALDIMANN 1998; WIBLÉ 2007, p. 147.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- Alpis Poenina* 2008 = *Alpis Poenina. Grand Saint-Bernard, Une voie à travers l'Europe. Séminaire de clôture (11-12 avril 2008)*, Aosta.
- ARMIROTTI A., BERTARIONE S., FRAMARIN P., RIZZO L. 2009, *Voluptas, luxuria et amoenitas in regione Consolata ad Aosta. Una villa da "rivedere"*, in "Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d'Aosta" 6, pp. 66-71.
- ANTICO GALLINA M. 2008, *Bonificare il suolo. Le strutture ad anfore rinvenute ad Augusta Praetoria (Aosta)*, in *Terre, terreni, territori*, a cura di M. Antico Gallina, Milano, pp. 79-100.
- Atria longa* 2012 = *Atria longa patescunt: le forme dell'abitare nella Cisalpina Romana. Schede*, a cura di F. Ghedini e M. Annibaletto (Antenor Quaderni 23.2), Roma.
- BAROCELLI P. 1948, *Augusta Praetoria. Forma Italiae, I, Regio XI Transpadana*, Roma.
- BELOTTI C. 2004, *Ritrovamenti di anfore romane a Iulia Concordia. Aspetti topografici ed economici*. Gruaro.
- BERNI MILLET P. 1998, *Las ánforas de aceite de la Bética y su presencia en la Cataluña romana* (Instrumenta 4), Barcelona.
- BEZECZKY T. 1998, *The Laecanius amphorae stamps and the Villa of Brijuni*, Wien.
- BONIFAY M. 2004, *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique* (BAR International Series 1301), Oxford.
- Bonifiche e drenaggi* 1998 = *Bonifiche e drenaggi con anfore in epoca romana : aspetti tecnici e topografici (Atti del seminario di studi, Padova 1995)*, a cura di S. Pesavento Mattioli, Modena.
- BOCCHIO, S. 1990. *Scheda 2a.37f.5*. In *Milano capitale dell'impero romano, 286-402 d.C.* (Catalogo della mostra), Milano, p.146.
- BRECCIAROLI TABORELLI L. 1987, *Per una ricerca sul commercio nella Traspadana occidentale in età romana: ricognizione sulle anfore di "Vercellae"* in *Atti del convegno di studi nel centenario della morte di L. Bruzza, 1883-1983 (Vercelli, 6-7 ottobre 1984)*, Vercelli, pp. 129-208.
- BRECCIAROLI TABORELLI L., GABUCCI A. 2007, *Le mura e il teatro di Augusta Taurinorum: sequenze stratigrafiche e dati cronologici*, in *Forme e tempi dell'urbanizzazione nella Cisalpina (II secolo a. C. - I secolo d. C.) (Atti delle giornate di studio, Torino 2006)*, Firenze, pp. 243-259.
- CARRE M.-B., PESAVENTO MATTIOLI S. 2003, *Tentativo di classificazione delle anfore olearie adriatiche*, in "Aquileia Nostra" LXXIV, cc. 453-475.
- CARRE, M.-B., PESAVENTO MATTIOLI S., BELOTTI C. 2009, *Le anfore da pesce adriatiche*, in *Olio e pesce* 2009, pp. 215- 238.
- CARRE M.-B., MONSIEUR P., PESAVENTO MATTIOLI S. 2014, *Transport amphorae Lamboglia 2 and Dresse 6A: Italy and/or Dalmatia? Some clarifications*, in "Journal of Roman Archaeology" 27, pp. 417-428.
- CAVALLARO M. A. 1997, *Saggi di Scavo nell'area dell'ex Ospizio di Carità. Contributo alla conoscenza di Aosta romana* in *La Biblioteca Regionale di Aosta*, Aosta, pp. 32-43
- CIPRIANO S. 2009, *Le anfore olearie Dressel 6B*, in *Olio e pesce* 2009, pp. 173-189.
- CIPRIANO S., MAZZOCCHIN S. 2011, *Bonifiche con anfore a Padova: note di aggiornamento alla cronologia e alla distribuzione topografica*, in *Tra Protostoria e Storia. Studi in onore di Loredana Capuis* (Antenor Quaderni 20), Padova, pp. 331-367.
- D'ANDRADE A. 1894, *Di un'antica porta scoiperta nel recinto romano di Aosta e di un'iscrizione onoraria dedicata ad Augusto quivi rinvenuta*, in "Notizie degli Scavi di Antichità", pp. 367-369.
- D'ANDRADE A. 1899, *Aosta. Scoperte di antichità romane avvenute durante la costruzione dell'edificio per le scuole Normali*, in "Notizie degli Scavi di Antichità", pp. 107-124.
- FINOCCHI S., *Resti di abitazioni urbane ad Aosta*, in "Rivista di Studi Liguri" XXIV, 1-2, pp. 144-157.
- FRAMARIN P. 1997, *Il materiale ceramico* in *Biblioteca Regionale di Aosta*, Aosta, pp. 44-50.
- FRAMARIN P. 2002-2003, *Contributo alla conoscenza delle Grandi terme di Augusta Praetoria (Aosta)*, in "Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d'Aosta" 0, pp. 46-50.
- FRAMARIN P. 2003-2004, *Una vasca-fontana nell'insula 30 di Augusta Praetoria*, in "Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d'Aosta" 1, pp. 152-153.

- FRAMARIN P., ARIAUDO E. 2007, *Scavi estensivi nelle insulae 57 e 58 (Aosta, Via Stevenin)*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 4, pp. 123-127.
- FRAMARIN P., BERTOCCO G. 2009, *L’établissement rural de Saint-Martin-de-Corléans à Aoste: l’examen des restes*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 6, pp. 72-74.
- FRAMARIN P., GUIDDO M. 2013, *Analisi preliminare dei corredi della necropoli occidentale “ex polveriera” di Aosta*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 10, pp. 53-61.
- FRAMARIN P., LEVATI P., JORIS C. 2003-2004, *Interreg IIIb MEDOCC “GISAD”. Aosta. Insula 46, Materiali archeologici dallo scavo dell’ex albergo Alpino*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 1, pp. 24-40.
- FRAMARIN P., RIZZO L. 2014, *Materiali dagli scavi della Villa romana della Consolata. Uno studio finalizzato alla Valorizzazione*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 11, pp. 40-46.
- GABUCCIA., QUIRI E. 2008, *Eporedia: appunti su terre sigillate e anfore tra tarda repubblica ed età imperiale*, in “Quaderni della Soprintendenza archeologica del Piemonte” 23, pp. 45-78
- HALDIMANN M.-A. 1998, *Les amphores en Valais romain. Une porte du monde alpin sur la vallée du Rhône*, in *SFECAG, Actes du Congrès d’Istres*, pp. 37-48.
- MAZZOCCHIN S. 2009, *Le anfore con collo a imbuto: nuovi dati e prospettive di ricerca*, in *Olio e pesce 2009*, pp. 191-213
- MAZZOCCHIN S. 2013, *Vicenza. Traffici commerciali in epoca romana*, Trieste.
- MOLA S. 2010, *La Villa della Consolata. Analisi architettonica e significato storico di una residenza romana nel suburbium di Augusta Praetoria*, tesi di laurea, Università degli Studi di Torino
- MOLLO MEZZENA R. 1981a, *Augusta Praetoria ed il suo territorio*, in *Archeologia in Valle d’Aosta*, Aosta, pp. 63-137.
- MOLLO MEZZENA R. 1981b, *Ricerche archeologiche in Valle d’Aosta (1986-1987)*, in *La Venetia nell’area padano-danubiana. Le vie di comunicazione (Convegno internazionale, Venezia 1988)*, Padova, pp. 521-558.
- MOLLO MEZZENA R. 1982a, *Augusta Praetoria. Aggiornamento sulle conoscenze archeologiche della città e del suo territorio*, in *Atti del Congresso sul Bimillenario della città di Aosta (Aosta 1975)*, Bordighera, pp. 205-315.
- MOLLO MEZZENA R. 1982b, *Il complesso cimiteriale fuori Porta Decumana ad Aosta*, in *Atti del V Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana (Torino - Valle di Susa - Cuneo - Asti - Valle d’Aosta - Novara 1979)*, Roma, pp. 319-333.
- MOLLO MEZZENA R. 2007, *Necropoli monumentale “San Rocco”. Osservazioni in margine al ritrovamento del letto funerario di Aosta*, in “Bollettino della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Valle d’Aosta” 4, pp. 133-147.
- Olio e pesce 2009 = Olio e pesce in epoca romana. Produzione e commercio nelle regioni dell’alto Adriatico (Atti del Convegno, Padova 2007)*, a cura di S. Pesavento Mattioli e M.-B. Carre, Roma,
- PANELLA C. 2010, *Roma, il suburbio e l’Italia in età medio- e tardo-repubblicana: cultura materiale, territori, economie*, in “FACTA. A journal of Roman material culture studies” 4, pp. 11-123.
- PESAVENTO MATTIOLI S. 2000, *Anfore: problemi e prospettive di ricerca*, in *Produzione ceramica in area padana tra il II secolo a. C. e il VII secolo d. C.: nuovi dati e prospettive di ricerca (Atti del convegno internazionale, Desenzano del Garda 1999)*, a cura di G.P. Brogiolo e G. Olcese, Mantova, pp. 107- 120.
- PESAVENTO MATTIOLI S. 2008, *Le anfore troncoconiche da olive: spunti di riflessione*, in *Est enim ille flos Italiae. Vita economica e sociale nella Cisalpina romana (Atti delle giornate di studio in onore di Ezio Buchi, Verona 2006)*, Verona, p. 335-348.
- PESAVENTO MATTIOLI S. 2011, *Le anfore Schörgendorfer 558 e il commercio delle olive adriatiche*, in *Rimske Keramičarske i staklarske radionice. Proizvodnja i trgovina na Jadranskom prostoru (Crikvenika 2008)*, Crikvenika, pp. 165-173.
- PESAVENTO MATTIOLI S., BUONOPANE A. 2005, *I rapporti commerciali tra Cisalpina e Norico in età augustea. Il caso del vino norditalico*, in *Die Geschichte der Antike aktuell: Methoden, Ergebnisse und Rezeption (Akten des 9. gesamtösterreichischen Althistorikertages 2002 und der V. Internationalen Table Ronde zur Geschichte der Alpen-Adria-Region in der Antike, Klagenfurt 2002)*, a cura di K. Strobel, Klagenfurt, pp. 175- 185.

- PROMIS C. 1862, *Le antichità di Aosta Augusta Praetoria Salassorum misurate, disegnate e illustrate*, Torino.
- QUIRI E. 2009, *Importazioni di anfore altoadriatiche a Torino*, in *Olio e pesce 2009*, pp. 293-300.
- QUIRI E. 2010, *Consumi alimentari e commerci in età romana a Chieri: le anfore*, in *Archeologia a Chieri da Carreum Potentia al comune bassomedievale*, a cura di G. Pantò, Torino, pp. 59-65.
- QUIRI E. 2011, *Le anfore: un esempio di reimpiego*, in *Oro, pane e scrittura memorie di una comunità "inter Vercellas et Eposediam"* a cura di L. Brecciaroli Taborelli, Roma, pp. 107-116.
- RIZZO G. 2014, *Le anfore, Ostia e i commerci mediterranei*, in C. Panella, G. Rizzo, *Ostia VI. Le terme del nuotatore* (Studi Miscellanei 38), Roma, pp. 65-481.
- SCHIMMER F. 2012, *Amphoren aus Cambodunum/Kempton. Ein Beitrag zur Handelsgeschichte der römischen Provinz Raetia*, Wiesbaden.
- SCOTTI, C. 1996, *Le anfore*, in *Antichi silenzi. La necropoli romana di San Lorenzo di Parabiago*, Legnagno, pp. 162-171.
- SPAGNOLO GARZOLI G., DEODATO A., QUIRI E., RATTO S. 2008, *Flussi commerciali e produzioni nei municipi di Novaria e Vercellae in prima e media età imperiale*, in "Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte" 23, pp. 77-109.
- TONIOLO A. 1991, *Le anfore di Altino*, "Archeologia Veneta" 14.
- VILLA L. 1994, *Le anfore tra tardoantico e medioevo*, in *Ad mensam. Manufatti d'uso da contesti archeologici fra tarda antichità e Medioevo*, a cura di S. Lusuardi Siena, Udine, pp. 335-431.
- WEDENIG R. 2012, *Kleininschriften zum Wirtschaftsleben im nördlichen Noricum*, in *Stadt, Land, Fluss/Weg. Aspekte zur römischen Wirtschaft im nördlichen Noricum*, Salzburg, pp. 128-129.
- WIBLÉ F. 2007, *La voie du col du Grand Saint-Bernard et l'urbanisation de la Vallis Poenina. Le cas de l'agglomération indigène de Tarnaie-Massongex et de Forum Claudii Vallensium-Martigny, forum fondé par décision impériale*, in *Forme e tempi dell'urbanizzazione in Cisalpina (II secolo a. C.-I secolo d. C.)*, (Atti delle giornate di studio, Torino 2006), Firenze, pp. 147-154.
- WYPIJEWSKI I., PIETRUSZKA W. 2013, *CIL XI 3254 (II.18): C. Caristianus Fronto from Sutrium?*, in "Tyche" 28, pp. 191-202.

	Sito di ritrovamento	Data scavo	Bibliografia
1	<i>Domus</i> di via Ribitel (<i>insula</i> 39)	1958	FINOCCHI 1958.
2	Strutture di carattere abitativo tra viale della Stazione e via Festaz- ex Albergo Alpino (<i>insula</i> 46)	1987-1999	FRAMARIN, LEVATI, JORIS 2003-2004, p. 31.
3	Vasca- fontana di Piazza Chanoux (<i>insula</i> 30)	2004	FRAMARIN 2003-2004.
4	Terme del Foro, Piazza San Francesco	1899 e 1980	D'ANDRADE 1899, pp. 107-124; BAROCELLI 1948, cc. 156-157.
5	<i>Domus</i> di Piazza Chanoux (<i>insula</i> 29)	1839	PROMIS 1862, pp. 140-141; BAROCELLI 1948, c. 126
6	Cinta muraria e Porta tra via Aubert e Piazza della Lupa	1894	D'ANDRADE 1894, p. 368; BAROCELLI 1948, c. 158.
7	Grandi Terme tra via Challand e Passage du Verger	1980-1990	FRAMARIN 2002-2003.
8	Cinta muraria e Porta Decumana in via Torre del Lebbroso	1991	CAVALLARO 1997; FRAMARIN 1997.
9	Insulae 51 e 50, Giardino dei Ragazzi in via Festaz	1953	Visione diretta.
10	<i>Insulae</i> 57 e 58, via Stevenin	2006-2007	FRAMARIN, ARIAUDO 2007.

Tabella 1 - I siti di ritrovamento di anfore nella città di Aosta.

Fig. 1 - La tomba VI della necropoli orientale
(da MOLLO MEZZENA 1981a, p. 1143, fig. 56).



Fig. 2 - Bollo di C. Caristianus
Fronto su anfora Dressel 6A dalla
necropoli orientale (inv. 03-1292).

Fig. 3 - Bollo di Pharalius/Pharalus Ebidii
servus su anfora Dressel 2-4 dalla necropoli
occidentale (inv. 03-2967).





Fig. 4 - *Le anfore esposte al Museo Archeologico Regionale di Aosta.*



Fig. 5 - *Anfora Dressel 6B (inv. 03-1290).*



Fig. 6 - *Anfora San Lorenzo 7 (inv. PS87).*



Fig. 7 - Anfora della famiglia delle Dressel 24 (inv. PS216).



Fig. 8 - Il titulus pictus sull'anfora troncoconica da olive / Schörgendorfer 558 (inv. 03-607).

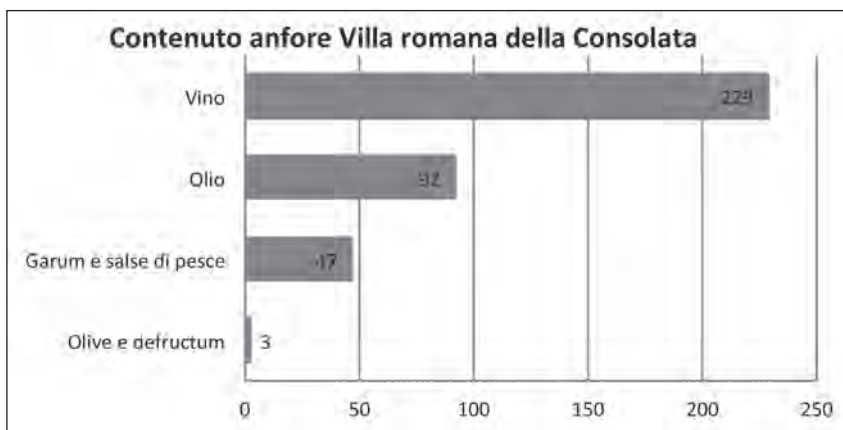


Fig. 9 - Le derrate attestate dalle anfore della villa della Consolata.



Fig. 10 - Bollo APICI su anfora Dressel 6B.



Fig. 11 - Bollo URBA su anfora Dressel 6B.



Fig. 12 - Bolli su un'anfora Dressel 6B: a) FELIX S[CR(]IBONIANVS) - b) [C. LAEK. JBASSI.

LE INCISIONI RUPESTRI DI CHENAL E LA BARMA (AO) E I PERCORSI DELLA PIETRA VERDE, TRA PIEMONTE OCCIDENTALE, VALLE D'AOSTA E BRETAGNA

ANDREA ARCA¹, DAMIEN DAUDRY², ANGELO EUGENIO FOSSATI³ E LUCA RAITERI⁴

I PERCORSI ICONICI

Esaminando la distribuzione quantitativa dell'arte rupestre lungo tutto l'arco alpino si possono evidenziare, come è risaputo, fortissime disparità, dovute in gran parte alla disponibilità di opportuni supporti rocciosi; tale assunto è facilmente dimostrabile analizzando i due poli iconografici del Monte Bego nelle Alpi Marittime e della Valcamonica nelle Alpi centrali, entrambi caratterizzati dalla presenza di vaste superfici di arenaria o pelite permiana a cemento siliceo possentemente modellate dalla piolla glaciale, perfettamente adatte a ospitare e conservare a lungo incisioni rupestri picchiettate, lungo le quali si concentra la stragrande maggioranza dei segni figurativi. Alcune aree fanno però eccezione a questa condizione generale, non tanto per la quantità dei segni, quanto soprattutto per la loro qualità. È questo indubbiamente il caso della Valle d'Aosta, che ospita numerosi siti di arte rupestre di primaria importanza sia dal punto di vista iconografico che da quello archeologico, molti dei quali scoperti e/o studiati dalla S.Va.P.A. – *Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie*. Uno di questi è la rocca di Chenal, frazione di Montjovet, sede di una casaforte medievale del XIII secolo, che per la sua posizione si pone a controllo di uno dei principali nodi territoriali di tutto il territorio valdostano. Presso l'area sommitale è nota dal 1974 la roccia n. 1 di Chenal, l'unica di tutto l'arco alpino, al di fuori delle statue stele e delle composizioni monumentali, a recare incisi segni di pendagli ad occhiale della piena età del Rame, oltre a numerose altre incisioni.

Non lontano dalla roccia n. 1, presso il sottostante riparo, è stata scoperta dagli scriventi⁵ una seconda parete incisa, siglata come roccia n. 3 di Chenal (CHN3), che solo a seguito di un attento lavoro di rilevamento iconografico e di studio (ARCA, DAUDRY, FOSSATI, MORELLO, RAITERI 2014, 2015) ha rivelato in pieno il suo contenuto iconografico (fig. 1). Esaminandone le figure incise, unitamente a quelle della fascia superiore del riparo di *La Barma* in Valtournenche (ANATI *et al.* 1974), si nota chiaramente come, nell'ambito di tutta l'arte rupestre alpina, non sia possibile individuare reperti iconici ad esse comparabili. Accomunate da elementi che possono essere genericamente descritti come mascheriformi e da una certa predilezione per linee ad archi concentrici, non trovano alcun supporto statistico tra le oltre 35mila figure preistoriche dell'area del Monte Bego, che coprono un arco cronologico dal Neolitico Recente all'antica età del Bronzo⁶, e le oltre 100mila⁷ della Valcamonica, distribuite in grande maggioranza tra il Neolitico Recente e la fine del primo millennio a.C.⁸. La stessa mancanza di possibili confronti coinvolge anche le altre aree alpine, peraltro di gran lunga inferiori quanto a consistenza numerica degli elementi iconici. Ricordando che alla figura del riparo di *La Barma* (fig. 2) è stato sempre assegnato l'appellativo di «mascherone», e che tra le figure del riparo di Chenal il 21% (63 su 300) sono state catalogate come mascheriformi, l'attribuzione a tale categoria semantica è suggerita dalla presenza di elementi antropomorfi o zoomorfi, riconducibili alla sfera del capo, faccia o muso, con varie appendici corniformi o a mo' di capigliatura.

¹ Università di Pisa – *Dottorato in Scienze dell'Antichità e Archeologia*; cooperativa archeologica *Le Orme dell'Uomo* (Valcamonica); aa_arca@yahoo.it

² S.Va.P.A. – *Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie*; d.daudry@libero.it

³ Università Cattolica del S. Cuore – *Dipartimento di Storia, Archeologia e Storia dell'Arte*, Milano; cooperativa archeologica *Le Orme dell'Uomo* (Valcamonica); ae.fossati@libero.it

⁴ Regione Autonoma Valle d'Aosta – *Dipartimento Soprintendenza per i beni e le attività culturali, Ufficio beni archeologici*; l.raiteri@regione.vda.it

⁵ La parete incisa del riparo di Chenal è stata individuata nel 1994 e dettagliata nel 2004 (ARCA *et al.* 2014, p. 27; DAUDRY 2005, p. 151).

⁶ Oltre ad una nutrita serie di segni filiformi, incisi sia durante le fasi preistoriche che in quelle storiche.

⁷ Non essendo mai stato completato il *corpus* delle figure incise con relativa catalogazione, il conteggio delle figure incise della Valcamonica ha il solo valore di stima. Grazie al recente completamento del progetto di georeferenziazione, è peraltro conosciuto con buona precisione il numero delle rocce incise, che ammonta a 1487 unità, oltre alle 104 rocce del Parco di Naquane e alle stele dell'età del Rame (RUGGIERO, POGGIANI KELLER 2014, p. 73 e 292-320).

⁸ Oltre a pochissime figure di stile paleolitico, inferiori alla decina, e una serie di figure storiche, soprattutto bassomedievali.

Cercando di racchiudere in un'estrema sintesi il percorso iconografico dei due poli dell'arte rupestre alpina, che è parallelo nelle fasi più antiche, si passa da forme geometriche o pseudo geometriche cosiddette "topografiche" (Neolitico Recente - Rame 1), alla composizione sincretica di figure umane intere, animali e di armi, raffigurati altresì in ordine sparso al Monte Bego (Rame 2 e Rame 3), dall'iterazione di rappresentazioni di armi (antica e media età del Bronzo) alla raffigurazione infine di scene di duello, danza, lotta e caccia – accompagnate da numerosi altri elementi – nel corso dell'età del Ferro. In nessuna di queste fasi e in nessuno di questi casi è presente come icona a sé stante l'elemento della testa, umana o animale; anche i cosiddetti corniformi del monte Bego, altresì definiti bucrani, esprimono in realtà la visione dall'alto, in prospettiva pluriangolare, del corpo dell'intero bovide, e non della sua sola testa.

Essendo il confronto iconografico e stilistico uno strumento importante per l'analisi dei complessi figurati, sia per quanto attiene agli aspetti cronologici che a quelli interpretativi, tale situazione, di primo acchito problematica, pone importanti interrogativi. La via di tale confronto non è però preclusa, tutt'altro. Basta trovare altre strade; per quanto riguarda i casi citati del territorio valdostano, tali percorsi valicano le Alpi. Chiunque abbia avuto familiarità con i monumenti megalitici della Bretagna non può esimersi dal notare una marcata somiglianza tra alcune figure di CHN3 e l'elemento più controverso, dal punto di vista interpretativo, dell'arte megalitica bretone, il cosiddetto *idole-en-écusson*⁹, che si può descrivere come una forma pseudo-geometrica a contorno, ogiva o rettangolo, sormontata da una serie di appendici lineari arcuate parallele, discriminate come una capigliatura, a volte circondato da un apice sommitale e due piccole appendici laterali, a mo' di orecchie; manca però qualsiasi accenno ad altri elementi costitutivi di un possibile volto, quali occhi, naso e bocca. Il simbolismo è palese, anche se, ai nostri occhi, sostanzialmente oscuro. Gli esemplari disponibili sono limitati; si possono citare i casi dell'Île-Longue (tre esemplari), di Barnenez tomba J, di Mané Rutual (grande figura su una delle lastre di copertura), di Mané er Hroeck e di Le Moustoir. La stessa stele di fondo della *Table de Marchands*, più antica della sepoltura a corridoio (CASSEN *et al.* 2009), assume nella sua interezza e nella sua decorazione – interpretata da Le Rouzic come la rappresentazione di steli e spighe di grano (LE ROUZIC, KELLER 1910) – la forma di una grande figura di questo tipo. Anche l'intricata decorazione delle pareti di Gavrinis può essere interpretata come una evoluzione iterativa, quasi frattale, di questo motivo, così come del resto si potrebbe ipotizzare per la grande figura E1 (CHN3.E1) del riparo di Chenal.

A ben vedere però, questo tipo di figura non costituisce l'unico punto in comune tra iconica valdostana e arboriciana. Analizzando la tabella di classificazione dell'arte megalitica bretone (fig. 3) elaborata da Elizabeth Shee Twohigh (1981), si può notare un evidente apparentamento (fig. 4) in quattro categorie su undici¹⁰: motivi "ad U", "a giogo", "a scudo" (*buckler* o *idole-en-écusson*) e serpentiformi; a questi si aggiungono i quadrangoli apicati¹¹, non inclusi come categoria a sé stante nella tabella di Shee Twohigh. Per i serpentiformi è d'obbligo citare il *Menhir aux Serpents* del Tertre du Manio a Carnac¹², mentre per gli elementi ad "U" o a giogo ci si può principalmente riferire al dolmen di Mané Lud a Locmariaquer¹³.

Se da una parte i termini di confronto non si limitano al cosiddetto *idole-en-écusson*, elemento inconfondibile, che ha tutte le carte per poter giocare un ruolo chiave, dall'altra la sua distribuzione geografica si estende anche al di fuori della Bretagna; lo ritroviamo infatti in Borgogna sui menhir di Les Ublaies a Massy e della *Pierre aux Fées* di Saint Micaud (entrambi nel dipartimento della Saône-et-Loire) e nell'area del *Bassin Parisien* sull'ortostato 1 e 2 del dolmen di Le Berceau a Maintenon.

Il menhir di Saint Micaud (Saône-et-Loire), popolarmente noto come la *Pierre aux Fées* (DÉCHELETTE 1912; LAGROST 1988; LAGROST, BUVOT 1998; VAN BERGH 1996, p. 356), fu abbattuto dal proprietario del fondo nel 1871 e successivamente ri-eretto a inizi '900. È descritto come uno dei più bei menhir della Borgogna. Si tratta di un grosso prisma quadrangolare in arenaria a cemento siliceo, alto 6,35 m, dei quali 5 fuori terra, dalle facce larghe circa 1 m (fig. 5). Le incisioni, realizzate a solco abbastanza profondo, largo 25mm, si sviluppano per 4 m in altezza e non continuano nella parte sotterrata, a dimostrazione, secondo Déchelette, di come siano state eseguite a menhir già

⁹ Per alcuni si tratterebbe della simbolizzazione di una divinità femminile; più recentemente, Serge Cassen ha interpretato questo elemento come un come simbolo fallico, vero e proprio glande (CASSEN 2000). A confronto, sulla parete del riparo di Chenal si possono elencare le figure CHN003.B21, B50, C13.

¹⁰ L'autrice individua i seguenti elementi: coppella, motivo ad "U", giogo, uncino (*crosse* – pastorale – per gli studiosi francesi), croce, angolo "7", lama triangolare di ascia, ascia immanicata, ascia tipo Mané Rutual (la figura interpretata da Serge Cassen come capodoglio), scudetto (il cosiddetto *idole-en-écusson*), linee ondulate (serpentiformi), altri motivi.

¹¹ A questo proposito va citato il menhir n. 31 dell'allineamento di Yverdon (VORUZ 1992), sull'altopiano svizzero, che mostra un rostro apicale scolpito che lo apparenta ai suddetti motivi.

¹² Dall'esame del corpus iconografico pubblicato da E. Shee Twohigh possiamo altresì citare per i serpentiformi o meandriiformi la tomba di Butten-er-Hah all'Île de Groix, il cairn del Petit Mont ad Arzon e il tumulo di Tossen Keler a Penvénan.

¹³ Esaminando lo stesso corpus, per i motivi a giogo ci si può riferire alle camere A e C del cairn di Barnenez, al cairn IIIIC dell'Île Gaignon, alle tombe a corridoio di Kerozillé a Carnac e di Grah Niall ad Arzon, ai cairn di Kermaillard a Sarzeau e di Colpo I a Larcuste

eretto; lo stesso autore le interpreta come gallo-romane, riconoscendo un serpente cornuto e una figura di folgore. Il serpente cornuto è in realtà un meandro a onde sub-quadrangolari regolarmente alternate, mentre la figura di folgore è un antropomorfo schematico a mo' di orante, però con le braccia levate e le mani ripiegate in basso, più simile alla figura del riparo Gaban – e dissimile rispetto alle figure di oranti di CHN3 – e come questa associata ad altri elementi iconici, che a quelle di oranti della Valcamonica. Importante, immediatamente sopra l'antropomorfo schematico, la presenza di una figura sub-rettangolare con appendici laterali ad orecchia e superiori a stelo ricurvo, la quale, come in CHN3.B21, mostra un'estrusione apicale. Notevole e diagnostica, a fianco dello stesso antropomorfo, una figura di ascia litica immanicata – manico a *crosses* – a lama triangolare, non ancora riconosciuta in LAGROST 1988 e LAGROST, BUVOT 1998¹⁴. Una figura di sole raggiato è stata incisa alla base di un'altra faccia. Nel menhir di Les Ublaies a Massy (Saône-et-Loire; fig. 6) la figura a scudetto ha forma trapezoidale, mostra le due appendici laterali ad orecchio e cinque superiori a stelo ricurvo, orientate a mo' di capigliatura, come in CHN3.C13. Affianca e sormonta figure rettangolari a contorno, nonché una figura sub-ogivale compartita con piccolo volto e due occhi, analoga a quelle antropomorfe a figura intera della stele di Ouce de Beauce o del masso di Le Closeau. Il dolmen di Berceau (CHEVALIER 1972), nell'Eure-et-Loir, 80 km a sud-ovest di Parigi, scavato già nel 1864, mostra due ortostati decorati, le cui figure picchiettate furono per la prima volta pubblicate nel 1910 (COURTY 1910); i reperti iconici si distribuiscono in maggioranza (19 su 20) lungo la superficie dell'ortostato n. 1 (fig. 6), sul quale si possono notare 5 elementi a rettangolo a contorno con "orecchie", in un caso con due "ciuffi" ricurvi sul lato superiore, ben confrontabili con le figure del riparo di Chenal. Un ulteriore elemento simile, definito da Yves Chevalier come "idolo pentola"¹⁵, con rettangolo ad angoli arrotondati, è presente sull'ortostato n. 2. Sulla prima parete si notano altresì figure di ascia litica immanicata, un arco, una figura ramificata (o poliantropomorfa...) e un meandro o serpentiforme orizzontale. A Saint Micaud, a Le Berceau e a Le Closeau è diagnostica la presenza, sulla stessa superficie istoriata, di figure di asce litiche immanicate, la cui lama è riferibile a una lunga ascia cerimoniale tipo Bégude (CASSEN *et al.* 2014a, 2014b), diffusa dal 4700-4500 a.C. circa (PÉTREQUIN *et al.* 2012).

Una serie di recenti scoperte, in un'area che copre una fascia situata pochi km a ovest e a sud di Milly-La-Forêt, una sessantina di km a sud di Parigi, permette di suggerire un ulteriore raffronto, in particolare con la grande figura E1 del riparo di Chenal. Sulla stele de l'Ouche de Beauce (TARRÊTE 2001), sul masso di Rouville (DEVILLIERS 2005) e su quelli di Closeau 12 (CALDWELL 2013) e di *Vallée aux Noirs* 6 (CASSEN *et al.* 2014a, 2014b), è stata infatti messa in luce un notevole insieme di grandi personaggi dal capo piumato. Sono tutti caratterizzati da un volto dall'arco sopracciliare orizzontale, a formare una sorta di larga "T" a bassorilievo con la linea verticale del naso, agli angoli della quale si inseriscono i due occhi, piccoli e a pastiglia. Il capo è sormontato da una capigliatura che si sviluppa a ventaglio verso l'alto, o meglio da quella che sembra la rappresentazione di lunghe piume, anche ondulate. In due casi (Closeau 12 e *Vallée aux Noirs* 6) vi è la compresenza di una figura di ascia litica immanicata. Il tutto sembra suggerire l'ostentazione scenografica e/o monumentale di costumi, maschere e copricapi, in particolare per dare maggiore imponenza alla figura umana, sempre che di figura solo umana si tratti.

Per quanto riguarda l'area della Bretagna, gli studi più aggiornati chiariscono che la nascita dell'arte megalitica corrisponde alla fase che precede la costruzione dei grandi monumenti megalitici – che ha inizio verso il 4300 a.C., caratterizzata da ceramiche tipo Castelic e poi Auzay-Sandun – e che si affianca invece all'erezione dei grandi menhir. Tale fase, denominata proprio grazie alle caratteristiche iconografiche, fase "stele", si pone in cronologia calibrata tra il 4700 e il 4300 a.C. (CASSEN 2003; CASSEN *et al.* 2009). Significativa al proposito la modellizzazione Bayesiana da 71 datazioni radiocarboniche, archi cronologici predittivi delle fasi "Stele", Castelic e Auzay-Sandun (cfr. CASSEN *et al.* 2009).

Considerando come stilisticamente e statisticamente impossibile, proprio per la pluralità e l'assoluta peculiarità degli elementi corrispondenti, una mancanza di relazione tra le figure valdostane e quelle armoricane – e anche con quelle della Borgogna e del *Bassin Parisien* – emerge, come già più volte sottolineato, un verdetto cronologico inaspettato: i reperti iconici più antichi di Chenal risalgono alla metà del V millennio a.C. Su questa base, si tratta delle figure incise post-paleolitiche più antiche di tutto l'arco alpino; altrettanto sorprendente è la buona solidità di tale impianto cronologico, se si pensa alle difficoltà di datazione per fasi anche più recenti, soprattutto per quanto riguarda le cosiddette composizioni topografiche, che trovano il conforto di *termini ante quem*¹⁶, ma non di *termini*

¹⁴ La figura di ascia è stata riconosciuta nel corso dei più recenti studi di documentazione (Serge Cassen com. pers.), progetto Jade 2.

¹⁵ "*Idole-marmite*", può schematicamente evocare una pentola vista dall'alto, con i due manici.

¹⁶ In Valcamonica le topografiche antiche, distinte da quelle recenti (vd. Bedolina), sono sottoposte a figure della piena età del Rame (stile IIIA1) sulla faccia B del masso Borno 1 (FRONTINI 1994; rettangoli, *maculae* e allineamenti di pallini coperti da pugnali di tipo Remedello e da scene di aratura), sul masso Bagnolo 1 (CASINI 1994), dove un rettangolo a doppia base è coperto da una figura di sole; infine, sul masso Ossimo 8 (FOSSATI 1994), dove una serie di pallini allineati è sottoposta a una scena di aratura della fase III A2 campaniforme. Al Monte Bego le figure topografiche, del tutto analoghe a quelle camune delle fasi antiche, sono sottoposte a corniformi e a scene di aratura dell'età del Rame (ARCA 1999, pp. 216-218).

ad oppure *post quem*. Prima dello studio delle figure del riparo di Chenal, erano tali composizioni ad essere ritenute, anche da chi scrive, come le più antiche dell'arco alpino, sempre escludendo le paleolitiche o epi-paleolitiche.

Se la presenza di tali affinità figurative è congruente, come dimostrato da una pluralità di indizi, sul piano del tempo, ne consegue altresì che lo possa essere anche sul piano dello spazio; considerando infatti la disposizione geografica della aree prese in esame, è possibile unirle lungo una linea ideale che unisce il versante padano e sudalpino alla penisola bretone, passando attraverso la valle d'Aosta, l'altopiano svizzero, la Borgogna e il *Bassin Parisien* (fig. 7). Ciò vale ovviamente anche in senso inverso, in quanto il collegamento proposto può solo suggerire l'esistenza di un percorso iconografico e non individuarne né la direzionalità né tantomeno il modello attuativo, soprattutto nei termini di lungo/corto raggio o di presenza/assenza di una pluralità di *step* di intermediazione.

Per quanto attiene alla trasposizione di tale percorso dal piano immateriale della figurazione a quello concreto del passaggio e della movimentazione, lo svolgimento del presente contributo intende suggerire la connessione con elementi di cultura materiale che ne giustifichino, almeno in parte, l'esistenza.

I REPERTI MATERIALI

Un punto focale di interesse è dato dalla presenza nel territorio valdostano, proprio in corrispondenza dell'arco cronologico evidenziato, della cultura di Neolitico Medio e Recente caratterizzata dalle sepolture a cista litica tipo Chamblandes. In tutta la valle sono noti almeno sette siti¹⁷; è interessato direttamente anche il territorio di Montjovet, con le cinque sepolture ad inumazione in cista litica scavate nel 1909 da Ernesto Schiaparelli in località Fiusey (RIZZO 1910), sul versante opposto rispetto a Chenal. Tre di queste erano "in forma di cassa, costruita con lastroni grezzi e scheggiati", chiusa da analoghi lastroni; una ospitava uno scheletro rannicchiato sul fianco sinistro, un'altra, più corta, solo un cranio, la terza ossa di tre scheletri "deposti in disordine". Delle due rimanenti, una mostrava uno "scheletro deposto in disordine nel nudo terreno", l'altra "due soli crani, nel lato di un 'sepolcro' determinato da due scheggioni di pietra".

Le necropoli a cista litica del territorio valdostano hanno restituito due datazioni radiocarboniche, da carboni¹⁸, entrambe provenienti da Vollein: in cronologia calibrata danno 4505-4357 a.C. e 1591-1569 o 1528-1432 a.C. (MEZZENA 1997, pp. 60-62). Sarebbero ben compatibili con i due orizzonti cronologici testimoniati dai reperti ceramici di Vollein (Neolitico VBQ e media età del Bronzo), se non fosse che si riferiscono a posizioni inverse, la più recente cioè allo strato più profondo e viceversa. La scarsa profondità del suolo e rimaneggiamenti potrebbero dare soluzione a tale problematica.

Come sottolineato anche in MEZZENA 1996, p. 128, tali necropoli costituiscono "l'aspetto meridionale, cisalpino, di quelle di tipo Chamblandes¹⁹ dell'adiacente territorio svizzero". Si tratta di un rituale funerario che si estende nelle aree adiacenti del lago di Ginevra, del Vallese e dell'altopiano svizzero, in Tarentaise, nell'alto Rodano francese e, come si è visto, in Valle d'Aosta. Gli estremi cronologici vanno ricondotti attorno al 4700 a.C. per le fasi iniziali e al 3800 a.C. per quelle conclusive (CHAMBON, MOINAT 2007, p. 11; MOINAT *et al.* 2007, p. 300), con un pacchetto prevalente di date che occupa la seconda metà del V millennio a.C. Un ulteriore elemento diagnostico, quasi un fossile guida, è dato dalla ripetuta presenza nei corredi delle tombe a cista valdostane e vallesane²⁰ di bracciali in conchiglia forata (PIGORINI 1888; MOINAT *et al.* 2007 pp. 304-306; BORRELLO 2005 p. 28) ricavati da valve di *Glycymeris* sp. (Valle d'Aosta e Vallese) o di *Charonia nodifera* (Vallese). Ciò sembra rafforzare un'identità dell'area che comprende i due versanti alpini, distinta da quella dell'altopiano svizzero, dove le due specie di conchiglia sono utilizzate, ma solo per la realizzazione di pendagli.

È opportuno a questo punto un riferimento a quella che è la classe di reperti più significativa del periodo in esame, e cioè gli utensili, asce in particolare, nella preziosa pietra verde. È noto come l'estremità settentrionale del

¹⁷ Necropoli valdostane di St. Nicolas (GASTALDI 1876; BÉRARD 1888; PIGORINI 1888); Saite (BAROCELLI 1923, p. 101); Fiusey a Montjovet (RIZZO 1910); Villeneuve Champrotard (BAROCELLI 1919, 1923; MEZZENA 1982, 1997); Derby (FUMAGALLI 1955, pp. 110-111); Vollein (DAUDRY 1969; MEZZENA 1982); Effraz (DAUDRY 1969, p. 222 e 226; MEZZENA 1982, p. 172; MEZZENA 1997, p. 393). Altre notizie di sepolture in lastroni litici da Fognier (Nus; demolite) e St. Vincent (demolite; DAUDRY 1969); La Salle e Introd (FEDELE 1973, p. 43); Ploi-St. Denis (DAUDRY 1974, p. 206).

¹⁸ Pur non essendo pertinenti a necropoli di tombe a cista, non vanno dimenticate le sei datazioni disponibili (carboni di legno) provenienti dai pozzi cilindrici della fase 3 di St. Martin di Corléans, tutte gravitanti attorno al 4300-4000 a.C. in cronologia calibrata (MEZZENA 1997, p. 101). Sono ritenute sistematicamente errate dall'autore, in quanto evidenze stratigrafiche certe danno i pozzi come posteriori all'aratura rituale e contemporanei alla fase delle stele, che pertengono al III millennio a.C.

¹⁹ Nonostante ciò l'insediamento di Vollein è ancora definito eneolitico in MEZZENA 1997 o di transizione all'Eneolitico in Mezzena 1996.

²⁰ La tabella in MOINAT *et al.* 2007, 306 riporta otto casi in Valle d'Aosta (Vollein, St. Nicolas e Sarre); tredici in Vallese (Sion Remparts, Sion Avenue Ritz, Sion Chemin des Collines, Sion St. Guerin I, Sion Tourbillon, Saillon Sous les Bercles, St. Léonard Sur le Gran Pré, St. Léonard Car. MTA). Diametri massimi di 78-85 mm a Sion Avenue Ritz e Sion Chemin des Collines, di 132 mm a Vollein (reperti illustrati in BORRELLO 2005).

percorso suggerito veda proprio nell'utilizzo rituale/ostentativo di grandi asce non utilitarie in giadeitite e affini, levigatissime e sovradimensionate, un fondamentale simbolo di potere nelle sepolture principesche del Morbihan, ben rappresentate nei tumuli di Mané-er-Hroek (con un corredo più di 100 esemplari), Saint-Michel (24 asce) e Tumiac (32 asce) e magnificamente esposte nel *Musée d'archéologie du Morbihan* a Vannes. È altresì noto come proprio l'area prossima all'estremità meridionale, e cioè i siti in quota del Monviso²¹ per la giadeitite nelle Alpi occidentali e del Monte Beigua per l'omfacitite nell'attiguo Appennino Ligure (PÉTREQUIN *et al.* 2005, 2007, 2011), costituisca la principale fonte degli affioramenti primari del materiale litico. È evidente la necessità di un itinerario di collegamento.

La stessa Valle d'Aosta compare come areale di affioramenti primari nelle relazioni delle ricognizioni di inizio '900 a cura dei rilevatori del *Regio Comitato Geologico*: l'ingegnere e geologo Secondo Franchi, stimolato dai rinvenimenti di Bertrand de Lom di metà '800 (DAMOUR 1881, p. 162), confermava la presenza di giadeite negli erratici di un vallone dell'inverso aostano, 1400 m s.l.m. circa (FRANCHI 1900, p. 138). Negli anni immediatamente successivi, dal 1901 al 1907, varie segnalazioni a cura dei rilevatori Franchi, Novarese e Stella sul *Bollettino del Regio Comitato Geologico* citano altri affioramenti di giadeitite in Valle d'Aosta, a nord presso lo spartiacque con la Svizzera e a sud vicino a un passo intervallivo del versante orografico sinistro della bassa valle – poco più di 10 km in linea d'aria da Montjovet – e in genere di rocce affini (omfacitite, cloromelanitite) di qui sino al substrato roccioso del non lontano anfiteatro morenico di Ivrea. Per contro, solo il rinvenimento di aree di estrazione e di prelaborazione, come il riconoscimento in Valpelline di “un grosso nucleo sbizzato e pronto per essere segato in gneiss epidoto milonizzato” (PÉTREQUIN *et al.* 2005, p. 284), permetterebbe di validare archeologicamente ogni sito, anche grazie alle necessarie analisi petrografiche ed archeometriche.

Va altresì citato, per il versante valdostano, il rinvenimento di nove asce in pietra levigata, anche frammentarie, da otto località; tra queste due lame proprio da Montjovet, un “frammento d'ascia di pietra giadeitica levigata” da una tomba della necropoli di Villeneuve Champrotard²² (BAROCELLI 1919, p. 256) e un grande sbizzo o pre-forma in pirossenite o giadeite dal riparo B di Vollein²³. Per il vicino versante Svizzero, è notevole il rinvenimento del 1959 – quota 2400, meno di 4 km in linea d'aria dallo spartiacque e 200 m dalla mulattiera per il colle del Teodulo – di una lunga ascia in eclogite²⁴ tipo Carnac a tranciante largo, “*pas très bien finie*” lunga oltre 34 cm (SAUTER 1978), uno degli esemplari più grandi di tutto l'arco alpino. Da citare anche il blocco morenico fluitato di giadeitite, giudicato in base all'analisi spettrometrica originario della zona del Monviso in PÉTREQUIN *et al.* 2005, p. 299-302, rinvenuto in fase di lavorazione non completata – segato parzialmente a metà, probabilmente intorno all'inizio della seconda metà del V mill. a.C. – a Lugrin in Alta Savoia, riva meridionale del Lemano, che mostra un interessante abbinamento tra un'ascia tipo Altenstadt e una Durrington largo (PÉTREQUIN *et al.* 2012, p. 662).

Considerando le asce litiche dal punto di vista dell'iconografia, va sottolineato come in ambito alpino non siano presenti, salvo casi rari e dubbi²⁵, figure ad esse riferibili con sicurezza. A ben vedere però proprio i due siti oggetto del presente contributo – per i quali sarebbe necessario un aggiornamento della documentazione iconografica – mostrano elementi che lasciano intravedere la rappresentazione di asce litiche immanicate (fig. 8). La figura reticolata della roccia 1 di Chenal potrebbe essere altresì interpretata come un affiancamento di asce – ipotesi già in parte suggerita in ANATI, DAUDRY 1971 – con forte similitudine rispetto alla stele 11 della tomba orientale del tumulo di Mané Kerioned in Bretagna; la composizione superiore del riparo di La Barma mostra elementi interpretabili come asce immanicate, non letti come tali in ANATI *et al.* 1974, nonché come una possibile *croisse*, disposti intorno al mascherone; anche in questo caso è possibile un convincente confronto con l'arte megalitica bretone, nella fattispecie con la stele di Mané-er-Hroek.

²¹ Fondamentale il riconoscimento della presenza presso un riparo sottoroccia di migliaia di scheggioni litici di estrazione, sbizzi di lavorazione e percussori, evidente traccia di sgrossatura in quota; grazie ai sondaggi dai ripari circostanti sono disponibili 13 date radiocarboniche – AMS da carboni di legna – a coprire un arco cronologico 5300-4000 a.C., in calibrazione 2σ e con apice 5000-4800 a.C (PÉTREQUIN *et al.* 2005, 2007, 2011). L'areale si estende per poco più di 2 km lungo il suo lato massimo.

²² Il sito, di fondovalle, è collocato 10 km oltre l'imbocco del percorso per il Gran S. Bernardo e 15 km prima di quello per il Piccolo San Bernardo.

²³ Sintesi completa dei ritrovamenti valdostani in THIRIAULT 2001, pp. 668-670, basata, oltre che sulla bibliografia, sulle comunicazioni del Dipartimento Soprintendenza per i beni e le attività culturali – Ufficio beni archeologici di Aosta e di Franco Mezzena.

²⁴ Quanto a natura e provenienza, secondo l'esame petrografico da sezione fine (microscopio e diffrattometria a raggi X), effettuato nel 1975 presso l'Università di Ginevra, è un'eclogite a grana fine, composta di omfacite (pirosseno sodico, compresenza giadeite-diopside) e granato. In seguito ad altri esami si riconobbero forti somiglianze con l'eclogite della cava di Le Cellier, circa 80 km a est del Morbihan, così come per la non lontana ascia di Rarogne, ancora nel Vallese. L'autore ipotizza un percorso di importazione in senso inverso, dalla Bretagna all'arco alpino (SAUTER 1978, pp. 7-10, 16). *Contra* PÉTREQUIN *et al.* 2012 p. 646, che riconoscono una morfologia tipo Saint-Michel, metà V mill., e un'origine dagli affioramenti del Monviso.

²⁵ Sulla *Pierre aux Fées*, citata anche come *Pierre aux Immolés*, dell'alpe Cotter presso Evolène, in REBER 1912 p. 273 l'autore ritiene di poter riconoscere la raffigurazione di un'ascia neolitica immanicata, così come in COISSON 1981 pp. 81-83 di un'ascia in pietra sul masso coppedato di *Rocio Clapier* nel vallone del Risagliardo (Pramollo, TO); sembra più probabile, in entrambi i casi, la sola presenza di coppelle e canaletti, il cui accostamento può avere evocato le figure citate.

I PERCORSI MATERIALI

Quanto a posizione, storia e geomorfologia, le particolari condizioni del nodo di Montjovet²⁶, che controlla strategicamente, in senso bidirezionale, l'intero territorio della valle d'Aosta (fig. 9), impongono di considerare una stretta relazione con i percorsi di viabilità. Siamo in corrispondenza del cambio di orientamento del percorso a gomito della Dora Baltea e del fondovalle valdostano che – a monte e lungo una direttrice da ovest ad est – proviene dalla piana di Aosta; proprio in quest'area si estendono per circa 3 km, sino alla località Le Bourg che ne segna il limite a valle, le cosiddette gole di Montjovet (fig. 10). Qui la Dora, costretta nell'imbuto formato dalle alte pareti rocciose, piega a sud-est, mantenendo sostanzialmente tale orientamento²⁷ sino ad Ivrea. Sino a due secoli e mezzo fa la chiusa di Montjovet rendeva obbligato il passaggio lungo il versante orografico sinistro, più in quota rispetto al fiume, impraticabile in corrispondenza delle forre; il percorso seguiva l'avvallamento che si distende tra le due emergenze rocciose di Saint-Germain²⁸ e Chenal²⁹, lungo l'antico tracciato già utilizzato dalla via consolare delle Gallie. Non a caso le due rocche furono fortificate a controllo della viabilità nel Medioevo tramite l'erezione dei due castelli omonimi, anche per la riscossione di pedaggi, che venivano a volte esatti con modalità illegittime. A questo proposito, tra i reggenti del castello di Saint-Germain, de Tillier cita tale “*Faidinus Dominus medietatis Montisjoveti*”; nella seconda metà del XIII secolo, a causa delle estorsioni e delle violenze praticate a danno dei viandanti, Filippo di Savoia prima tolse e poi restituì a Feidino la giurisdizione sul castello. Particolarmente significativo il testo dell'atto di sottomissione e fedeltà, anch'esso riportato da de Tillier, redatto nel 1274 in presenza di fideiussori ed espresso in perpetuo da Feidino a favore di Filippo di Savoia:

promitto insuper eidem Domino Comiti, me stratam seu caminum conservare, custodire et securam tenere posse meo, et in dicta strata per me vel per meos non offendere, nec alicui volenti offendere consentire (TILLIER DE 1882 – ed. a stampa del ms. del 1742 –, p. 56).

Il castello fu successivamente ceduto alla famiglia Challant nel 1295 e riacquistato dai Savoia nel 1438 da Amedeo VIII, che vi insediò una guarnigione, poi trasferita su decisione di Carlo Emanuele II al forte di Bard nel 1661, dando così avvio al degrado della fortezza (ZANOTTO 1980, 116). Per quanto riguarda la casaforte di Chenal, secondo quanto riportato in ZANOTTO 1980, p. 115, l'edificio è di costruzione non anteriore al XIII secolo. Un corpo più piccolo si erge all'interno del recinto murario, coronato da una torre quadrata di 6 m di lato, ora diruta, così come in parte l'intera costruzione. Alcuni accurati disegni a tratto, con ripresa a volo obliquo, sono pubblicati in CORNI 2008: mostrano realisticamente sia lo stato di fatto che una dettagliata ricostruzione.

Proprio in quest'area, dunque, si inerpicava la cosiddetta salita della Mongiovetta, il tratto più ripido tra Ivrea ed Aosta, tanto da costringere i passeggeri a scendere dalle diligenze per non affaticare troppo i cavalli da traino. Solo nel 1771, per l'intervento del sovrano Carlo Emanuele III, venne tracciato il percorso ricalcato dall'attuale SS26, tagliando la roccia in corrispondenza dei punti più difficili; l'opera è ricordata dalla lapide scolpita nella pietra, che reca l'iscrizione commemorativa³⁰, ben visibile ai giorni nostri da chi transita in auto, così come lo è, poco a monte, la sepoltura romana presso Champérioux³¹.

L'area di Montjovet è ancora oggi chiave di passaggio e punto strategico per il controllo delle comunicazioni tra pianura padana nord-occidentale, media valle d'Aosta e versante nord-alpino; per dimostrarlo è sufficiente osservare

²⁶ Tra i comuni valdostani Montjovet ha il territorio che racchiude il maggiore numero di frazioni, circa cinquanta. Diagnostico il toponimo, se si accetta il significato di “piccolo monte di Giove”; in cartografia cinquecentesca la località è definita come Monte Giovet o Montegiovetto. È universalmente noto come proprio a Giove (*Iuppiter Poeninus*), fosse dedicato in epoca romana il Gran San Bernardo, indicato nella *Tabula Peutingeriana* come *In summo Poenino*; si veda altresì la persistenza del toponimo Mont-Joux, *Mons Jovis*.

²⁷ Salvo considerare l'altro nodo o strettoia di Bard, dove si ritrova la presenza non solo di una fortificazione, ma anche di incisioni rupestri preistoriche, quali una figura di reticolato, assimilabile per i confronti con il Monte Bego (valle delle Meraviglie in particolare) alla serie delle topografiche antiche e un motivo a meandro, interpretato come una figura di imbarcazione (DAUDRY 2003, p. 320).

²⁸ Il cui castello, caratterizzato da un'alta torre centrale, prende nome dalla vicina parrocchia; “*son château s'élevait sur la croupe du roc appelé Montjovet, qui domine le grand chemin et qui a donné son nom au reste du mandement. On croit que ce sont les Romains qui en ont jeté les premiers fondements, et qu'ils lui ont donné le nom de Monsjovis à cause de quelque monument consacré en cet endroit au culte de cette divinité du paganisme*” (TILLIER DE 1882 – ed. a stampa del ms. del 1742 –, p. 54).

²⁹ Sull'area aveva anticamente giurisdizione la famiglia che portava “*le nom de Chenal. Son château, soit maison-forte, était posté sur un haut rocher tout à fait escarpé, du côté du levant; les masures en sont encore aujourd'hui sur pied, et connues sous le nom de Château-Neuf de Chenal. Il fut démantelé du temps des guerres de 1540 et autres suivantes, à cause du préjudice qu'il portait à celui de Montjovet*” (TILLIER DE 1882 – ed. a stampa del ms. del 1742 –, p. 53).

³⁰ “*CAROLI EMANUELIS III SARDINIAE REGIS P. F. INVICTI AUCTORITATE. INTENTATAM ROMANIS VIAM PER ASPERA MONTIS IOVIS IUGA AD FACILIOREM COMMERCIORUM ET THERMARUM USUM, MAGNIS IMPENSIS PATEFACTAM AUGUSTANI PERFECERUNT A. MDCCLXXI – REGNI XLII*”.

³¹ A seguito dei lavori di ampliamento del 1934 dell'attuale SS 26, vennero in luce i resti di un'edicola funeraria romana scolpita nella viva roccia, alla base della quale giace la parte inferiore di un sarcofago di sepoltura femminile (WIBLÉ 1997); da quanto rimane dell'iscrizione si può desumere una datazione gravitante attorno alla seconda metà del II – prima metà del III sec. d.C. (Wiblé com. pers.).

l'intrecciarsi delle vie di transito, strada, autostrada e ferrovia, tutte costrette dall'orografia a dipanarsi a stretto contatto lungo il versante orografico sinistro (fig. 10), salvo l'autostrada, che nella parte più a monte prosegue in galleria.

Prendendo in considerazione le comunicazioni con il versante transalpino, la posizione nodale dell'area di Montjovet e la geomorfologia del territorio valdostano suggeriscono *in primis* la scelta dei passi del Grande e Piccolo San Bernardo – l'*Alpis Graia* e l'*Alpis Poenina* di epoca romana – i più bassi quanto ad altimetria. Se però analizziamo la distribuzione spaziale dei due siti di arte rupestre³² oggetto del presente contributo, includendo altresì il punto di rinvenimento della lama lunga tipo Saint Michel nella Matteredal, è opportuno considerare per il Neolitico, periodo di *optimum climaticum* assoluto post-glaciale, anche il percorso lungo la Valtournenche e il valico attraverso il Colle del Teodulo³³. Nonostante l'elevatissima quota di 3316 m s.l.m., in occasione delle fasi climatiche più favorevoli tale via commerciale è sempre stata ben frequentata, anzi proprio su di essa si fondò nel tardo Medioevo, almeno in parte e in corrispondenza dell'*optimum climaticum* del basso medioevo – dagli ultimi decenni del XIII al terzo quarto del XIV sec. d.C. – la ricchezza della famiglia nobiliare dei conti di Challant, i quali ebbero in feudo, oltre ai vasti territori delle tre valli parallele di Gressoney, Ayas e Valtournenche anche i possedimenti di Montjovet e di Chenal, in questo secondo caso tramite matrimonio con l'ultima erede del "*seigneur Philippe de Montjovet de Chenal ou Chinal*" (TILLIER DE 1882 – ed. a stampa del ms. del 1742 –, p. 54). La cartografia cinquecentesca segna il Colle del Teodulo attraverso l'appellativo di *Mons Silvius*; nello stesso periodo la valle d'Ayas, nelle mappe d'oltralpe, è indicata come "*Krëmertal*", cioè "La valle dei mercanti", grazie altresì all'intraprendenza delle popolazioni *walser*. Il valico viene così descritto da Aegidius Tschudi, primo storico della Confederazione Elvetica, nella prima metà del '500, prima dell'inizio della *Piccola Era Glaciale* (PEG):

Silvius Mons, detto dai tedeschi *Der Gletscher* a causa della perenne distesa di neve e ghiaccio che si estende sulla sua parte sommitale, lunga circa 4 miglia italiane [ca. 7400 m, ndr] che mai si scioglie o sparisce, nel periodo estivo è sempre transitabile sia a cavallo che a piedi senza preoccupazioni (TSCHUDI, GALLATI 1767, p. 361)³⁴.

È evidente, all'epoca, la mancanza di crepacci nel ghiacciaio. Per i territori dei Savoia, esso costituì il percorso più diretto dai porti liguri e della pianura padana verso i centri commerciali di Friburgo, Berna e della valle del Reno e l'Europa centro-settentrionale (CERUTTI 1985, 2010) – mentre il Sempione e il Gottardo lo erano per i territori controllati dai Duchi di Milano – fino a quando la PEG o *pessimum climaticum*, sviluppatasi da metà '500 a metà '800³⁵, non ne impedì l'uso a seguito dell'allungamento del periodo di copertura nevosa e dell'estensione della glaciazione. La frequentazione del colle è altresì comprovata in epoca romana³⁶, repubblicana e imperiale, dal II sec. a.C. al IV d.C., come testimoniano i numerosi rinvenimenti di monete romane³⁷, conservate presso i musei di Zermatt, Briga e Aosta; la quantità delle monete ritrovate, che non può essere dovuta a smarrimenti casuali, indizia la probabile presenza presso la sommità di una area cerimoniale dove depositare gli oboli delle offerte propiziatorie dei viaggiatori, "*pro itu et reditu*", così come avveniva all'*Alpis Poenina*, area poi occultata e/o distrutta dalla copertura glaciale (*ibid.*).

Sulla base di tali condizioni, a seconda delle variazioni climatiche alle quali è particolarmente sensibile per l'alta quota delle sue zone montane, il territorio valdostano è passato più volte a svolgere in alternativa le funzioni di barriera o di cerniera tra area padano-mediterranea e regioni europee continentali. Il contributo iconico rupestre dei due ripari presentati ci sembra possa estendere tale assunto anche a fasi molto antiche, di V millennio a.C., e suscitare l'attenzione, per quanto riguarda i percorsi materiali ed ideologici connessi alla movimentazione dei manufatti e degli abbozzi in giada e affini – che vedrebbe proprio nelle asce inegalitarie uno strumento unificante per la circolazione dei beni e per gli scambi di rango e di prestigio dell'intera Europa occidentale – degli studi di

³² Ricordiamo, per le testimonianze iconografiche delle rocce incise di Chenal e *La Barma*, la pertinenza cronologica a partire dalla metà del V millennio a.C. – Neolitico Medio per CHN3-riparo e Rame 2 per CHN1-rocca – così come la suggerita presenza di figure di asce immancate a lama litica, caso unico in tutto il territorio alpino.

³³ In termini geomorfologici si tratta di una sella di confluenza glaciale, che forma una rilevante depressione dai pendii sommitali relativamente poco erti, 800 m metri più in basso rispetto all'altimetria media di 4000 m delle creste dell'area, che qui sono le più alte di tutte le Alpi (CERUTTI 1985). San Teodulo, primo vescovo della diocesi di Sion – che si estendeva anche alla Valtournenche e alla val d'Ayas – è il patrono delle comunità *walser*, al quale è stato dedicato il nome del valico (*Col de Saint-Théodule*, *Col du Théodule*, *Theodulpass*, *Theoduljoch* in *walser*), utilizzato da queste popolazioni per insediarsi nei territori della testata delle valli alpine a cavallo dello spartiacque.

³⁴ E prosegue altresì: "questa montagna è molto alta e separa i Seduni (Vallese superiore) dai Salassi (della valle d'Aosta). Al colle il percorso si biforca per scendere in val d'Aosta lungo due valli laterali, delle quali una, chiamata Val Tornenza, è sulla destra e scende direttamente sino all'abitato di Castellum, e l'altra, chiamata Val Aiaza, è situata a sinistra e porta a Eporedia (Livry)" (*ibid.*); si ipotizza che Tschudi salì al passo intorno al 1528 (MONTERIN 1937, p. 22).

³⁵ Causando l'abbassamento di circa 500-700 m dei limiti delle nevi perenni, dei pascoli e dei boschi.

³⁶ Altra fase climatica favorevolmente calda, seguita dal raffreddamento di V-VIII sec. d.C., causa non ultima delle cosiddette invasioni barbariche.

³⁷ Tra le quali le 54 dal 270 al 353 d.C. (imperatori Aureliano, Costantino II, Probo, Magnezio, Decezio) rinvenute il 24 agosto 1895 in un ripostiglio, 50 m sotto il rifugio del colle e lungo il versante italiano, protette da una sottile lastra di pietra e da una più pesante squadrata (WHYMPER 1906, pp. 3-4), probabile offerta votiva (RÖTHLISBERGER 1974, p. 27).

“archeologia del movimento” e della “*circulation des hommes et des biens dans les Alpes*”, in pieno accordo con il tema del presente colloquio, per il quale confidiamo aver fornito spunti utili alla discussione e soprattutto ad ulteriori approfondimenti.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ANATI E., CITTADINI T., DAUDRY D., PELLISSIER E. 1974, *La Barma: arte rupestre preistorica presso Val-tornenche*, BEPA, VI, pp. 31-46.
- ANATI E., DAUDRY D. 1971, *La roccia istoriata di Chenal - Nota preliminare*, BEPA, III, pp. 75-84.
- ARCÀ A. 1999, *Incisioni topografiche e paesaggi agricoli nell'arte rupestre della Valcamonica e del Monte Bego*, NAB, 7, Bergamo, pp. 207-234.
- ARCÀ A., DAUDRY D., FOSSATI A.E., MORELLO F., RAITERI L. 2014, *Il riparo inciso di Montjovet-Chenal (AO), seimila anni e più di iconica rupestre*, in DE MARINIS R.C. (a cura di), *Le manifestazioni del sacro e nella regione alpina e nella pianura padana, studi in memoria di Angelo Rampinelli Rota, Atti del Convegno, Brescia, Palazzo Broletto, 23-24 maggio 2014*, Brescia, pp. 27-66, DOI: 10.13140/2.1.4082.1444.
- ARCÀ A., DAUDRY D., FOSSATI A. E., MORELLO F., RAITERI L. 2015, *La parete incisa del riparo di Chenal (AO): i corredi di documentazione. Note introduttive e catalogo delle figure significative*, BEPAA, XXV-XXVI, pp. 63-116.
- BAROCELLI P. 1919, *Villeneuve: necropoli neolitica*, Notizie degli scavi di antichità comunicate alla R. Accademia dei Lincei per ordine di S.E. il Ministro della Pubblica Istruzione, a. 1918, fasc. 10, 11,12, pp. 253-257.
- BAROCELLI P. 1923, *Sepolcri neolitici di Montjovet e di Villeneuve in Val d'Aosta*, BPI, 43, 1, pp. 100-101.
- BÉRARD E. 1888, *Appendice aux antiquités romaines et du moyen âge dans la Vallée d'Aoste*, Atti della Società Piemontese di Archeologia e Belle Arti, vol. V, fasc. 2, 130, tav. IX-1.
- BORRELLO M.A. 2005, *Le conchiglie nella preistoria e nella protostoria*, Preistoria Alpina, suppl. 1 v. 40, pp. 19-42.
- CALDWELL D. 2013, *Le Visage gravé du Closeau 12 et ses implications. Nanteau-sur-Essonne (Seine-et-Marne)*, Art Rupestre (Bulletin du GERSAR), 64, pp. 37-46.
- CASINI S. 1994, *Bagnolo 1*, in *Le Pietre degli Dei*, pp. 174-176.
- CASSEN S. 2000, *La Forme d'une déesse*, in CASSEN S. (dir.), *Éléments d'architecture. Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan). Constructions et reconstructions dans le Néolithique Morbihannais. Propositions pour une lecture symbolique*, Chauvigny, pp. 657-681.
- CASSEN S. 2003, *Barnenez*, in BOGUCKI P., CRABTREE P.J. (eds.), *Ancient Europe 8000 B.C. to A.D. 1000: Encyclopedia of the Barbarian World*, vol. 1, New York, pp. 408-413.
- CASSEN S., LANOS P., DUFRESNE P., OBERLIN C., DELQUÉ-KOLIC E., LE GOFIC M. 2009, *Datations sur site (Table des Marchands, alignement du Grand Menhir, Er Grah) et modélisation chronologique du Néolithique morbihannais*, in CASSEN S. (ed.), *Autour de la Table. Explorations archéologiques et discours savants sur des architectures néolithiques à Locmariaquer, Morbihan*, Nantes, pp. 737-768.
- CASSEN S., LESCOPL., GRIMAUD V., CALDWELL D. 2014a, *Le rocher gravé de la Vallée aux Noirs. Buthiers (Seine-Et-Marne). Campagne 2013*, Art Rupestre (Bulletin du Gersar), 65, 25-37.
- CASSEN S., LESCOPL., GRIMAUD V., CALDWELL D. 2014b, *A discovery of exceptional Neolithic engravings in Buthiers, Seine-et-Marne, France*, *Antiquity Journal*, (online <http://journal.antiquity.ac.uk/projgall/cassen340>, accesso luglio 2016).
- CERUTTI A.E. 1985, *I grandi valichi valdostani in età medioevale alla luce delle moderne concezioni di climatologia*, *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 125, Les Alpes dans le temps et dans l'espace, pp. 79-90.
- CERUTTI A.E. 2010, *La frequentazione commerciale dei valichi alpini valdostani in età feudale*, in FANTONI R., SPOTORNO M. (a cura di), *La montagna attraversata: pellegrini, soldati e mercanti*, Atti del convegno di Bard 16-17 settembre 2006, pp. 69-72.
- CHAMBON P., MOINAT P. 2007, *Quel avenir pour les Chamblandes?*, in P. CHAMBON e P. MOINAT (dir.), *Les cistes de Chamblandes et la place des coffres dans les pratiques funéraires du Néolithique moyen occidental. Colloque international (Lausanne, 12-13 mai 2006). Lausanne et Paris*, Cahier d'archéologie romande 110 et Mémoire XLIII de la Société préhistorique française, pp. 9-12.

- CHEVALIER Y. 1972, *Les gravures du dolmen du Berceau (Saint-Piat, Eure-et-Loir)*, Bulletin de la Société préhistorique française. Comptes rendus des séances mensuelles, tome 69, n°7, pp. 200-205, DOI: 10.3406/bspf.1972.8587, (online http://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1972_num_69_7_8587, accesso luglio 2016)
- COISSON O. 1981, *Incisioni rupestri del versante italiano delle alpi Marittime e Cozie*, Ampurias (Barcelona), t. 43, pp. 79-95.
- CORNI F. 2008, *Segni di pietra, torri, castelli, manieri e residenze della Valle d'Aosta, disegni e osservazioni di Francesco Corni; saggi di Joseph-Gabriel Rivolin, Bruno Orlandoni*, Bard, pp. 54-55.
- COURTY G. 1910, *A propos d'une découverte récente de pétroglyphes néolithiques au pays chartrain*, L'Homme Préhistorique, pp. 33-39.
- DAMOUR A. 1881, *Nouvelles analyses sur la jadéite et sur quelques roches sodifères*, Bulletin de la Société Française de Minéralogie, 4, pp. 157-164.
- DAUDRY D. 1969, *Segnalazioni*, BEPA, numéro unique 1968-1969, pp. 222-226.
- DAUDRY D. 1974, *Activité de la Société de Recherches et d'Études préhistoriques alpines pendant l'année 1973*, BEPA, VI, 1973, pp. 205-210.
- DAUDRY D. 2003, *Le incisioni rupestri valdostane, il punto della situazione*, BEPAA, XIV, pp. 316-340.
- DAUDRY D. 2005, *Prima segnalazione del riparo sotto roccia di Montjovet*, BEPAA, XVI, 151-156.
- DÉCHELETTE J. 1912, *Découverte d'un menhir orné de figures a Saint-Micaud (Saône-et-Loire)*, Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France, huitième série, tome premier, pp. 1-13.
- DEVILLIERS C. 2005, *La dalle gravée de Rouville à Malesherbes (Loiret)*, Revue archéologique du Loiret, hors série n. 1, pp. 5-7.
- FEDELE F. 1973, *Préhistoire du Piémont et du Val d'Aoste: Précis topographique*, BEPA, V, pp. 5-47.
- FOSSATI A. 1994, *Ossimo 8*, in *Le Pietre degli Dei*, pp. 189-192.
- FRANCHI S. 1900, *Sopra alcuni giacimenti di rocce giadeitiche nelle Alpi occidentali e nell'Appennino ligure*, Bollettino del R. Comitato Geologico d'Italia, IV (1), 2, pp. 119-158.
- FRONTINI P. 1994, *Il masso Borno 1*, NAB, 2, Bergamo, pp. 67-77.
- FUMAGALLI S. 1955, *Crani neolitici di Villeneuve nella Valle d'Aosta*, Atti della Società italiana di Scienze naturali e del Museo Civico di Storia naturale in Milano, XCIV, pp. 105-144.
- GASTALDI B. 1876, *Frammenti di paleoetnologia italiana*, BPI, p. 76 e tav. VIII.
- LAGROST L. 1988, *Dolmens et menhirs de Bourgogne*, Archeologia / Préhistoire et Archéologie, 238, sept. 1988, pp. 52-59.
- LAGROST L., BUVOT P. 1998, *Menhirs de Bourgogne : L'art mégalithique bourguignon*, Montceau-les-Mines.
- Le pietre degli dei 1994. CASINI S. (coord. scient.), *Le pietre degli dei. Menhir e stele dell'età del Rame in Valcamonica e in Valtellina*, Bergamo.
- LE ROUZIC Z., KELLER C. 1910, *Locmariaquer: la Table des Marchands, ses signes sculptés et ceux de la pierre gravée du dolmen de Mane'-er-h'roëk*, Nancy.
- MEZZENA F. 1982, *Ricerche preistoriche e protostoriche in Valle d'Aosta. Risultati e prospettive*, in *Atti del Congresso sul Bimillenario della città di Aosta, Aosta 1975*, Bordighera, pp. 149-204.
- MEZZENA F. 1996, "Necropoli di Vollein", in VENTURINO GAMBARI M., POGGIANI KELLER R., MEZZENA F. (a cura di), *Guide archeologiche, Preistoria e protostoria in Italia, 8, Lombardia occidentale, Piemonte e Valle d'Aosta*, pp. 126-133.
- MEZZENA F. 1997, *La Valle d'Aosta nel Neolitico e nell'Eneolitico*, in A. REVEDIN (ed.), *Atti della XXXI riunione scientifica La Valle d'Aosta nel quadro della preistoria e protostoria dell'arco alpino centro-occidentale, Courmayeur, 2-5 giugno 1994*, IIPP, pp. 17-138.
- MOINAT P., BAUDAIS D., HONEGGER M., MARIETHOZ F. 2007, *De Bramois au Petit-Chasseur, une synthèse des pratiques funéraires en Valais central entre 4700 et 3800 av. J.-C.*, in P. CHAMBON e P. MOINAT (dir.), *Les cistes de Chamblandes et la place des coffres dans les pratiques funéraires du Néolithique moyen occidental. Colloque international (Lausanne, 12-13 mai 2006)*. Lausanne et Paris, Cahier d'archéologie romande 110 et Mémoire XLIII de la Société préhistorique française, pp. 297-308.
- MONTERIN U. 1937, *Il clima sulle Alpi ha mutato in epoca storica?*, Ricerche sulle variazioni storiche del clima italiano, 2, Bologna: C.N.R.

- PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.M., ERRERA M., CASSEN S., CROUTSCH C., KLASSEN L., ROSSY M., GARIBALDI P., ISETTI E., ROSSI G., DELCARO D. 2005, *Beigua, Monviso e Valais. All'origine delle grandi asce levigate di origine in Europa occidentale durante il V millennio*, RSP, LV, pp. 265-322.
- PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.M., ERRERA M., CASSEN S., CROUTSCH C., DUFRAISSE A., GAUTHIER E., ROSSY M. 2007, *Les carrières néolithiques du Mont Viso (Piémont, Italie). Chronologie et conditions d'exploitation*, BEPAA, XVIII, pp. 168-188.
- PÉTREQUIN P., SHERIDAN A., CASSEN S., ERRERA M., GAUTHIER E., KLASSEN L., LE AUX N., PAILLER Y., PÉTREQUIN A.M., ROSSY M. 2011, *Eclogite or jadeitite: The two colours involved in the transfer of alpine axeheads in western Europe*, in DAVIS V., EDMONDS M. (eds.), *Stone Axe Studies III*, Oxford, pp. 55-82.
- PÉTREQUIN P., S. CASSEN, E. GAUTHIER, L. KLASSEN, Y. PAILLER E A. SHERIDAN 2012, *Typologie, chronologie et répartition des grandes haches alpines en Europe occidentale*, in PÉTREQUIN P., S. CASSEN, M. ERRERA, L. KLASSEN, A. SHERIDAN E A.M. PÉTREQUIN (dir.) *JADE, Grandes haches alpines du Néolithique européen. Ve et IVe millénaires av. J.-C.*, t. 1, Charenton-le-Pont, 574-727.
- PIGORINI L. 1888, *Ornamenti di conchiglie rinvenuti in antiche tombe in Val d'Aosta*, BPI, a. XIV, n. 7 e 8, pp. 109-117.
- REBER B. 1912, *Les Gravures cruciformes sur les Monuments préhistoriques*, Bulletin de la Société préhistorique de France, tome 9, n. 4, pp. 264-278.
- RIZZO G.E. 1910, *Sepolcri neolitici di Montjovet*, Atti dell'Accademia delle Scienze di Torino, XLV, 1909-1910, pp. 830-842, 4 foto.
- RÖTHLISBERGER F. 1974, *Etude des variations climatiques d'après l'histoire des cols glaciaires. Le col d'Hérens*, Bollettino Comitato Glaciologico Italiano II, 22, pp. 9-34.
- RUGGIERO M.G., POGGIANI KELLER R. (a cura di) 2014, *Il Progetto "Monitoraggio e buone pratiche di tutela del patrimonio del sito UNESCO n. 94 Arte rupestre della Valle Camonica"*, *Legge 20 febbraio 2006, n. 77, E.F. 2010*, Bergamo.
- SAUTER M.R. 1978, *Une hache bretonne néolithique sur le chemin du Théodule (Zermatt, Valais)*, Vallesia : bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, des Musées de Valère et de la Majorie, pp.1-16.
- SHEE TWOHIG E. 1981, *The megalithic art of Western Europe*, Oxford.
- TARRÊTE, J. 2001, *La dalle gravée du monument mégalithique de l'Ouche de Beauce à Maise (Essonne)*, in C.T. LE ROUX (ed.), *Du monde des chasseurs à celui des métallurgistes. Hommage scientifique à la mémoire de Jean L'Helgouac'h et mélanges offerts à Jacques Briard*, Revue archéologique de l'Ouest, supplément 9, 149-54.
- THIRAUT E. 2001, *Production, diffusion et usage des haches néolithiques dans les Alpes occidentales et le bassin du Rhône*, thèse de doctorat, Université de Lyon.
- TILLIER DE J.B. 1882, *Historique de la Vallée d'Aoste, manuscrit inédit de l'an 1742, des seigneuries*, Aosta [ed. a stampa del manoscritto inedito del 1742 di J.-B. de Tillier, *secrétaire des états du Duché d'Aoste*, "texte revu et annoté par le prof. Sylvain Lucat, secrétaire de la Ville d'Aoste"].
- TSCHUDI Æ., GALLATI J.J. 1767 [redazione del manoscritto c. 1571], *Haupt-Schlüssel zu zerschiedenen Alterthumen, oder gründliche- so wohl Historische- als Topographische Beschreibung von dem Ursprung-Landmarchen- Alten Namen- und Mutter-Sprachen Galliae Comatae, auch aller darinnen theils gelegenen, theils benachbarten, und von daher entsprossenen Land- und Völkerschaften...*, Costanz: Betz.
- VAN BERG P.L. 1996, *Mégalithisme et organisation de l'espace. Art, architecture et traditions religieuses*, Bulletin de la Société Préhistorique Française, tome 93, n. 3, pp. 353-365.
- VORUZ J.L. 1992, *Hommes et Dieux du Néolithique : les statues-menhirs d'Yverdon*, Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte – Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie, 75, pp. 37-64.
- WHYMPER E. 1906, *The Valley of Zermatt and the Matterhorn, a Guide*, London: John Murry.
- WIBLÉ F. 1997, *Note sur l'inscription du sarcophage de Champérioux*, BEPAA, VII-VIII, 1996-1997, 27-30.
- ZANOTTO A. 1980, *Castelli valdostani*, Aosta.



Fig. 1 - Chenal (Montjovet, AO), la parete incisa del riparo, esame a luce radente; nei riquadri sono evidenziate alcune figure mascheriformi (foto S.Va.P.A., rilievo Le Orme dell'Uomo – Dipartimento Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Regione Autonoma Valle d'Aosta).

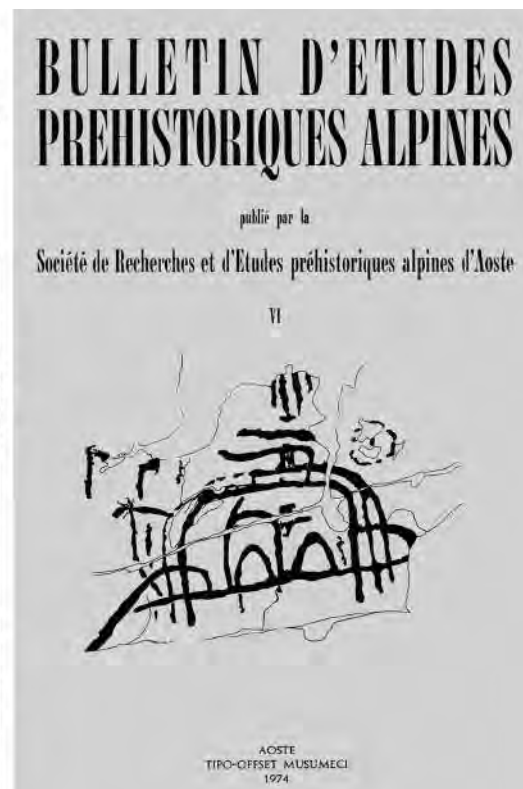


Fig. 2 - La Barma (Valtournenche, AO), il riparo a fianco del sentiero e la copertina del BEPA n. VI del 1974, con il rilievo dell'incisione a mascherone, altresì logo della S.Va.P.A.

1		5		9		MOTIFS 1 Cupmark 2 U motif 3 Yoke 4 Crook 5 Cross 6 Angle 7 7 Axe-triangular blade 8 Hafted axe 9 Mané Rutual type axe 10 Buckler 11 Wavy lines
2		6		10		
3		7		11		
4		8				

Fig. 3 - La tabella di classificazione dell'arte megalitica bretone elaborata da Elizabeth Shee Twohigh (da SHEE TWOHIGH 1981).

Tavola confronti AOS.CHN003 – arte megalitica bretone

Motivi a "scudetto"	 B21 C13	 Bamenez corallo J (da Shee Twohigh 1981 e foto AA)		 Ile Longue (da Shee Twohigh 1981)	
Figure apicate	 B112	 Ile Longue - Larmor-Baden (da Shee Twohigh 1981)		 Menhir di Massy (Bourgogne, da Lagrost 1989)	
Motivi a "giogo" e a "U"	 B118 E21 C7 C8 C6	 Orme dell'Uomo 2014 - Figura non in scala	 Bamenez camera A (da Shee Twohigh 1981)		 Mané Lud, Locmariaquer (foto AA)
Linee ondeggianti	 C1	 Menhir aux serpents, Terre du Manio - Carnac (da Shee Twohigh 1981)		 Menhir aux serpents, Terre du Manio - Carnac (da Shee Twohigh 1981)	

Fig. 4 - Confronto fra gli elementi figurativi del riparo inciso di Chenal e del megalitismo bretone (elab. AA; rilievi CHN003 Le Orme dell'Uomo – Dipartimento Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Regione Autonoma Valle d'Aosta).

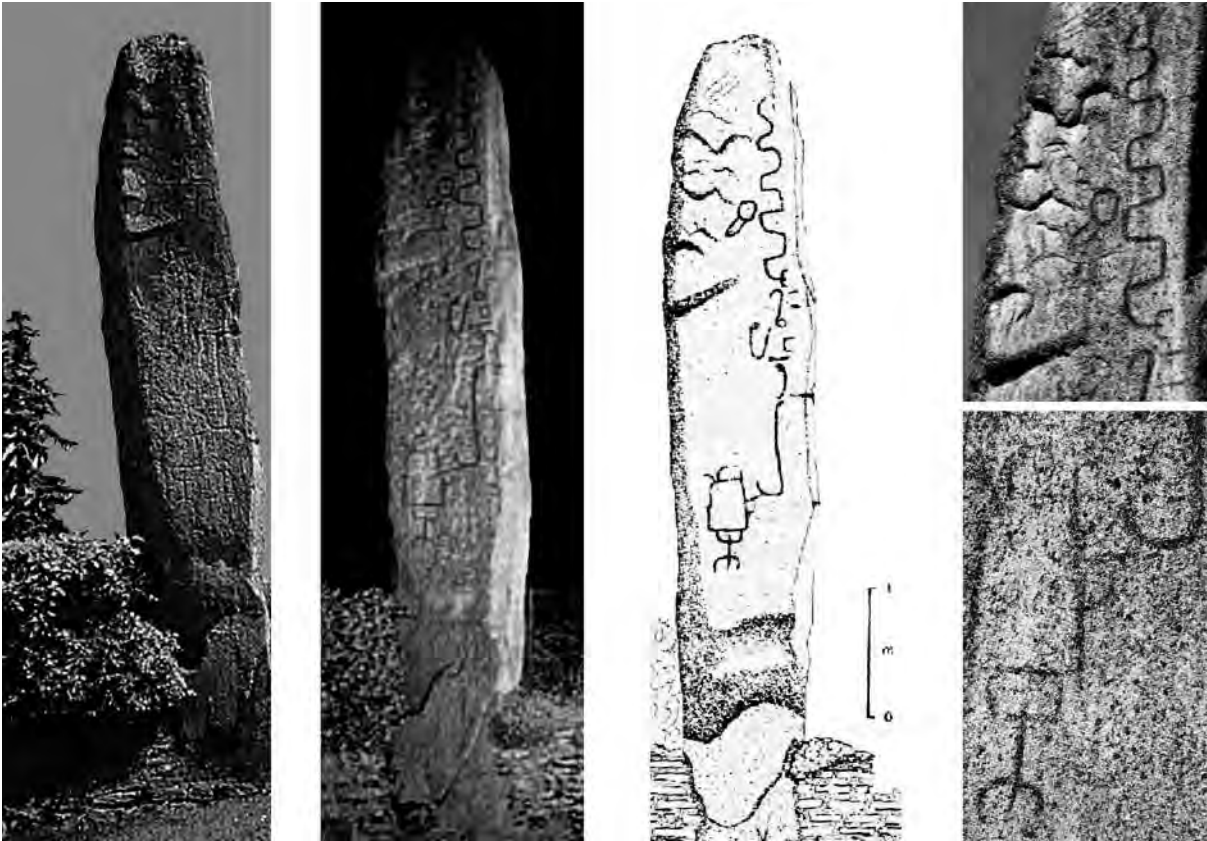


Fig. 5 - Saint Micaud, la Pierre aux Fées (Saône-et-Loire – F): ripresa generale, a luce radente, disegno e dettagli del menhir inciso (da LAGROST 1988 e LAGROST, BUVOT 1998); nella metà inferiore il motivo iconografico comune all'iconografia del megalitismo bretone, presente anche sulla roccia del riparo di Chenal.

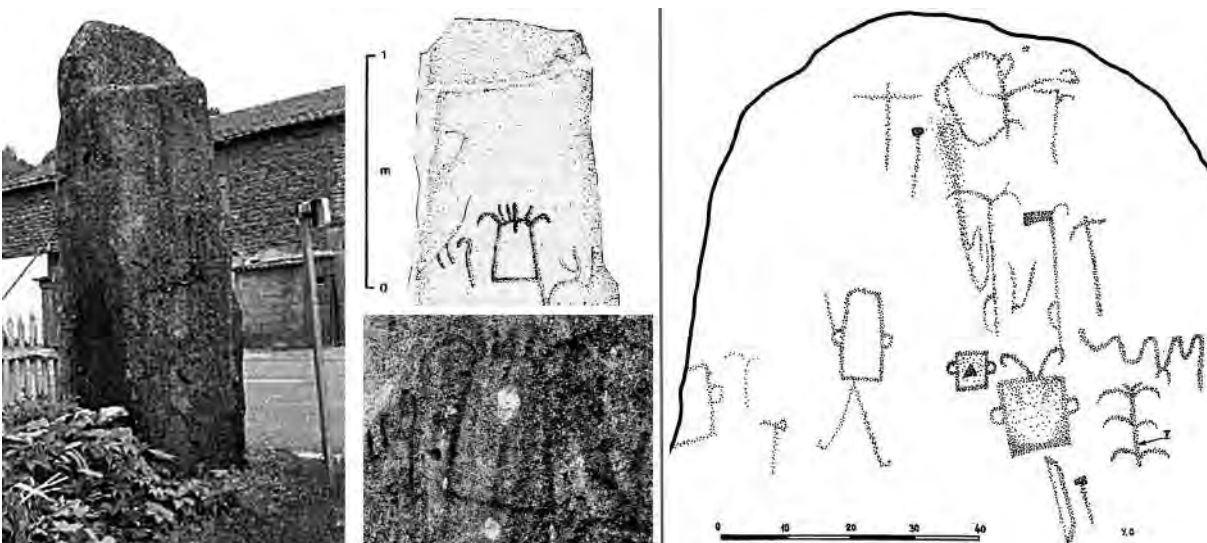


Fig. 6 - Prime due immagini a sinistra: Massy, les Ublaies (Saône-et-Loire – F), ripresa generale, disegno e dettagli del menhir inciso (da LAGROST, BUVOT 1998); a destra: disegno degli elementi iconografici incisi sulla parete decorata dell'ortostato I del dolmen di Le Berceau a Saint-Piat (Eure-et-Loir – F; da CHEVALIER 1972, p. 202). In entrambi i siti si ritrova il cosiddetto idole-écusson, o mascheriforme, presente anche sulla roccia del riparo di Chenal.

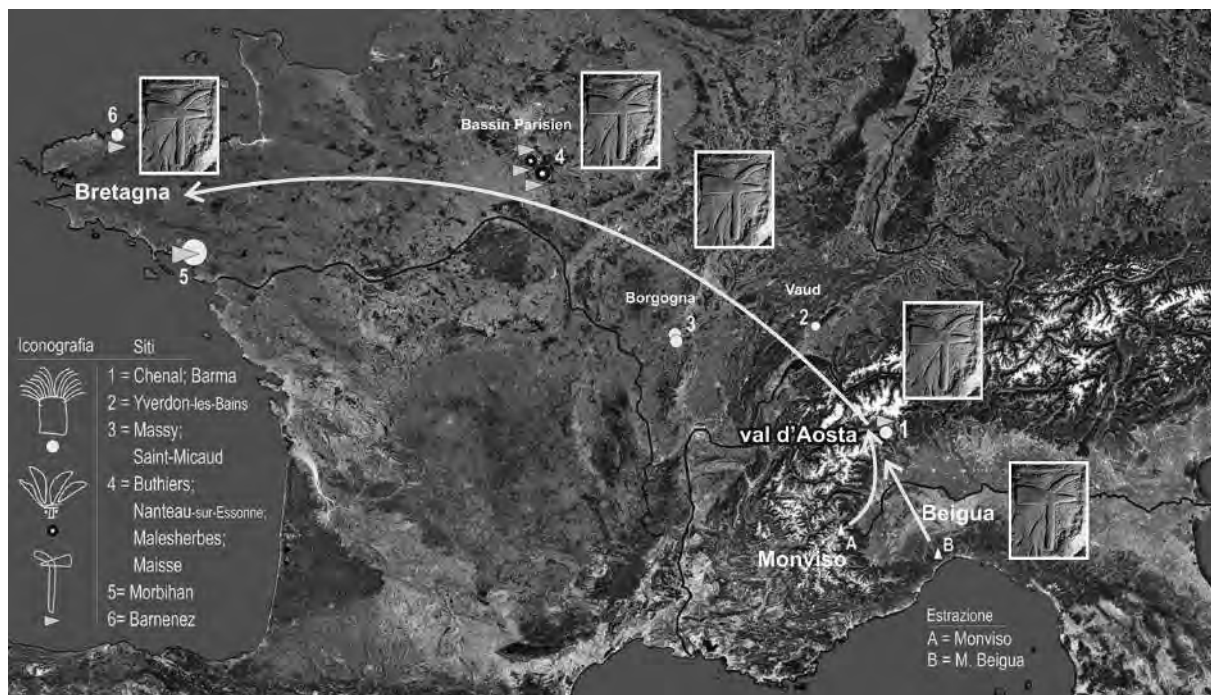


Fig. 7 - Percorso iconografico virtuale di collegamento tra i vari siti di arte rupestre con figure mascheriformi – la cui localizzazione è evidenziata graficamente tramite un pallino – e con figure di ascia a lama litica, la cui posizione è indicata dai triangoli (elaborazione AA).

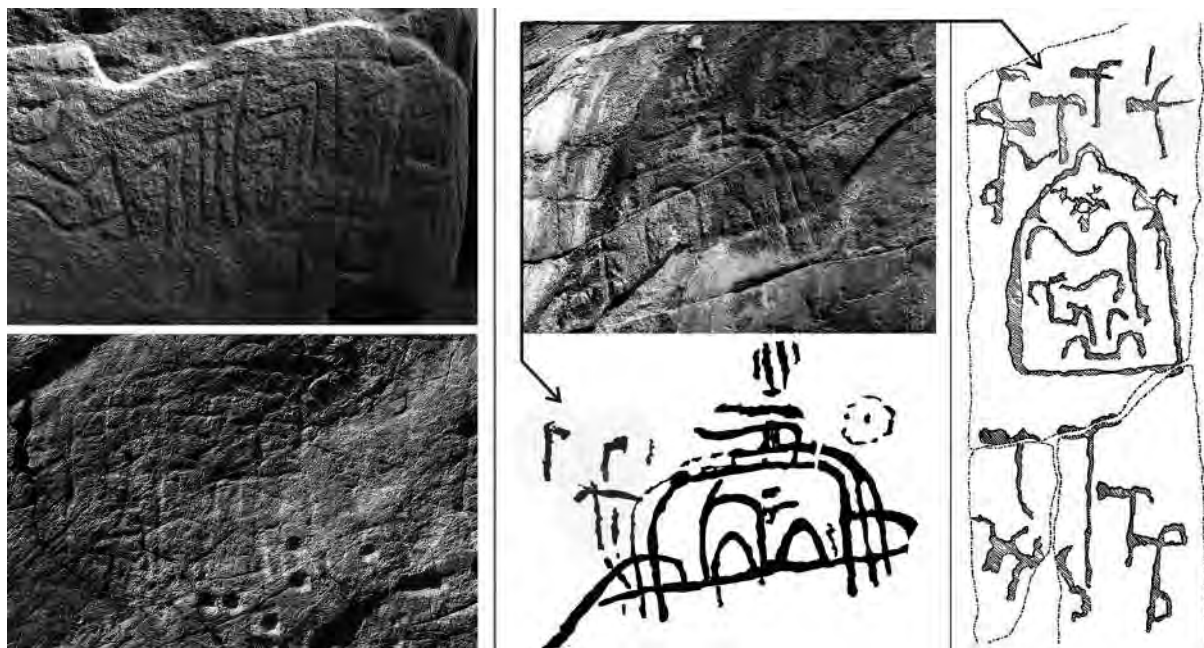


Fig. 8 - A sinistra: confronto tra un settore inciso della prima roccia di Chenal (coacervo di asce?) e la stele II con figure di asce litiche dalla tomba orientale del tumulo di Mané Kerioned (Carnac, Bretagna, calco al Museo di Preistoria di Carnac; foto AA); a destra: confronto tra il cosiddetto “mascherone” di La Barma in Valtournenche (foto D. Daudry; rilievo da ANATI et al. 1974) e la stele del tumulo di Mané-er-Hroek a Locmariaquer in Bretagna (a destra, rilievo da DAVY DE CUSSE 1865).



Fig. 9 - Il sito di Montjovet Chenal domina un ampio tratto della Valle d'Aosta: a sinistra panorama verso sud-est, a destra verso ovest (foto AA e AEF).



Fig. 10 - A sinistra, le gole della Dora presso Montjovet (foto TITO TITOK – Panoramio); a destra il percorso obbligato delle odierne grandi vie di comunicazione (foto da www.naturaosta.it).

CULTE DES DEFUNTS ET MEGALITHISME ENTRE PIEMONTE ET FRANCE MERIDIONALE.
LA CIRCULATION DE MODELES STRUCTURELS ET CULTUELS
DANS L'EUROPE DE L'AGE DU CUIVRE¹

NEVA CHIARENZA²

Cet article prend l'amorce de deux sépultures collectives dans le territoire d'Alba, en Piémont sud-oriental, livrées dans la partie sud-occidentale de la ville. A l'époque de leur édification la zone était une plaine alluviale à peine pédogenisée, à la limite d'un ancien lit du Tanaro (Venturino Gambari *et al.* 1999). Les deux découvertes, survenues en des circonstances bien différentes, ne sont pas des témoignages isolées: dans la partie méridionale de la ville, les terrasses du Cherasca, affluent du Tanaro, ont livré beaucoup d'attestations archéologiques; bien documentée, la phase de l'âge du Cuivre témoigne de contacts plus ou moins éloignés, reconnaissables dans les productions céramiques du reste du Piémont, de la Ligurie, de l'Emilie Romagne, de la Lombardie et de la Vénétie. En plus, une datation au radiocarbone a été obtenue sur une structure de combustion dans le sondage "Cooperativa dei Lavoratori" (fig. 1, C), donnant 3011-2573 cal BC (GX – 20650: 4210±80 BP) (Venturino Gambari 1995, Venturino Gambari et Giaretti 1995).

SÉPULTURE DE VIA TEODORO BUBBIO (fig. 1, B)

Cette tombe est mise à jour en 1973, hors de toute méthodologie scientifique; les données relatives à la découverte ne comptent que les observations des découvreurs, une brève relation et une sommaire documentation photographique.

La sépulture se trouvait à 1,30 environ au dessous du niveau actuel, dans la coupe d'un ancien front de taille. La relation décrit un pavée à peu près circulaire (2 m de diamètre) en dalles, creusé dans le sol pour 30 cm environ et entouré par des pierres verticales et par un petit mur. Des ossements humains gisaient sur le fond, couverts par des pierres plus petites; ils appartiennent à un minimum de 15 individus (masculins et féminins), dont 12 adultes et 3 dans l'âge évolutif; leurs caractéristiques physiques semblent indiquer leur appartenance au même nucléus familiale. Les restes, sans aucune connexion anatomique, paraissaient concentrés en direction nord-sud (Merlo *et al.* 2003).

Une datation au radiocarbone a été obtenue sur un fragment d'omoplate (OZE785): 4450±156 BP, cal. 2σ 3631-2697 BC (95.4 %).

En proximité des os, mais non mélangés avec eux, il y avait deux vases en pâte rudimentaire, dont la forme, peu caractérisée, trouve quand-même des comparaisons dans les contextes de l'âge du Cuivre italien, tels que Monte Covolo et Spilamberto. A la même chronologie semble remonter une pointe en os à tranchant oblique, récupérée avec les tessons (fig. 2): d'analogues exemplaires viennent des Arene Candide (Bernabò Brea 1946, tav. LX, 2) et des tombes de la culture Rinaldone, qui datent du IV^e millénaire av. J.-C. (Silvestrini, Pignocchi 1997, fig. 9, 3-5, 353-354; *Museo Archeologico delle Marche* 2002, tav. XI, b, 23, fig. b).

SÉPULTURE DE CORSO EUROPA (PAPILLON) (fig. 1, A)

Livrée en 1997 durant les travaux d'édification du bâtiment résidentiel "Papillon", la sépulture a été fouillée de façon strictement archéologique. En plus, en raison de son importance mais dans l'impossibilité de la conserver sur place, elle a été démontée et rebâtie dans le Musée d'Alba, ce qui a donné l'occasion d'une analyse supplémentaire sur la technique et les phases de sa construction.

¹ On parle ici d'âge du Cuivre, en suivant la chronologie italienne, pour indiquer la période entre 3600 et 2500 cal BC environ, alors que le Néolithique final indique la phase des cultures Chassey et Lagozza.

² Soprintendenza Archeologia della Liguria – via Balbi 10 – GENOVA – neva.chiarenza@beniculturali.it.

Le monument a été préparé en excavant une fosse ovale (4,65x4,05 m) dans laquelle on a creusé une cuvette rectangulaire (2,20x1,30 m) peu profonde. Des dalles verticales ont été calées à contourner cette chambre rectangulaire, puis un pavé en grandes dalles a été mis en œuvre, s'appuyant aux pierres fichées. Un mur an anneau a été créé tout au tour de la cuvette, dans la fosse ovale: il se compose de neuf niveaux de grandes dalles, où l'attention des constructeurs semble se concentrer sur les parties superficielles et sur la face interne, donnant sur la chambre, alors que la texture apparaît plutôt casuelle au fur et à mesure qu'on procède vers l'extérieur et vers la base (fig. 3).

En considération de la continuité de toute la structure, du mur comme des dalles verticales internes, il paraît évident qu'aucune entrée n'est conçue dans ce projet (Venturino Gambari *et al.* 2011, pp. 14-18; Chiarenza et Venturino Gambari 2013, pp. 395-397).

Les os humains décelés au moment de la fouille étaient posés à même le sol, directement sur les dalles du pavement; quelques fragments ont été récupérés aussi entre les dalles de la base du mur donnant sur la chambre. Dans cet ensemble, où aucune connexion anatomique n'a été repérée, l'analyse anthropologique a reconnu au moins 10 individus, dont 4 adultes au minimum. L'échantillon paraît significatif: il y a une surreprésentation de parties du squelette, tels que les os du crâne, d'omoplate et du bassin, suggérant qu'une sélection puisse avoir été appliquée avant l'ensevelissement (Venturino Gambari *et al.* 2011, pp. 24-30; Micheletti Cremasco *et al.* 2011).

Presque tous les restes gisaient dans une couche de limon sableux verdâtre, peu développée, que les données de micromorphologie en lame mince indiquent comme le résultat d'un écoulement de sédiments fins mixtes à l'eau dans un espace vide. Cette couche paraît uniforme et ne montre pas de stigmates de bouleversement: il s'agit donc d'une formation unique et continue dans le temps. Cela indique qu'il n'y a pas eu d'accès répétés dans cette ambiance et donc que l'introduction de tous les défunts dans la chambre est effectuée au moment donné, ce qui est en accord avec les caractéristiques structurelles du monument.

Juste au dessus de ce niveau il y avait une couche de terrain mélangé à des dalles, dont la pédogénisation est identique aux environs externes de la tombe: cette donnée, ainsi que la composition, indiquent qu'il s'agit d'un effondrement à reconduire à la couverture de la tombe même. On peut penser alors qu'un plancher en bois soit mis en œuvre pour soutenir un petit tertre tout en assurant la conservation de la chambre. Entre les pierres récupérées dans cette couche on comptait aussi un grand galet, tout à fait différent des dalles choisies pour la structure: la forme en poire est compatible avec un signe mis au dessus de la sépulture.

Sur la base des analyses sur le sédiment et sur les évidences archéologiques, l'affaissement a dû se produire en conséquence d'une effraction pratiquée peu après la fermeture du monument. Le passage du voleur nous laisse peu d'objets d'accompagnement, une «déchirure» dans l'angle occidentale du mur, mais aucune trace dans le sédiment écoulé. Il est bien difficile de dire si les restes humains en soient de quelques façon déplacés, en raison des dommages produits par l'écroulement du tertre (Venturino Gambari *et al.* 2011, pp. 18-19; Chiarenza et Venturino Gambari 2013, pp. 397-398).

Des datations au radiocarbone ont été obtenues sur tous les fragments osseux déterminables (Venturino Gambari *et al.* 2011, tab. 1)³; les résultats semblent indiquer que les os qui auraient été sélectionnés pour être posés dans le monument viennent de sépultures à inhumation plus anciennes, datant du passage Néolithique récent/âge des Métaux (crâne 11/20, OZE027: 4762±53 BP, cal. 2σ: 3647-3377 BC) jusqu'à une phase évoluée de l'âge du Cuivre (fémur 36/82, OZF828: 4342±35 BP, cal. 2σ: 3082-2894 BC). De surcroît, la date la plus récente se pose en *terminus post quem* pour la déposition des restes humains et la fermeture du tombeau tout en suggérant que le rite lié à cette sépulture puisse s'être déroulé à un moment avancé de l'âge du Cuivre (début du III^e millénaire BC), une hypothèse confortée par le peu d'objets récupérés dans l'argile qui liait les pierres de la base du mur: il s'agit d'un poinçon en os, de quelques petits fragments de cuivre et de deux tessons en pâte rudimentaire avec perforations au-dessous du bord (fig. 4); ce type de céramique est très bien documenté dans l'Italie nord-occidentale pendant l'âge du Cuivre (Gambari et Venturino Gambari 1985-86).

La proximité du monument dit de Papillon à la sépulture de via Teodoro Bubbio ainsi que la superposition des datations au radiocarbone et la cohérence culturelle des objets livrés plaide pour une interprétation univoque des deux découvertes. Les caractéristiques structurelles de via Teodoro Bubbio, à peu près envisageables en raison des circonstances de la découverte et de la mauvaise conservation générale, s'accordent bien avec les évidences analysées en Corso Europa. Il reste à comprendre si les deux monuments faisaient partie d'un complexe plus développé et s'ils se reliaient avec les vestiges de fréquentation étudiés dans la zone sud-ouest de Alba.

³ Toute calibration des dates a été obtenue avec oxCal 4.1, suivant IntCal13, (Bronk Ramsey 2009).

COMPARAISONS: LES STRUCTURES

Les observations issues essentiellement du monument mégalithique de Papillon insèrent les deux monuments d'Alba dans le cadre de l'architecture funéraire qui marque le sud de l'Europe de la fin du Néolithique à l'âge des Métaux, se caractérisant par des structures en pierres ayant requis de toute évidence un considérable engagement de la communauté pour le projet ainsi que pour le bâtiment.

L'exemple du complexe monumental d'Aoste est sans doute le plus proche du point de vue géographique, et notamment la troisième phase de sa fréquentation, datée du 2300 au 2000 av. J.C., soulève d'intéressants parallélismes. Entre les sept sépultures édifiées à ce moment, il faut citer ici la tombe IV, qui se compose d'une clôture en pierre sèche de 7,5 m de diamètre, délimitant un espace à peu près quadrangulaire avec une fosse rectangulaire plutôt allongée (presque 3 m de long pour 1 m de large) revêtue de dalles (De Marinis 1995, p. 214; Mezzena 1997). Mezzena suppose que la structure était originellement une tour cylindrique ou conique; un seul défunt a été placé dans la chambre, évidemment en raison de son importance sociale. Aucun accès n'est envisageable.

La pierre sèche caractérise aussi les plateformes des tombes II (en triangle) et V (en demi-cercle): chacune des deux structures conserve les vestiges d'un couloir et d'une entrée et englobe une chambre composée par de grandes dalles abritant plusieurs ensevelis (Mezzena 1997)⁴. Des aspects rappelant les monuments d'Alba se combinent donc à d'autres tout à fait différents. Ainsi, la structure circulaire sans embouchure ne compte qu'un seul personnage et la cuvette accueillant cet enseveli n'occupe que la partie centrale de la chambre, alors que les tumulus à sépulture collective se composent d'éléments architecturaux non complètement comparables à l'évidence piémontaise; il convient quand-même souligner que toutes les septes tombes d'Aoste diffèrent les unes des autres sans qu'aucun modèle ne puisse être reconnu (Mezzena 1997).

Dans le répertoire du Midi Français, la comparaison avec la Côte-d'Azur semble la plus significative. Autour de Saint-Vallier et de Saint-Cézaire-sur-Siagne des regroupements de tombes en bloc, dites *tholoi*, semblent poursuivre et de quelques façon réinterpréter la pratique des dolmens. Dans ces structures, circulaires (Mauvins sud) ou quadrangulaires (Le Puades), les chambres sont souvent fermées, sans aucune embouchure. Le diamètre du tertre varie de 6 à 12 m, nous donnant donc l'attestation de monuments moins étendus (Guilaine 2006, 265). Au jour d'aujourd'hui la tombe de la Lauve à Salerne (Var) paraît l'exemple le plus proche des tombes d'Alba: sa chambre circulaire en pierre sèche n'a pas d'entrée et se développe dans une cuvette apparemment creusée dans le terrain; un tertre s'élargit tout autour d'elle, d'un diamètre de 7 m environ, comptant de trois à cinq niveaux de pierres, avec un parement interne très régulier. Aucun liant n'a été pourtant relevé dans le mur. Une couverture en *tholos*, obtenue par l'encorbellement des murs, a été évoqué partant du témoignage de structures mieux conservées (Beyneix 2003, 136-137; Guilaine 2006, 265).

L'utilisation de la pierre sèche est d'ailleurs documentée dans la plupart des dolmens de la Provence et de la Languedoc orientale, où quand-même rien que les couloirs et le parement externe du tertre, normalement circulaire, ne présentent cette technique. En plus, la présence du couloir même semble relever d'une autre conception du monument, puisque cet accès s'amorce sur le tertre et conduit jusqu'à une véritable porte qui marque de façon emphatique l'entrée de la chambre funéraire (Guilaine 2006, 263-264; Sauzade 1989). Les mêmes observations pourraient se proposer pour le Dolmen du Lamalou et pour celui des Feuilles à Rouet, où la pierre sèche a été employée pour bâtir l'antichambre entre couloir et porte (Guilaine 2006, 264) et pour les dolmens à composition mixte qui se trouvent dans la région comprise entre la Côte d'Azur et le Minervois: ici la pierre sèche est adoptée pour les parois latérales, légèrement encorbellées, alors que la couverture et la porte sont définies par des dalles (Guilaine 2006, 265).

L'exemple du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse), décelé en 1994 et implanté dans la plaine alluviale de Marican, près du cours du Calavon dans le Lubéron, est pertinent en raison de la qualité de sa conservation et de la série d'analyses dont il a fait l'objet durant et après la fouille. Les données qui en résultent dessinent une situation facilement comparable, mettant en évidence les différences de conception par rapport à Alba et quelques détails structuraux assez proches (voir plus bas pour le rite funéraire).

Ce monument se compose d'un tertre circulaire de 14 m de diamètre entouré par une double rangée de grosses dalles fichées dans le sol et dont le remblai est protégé par d'autres dalles: ici donc le soin de la construction ne passe pas sur l'aspect externe du monument; la présence d'un couloir et d'une porte bien marquée indique une liaison intérieur/extérieur tout à fait absent dans le monument piémontais, mais usuel dans les dolmens de ce type. Par contre, le soin scientifique de la fouille a permis d'avérer que la chambre a été placée dans une fosse d'une quarantaine de centimètres de profondeur, excavée dans un dépôt d'alluvions; la pièce est rectangulaire (1,40x2,40 m); délimitée par des dalles fichées dans le sol et pavée par des dalles mises à plat. La technique de la pierre sèche

⁴Nous remercions Philippe Curdy pour cette référence.

est employée pur remplir les vides entre les éléments majeurs (Bizot, Sauzade 2014, pp. 4-5). Il est intéressant de souligner que le tumulus se compose ici de terrain, caché en partie par un revêtement lithique, et qu'il posait sur la couverture en dalles de la chambre, selon un modèle évidemment fréquent mais non univoque et qui dans le cas de l'Ubac a pu être étudié grâce à l'extraordinaire état de conservation du dolmen.

Un soubassement de la chambre est témoigné aussi dans les *tholos* de la Péninsule Ibérique, dans la région de Séville (Espagne) et à Reguengos de Monsaraz (Alentejo, Portugal); ces fosses circulaires sont le plus souvent revêtues de dalles qui leur donnent un aspect assez proche de celui des chambres funéraires d'Alba (surtout de via Teodoro Bubbio); ces monuments aboutissent toutefois en un couloir (Séville: García Sanjuan *et al.* 2006) ou ils sont accrochés aux couloirs des dolmens en orthostates plus anciens et s'articulent spécifiquement avec ces monuments (Alentejo: Gonçalves 2014).

COMPARAISONS: LE RITE

Jusqu'ici on n'a pris en compte la structure de ces monuments que pour son aspect final, statique de quelque façon; mais chaque tombeau est le résultat d'un processus idéologique, d'une conception cosmologique et/ou sociale partagée et affirmée par la communauté d'appartenance; l'organisation de l'espace interne et externe, de l'architecture et de l'environnement naturel ou civilisé, de la vie et de la mort constitue une structure mentale avant que physique (Robin 2014, pp. 3-4).

Comme l'on a observé, le site d'Aoste comprend des sépultures collectives, pour lesquelles Mezzena suppose une fréquentation répétée dans le temps, finalisée à recueillir les membres d'une même famille, vraisemblablement dominante ou de toute façon réputée (Mezzena 1997). D'ici évidemment la nécessité d'une entrée marquée structurellement aussi bien que symboliquement: du point de vue fonctionnel elle devait permettre l'ensevelissement réitéré, du côté rituel elle représentait le passage de la vie à la mort, du monde des vivants à celui des morts. La seule tombe complètement fermée est évidemment celle qui n'accueillit qu'un seul corps (tombe IV), aucun retour n'étant prévu à l'intérieur de la chambre.

Les dolmens français donnent un très riche inventaire de structures avec un nombre remarquable d'individus; par contre, les données anthropologiques demeurent insuffisantes, en raison de dépôts troublés, violés ou fouillés il y a longtemps hors des règles scientifiques, sans observations ni analyses sur le contexte (Guilaine 2006, 275-276). Cependant le décompte des os a permis d'estimer le nombre souvent impressionnant d'individus en sépulture primaire ou secondaire; voire la coexistence des deux phases de déposition a été observée dans quelques cas. La présence de mobilier d'accompagnement qui date de périodes différentes entre IV et II millénaire BC documente généralement l'utilisation perpétuée de ces monuments, avec l'introduction réitérée de défunts ou d'os venant d'autre sépultures (Sauzade 1989; Guilaine 2006).

Le dolmen 1 des Cudières, à Joucques (couloir et chambre rectangulaire, bâtis en dalles calcaires) a livré les os de plus de 100 individus. De nombreuses connexions anatomiques suggèrent la présence de quelques sépultures primaires, mais les amoncellements d'os et notamment 6 crânes regroupés sur le pavement démontrent que de temps en temps des manipulations des restes humains ont été pratiquées. Un ensemble de calvaires était aussi dans le dolmen de La Blaque, à Aix-en-Provence, auxquels beaucoup d'os d'enfant s'ajoutaient (Sauzade 1989).

Encore une fois la fouille strictement scientifique du dolmen de l'Ubac à Goult donne des éléments de réflexion. La chambre contenait au moins 42 individus, les deux sexes étant presque également représentés. L'étude des sédiments a mis en évidence l'existence de quatre phases d'utilisation: la première (datation au radiocarbone: 3286-2904 BC) débute sur les dalles du pavé de base et est sigillée par un autre pavement, sur lequel prend place la deuxième phase (datation au radiocarbone: 2930-2703 BC). Le passage à la troisième période (datation au radiocarbone: 2888-2707 BC) d'utilisation est marquée par une dégradation de la chambre et arrive presque à combler la chambre même. La dernière occupation (datation au radiocarbone: 2876-2632 BC) ne compte qu'une sépulture au-dessus des pieds-droits de la chambre même. Au cours des deux premières phases des séquences sont révélées par des exhaussements du sol correspondants à la présence d'éléments en connexion (Bizot, Sauzade 2014, pp. 6-9). Les amoncellements d'os à côté d'éléments en connexion dans chaque séquence semblent combiner la nécessité de gagner de la place aux nouvelles sépultures et une conception rituelle de l'espace qui change d'une période à l'autre (Bizot, Sauzade 2014, pp. 6-9 et pp. 18-19). Un choix très particulier est envisageable dans la troisième phase, lorsqu'un espace centrale est débarrassé des ossements et des matériaux qui l'encombraient pour y recueillir la plupart des crânes repérés (Bizot, Sauzade 2014, pp. 18).

La vie du monument paraît évidemment bien plus complexe que celle des sépultures livrées à Alba; l'accès répété dans la chambre laisse des stigmates très bien lisibles dans la succession des couches.

Une situation particulière est décrite par l'anthropologue Duday dans le dolmen des Peirières (Villedubert, Aude), qui date de la fin du Néolithique. Pendant l'âge du Cuivre les piliers de l'entrée sont arrachés

volontairement et la tombe est fermée avec les fragments des orthostates: «this new construction would had looked like a 'house of the dead', quite different from a dolmen» (Duday 2009, p. 129) ayant interrompu le passage extérieur/intérieur.

La manipulation des restes humains est documentée aussi en Italie centrale, dans la culture de Rinaldone; dans la nécropole de la Selvicciola (Lazium septentrional) on reconnaît de phases successives de sépulture et de sélection, qui permettent d'envisager un véritable rite continué dans le temps (Petitti *et al.* 2006; Conti *et al.* 2006); la sélection de os a été remarquée encore dans quelques sépultures en grotte du Centre et du Nord de l'Italie (Cocchi Genick 1985; Barfield *et al.* 1995).

CONCLUSIONS

A la suite de ces brefs exemples et comparaisons, il devient plus aisé d'identifier les éléments distinctifs de la structure de Papillon, en partie lisibles aussi dans via Teodoro Bubbio:

- présence d'une fosse pour l'implantation de la chambre, revêtue de dalles;
- utilisation exclusive du parement en pierre sèche, dans une structure où l'enceinte constitue à la fois la limite de la chambre;
- absence d'une entrée réelle ou symbolique;
- coexistence de plusieurs individus en sépulture secondaire et datant d'époques différentes;
- sélection de parties du squelette;
- sédimentation documentant rien qu'une phase de sépulture, sans aucune séquence;
- présence d'un espace vide, ce qui, en l'absence de dalles de couverture et de toute trace d'encorbellement des parois, suggère un plancher de bois;
- présence d'un tertre en terre et pierre;
- datation de la structure remontant au début du III millénaire BC;
- mobilier datant d'une phase évoluée de l'âge du Cuivre (fin du IV – début du III millénaire BC).

A ces données la parentèle s'ajoute entre les défunts de la Tombe de Via Teodoro Bubbio.

Comme l'on a déjà souligné, la plupart de ces marques structurelles et rituelles trouve des correspondances dans les sépultures monumentales de la fin du Néolithique et de l'âge du Cuivre de l'Europe centre-occidentale.

Sur la base des observations déclenchées par les analyses de contextes particulièrement bien conservés, tels que le dolmen d'Ubac ou la nécropole de la Selvicciola, on a pu envisager une pratique qui aurait prévu une première sépulture juste après la mort, dénotée par la présence d'éléments en connexion, suivie par une ou plusieurs phases de manipulation des restes humains, tels que le déplacement et/ou la sélection de parties du squelette. Sans doute ces mouvements répondent à des exigences pratiques, car il faut gagner de la place pour les nouveaux ensevelis, mais la composante idéologique/mythique ne saurait pas être ignorée: il faut créer de l'espace parce qu'on souhaite de réunir les défunts nouveaux aux anciens, soit en amoncelant les seconds tout en les laissant sur place, dans une zone désignée de la structure, soit en les manipulant, déplaçant leur dépouilles, éventuellement sélectionnées, dans d'autres structures élues (situation documentée à la Selvicciola). Les datations, quand disponibles, indiquent une fourchette chronologique prolongée, qui peut correspondre à un nombre d'individus variable.

Cela donne l'image d'un rite perpétuel, qui en quelque façon rythme la mort autant que la vie, faisant songer à des «rites de passage» considérés peut-être nécessaires pour le bon voyage des morts. L'accès répété aux tombes est avéré dans certains cas (Ubac, Selvicciola) par la superposition des couches archéologiques, dans d'autres situations il paraît sous-entendu par la présence d'une porte, voire d'un couloir, dont l'emphase structurelle en dénonce la valeur symbolique.

Pourtant beaucoup de dolmens ne sont documentés que par des restes très résiduels tels que la chambre en dalles mégalithiques ou d'autres éléments structurels, où toute analyse archéologique est impossible; en d'autres situations les fouilles de la fin du XIX siècle nous parlent de dizaines d'individus ensevelis, sans pour autant produire une documentation scientifique au sens moderne. Sur ces vestiges on superpose normalement les modèles avérés, impliquant que la présence de plusieurs morts indiquerait nécessairement un passage réitéré des vivants.

Le cas d'Alba montre une autre perspective possible. Les données archéologiques, sédimentologiques et anthropologiques indiquent que la tombe de Papillon a été utilisée une seule fois pour y introduire tous ensembles les restes d'individus venant de sépultures éloignées entre elles chronologiquement et vraisemblablement topographiquement. Son spécimen structurel se rapproche plutôt de celui de la tombe IV d'Aoste, avec un seul défunt et sans aucune porte. A Alba les restes humains de plusieurs personnes étant placés au même moment, aucune entrée n'était requise. Il paraît significatif d'évoquer ici le cas du dolmen des Peyrières, dont l'accès a été fermé de façon solennelle symbolisant la fin de l'utilisation de la tombe, la fermeture d'un cycle l'on dirait, ou un changement d'idéologie.

En présence de dolmens dépourvus d'un passage structuré, comme pour la Louve dans le Var, un accès périodique du haut a souvent été évoqué, pourtant en l'absence de toute évidence archéologique hormis le grand nombre d'individus décomptés; au jour d'aujourd'hui on n'a point d'information sur d'analyses effectuées sur le sédiment d'autres dolmens ou sépultures collectives n'ayant pas d'entrée évidente, ce qui nous laisse dans l'impossibilité d'une véritable comparaison avec des situations proches aux structures d'Alba.

En ce moment on peut affirmer alors que les résultats des recherches multidisciplinaires appliquées sur la tombe de Corso Europa – Papillon montrent la possibilité d'un rite alternatif ou complémentaire aux pratiques avérées dans les structures plus complexes, dolmens ou hypogées soient elles.

Comme les auteurs ont observé dans la *Conclusion* du Colloque du 2014 sur le Mégalithisme à Aix-en-Provence, la tombe monumentale accomplit tout d'abord la fonction «technique» d'abriter les défunts en les protégeant dans un espace spécialisé. Mais il s'agit en même temps d'un lieu où le défunt se transforme pour passer dans le monde des morts (Robin *et al.* 2014, p. 4). Ce n'est pas tout simplement un lieu statique de «repos», mais le résultat, l'objet et le moyen d'un ensemble complexe et cohérent de croyances et de rituels.

Il ne faut pas quand-même oublier que ces opérations de transformations des corps se combinent à la volonté évidente de les réunir, tout en concevant une sorte de maison des ancêtres: cette communauté de défunts, réunie en un lieu physique et idéal, représente la mémoire de la communauté des vivants et sa sépulture collective «un lieu d'ancrage sépulcral de communautés successives» (GUILAINE 2006, p. 277).

La fréquentation répétée de la tombe, marquant jusqu'à son projet, s'appuie à une conception de l'au-delà qui ne saurait pas se séparer de façon définitive du présent; dans ce cadre, la tombe d'Alba pourrait se poser ou en acte d'assimilation de sépultures interceptées accidentellement pendant les travaux agricoles ou en phase conclusive du cycle rituel, scellant le passage des défunts d'un monde à l'autre avec un déplacement et une manipulation des restes conclus et conclusifs.

BIBLIOGRAPHIE

- BARFIELD L.H., BUTEUX S., BOCCHIO G. 1995. *Monte Covolo: una montagna e il suo passato*, Birmingham.
- BEYNEIX A. 2003, *Traditions funéraires néolithiques en France méridionale*, Paris.
- BERNABÒ BREA L. 1946. *Gli scavi della Caverna delle Arene Candide. Gli strati con ceramiche*, I, Bordighera.
- BRONK RAMSEY, C. 2009, *Bayesian analysis of radiocarbon dates*, Radiocarbon, 51(1), pp. 337-360.
- BIZOT B., SAUZADE G. 2014, *Éléments sur l'utilisation de l'espace dans la chambre funéraire du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse, France)*, in *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], Colloque | 2014, mis en ligne le 10 novembre 2014. URL: [http:// pm.revues.org/840](http://pm.revues.org/840).
- CHIARENZA N., VENTURINO GAMBARI M. 2013, *Riti funerari nel Piemonte dell'età del Rame: l'esempio di Alba*, in R. De Marinis (ed.), *L'età del Rame. La pianura Padana e le Alpi al tempo di Ötzi*, Roccafranca (BS), pp. 395-404.
- COCCHI GENICK D. 1985, *Buca di Fondineto*, in D. Cocchi Genick D. et Grifoni Cremonesi R. (eds.), *L'età dei Metalli nella Toscana Nord-Occidentale*, Pisa, pp. 127-138.
- CONTI A.M., PERSIANI C., PETITTI P. 2006, *Analisi dei rituali: depositi archeologici e "mito degli antenati"*, in *Preistoria e Protostoria in Etruria VII*, II, pp. 455-459.
- DE MARINIS R. 1995, *Le stèle antropomorfe di Aosta*, in S. Casini, R. De Marini et A. Pedrotti (eds.), *Statue-stèle e massi incisi nell'Europa dell'età del Rame*, *Notizie Archeologiche Bergomensi* 3, Bergamo, pp. 213-220.
- DUDAY H. 2009, *The Archaeology of the Dead*, *Studies in Funerary Archaeology*, vol. 3, Rome.
- GAMBARI F.M., VENTURINO GAMBARI M. 1985-86, *La ceramica a fori passanti nel quadro dell'Eneolitico dell'Italia nord-occidentale*, *Sibrium* XVIII, pp. 61-79.
- GARCÍA SANJUÁN L., WHEATLEY L. ET WHEATLEY D.W. 2006, *Recent investigations of the megalithic landscapes of Sevilla province, Andalusia: Dolmen de Palacio III*, in R. Jousse, L. Laporte, C. Scarre et J.P. Mohen (eds), *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe*, Actes du colloque international Musée des Tumulus, Bougon, octobre 2002, Bougon (Deux-Sèvres), pp. 452-472.
- GONÇALVES V.S. 2014, *Les changements du sacré: du dolmen au tholos à Reguengos de Monsaraz (Alentejo, Portugal, 3200-2500 a.n.e.)*, in *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], Colloque | 2014, mis en ligne le 20 janvier 2015, URL: <http://pm.revues.org/1148>.
- GUILAINE H. 2006, *Le phénomène dolménique en Méditerranée nord-occidentale*, in R. Jousse, L. Laporte,

- C. Scarre et J.P. Mohen (eds), *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe*, Actes du colloque international Musée des Tumulus, Bougon, octobre 2002, Bougon (Deux-Sèvres), pp. 253-282.
- MERLO F., MICHELETTI CREMASCO M., FULCHERI E. 2003, *I resti umani di epoca pre-protostorica rinvenuti ad Alba in via Teodoro Bubbio: a. approfondimenti dello studio in relazione a indicatori di stress ed evidenze paleo patologiche*, in *Alba Pompeia*, II, 25-39.
- MEZZENA F. 1997, *La Valle d'Aosta nel Neolitico e nell'Eneolitico*, in A. Revedin (ed.), *La Valle d'Aosta nel quadro della preistoria e protostoria dell'arco alpino centro-occidentale*, Atti della XXXI Riunione Scientifica IIPP (Courmayeur, 2-5 giugno 1994), Firenze, 17-138.
- MIARI M. 1995, *Il rituale funerario della necropoli eneolitica di Ponte S. Pietro (Ischia di Castro - Viterbo)*, in *Origini*, XVIII, (1994), 351-389.
- MICHELETTI CREMASCO M., MERLO F., VENTURINO GAMBARI M., CHIARENZA N. 2011, *Approccio multidisciplinare per l'interpretazione di una sepoltura preistorica di Alba (CN)*, in M. Micheletti Cremasco, F. Scalfari (eds.), *1961-2011. Cinquant'anni di Congressi, passato, presente e futuro dell'Antropologia*, Atti del XIX Congresso Nazionale Associazione Antropologica Italiana (Asti-Torino 21-24 settembre 2011), Asti, pp. 33 ss.
- Museo Archeologico delle Marche 2002 - Museo Archeologico Nazionale delle Marche. Sezione preistorica. L'Eneolitico*, Falconara.
- ROBIN G. 2014, *Constructions idéelles et représentations matérielles de l'espace des morts: pour une herméneutique de l'espace funéraire néolithique*, in *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], Colloque | 2014, mis en ligne le 22 décembre 2014. URL: <http://pm.revues.org/978>.
- PETITTI P., CONTI A.M., PERSIANI C. 2006, *I rituali di deposizione nella cultura di Rinaldone alla luce della necropoli di Selvicciola*, in *Preistoria e Protostoria in Etruria VII*, I, pp. 63-75.
- ROBIN G., D'ANNA A., SCHMITT A. ET BAILLY M. 2014, *Conclusion*, in *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], Colloque | 2014, mis en ligne le 22 décembre 2014, consulté le 29 février 2016. URL: <http://pm.revues.org/1209>.
- SAUZADE G. 1989, *Les dolmens de Provence occidentale et la place des tombes de Fontvieille dans l'architecture mégalithique méridionale*, Travaux de LAPMO, pp. 191-213.
- SILVESTRINI M., PIGNOCCHI G. 1997, *La necropoli eneolitica di Fontenoce di Recanati: lo scavo 1992*, *Rivista di Scienze preistoriche*, XLVIII, pp. 309-366.
- VENTURINO GAMBARI M. 1995, *La preistoria: dalla pietra levigata al primo metallo*, in M. Venturino Gambari (ed.), *Navigatori e contadini. Alba e la valle del Tanaro nella Preistoria*, Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte, Monografie, 4, Torino, pp. 13-26.
- VENTURINO GAMBARI M., GIARETTI M., 1995, *L'Eneolitico*, in M. Venturino Gambari (ed.), *Navigatori e contadini. Alba e la valle del Tanaro nella Preistoria*, Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte, Monografie, 4, Torino, pp. 57-104.
- VENTURINO GAMBARI M., CERRATO N., FULCHERI E., GIARETTI M., GIOMI F., MICHELETTI CREMASCO M., OTTOMANO C., PEROTTO A., TRAVERSONE B. 1999, *Alba, Corso Langhe e Corso Europa. Scavi nell'area degli insediamenti pre-protostorici*, in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 16, pp. 217-230.
- VENTURINO GAMBARI M., CHIARENZA N., MERLO F., FULCHERI E., MICHELETTI CREMASCO M. 2011, *la tomba di età del Rame do Alba – corso Europa (residenza Papillon)*, in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 26, pp. 13-36.

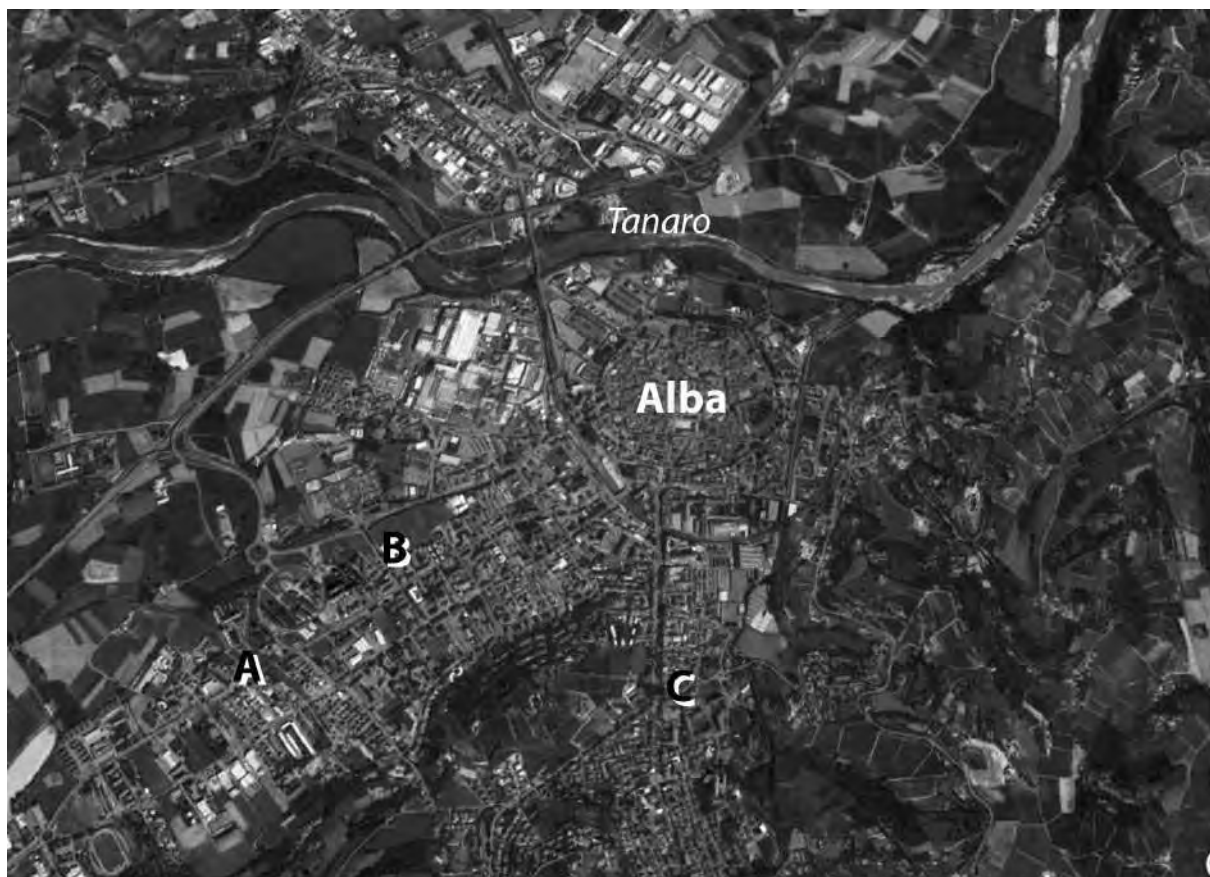


Fig. 1 - Position des sites de l'âge du Cuivre dans le territoire d'Alba. (A - Tombe de Papillon; B - Tombe de via T. Bubbio; C - Sondage "Cooperativa dei Lavoratori").



Fig. 2 - Mobilier de la Tombe de via Teodoro Bubbio - Alba.



Fig. 3 - Structure de Corso Europa – Alba. En bas à gauche le déchirement provoqué par l'ancien cambrioleur.

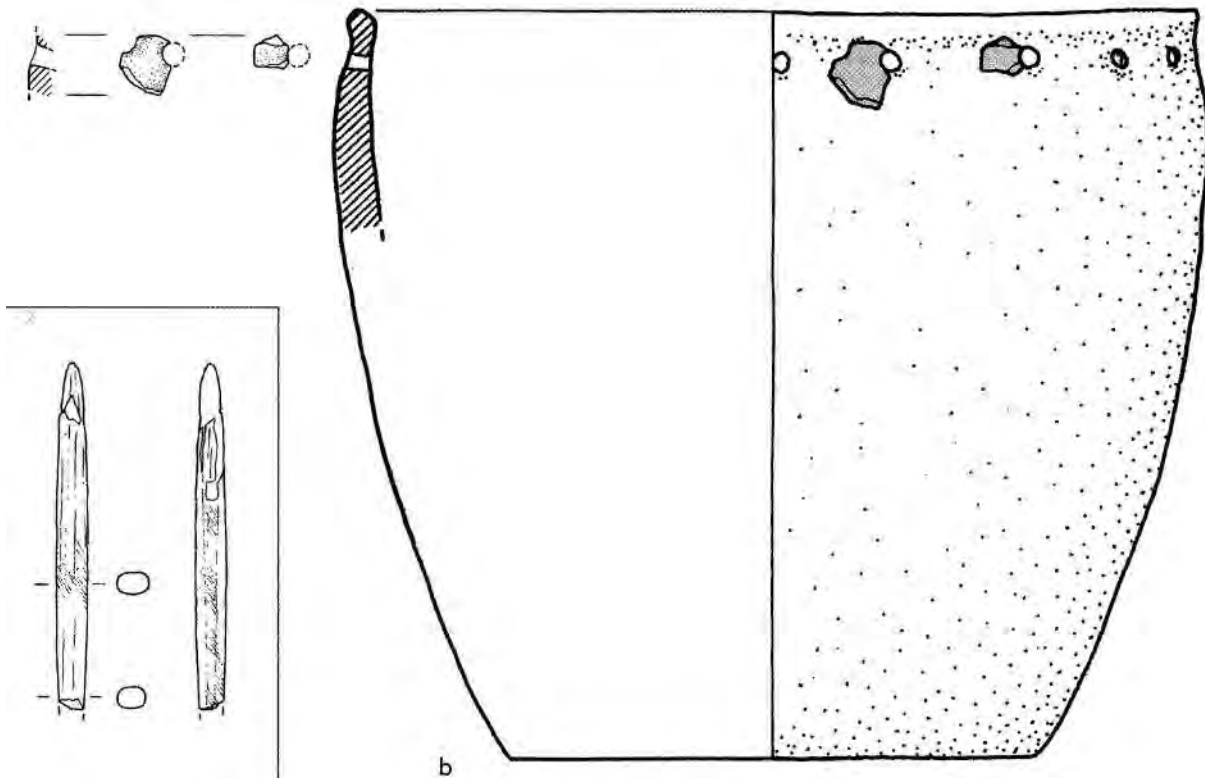


Fig. 4 - Mobilier de la Tombe de Corso Europa – Alba.

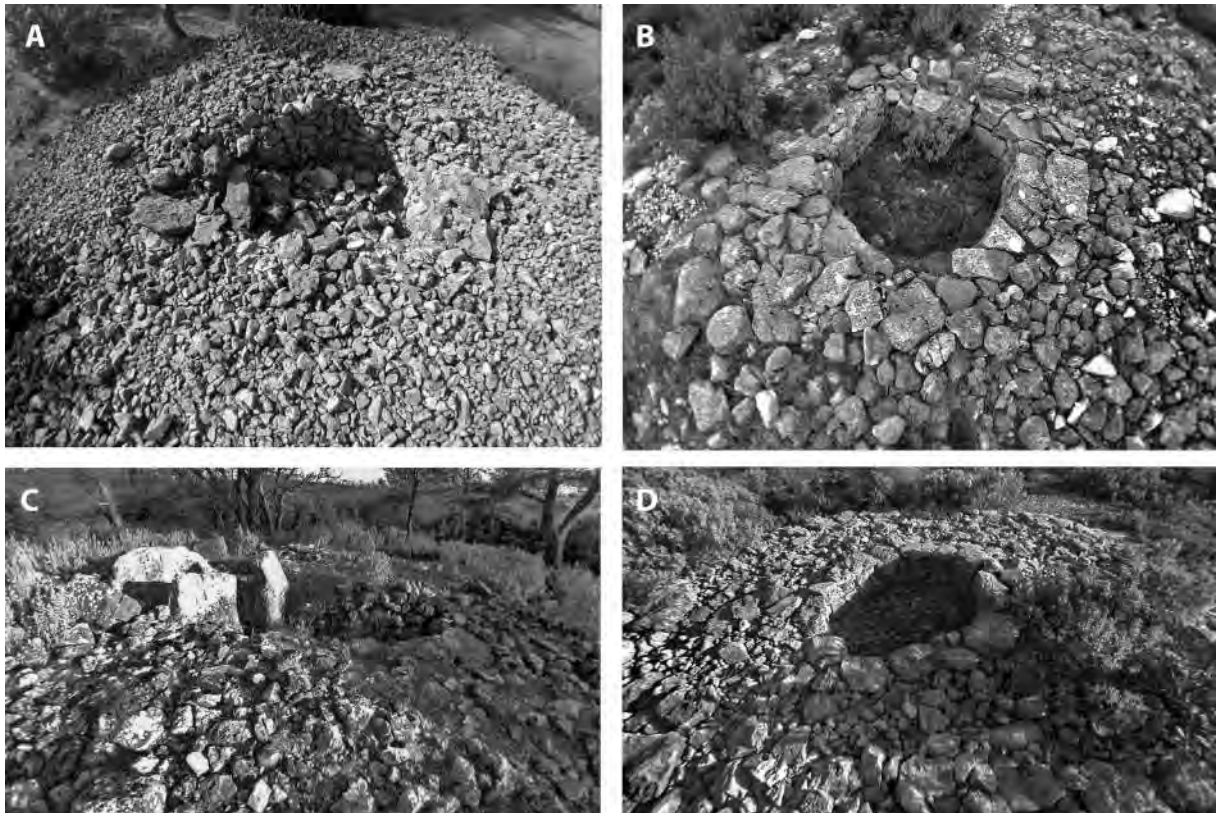


Fig. 5 - Exemples de structures sans accès structurel. A- Dolmen de Mauvans; B- Dolmen de Mauvans sud; C- Dolmen des Puades; D- Dolmen de La Lauve (©Michel Royon/Wikimedia Commons).

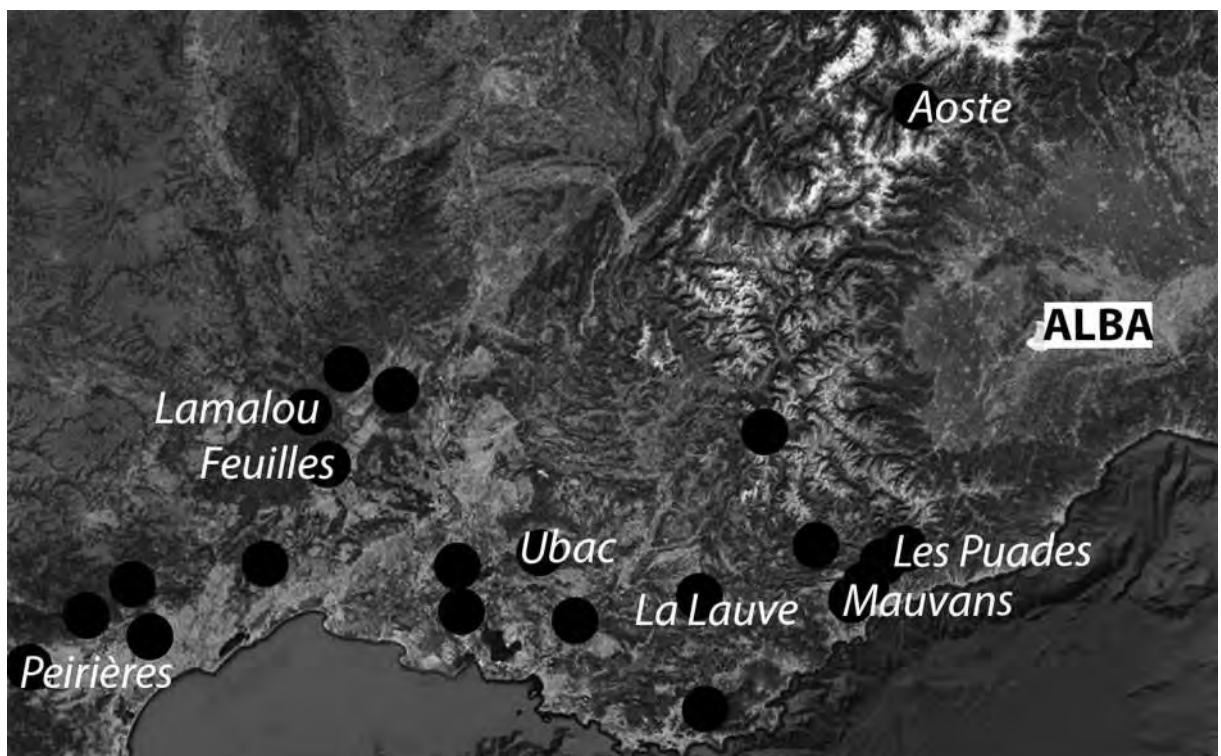


Fig. 6 - Carte de distribution des principaux dolmens du sud de la France et du nord de l'Italie. Les noms des comparaisons citées dans le texte y sont donnés.

ARTISANS MÉTALLURGISTES DE L'ÂGE DU BRONZE À TRAVERS LES ALPES ?

MIREILLE DAVID ELBIALI¹ ET MARICA VENTURINO GAMBARI²

Le but de cet article est de proposer un modèle permettant d'expliquer la diffusion, de part et d'autre des Alpes, d'objets en métal qui sont manifestement apparentés par la forme et parfois aussi par le décor, sans être toutefois identiques. Ce modèle, qui s'inspire d'observations et de documents d'époque historique, pourrait évidemment aussi être testé dans d'autres environnements que l'environnement alpin et il se veut une alternative à celui que Gordon Childe proposait dans les années 1950. Cet auteur envisageait une diffusion de la métallurgie en Europe essentiellement par le biais de mineurs, de bronziers itinérants et de colporteurs³.

Au 14^e siècle av. J.-C., soit durant notre Bronze moyen, dans l'Égée et au Moyen-Orient, l'échange de dons à haut niveau entre les gouvernants incluait aussi, à part des médecins, des sculpteurs et des architectes, des artisans spécialisés qui opéraient en dehors de leur territoire de formation, favorisant de cette manière l'acquisition de nouveaux savoirs et la diffusion d'innovations technologiques⁴. Sur certaines tablettes en linéaire B remontant au 13^e siècle av. J.-C., à côté du terme « étranger » qualifiant certains matériaux et aliments qui étaient commercialisés, comme l'ivoire, le sésame, le cumin, etc., apparaissent également des adjectifs « ethniques », comme « le chypriote », pour décrire des individus associés à des activités particulières, par exemple le pastoralisme ou le travail du bronze. Ceux-ci font probablement aussi référence à la présence d'individus et d'artisans d'autres ethnies, actifs à Pylos en Messénie à cette période⁵.

Entre le Bronze récent et le début du Bronze final « l'intensification des rapports entre l'Égée et l'Italie méridionale se concrétise par des relations commerciales accrues, qui conduisent probablement au développement d'une migration à échelle réduite ou du moins au déplacement stable ou saisonnier d'artisans spécialisés, et ceci dans les deux directions géographiques, produisant des effets plus ou moins évidents dans tous les secteurs de production et qui perdurent durant les phases suivantes »⁶. Sur le site de Rocavecchia (Lecce), ces effets ont été particulièrement bien mis en évidence, d'une part dans la céramique indigène avec la production de grands *dolia* ornés de cordons et destinés au stockage de denrées de prix, notamment et en premier lieu l'huile d'olive, d'autre part dans la production métallurgique, avec des tuyères en terre cuite et des moules en pierre locale qui servaient à fabriquer des ustensiles et des armes d'inspiration égéenne. Ainsi « ... l'écart technologique entre les deux mondes est beaucoup moins évident et la transmission des objets manufacturés, des modèles et des compétences semble se produire dans un cadre de substantielle réciprocité »⁷.

Plusieurs découvertes viennent confirmer la circulation des personnes liées à l'activité métallurgique, notamment le dépôt de Surbo qui réunit un ensemble d'instruments et d'armes ayant probablement appartenu à un artisan métallurgiste de l'Égée, qui opérait dans les Pouilles. En sens inverse, on peut citer le moule découvert dans la Maison du marchand d'huile de Mycènes, qui démontre la présence d'un artisan métallurgiste provenant d'Italie⁸. D'autres découvertes similaires ont été signalées récemment⁹.

Tout en ayant conscience des différences qui existent dans l'organisation politique, territoriale, sociale et économique avec les communautés protohistoriques de la région nord-alpine occidentale de la même période chronologique,

¹ Mireille David Elbiali, Université de Genève, Institut F.-A. Forel – Sciences de la Terre et de l'environnement, Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie, Uni Carl-Vogt / Boulevard Carl-Vogt 66, 1211 Genève 4 (Suisse), Mireille.David-Elbiali@unige.ch

² Marica Venturino Gambari, Soprintendenza archeologia, belle arti e paesaggio per le province di Alessandria, Asti e Cuneo, Piazza S. Giovanni 2, 10122 Torino, marica.venturino@beniculturali.it

³ Childe 1950.

⁴ Cline 2014, pp. 80 et 131.

⁵ Cline 2014, pp. 110-111 avec bibliographie.

⁶ Guglielmino 2005, pp. 643-644; voir aussi Bietti Sestieri 1996, pp. 257-260, sur le thème des contacts entre l'Italie méridionale et la zone égéenne, postulant la présence d'artisans d'ethnies diverses (mycéniennes) intégrés aux communautés locales et vice-versa.

⁷ Guglielmino 2005, p. 644. « La presenza di gruppi 'micenei' all'interno delle comunità indigene non sembra modificare visibilmente la cultura materiale locale; la ceramica di impasto continua ad essere fabbricata secondo le tecniche tradizionali [...] » (Bietti Sestieri 1996, p. 259).

⁸ Bietti Sestieri 1996, p. 259.

⁹ Borgna 2013, avec bibliographie.

il est apparu stimulant, à titre d'hypothèses de travail, de fournir une série d'exemples significatifs sur la présence d'objets similaires liés à la production métallurgique – objets manufacturés, moules, tuyères, etc. – issus de contextes culturels différents sur les deux versants des Alpes, afin d'amorcer une réflexion sur la possible présence d'artisans métallurgistes « étrangers », mais intégrés, même à temps partiel, dans les communautés indigènes. Cette tentative a pour but d'élargir l'éventail interprétatif pris en considération jusqu'à maintenant par les chercheurs.

Le cadre chronologique retenu est celui de l'âge du Bronze au sens italien du terme, soit entre le 22^e et le 10^e siècle av. J.-C. La région examinée correspond à un long corridor passant par les Alpes centre-occidentales, soit l'Italie du Nord-Ouest avec le Piémont et la Lombardie occidentale, et au nord des Alpes, la Suisse et l'Allemagne du Sud. À partir du Bronze ancien, on observe une circulation significative d'objets de métal dans cette zone. Et comme l'a relevé Raffaele de Marinis, pour certains types d'objets, cette circulation dessine assez nettement un territoire occidental qui s'étire du nord au sud des Alpes et c'est à partir de ces observations qu'il a postulé dès 1998 l'existence d'une *province métallurgique occidentale*¹⁰. Par comparaison, la diffusion des bronzes en Italie nord-orientale est sensiblement différente ; elle reste en effet beaucoup plus localisée sur le territoire des cultures régionales, en particulier dans le monde palafittico-terramaricole au Bronze moyen.

BRONZE ANCIEN

C'est à la fin du Chalcolithique et au début du Bronze ancien qu'arrivent les premiers indicateurs de la diffusion du métal dans les Alpes centre-occidentales. Les objets sont réalisés en cuivre et leurs formes peuvent être diffusées plus ou moins largement en Europe centrale. Les lunules, par exemple, qui sont des pendentifs ou des pièces destinées à orner le vêtement, partagent une forme commune, mais chaque type présente une singularité régionale (fig. 1).

À cette période les liens entre la Suisse et l'Italie du Nord-Ouest sont encore insuffisamment documentés, faute de découvertes, mais à partir de la seconde moitié du Bronze ancien, dès le 17^e siècle av. J.-C., les documents se font plus parlants. Deux associations formées d'une hache de type Langquaid et d'une épingle à cabochons et extrémité enroulée sont particulièrement évocatrices de ces parentés de formes : le premier lot provient de l'habitat palafittique Ponti sur le lac de Varese, au sud des Alpes, et le second de Meilen-Schellen sur le lac de Zürich, au nord des Alpes (fig. 2)¹¹.

Un autre exemple intéressant est constitué par le mobilier de la sépulture de Casale Monferrato - San Germano / Vallare en province d'Alessandria¹², qui trouve des parallèles précis au nord des Alpes, en particulier le poignard de type Broc, dont une dizaine d'exemplaires sont connus en Suisse occidentale, alors que celui de Casale Monferrato apparaît isolé au Piémont (fig. 3).

On peut aussi évoquer les longs poignards de type Bex, une forme connue en Europe à la fin du Bronze ancien et dont chaque région produit une variante distincte. L'exemplaire du site éponyme et celui de Fully, provenant les deux de la haute vallée du Rhône, montrent des analogies et des différences avec les deux spécimens du dépôt de la Cascina Ranza à Milan, tout comme ils montrent des analogies et des différences avec d'autres pièces similaires d'Europe centrale, comme par exemple celles qui appartiennent au dépôt de Nebra en Allemagne centrale¹³. On constate ainsi que ces armes appartiennent à une famille de même inspiration, largement distribuée géographiquement.

BRONZE MOYEN

Comme l'a très bien montré R. de Marinis, dès le Bronze ancien mais surtout au Bronze moyen, de nombreux types de haches ont une distribution occidentale sur les deux versants nord et sud des Alpes. C'est le cas

¹⁰ De Marinis 1998. La provenance du cuivre utilisé pour fabriquer la presque totalité du dépôt de Chiusa di Pesio (Cuneo) provient du secteur central des Alpes Grées piémontaises, entre la Vallée d'Aoste et le val de Suse. Il faut donc envisager un approvisionnement direct par des artisans qui, dès le Bronze ancien (1950-1750 av. J.-C.), développent au niveau local une métallurgie évoluée, mais avec un autre territoire de diffusion que la métallurgie transalpine et de l'Italie centre-orientale. L'importance de cette zone s'affirme durant la seconde moitié du 2^e millénaire av. J.-C. avec des attestations d'activités métallurgiques pendant le Bronze moyen (16^e - 15^e siècle av. J.-C.), par exemple le dépôt d'Avigliana, et puis durant le Bronze final / 1^{er} âge du Fer (10^e - 9^e siècle av. J.-C.), avec le moule de Trana et des moules de haches à ailerons terminaux proches du type Ardea provenant de Fossano et de Villafalletto (9^e - 1^{ère} moitié du 8^e siècle av. J.-C.) (Venturino Gambari 2009, p. 44 ; Gambari *et al.* 2007).

¹¹ David-Elbiali 2014, pp. 46-47, fig. 4.

¹² De Marinis 1998, p. 166, fig. 147, 148,1, avec bibliographie.

¹³ David-Elbiali 2000, ill. 7 ; de Marinis 2012, fig. 4 ; Meller 2004, fig. p. 22.

notamment des haches de type Cressier, Habsheim, Nehren, Möhlin, Ilanz, Ello, Grenchen ou encore Tarmassia, ce dernier type datant du Bronze récent¹⁴.

Le type Nehren a une distribution surtout nord-alpine occidentale et se retrouve au sud des Alpes dans le dépôt de Milano - Cascina Ranza et à Viverone¹⁵. C'est un type qui est fréquent dans les tombes sous tumulus du Bronze moyen du Jura souabe. Les haches à tranchant très développé des types Möhlin, Ilanz et Ello ont une répartition plus limitée, centrée sur la zone alpine centre-occidentale¹⁶.

Certains éléments de parure se retrouvent aussi sur les deux versants des Alpes. Le plus curieux est évidemment l'assemblage de Viverone, qui a livré notamment des pendentifs constitués de fils enroulés en spirales, qui semblent provenir directement de la région du Jura souabe¹⁷. En effet, aucune trouvaille comparable ne provient du territoire suisse pour l'instant, même s'il faut relever que les découvertes du Bronze moyen, en particulier les sépultures, sont encore très peu nombreuses. Les pendentifs discoïdes trouvent leur origine à l'est de notre territoire dans la région danubienne¹⁸, et si dans la zone d'origine la pointe est souvent bien développée, comme sur une des deux pièces de Viverone, on trouve à l'ouest des pendentifs isolés qui en sont presque dépourvus, comme l'autre exemplaire de Viverone ou le pendentif de Sembrancher - Crettaz Polet en Valais¹⁹. Quant aux épingles, elles semblent correspondre à nouveau à des interprétations locales de formes connues au nord des Alpes.

On peut encore citer la présence d'un fragment de jambière en tôle de bronze décoré qui provient d'une tombe d'Alessandria - Cascina Chiappona²⁰. Les jambières appartiennent au costume féminin riche au nord-ouest des Alpes.

On a évidemment aussi l'inverse, c'est-à-dire des objets retrouvés au nord des Alpes et qui possèdent clairement des morphologies répandues en Italie du Nord, comme les poignards de type Veruno et de type Voghera, ainsi que des pièces isolées, comme le poignard de type Scamozzina découvert à Längenbühl (Berne) et quelques épées, notamment les deux exemplaires de types Monza et Canegrate retrouvés dans la Thielle²¹.

BRONZE FINAL

Au Bronze récent et final, les formes concernées par ces analogies morphologiques sont surtout des épingles et de la parure. Quelques pièces semblent être de véritables importations, comme l'épingle de type Wollmesheim qui a été découverte à Castello di Annone (Asti), un type dont la diffusion est clairement nord-alpine²². Wolf Kubach mentionne à plusieurs reprises pour les épingles de type Wollmesheim retrouvées dans le land de Hesse en Allemagne centrale une caractéristique chromatique²³, qui est aussi observable sur la pièce de Castello di Annone (fig. 4). Elle présente en effet un aspect bicolore remarquable qui s'explique par sa composition métallique, avec un alliage riche en étain pour la tête, qui lui aurait donné une teinte argentée, alors que la tige est fabriquée avec du bronze à cuivre dominant permettant le martelage.

Le fragment d'épingle à tête céphalique de la tombe 1-1995 de la nécropole de Morano sul Po (Alessandria) semble, pour sa part, provenir du Plateau suisse (fig. 5,1)²⁴. Valentin Rychner qualifiait les épingles céphaliques « d'emblème des palafittes suisses »²⁵. Leur morphologie et leur décor sont si caractéristiques qu'elles ne peuvent être confondues avec un autre type. La tête globuleuse est coulée sur un noyau d'argile et possède de petites ouvertures circulaires. Ces opercules sont circonscrits de cercles concentriques reliés entre eux par des lignes. Sur certaines épingles, ces ouvertures sont encore masquées par un mince feuillet de bronze glissé à l'intérieur. Ces pièces étaient fabriquées en deux temps : la tête et la tige étaient coulées séparément, puis ajustées. La répartition géographique de ce type d'épingle correspond *grosso modo* à celle des palafittes de l'horizon le plus ancien du Bronze final des lacs périalpins du nord des Alpes.

Dans la même sépulture a été retrouvée une épingle dont la partie supérieure de la tête a été cassée, peut-être lors du processus de décoration au tour (fig. 5,3)²⁶. Une épingle similaire et dans le même état, soit cassée sur le

¹⁴ De Marinis 1998, p. 181, fig. 167.a.

¹⁵ De Marinis 2012, fig. 3,1-2; Rubat Borel 2010, fig. 8,4 ; David-Elbiali 2000, carte 18.

¹⁶ David-Elbiali 2000, carte 15.

¹⁷ Rubat Borel 2011 ; Wels-Weyrauch 1978.

¹⁸ Wels-Weyrauch 1978, pp. 35-36.

¹⁹ David-Elbiali 2000, ill. 124,28.

²⁰ De Marinis 1998, p. 181, fig. 167.a.

²¹ David-Elbiali 2000, pp. 71-72, 76, 86-87.

²² Venturino Gambari 2014, pp. 373-380, fig. 330,5; David-Elbiali 2000, cartes 61 et 62.

²³ Kubach 1977, pp. 422 ss.

²⁴ Venturino Gambari 2006, fig. 93, 6.

²⁵ Hochuli, Niffeler, Rychner 1998, p. 129.

²⁶ Venturino Gambari 2006, fig. 93, 3.

haut de la tête, provient des fouilles anciennes de la nécropole de la Moraine à Saint-Prex dans le canton de Vaud (fig. 5,4)²⁷. Un exemplaire entier découvert lors de fouilles récentes dans la même nécropole (fig. 5,5)²⁸, montre qu'il s'agit d'épingles à tête biconique finement côtelée, un type bien connu en Suisse dans des ensembles du HaB1 classique, voire du HaB2, soit environ le 11^e siècle av. J.-C.²⁹. Un autre type présent dans la tombe 5/95 de la nécropole de Morano et qu'on retrouve des deux côtés des Alpes sont les épingles à tête en champignon (fig. 5,7)³⁰.

Toujours de la même nécropole de Morano, mais de la tombe 1/94, provient une épingle à col renflé décoré de stries alternes, qualifiée de type Clès en Italie du Nord (fig. 5,10)³¹. Il s'agit cette fois d'une forme qui est diffusée dans toute la région alpine et elle est particulièrement fréquente le long de la route du Brenner³². Suivant la région de provenance, on observe des petites variations de forme et de décor, ce qui accrédite l'idée d'une fabrication par différents bronziers ayant été en contact avec ce modèle qui a ensuite été reproduit.

La même hypothèse peut être avancée pour les bracelets réniformes. On connaît un exemplaire de cette famille à Morges³³, sur le Léman, et un autre à Aoste³⁴, chacun avec ses caractéristiques ce qui plaide en faveur d'une métallurgie locale (fig. 6).

Il y a encore de nombreux autres exemples de la présence d'objets métalliques de formes apparentées qui témoignent pour la plupart, non pas d'importations directes, mais plutôt d'une réinterprétation régionale de modèles à large diffusion.

MÉTALLURGIE LOCALE

L'existence d'une activité métallurgique piémontaise est démontrée par plusieurs catégories de vestiges, dont les deux moules d'épées de Piverone, qui ont été réalisés dans une roche d'origine locale, un lithotype assimilable au chloritoschiste du Val d'Ayas. Les épées produites devaient correspondre au type Erbenheim, dont la répartition géographique est dense au nord des Alpes, en particulier le long du Rhin³⁵, alors qu'aucun exemplaire n'a été découvert pour l'instant en Italie du Nord.

Parmi les autres vestiges de l'activité métallurgique qui présentent des similitudes remarquables entre le nord et le sud des Alpes, il faut mentionner deux tuyères à tête de cheval (fig. 7). L'une provient de Genève³⁶ et l'autre de Mondovì - Breolungi en province de Cuneo au sud du Piémont³⁷.

MINES ET ARCHÉOMÉTRIE

La zone alpine est riche en gisements de cuivre et parler de la circulation des objets de métal durant l'âge du Bronze implique de tenir compte des dernières recherches conduites par l'archéométrie sur la métallurgie et les mines. Certaines mines ont déjà été exploitées durant la Protohistoire et un grand projet de recherche sur les mines italiennes est en cours depuis plusieurs années à l'Université de Padova, alors que d'autres projets existent en Autriche et en France orientale³⁸. Dans ce tableau, le point faible demeure la Suisse occidentale.

Dans la zone des Alpes occidentales et centre-occidentales, les mines sont nombreuses (fig. 8). Ivana Angelini distingue quatre zones, chacune avec des minéralisations spécifiques³⁹. Le ratio des isotopes du plomb montre que les Alpes occidentales se distinguent assez bien des autres régions alpines. Il y a cependant une superposition

²⁷ David-Elbiali et Moinat 2005, fig. 3,1.

²⁸ La tombe 1-2001, fouille de Patrick Moinat (David-Elbiali et Moinat 2005, fig. 16,9).

²⁹ Notamment dans la tombe 111 de Lausanne - Vidy-Chavannes 11 dans le canton de Vaud (Moinat et David-Elbiali 2003, fig. 65,136) et au Landeron - Les Grands Marais dans le canton de Neuchâtel (Schwab 2002, p. 42, fig. 18,1).

³⁰ Venturino Gambari 2006, fig. 102,7; Auvèrner: Rychner 1979, pl. 79,15-28.

³¹ Venturino Gambari 2006, fig. 72,3.

³² Möslein 2002, fig. p. 158.

³³ Kimmig et Schiek 1957, fig. 3,3.

³⁴ Gambari 1997, fig. 2a; il faisait partie d'un dépôt auquel appartenaient également un pendentif lancéolé (aujourd'hui perdu) et deux autres bracelets en bronze, l'un de section creuse avec décor géométrique de fines incisions, conservé au Musée des Antiquités de Turin (Venturino Gambari 2006, p. 192, fig. 252,1), l'autre appartenant à la Collection de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste (n° 97; Daudry et Rubat Borel 2008, pp. 9-10).

³⁵ Schauer 1971, p. 170, pl. 121,A.

³⁶ Gallay 2006, fig. 211-212.

³⁷ Venturino Gambari 2001, fig. 105,13.

³⁸ Artioli *et al.* 2014; Bourgarit *et al.* 2010; Moulin *et al.* 2012.

³⁹ Angelini 2009a.

minime avec la région du Trentin - Haut-Adige⁴⁰. Grâce aux recherches approfondies réalisées notamment à Saint-Véran, dans le massif français des Grandes Rousses et dans les mines de Ligurie, nous savons que certaines mines ont été exploitées dès le Néolithique final et d'autres à l'âge du Bronze⁴¹. Le paradoxe est ainsi le suivant : nous avons, d'une part, des mines dont nous connaissons le métal, mais pas les objets qui ont été fabriqués avec lui, et d'autre part, nous avons de nombreux objets dont la provenance du métal reste complètement inconnue.

Le recouplement entre les données de l'archéométrie et les objets archéologiques reste une opération extrêmement délicate. Lors de l'étude du dépôt de Chiusa di Pesio - Monte Cavanero (Cuneo)⁴², il a été bien montré comment une interprétation trop rapide ou superficielle pouvait conduire à des conclusions erronées. La démonstration est faite grâce à l'objet 162 de Chiusa di Pesio, une petite scorie composée d'un métal dont le rapport des isotopes du plomb entre dans les valeurs connues pour les mines du Trentin - Haut-Adige. L'identification de la mine d'origine doit tenir compte du rapport des isotopes du plomb, mais aussi du rapport des isotopes du cuivre et de la composition chimique incluant les microtraces. Sans cette approche globale, on aurait faussement conclu dans le cas de la scorie 162 à une importation de l'Italie nord-orientale, or c'est finalement grâce à la présence de microtraces élevées de nickel et de cobalt, qu'I. Angelini a pu déterminer une autre origine : le minerai proviendrait de Cruvino un gisement situé près d'Usseglio dans le val de Suse au Piémont. On a affaire ici, comme c'est généralement le cas, à un minerai de cuivre de provenance régionale.

CONCLUSION

Les données archéologiques et archéométriques présentées ci-dessus apportent deux catégories d'informations. D'une part, il existe une métallurgie locale tant au nord qu'au sud des Alpes, ainsi qu'en attestent des traces d'exploitation minière, des objets et des déchets liés à l'artisanat du métal, comme les moules et les tuyères, les scories et les ratés de fabrication. D'autre part, dans la production métallurgique issue des habitats, des nécropoles et des dépôts, se côtoient des formes régionales, mais aussi beaucoup de formes qui sont communes aux territoires situés de part et d'autre des Alpes. Leur distribution spatiale permet d'entrevoir une province métallurgique occidentale, comme cela a été proposé par R. de Marinis (1998), ou parfois un territoire de diffusion plus vaste. Dans de rares cas, on peut éventuellement envisager qu'il s'agit d'objets importés, mais pour la plupart d'entre eux, on doit constater que ces objets présentent effectivement une parenté de forme, mais ils ne sont pas identiques entre eux : il s'agit par conséquent d'une réinterprétation locale de modèles qui existent dans une autre région. Par ailleurs, il faut insister sur le fait que la production céramique ne présente pas les mêmes parentés morphologiques que les objets en bronze : elle est autonome et originale et elle varie d'un groupe culturel à l'autre.

Sur la base de ces considérations, nous pensons qu'une mobilité des artisans pourrait expliquer, au moins en partie, la diffusion de cette production métallurgique. On peut en effet envisager des artisans, certains encore en formation, qui auraient quitté temporairement leur région pour aller acquérir ou perfectionner un savoir-faire technologique dans le domaine de la métallurgie et qui seraient retournés ensuite pratiquer leur art au service de leur communauté d'origine. Ce modèle a été proposé au Piémont par Giovanni Colonna pour expliquer la fameuse stèle de Busca (Cuneo), datée du Premier âge du Fer (vers 500 av. J.-C.). Elle a été réalisée à partir d'un bloc en quartzite local et elle porte cette inscription en langue et alphabet étrusques : « *Je suis la tombe de Larth Muthiku* »⁴³. Cette inscription est incurvée en fer à cheval et délimitée sur le haut et le bas par des traits profonds⁴⁴. Cette manière de faire est caractéristique du territoire de Sienna et de Volterra. Elle suggère ainsi qu'il s'agit d'un Ligure qui s'est rendu en Étrurie et il y a probablement vécu suffisamment de temps pour s'être acculturé. Il est ensuite rentré au pays, où il a fait dresser sur sa tombe une stèle gravée à la mode de Volterra / Sienna avec une inscription funéraire dans laquelle il porte un prénom étrusque – *Larth* –. G. Colonna retient que *Motico** « a été accueilli comme membre à part entière d'une communauté urbaine d'Etrusques et qu'il été renommé, faisant précéder du prénom *Larth* son nom personnel, qui apparaît étrusquisé en *Muthiku* et transformé en gentilice »⁴⁵. Des déplacements de personnes entre l'Etrurie – septentrionale ou padane – et le monde ligure du 7^e au 3^e siècle av. J.-C. sont du reste attestés par l'onomastique, comme le prouvent des inscriptions présentes sur des récipients en céramique retrouvés

⁴⁰ Angelini 2009b.

⁴¹ Bourgarit *et al.* 2010 ; Moulin *et al.* 2012.

⁴² Venturino Gambari 2009, pp. 107-165.

⁴³ Gambari et Colonna 1988, pp. 154-155; Colonna 1998.

⁴⁴ « *entro rotaia* ».

⁴⁵ Colonna 1998, pp. 261-262.

dans plusieurs localités (Castelnuovo Berardenga: *Keivale* ; Genova: *Nemetie* ; Ameglia: *Enistale* ; Busca: *Larth Muthiku* ; Alessandria-Villa del Foro: *it [an ---]* ; Mombasiglio: *Husi Vetés Zalle*)⁴⁶.

Analogue à celle de *Motico*/Muthiku* apparaît la « biographie » d'*Helico*, « le forgeron helvète qui serait venu à Rome pour exercer son art (de métallurgiste ? ou de constructeur des si renommés chars gaulois ?), pour ensuite retourner dans sa patrie et provoquer, involontairement, [...] la grande invasion des débuts 4^e siècle av. J.-C. »⁴⁷. C'est Pline l'ancien qui en fait état dans le livre 12/5 de son *Histoire de la nature*, publiée vers 77⁴⁸. Il précise qu'à son retour chez les siens, il a rapporté des figues sèches, du raisin et des échantillons d'huile et de vin, ce qui aurait attisé la convoitise des Celtes. Ce qu'on peut retenir de très vraisemblable dans ce récit, c'est le séjour d'un artisan du nord des Alpes en Étrurie pour y pratiquer son métier. Il en a certainement profité pour acquérir de nouvelles connaissances techniques qu'il a ramenées chez lui en plus des produits exotiques. Des découvertes archéologiques viennent confirmer ces déplacements. Ainsi une coupe avec un *graffito* en alphabet étrusque signifiant « j'appartiens à l'Helvète » a été retrouvée à Mantoue en 1986 ; elle date du début du 3^e siècle av. J.-C.⁴⁹. Il faut aussi mentionner la coupe à vernis noir, fabriquée dans un atelier de Volterra en Étrurie, qui a été découverte à Ollon - La Combe / Sala dans le canton de Vaud à l'intérieur de la tombe d'un homme armé, datée de la seconde moitié du 4^e siècle av. J.-C., peut-être un mercenaire qui avait accompli son service au sud des Alpes⁵⁰.

Un scénario similaire a été retenu récemment pour expliquer la forte empreinte golasecchienne qui caractérise les objets de petite métallurgie en fer et en bronze retrouvés au Piémont méridional à la fin du 1^{er} âge du Fer, entre le 6^e et le 5^e siècle av. J.-C.⁵¹. Les éléments d'habillement et les objets d'usage personnel, comme les fibules, les pendentifs, quelques disques et anneaux ou les instruments de toilette, présentent les mêmes typologies que ceux du territoire insubre, envers lequel les communautés ligures piémontaises de cette période semblent débitrices, même si des variantes et des formes locales indiquent qu'il y a parallèlement des activités métallurgiques sur place ; par exemple les déchets de fabrication d'un pendentif en forme de panier ont été retrouvés à Breolungi (Cuneo)⁵². Ici aussi le modèle de circulation des artisans entre les deux régions a été proposé et il semble répondre parfaitement aux observations archéologiques⁵³. Cette métallurgie a pu être exercée soit par des artisans originaires de la culture de Golasecca et qui se seraient déplacés au sud du Pô, soit par des artisans ligures formés sur le territoire de la culture de Golasecca et retournés dans leur région d'origine, même si des éléments analogues ont été retrouvés en contexte funéraire et d'habitat au nord des Alpes et ont été mis en relation avec le rôle exercé par cette culture dans les échanges à moyenne et longue distance⁵⁴.

Ces exemples remontent tous à l'âge du Fer, mais ce modèle de déplacement des artisans peut très bien s'appliquer à des situations de l'âge du Bronze, même si la démonstration ne peut alors dépasser le stade d'hypothèse vraisemblable. Les épées à manche en bronze du Bronze moyen représentent un de ces cas. Elles sont réparties entre les épées à manche octogonal d'Allemagne du Sud et plus largement d'Europe centrale et les épées nordiques qui sont similaires. Dans le nord, il existe à la fois des épées décorées selon le style allemand et d'autres selon le style nordique⁵⁵. Une nouvelle étude, réalisée par Jan-Heinrich Bunnefeld et Stefan Schwenzer en 2011, envisage des importations pour les épées décorées selon le style allemand. Pour les autres, les auteurs suggèrent l'importation d'épées brutes, qui sont finies sur place par des artisans locaux, ou alors la venue d'artisans itinérants d'Allemagne du Sud, hypothèse qui est toutefois considérée comme peu vraisemblable. Les observations techniques montrent que les exemplaires nordiques et d'Europe centrale ont été fabriqués par des artisans de traditions distinctes. D'après les auteurs, il y a eu un transfert technologique sélectif avec une adaptation à la région nordique des techniques développées en Allemagne du Sud, notamment pour l'emmanchement et certains détails de la technique de moulage, qui utilise moins de métal, ce qui est particulièrement important dans une région qui en est dépourvue. Ces observations permettent aussi d'affirmer que la fabrication a été réalisée dans de nombreux ateliers différents. Les informations disponibles, qui sont assez précises et détaillées, permettent d'envisager un déplacement des bronziers nordiques vers l'Allemagne du Sud pour acquérir la technique de fabrication d'un modèle d'épée très

⁴⁶ Colonna 1998, pp. 261 ss., avec bibliographie et commentaires.

⁴⁷ Colonna 1998, pp. 263-264, note 24 ; G. Colonna montre comment le récit prouve qu'il y a une connaissance durant l'Antiquité de la mobilité individuelle des *artifices* et de leur statut social relativement élevé, au-delà de l'évidente attraction exercée par les villes de l'Italie centrale sur les Barbares du Nord (cf. en particulier la note 25, aussi avec d'autres exemples).

⁴⁸ Plin. *n. h.* XII 2, 5.

⁴⁹ Vitali et Kaenel 2000, pp. 115-116.

⁵⁰ Vitali et Kaenel 2000, p. 121.

⁵¹ Faudino *et al.* 2014.

⁵² Venturino Gambari 2001, fig. 17 et 131.2.

⁵³ Faudino *et al.* 2014, p. 141.

⁵⁴ Cicolani 2010 et 2013.

⁵⁵ Von Quillfeldt 1995.

recherché au nord et qu'ils adaptent ensuite à leurs exigences, parmi lesquelles une utilisation plus économe du métal, qui doit être importé, et une décoration plus riche qui correspond vraisemblablement mieux au goût local. Il est d'autre part intéressant de relever que deux épées décorées à manche en bronze, apparentées aux types évoqués ci-dessus, proviennent l'une du dépôt de La Cascina Ranza à Milan et la seconde de la source de Saint-Moritz dans les Alpes grisonnes⁵⁶. Anciennement attribuées les deux au type Spatzenhausen, celle de La Cascina Ranza s'en distingue néanmoins par plusieurs traits⁵⁷, ce qui confirme qu'elle n'a pas été fabriquée dans les mêmes ateliers que les autres. Ici à nouveau, le modèle du déplacement d'un bronzier du sud des Alpes vers le nord, qui utilise après son retour chez lui une technologie apprise lors de son séjour, constitue une hypothèse séduisante.

Le modèle proposé ici pour expliquer la présence d'objets métalliques de morphologies proches mais pas identiques sur de vastes territoires implique le déplacement d'artisans métallurgistes en quête de perfectionnement technique. Il a l'avantage de contrebalancer l'importance, peut-être excessive, prise ces dernières années par un autre modèle, celui du déplacement des femmes dans le cadre d'unions matrimoniales, afin d'établir des réseaux d'alliances stratégiques⁵⁸. Ces différents modèles – artisans ambulants et colporteurs, stage de perfectionnement technique en dehors du groupe d'origine et réseau d'alliances matrimoniales – ne s'excluent pas entre eux, mais ils constituent probablement différentes facettes d'une réalité qui devait être complexe, comme elle le sera aux époques postérieures pour lesquelles nous disposons d'informations écrites. Et c'est probablement par tous ces différents canaux et certainement d'autres encore, qui nous restent inconnus, qu'ont été distribués au nord et au sud des Alpes les objets de métal de formes apparentées qui nous sont parvenus.

BIBLIOGRAPHIE

- ANGELINI 2009a: I. Angelini. 2009. *Studio archeometrico del ripostiglio di fine età del Bronzo da Chiusa Pesio (CN)*. Università di Padova (Tesi di dottorato).
- ANGELINI 2009b: I. Angelini. 2009. Indagini archeometriche dei vaghi in vetro. In : M. Venturino Gambari, ed. *Il ripostiglio del Monte Cavanero di Chiusa di Pesio (Cuneo)*. Alessandria, pp. 185-192.
- ARTIOLI *et al.* 2014: G. Artioli, I. Angelini, P. Nimis, A. Addis, I.M. Villa. 2014. Prehistoric copper metallurgy in the Italian Eastern Alps: recent results. *Historical Metallurgy* 47/1-2013, pp. 51-59.
- BIETTI SESTIERI 1996: A.M. Bietti Sestieri. 1996. *Protostoria. Teoria e pratica*. Roma.
- BOCKSBERGER 1964 : O.J. Bocksberger. 1964. *Age du Bronze en Valais et dans le Chablais vaudois*. Lausanne.
- BORGNA 2013: E. Borgna. 2013. Di periferia in periferia. Italia, Egeo e Mediterraneo orientale ai tempi della koinè metallurgica. *Rivista di Scienze preistoriche* LXIII, pp. 125-153.
- BOURGARIT *et al.* 2010: D. Bourgarit, P. Rostan, L. Carozza, B. Mille, G. Artioli. 2010. Vingt ans de recherches à Saint-Véran, Hautes Alpes: état des connaissances de l'activité de production de cuivre à l'âge du Bronze ancien. *Trabajos de Prehistoria* 67/2, pp. 269-285.
- BUNNEFELD ET SCHWENZER 2011: J.-H. Bunnefeld, S. Schwenger. 2011. Traditionen, Innovationen und Technologietransfer: zur Herstellungstechnik und Funktion älterbronzezeitlicher Schwerter in Niedersachsen. *Praehistorische Zeitschrift* 86, pp. 207-253.
- CHILDE 1950: G.V. Childe. 1950. *Prehistoric migrations in Europe*. Oslo.
- CASINI ET CHAUME 2014: S. Casini, B. Chaume. 2014. Indices de mobilité au Premier Âge du Fer entre le sud et le nord des Alpes. In : *Les Celtes et le Nord de l'Italie (Premier et Second Âges du fer)*. Actes du 36^e Colloque international de l'AFEAF (Vérone, 17-20 mai 2012), (36^e supplément à la RAE), pp. 231-258.
- CICOLANI 2010: V. Cicolani. 2010. *Diffusion du mobilier de Golasecca au nord des Alpes au premier âge du Fer*. Tours (Thèse de Doctorat).

⁵⁶ De Marinis 2012, fig. 5,1.

⁵⁷ De Marinis 2012, p. 61.

⁵⁸ La mobilité des individus, avant tout féminins, durant l'âge du Fer est un argument qui a trouvé ces dernières années une solide base archéologique. Des mobiliers funéraires de valeur élevée semblent indiquer une politique de stratégies matrimoniales pratiquée dans la culture de Golasecca dans le cadre d'un système d'alliances ayant pour but une consolidation d'accords et de transactions à caractère surtout commercial (de Marinis et Spadea 2004, p. 342 ; Casini et Chaume 2014).

- CICOLANI 2013: V. Cicolani. 2013. Les petits objets métalliques de la culture de Golasecca : des marqueurs culturels et anthropologiques pour l'étude de relations transalpines au Premier âge du Fer. In : *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer*. Actes du 35^e Colloque international de l'AFEAF (Bordeaux, 2-5 juin 2011) (30^e supplément à Aquitania), pp. 459-478.
- CLINE 2014: E.H. Cline. 2014. *1177 a.C. Il collasso della civiltà*. Torino.
- COLONNA 1998: G. Colonna. 1998. Etruschi sulla via delle Alpi occidentali. In: L. Mercado, M. Venturino Gambari, ed. *Archeologia in Piemonte. La Preistoria*. Torino, pp. 261-266.
- CONSCIENCE *et al.* 2005: A.-C. Conscience, C. Brombacher, D. Ghiggi, S. Jacomet, A. Rehazek. 2005. *Seeufersiedlungen. Wädenswil-Vorder Au : Eine Seeufersiedlung am Übergang vom 17. zum 16. Jh. v. Chr. im Rahmen der Frühbronzezeit am Zürichsee. Unter besonderer Berücksichtigung der frühbronzezeitlichen Funde und Befunde von Meilen-Schellen*. Zürich und Egg (Zürcher Archäologie ; 19).
- DAUDRY ET RUBAT BOREL 2008: D. Daudry, F. Rubat Borel. 2008. Ritrovamenti ottocenteschi di armille protostoriche nelle valli della Dora Baltea e della Dora Riparia: Académie Saint-Anselme di Aosta, Museo di Antichità di Torino, Montalto Dora, Oulx. *BEPAA* 19, pp. 9-25.
- DAVID-ELBIALI 2000: M. David-Elbiali. 2000 *La Suisse occidentale au II^e millénaire av. J.-C. : chronologie, culture et intégration européenne*. Lausanne (Cahier d'archéologie romande ; 80).
- DAVID-ELBIALI 2014: M. David-Elbiali. 2014. Il cammino tra le Alpi. Elementi di riflessione per una storia dei rapporti transalpini nella zona alpina centro-occidentale all'età del Bronzo. In: B. Grassi, M. Pizzo, ed. *Galorum Insubrum fines. Ricerche e progetti archeologici nel territorio di Varese*. Atti della giornata di studio (Varese, Villa Recalcatti, 29 gennaio 2010). Roma (Studia Archaeologica ; 200), pp. 43-64.
- DAVID-ELBIALI ET MOINAT 2005: M. David-Elbiali, P. Moinat. 2005. Saint-Prex (Vaud) à l'âge du Bronze : le cas d'une commune lémanique. *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie* 88, pp. 119-168.
- DE MARINIS 1998: R.C. de Marinis. 1998. La metallurgia dell'antica e media età del Bronzo in Piemonte. In: L. Mercado, M. Venturino Gambari, ed. *Archeologia in Piemonte. La Preistoria*. Torino, pp. 157-186.
- DE MARINIS 2009: R.C. de Marinis. 2009. Ascia di tipo Langquaid dalla palafitta Ponti del lago di Varese. In: R.C. de Marinis, S. Massa, M. Pizzo, ed., *Alle origini di Varese e del suo territorio. Le collezioni del sistema archeologico provinciale*. Roma, pp. 669-670.
- DE MARINIS 2012: R.C. de Marinis. 2012. Das Depot der Cascina Ranza bei Mailand. In: *Waffen für die Götter. Krieger, Trophäen, Heiligtümer*. Innsbruck, pp. 54-62.
- DE MARINIS ET SPADEA 2004 : R.C. de Marinis, G. Spadea. 2004. *I Liguri. Un antico popolo europeo tra Alpi e Mediterraneo*. Catalogo della mostra, Ginevra-Milano.
- FAUDINO *et al.* 2014: V. Faudino, L. Ferrero, M. Giaretti, M. Venturino Gambari. 2014. Celti e Liguri. Rapporti tra la cultura di Golasecca e la Liguria Interna nella Prima Età del Ferro. In : *Les Celtes et le Nord de l'Italie (Premier et Second Âges du fer)*. Actes du XXXVI^e colloque international de l'AFEAF (Vérone, 17-20 mai 2012), (36^e supplément à la RAE), pp. 125-144.
- GALLAY 2006: A. Gallay, ed. 2006. *Des Alpes au Léman: images de la préhistoire*. Gollion.
- GAMBARI 1997: F.M. Gambari. 1997. La prima età del Ferro nel Piemonte nord-occidentale. In: *La Valle d'Aosta nel quadro della preistoria e protostoria dell'arco alpino centro-occidentale*. Atti della XXXI Riunione Scientifica IIPP (Courmayeur, 2-5 giugno 1994). Firenze, pp. 341-360.
- GAMBARI 1998: F.M. Gambari. 1998. Elementi di organizzazione sociale ed economica delle comunità protostoriche piemontesi. In: L. Mercado, M. Venturino Gambari, ed. *Archeologia in Piemonte. La Preistoria*. Torino, pp. 247-260.
- GAMBARI ET COLONNA 1988: F.M. Gambari, G. Colonna. 1988. Il bicchiere con iscrizione arcaica da Castelletto Ticino. *Studi Etruschi* 54-1986, pp. 119-164.
- GAMBARI *et al.* 2007: F.M. Gambari, F. Rubat Borel, R. Compagnoni. 2007. Le forme di fusione e l'utilizzazione preromana della pietra ollare nella protostoria dell'Italia nordoccidentale. Actes du XI^e Colloque sur les Alpes dans l'Antiquité (Champsec, 15-17 septembre 2006). *BEPAA* N^o spécial, pp. 131-151.
- GUGLIELMINO 2005: R. Guglielmino, 2005. Rocavecchia : nuove testimonianze di relazioni con l'Egeo e il Mediterraneo orientale nell'età del Bronzo. In: *Emporia. Aegeans in the central and eastern Mediterranean*. Proceedings of the 10th International Aegean Conference / 10^e Rencontre égéenne internationale (Athens, Italian School of Archaeology, 14-18 april 2004), *Aegeum* 25, pp. 637-651.

- HOCHULI, NIFFELER, RYCHNER 1998: S. Hochuli, U. Niffeler, V. Rychner, ed. 1998. *Âge du Bronze*. Bâle (SPM : La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Age ; 3).
- KIMMIG ET SCHIEK 1957: W. Kimmig, S. Schiek. 1957. Ein neuer Grabfund der Urnenfelderkultur von Gammertingen (Kr. Sigmaringen). *Fundberichte aus Schwaben* N.F. 14, pp. 50-77.
- KUBACH 1977: W. Kubach. 1977. *Die Nadeln in Hessen und Rheinhessen*. München (PBF ; 13/3).
- MELLER 2004: H. Meller. 2004. *Der geschmiedete Himmel. Die weite Welt im Herzen Europas vor 3600 Jahren*. Stuttgart (Ausstellungskatalog).
- MEZZENA 1997: F. Mezzena. 1997. La Valle d'Aosta nel Neolitico e nell'Eneolitico. In: *La Valle d'Aosta nel quadro della Preistoria e Protostoria dell'arco alpino centro-occidentale*. Atti della XXXI Riunione scientifica IIPP (Courmayeur, 2-5 giugno 1994). Firenze, pp. 17-138.
- MÖSLEIN 2002: S. Möslein. 2002. Elementi di provenienza meridionale nell'età del Bronzo delle Prealpi bavaresi. In: G. Schnekenburger, ed., *Attraverso le Alpi: uomini, vie e scambi nell'antichità*. Landesmuseum Baden-Württemberg (Ausstellungskatalog), pp. 155-174.
- MOINAT ET DAVID-ELBIALI 2003: P. Moinat, M. David-Elbiali, S. Berti-Rossi, I. Chenal-Velarde, M. Guélat, M. Klausener, C. Simon. 2003. *Défunts, bûchers et céramiques : la nécropole de Lausanne-Vidy (Vaud) et les pratiques funéraires sur le Plateau suisse du XIe au VIIIe av. J.-C.* Lausanne (Cahier d'archéologie romande ; 93).
- MOULIN *et al.* 2012: B. Moulin, E. Thirault, J. Vital, M.-C. Bailly-Maître. 2012. Quatre années de prospection sur les extractions de cuivre de l'âge du Bronze ancien dans le massif des Rousses en Oisans (Isère et Savoie, France). *Actes des 9^e Rencontres Méridionales de Préhistoire récente*. Toulouse, pp. 341-369.
- PRIMAS 1997: M. Primas. 1997. Der frühbronzezeitliche Depotfund von Arbedo-Castione (Kanton Tessin, Schweiz). In: C. Becker, M.-L. Dunkelmann, C. Metzner-Nebelsick, ed., *Χρόνος : Beiträge zur prähistorischen Archäologie zwischen Nord- und Südosteuropa. Festschrift Bernhard Hänsel*. Espelkamp (Int. Archäologie. Studia honoraria ; 1), pp. 287-296.
- RUBAT BOREL 2010: F. Rubat Borel. 2010. Testimonianze del potere nella media età del Bronzo a Viverone: le armi del guerriero e gli ornamenti femminili. *BEPAA* 21, pp. 377-403.
- RUBAT BOREL 2011: F. Rubat Borel. 2011. Gli ornamenti del Bronzo Medio dall'abitato nel lago di Viverone: il costume femminile tra Italia nordoccidentale e cerchia nord alpina. *NAB* 19, pp. 205-219.
- RYCHNER 1979: V. Rychner. 1979. *L'âge du Bronze final à Auvernier (lac de Neuchâtel, Suisse) : typologie et chronologie des anciennes collections conservées en Suisse*. Lausanne (Cahiers d'archéologie romande ; 15-16).
- RYCHNER-FARAGGI 1993: A.-M. Rychner-Faraggi. 1993. *Hauterive Champréveyres : métal et parure au Bronze final*. Neuchâtel (Archéologie neuchâteloise ; 17).
- SCHAUER 1971: P. Schauer. 1971. *Die Schwerter in Süddeutschland, Österreich und der Schweiz, I*. München (PBF ; IV/2).
- SCHWAB 2002: H. Schwab. 2002. *Archéologie de la 2^e correction des eaux du Jura, 3 : Les artisans de l'âge du Bronze sur la Broye et la Thielle*. Fribourg, (Archéologie fribourgeoise ; 16).
- VENTURINO GAMBARI 2001: M. Venturino Gambari, ed. 2001. *Dai Bagienni a Bredulum. Il pianoro di Breolungi tra archeologia e storia*. Torino (Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte. Monografie ; 9).
- VENTURINO GAMBARI 2006: M. Venturino Gambari, ed. 2006. *Navigando lungo l'Eridano: La necropoli protogolasecchiana di Morano sul Po*. Museo Civico - Casale Monferrato.
- VENTURINO GAMBARI 2009: M. Venturino Gambari, ed. 2009. *Il ripostiglio del Monte Cavanero di Chiusa di Pesio (Cuneo)*. Alessandria.
- VENTURINO GAMBARI 2014: M. Venturino Gambari, ed. 2014. *La memoria del passato. Castello di Annone tra archeologia e storia*. Torino (Archeologia Piemonte ; 2).
- VITALI ET KAENEL 2000: D. Vitali, G. Kaenel. 2000. Un Helvétè chez les Etrusques vers 300 av. J.-C. *Archéologie suisse* 23/3, pp. 115-122.
- VON QUILLFELDT 1995: I. von Quillfeldt. 1995. *Die Vollgriffschwerter in Süddeutschland*. Stuttgart (PBF ; IV/11).
- WELS-WEYRAUCH 1978: U. Wels-Weyrauch. 1978. *Die Anhänger und Halsringe in Südwestdeutschland und Nordbayern*. München (PBF ; 11/1).

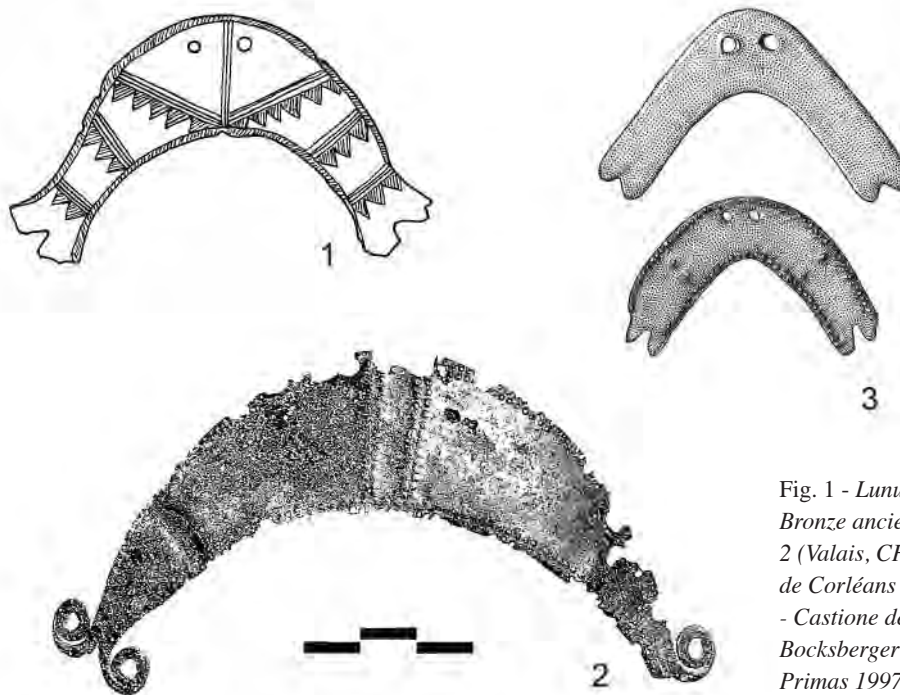


Fig. 1 - Lunules en cuivre du début du Bronze ancien : 1. Conthey - Sensine tombe 2 (Valais, CH), 2. Aoste - Saint-Martin de Corléans (Val d'Aoste, I), 3. Arbedo - Castione dépôt (Tessin, CH), d'après Bocksberger 1964 (1), Mezzena 1997 (2), Primas 1997 (3).

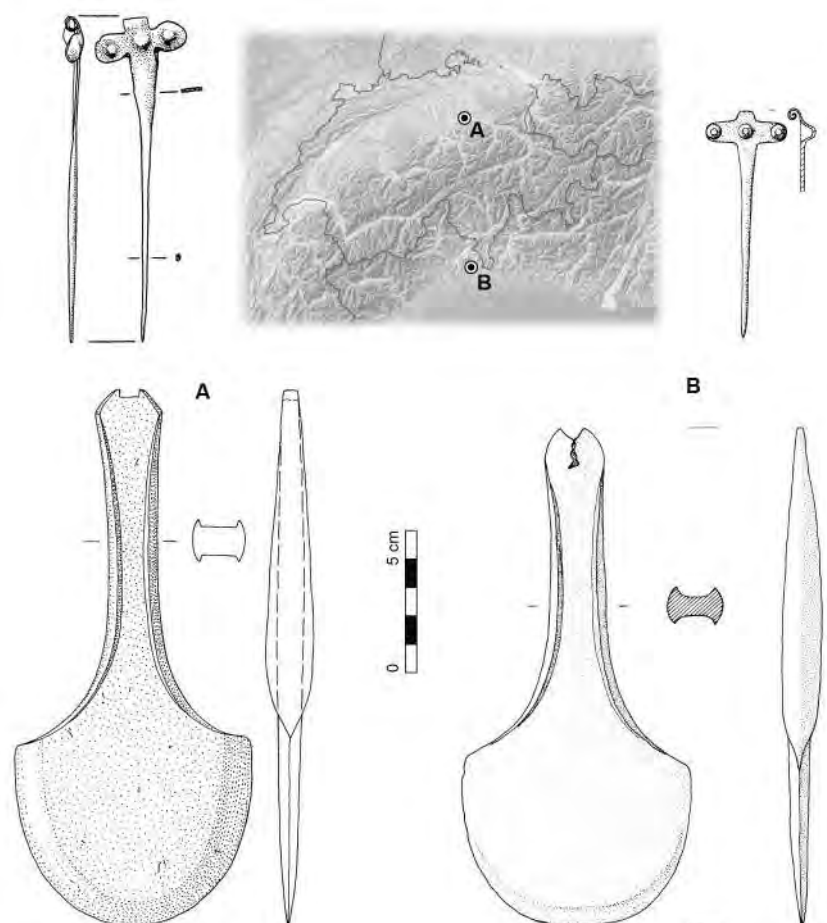


Fig. 2 - Deux associations d'une épingle à cabochons avec une hache de type Langquaid provenant de Meilen-Schellen (Zürich, CH) (A) et de la Palafitta Ponti (Varese, I) (B) et situation géographique, d'après Conscience et al. 2005 (A), de Marinis 2009 (B).

Fig. 3 - Mobilier de la tombe de Casale Monferrato - Vallare (Alessandria, I) (3, 4) et objets apparentés provenant du nord des Alpes : 1. hache de type Genève A d'Alterswil - Oberthal (Fribourg, CH), 2. poignard de type Broc d'Ollon - St.-Triphon (Vaud, CH), d'après Abels 1972, Bocksberger 1964, de Marinis 1998.

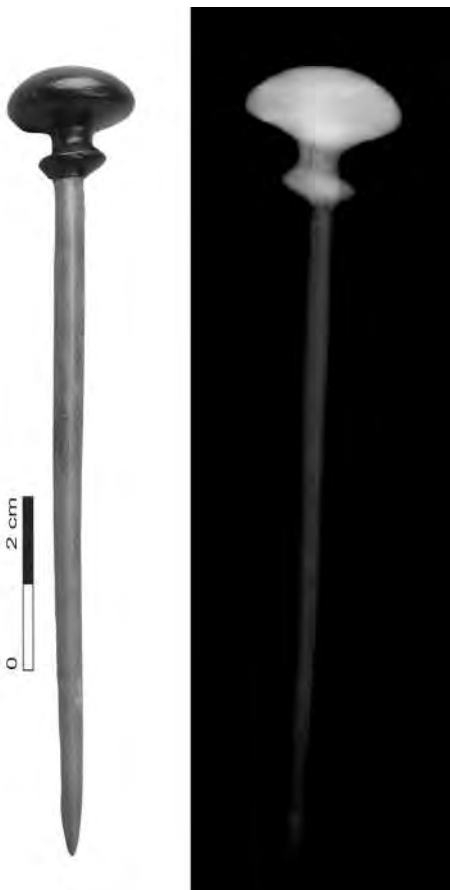
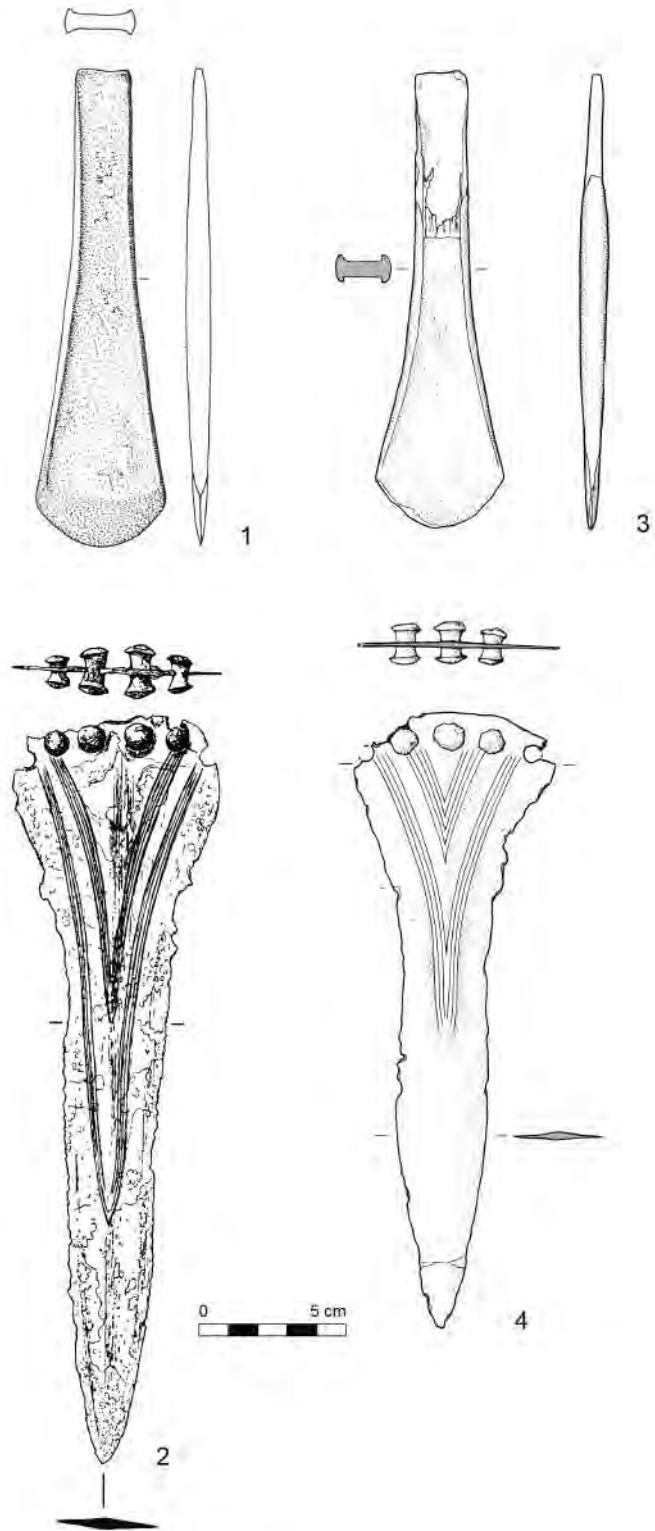


Fig. 4 - Epingle de type Wollmesheim découverte à Castello di Annone (Asti): photo et radiographie, d'après Venturino Gambari 2014.

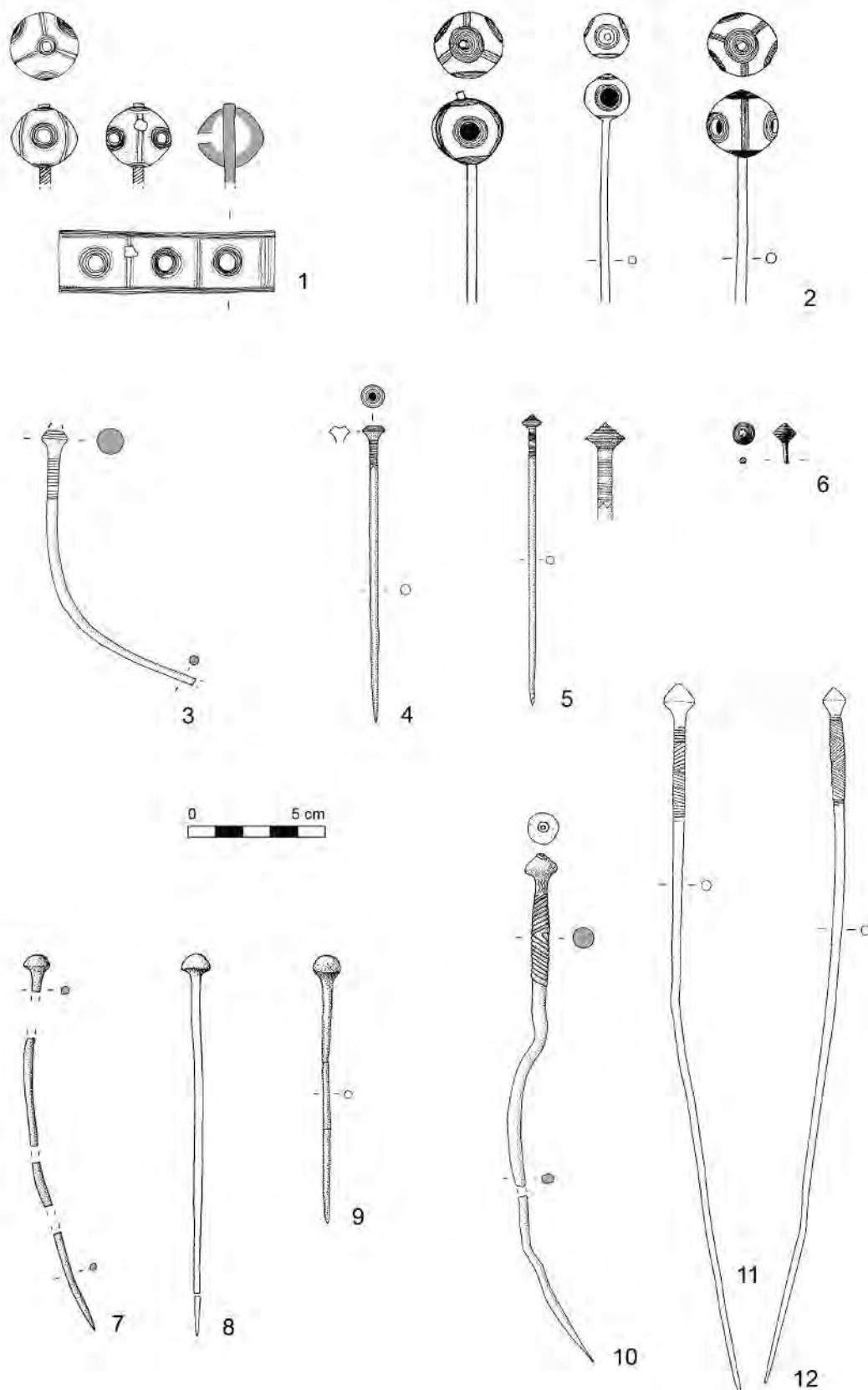


Fig. 5 - Epingles du Bronze final. 1-2. Epingles céphalaires, 3-6. Epingles à tête biconique, 7-9. Epingles à tête en champignon, 10-12. Epingles de type Clès ou à col renflé et stries alternes [1, 3, 7, 10. Morano sul Po T. 1/94 (Alessandria, I) ; 2, 8, 11-12. Hauterive-Champréveyres (Neuchâtel, CH) ; 4-5, 9. Saint-Prex - La Moraine et T. 1-2001 (Vaud, CH) ; 6. Lausanne-Vidy T. 111 (Vaud, CH)], d'après Venturino Gambari 2006, Rychner-Faraggi 1993, David-Elbiali et Moinat 2005, Moinat et David-Elbiali 2003.

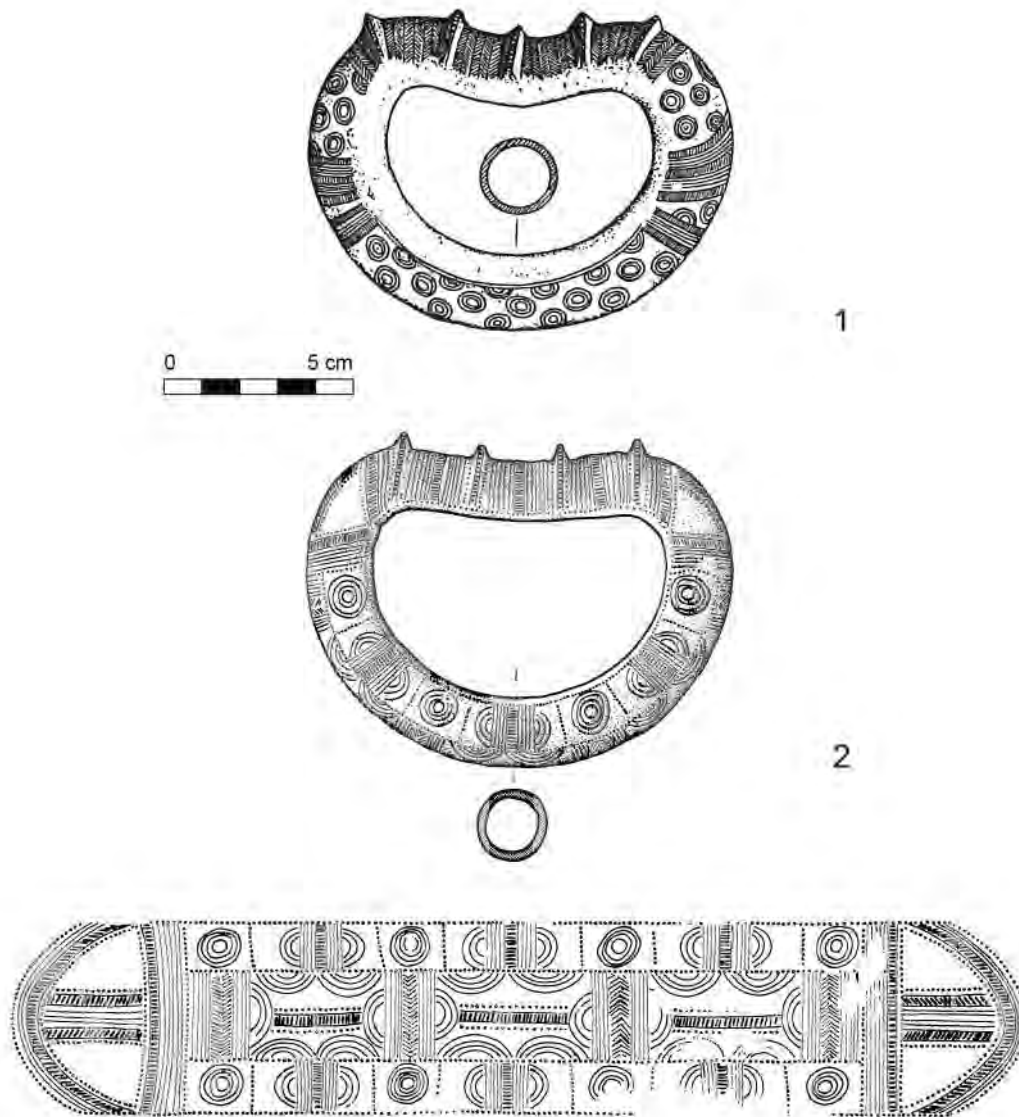


Fig. 6 - Bracelets réniformes : 1. Morges (Vaud, CH), 2. Aoste (Vallée d'Aoste, I), d'après Kimmig et Schiek 1957 (1), Venturino Gambari 2006 (2).

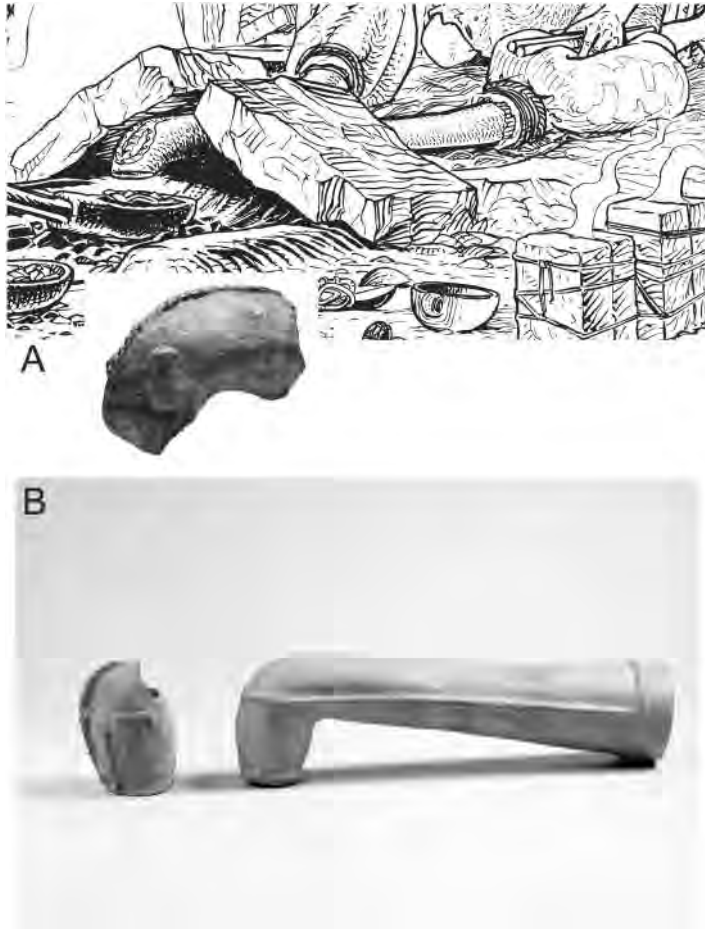


Fig. 7 - Tuyères en terre cuite à tête de cheval.
A. Genève (CH). B. Mondovì – Breolungi
(Cuneo, I), d'après Gallay 2006 (1), Venturino
Gambari 2001 (2).

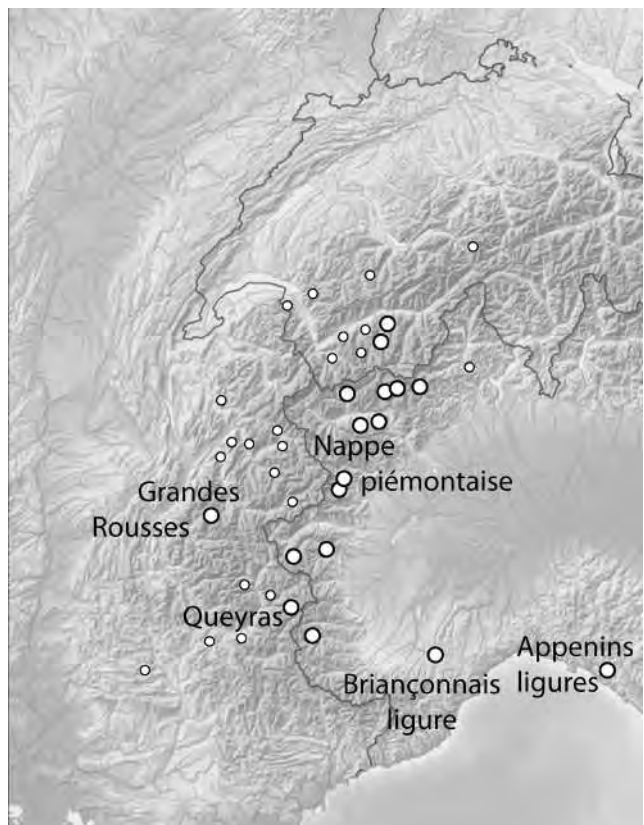


Fig. 8 - Carte des Alpes occidentales avec indication
des mines de cuivre.

L'ENSEMBLE DE SIGOYER (HAUTES-ALPES),
UN ASSEMBLAGE D'ARMEMENT SINGULIER DE LA FIN DE L'ÂGE DU FER:
TÉMOIN DE LA MOBILITÉ DE PERSONNES OU DE BIENS ?

LIONEL PERNET¹

1. INTRODUCTION

Découvert en deux fois entre la fin des années 1970 et 2001, l'ensemble d'objets de Sigoyer, au lieu-dit «Ravorier», est tout à fait singulier dans le paysage des découvertes d'armes de la fin de l'âge du Fer dans l'arc alpin. Ce lot d'objets fragmentés (2 casques, 2 umbos de bouclier, 1 épée et des éléments de fourreau(x), 2 lances, 1 agrafe de ceinturon, 1 ceinturon émaillé et divers petits objets), découvert sur le territoire de la Province de Transalpine (future Gaule Narbonnaise), a fait l'objet d'une publication exhaustive en 2005 (Mahieu/Barge/Mahieu 2005). On peut donc légitimement se demander pourquoi y revenir dans un article, alors même que nous l'avions déjà pris en compte dans notre étude de 2010 (Pernet 2010, 220), où il était intégré à une réflexion d'ensemble sur les mercenaires et auxiliaires gaulois de la fin de l'âge du Fer.

Tout d'abord parce que cet ensemble présente des fragments d'un type de casque en bronze de la fin de l'âge du Fer qui est rarement découvert dans des contextes archéologiques clos, mais aussi parce que la nature de cet étonnant dépôt, sa datation et les conclusions que l'on peut tirer de sa présence très en amont de la vallée de la Durance, méritent une analyse plus approfondie que celle de 2010.

Ces objets soulèvent plusieurs questions: en quoi ce dépôt est-il singulier dans la série des découvertes contemporaines (époque de La Tène finale) de l'arc alpin et sur le territoire de la Gaule Transalpine ? De quel type de dépôt s'agit-il (funéraire, cultuel ou autre) ? Quels éléments permettent la datation des objets et de leur enfouissement ? Et finalement, une fois toutes ces interrogations passées en revue, quelle interprétation peut-on faire de sa présence dans les Hautes-Alpes en termes de mobilité des personnes et des biens, thème du colloque d'Evolène ?

2. SIGOYER AU SEIN DES DÉCOUVERTES D'ARMEMENT DANS L'ARC ALPIN ET EN TRANSALPINE À LA FIN DE L'ÂGE DU FER

2.1 Dans l'arc alpin

Dans notre étude de 2010 sur l'armement de La Tène finale en contexte alpin (de la Slovénie aux Alpes françaises) (Pernet 2010, 143-148), le corpus des sites répertoriés était constitué d'entrées relatives majoritairement au monde funéraire (11 sur les 16 du corpus), trois à des sites d'habitat et deux à des lieux de culte. La plupart des sites funéraires sont de grandes nécropoles de 50 tombes ou plus, les petites nécropoles étant plus rares (trois cas). Les tombes isolées sont exceptionnelles, tout comme les sites cultuels de type «Brandopferplatz» (crémation d'objets et offrandes animales en grand nombre). Si l'on ajoute à ce corpus les sépultures sédunes² (Curdy *et al.* 2009), le tableau est quelque peu modifié (quelques sépultures individuelles supplémentaires), mais pas de manière fondamentale, de telle sorte que l'ensemble de Sigoyer, avec le dépôt d'armes en deux exemplaires, apparemment hors d'une nécropole, ne se rapproche d'aucune découverte d'armement de la fin de l'âge du Fer connue dans l'arc alpin.

En ce qui concerne les armes, les types présents à Sigoyer, à l'exception du casque, se retrouvent en revanche dans d'autres tombes alpines (fourreaux en bronze de la famille dite de «Ludwigshaffen», lances type «javelin

¹ Directeur du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Etat de Vaud, Lausanne. UMR 5140 CNRS Archéologie des sociétés méditerranéennes, Lattes-Montpellier.

² Qui n'avaient pas été prises en compte dans notre étude de 2010 car elles étaient antérieures à la période de la conquête romaine et ne présentaient aucun lien avec le monde romain susceptible d'y voir des tombes d'auxiliaires.

heads» et umbos circulaires ou à ailettes courtes). Nous aurons l'occasion détailler ces aspects plus loin lorsqu'il s'agira de préciser la typologie du mobilier de Sigoyer.

2.2 En Transalpine

En Celtique méditerranéenne, les armes et l'équipement militaire des deux derniers siècles avant J.-C. révélés par l'archéologie proviennent de sépultures, d'épaves ou d'habitats (Pernet 2010, 134-142; Pernet 2013, 90-97). Une trentaine de sites peuvent être retenus, essentiellement situés en Languedoc oriental sur le territoire des Volques Arécomiques (une vingtaine de tombes) et en Provence chez les Salyens. Il s'agit majoritairement de tombes à armes isolées ou faisant partie de petites nécropoles (comme à Nîmes, à Beaucaire ou encore à Mourières). Dans la tradition du III^e siècle av. J.-C., ces armes forment la panoplie tripartite classique du guerrier gaulois: lance, bouclier et épée dans son fourreau métallique. Les casques sont rares dans les sépultures.

Ces armes sont de tradition gauloise, s'inscrivant dans la continuité des standards du III^e siècle, mais aussi de tradition romaine, situation qui s'explique par le contexte particulier du II^e siècle avant J.-C. qui voit toute cette aire géographique basculer sous domination romaine à partir des années 125/123 av. J.-C. Les armes gauloises ne disparaissent pas immédiatement avec la conquête; elles sont présentes jusque dans les années 50 avant J.-C. Quant aux armes romaines, on en retrouve quelques-unes dans les sépultures, mais la majorité est disséminée sur des habitats, dans des contextes particuliers qui pourraient être liés à une destruction par les Romains. Cette distinction entre armes de tradition romaine et de tradition gauloise est importante dans le cas de l'ensemble de Sigoyer qui nous intéresse ici, nous y reviendrons à plusieurs reprises.

Les types d'armement présents à Sigoyer se retrouvent tous ailleurs en Transalpine: fourreaux de type Ludwigshafen, umbos à ailettes courtes et circulaires et casques en bronze. La spécificité de Sigoyer dans ce contexte concerne sa situation excentrée loin d'une nécropole ou d'un habitat de hauteur et la présence d'objets *a priori* exogènes comme le ceinturon émaillé.

3. LA NATURE DU DÉPÔT DE SIGOYER

Une des difficultés d'interprétation de cet ensemble réside dans sa nature, qui n'est pas évidente. Les conditions de la découverte, relatées dans la monographie de 2005, précisent qu'il s'est agi d'abord d'une découverte fortuite (1979), puis d'un sondage élargi au début des années 2000 (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, 5).

Les auteurs décrivent pour la fouille de 1979, deux zones de terre noire avec des fragments d'ossements, séparées d'environ 1,20 m. La nature des ossements est incertaine, les auteurs proposent toutefois d'y voir une sépulture unique, malgré la présence de couples d'objets et de deux zones sombres (crémations ?) (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, 7). Comme évoqué précédemment, le site ne rentre ni dans la typologie d'une nécropole, ni dans celui des lieux de cultes alpins, l'extension des sondages en 2001 n'ayant rien révélé aux alentours. Seuls quelques objets viennent compléter la découverte initiale, dont un moule à pendeloques à quelques mètres de la structure de 1979. La présence des armes par paires (sauf l'épée et le fourreau s'il s'agit d'un seul individu) est rare dans l'aire alpine pour cette période de la fin de l'âge du Fer, on la connaît toutefois à Verna (Isère), mais il s'agit d'une tombe à char sous tumulus (Perrin/Schönfelder 2003).

Au vu des éléments publiés, et sans entrer encore dans le détail de l'analyse du mobilier, cet ensemble pourrait être:

1. une sépulture avec un seul individu et son dépôt funéraire;
2. une sépulture avec deux individus ou deux petites sépultures connexes avec leurs dépôts funéraires;
3. un dépôt de nature cultuelle *lato sensu* ayant fait l'objet d'un passage au feu (ce que l'absence de céramique pourrait corroborer).

Si dans les deux premiers cas on peut raisonnablement postuler un laps de temps assez court entre le décès du ou des individus et l'enfouissement des objets, dans le troisième, il peut s'être écoulé un temps assez long entre la collecte des objets et leur enfouissement. Dans le cas de rites de victoire par exemple, on sait que des objets peuvent être exposés un certain temps avant d'être finalement enfouis. Les objets d'un même dépôt ne sont donc pas nécessairement contemporains, même si l'enfouissement est réalisé lui en une seule fois.

Voyons si l'analyse du mobilier permet de mieux comprendre cet ensemble, en regardant de près la datation des pièces et leur origine probable.

4. TYPO-CHRONOLOGIE DU MOBILIER DE SIGOYER

Les objets présents dans cet ensemble ont des particularités qui interpellent: les éléments de fourreau s'approchent beaucoup de la série en bronze dite «de Ludwigshaffen», mais avec des singularités, les casques en bronze semblent être à calotte lisse (type Coolus), un type attribué tantôt à l'armée romaine, tantôt aux Gaulois, tandis que la ceinture en bronze émaillé est d'un type de Celtique orientale et du monde germanique très rare en Gaule...

4.1 *Éléments de fourreau(x) et épée*

Le fourreau, ou plutôt les fragments de fourreau(x) – qui n'appartiennent pas forcément à la même pièce – doivent être analysés séparément. Ils ont tous été découverts en 1979 avec l'épée, mais un détail intrigue: si l'épée est à croisière campaniforme, il n'est pas certain qu'elle rentre dans le fourreau apparemment à entrée droite. Les deux mesurant 50 mm de large, il manque peut-être aussi un peu de jeu pour permettre à l'épée d'entrer, mais cela peut se jouer à quelques millimètres.

- Commençons par le pontet-plaque en fer (fig. 2, 4.1), qui est d'un type bien connu, mais assez rarement associé à un fourreau en bronze. Dans l'étude que nous avons faite pour les fourreaux de Sion, nous avons mis en évidence trois exemplaires à pontet-plaque en fer montés sur du bronze³ sur un corpus européen d'une soixantaine d'individus. Ce n'est donc pas impossible, mais très rare. Ce type de pontet est caractéristique d'étuis de la famille Ludwigshaffen, datés généralement à LT D1 (Pernet 2009a, 162-171), mais pas seulement, on le retrouve aussi sur des fourreaux à bouterolles à échelle de LT D2. Sa datation couvre donc toute La Tène finale, avec une apparition dès LT D1.
- A l'entrée du fourreau appartient aussi un fragment avec un décor de double-esses (fig. 2, 4.2), souvent présent sur les fourreaux de la famille Ludwigshaffen, comme le pontet-plaque.
- Plusieurs fragments permettent de reconstituer avec certitude une bouterolle complète (fig. 2, 4), comme cela est proposé dans la publication (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, fig. 25). La partie proximale est caractérisée par des décors circulaires en forme d'yeux, connus sur des fourreaux en fer ou en bronze. Deux parallèles valaisans peuvent être cités: Conthey Râpes d'Aven et Loèche SLM1 (Pernet 2009a, fig. 201 et 202). Ces pièces sont caractéristiques de la phase LT C2-LT D1. La partie distale de la bouterolle est plus singulière, elle est arrondie avec des décors d'esses et une petite perle moulurée à l'extrémité. Elle rappelle l'extrémité de Conthey Râpes d'Aven citée plus haut (en fer), mais aussi les bouterolles en bronze moulurées de poignards qui apparaissent à La Tène finale, sortes de réminiscences d'exemples bien plus anciens de LT B, comme celui de Tesson par exemple, daté de LT D1 (Duval/Gomez de Soto/Perrichet-Thomas 1986; Pernet 2010, pl. 191).

L'épée en fer (fig. 2, 3), incomplète, est longue (lame d'au minimum 66 cm, mais il en manque une partie, ce qui laisse supposer une longueur totale de peut-être 80 cm ?), avec une section à deux cannelures. Elle possède des caractéristiques typiques des armes de La Tène finale, sans pouvoir préciser mieux la datation comme nous l'avons montré avec le corpus des épées suisses de Port (BE) (Pernet 2009b, 126).

Pour résumer, si nous avons une épée et un fourreau qui ne fonctionnent peut-être pas ensemble, il est probable en revanche que les trois parties du fourreau analysées séparément ci-dessus proviennent de la même pièce, datable à LT D1.

4.2 *Umbos*

Les deux umbos présents dans cet assemblage sont de types bien connus en Gaule: un exemplaire à ailettes courtes (fig. 3, 8), pour lequel plusieurs synthèses existent (Perrin/Schönfelder 2003; Pernet 2010, 109) et pour lequel les plus proches parallèles sont à Sion (Pernet 2009a, 178-180). La datation retenue pour l'apparition de ce type est LT D1.

L'autre exemplaire, fortement restauré, est circulaire de forme conique, à bord relativement large accueillant à l'origine 6 rivets (fig. 3, 7). Il semble se rapprocher de la série des umbos de type Bohnsack 3/4 (type B4 de Bockius/Łuczkiwicz 2004, 82-83) ou du type Bohnsack 5/6 comme le suggèrent R. Bockius et P. Łuczkiwicz (2004, 87) sur la base d'une photo ancienne⁴. Ces types sont bien représentés dans la culture de Przeworsk (Pologne

³ Chalon-sur-Saône, Wederath tombe 296 et Giubiasco tombe 96 (Pernet 2009a, 166-167).

⁴ La publication de Sigoyer de 2005 avec ses dessins permet à notre avis de rapprocher l'umbo circulaire du type 3/4 plutôt que 5/6.

actuelle) où ils apparaissent à LT D1. Mais ces formes sont présentes ensuite pendant tout LT D, notamment en Gaule où les exemplaires en contexte plus tardifs (LT D2) existent aussi.

4.2 Casques

Les casques, au nombre de deux – très fragmentés – sont en alliage cuivreux, coulés d'un seul tenant, à calotte lisse apparemment sans bouton, avec un bord en bourrelet et un couvre-nuque peu marqué (fig. 1, 1-2). Ils portent par endroits un décor le long du bord ou sur le bord lui-même. Compte tenu de ces caractéristiques, il semble que nous soyons en face de casques de type Coolus.

Dans deux études récentes (Pernet 2010, 116-121 et Pernet 2013, 93-97), nous avons eu l'occasion de revenir sur ces casques, soulignant le peu de découvertes en contexte archéologique permettant un discours critique sur leur datation et leur origine. Depuis les premières découvertes du XIXe siècle, ce type de casque est en effet tantôt décrit comme typiquement italique, tantôt typiquement celtique. Les travaux d'U. Schaaff dans les années 1980 (1988) ont en fait un type romain d'époque césarienne. Au début des années 1990, les découvertes de casques de type Coolus dans les puits d'Agen, datés grâce à des timbres d'amphores dans les niveaux de clôture d'un puits (*terminus ante quem* de la fin du IIe siècle - début Ier avant J.-C.)⁵, ont incité les spécialistes à en faire le successeur du casque légionnaire étrusco-italique à bouton après la réforme de Marius (Feugère 1993, 84).

Cependant, cette position n'est pas sans soulever des questions, tant en termes de datation que d'origine de production. Les casques de ce type proviennent en grande majorité de contextes mal documentés. Beaucoup ont été trouvés dans des fleuves où ils sont interprétés comme des dépôts votifs. Les découvertes de casques à calotte hémisphérique en bronze dans des épaves sont assez rares. Elles ne sont pas d'une grande aide pour la datation, à l'exception du casque de la Madrague de Giens, fabriqué antérieurement au naufrage qui a lieu dans les années 70 av. J.-C. Les casques de type Coolus sont donc présents en Gaule avant l'arrivée de César, au plus tard à la fin du IIe siècle av. J.-C., comme l'indiquent les découvertes d'Agen. On ne les retrouve par ailleurs pas hors de Gaule, constat qui avait servi d'argument pour les associer aux opérations romaines en Gaule, mais qui pourrait aussi corroborer une origine gauloise !

Si l'ensemble de Sigoyer est bien une tombe, ce qui n'est pas certain, c'est le seul ensemble funéraire clos connu à ce jour avec un casque de type Coolus.

4.5 Lances

Les deux fers de lances de Sigoyer sont relativement courts, un de forme classique à flamme nervurée (fig. 2, 5), l'autre moins habituel (fig. 2, 6), à rapprocher plutôt de la famille des «javelin heads» qui ne possèdent pas de flamme (Pernet 2010, 68 et 107). Les deux sont des armes de La Tène finale (LT D), avec des attestations encore à l'époque augustéenne pour les «javelin heads».

4.4 Agrafe de ceinturon

Le bouton de l'agrafe, si c'en est bien une (classée comme anneau dans la publication de 2005) est d'un type peu commun, avec un bouton très abîmé (fig. 2, 9). Avec ce bouton presque collé à l'anneau, on serait plutôt sur un exemplaire du début de LT D, comme celui de Conthey Râpes d'Aven (Pernet 2009a, pl. 22, n. 1372).

4.4 Ceinturon émaillé et boucle à extrémités bouletée

Avec les casques de type Coolus, le ceinturon émaillé (*Stabgürthaken* en allemand) donne toute sa singularité à l'ensemble de Sigoyer (fig. 3, 11). Plusieurs questions viennent immédiatement à l'esprit lorsque l'on voit cette pièce: quelle est son origine, quelle est sa fonction au sein de l'ensemble de Sigoyer et de quand peut-on la dater ?

La découverte dans la seconde fouille d'un fragment recollant avec un autre déjà découvert lors de la première fouille a permis aux auteurs de faire une analyse détaillée de l'objet ainsi complété (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, 32-39); nous ne reviendrons donc pas sur la description de l'objet, mais seulement sur son type, sa fonction et sa

⁵ Nous profitons de corriger ici notre tableau de Pernet 2010, fig. 83, 118 où nous avons indiqué par erreur des datations entre 50 et 25 avant J.-C. pour les trois casques d'Agen alors qu'il s'agit bien de 100-50 av. J.-C. (numéros 22a, 22b et 22c de notre liste).

datation en nous fondant sur une synthèse récente publiée au même moment que la tombe de Sigoyer (Bockius/Łuczkiwicz 2004, 9-15), qui n'a pas pu être prise en compte par les auteurs.

J. Déchelette cite ce type d'objet dans son manuel (1914, 1060-1061) au chapitre consacré à l'émaillerie chez les Celtes. Nous savons aujourd'hui que la mode des objets émaillés dans le monde celtique commence à LT D1b (Challet 1992; Schönfelder 2002, 216), et qu'elle va connaître un grand succès auprès des populations en contact avec la culture laténienne dans le monde germanique et scandinave. Ces considérations, associées à d'autres sur la répartition des exemplaires connus à ce jour (région de l'Elbe, de la Bavière et de l'ouest de l'Autriche et Bohême; Bockius/Łuczkiwicz 2004, Karte 3, 12), permettent de lui attribuer une origine celtique orientale qui rencontre ensuite un certain succès chez les populations germaniques le long de l'Elbe, d'où sa diffusion plus au nord.

Les nombreuses études sur ce type ont conduit à classer les individus en trois types, dont l'exemplaire de Sigoyer se distingue quelque peu par des décors que les auteurs de la monographie de 2005 attribuent à une production locale (imitation). Il ne s'agirait pas, selon eux, d'un exemplaire venant de Celtique orientale ou de l'aire germanique (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, 39). Il ne nous semble toutefois pas qu'en comparaison avec l'exemplaires d'Eining par exemple (Krämer 1968, 82), la nature du décor soit suffisamment différente pour justifier une telle hypothèse. Il n'y a certes pas à Sigoyer d'ornements zoomorphes, mais la répartition des loges pour les rivets émaillés sur la tige le place plutôt dans la série du type B.

Bien que régulièrement qualifiées de ceinturons en français, ces ceintures rigides en bronze émaillé sont rarement associées à des armes dans les ensembles funéraires, sauf par exemple à Sigoyer (s'il s'agit bien d'une tombe) et à Buchow-Karpzow. Faut-il donc vraiment les considérer comme des ceinturons (au sens de ceintures servant à porter une épée) ? R. Bockius et P. Łuczkiwicz 2004 les considèrent comme des éléments de parure féminine, en tous les cas dans leur zone d'origine de Celtique orientale. Ils se demandent toutefois si en étant repris plus au nord par les populations germaniques, ces ceintures impressionnantes n'ont pas été récupérées par des guerriers comme suspension d'épée, à moins que la tombe de Buchow-Karpzow, une incinération à armes, ne mélange deux corps, un homme d'origine germanique et une femme celtique... (hypothèse avancée par Bockius/Łuczkiwicz 2004, 15). La présence dans le lot de Sigoyer d'une autre agrafe de ceinturon (voir ci-dessus) incite à ne pas forcément considérer le ceinturon émaillé comme suspension de l'arme. La fonction de l'objet est donc elle aussi discutable, de même que sa datation.

Comme les casques, ces ceintures émaillées sont présentes dans des contextes dont la datation n'est pas toujours évidente. Longtemps datés à LT D2 seulement, les recoupements entre les différents types permettent aujourd'hui de proposer une datation dès LT D1 pour le type B (plus ancien que le A) (Rieckhoff 1995, 140; Bockius/Łuczkiwicz 2004, 14), avec une permanence encore à LT D2 dans certains contextes.

Reste la boucle de ceinture à extrémités bouletées (fig. 3, 12) d'un type peu fréquent, que les auteurs proposent faire fonctionner avec le ceinturon émaillé, sans que l'on n'ait de certitude sur cette association; encore une difficulté pour l'interprétation de cet ensemble.

4.5 Fibules

On pourrait espérer des fibules qu'elles permettent de mieux caler la datation du reste des objets, hélas seuls les ressorts et quelques fragments de pieds sont conservés. Avec deux fois deux spires à corde interne, ces ressorts de fibules ne peuvent pas être plus précisément datés qu'à LT D.

4.6 Autres objets

Il reste dans les objets publiés en 2005 un moule de fondeur pour des pendeloques (et des bracelets en fer dont l'association avec la découverte de 1979 est incertaine et que nous laissons donc de côté) qui fait au premier abord penser aux moules de pendeloques «launaciens» du sud de la France (début du premier âge du Fer). Il ne s'agit en fait pas vraiment du même type de moule et sa découverte a eu lieu à proximité du reste des objets mais pas directement avec eux (Mahieu/Barge/Mahieu 2005, 44). La difficulté à le dater précisément et son lieu de découverte incertain ajoutent encore une complication pour l'interprétation de l'ensemble.

5. DATATION ET INTERPRÉTATION DU DÉPÔT

Faisons un premier point sur la question de la datation après avoir analysé les objets un par un; dans le tableau ci-dessous nous indiquons la datation depuis la période d'apparition du type de l'objet jusqu'à sa disparition:

Objet	LT D1	LT D2
Fourreau		
Epée		
Umbo ailettes courtes		
Umbo circulaire		
Casques		
Lances		
Agrafe de ceinturon		
Ceinturon émaillé		
Fibules		

A l'échelle du second âge du Fer, l'ensemble est homogène (à l'exception du moule difficile à caler chronologiquement), avec des éléments qui datent tous de La Tène finale (LT D, env. 150-50 avant J.-C.), sans objets postérieurs à LT D2. On aimerait toutefois pouvoir être plus précis, surtout s'il s'agit d'une tombe où l'objet le plus récent marquerait alors la période d'enfouissement. C'est là que les considérations sur le contexte et celles sur la typologie doivent être prises en considération ensemble.

Dans la mesure où il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un ensemble clos (d'une tombe ou de deux corps dans une tombe), mais peut-être d'un dépôt, la datation des objets peut être proposée suivant deux hypothèses:

- Soit il s'agit de la sépulture d'un seul guerrier avec ses objets, dont certains présents par paires (armes, fibules), auquel cas tous les types étant attestés dès LT D1 et certains ne l'étant plus à la fin de LT D1 (umbo à ailette courtes et fourreau) on doit postuler un enfouissement dans le courant de LT D1, soit entre 150 et 80 av. J.-C.

Si l'on considère que deux corps sont ensemble, la datation ne change pas, mais le sexe des défunts, inconnu, mène à des propositions différentes. Avec deux guerriers dans la tombe, on expliquerait la présence de paires d'armes ; avec un homme et une femme, il faut envisager que certains objets soient à rattacher à la femme (ceinture émaillée et certaines fibules peut-être) et d'autres à l'homme (agrafe de ceinturon, armes, certaines fibules). L'interprétation de l'origine du guerrier et de celle de la femme est alors sujet de discussion, compte-tenu de l'originalité du fourreau d'épée et de la présence du ceinturon émaillé.

- Soit il s'agit d'un dépôt non funéraire, ce qui ouvre considérablement le champ des possibles, car les objets peuvent avoir été collectés à des périodes différentes (au cours de LT D) et enfouis à LT D2 si l'on retient une datation basse de certains objets. Il est aussi imaginable que les pièces proviennent d'un petit trophée et qu'elles aient été prises en même temps, mais brûlées et mutilées dans un second temps, entre 150 et 50 av. J.-C., voire après...

Pour chacune de ces situations, l'identité des défunts ou des propriétaires des armes et les raisons qui ont conduit au dépôt des objets changent... Dans tous les cas, il nous semble qu'il faille réfuter l'hypothèse d'une sépulture de guerrier de LTD2 telle qu'elle a été proposée dans la publication de 2005, ce qui exclut aussi l'hypothèse d'un auxiliaire de l'armée romaine d'époque césarienne ou post-césarienne. Un des arguments du statut d'auxiliaire reposait sur la nature des casques. Or nous avons montré que les représentations figurées et les découvertes archéologiques permettent aujourd'hui de se faire une bonne idée de l'aspect des casques portés par les légionnaires romains dans les provinces occidentales et que le casque de type Coolus est probablement de tradition gauloise (Pernet 2010, 119-121; Pernet 2013, 93-97).

L'interprétation de cet ensemble ne se résume donc malheureusement pas de manière simple.

1. Si c'est un seul guerrier ou deux guerriers contemporains dans une sépulture, la typologie de l'armement incite à placer l'enfouissement à LTD1, soit à la fin du IIe ou au tout début du Ier siècle avant J.-C. L'origine du ou des défunts pose la question de leur rapport à la Celtique orientale (ceinture émaillée, umbo circulaire et peut-être aussi le fourreau): s'agit-il de guerriers locaux en contact avec des objets exogènes qui circulent à travers les Alpes ou sont-ils eux-mêmes étrangers aux Hautes-Alpes et ont un lien avec le monde germanique ? On ne peut pas passer ici sous silence les invasions cimbriques en Transalpine à cette période et l'on doit considérer un lien possible avec ces événements comme une hypothèse plausible.
2. Dans le cas où les défunts sont de sexe différents, un homme et une femme dans une sépulture, nous avons dit que la date d'enfouissement restait la même, mais que dans ce cas le lien avec la Celtique orientale est à voir plutôt du côté de la femme si elle a possédé la ceinture émaillée. Passage des Alpes, mariage exogame, lien avec les épisodes historiques cités ci-dessus ? Difficile d'aller plus loin sans forcer les données archéo-

logiques, mais se pose encore une fois la question de la nature de la circulation des objets de cet ensemble: commerce et échanges ou guerre, conflit et décès accidentel lors du passage des Alpes ?

3. Dans l'hypothèse d'un dépôt, le champ chronologique est plus ouvert, certains objets pouvant être plus anciens que d'autres à l'intérieur de La Tène finale. Les raisons qui ont pu concourir au rassemblement de ces pièces sont multiples: rite de victoire, offrandes dans le cadre d'un culte, *ex-voto*, etc. Les armes, très fragmentées, peuvent avoir été exposées puis brûlées ou seulement passées au feu. La présence d'ossements peut être liée à des offrandes animales par exemple. Si les armes ont été prises à un ennemi, l'origine orientale de certaines pièces peut y trouver une explication (lors du passage des Alpes), si elles sont locales, la nature exotique du ceinturon, acquis par échanges, aura peut-être concouru à sa transformation en offrande. Bref, difficile d'arrêter une opinion dans un cadre aussi ouvert et sans structures autour de la découverte.

En conclusion, nous répéterons ce qui a été dit en introduction, à savoir que cet ensemble est tout à fait étonnant et qu'il est difficile d'en percer tous les mystères. Avec une typo-chronologie qui ne permet pas d'être plus précis qu'une génération pour dater les pièces et de types encore mal connus et peu documentés (les casques de type Coolus ou le ceinturon émaillé), un ensemble comme celui de Sigoyer qui, à première vue, pourrait être un des rares offrant un contexte archéologique sûr pour des types souvent découverts hors contexte, se révèle en fait d'une extrême complexité à analyser. S'il autorise une approche typo-chronologique et méthodologique passionnante, celle-ci ne permet toutefois pas de trancher de manière définitive parmi les différentes interprétations proposées.

BIBLIOGRAPHIE

- Bockius/Łuczkiwicz 2004: BOCKIUS R., ŁUCZKIEWICZ P. – *Kelten und Germanen im 2.-1. Jahrhundert vor Christus*. Mainz: Römisch-Germanischen Zentralmuseum, 2004.
- Challet 1992: CHALLET V. – *Les celtes et l'émail*. Paris: Ed. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1992.
- Curdy et al. 2009: CURDY P. et al. – *Rites funéraires chez les Sédunes. Les nécropoles celtiques du Valais Central IVe-Ier siècle av. J.-C.* Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 112, 2009.
- Déchelette 1914: DÉCHELETTE J. – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II Archéologie celtique ou protohistorique; troisième partie second âge du Fer ou époque de La Tène*. Paris: Picard, 1914.
- Duval/Gomez de Soto/Perrichet-Thomas 1986: DUVAL A., GOMEZ DE SOTO J., PERRICHET-THOMAS C. – «La tombe à char de Tesson (Charente-Maritime)». In: Duval A./Gomez de Soto J. dir. *Actes du VIIIe colloque sur les âges du Fer en France non méditerranéenne*. Angoulême, 18-19-20 mai 1984. *Aquitania* supplément 1, 1986, p. 35-45.
- Feugère 1993: FEUGÈRE M. – *Les armes des Romains. De la République à l'Antiquité tardive*. Paris: Errance, 1993.
- Krämer 1968: KRÄMER W. – «Ein Endlatènezeitlicher Stabgürtelhaken aus Eining in Niederbayern». *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 33, p. 81-91.
- Mahieu/Barge/Mahieu 2005: MAHIEU E./BARGE H./MAHIEU F. – *La sépulture celte de Sigoyer (Hautes-Alpes)*. Theix: Actilia Multimedia, 2005.
- Perrin/Schönfelder 2003: PERRIN F./SCHÖNFELDER M. dir. – *La tombe à char de Verna (Isère): témoignage de l'aristocratie celtique en territoire allobroge*. Lyon: Association Lyonnaise pour la promotion de l'archéologie en Rhône-Alpes, DARA 24, 2003.
- Pernet 2009a: PERNET L. – «Armement (épées, fourreaux, suspension, boucliers et lances)». In: Curdy P. et al. 2009, p. 154-174.
- Pernet 2009b: PERNET L. – «Le dépôt de Port (BE): datation et histoire», In: *Le site de la Tène: bilan des connaissances – état de la question (1er – 3 novembre 2007)*, Archéologie neuchâteloise 43, 2009, p. 125-135.
- Pernet 2010: PERNET L. – *Armement et auxiliaires gaulois (Ile et Ier siècles avant notre ère)*. Editions Monique Mergoïl, 2010.
- Pernet 2013: PERNET L. – «Armes et équipements militaires de la fin de l'âge du Fer»; «Combattants, mercenaires et auxiliaires gaulois à la fin de l'âge du Fer»; «La conquête romaine et le temps de la paix ?», In: GIRARD B., *Au fil de l'épée, Armes et guerriers en pays celte méditerranéen*. Nîmes, 2013, p. 90-97; p. 173-176; p. 215-218.
- Rieckhoff 1995: RIECKHOFF S. – *Süddeutschland im Spannungsfeld von Kelten, Germanien und Römern*. Trier: Rheinisches Landesmuseum, 1995.

Schaaff 1988: SCHAAFF U. – «Keltische Helme». In: Bottini A. *et al.* *Antike Helme. Sammlung Lipperheide und andere Bestände des Antikemuseums Berlin*. Mainz: RGZM, Monographien 14, 1988, p. 293-317.

Schönfelder 2002: SCHÖNFELDER M. – *Das spätkeltische Wagengrab von Boé. Studien zu Wagen und Wagengräbern der jüngeren Latènezeit*. Mainz: RGZM, Monographien 54, 2002.

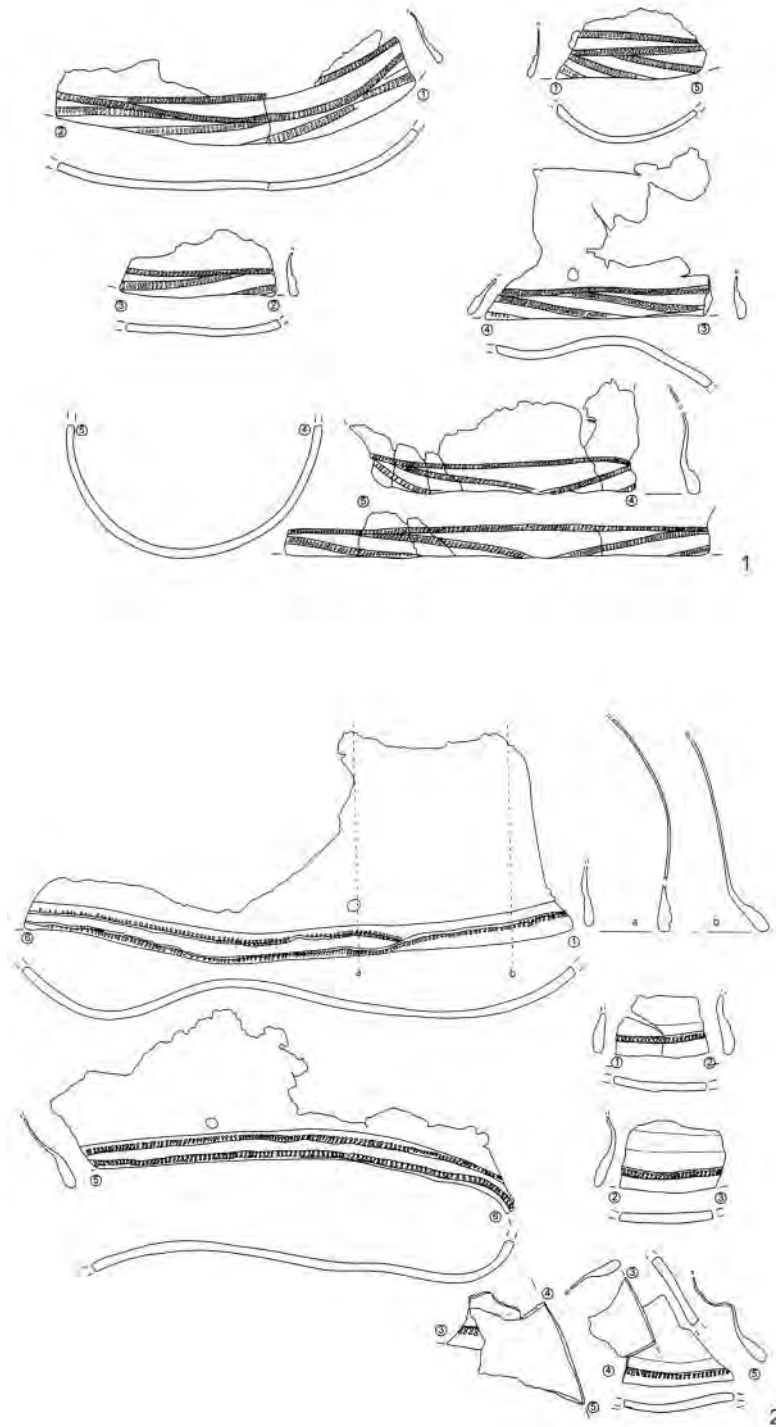


Fig. 1 - Sigoyer, tombe(s) à armes. 1-2. Casques en bronze de type Coolus (1:4) (Mahieu/Barge/Mahieu 2005).

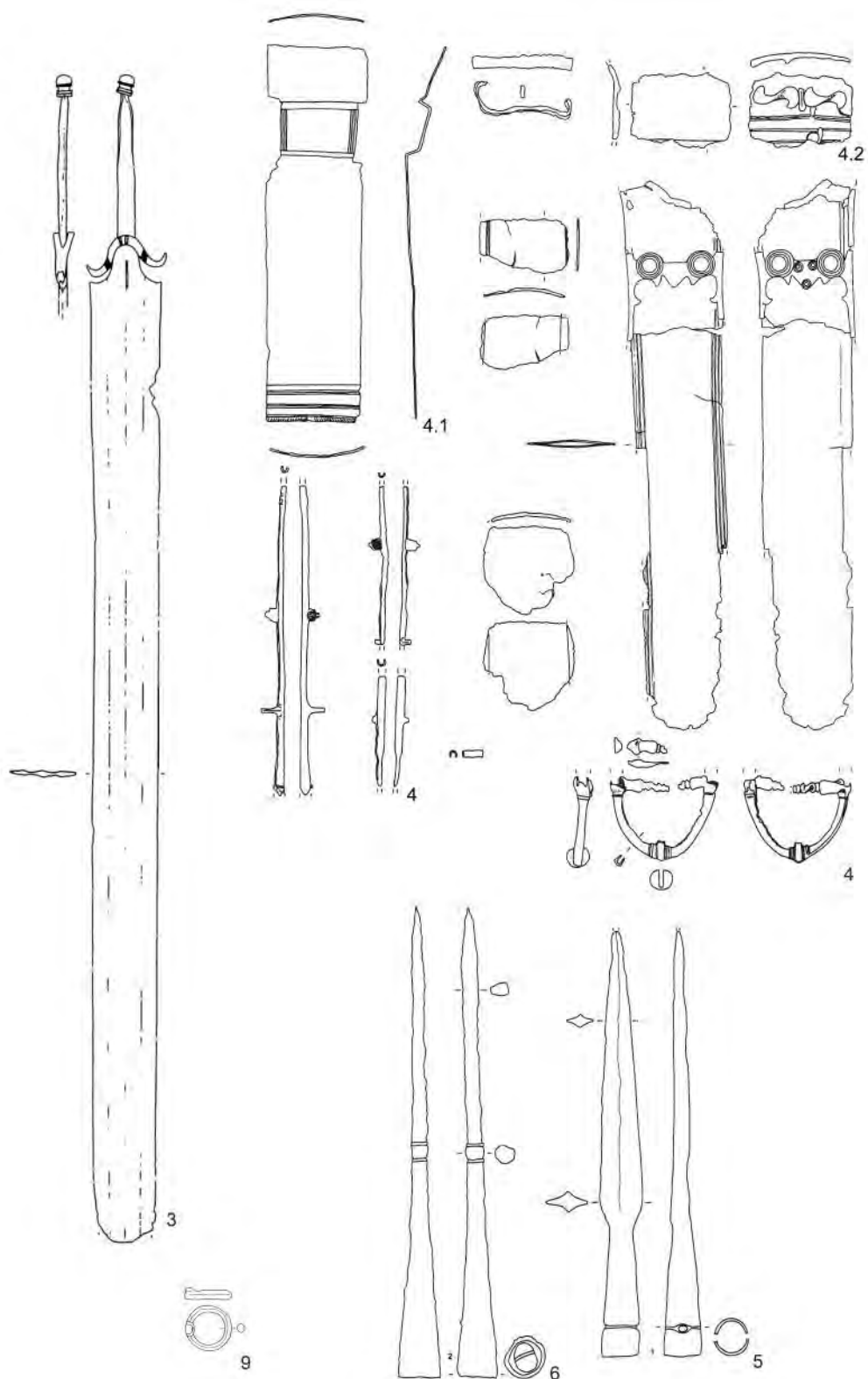


Fig. 2 - Sigoyer, tombe(s) à armes. 3. Epée en fer à croisière campaniforme décorée d'incisions; 4. Fragments de fourreau(x) d'épée en bronze avec pontet-plaque en fer (4.1), décor d'esses sur l'entrée (4.2), bouterolle à extrémité arrondie et une entrée décorée de cercles concentriques (4); 5. Fer de lance; 6. Pointe en fer de section circulaire; 9. Agrafe de ceinturon en bronze (tout au 1:4) (Mahieu/Barge/Mahieu 2005).

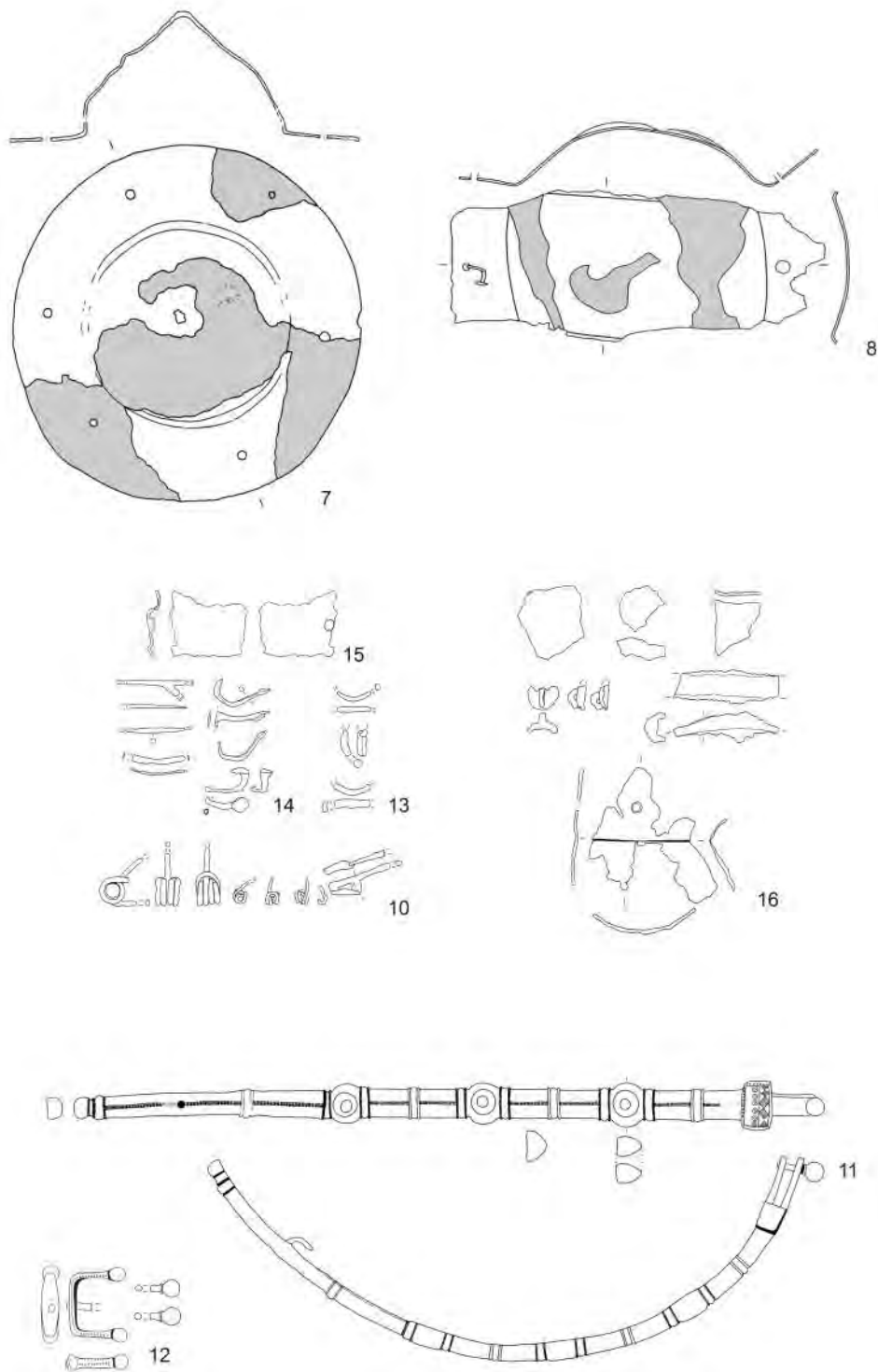


Fig. 3 - Sigoyer, tombe(s) à armes (en grisé, éléments restaurés). 7. Umbo circulaire en fer à six trous de rivets; 8. Umbo rectangulaire en fer à ailettes courtes; 10. Deux fibules en bronze et un probable pied de fibule en fer; 11. Ceinturon métallique en bronze; 12. Boucle de ceinture à tiges bouletées en bronze. Deux tiges bouletées cassées appartiennent soit au ceinturon soit à la boucle; 13. Fragments d'anneaux (de suspension?) en bronze; 14. Fragments de tiges (éléments de fibules?) en fer et bronze; 15. Tôle de bronze; 16. Tôles de fer (tout au 1:4) (Mahieu/Barge/Mahieu 2005).

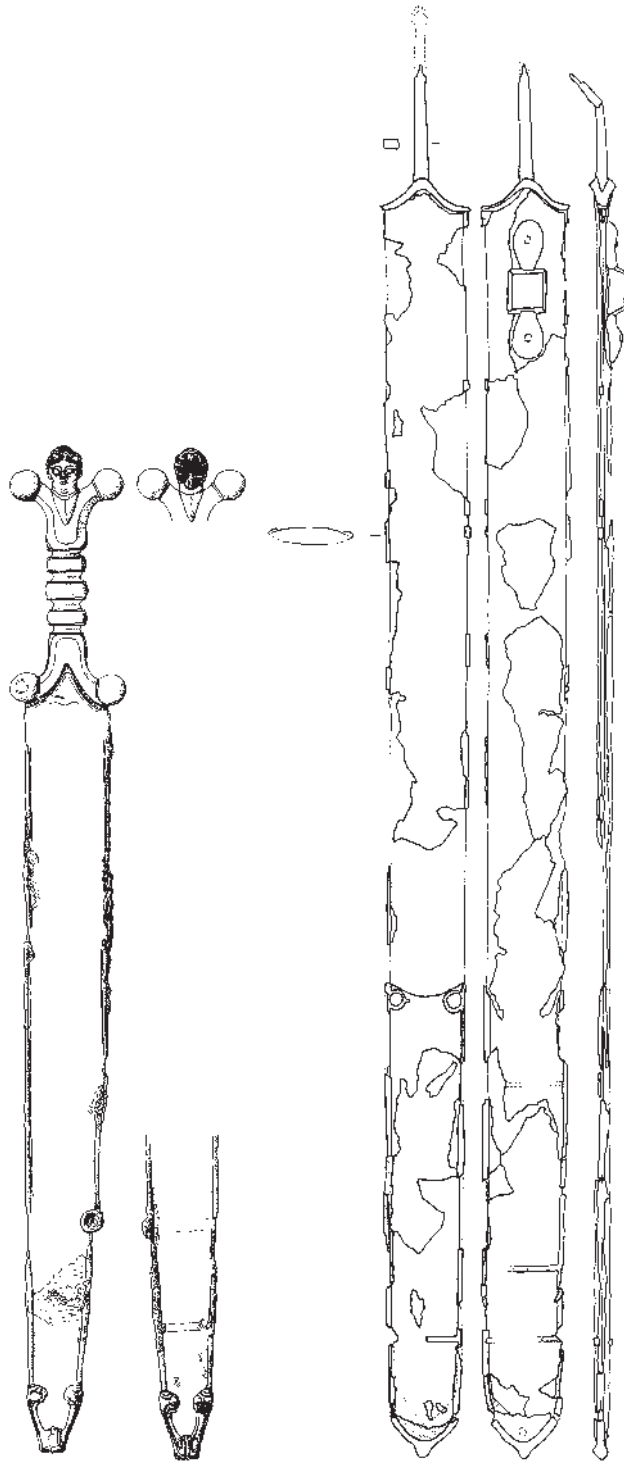
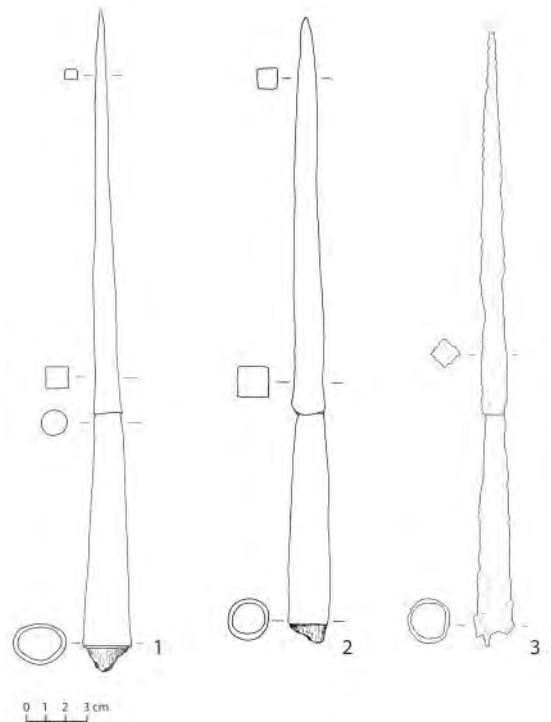


Fig. 4 - Fourreaux de Tesson (Charente-Maritime) (1:4) et de Conthey (Valais) (1:5) (Duval/Gomez de Soto/Perrichet-Thomas 1986 et Curdy et al. 2009).

Fig. 5 - «Javelin heads» de l'aire alpine (Pernet 2009a, fig. 218). 1. Conthey, St-Séverin 1085 (LT D1); 2. Giubiasco (hors contexte); 3. Gravellona Toce tombe 116 (augustéen).



GENTES ALPINAE ET ROMAINS EN CONFLIT AU I^{er} S. AVANT J.-C.
TÉMOINS ARCHÉOLOGIQUES DES CAMPAGNES DES ALPES
ET IMPACTS DE L'OCCUPATION ROMAINE ENTRE LES ALPES ET LE RHIN

STEFANIE MARTIN-KILCHER

Au colloque à Evolène de 2015, j'ai présenté un résumé de deux articles exhaustifs¹, l'un sur les témoins archéologiques et historiques des *gentes Alpinae* en conflit avec Rome au I^{er} siècle avant J.-C. et l'autre sur les répercussions de l'occupation romaine au sud du Rhin supérieur depuis la conquête des Gaules par César, à partir de 52 av. J.-C.². Le premier, thème du Colloque, est mis ici en lumière, mais les deux thèmes sont interdépendants du fait des voies de communication. Par contre, l'évolution de l'occupation comme telle, au sud du Rhin supérieur, doit être mise en relation avec celle de la Gaule de l'Est.

LES PASSAGES À TRAVERS LES ALPES

On a longtemps tenu pour acquis que la conquête romaine des passages à travers les Alpes (centrales) s'était faite en 15 avant J.-C., lors de la campagne victorieuse de Drusus et de Tibère. Cela avait été, selon les historiens, soit un succès stratégique des deux princes, soit l'achèvement facile de la campagne préalable de 16³. La campagne de 15, chantée par Horace et d'autres, avait conduit, avec l'annexion de la future province de la Rhétie, à la connexion des territoires conquis sur les Helvètes et le Norique, royaume client à cette époque⁴. Mais ce n'est pas avant 8/7 avant notre ère qu'Auguste a fait ériger, à l'extrémité méridionale des Alpes, au-dessus de Monaco et de la Méditerranée, le *Tropaeum Alpium*.

SOURCES HISTORIQUES, SOURCES ARCHÉOLOGIQUES

En reprenant les sources historiques⁵, plus exactement les sources historiques conservées, se dessine une histoire plus complexe des contacts et des conflits entre Romains et *gentes alpinae*, loin d'être accomplie en une ou deux années. Depuis la première tentative de 57 avant J.-C. – du nord au sud via *Octodurus* (BG III, 1.2) –, transmise par les textes, et la soumission – du sud au nord – des Salasses en 25, les sources se réfèrent à des actions ponctuelles, parfois à des occupations temporaires. Mais bien sûr, elles ne parlent jamais des défaites. Dans les années 40/30, des troupes et des Romains ont franchi des cols à plusieurs reprises (fig. 1).

A ce jour, on a encore peu discuté de la façon dont Octavien et surtout Agrippa, dans les décennies suivant la guerre des Gaules, et ce malgré la guerre civile, ont jeté les bases décisives de la consolidation et de la provincialisation de l'Occident. Cependant, les sources écrites et archéologiques sont moins nombreuses, moins bien connues et par là même moins manifestes que celles qui concernent le long règne d'Auguste, dont le poids paraît prépondérant. L'archéologie des provinces romaines n'a commencé que très récemment à traiter spécifiquement de la période qui va de 50 à 20 avant J.-C., époque qu'au nord des Alpes on considèrerait avant tout comme une étape abstraite de La Tène D2b du schéma chronologique protohistorique.

¹ Je remercie les organisateurs pour l'invitation, et chaleureusement Michel Feugère, François Wiblé et Michel Reddé pour la traduction de cet article.

² Voir Martin-Kilcher 2011 et 2015, chacun avec une bibliographie exhaustive et de nombreux autres exemples.

³ Résumé dans Zanier 2006.

⁴ Depuis le milieu du I^{er} siècle avant J.-C., le Rhin et le Danube (supérieur) ont dû être visés en Occident comme frontière septentrionale de l'Empire romain.

⁵ Cf. Tarpin *et al.* 2000.

A propos des sources archéologiques

Pour plusieurs contextes et découvertes, des éléments de chronologie absolue donnés par des inscriptions (balles de fronde) et des dates dendrochronologiques peuvent être associés à des événements durant ces décennies, notamment:

- antérieure et fournissant un *terminus post quem*: la destruction de Valentia (Valencia) en Espagne en 75 avant J.-C.⁶;
- les fossés d'Alésia (52 avant J.-C.)⁷;
- le camp légionnaire récemment fouillé sur le Petrisberg, au-dessus de Trèves (datation dendrochronologique: 30/29 avant J.-C.)⁸;
- le camp légionnaire d'Oberaden (datation dendrochronologique: 11 à 8/7 avant J.-C.)⁹;
- plus tardif et utilisable comme *terminus ante quem*: le champ de bataille de Kalkriese (9 après J.-C.)¹⁰.

On peut souligner ici trois éléments significatifs (fig. 2; voir le tableau fig. 6)¹¹:

- les balles de fronde; les pièces les plus révélatrices sont celles qui comportent une inscription mentionnant un général (ou une légion);
- les clous de chaussures;
- les pointes de flèches à trois ailerons.

Il faut insister sur la présence massive, à partir de César et jusqu'aux Guerres Civiles, de balles de fronde, parfois inscrites au nom d'un général. Les inscriptions (les plus récentes, à ce jour, proviennent d'Agen, dans le sud-ouest de la Gaule; mentionnant le nom d'Agrippa *imperator*, elles se rapportent à des combats datés de 38 avant J.-C.; voir fig. 2A)¹². Les balles de fronde avec inscription au nom d'une légion (fig. 2B), apparaissent de plus en plus clairement comme un phénomène de courte durée. Bien que nous connaissions un grand nombre de places militaires de l'époque augustéenne moyenne, les balles de fronde diminuent beaucoup dans les contextes à partir de la deuxième décennie avant J.-C.

Depuis l'époque de César, des clous de chaussures, d'abord assez grands et lourds, renforcent les semelles des *caligae* militaires. Les exemplaires d'un diamètre supérieur à 15 mm et pourvus de certains reliefs au revers peuvent être attribués aux chaussures des époques césarienne et préaugustéenne (fig. 2C)¹³. A cette forme ancienne appartiennent par exemple plusieurs clous de chaussures provenant du Col des Etroits, entre les territoires des Helvètes et des Séquanes et du Septempass, mais également de restes de bâtiments retrouvés à une altitude de 1250 m dans le Val d'Aoste¹⁴.

Des pointes de flèches à trois ailerons de type gracile (fig. 2D) utilisées par des auxiliaires arrivent en Occident à l'époque post-césarienne et sont présentes également sous Auguste. Les flèches de forme large et arrondie, en revanche, ne se trouvent qu'à partir de l'horizon de Haltern¹⁵.

Monnaies

Les monnaies ne peuvent être évoquées ici que de manière rapide; elles demanderaient une étude pour elles-mêmes. A la période qui nous intéresse, les deniers bien conservés de la fin de la République ont leur importance, mais également les émissions en bronze/laiton (non coupées) antérieures à l'époque augustéenne¹⁶.

TROIS SITES POUR L'EXEMPLE

Dans toute une série de sites on trouve des *militaria* caractéristiques de la période entre César et Auguste. Citons brièvement trois sites militaires fortifiés, situés sur des routes importantes:

⁶ Alapont/Martín *et al.* 2009.

⁷ Reddé/von Schnurbein 2001; Reddé/von Schnurbein 2008.

⁸ Löhr/Trunk 2008.

⁹ Kühlborn 1992.

¹⁰ Par exemple Rost/Wilbers-Rost 2012.

¹¹ Références dans Martin-Kilcher 2011; 2015. On ne citera ici en principe que les travaux parus depuis lors.

¹² Verdin/Chataigneau 2013.

¹³ Poux 2008.

¹⁴ Armirotti/Framarin 2012; voir dans ce volume, p. 146-160.

¹⁵ Références dans Martin-Kilcher 2011.

¹⁶ Cf. maintenant Martin 2015.

Col et voies du Septimer

Plateau fortifié surplombant la voie du col (Septimerpass), et traces de voies sur les flancs des Grisons. Armes, dont des balles de fronde en plomb avec inscription, ustensiles (militaires), accessoires de vêtement, clous de chaussures et monnaies, découverts en différents points (fig. 3). Les trouvailles ont été effectuées pour la plupart avec un détecteur, hors stratigraphie. Une fouille programmée s'est déroulée par contre sur le plateau fortifié. Les trouvailles romaines ont été globalement mises en relation avec l'offensive des Alpes de 16/15 avant J.-C.¹⁷. La comparaison avec d'autres sites montre cependant que les trouvailles du Septimer témoignent de plusieurs événements distincts s'étendant sur un certain laps de temps¹⁸.

Tours et voies du Walensee

Trois tours massives, les plus anciennes constructions maçonnées au nord des Alpes centrales, édifiées suivant une technique sud-alpine, sur trouvent à la sortie du Walensee et contrôlent, en limite de la *ciuitas* helvète, la route menant des cols des Grisons au lac de Zürich et à l'intérieur du pays (fig. 4). Une révision des découvertes – armes et importations – indiquent une construction vers 30 avant J.-C.¹⁹. Récemment, grâce à de nouvelles fouilles stratigraphiques, on a par ailleurs pu prouver que les remparts de la ville de Milan, avec leurs fondations en gradins, dataient de l'époque césarienne ou pré-augustéenne²⁰.

Col des Etroits

Dans les décennies qui suivent le milieu du I^{er} s. avant J.-C., une route a été fortifiée dans une optique militaire – sur un itinéraire décrit par Strabon parmi les voies d'Agrippa (cf. fig. 7) – dans la zone de frontière séparant les *ciuitates* des Helvètes et des Séquanes: un éperon fortifié au-dessus du col a été occupé au troisième quart du I^{er} s. avant J.-C. On y a retrouvé, notamment des „grands clous de chaussure“, des armes et des accessoires vestimentaires de l'époque républicaine tardive (fig. 5). La présence d'armes de jet montre aussi que des conflits armés ont eu lieu²¹.

CONCLUSIONS

Le tableau combinatoire de la fig. 6 présente les sites pertinents et les éléments militaires les plus caractéristiques. En comparant les données archéologiques et les *militaria* romains d'une série de sites datables répartis entre l'Espagne et la Slovénie²², avec ceux des camps du *limes* rhénan, et en prenant en compte les sources écrites, on peut déterminer dans quel contexte s'inscrit le déroulement de la conquête des *gentes Alpinae* et des passages à travers les Alpes:

- L'analyse comparative montre qu'il ne s'agit pas de témoins de faits datant d'une courte période (une année ou deux), mais au contraire relatifs à plusieurs accrochages qui ont eu lieu entre le milieu du I^{er} s. avant J.-C. et l'époque augustéenne tardive, voire tibérienne, la plupart se situant entre 40/30 et 10 avant J.-C. On rencontre aussi sur plusieurs gisements des documents plus anciens, ou plus récents, qui témoignent de la longue fréquentation et de l'histoire complexe de ces lieux.
- L'ouverture des passages à travers les Alpes (centrales) est le résultat d'un processus initié à partir de 57 avant J.-C., en plusieurs campagnes, avec ou sans la soumission (temporaire) de *gentes Alpinae*. On apprend que des contrats ont été passés, mais aussi que des tributs demeurèrent impayés. On ne doit pas oublier que, parmi les *gentes Alpinae* qui se sont confrontées aux Romains, on compte de nombreux partenaires ouverts à la négociation, tantôt alliés, tantôt hostiles qui contrôlaient de multiples passages alpins, dont l'importance était inégale et variable.
- La volonté de Rome de contrôler les cols alpins occidentaux et centraux découle logiquement de la guerre

¹⁷ Par exemple Rageth 2010; Zanier 2009; Rageth/Zanier 2010.

¹⁸ Martin-Kilcher 2011, avec des exemples; voir maintenant Istenič 2015.

¹⁹ Martin-Kilcher 2011, 45 sqq. En 1972, Colin Wells date les tours des années 25-20 avant J.-C., sur la base de l'état des connaissances d'alors; Martin-Kilcher 2015, 266, avec bibliographie.

²⁰ Communication de Filippo Gambari, Milano, lors du colloque d'Evolène 2015. – Voir maintenant Fedeli 2015.

²¹ Demierre *et al.* 2015.

²² Martin-Kilcher 2011; pour la Slovénie, voir la synthèse récente importante d'Istenič 2015.

et de la conquête de la Gaule à laquelle appartenait la *ciuitas Helvetiorum* et ses alliés: elle n'a pas débuté avec les plans d'expansion d'Auguste vers le nord.

VOIES DE COMMUNICATION ET CENTRES URBAINS DANS LES PLAINES DES *HELOUËTTIOI*

Le développement de l'habitat entre les Alpes et le Rhin supérieur montre que Rome, force d'occupation, a déterminé dès le milieu du I^{er} s. avant J.-C. de nouvelles priorités dont l'application a eu notamment pour résultat l'aménagement et le développement des réseaux de communication (fig. 7) et des habitats urbains (fig. 8). La sécurité des passages alpins faisait partie de ce concept romain. Pour obtenir de telles transformations, il fallait aussi, après la guerre des Gaules, désamorcer les situations conflictuelles ou les surmonter par des actions militaires. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le triomphe célébré par L. Munatius Plancus en 43 avant J.-C. après sa victoire „ex Gallis“ ou bien „ex Raetis“²³. Témoignent également de ce processus les objets militaires et les aménagements découverts à l'intérieur et à proximité des établissements et des voies de communications dans les Alpes et sur le Plateau (fig. 9).

Sur le lac Léman, la colonie césarienne de Nyon (*colonia Equestris*) est liée à Vienne²⁴ et plus tournée vers le pays des Allobroges et la Narbonnaise que la *ciuitas* helvète. La *colonia Raurica*, fondée par Munatius Plancus, est déplacée et refondée à l'époque augustéenne – sa *nuncupatio* par un parent d'Auguste est attestée par une inscription²⁵ – à 10 km de l'ancien centre situé au coude du Rhin, à un emplacement correspondant mieux aux impératifs de l'époque quant à sa position par rapport aux voies de communication. On connaît d'autres déplacements de chefs-lieux en Gaule avec refondation, pour les mêmes raisons géographiques, sur des sites ouverts.

En contexte archéologique, la transformation, depuis le milieu du I^{er} siècle avant J.-C., de villes fortifiées de l'époque celtique tardive en villes provinciales romaines ouvertes ou en agglomérations secondaires doit également être considérée comme un processus découlant de la nouvelle domination et d'une nouvelle politique, mais aussi en partie d'une évolution culturelle²⁶. Elle commence sous l'œil vigilant des militaires, comme l'indiquent les «paires» de sites de Sermuz et d'Yverdon, peut-être du Bois-de-Châtel et d'Avenches, et comme on le constate dans ou à proximité des *oppida* de Berne, de Bâle, de Vindonissa et de Zurich²⁷. Vindonissa sera bientôt choisi comme base logistique militaire. L'armée, avec sa logistique mais aussi avec ses troupes du génie, a certainement participé à ces déplacements et à ces restructurations (fig. 9). On pense notamment à la démolition des remparts – activité typique d'une force d'occupation – ou, plus tard, en 7-8 après J.-C., à la construction de tout le quartier occidental (plus de deux douzaines de maisons) de *Vitudurum*,

Les sources écrites et les données de l'archéologie nous indiquent que le statut de quelques chefs-lieux indigènes a évolué: *Aventicum*, capitale des Helvètes, est devenue par la suite colonie. Les autres centres de l'époque celtique tardive de la *ciuitas*, devinrent en revanche des agglomérations secondaires, des *vici*, même des sites naguère importants comme *Eburodunum* (Yverdon) et *Brenodurum* (Berne-Engehalbinsel)²⁸.

LES SANCTUAIRES PÉRIURBAINS: CONTREPOIDS INDIGÈNES À L'OCCUPATION ROMAINE

Cependant, le développement des villes et des agglomérations secondaires n'a pas été déterminé seulement par Rome et ses troupes: en bordure des agglomérations urbaines, des complexes religieux, leur position topographique et leur développement constituent une sorte de contrepois à l'occupation romaine²⁹: Dans de nombreux centres celtiques qui avaient été occupés de manière continue et qui sont alors, pour autant que l'on sache, délaissés –, ces importants sanctuaires indigènes demeurent aux mêmes emplacements. Dans le cas de Petinesca, l'ancien oppidum (de La Tène D1) semble bien avoir été délaissé; le complexe sacré d'époque romaine – dont le début n'est pas connu – se situe cependant à la périphérie de l'ancien oppidum celtique, bien au-dessus du *vicus* romain construit dès l'époque augustéenne sur l'axe routier central à travers le Plateau (fig. 10). A *Brenodurum*,

²³ *CIL* VI, 1316; *CIL* X, 6087.

²⁴ Frei-Stolba 1999.

²⁵ En dernier lieu Berger 2012, p. 19.

²⁶ Reddé 2013, p. 123, évoque un „rythme de changement“, marqué par le rôle plus fort des militaires. – Pour la Gaule Chevelue: Reddé/van Andringa (éd.) 2015.

²⁷ Attestations dans: Martin-Kilcher 2015.

²⁸ La plupart des autres agglomérations secondaires actuellement connues ont cependant été fondées vers le changement d'ère ou dans la première moitié du I^{er} s. après J.-C.

²⁹ Pour la *ciuitas* Helvetiorum, attestations dans Martin-Kilcher 2015. – Voir aussi, en général, Goudineau 2006; van Andringa 2008, et dernièrement Dechezleprêtre et al. 2015.

le grand sanctuaire aménagé dans le secteur le plus élevé de la presqu'île, dans un méandre de l'Aar, depuis le II^e siècle avant J.-C., reste un lieu sacré important, même à l'époque du *vicus* romain. A *Aventicum*, on a retrouvé des sépultures de l'époque celtique tardive et des fosses à offrandes à l'emplacement d'une vaste zone sacrée située à la périphérie ouest de la ville romaine³⁰.

Ces sanctuaires et ces aires sacrées, à la périphérie des agglomérations, représentent un facteur important de continuité. Face aux transformations induites par la puissance romaine dans la structuration du paysage urbain et face à son contrôle militaire, subsistent les aristocraties indigènes, à la tête de grandes propriétés foncières, qui ont survécu à la conquête. Grâce à leurs relations, ces familles – dont les membres deviendront bientôt citoyens et magistrats de l'Etat romain – donnent le ton (qu'on pense aux Camilli, aux Iuli, aux Decimi helvètes)³¹. Elles contribuèrent à conforter la domination romaine, et, en même temps à conserver ou à adapter leurs traditions. Des documents iconographiques et des inscriptions provenant de la région de *Brenodurum* et jusqu'aux cols alpins témoignent, en pleine époque impériale encore, des rapports étroits qu'entretenait l'aristocratie helvète d'*Aventicum* avec les collectivités territoriales des *regiones*³².

CONCLUSIONS

En résumé, on peut tirer les conclusions suivantes:

- Au nord des Alpes, sur le Plateau suisse, on constate dès le milieu du I^{er} siècle avant J.-C. une présence militaire romaine à l'intérieur et à proximité de plusieurs centres celtiques de La Tène finale. Il ne s'agit pas de concentrations de troupes, mais d'unités mobiles (à comparer fig. 9 avec fig. 11). Les découvertes archéologiques montrent que ces troupes n'y sont pas seulement parvenues en traversant la Gaule, mais aussi directement d'Italie, et donc à travers les cols des Alpes.
- Pendant ces mêmes décennies, dans les habitats urbains, des contacts avec le Sud transparaissent dans les objets mis au jour, qui témoignent directement (*militaria*, accessoires vestimentaires) ou indirectement (importations, par exemple) de l'occupation romaine, et qu'il faut donc inclure dans la réflexion.
- Jusqu'à l'établissement de l'administration provinciale et à la fixation du pouvoir dans les colonies et municipes, à l'époque augustéenne (à partir de «12 avant J.-C.», le symbole en est l'autel de Lyon), des populations indigènes résidaient encore pour la plupart dans leurs anciennes agglomérations, plus ou moins sous contrôle militaire. Dans ce contexte, il faut considérer les colonies fondées **avant** l'époque augustéenne, *Iulia Equestris* (Nyon) sur le lac Léman et *Raurica* sur le Rhin, comme des points de cristallisation – et non comme des avant-postes solitaires.
- Le paysage urbain et, avec lui, le réseau des grandes routes, est resté stable depuis l'époque celtique tardive, mais il a été étendu, comme le montre la comparaison des cartes des figures 8 et 11. L'importance des centres urbains – y compris leur déplacement spatial –, a par contre considérablement évolué, en fonction des intérêts romains. La nouvelle organisation des *ciuitates* en Gaule depuis César, Octavien, Agrippa et, pour finir, Auguste a influé sur le développement des agglomérations urbaines, sur les communautés territoriales («Teilstämme»), peut-être aussi sur les limites mêmes de leur territoire³³. L'ordre social intérieur demeura cependant identique et conforta le processus.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIONNÉE

- L. ALAPONT MARTÍN/M. CALVO GÁLVEZ/A. Ribera i Lacomba, La destrucción de Valentia por Pompeyo (75 a.C.) (Valencia 2009).
- A. ARMIROTTI/P. FRAMARIN, Frequentazione e insediamento d'altura in età Romana: aggiornamenti e nuovi dati da siti della valle d'Aosta, in: *Inter Alpes. Atti convegno Mergozzo 2010* (Mergozzo 2012) p. 147-160.
- L. BERGER, *Der neue Führer durch Augusta Raurica* (Augst 2012).
- TH. DECHEZLEPRÊTRE/K. GRUEL/M. JOLY (éd.), *Agglomérations et sanctuaires. Réflexions à partir de Grand*. Actes coll. Grand 2011 (Epinal 2015).

³⁰ Attestations dans Martin-Kilcher 2015.

³¹ Pour d'autres noms d'aristocrates pas encore romanisés de l'époque celtique tardive, voir Kaenel 2012, pp. 131s.

³² Martin-Kilcher/Schatzmann 2009, pp. 249 sqq.

³³ En se fondant sur les sources écrites, voir Frei-Stolba 1999.

- M. DEMIERRE/TH. LUGINBÜHL/M. MONTANDON, Militaria tardo-républicains au Col des Etroits (Jura vaudois, Suisse), in: G. A. Lehmann/R. Wiegels (Hrsg.), ...“Über die Alpen und über den Rhein...“. Beiträge zu den Anfängen und zum Verlauf der römischen Expansion nach Mitteleuropa. Abhandl. Akad. Wiss. Göttingen 37 (Berlin 2015) p. 283-297.
- A.M. FEDELI, Le mura di Milano, in: Roma e le genti del Po. Kat. Brescia 2015, p. 158.
- R. FREI-STOLBA, Recherches sur les institutions de Nyon, Augst et Avenches, in: M. Dondin-Payre/M.-Th. Rapsaet-Charlier (Hrsg.), Cités, municipes, colonies. Les processus de municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut Empire romain (Paris 1999) p. 29-95.
- CH. GOUDINEAU (Hrsg.), Religion et société en Gaule (Paris 2006).
- J. ISTENIČ, Traces of Octavians military activities at Gradisče in Cerkno and Vrh gradu near Pečine, in: J. Istenič et al. (Hrsg.), Evidence of the Roman Army in Slovenia (Ljubljana 2015) p. 43-73.
- G. KAENEL, L'an -58 : les Helvètes : archéologie d'un peuple celte (Lausanne 2012).
- J.S. KÜHLBORN, Das Römerlager in Oberaden III (Münster 1992).
- H. LÖHR/M. Trunk, Ein neues Militärlager auf dem Petrisberg bei Trier. Anejos de Arqueol. Esp. 47 (Madrid 2008) p. 141-150.
- J. LÓPEZ VILAR, César contra Pompeyo. *Glandes inscriptae* de la batalla de Ilerda (49 aC). Chiron 43, 2013, p. 431- 457.
- ST. MARTIN, Du statère au sesterce. Monnaie et romanisation dans la Gaule Nord et de l'Est (IIIe s.a.C./Ier s. p.C.). Ausonius, Scripta Antiqua 78 (Bordeaux 2015).
- S. MARTIN-KILCHER, Römer und *gentes Alpinae* im Konflikt – archäologische und historische Zeugnisse des 1. Jahrhunderts v. Chr., in: G. Moosbauer/ R. Wiegels (Hrsg.): *Fines imperii – imperium sine fine?* Römische Okkupations- und Grenzpolitik im frühen Principat. Osnabrücker Forschungen zu Altertum und Antike-Rezeption 14 (Rahden/Westf. 2011) p. 27-62.
- S. MARTIN-KILCHER, Archäologische Spuren römischer Okkupation zwischen Alpen und Hochrhein und die städtische Besiedlung der civitas Helvetiorum im 1. Jh. v.Chr., in: G. A. Lehmann/R. Wiegels (Hrsg.), ...“Über die Alpen und über den Rhein...“. Beiträge zu den Anfängen und zum Verlauf der römischen Expansion nach Mitteleuropa. Abhandl. Akad. Wiss. Göttingen 37 (Berlin 2015) p. 235-282.
- S. MARTIN-KILCHER/R. SCHATZMANN (Hrsg.), Das römische Heiligtum von Thun-Allemdingen (Bern 2009).
- F. PINA POLO/W. ZANIER, *Glandes inscriptae* procedentes de la Hispania Ulterior. Archivo Esp. de Arqueología 79, 2006, p. 29-50.
- M. POUX (Hrsg.), Sur les traces de César : militaria tardo-républicains en contexte gaulois : actes de la table ronde Bibracte 2002 (Glux-en-Glenne 2008).
- J. RAGETH, Belege zum Alpenfeldzug aus dem Oberhalbstein GR, in: Ch. Ebnöther/R. Schatzmann (Hrsg.), *Oleum non perdidit*. Festschr. S. Martin-Kilcher. Antiqua 47 (Basel 2010) p. 59-80.
- J. RAGETH/W. ZANIER, Crap Ses und Septimer: Archäologische Zeugnisse der römischen Alpeneroberung 16/15 v.Chr. aus Graubünden. Germania 88, 2010, p. 241-311.
- M. REDDÉ, La romanisation dans le Nord et l'Est de la Gaule: quelques stéréotypes à la lumière d'études archéologiques récentes, in: H. Ménard/R. Plana-Mallart (Hrsg.), Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique (Montpellier 2013) p. 117-128.
- M. REDDÉ/S. VON SCHNURBEIN (Hrsg.), Alésia. Mém. Acad. Inscriptions et Belles-Lettres (Paris 2001).
- M. REDDÉ/S. VON SCHNURBEIN (Hrsg.), Alésia et la bataille du Teutoburg : un parallèle critique des sources (Sigmaringen 2008).
- M. REDDÉ/W. VAN ANDRINGA (éd.), La naissance des capitales de cités en Gaule Chevelue. Gallia 72.1, 2015.
- A. ROST/ S. WILBERS-ROST, Die Verteilung der Kleinfunde auf der Oberesch in Kalkriese : Kartierung und Interpretation der römischen Militaria unter Einbeziehung der Befunde (Darmstadt 2012).
- M. TARPIN et al., Sources écrites de l'histoire des Alpes dans l'Antiquité. Bull. Etudes Préhist. et Archéol. Alpines 11, 2000.
- P. THOLLARD, La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie. Géographie livre IV, traduction et études (Aix-en-Provence 2009).
- W. VAN ANDRINGA, Sanctuaires et genèse urbaine en Gaule romaine, in: Castella/Meylan Krause (Hrsg.) 2008, p. 121-135.

F. VERDIN/M. CHATAIGNEAU, Marcus Agrippa et l'Aquitaine. *Aquitania* 29, 2013, p. 69-104.

W. ZANIER, Das Alpenrheintal in den Jahrzehnten um Christi Geburt : Forschungstand zu den historischen und archäologischen Quellen der Spätlatène- und frühen römischen Kaiserzeit zwischen Bodensee und Bündner Pässen (München 2006).

W. ZANIER, Römische Waffenfunde vom Alpenfeldzug 15 v.Chr., in: *Schlachtfeldarchäologie. Tagungen Landesmuseum Vorgeschichte Halle 2* (Halle 2009) p. 89-97.

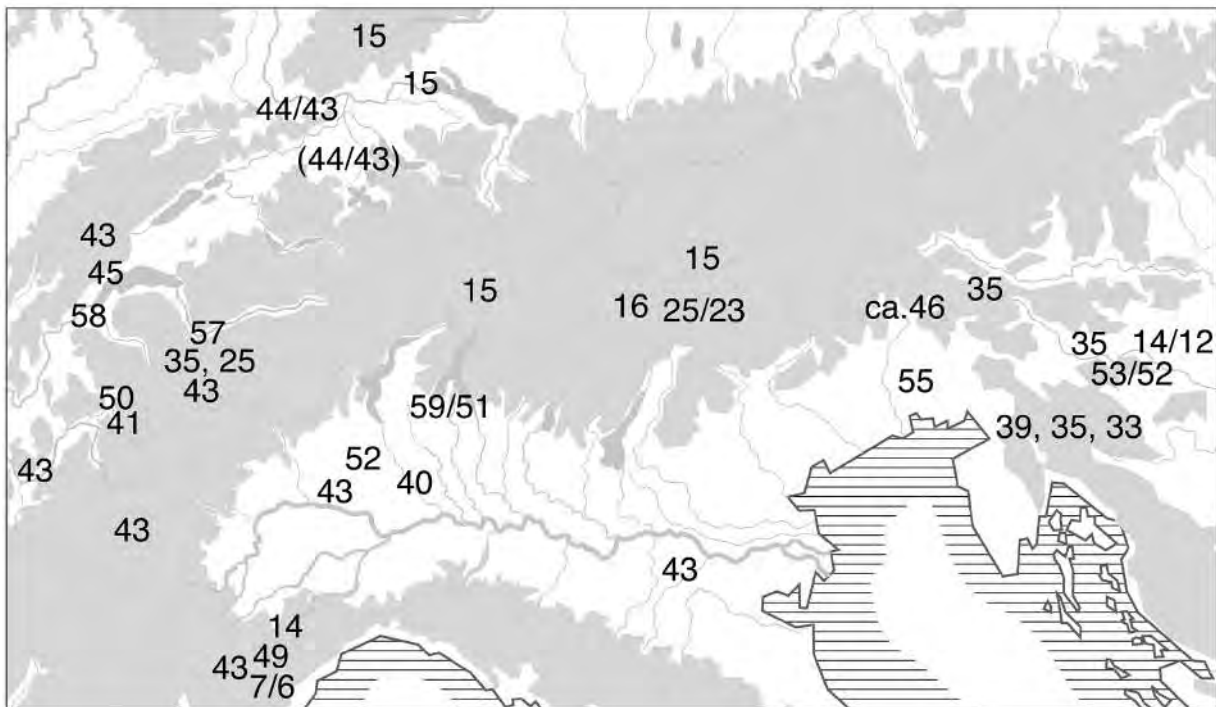


Fig. 1 - Les opérations romaines dans les Alpes centrales entre 58 et 7/6 avant J.-C., dont les dates précises nous ont été transmises par les sources écrites (Martin-Kilcher 2011, fig. 4).



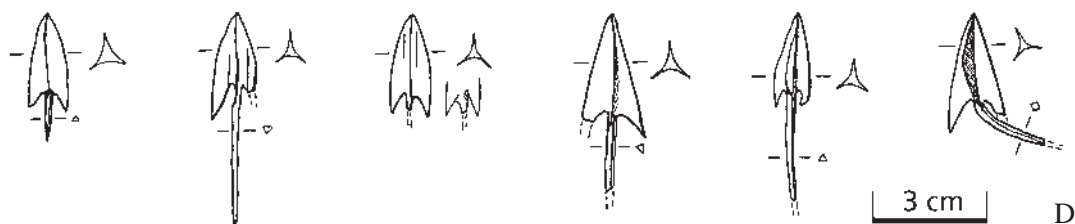
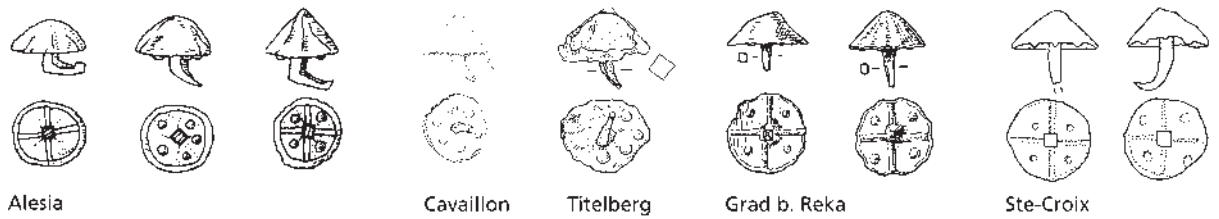
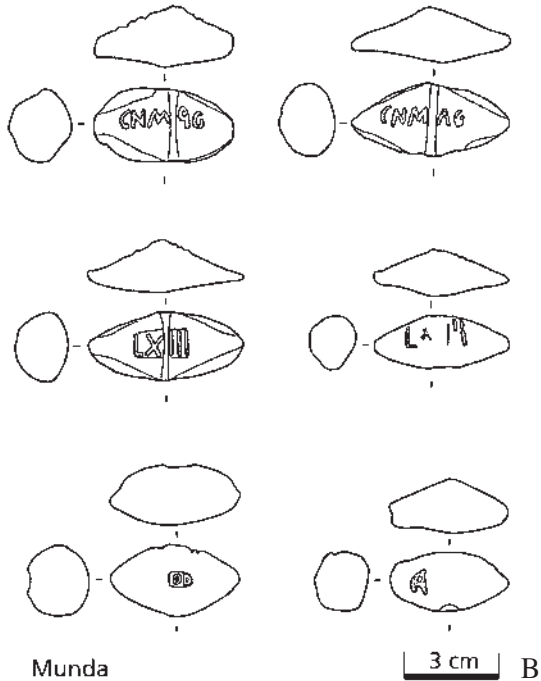
Fig. 2 - *Eléments significatifs provenant de différents sites témoignant de conflits et de batailles :*

A. Balles de fronde avec inscription d'un général (exemples provenant du site de l'Ermitage d'Agen, Lot-et-Garonne, avec inscription M AGRIPPA IMP, bataille de 38 av. J.-C. ; Verdin/Chatagneau 2013).

B. Balles de fronde nommant Pompeius Magnus, une légion et – estampillé - DD (exemples provenant du site de Munda, près d'Italica en Bétique, bataille de 45 av. J.-C. ; Pina Polo/Zanier 2006 ; Martin-Kilcher 2011, Fig. 11).

C. Clous de chaussures (Martin-Kilcher 2011, fig. 9).

D. Pointes de flèche à trois ailerons (exemples provenant de la tour « Biberlikopf » près du Walensee ; cf. fig. 4).



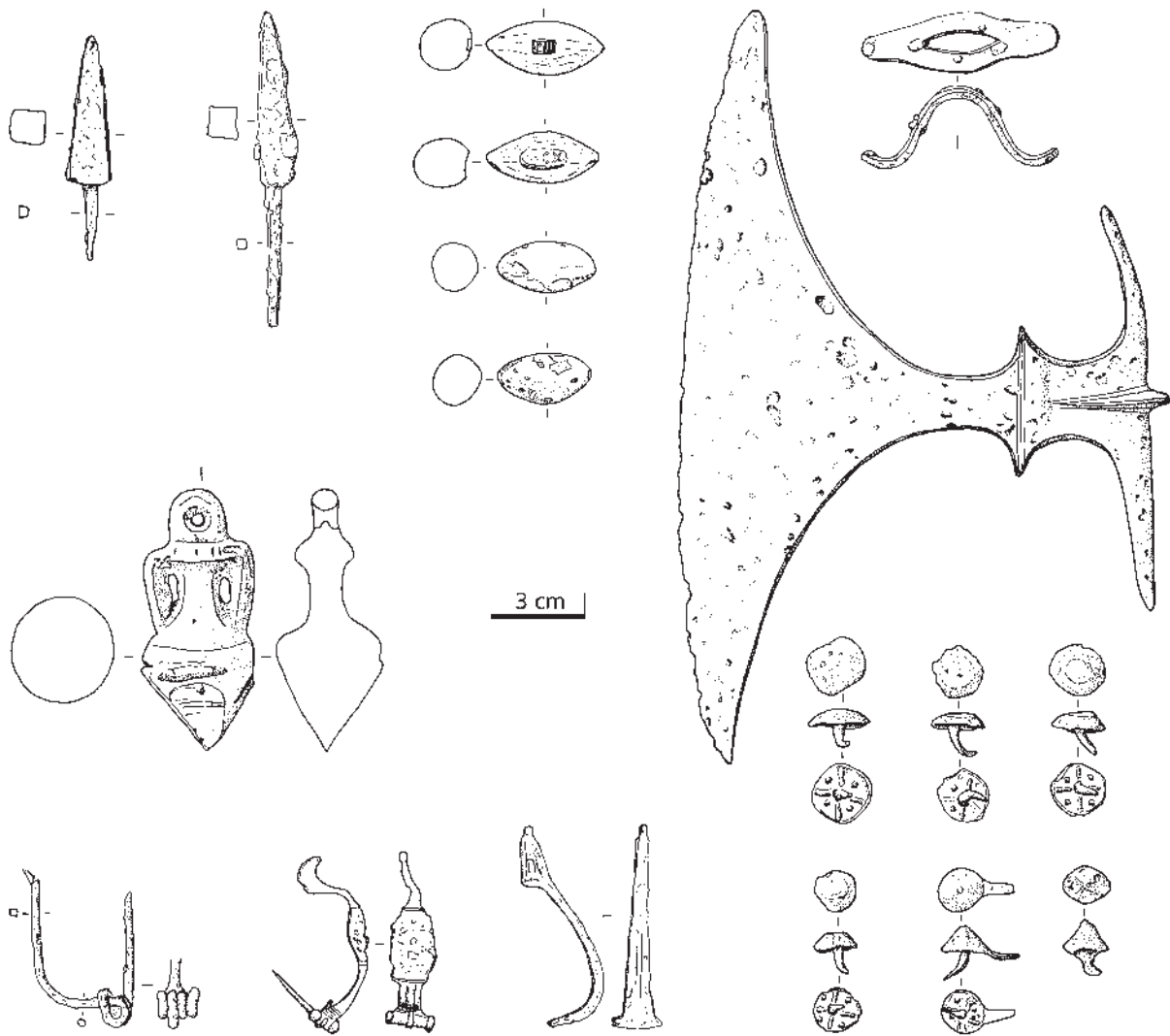


Fig. 3 - Quelques trouvailles caractéristiques du col et de la route du Septimer (Rageth 2010).

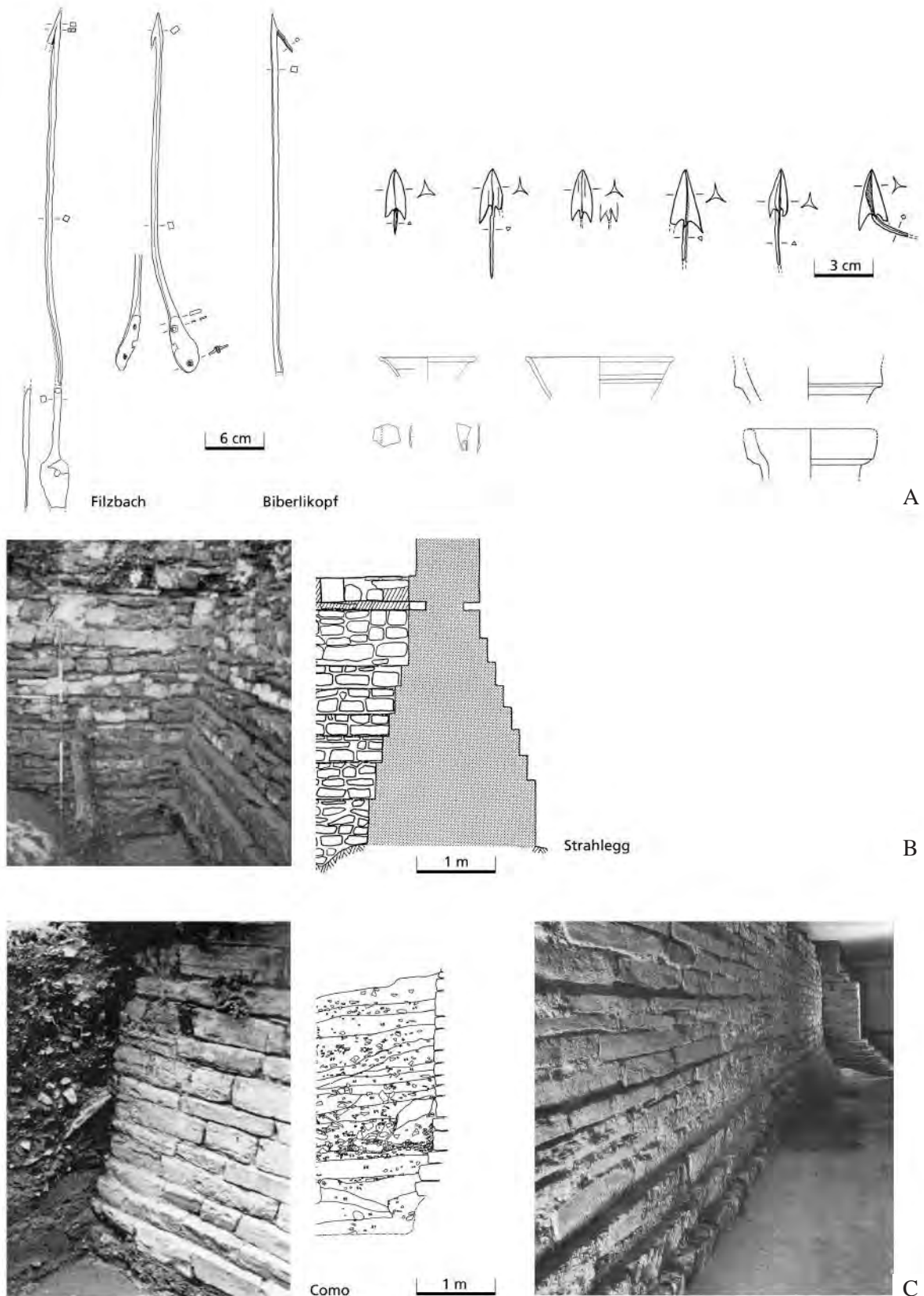


Fig. 4 - Tours près de l'exutoire du Walensee. Toutes trois possèdent des fondations maçonnées très solides en gradins, avec du mortier Verucano (B), tout comme (en bas) les murailles de Como et de Milano (C).

A : Choix de trouvailles, provenant, d'après la position stratigraphique, vraisemblablement de différents actions : pila à pointe barbelée (Filzbach et Biberlikopf). - Pointes de flèche à trois ailerons (cf. fig. 2D). - Céramique d'importation : sigillée italique, parois fines, amphore Dr. 1 et Dr. 20 précoce de Biberlikopf (Martin-Kilcher 2011, fig. 20a).

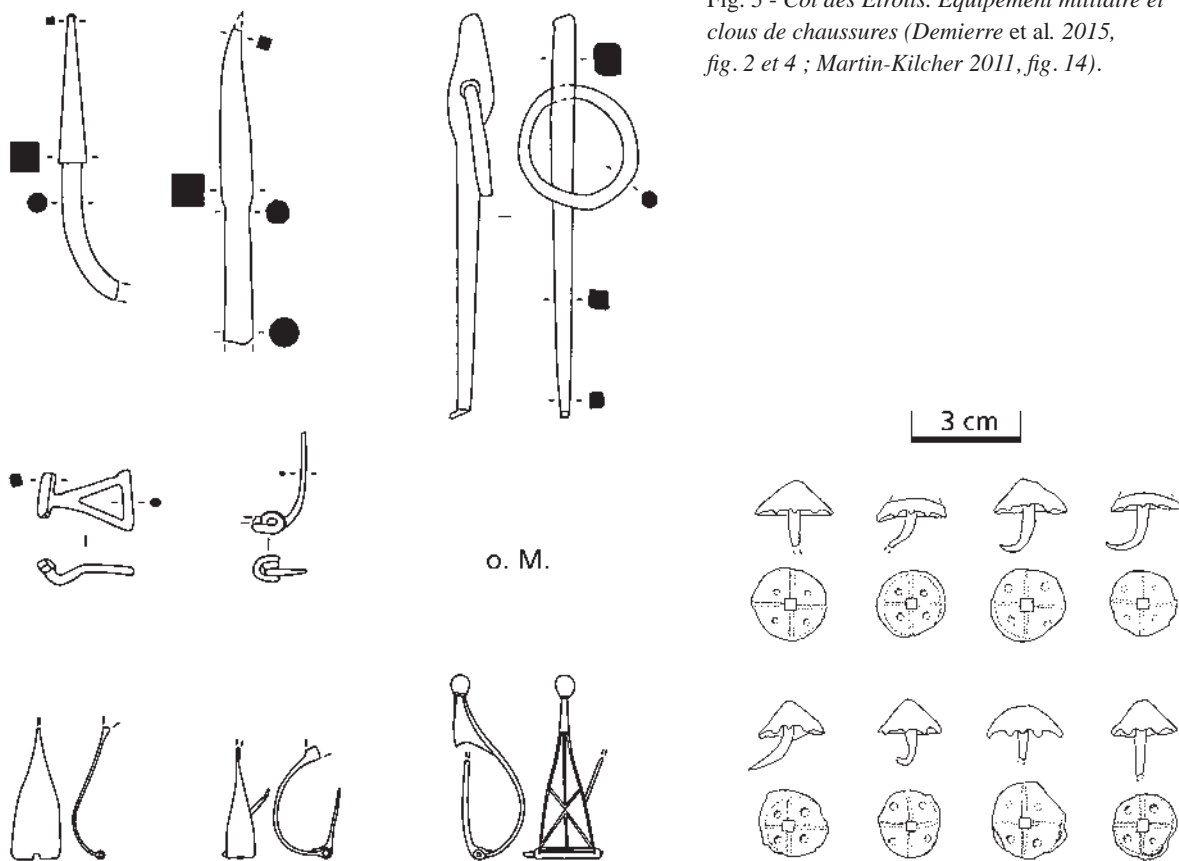


Fig. 5 - Col des Etroits. Equipement militaire et clous de chaussures (Demierre et al. 2015, fig. 2 et 4 ; Martin-Kilcher 2011, fig. 14).

Gruppe	Datierung BC	t.p.q. (Denare) BC	Fundort	schriftlich überliefertes Ereignis (BC)	Schleuderblei, unbeschriftet	Schleuderblei, in Form beschriftet (Name Feldherr)	Katapultspitze, breitpyramidal	Tüllenpfeilspitze, 1 Widerhaken	Schuhnägel Dm. > 1.5 cm	Schamierbogenfibel (Typ Alesia)	Wurfspeerspitze bzw. Plum mit 1 Widerhaken	Schleuderblei, gestempelt	Schleuderblei, Beschriftung nur Legionsname	Dreiflügelige Pfeilspitze (schlank)	Schuhnägel Dm. < 1.5 cm	Aucissfibel	Dreiflügelige Pfeilspitze (blattförmig)	Plumzwinde pyramidal	K=Kleidung
A	100-70	92	Caceres el Viejo / E	75	X														röm. Militärlager
		77	Valencia / E		X														Stadt, Kämpfe
		80/72	Caminreal / E		X														Stadt, Kämpfe
B	60-40	54	Alesia / F	52	X														Oppidum, röm. Belagerung
			Uxellodunum / F	51	X														Oppidum, röm. Belagerung
			La Cloche (b. Marseille) / F	49	X														Oppidum, Kämpfe
			Osuna / E	46/45	X														Oppidum, röm. Belagerung
			Munda / E	45	X														Oppidum, röm. Belagerung
			Mutina / I	43	X														Stadt, Kämpfe
			Perusa / I	41	X														Stadt, Kämpfe
C	40-20		Lyon, "Cybèle" Hor. 1+2	nach 43	X														Colonia, seit 43
			bei Agen / F	38	X														Oppidum, Kämpfe
			Andagoste / E	36/33 ?	X														Oppidum, Kämpfe
			Grad bei Reka / SI	35 ?	X														Anhöhe oberhalb Strasse
C / D			Ste-Croix / CH		X														Pass "des Etroits"
			Bivio / CH	55; 46/45	X														Septimerpass
			Riom, Crap Ses / CH		X														Strasse z. Septimer
			Schänis, Biberlikopf / CH	31	X														Wachturm
D	20BC-10 AD		Dangstetten / D		X														röm. Militärlager
			Lyon, "Cybèle" Hor. 3 / F		X														Colonia
			Oberaden / D	ab 12/11	X														röm. Militärlager
			Haltern / D		X														röm. Militärlager
			1 Kalkriese / D	9 AD	X														Kämpfe

Fig. 6 - Tableau d'association permettant la comparaison d'armes caractéristiques et d'accessoires de vêtement provenant de sites bien datés du I^{er} siècle avant J.-C. avec des trouvailles analogues effectuées dans les Alpes centrales. Les t.p.q. indiqués pour les deniers y sont systématiquement notés ; dd=datation dendrochronologique (Martin-Kilcher 2015, fig. 5).

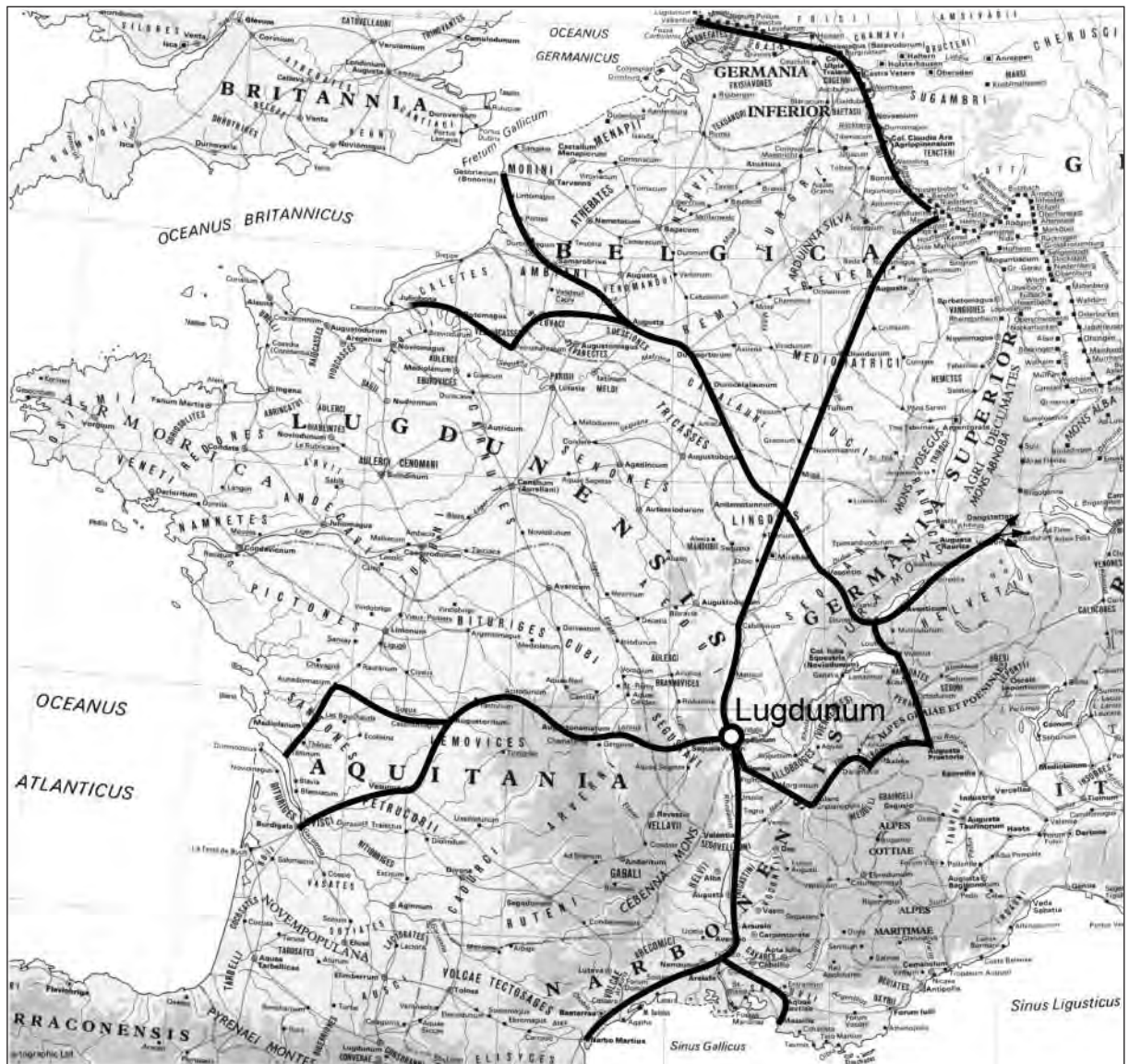


Fig. 7 - Le réseau routier d'Agrippa, selon Strabon (4, 6, 11) (les quatre axes routiers convergent vers Lyon) : „... Mais il existe également, si on laisse à main gauche Lougdoun et le pays au-dessus, une bifurcation au coeur même du Poenin: elle mène, après la traversée du Rhodanos ou du lac Lèmenna, aux plaines des Helouëtioi. De là, un passage traverse la montagne Ioras et conduit chez les Sèkoanoi et les Lignonai: en traversant le territoire de ceux-ci, deux branches se séparent qui gagnent aussi bien le Rhênos que l'Océan“ (traduction Thollard 2009, p. 67). (Martin-Kilcher 2015, fig. 3).

50/40-20 BC

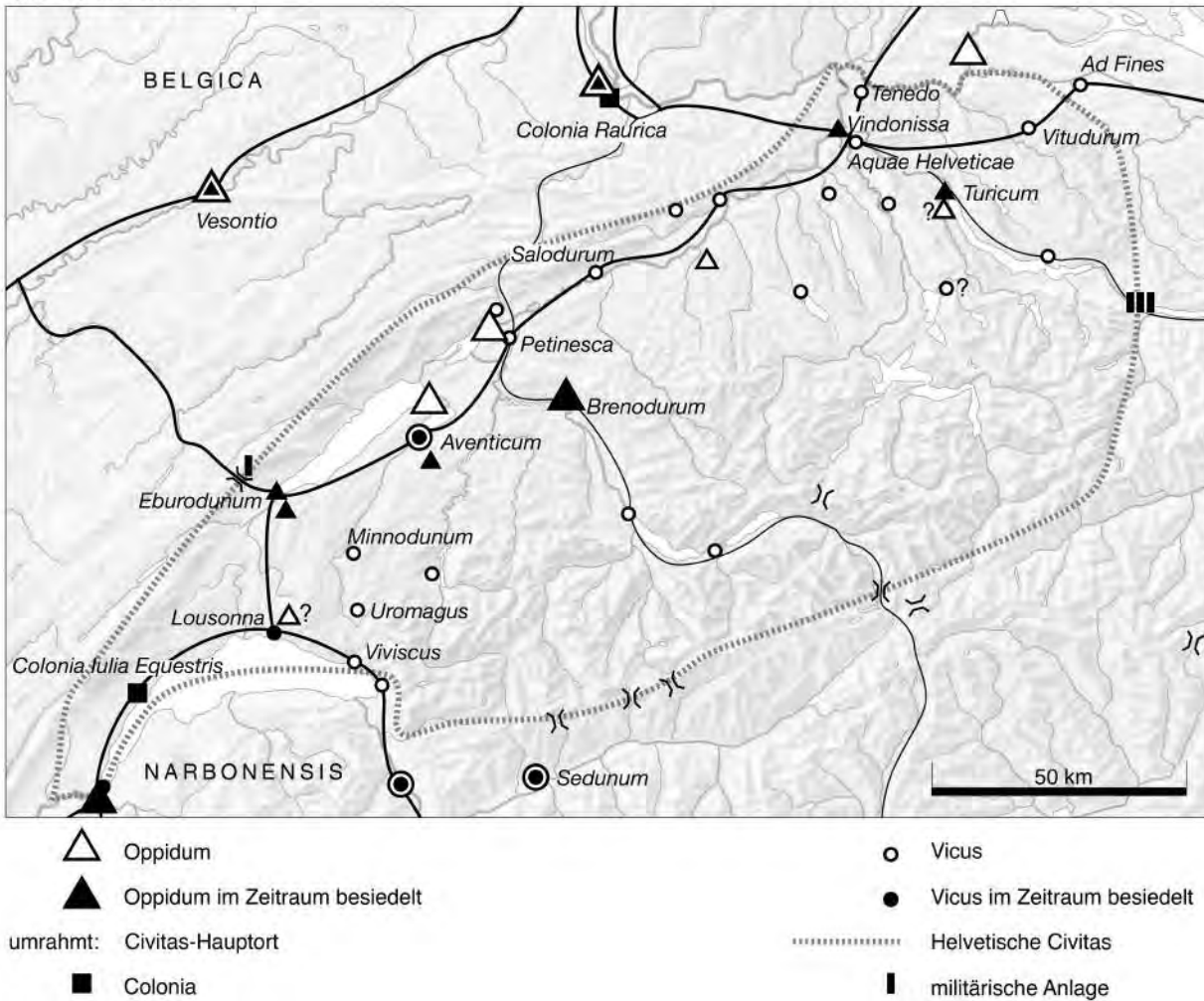


Fig. 8 - Les sites urbains de la ciuitas Helvetiorum, vers 50/40-20 avant J.-C.

Sigles remplis de noir : sites occupés pendant la période considérée ici.

Sont reportés sur cette carte les villes et agglomérations urbaines d'époque impériale, de même que les deux colonies (carrés) sur le Léman et le Rhin. En italiques : le nom antique qui nous a été transmis. - On comparera cette situation avec celle de La Tène D : oppida (triangles ; en petits caractères : jusqu'à 12 hectares de surface intérieure), Aventicum est indiqué comme chef-lieu (grand point, encadré). Dans les ciuitates voisines des Séquanes et des Rauraques ne sont indiqués que les chefs-lieux (signes encadrés). Y figurent en outre les sites «jumeaux» d'Altenburg/Rheinau. - Rectangles : sites purement militaires, au nombre desquels, à cette époque, on doit vraisemblablement compter Sermuz, au sud d'Eburodunum. Les tours du Walensee et les aménagements près du col des Etroits se situent près ou directement sur des frontières de la ciuitas helvète.

Des agglomérations importantes se situent régulièrement à des carrefours de voies de communication et à des points de rupture de charge. Des distances de l'ordre de 30 à 35 kilomètres, correspondant à une journée de marche, apparaissent à plusieurs reprises. Les grandes villes sont implantées dans la partie occidentale de la ciuitas. D'est en ouest, dans la région située entre Soleure et Olten, transparaît une ancienne frontière culturelle (Martin-Kilcher 2015, fig. 8).

50/40-20 BC

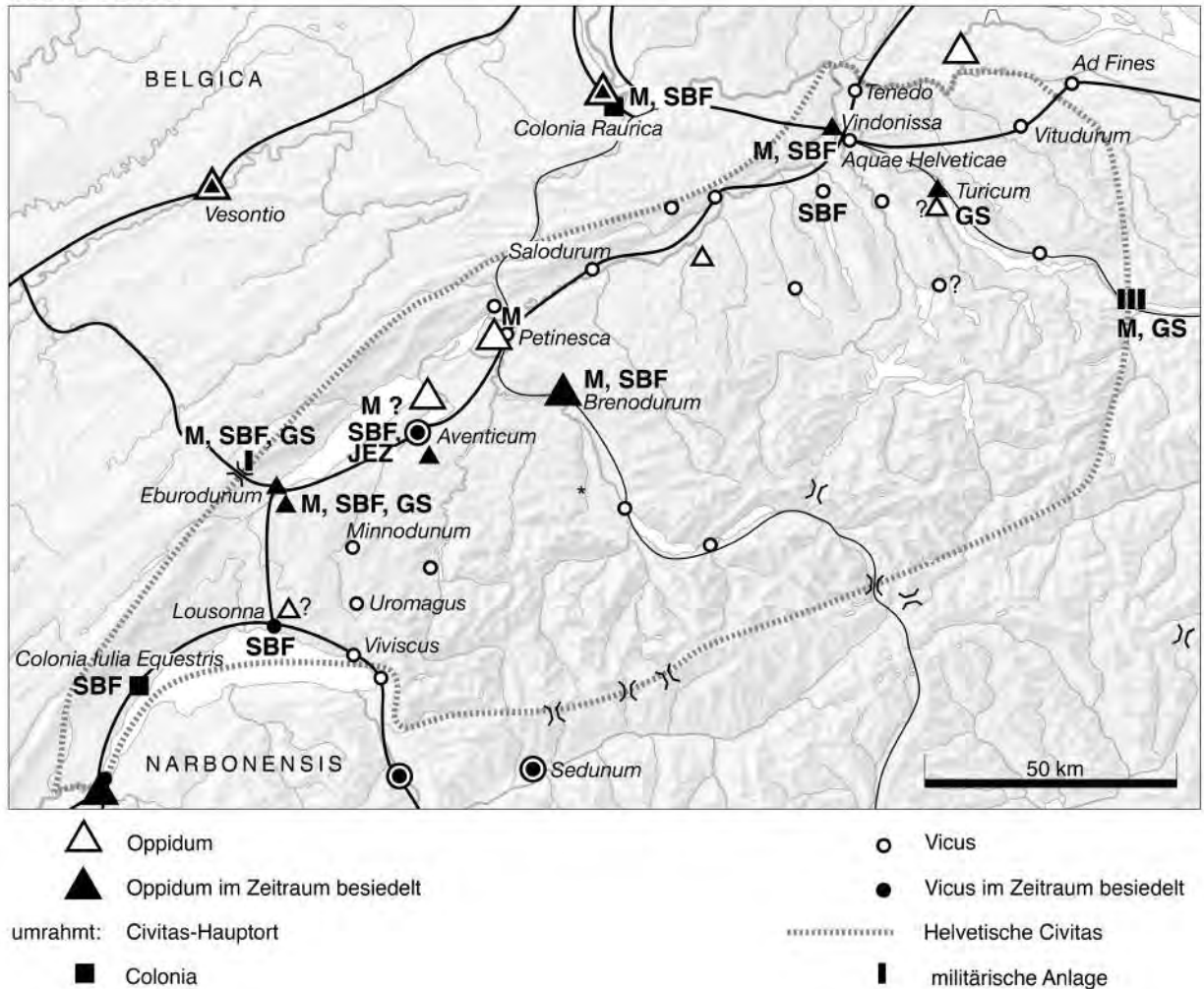


Fig. 9 - Sur la carte de répartition des sites de la civitas des Helvètes, occupés entre 50/40 et 20 avant J.-C., sont reportées les trouvailles d'armes de l'époque républicaine tardive ou militaria M, de fibules à charnière de type Alesia SBF, d'une fibule de type Jezerine JEZ, ainsi que de grands clous de chaussure GS (Martin-Kilcher 2015, fig. 14, avec bibliographie).

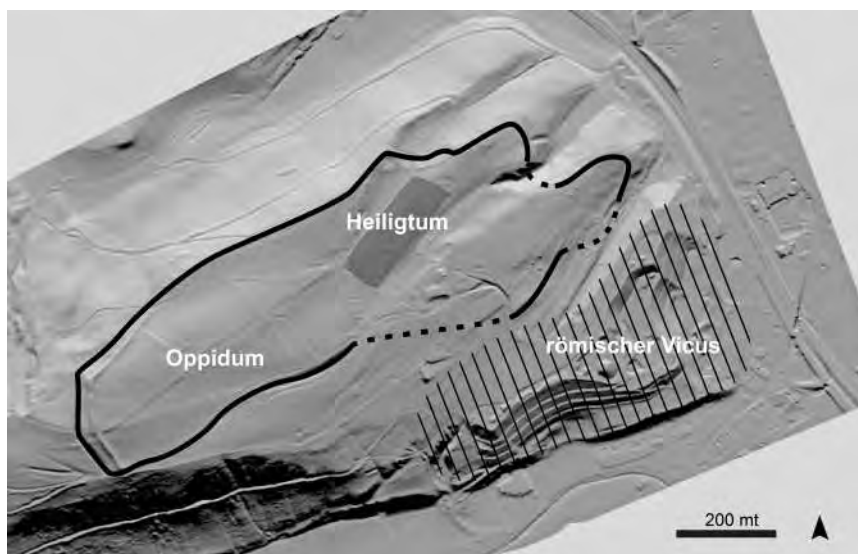
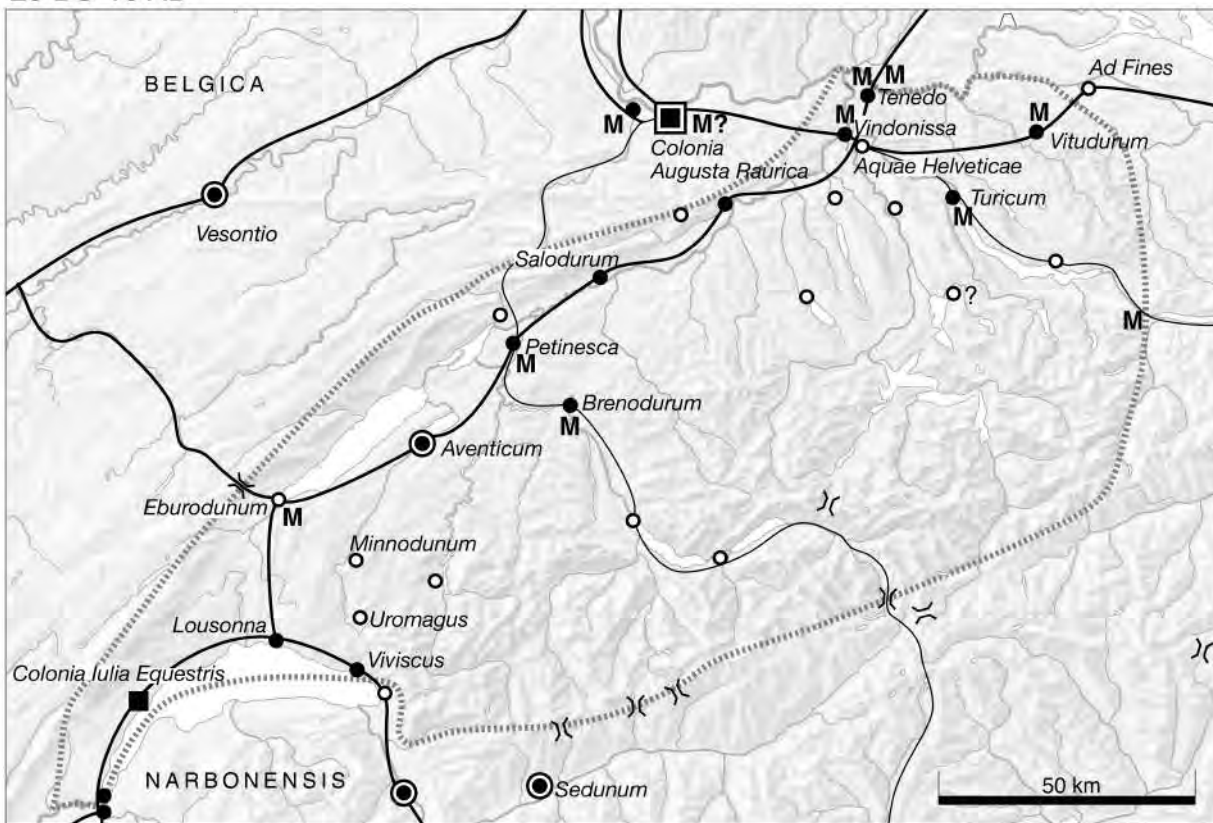


Fig. 10 - Petinesca. L'oppidum de La Tène finale sur le Jensberg avec, dans le secteur méridional, le complexe religieux d'époque romaine (dont nous ignorons le début). Le vicus romain se situe sur la terrasse inférieure, le long de la route importante à travers le plateau (voie d'Agrippa ; cf. fig. 7). LIDAR-Bild du Service archéologique du canton de Berne (Martin-Kilcher 2015, fig. 10).

20 BC-10 AD



■ Colonia

umrahmt: Civitas-Hauptort

○ Vicus

● Vicus im Zeitraum besiedelt

..... Helvetische Civitas

M Militär/Militaria

Fig. 11 - Les sites urbains et les agglomérations secondaires, ainsi que les implantations et trouvailles militaires dans la civitas Helvète, entre env. 20 avant et 10 après J.-C. Vindonissa devient le centre militaire. – Cf. les fig. 8 et 9 (Martin-Kilcher 2015, fig. 18).

RECHERCHES SUR LA MOBILITÉ GÉOGRAPHIQUE DES HABITANTS DES DEUX VERSANTS DES ALPES COTTIENNES À L'INTÉRIEUR DE LA PROVINCE À PARTIR DES INSCRIPTIONS

BERNARD RÉMY¹

Dans l'Antiquité, le royaume de Cottius, puis la province impériale procuratorienne des Alpes Cottiennes – intégrée dans l'Empire par Néron, après la mort de Cottius II (Suétone, *Vie de Néron*, 18) – occupaient les deux versants (français et italiens) de la chaîne alpine. Aussi, dans le cadre du thème du colloque d'Évolène, m'a-t-il paru intéressant de tenter une recherche sur la mobilité des habitants des trois cités (Briançon/*Brigantio*, Embrun/*Ebrodunum*² et Suse/*Segusio*) de la province à l'intérieur de ce territoire composite – voire en dehors – en me fondant sur les inscriptions. Notre recherche documentaire a été grandement facilitée par la récente publication du corpus d'Elena Cimarosti (*Le iscrizioni di età romana sul versante italiano delle « Alpes Cottiae »*, Barcelone, Université de Barcelone, 2012, abrégé ici en Cimarosti) qui comporte un Appendice de Bernard Rémy et François Kayser [*Inscriptions latines des Alpes Cottiennes (versant français)*, p. 555-612, abrégé en Rémy, Kayser], où quasiment tous les textes conservés sont accompagnés d'une photo plutôt lisible, ce qui permet (souvent) de vérifier les lectures des auteurs. Tous les documents épigraphiques sont donc maintenant facilement utilisables pour une recherche, puisque les deux études sont évidemment pourvues d'indices très complets.

Le versant français (département des Hautes-Alpes) a livré un très modeste Corpus de dix-sept inscriptions qui ont été retrouvées à Aiguilles (une occurrence), Arvieux (une occurrence), Briançon (cinq occurrences), Chorges (trois occurrences) et Embrun (sept occurrences). Plus étendu, le versant italien est évidemment beaucoup plus riche en documents. E. Cimarosti a publié cent quatre-vingt-dix-sept inscriptions gravées sur pierre ou sur bronze et deux cent soixante-six graffites retrouvés dans le dépôt votif du sanctuaire d'Albiorix sur le versant occidental du Montgenèvre. Côté français, le corpus comparatif est donc très restreint, ce qui limite évidemment la portée de nos conclusions. Néanmoins, tel qu'il est avec toutes ses insuffisances, ce modeste catalogue nous permet de tenter de mener à bien la recherche annoncée.

Pour cerner cette mobilité, nous pouvons d'abord essayer de nous fonder sur la dénomination des hommes et des femmes, mais il faut toujours garder à l'esprit que, dans toutes les Alpes, les Romains et les Italiens ont été (très) peu nombreux à venir s'installer, sauf quelques « capitalistes », comme le Padouan du Pondel (Val d'Aoste), et que les personnages étudiés (pérégrins et même citoyens romains) sont des indigènes – des « Alpains » – qui se sont progressivement romanisés. Tout en sachant par avance que les éventuels rapprochements « familiaux » onomastiques devront être proposés avec la plus extrême prudence, il n'est peut-être pas trop hasardeux de rechercher si certains noms (gentilices, *cognomina*, noms uniques) se retrouvent des deux côtés du massif. Si tel est bien le cas, il faudra alors se demander s'il est possible d'envisager d'éventuels liens familiaux entre les populations des deux versants en s'appuyant sur les différents éléments de leur dénomination, ce qui montrerait des échanges humains facilités par l'accessibilité du col du Montgenèvre et de bien d'autres points de franchissements plus difficiles, mais couramment utilisés dans l'Antiquité.

La très forte majorité des habitants autochtones de la province des Alpes Cottiennes ne disposaient pas de la citoyenneté romaine, puisque le territoire était de droit latin, sans doute depuis la création de la province. Ne bénéficiaient donc de ce privilège recherché que certains – rares – membres de l'élite indigène distingués par le pouvoir impérial, les notables qui avaient géré une magistrature municipale dans une des cités de la province – comme T. Parridius Gratus (Rémy, Kayser, 13) –, les affranchi(e)s de citoyens romains – comme *Claudia, Ti(beri) l(iberta), Ianuaria* (Cimarosti, 77) – et les soldats des troupes auxiliaires qui, au terme de leur service, avaient été libérés avec le « diplôme de bon soldat » (*honesta missio*). Comme partout, les citoyennes romaines³ étaient désignées par les *duo nomina* (gentilice et surnom) ; schématiquement, les citoyens l'étaient par les *duo nomina* première

¹ Professeur émérite d'histoire romaine de l'université Grenoble-Alpes ; Grenoble LUHCIE (Laboratoire Universitaire Histoire Cultures Italie Europe), Grenoble (EA 7421) ; CNRS, Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence (UMR 7299). Merci à Philippe Leveau de sa relecture critique, de ses remarques et suggestions. Grâce à lui, ce texte est très sensiblement différent de celui présenté au Colloque d'Évolène.

² Couramment utilisée, la forme *Ebrodunum* est fautive, car l'épigraphie [*CIL V 7259*, à Suse : *ciuitatis Ebroduniens(is) ...*] et la majorité des sources littéraires donnent la forme syncopée de l'ethnique dérivée *Ebrodunum*.

³ Il est légitime de parler de citoyennes romaines, puisque les enfants d'une citoyenne mère célibataire étaient citoyens romains. Or on ne peut transmettre un statut que l'on ne possède pas.

manière (prénom et gentilice) jusque vers le milieu du I^{er} siècle, puis par les *tria nomina* (prénom, gentilice et surnom) jusque vers 150 et enfin par les *duo nomina* seconde manière (gentilice et surnom).

Les autres habitants autochtones étaient des pérégrins. Ces hommes et ces femmes étaient officiellement désignés par un nom unique, suivi de leur patronyme, mais, comme c'est le cas partout, bien souvent ils n'ont pas jugé utile d'indiquer leur filiation – ainsi Adnema, sœur de T. Parridius Gratus, à Briançon (Rémy, Kayser, 13) –, car les inscriptions étaient gravées à l'intention des contemporains qui n'avaient aucun doute sur l'identité et le statut juridique des défunt(e)s et des auteur(e)s de dédicaces aux dieux, de donations... Toutefois, en cas de désignation par un nom unique, il n'est pas interdit d'envisager que certains de ces hommes et de ces femmes puissent être des affranchis de pérégrins, voire des esclaves, bien que ces derniers aient eu fort peu de lisibilité épigraphique, sauf les esclaves impériaux ; mais il n'y avait alors aucune ambiguïté, car ils ne manquaient pas de se glorifier de leur statut privilégié (Cimarosti, 11a...).

Il va de soi que les rapprochements onomastiques tentés dans cette recherche doivent rester des hypothèses. En effet, l'étude de la dénomination d'un personnage est toujours une entreprise fort délicate⁴. D'une part, il est très difficile de faire la distinction entre noms gaulois⁵ et noms latins, puisque les deux peuples étaient indo-européens et que, même si le gaulois a son phonétisme particulier et sa propre morphologie⁶, les deux langues avaient beaucoup de points communs. Ainsi, *uerus* (vrai) a son correspondant gaulois *uïros*, avec un -i- long ; *Marcus*, prénom latin, devient surnom ou nom unique, par référence au nom gaulois du cheval **marko*. D'autre part, depuis les travaux pionniers de Leo Weisgerber (1968 et 1969) en Allemagne, Robert Marichal (1988) en France et Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier (1995 et 2005) en Belgique, un certain nombre de linguistes et d'historiens de la Gaule romaine – notamment le signataire de ces lignes et les autres auteurs des volumes les plus récents des *Inscriptions Latines de Narbonnaise (ILN)* – s'interrogent sur l'emploi des noms latins dans les Gaules et sur leurs combinaisons dans les nomenclatures avec les noms gaulois.

Ainsi, dans une perspective de « romanisation », M.-Th. Raepsaet-Charlier (1995) envisage-t-elle qu'un nom « d'apparence latine » puisse « recouvrir » un nom indigène assonant ou traduire une racine celtique. » Les noms latins « homonymes »⁷ pourraient avoir été choisis par certains Gaulois pour leur ressemblance phonétique avec des noms gaulois. Ils pourraient « recouvrir » des noms gaulois bien réels ou les éléments gaulois d'un nom. Ainsi, par exemple, Verecundus, formé de VER et de CONDO. D'autres noms latins, notamment des surnoms ou des noms uniques, pourraient être la simple traduction de noms gaulois connus et employés à l'époque impériale, où la population qui faisait graver des inscriptions, comprenait le gaulois, le parlait (sans doute) et maîtrisait (globalement) bien le latin. Ainsi Tertia/us, « la/le troisième », traduit exactement Tritos et Albinus/Albanus, « le blanc/la blanche », est la traduction du mot gaulois Vindulus. Enfin, les gentilices de formation patronymique ont été fabriqués par les Gaulois et les peuples alpins, lors de leur accession à la citoyenneté romaine, en ajoutant le suffixe *-ius* ou *-inius* au nom unique latin de leur père ; par exemple, Iucundius formé sur Iucundus, Primius, sur Primus ou Parridius sur Parrio à Briançon (Rémy, Kayser, 13). Cependant, il va de soi que le choix d'un nom par tel père ou telle mère n'avait pas forcément le même sens que pour un père ou une mère d'une autre famille. Un même nom pouvait être perçu comme latin « italien » par l'un(e), comme latin « régional » (« homonyme » ou de traduction) par un(e) autre.

Ensuite, la pertinence des rapprochements dépend de la fréquence de l'emploi des différents noms. Il est bien évident qu'un nom largement attesté dans la province – comme Tertia/us – a beaucoup plus de chances de se retrouver sur les deux versants qu'un nom rare et n'apporte donc guère à notre recherche ; inversement, l'emploi d'un nom rare ou rarissime, comme Excingus, pourrait indiquer une préférence familiale pour un tel nom... Toutefois, la recherche de la fréquence d'un nom (gentilice et surnom pour les citoyens romains ; nom unique et patronyme pour les pérégrins) dans le fonds onomastique d'une cité ou d'une province⁸ reste très aléatoire. En effet, il ne faut jamais oublier que ces « statistiques » n'ont qu'une valeur indicative (ordre de grandeur) et sont à manier avec les plus grandes précautions, puisque nous ne connaissons qu'une infime partie des différents noms utilisés dans les inscriptions sur pierre ou sur bronze. Dès l'Antiquité, un bon nombre de plaques de bronze ont été refondues, les

⁴ Sur les problèmes fort complexes de dénomination, voir M. Dondin-Payre, M.-Th. Raepsaet-Charlier (éd.), 2001 et, en dernier lieu, B. Rémy, H. Desaye, Introduction aux *ILN, Die*.

⁵ Il est nettement préférable de parler de noms gaulois plutôt que de noms celtiques, car l'existence même d'une langue celtique reste à démontrer (voir, en dernier lieu, le scepticisme de J.-L. Brunaux, *Les Celtes, histoire d'un mythe*, Paris, éd. Belin, 2014, *passim*).

⁶ Voir P.-Y. Lambert, *La langue gauloise*, 2^e éd., Paris, Errance, 2003.

⁷ Dans les *ILN, Vienne*, j'ai utilisé l'expression noms latins « d'assonance », ce qui a été vivement critiqué par Jacques Gascou (*AE* 2001, 89), car « le terme d'assonance se réfère uniquement à la ressemblance d'un élément vocalique et non à l'élément consonantique d'un vocable » et par Pierre-Yves Lambert (2009, p. 39-48). Plutôt que « noms homophones », expression proposée par J. Gascou (*Ibid.*), j'ai préféré suivre une suggestion (communication écrite) de P.-Y. Lambert en les appelant noms latins « homonymes. ».

⁸ Elle est fondée sur les travaux de Barnabas Lörincz (*Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, 5 vol. ; voir bibliographie) et sur la précieuse banque de données informatiques de Manfred Clauss et de son équipe (Epigraphische Datenbank Claus-Slaby).

fours à chaux ont largement fonctionné avec des pierres inscrites⁹ et les emplois (sans respect du texte) antiques et modernes dans des bâtiments divers et les remparts¹⁰ ont été très nombreux ; considérable dès l'époque antique, la perte de la documentation épigraphique s'est poursuivie quasiment jusqu'à nos jours¹¹. Pourtant, cette démarche a été adoptée systématiquement par plusieurs historiens, notamment Yves Burnand¹² et Lothar Wierschowski¹³ !

En revanche, dans ce territoire – de superficie somme toute restreinte – il ne faut sans doute pas prendre en compte le très relatif éloignement des différents lieux de découverte, puisqu'il est bien connu que les habitants du monde romain se déplaçaient fréquemment malgré les éventuelles difficultés du relief.

Notre recherche dépend aussi beaucoup de la datation des inscriptions, car le rapprochement de deux noms identiques séparés par plusieurs siècles est encore plus aléatoire, encore que ce soit beaucoup moins vrai pour les gentilices qui se transmettent légalement dans la même famille de génération en génération. Or il est quasiment impossible d'arriver à dater un texte épigraphique avec toute la précision souhaitée, en l'absence très fréquente de critères formels de datation (année consulaire, titulature impériale, contexte archéologique...). Récemment revus par Simina Cibu (2003), Monique Dondin-Payre et Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier (2006), les critères internes (type d'onomastique, formulaires funéraires et votifs, ponctuation...) sont plus utilisables. Néanmoins, si leur analyse a permis des avancées non négligeables dans la voie d'une datation assez assurée des épitaphes à condition de retenir de larges plages chronologiques (demi-siècle ou, à défaut, siècle, parfois plus ou moins élargi), il reste beaucoup plus délicat de proposer une chronologie même large des autres documents, notamment de la plupart des dédicaces aux dieux, où nous devons souvent nous contenter d'une datation du Haut-Empire (I^{er}-III^e siècles) qui n'est guère satisfaisante.

Ces importantes et indispensables réserves avancées, il importe aussi de distinguer les pérégrins des citoyens romains dans cette recherche onomastique.

1. LES PÉRÉGRINS

Tous les documents les concernant sont des épitaphes. Nous retrouvons les mêmes noms pour seulement dix personnages, cinq sur le versant français et cinq dans le Val de Suse.

Tableau des pérégrins concernés, où les noms sont classés par ordre alphabétique.

Versant français				Versant italien			
Noms	Lieu de découverte	Date	Références	Noms	Lieu de découverte	Date	Références
Adnema	Briançon	70-100	Rémy, Kayser, 13	Adnama, Troucilli f(ilia)	Suse ?	1-50	Cimarosti, 73
Bituna, Kari f(ilia)	Embrun	1-50 ?	Rémy, Kayser, 9	Severa, Bituvonis f(ilia)	Meana	1-50 ?	Cimarosti, 125
Parrio, Excingi f(ilius)	Briançon	70-100	Rémy, Kayser, 13	Excingus, Quarti f(ilius)	Bruzolo	70-100	Cimarosti, 85
Tertia, Sexti f(ilia)	Embrun	1-50 ?	Rémy, Kayser, 9	Tertius, Cacusi f(ilius)	Bruzolo	70-100	Cimarosti, 85
Tertulla, Terti f(ilia)	Embrun	1-50 ?	Rémy, Kayser, 9	Tertia, Cabutonis f(ilia)	Bruzolo	70-100	Cimarosti, 85

⁹ Ainsi, à Valence, les neuf inscriptions retrouvées, dans l'été 1973, lors de la construction de la poste centrale, avaient-elles été volontairement brisées en petits fragments dans l'Antiquité pour alimenter un four à chaux. Pour neuf textes « sauvés », combien ont disparu dans le four ? (voir *ILN, Valence*, n° 10, 11, 14, 20, 43, 49, 52, 53, 55).

¹⁰ Par exemple dans les remparts de Die (voir *ILN, Die*) et de Grenoble (voir *ILN, Vienne*).

¹¹ Nous n'avons aucune idée du volume des pertes, mais la différence entre le nombre d'inscriptions lues, au XVII^e siècle, par Joseph-Marie de Suarès, le savant évêque du diocèse de Vaison (1633-1666), et celles qui nous sont parvenues est éclairant. Pour la seule ville de Vaison-la-Romaine, Suarès mentionne soixante inscriptions dans ses différents manuscrits : dix-huit sont conservées et quarante-deux ont disparu !

¹² Y. Burnand, *Primores Galliarum*, 4 vol., Bruxelles, Latomus, 2005-2008.

¹³ L. Wierschowski, *Die regionale Mobilität in Gallien nach den Inschriften des vom 1. bis 3. Jahrhunderts. n. Chr.*, Stuttgart, F. Steiner Verlag, 1995 ; *id.*, *Fremde in Gallien – « Gallier » in der Fremde. Die epigraphisch bezeugte Mobilität in, von und nach Gallien vom 1. bis 3. Jh. n. Chr.*, Stuttgart, F. Steiner Verlag, 2001.

Les trois femmes et les deux hommes des Hautes-Alpes appartenaient à deux familles des cités de Briançon et d'Embrun ; les trois femmes et les deux hommes du Val de Suse, à trois familles de Bruzolo, Meana et peut-être Suse. Tous ont vécu et sont morts au cours du I^{er} siècle.

Au vu de la fréquence dans l'épigraphie de Tertia/us, un nom latin de numérotation, qui pourrait être un nom latin « régional » de traduction, il est hautement probable que les quatre porteurs « français » et « italiens » de ce nom n'avaient strictement aucun lien entre eux, d'autant que les dates ne concordent apparemment guère.

Tous gaulois, les autres noms méritent un examen plus approfondi. Il faut probablement au moins rapprocher, voire identifier Adnamus/a et Adnema¹⁴. Adnema est actuellement un *hapax* dans le monde romain ; Adnamus/a ne se retrouve pas aujourd'hui dans les Alpes Cottiennes et la Narbonnaise, mais est connu dans les Alpes Poénines (*CIL* XII 134, à Sierre) et dans le monde gaulois et germanique (*CIL* XIII 6027, à Zinsweiler en Germanie supérieure ; *CIL* III 10352, à Csakvar et 13379, à Vetero-Budae, en Pannonie...). En dépit de cette extrême rareté des deux noms dans la province, un rapprochement entre les deux familles reste seulement possible ; il ne serait pas contredit par la chronologie.

Le rapprochement entre Bituna¹⁵, qui ne se retrouve qu'en Narbonnaise (*ILN*, Vienne 577, à Saint-Alban-de-Roche ; *ILGN* 77, à Septèmes ; *AE* 1969/1970, 339, à Vitrolles) et Bituvo, selon la nouvelle lecture d'E. Cimarosti, – peut-être contemporains – est loin d'être certain d'un point de vue linguistique. Enfin, en dehors de Briançon et de Bruzolo, Excingus¹⁶ n'est mentionné en Narbonnaise qu'à Narbonne (*CIL* XII 5024, 5025) et ne se retrouve actuellement dans les Alpes qu'à Suse (quatre occurrences pour des citoyens : Cimarosti 32), mais il est aussi attesté à *Virunum*, en Norique (*ILLPRON* 781), à Templebrough en Bretagne (*RIB* 621) et à Chalon-sur-Saône pour un cavalier ubien (*CIL* XIII 2613). Comme les deux épitaphes semblent être à peu près contemporaines, un rapprochement pourrait éventuellement être envisageable.

En l'état de nos connaissances, il serait donc fort hasardeux d'affirmer que les pérégrins des deux côtés des Alpes qui portaient les mêmes noms ou des noms linguistiquement très proches avaient quelques liens entre eux. Ce scepticisme paraît devoir être sérieusement renforcé par l'apparente différence de statut social. Les deux familles des Hautes-Alpes appartenaient à l'élite de leur cité d'*Ebrodunum*/Embrun et de *Brigantio*/Briançon, où T. Parridius Gratus – de naissance pérégrine – est parvenu à la citoyenneté romaine en obtenant le *duumvirat* (Rémy, Kayser, 13). L'épitaphe de Iucundus, fils de Velagenus, et de sa famille (Rémy, Kayser, 9) a sans doute été gravée sur un monument funéraire de belle taille, probablement un mausolée. À Bruzolo (Cimarosti, 85), la bonne qualité du moment laisse penser aussi à des notables ou, au moins, à des hommes et des femmes d'un certain niveau social ; c'est peu vraisemblable pour les couples de Suse [?] (Cimarosti, 73) et de Meana (Cimarosti, 125) qui devaient plutôt faire partie des couches moyennes de la population, celles qui avaient les moyens financiers et l'envie d'utiliser les services du lapicide.

Qu'en était-il des citoyens romains ?

2. LES CITOYENS ROMAINS

Ils sont attestés dans seize épitaphes et huit dédicaces : au Génie d'un particulier, à Jupiter Optimus Maximus (deux occurrences), aux Matrones (deux occurrences), à Minerve, à Silvain et à la Victoire. Pour essayer de mieux appréhender d'éventuels rapprochements dans la dénomination des citoyens romains, il faut d'abord voir si l'on retrouve des hommes ou des femmes portant la même nomenclature de part et d'autre du massif, ce qui n'est pas le cas ; puis étudier séparément les gentilices, les noms de famille, transmissibles aux enfants, et les surnoms, les noms personnels sous l'Empire romain. L'arc chronologique des documents couvre tout le Haut-Empire romain (I^{er}-III^e siècles).

Les gentilices

Portés par cinq femmes et trois hommes, seulement quatre gentilices se retrouvent sur les deux versants : Cassius/a, Flavia/us, Solicia et Vennonnia/us.

¹⁴ K. H. Schmidt, 1957, p. 115 ; X. Delamarre, 2007, p. 12 et 13.

¹⁵ X. Delamarre, 2003, p. 76-77 et 2007, p. 41.

¹⁶ X. Delamarre, 2003, p. 169 et 2007, p. 100.

Tableau des gentilices des citoyens romains concernés (classement alphabétique)

Versant français				Versant italien			
Noms	Lieu de découverte	Date	Références	Noms	Lieu de découverte	Date	Références
T. Cassius Sextinus	Suse/Embrun	64-300	Cimarosti, 52	Cassia Severa	Novalesa	1-200	Cimarosti, 75
Fl(avia), Valentini fil(ia), Cassia	Embrun	150-250	Rémy, Kayser 5	T(itus) Flavius, Aug(usti) l(ibertus), Alypus	Avigliana	70-100	Cimarosti, 11b
Solicia Vera	Embrun	100-150	Rémy, Kayser 10	Solicia [---]	Suse	150-200	Cimarosti 145
T(itus) Vennonius, Smertulli fil(ius), Quir(ina), [---]	Aiguilles	50-100	Rémy, Kayser 16	Vennonia Vera	Suse	100-200	Cimarosti, 123

Il est certain que les deux porteurs du gentilice impérial Flavius n'avaient aucun lien familial, puisque Alypus, l'affranchi impérial employé au service du Quarantième des Gaules dans la station d'Avigliana, n'était très probablement pas originaire de la province. Flavius/a est d'ailleurs courant partout. Très fréquent en Narbonnaise (soixante autres occurrences, *in* B. Lörincz, 1999, p. 41), Cassius/a n'est pas attesté ailleurs dans le territoire cottienn. Il pourrait avoir une consonance indigène et renvoyer à la racine gauloise *Cassi-* présente dans un adjectif gaulois signifiant « enchevêtré », « touffu » (X. Delamarre, 2003, p. 109). Au vu de la rareté de ce gentilice dans la province, faut-il envisager quelque lien de parenté malgré l'imprécision de la chronologie ? Ce n'est peut-être pas exclu.

En dehors des deux occurrences de la province, *Solicia*, un nom gaulois¹⁷, ne se retrouve actuellement qu'en Narbonnaise (*CIL* XII 323, au Beausset ; *ILN*, *Fréjus* 22 ; *AE* 1971, 257, à Uzès). Si, au vu de la chronologie des deux inscriptions cottiennes, il est certain que ces deux femmes n'ont pas eu de liens directs, il est possible d'envisager qu'elles aient appartenu à une famille élargie établie de part et d'autre du massif. Sans doute gaulois¹⁸, *Vennonia/us* est assez bien attesté en Gaule Cisalpine (notamment dans la région de Turin) et en Gaule, ce qui rend sans doute impossible tout rapprochement entre les deux personnages – d'autant que les dates ne concordent absolument pas – mais rend même très aléatoire l'appartenance à la même *gens*.

Les surnoms

Sept surnoms différents sont attestés sur les deux versants des Alpes. Ils sont portés par quatorze hommes, car, pour les deux L. Vettius Avitus, il faut plutôt penser à deux homonymes qu'au même homme, et neuf femmes. Connus seulement à Briançon (Rémy, Kayser, 15) et à Suse (Cimarosti, 52), Sextinus ne peut être pris en compte, puisque dans l'inscription de Suse il concerne un notable municipal d'Embrun (voir *infra*).

¹⁷ X. Delamarre, 2007, p. 170.

¹⁸ X. Delamarre, 2007, p. 195.

Tableau des surnoms des citoyens romains concernés (classement alphabétique)

Versant français				Versant italien			
Noms	Lieu de découverte	Date	Références	Noms	Lieu de découverte	Date	Références
Avita/us L(ucius) Allius Avitus Allia Avita, fils et fille d'un <i>II uir</i>	Embrun	150-250	Rémy, Kayser, 5	Avita/us L(ucius) Vettius Avitus, gendre d'un centurion	Suse	100-250	Cimarosti, 59
				L(ucius) Vettius Avitus	Borgone di Susa	150-250	Cimarosti, 24
Ianuarius M(arcus) Vessonius Ianuarius, <i>II uir</i>	Embrun	50-100	Rémy, Kayser, 6	Ianuaria Claudia, Ti(beri) l(iberta), Ianuaria	Suse	50-100	Cimarosti, 77
Marcella/us Vlattia, M(arcus) f(ilia), Marcella, belle-mère d'un <i>II uir</i>	Embrun	150-200	Rémy, Kayser, 5	Marcellus Vibius	Suse	1-200	Cimarosti, 12
				Marcellus Sanucius Marcellus	Bussoleno	70-100	Cimarosti, 15
Paterna/us M(arcus) Vessonius Paternus, petit-fils d'un <i>II uir</i>	Embrun	50-100	Rémy, Kayser, 6	Paterna [---] Paterna	Suse	100-250	Cimarosti, 147
Secundina/us L(ucius) Vestonius, Baronis fil(ius), Quir(ina), Secundinus	Embrun	100-150	Rémy, Kayser, 10	Secundina/us Cornelia Secundina, épouse d'un affranchi (?)	Bussoleno	50-100	Cimarosti, 14
				Sex(tus) Iulius Secundinus Domitius (?)	Suse	100-150	Cimarosti, 104
				Secundinus	Suse	150-250	Cimarosti, 154
Severa/us M(arcus) Vesomn(ius) Severus, <i>optio</i> de la légion I Minervienne	Embrun	150-200	Rémy, Kayser, 4	Severa/us Ti(berius) Claudius, Severi et Vibiae (l(ibertus),	Caprie	1-100	Cimarosti, 23
				Severus Cassia, [---]jeami (filia), Sev[er]a	Novalesa	1-200	Cimarosti, 75
				Caius Pinarius Severus	Suse ou Bussoleno	50-100	Cimarosti, 78
				Forensia, C(ai) l(iberta), Severa	Suse	50-100	Cimarosti, 107

Versant français				Versant italien			
Vera/us Solicia Vera	Embrun	100-150	Rémy, Kayser, 10	Vera/us M(arcus) Viceronius Verus L(ucius) Tunius Verus Vennonnia Vera	Suse Urbiano Suse	100-200 100-200 100-250	Cimarosti, 8 Cimarosti, 121 Cimarosti, 123

Même si le corpus des *cognomina* est sensiblement plus fourni que celui des gentilices, il est sans doute beaucoup moins pertinent pour notre recherche, car le choix d'un surnom, le véritable nom individuel des hommes et des femmes, dépend beaucoup plus d'un choix personnel des parents que d'une très éventuelle tradition familiale, même chez les notables municipaux. Notre scepticisme est encore renforcé par la différence de statut social entre les citoyens romains concernés des deux versants. Globalement, les citoyens romains des Hautes-Alpes sont des notables municipaux, alors que, dans le Val de Suse, ils appartiennent à des couches sociales nettement moins huppées, puisque nous avons recensé au moins quatre affranchis, dont un Tib. Claudius Severus portait le surnom de son patron, ce qui interdit, pour lui, tout rapprochement avec le versant « français ». De plus la chronologie concorde rarement ; quand c'est le cas, les rapprochements sont impossibles du point de vue social (notable et affranchi).

Une recherche détaillée n'a absolument rien donné.

Au total, les résultats de cette recherche onomastique sont très décevants, mais il est vrai que ce n'est pas parce que l'on cherche que l'on trouve. Au moins dans les Alpes Cottiennes, les rapprochements onomastiques ne permettent donc pas d'envisager une réelle mobilité des populations, car les rares possibilités évoquées restent très hypothétiques. Nous pouvons même nous demander si une telle démarche est réellement pertinente, car elle semble beaucoup trop aléatoire en l'état très fragmentaire de nos connaissances onomastiques (voir *supra*).

Il faut maintenant essayer de voir si les inscriptions cottiennes mentionnent formellement d'autres preuves de la mobilité des habitants, notamment leur présence en dehors de leur cité, voire de leur province. Fort mince, notre moisson se limite à deux textes :

- une inscription fragmentaire – retrouvée à Suse, la capitale de la province (Cimarosti, 52) – en l'honneur de T. Cassius Sextinus, décurion et duumvir de la cité d'Embrun et flamine impérial de la province des Alpes Cottiennes. Son arc chronologique est très large : après l'annexion de la province et avant la réforme de Dioclétien qui a transféré Embrun dans la province des Alpes Maritimes. On peut d'ailleurs s'interroger sur le sens à donner aux remaniements territoriaux initiés par Dioclétien. Ne pourrait-on pas penser que ces regroupements administratifs¹⁹ obéissaient à des considérations stratégiques : contrôler les points de passage d'Italie en Gaule et assurer la protection de l'Italie ?.
- L'épithaphe – découverte à Embrun (Rémy, Kayser, 5) – de L. Allius Verinus, duumvir d'Embrun et flamine impérial de la province des Alpes Maritimes, qui date probablement des années 150-200.

En fait, les deux textes attestent seulement que ces notables municipaux ont eu l'important honneur d'obtenir pour un an le flaminat impérial provincial, qui était le couronnement de la carrière municipale et pouvait conduire certains titulaires à l'ordre équestre. Sextinus, le notable d'Embrun, a obtenu ce sacerdoce dans sa province. Le cas de Verinus, qui était inscrit dans la tribu Papiria et non dans la Quirina, la tribu de la très forte majorité des citoyens d'Embrun est plus compliqué. Comme l'a montré Pascal Arnaud²⁰, il n'était pas originaire de cette cité des Alpes Cottiennes, mais de Vence dans les Alpes Maritimes. Établi à Embrun comme *incola*, il était parvenu aux plus hauts honneurs dans sa cité de résidence, ce qui était assez courant pour ceux qui avaient bien réussi²¹, mais il a aussi obtenu le flaminat impérial de la province des Alpes Maritimes, sans doute pour le compte de Vence, sa patrie, avec laquelle il avait donc conservé d'étroites relations.

Même si ces deux hommes ne sont restés à Suse et à Vence que l'année de leur flaminat – et encore ! – c'est une indiscutable preuve des déplacements des élites pour leur carrière. Cette mobilité pourrait aussi être attestée d'une part par des inscriptions témoignant de mariages « inter-cités », d'autre part par des textes montrant que des hommes

¹⁹ Voir B. Rémy, *Dioclétien*, Paris, A. Colin, 2016.

²⁰ P. Arnaud, « Un flaminat provincial des Alpes-Maritimes à Embrun. Flaminat provincial, *incolatus* et frontière des Alpes Maritimes », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 32, 1999, p. 39-48.

²¹ Sur les *incolae*, voir U. Laffi, *Adtributio e contributio : problemi del sistema politico-amministrativo dello Stato romano*, Pise, Nistri-Lischi, 1966 ; Y. Thomas, « Origine » et « Commune patrie », Rome, *ÉFR*, 1996, p. 25-34 ; P. Arnaud, 1999.

et des femmes possédaient des propriétés dans une autre cité que la leur, mais nous n'en avons aucun exemple dans le territoire cottienn. En l'état actuel de nos connaissances, l'épigraphie et l'onomastique ne nous fournissent donc aucun élément sur une éventuelle mobilité des populations des Alpes Cottiennes à l'intérieur ou à l'extérieur de leur province. C'est d'autant plus surprenant que la quasi totalité des inscriptions « françaises » ont été retrouvées dans la vallée de la Durance, à une distance « raisonnable » du col du Montgenèvre, le long d'une grande artère de circulation « internationale ». Qu'en est-il dans les autres provinces alpines et dans la proche Narbonnaise ?

Il est malheureusement impossible de faire des rapprochements épigraphiques avec les autres provinces alpines. Les Alpes Maritimes ne paraissent pas s'être étendues sur le versant italien²². Nous sommes très mal renseignés sur les limites des Alpes Pœnines, mais quoi qu'il en soit, la province alpine n'incluait sans doute pas un vaste territoire en Italie, où aucun document épigraphique pœnin n'a été retrouvé. Les Alpes Graies allaient probablement jusqu'à Morgex en Val d'Aoste²³, mais nous ne disposons d'aucune inscription pour la vallée italienne. Une comparaison de l'onomastique des Ceutrons des Alpes Graies et des habitants de la colonie romaine d'Aoste n'aurait d'ailleurs guère de sens, car il est impossible de distinguer les colons italiens et romains des descendants des Salasses qui n'ont évidemment pas été tous massacrés lors de la conquête. Si besoin était, en témoigne une base de statue d'Auguste datée des années 23/21 av. J.-C.²⁴.

Si les résultats de l'utilisation de l'épigraphie sont très décevants dans les Alpes²⁵, il est peut-être possible d'éclairer ce résultat négatif en tentant une comparaison avec la partie des Alpes incluses dans la province de Narbonnaise où les témoignages épigraphiques certains de la mobilité des habitants sont assez nombreux. Certain(e)s Gaulois(e)s ont noué des alliances matrimoniales hors de leur cité. Ainsi, chez les proches voisins voconces de Vaison²⁶. Bornons-nous à deux exemples : Verulia Aventina, Voconce, est allée s'installer à Valence après son mariage avec M. Barbarius Perpetuus (*ILN, Valence* 38), dans la première moitié ou au milieu du II^e siècle. Au II^e siècle, Atilia Verula, fille de Sex. Atilius Sabinus, décurion des Voconces, a épousé T. Aufillenus Probus, évocat de la cohorte urbaine de Lyon, où elle a élu domicile et est décédée (*CIL XIII* 1835). Dans la cité de Fréjus, à Cabasse (*ILN, Fréjus* 165), Cornelia, fille de Quintus, s'est mariée avec G. Adreticius Victor qui pourrait avoir été originaire de Riez.

Certains hommes [ou femmes] possédaient des terres dans plusieurs cités. Ainsi, à l'époque julio-claudienne, un Arlésien, T. Domitius Pedullus (*ILN, Aix-en-Provence* 156), qui était propriétaire d'un domaine à Esparron – où il a été enterré – dans la partie de l'actuel département du Var qui relevait de la cité antique d'Aix-en-Provence, avait rempli toutes les charges municipales à Arles²⁷. Dans la cité de Vienne le chevalier genevois L. Iulius Brocchus Valerius Bassus, qui a exercé des fonctions municipales à Vienne et à Nyon (Suisse) dans le troisième quart du I^{er} siècle (*ILN, Vienne* 843, 844, à Genève), était lui aussi propriétaire de terres à Genève et à Nyon. Toutefois, il faut remarquer que ces différents exemples concernent des aristocrates municipaux ou au moins les milieux aisés dont les comportements sociaux diffèrent probablement de ceux de la partie plus modeste de la population.

Ces quelques exemples attestent donc clairement que, en dehors des provinces alpines, l'épigraphie est un assez bon moyen de se rendre compte de la mobilité géographique des hommes et des femmes à l'époque gallo-romaine. Devant un tel bilan dans le massif alpin, faut-il en déduire d'une part que la société « alpine » était essentiellement centrée sur la cité, beaucoup plus que sur la province, une création quelque peu artificielle, encore que la nouvelle organisation administrative recouvrait le territoire du royaume de Cottius qui occupait les deux versants du massif ? d'autre part, que les hommes et les femmes des Alpes restaient principalement dans leurs vallées respectives, avaient peu de contacts avec leurs compatriotes provinciaux du versant italien et n'allaient pas s'installer ailleurs dans la province ? Ligne de partage des eaux, les cols séparaient-ils aussi la vie sociale des hommes au lieu de les réunir ? Mercenaires, puis colporteurs et commerçants, les habitants de la province des Alpes Cottiennes n'hésitaient pourtant pas à voyager, mais leur univers social semble avoir été beaucoup plus

²² Voir St. Morabito, *Inscriptions latines des Alpes Maritimes*, Nice, CÉPAM, 2010, p. 30-32.

²³ Voir G. Barrool, *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule. Étude de géographie historique*, Paris, de Boccard, 1969, p. 313-316 ; B. Rémy, *Inscriptions Latines des Alpes (ILAlpes)*. I. *Alpes Graies*, Grenoble, CRHIPA, 1998, p. 7-8.

²⁴ A.-M. Cavallaro, G. Walser, *Iscrizioni di Augusta praetoria. Inscriptiones d'Augusta praetoria*, Aoste, Musumeci éd., 1988, n° 1 : *Imp(eratori) Caesa[ri], / diui filio) Augus[to] / co(n)s(uli) XI, imp(eratori) VI[II], tribunic(ia) pot(estate) / Salassi incol(ae) / qui initio se / in colon(iam) con[t(ulerunt)], / patrono.*

²⁵ Ph. Leveau, « La période romaine dans les Alpes occidentales. Un bilan des recherches », dans G. Boëtsch, W. Devriendt et A. Piguel (dir.), *Permanence et changements dans les sociétés alpines*, Aix-en-Provence, Edisud, 2003, p. 31-56.

²⁶ Voir B. Rémy, N. Mathieu et H. Desaye, « Les notables voconces au Haut-Empire », *Gallia*, 70, 2, 2013, p. 257-293 ; B. Rémy, H. Desaye, avec la participation de F. Delrieux, *Les Voconces et l'Empire. Attestations épigraphiques et littéraires de l'activité des Voconces en dehors de leur cité (République et Haut-Empire)*, Bordeaux, Ausonius, 2016.

²⁷ Voir Ph. Leveau, « Villas et aristocraties municipales dans les cités d'Arles, de Glanum, d'Aix et de Marseille », dans J.-L. Fiches, R. Plana-Mallart, V. Revilla Calvo, *Paysages ruraux et territoires dans les cités de l'Occident romain. Gallia et Hispania ; Paisajes rurales y territorios en las ciudades del Occidente romano : Gallia e Hispania. Actes du colloque international AGER IX, Barcelone, 25-27 mars 2010*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2013, p. 269-280 [p. 271].

restreint et s'être limité quasiment à leur vallée. En fait, les déplacements les plus fréquents devaient être liés à la religion et aux « pèlerinages » aux différents sanctuaires. Pour les Alpes Cottiennes, il faut évidemment penser au sanctuaire d'Albiorix (voir *supra*). Même si les graffites retrouvés ne sont pas du tout explicites sur ce point, il est très probable que les dévots venaient aussi du versant français. Toutefois, il est évident que les commerçants et les pèlerins ne faisaient que passer et ne changeaient pas de domicile.

Toutefois, s'il est clair que l'épigraphie et l'onomastique ne sont pas les instruments adéquats pour retrouver des contacts et des liens familiaux entre les habitants des deux versants, avant de valider les hypothèses que je viens de formuler, il serait judicieux de recourir aux ressources de l'archéologie ; d'une part, en examinant le matériel découvert si tant est qu'à l'époque impériale certains objets soient spécifiquement « alpins » ; d'autre part (plutôt ?) en s'appuyant sur l'analyse des nécropoles. En effet, si les archéologues ont la chance de pouvoir disposer d'un nombre suffisant de squelettes bien conservés et d'obtenir des crédits pour une recherche de l'ADN familial, elles pourraient s'avérer fausses. Il semble donc nécessaire pour le moment de réserver notre opinion sur la mobilité des Alpains.

ABRÉVIATIONS-BIBLIOGRAPHIE

Sources

AE = *L'Année épigraphique*, Paris, PUF, depuis 1888.

CIL III = Th. Mommsen, *Inscriptiones Asiae, prouinciarum Europae Graecarum, Illyrici Latinae*, Berlin, G. Reimer, 1873.

CIL XII = O. Hirschfeld, *Corpus inscriptionum Latinarum*, t. XII, *Inscriptiones Galliae Narbonensis*, Berlin, G. Reimer, 1888.

CIL XIII = O. Hirschfeld, *Corpus inscriptionum Latinarum*, t. XIII, I.1, *Inscriptiones Aquitaniae et Lugudunensis*, Berlin, G. Reimer, 1899 – O. Hirschfeld, K. Zangemeister, A. von Domaszewski, t. XIII, I. 2, *Inscriptiones Belgicae*, Berlin, G. Reimer, 1904 – K. Zangemeister, t. XIII, II. 1, *Inscriptiones Germaniae superioris*, Berlin, G. Reimer, 1905 – A. von Domaszewski, Th. Mommsen, O. Hirschfeld, t. XIII, II. 2, *Inscriptiones Germaniae inferioris. Miliaria Galliarum et Germaniarum*, Berlin, G. Reimer, 1907 – O. Hirschfeld, H. Finke, vol. XIII, IV, *Addenda ad partes primam et secundam*, Berlin, G. Reimer, 1916.

ILGN = = É. Espérandieu, *Inscriptions latines de Gaule (Narbonnaise)*, Paris, É. Leroux, 1929.

ILLPRON = M. Hainzmann, P. Schubert, *Inscriptionum lapidarium latinarum Prouvinciae Norici*, Berlin, De Gruyter, 1986.

ILN, Die = B. Rémy, H. Desaye, avec la collaboration de P.-Y. Lambert et de M. Segard, *Inscriptions Latines de Narbonnaise (ILN)*, VII, *Voconces*. VII, 1, *Die*, Paris, CNRS éditions, 2012.

ILN, Fréjus = J. Gascou, M. Janon, *Inscriptions Latines de Narbonnaise (ILN)*. Fréjus, Paris, CNRS, 1985.

ILN, Valence = P. Faure, N. Tran, avec la participation de B. Rémy, *Inscriptions Latines de Narbonnaise*. VIII. Valence, Paris, CNRS éditions, 2013.

ILN, Vienne = B. Rémy (dir.), *Inscriptions Latines de Narbonnaise (ILN)*, V. Vienne, 3 vol., Paris, CNRS éditions, 2004-2005.

RIB = R. G. Collingwood, R. P. Wright, *The Roman Inscriptions of Britain*, I, *Inscriptions on Stone*, Oxford, Clarendon Press, 1965.

Articles, livres

S. CIBU 2003 = « Chronologie et formulaire dans les inscriptions religieuses de Narbonnaise et des provinces alpines (Alpes Graies, Pœnines, Cottiennes et Maritimes) », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 36, p. 335-360.

X. DELAMARRE, 2003 = *Dictionnaire de la langue gauloise*, 2^e éd., Paris, Errance.

X. DELAMARRE, 2007 = *Nomina Celtica Antiqua Selecta Inscriptionum. Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Paris, Errance.

M. DONDIN-PAYRE, M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER (éd.), 2001 = *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruxelles, Le livre Timperman.

- M. DONDIN-PAYRE, M.-TH. RAPSAET-CHARLIER (éd.), 2006 = *Sanctuaires, pratiques cultuelles et territoires civiques dans l'Occident romain*, Bruxelles, Le Livre Timperman.
- P.-Y. LAMBERT, 2009 = « Onomastique celtique et épigraphie gallo-romaine : à propos de l'onomastique de la cité des Allobroges », in A. Daubigney, P.-Y. Milcent, M. Talon, J. Vital (éd.), *De l'âge du Bronze à l'âge du Fer en France et en Europe occidentale (X^e-VII^e siècle av. J.-C.) et la moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer. Actes du XXX^e Congrès international de l'AFEAF, co-organisé avec l'APRAB, tenu à Saint-Romain-en-Gal, 26-28 mai 2006*, Dijon, RAE, p. 39-48.
- B. LÖRINCZ, Fr. Redö, 1994 = *Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, vol. I : *Aba-Bysanus*, Budapest, Archaeolingua Alapítvány.
- B. LÖRINCZ, 1999 = *Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, vol. II : *Cabalicius-Ixus*, Vienne, Forschungsgesellschaft Wiener Stadtarchäologie.
- B. LÖRINCZ, 2000 = *Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, vol. III : *Labareus-Pythea*, Vienne, Forschungsgesellschaft Wiener Stadtarchäologie.
- B. LÖRINCZ, 2002 = *Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, vol. IV : *Quadratia-Zures*, Vienne, Forschungsgesellschaft Wiener Stadtarchäologie.
- B. LÖRINCZ, 2005 = *Onomasticon prouinciarum Europae Latinarum*, vol. I : *Aba-Bysanus*, 2^e éd., Budapest, Archaeolingua Alapítvány.
- R. MARICHAL, 1988 = *Les graffites de La Graufesenque*, Paris, CNRS.
- M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER, 1993 = *Diis Deabusque sacrum. Formulaire votif et datation dans les Trois Gaules et les deux Germanies*, Paris, de Boccard.
- M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER, 1995 = « Aspects de l'onomastique en Gaule Belgique », *Cahiers du Centre Glotz*, 6, p. 207-226.
- M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER, 2005 = « Réflexions sur les anthroponymes « à double entrée » dans le monde romain », *L'Antiquité Classique*, 74, p. 225-231.
- K. H. SCHMIDT, 1957 = « Die Komposition in Gallischen Personennamen », *Zeitschrift für Celtische Philologie*, 26, p. 33-160 et 161-301.
- L. WEISGERBER, 1968 = *Die Namen der Ubier*, Cologne, Westdeutscher Verlag.
- L. WEISGERBER, 1969 = *Rhenania Germano-Celtica*, Bonn, L. Röhrscheid.

LE TRACCE CARRAIE
NELL'AREA DELL'ABITATO PROTOSTORICO DELLA SPINA VERDE A COMO.
VECCHI E NUOVI RITROVAMENTI E ANALISI INTERPRETATIVA

STEFANO ALIVERNINI¹ E FRANCESCA RONCORONI²

RIASSUNTO

Nel contributo viene presentato il risultato delle attività di ricognizione iniziate nel 2002 dal Gruppo Archeologico Comasco nell'area del Parco Regionale Spina Verde di Como, limitatamente alle cosiddette tracce carraie. Tale luogo è di eccezionale interesse storico e archeologico per la continuità di frequentazione e d'uso (insediativo, funerario e produttivo) dal Neolitico all'epoca contemporanea. Pur così importante in passato, è oggi scarsamente noto dal punto di vista scientifico a causa della precocità delle scoperte, della perdita di evidenze dovute a interventi urbanistici insistiti nella zona dagli anni '50 e di scavi archeologici condotti per lo più tra gli anni '60 e '80 a cui non è seguita spesso pubblicazione esaustiva.

L'oggetto di interesse è costituito dalle rotaie (Bulle 1948)³, ovvero dai segni lasciati dal passaggio ripetuto di mezzi di trasporto sulle porzioni affioranti del substrato roccioso. Ci si sofferma in particolare sulla loro localizzazione, i rapporti reciproci rispetto alle ipotetiche vie di percorrenza interne al sito e gli elementi utili alla loro datazione.

INTRODUZIONE

Il presente contributo costituisce una prima riflessione approfondita dei risultati del programma di ricerche di superficie portato avanti a partire dal 2002 dal Gruppo Archeologico Comasco "Ulisse Buzzi" nel territorio del Parco Regionale Spina Verde, in accordo con la Soprintendenza Archeologia della Lombardia.

I risultati, raccolti annualmente, permettono un continuo aggiornamento delle carte archeologiche già redatte e pubblicate nel 1901, 1969 e 1970 dalla Società Archeologica Comense.

Tale programma è volto all'individuazione di nuovi dati archeologici e all'identificazione di alcuni rinvenimenti già censiti tra fine Ottocento e inizi Novecento, la cui localizzazione nel tempo è andata perduta a causa sia del venir meno dell'uso agricolo della zona, che ha ne determinato un sostanziale abbandono, sia dalla con diffusione vegetazionale invasiva, infestante o alloctona, in passato introdotta per fare fronte al degrado ambientale.

IL CONTESTO GEOMORFOLOGICO

Il Parco Regionale Spina Verde si estende sulla fascia collinare che sorge nella sua parte più meridionale a sud-ovest del nucleo storico della città di Como, sita nella depressione ai piedi del ramo occidentale del Lario, nota come convalle. Ne fanno parte le colline che vanno dal Baradello al Sasso di Cavallasca, comprendendo i comuni di Como, San Fermo della Battaglia, Cavallasca e Colverde (che oggi accorpa Parè e Drezzo), incluso anche il Monte Tre Croci (o Monte Goi), separato dal primo gruppo dalla depressione di Camerlata. Il versante settentrionale della fascia collinare, che in parte si affaccia verso la convalle, è particolarmente scosceso e pur presentando tracce di frequentazione fu certo la meno adatta ad uso insediativo insieme a tutta la convalle che, almeno fino alla fondazione della colonia romana del 59 a.C., era paludosa.

¹ Gruppo Archeologico Comasco "Ulisse Buzzi", e-mail: stefano.alivernini@alice.it.

² Soprintendenza Archeologia della Lombardia, e-mail: francesca.roncoroni@beniculturali.it.

³ Il termine "Geleisestrassen" (strada con rotaie), utilizzato da H. Bulle nel 1948, indica una carreggiata per mezzi di trasporto costituita da una superficie di roccia (o da un lastricato) in cui si siano formati i solchi delle ruote dei carri.

Sulle colline sono presenti diverse fonti e corsi d'acqua tra cui la Fonte della Mojenca, le sorgenti del Seveso, il rio Seliga, il Mora ed il rio Val. Qui si concentrano alcune delle più antiche presenze antropiche, già oggetto di interesse da parte di studiosi a partire dalla fine dell'Ottocento. I primi scavi archeologici sono stati condotti solo a partire dagli anni '60 e in molti casi attendono ancora una pubblicazione integrale e definitiva. A ciò si aggiunge che a partire dagli anni '50 l'area è stata interessata da estesi interventi urbanistici, con la costruzione di quartieri a carattere residenziale e infrastrutture viarie, che hanno alterato, e in buona parte distrutto, le evidenze antiche, senza lasciarne traccia.

Dal punto di vista geologico la roccia di base di cui è composto l'intero gruppo collinare del Parco della Spina Verde è la cosiddetta Formazione di Como (Carta Geologica d'Italia 1:10.000 Fo. 054 Menaggio) in cui conglomerati, prevalentemente a composizione cristallina, di origine sedimentaria sono presenti all'interno di una matrice costituita da un'arenaria medio fine o grossolana. Tale arenaria, di consistenza più o meno friabile, affiora in numerosissimi punti, ed è stata utilizzata per incisioni, per realizzare le basi delle "camere in roccia"⁴ e di parte delle altre tipologie di edifici, come i cosiddetti recinti⁵, nonché per scavare buche di pali e *silos* di dimensioni varie. Tale roccia è stata anche sfruttata in modo intensivo quale materiale da costruzione, come testimoniano la cava di Camerlata, in uso ancora fino al 1921, quelle di via Caversaccio (vicino alla Camera Carugo) e la Cava Azzurra (vicino al tratto iniziale della carrabile che sale alle baite).

La sua caratteristica friabilità ha fatto in modo che, nei punti in cui l'arenaria si è scoperta, per lo scivolamento a valle dell'*humus* e del pietrisco dovuto al dilavamento, restassero impresse tracce legate all'uso dei sentieri che costituivano le vie di comunicazione interne al sito. Si presentano come di coppie di solchi paralleli, le cosiddette "rotaie", profonde tra 10 e 20 cm, e distanti tra loro circa cm 90, considerandone i margini interni. Si tratta di una misura ricorrente che attesta l'uso di una tipologia di mezzo di trasporto di dimensioni piuttosto ridotte.

Tra gli obiettivi specifici della presente ricerca vi è quello di tentare la ricostruzione di una parte della viabilità interna dell'abitato, in considerazione del fatto che esso pare dovesse essere caratterizzato da nuclei sparsi lungo il gruppo collinare. Seguendo le direttrici già note si ritiene probabile che si possano effettuare nuovi rinvenimenti, aggiungendo di conseguenza nuovi tasselli alla ricostruzione della distribuzione spaziale e funzionale dell'abitato.

Il lavoro di ricerca finora svolto ha tenuto presenti non solo le segnalazioni già edite in passato, ma anche i risultati di attività di ricognizione di superficie svolte a tappeto sul territorio del Parco, sia al fine di ampliare la conoscenza del territorio tramite una nuova e più completa mappatura delle evidenze archeologiche sia per verificare la conservazione di quelle già note, a sostegno dell'attività di tutela. Tale attività di ricognizione e mappatura è svolta in contemporanea anche dalla Società Archeologica Comense con cui il Gruppo Archeologico intrattiene rapporti di reciproco scambio di informazioni e collaborazione.

In passato di tali tracce se ne conoscevano ed erano state posizionate sulla cartografia solo tre porzioni, corrispondenti ai nn. 35, 49 e 53 della carta archeologica pubblicata sulla Rivista Archeologica Comense del 1968-69 (Luraschi et alii 1969).

Presso il cosiddetto Roccione di Prestino, è presente un'ampia superficie rocciosa con numerose incisioni, che, a causa del precario stato di conservazione, sono in buona misura visibili solo con la luce radente. A poca distanza vi sono dei solchi paralleli (n. 53) che in un primo tratto si estendono per circa tre metri in corrispondenza di un dislivello di circa oltre un metro, su una superficie costituita da piccoli blocchi di granito conglobati nell'arenaria (fig. 1). Una buona parte del tracciato è oggi non visibile in quanto coperta dall'*humus*, ma è possibile intercettarla più a valle. È assai probabile che in corrispondenza di questa seconda parte di tracciato sia stato necessario l'intervento umano. È infatti evidente il forte dislivello tra il lato dove è visibile il primo solco e dove ci si aspetterebbe di vedere il secondo. Si suppone pertanto che la parte oggi più bassa fosse livellata con del terreno.

Questo secondo tratto di percorso è distante dal primo circa 21 metri, è lungo circa cinque metri e nella parte più bassa, in corrispondenza di una curva (fig. 2) che aggira una grossa sporgenza rocciosa, vi sono da un lato tracce molto evidenti (a destra nella fotografia), dall'altro, alla base del Roccione di Prestino, più leggere (a sinistra). Qui il solco non ha l'aspetto continuo e ben delineato, ma è costituito da fasci di scanalature, su livelli differenti, dovuti probabilmente al passaggio di mezzi di trasporto di grandezza differente o allo scivolamento laterale verso il punto di maggiore inclinazione. Lo spazio per il passaggio era quindi molto stretto e sia i forti pendii laterali, sia la presenza nelle immediate vicinanze delle incisioni rupestri, impedivano di fatto la possibilità di deviare il percorso aggirando gli ostacoli.

⁴ Nella Spina Verde si contano una ventina di camere in roccia, costruzioni parzialmente ricavate nell'arenaria, in buona parte attribuibili ad uso abitativo. Solo due sono state oggetto di scavi regolari. Si tratta sostanzialmente di case di tipo alpino, o retiche (secondo la vecchia denominazione).

⁵ I recinti sono altre evidenze relative all'abitato. Si tratta di grandi strutture a pianta quadrangolare, in parte ricavate nella roccia in parte costruite con muri a secco e dotate di rampa di accesso e il cui utilizzo non è stato ancora definito con precisione. In base alle loro grandi dimensioni è stato ipotizzato che potessero essere luoghi pubblici, forse di adunanza. Tuttavia la rampa di ingresso può far pensare anche ad uso a magazzino per lo stoccaggio di beni.

Proseguendo verso valle, il tracciato si interra di nuovo e scompare come inghiottito dal moderno sentiero, che pertanto potrebbe trovare esatta corrispondenza con quello più antico.

Il dislivello superato complessivamente è notevole, stimabile in circa 10 metri, e pare oggi molto più accidentato di quanto dovesse esserlo al momento dell'utilizzo.

Il tracciato n. 35, descritto in letteratura quale "un masso affiorante dal piano di un sentiero, con incisa una traccia e due coppelle accuratamente lavorate" dovrebbe trovarsi a monte della cosiddetta Vasca di Rondineto, una grande cavità rettangolare scavata a partire dalla superficie superiore di una grossa sporgenza di roccia, ad ovest della Camera della Palazzuola. Nella Rivista Archeologica Comense del 1879 (Barelli 1879, p. 14) si dice che tra il 1875 ed il 1879, a seguito di grandi spostamenti di terra a scopo agricolo, nell'area di Rondineto, si arrivò fino alla roccia viva mettendo a nudo, oltre a camere in roccia, tombe ed incisioni, anche "tre larghi canali paralleli che correvano con linea ineguale da nord a sud, scavati ad arte nell'arenaria per lo scolo delle acque" due o tre metri sopra una camera lunga 8,10 metri, successivamente ricoperta. La traccia è stata riportata sulla carta IGM, in base alla localizzazione degli anni Sessanta, benché manchi un controllo diretto delle tracce, poiché durante le ricognizioni, non è stato individuato il sentiero lungo cui dovrebbe trovarsi.

Una rapida disanima delle fonti figurative suggerisce che la Spina Verde, sita ai limiti della città di Como, in passato fosse destinata a coltivo e alberi da frutta, invece che coperta da bosco fitto. Oggi l'area è in massima parte colonizzata dalla Robinia pseudo-Acacia, originaria del nord America e diffusa sul territorio per rimboschire rapidamente una zona che, persa nel tempo la sua importanza economica, fu lasciata incolta⁶. Tra le stampe d'epoca, la più antica nota, la *Comum duorum*, si data intorno al 1660 (Margheritis 1976, fig. 12, pp. 24-25) e mostra tutte le colline intorno a Como solo punteggiate da alberi e cespugli. La stessa situazione si riscontra sostanzialmente in tutte le vedute paesaggistiche che, giungendo fino alla seconda metà del XIX secolo, mostrano da vari punti di osservazione la zona del colle Baradello, tra Camerlata e la Basilica di San Carpofofo (Margheritis 1976, fig. 66, pp. 65-66).

Il suggerimento delle vedute paesaggistiche diviene certezza esaminando le carte dei catasti antichi, dal Catasto Teresiano del 1722, a quello del Lombardo Veneto, fino al suo aggiornamento del 1898 (mai entrato in uso ma servito come base per il catasto del 1905)⁷. L'area collinare, risulta, in modo inequivocabile, fittamente particellata e sfruttata per colture di tipo diverso, dagli arativi con alberi da frutto sparsi (tra cui i gelsi), ai terrazzamenti a vigneto. Pochissime particelle particolarmente impervie e soggette a dilavamento sono catalogate come *acoticate* (ovvero prive di copertura vegetativa e di terreno), il che dimostra come buona parte delle rocce oggi esposte non fossero affatto visibili. Anzi dove oggi si vedono le rocce spesso erano a dimora piante che necessitano di un suolo di buono spessore, quali ad esempio le viti.

Le tracce indicate con il n. 49 (fig. 3) sono la prima evidenza archeologica che si incontra entrando dall'accesso al Parco in località La Stanga. A pochi metri dalla sbarra di ingresso, sotto alla parete rocciosa al di sopra della quale si trova la Camera Grande, si incontra un tratto di percorrenza lungo circa 4,50 m, caratterizzato da due chiari solchi paralleli. Per buona parte dell'anno non sono visibili perché ricoperti dai depositi scivolati dall'alto a causa del dilavamento.

Queste porzioni di tracciati, già censite alla fine degli anni '60 (Luraschi et alii 1969, n. 35 a p. 225, n. 49 a p. 231 e n. 53 a p. 232), sono state oggetto di nuovo rilevamento nel 1995 (Blockley, Frigerio, Niccoli 1995). Solo le tracce identificate con il n. 53 (Luraschi et alii 1969) erano già state identificate alla fine XIX secolo e pubblicate da Barelli (Barelli 1877, p. 14). Va notato che Barelli (Barelli 1883, pag. 4) parla solo della parte superiore coppedata del Roccione di Prestino, senza citare né le altre evidenze presenti sulla superficie, né i solchi paralleli. Ampie parti della roccia risultavano quindi ancora sepolte al di sotto dello strato di *humus* e con molta probabilità, anche le tracce carraie. Ciò tuttavia non esclude la possibilità che ai solchi non venisse data troppa importanza. Va ricordato però che le tracce passano anche attraverso una porzione di roccia coppedata, anch'essa all'epoca non citata.

Tra il 2002 ed il 2004 il Gruppo Archeologico Comasco, nell'ambito di una collaborazione con il Laboratorio di Geomatica del Politecnico di Milano/Polo Regionale di Como, ha effettuato alcune ricognizioni mirate, su aree già in parte conosciute, ma mai oggetto di particolari approfondimenti.

L'attività di ricognizione, è partita dalla individuazione delle tracce già conosciute e pubblicate, integrandole con i nuovi rinvenimenti e verificando altre porzioni di territorio circostanti. Tutte i ritrovamenti sono stati censiti, rilevati con il GPS e posizionati su carte di vario dettaglio.

⁶ Il Parco sta portando avanti un progetto di riqualificazione forestale che prevede la progressiva eliminazione dell'Acacia a favore di specie autoctone (<http://www.spinaverde.it/main/progetto-life/>).

⁷ Si coglie l'occasione per ringraziare i colleghi in servizio presso l'Archivio di Stato di Como, per la generosa disponibilità e l'assistenza prestata per questa ricerca.

Lo scopo della ricerca, oggetto della tesi di laurea di Diego Magni, sotto la supervisione della professoressa Maria Brovelli, era l'implementazione del web GIS ArchaeoGEW (Archaeological GIS Explored by Web), attraverso il quale, accedendo ad internet (<http://webgis2.como.polimi.it/agew>), è possibile oggi consultare una serie di dati relativi alla Spina Verde, comprese alcune evidenze archeologiche.

Nel corso di questa attività sono state rilevate le tracce carraie, a cui sono stati dati i nn. 204, 205 e 206. Si trovano tutte lungo lo stesso sentiero, in parte acciottolato, che sale dalla zona sopra la Fonte della Mojenca fino ai ripetitori del Monte Croce. La distanza tra i solchi è come sempre di circa 90 cm.

Le 204 e 205 sono poco distanti tra loro e si trovano ad alcune decine di metri dall'inizio dell'attuale sentiero, poco a monte rispetto al punto in cui è stata identificata l'evidenza n. 203, una lunga traccia scura sul terreno con presenza di frammenti di tegole e ceramica di epoca romana. A seguito della segnalazione del Gruppo Archeologico Comense, la recente ispezione della Soprintendenza ha rilevato che non si tratta di un sito archeologico, ma di materiale di riporto, probabilmente scivolato per il dilavamento da un pianoro che si trova 2 m più a monte. Che l'area sia sottoposta a forte dilavamento è infatti provato dal fatto che lo stesso sentiero principale è stato parzialmente ricoperto da terra scesa naturalmente sullo stesso lato del rinvenimento, mentre si è contemporaneamente allargato lungo il bordo opposto. In sostanza l'attuale sentiero, dal 2002 ad oggi si è spostato di quasi 50 cm verso valle, tanto è vero che le tracce 204 e 205 sono oggi poco visibili a causa della vegetazione e dal terriccio che ne ha riempito i solchi. La traccia 206 (figg. 4-5) si trova invece molto più a monte, quasi in corrispondenza dell'evidenza n. 245, ovvero di quanto resta di una struttura in blocchi di pietra di grandi dimensioni, ormai poco riconoscibile a causa di numerosi crolli e asportazioni e dove affiorano frammenti di ceramica protostorica. I solchi emergono per circa m 1,50 e distano tra loro 80 cm.

Durante una recente ricognizione più a monte è emerso un ulteriore tratto di percorrenza, lungo 1,95 m, di cui risulta rilevabile un solo solco.

Il dislivello tra le tracce 204-205 e la 206 è di oltre 50 metri.

Altre tracce, denominate a suo tempo Pianvalle Sito 1 (fig. 6) e Pianvalle Sito 2 (figg. 7-8), con coppie di solchi distanti tra loro 95-100 cm, per una lunghezza tra i 2 ed i 4 metri (Blockley et alii 1995, p. 301, e tavv. 4-5 a pp. 306-307), sono visibili lungo uno stretto sentiero, che sale dalla strada carrabile nei pressi dello scavo di Pianvalle verso il Monte Caprino. La roccia appare in alcuni tratti fortemente degradata a causa del prolungato passaggio, in passato, di mezzi motorizzati. Una recente ricognizione ne ha evidenziato un aggiuntivo tratto particolarmente lungo (fig. 9), circa 30 metri, caratterizzato da più solchi paralleli, alcuni dei quali molto probabilmente regolarizzati con attrezzi manuali in prossimità del limite laterale del sentiero.

Un sopralluogo, effettuato nella primavera 2015, ha infine permesso di poter meglio appurare la presenza di altre tracce, già in parte conosciute ma mai rilevate, lungo la cosiddetta *Strada del Sassel*, che sale dalla zona di Ronchetto fino all'inizio della valle del torrente Seliga, la cui sorgente da molti anni è stata captata per fornire l'acqua al centro abitato sottostante.

Le tracce n. 270 (fig. 10) si incontrano a circa 50 metri dall'inizio del sentiero, in un punto di forte pendenza, dove la roccia di base è scoperta. La scanalatura più profonda e meglio conservata è quella sul bordo che guarda verso valle, mentre quella a monte è poco percepibile e in buona misura ricoperta di detriti. Complessivamente si riesce a seguire la traccia per circa 6 m. Le rotaie sono profonde tra i 15 e i 20 cm, per una larghezza di 12 cm presso la superficie e 4 cm sul fondo. Tale differenza della larghezza del solco, tra parte alta e parte bassa, sarebbe indicativa del fatto che questi solchi non si sarebbero formati semplicemente per uso (cioè per sfregamento diretto sulla roccia), ma che l'invito per il passaggio dei mezzi di trasporto⁸ sarebbe dovuto ad una preparazione scavata manualmente con picconi o mazze (Chevallier 1976, p. 89). Il solco a monte è solo parzialmente visibile, almeno lungo il bordo interno, per un breve tratto che avrebbe bisogno di una pulizia sistematica per una migliore definizione. La distanza tra i due solchi è quella consueta di 90 cm. Lungo il sentiero, in altri punti posti a quote maggiori è parzialmente visibile, tra l'*humus* e l'acciottolato, qualche brevissimo tratto del solco che guarda verso valle. Nei pressi del sentiero si rinvenivano alcuni piccoli frammenti ceramici di varie epoche, principalmente romani. Più in alto, lungo il lato sud del sentiero, si trova una grande roccia con incise coppelle, canalette e vaschette, oltre ad un gradino e ad una sporgenza lavorata ad anello con resti di un ampio foro centrale (indicata nelle carte del Gruppo Archeologico Comense con il n. 247). Sempre lungo il lato sud, nei pressi della fonte del Seliga c'è un'altra roccia incisa con coppelle (n. 246).

Un'ultima segnalazione di tracce carraie, risalente ad oltre 15 anni, è la n. 231, di cui se ne conosce la descrizione e un posizionamento approssimativo da parte di Ulisse Buzzi, fondatore del Gruppo Archeologico.

⁸ Seconda alcune considerazioni tecniche pare che in generale quello di scavare solchi d'invito fosse prassi comune nel caso di strade su roccia affiorante o su acciottolati percorse da carri (Mure 1842, cit. in Kendrick Pritchett 1980, pp. 168-169), ma pressoché obbligatoria nel caso di pendenze superiori ai 30°, onde evitare lo scivolamento dei mezzi trainati dagli animali (Despotopoulos Th. P. 1940, pp. 329-338).

Ad oggi, tuttavia, non è ancora stata verificata in quanto risulta compresa all'interno di un'area privata recintata. Sappiamo tuttavia che si trova a sud-ovest della Baita Respau di Sopra, sul fianco della scarpata oltre il canale sottostante al tratto finale del parcheggio della baita, nella parte alta ad ovest di una cisterna. Venne descritta come “due tagli verticali nell'arenaria di circa cm 15 di profondità, per un tratto della lunghezza di m 4, distanti tra loro circa m 1,00”.

Ma quali erano i mezzi di trasporto che hanno lasciato tali tracce? La questione non è di scontata risoluzione sebbene in passato si sia spesso parlato di slitte o tregge ad avantreno (Scheuermeier 1996, vol. II, p. 136). Sono stati in particolare la profondità dei solchi non superiore ai 15-20 cm, da un lato, e il loro scartamento ridotto (circa 90 cm) dall'altro a far propendere per questo tipo di mezzo di trasporto, dotato di pattini o di due piccole ruote e che poteva essere tirato da una persona o un animale. Anche i notevoli dislivelli che si incontrano all'interno dell'area della Spina Verde sembrano più facilmente superabili da tali mezzi, che sono bassi, e quindi in generale più stabili rispetto a carri o carretti. Tuttavia non si può escludere che per il trasporto di beni di varia natura si ricorresse anche a piccoli carri a cassone basso, paragonabili a piccoli vagoni, simili a quelli usati nelle miniere.

L'uso delle tregge era già stata suggerita in una ricerca svolta tra la fine degli anni '80 e gli inizi degli anni '90 da Ulisse Buzzi. La treggia su pattini (fig. 11) era un carro agricolo utilizzato per il trasporto di fieno, legname o prodotti dei campi su terreni agricoli privi di viottoli. Non era necessariamente dotato di pianale. Quando presente, poteva essere realizzato con assi di legno o intrecci di vimini, talora con una spalliera di contenimento per i prodotti più voluminosi. Un altro tipo di treggia⁹ (nota in Lombardia anche come “priaia”) prevedeva la presenza di un avantreno (fig. 12). Poteva essere a singola stanga centrale o a due stanghe che erano collegate al giogo. Sulla parte dell'asse delle ruote erano appoggiati e fissati tramite perni o legature dei legni che nella parte posteriore restavano a terra ed erano trascinati (Muzzi 2003, p. 132). Su di essi era appoggiato il carico. Il collegamento al giogo per il traino animale, poteva dunque essere costituito da una o due stanghe che si univano a formare una Y oppure da un sistema di catene.

L'ipotesi dell'utilizzo di tali mezzi di trasporto è adatto ad un contesto di tipo agricolo-pastorale di tipo aperto, mentre nell'ambito della Spina Verde si incontrano alcuni viottoli con tracce di carro molto stretti, che pongono qualche dubbio sulla possibilità di movimento di mezzi lunghi. Ci si riferisce in particolare al punto della curva all'altezza del Roccione di Prestino, incassato profondamente tra due affioramenti rocciosi.

Tuttavia, a nostro parere, la tipologia dei mezzi di trasporto costituisce al momento una questione di secondaria importanza rispetto ad altri obiettivi.

Una questione cogente è piuttosto quella della datazione delle tracce, ovvero se esse possano attribuirsi con certezza all'età del Ferro, come spesso asserito e quasi dato per scontato oppure possano essere frutto di frequentazioni successive.

Sui fogli dei catasti antichi non sono riportate le percorrenze interne alla Spina Verde, tranne per una eccezione segnalata sul Catasto del Lombardo Veneto. Ciò è del tutto comprensibile alla luce dello scopo per il quale è stato creato tale strumento, ovvero la tassazione dei terreni produttivi. I sentieri e le strade ad uso interno, pur avendo una loro evidente utilità, non erano oggetto di tassazione e pertanto la loro segnalazione non era sentita come necessaria. Ciononostante si possono ricavare alcune indicazioni utili. In primo luogo (sul Catasto Teresiano, fig. 13) la forma delle particelle dell'area corrispondente al vecchio comune censuario di Breccia (attualmente una frazione di Como), laddove si concentrano la maggior parte delle nostre tracce di carro, rispecchia la morfologia del terreno; in secondo luogo se si confrontano i catasti storici con la mappa odierna del Parco, nonostante qualche scostamento a valle dei sentieri, dovuto a scarsi utilizzo e manutenzione e ai fenomeni erosivi, si coglie una sostanziale corrispondenza tra i limiti delle partizioni dei terreni e le percorrenze.

Che i sentieri anche nel XVIII e XIX secolo aggirassero gli ostacoli naturali e sfruttassero le pendenze più adeguate è plausibile, ma, dato il silenzio delle fonti, non è affatto scontato che ricalcassero esattamente quelli attuali. Di certo non si potevano trovare sullo stesso piano di quelli che conosciamo oggi, proprio per il fatto che la copertura di suolo era, per il fine dello sfruttamento agricolo, più spessa e omogenea di quanto non sia oggi. Quanto già citato relativamente alla movimentazione di terra nella zona di Rondineto ne è sicuramente una prova. Ciò può al limite costituire un dato *ante quem* non certo risolutivo, ovvero ci permette di affermare con certezza che le tracce di carro risalgano ad un periodo anteriore allo sfruttamento agricolo intensivo della Spina Verde del Sette-Ottocento, che, sulla base della veduta paesaggistica del 1660 circa, già citata, potrebbe presumibilmente essere portato almeno fino alla metà del XVII secolo.

⁹ “La treggia è un veicolo a due sole ruote di piccolo diametro molto resistenti che veniva caricato con una parte del carico poggiante sulla *priaia* e l'altra restava a terra ed era trascinata. Può essere trainato da un singolo equino, talvolta coadiuvato da altri animali” (da <http://www.lombardiabeniculturali.it/beni-etnoantropologici/schede/7r060-00329/> da Muzzi 2003 p. 132).

SINTESI E PROSPETTIVE DI RICERCA

In conclusione i dati qui presentati costituiscono la base documentale di un'attività di ricerca che dovrà essere approfondita a livello sia di documentazione storica sia archeologica, ma che potrà avere pieno compimento solo sul campo, attraverso la realizzazione di *survey* per il posizionamento su cartografia di tutte le evidenze e di saggi di scavo mirati, per identificare stratificazioni archeologiche intatte che coprono le percorrenze segnate dalle tracce carraie.

I tratti di rotaie ad oggi individuati permettono una ricostruzione verisimile solo di alcune parti di tracciati viari interni al sito della Spina Verde (fig. 14). In particolare data la morfologia del territorio, ovvero l'andamento collinare e la presenza di ostacoli naturali e artificiali, si suppone che il tratto 49 proseguisse dai circa 380 m s.l.m. all'ingresso de La Stanga lungo il sentiero che prosegue in salita inoltrandosi nel bosco fino a collegarsi ai tratti 204, 205 e 206 a circa 450 m s.l.m. Per verificarlo sarebbe necessario provvedere a ripuliture e controlli più capillari sia lungo il sentiero dei siti 204, 205 e 206, sia in corrispondenza dei siti 1 e 2 di Pianvalle, sia, infine, seguendo la direttrice segnata dalla traccia 49.

Bisognerebbe inoltre intensificare le ricognizioni lungo i sentieri non utilizzati per il traffico veicolare, ancora oggi utilizzati, alla scopo di identificare altre direttrici. Alcuni di essi sono caratterizzati da porzioni di arenaria emergente dal sottobosco che fanno sperare di poter scoprire nuove evidenze.

Sarebbero inoltre auspicabili interventi di scavo nella zona del Roccione di Pianvalle al fine di chiarire la prosecuzione del percorso relativo al tratto 53 e in particolare se esso, si ricongiungesse, ad un certo punto, con quello più settentrionale.

Infine da chiarire vi è l'effettiva ascrizione delle tracce ad epoca protostorica. La tentazione di sostenere tale versione è forte: da un lato perché è innegabile che tali percorsi tracciati sulla roccia aggirassero rocce esposte in età pre-protostorica, utilizzate come superfici per la realizzazione di incisioni o quali basi di edifici ad uso abitativo; dall'altro le fonti storiche attestano che per lo meno negli ultimi 3 o quattro secoli (ma ci si aspetta di poter spostare questo limite cronologico ancora più in alto), la zona della Spina Verde aveva una copertura di suolo incompatibile con l'uso dei tracciati viari a noi noti.

Tuttavia, in aggiunta a quanto già prospettato sopra, solo un approfondimento relativo al posizionamento delle strutture protostoriche in relazione ai percorsi, insieme ad una ricerca storica sui mezzi di trasporto e allo sfruttamento agricolo della zona tra epoca romana e moderna, potranno dare indicazioni più certe per la comprensione delle dinamiche di appropriazione del territorio nell'antichità.

Questa ipotesi di progetto di ricerca apre nuove prospettive al fine dell'individuazione e della definizione dei quartieri insediativi dell'abitato golasecchiano, che parrebbe aver avuto uno sviluppo a macchia di leopardo, con concentrazioni di edifici di natura strutturale differente a seconda delle caratteristiche geomorfologiche dei punti scelti, delle destinazioni d'uso ma anche, probabilmente, dei periodi d'utilizzo.

Va comunque premesso che non tutte le tracce di intervento umano sulla roccia sono interpretabili necessariamente in senso archeologico e di ciò si deve necessariamente tenere conto per non rischiare di incorrere in interpretazioni errate. Ad esempio, sparse e seminascolte tra la vegetazione vi sono numerose piccole cave, isolate e dai contorni non sempre ben definibili, spesso confondibili, e confuse, con le abitazioni protostoriche chiamate "camere in roccia"; a volte sono visibili canalette incise ed allineamenti di coppelle che non sono state realizzate per scopi rituali o simbolici, ma sono semplicemente preparazioni iniziali per il taglio della roccia, a cui poi non è seguita la coltivazione della cava. Inoltre nell'800 su alcuni pendii, come nella zona di Rondineto, vennero creati terrazzamenti sostenuti da muri di blocchi di pietra, la cui escavazione ha lasciato segni evidenti. Ad epoca più recente, infine, risalgono passaggi scavati nella roccia ed allargamenti artificiali, resti di trincee e postazioni da mortaio del primo dopoguerra, utilizzati fino ad anni recenti per le esercitazioni del 67° Fanteria e del 3° CAR di stanza nella Caserma De Cristoforis di Como.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ALIVERNINI S., 2008, *Le tracce di carro o di slitta in Spina Verde*, in *Archeologia, Il passato presente*, periodico del Gruppo Archeologico Comasco "Ulisse Buzzi", n. 2, 2008, pp. 4-11.
- ALIVERNINI S., 2009, *L'area compresa tra il versante est del Monte Caprino e la zona ad ovest della Baita Elisa*, in *Archeologia, Il passato presente, Periodico del Gruppo Archeologico Comasco "Ulisse Buzzi"*, n. 1/2009, pp. 8-9.
- ALIVERNINI S., 2015, *Il Sassel. Un antico sentiero della Spina Verde*, in *Archeologia, Il passato presente*, periodico del Gruppo Archeologico Comasco "Ulisse Buzzi", n. 3, 2015, pp. 2-5.
- BARELLI V., 1877, *Villaggio preromano di Rondineto*, in *RAC 1877*, pp. 1-32 e tavv.
- BARELLI V., 1878, *IV. Rondineto*, in *Notizie Scavi 1878*, pp. 201-204.
- BARELLI V., 1879, *Altre scoperte preromane in Rondineto*, in *RAC 1879*, p. 14.
- BARELLI V., 1883, *Pietra coppelliforme in Carate di Brianza e Roccia coppelliforme in Breccia*, in *RAC 1883*, pp. 4-6.
- BLOCKLEY P., FRIGERIO G., NICCOLI C., 1995, *Strada Regina, rilevamento di carreggiate: nota preliminare*, in Frigerio G., Luraschi G., Martello Frigerio D. (a cura di), *L'antica via Regina: tra gli itinerari stradali e le vie d'acqua del Comasco. Raccolta di studi*, Società Archeologica Comense, Como, 1995, pp. 299-319.
- BULLE H., 1948, *Geleisestrassen des Altertums. Mit einem Anhang über die Bronzebleche von Gurina*, Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, 1947,2, München, 1948.
- CHEVALLIER, R. , 1976, *Roman roads*, Batsford studies in archaeology, Berkeley, 1976.
- DESPOTOPOULOS TH. P., 1940, *Technika Chronika*, 17, *Technikon Epimeleterion tes Hellades*, Athenai, pp. 329-338.
- KENDRICK PRITCHETT W., 1980, *Studies in Ancient Greek Topography, Part III: Roads*, University of California, Berkeley, 1980.
- LURASCHI G. , 1970, *Ricerche di archeologia preistorica e romana effettuate dalla Società Archeologica Comense negli anni 1968-69*, in *Sibrium X*, pp. 427-428.
- LURASCHI G., MARTINELLI P.U., PIOVAN C., FRIGERIO G., RICCI F., 1969, *Insedimenti di Como preromana*, in *RAC 1968-1969*, pp. 201-236.
- MARGHERITIS C. , 1976, *Como e Lecco nelle antiche stampe: catalogo delle stampe della città di Como e di Lecco, delle vedute generali del lago e del territorio dalla fine del sec. XV. alla fine del sec. XIX*, Como, 1976.
- MURE W., 1842, *Journal of a Tour in Grece*, 2, Edimburgh, 1842.
- MUZZI G.B., 2003, *La memoria delle cose. Il lavoro e i giorni delle genti e della montagna bresciana*, vol. II, Brescia, 2003.
- PÖLL J., 2002, *Tracce di antiche vie nel Tirolo settentrionale: i solchi carrai*, in *Alpen 2002*, pp. 73-83.
- SCHEUERMEIER P., 1996, *Il lavoro dei contadini. Cultura materiale e artigianato rurale in Italia e nella Svizzera italiana retoromanza*, vol. II, Milano, 1996.



Fig. 1 - *Le tracce visibili nel tratto a monte, presso il Roccione di Prestino (n. 53).*



Fig. 2 - *Le tracce del tratto a valle, presso il Roccione di Prestino (n. 53). Si notino i due fasci di solchi paralleli nei punti di maggior scivolamento.*

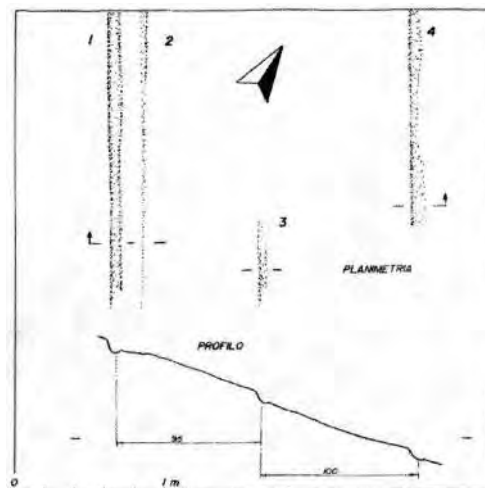
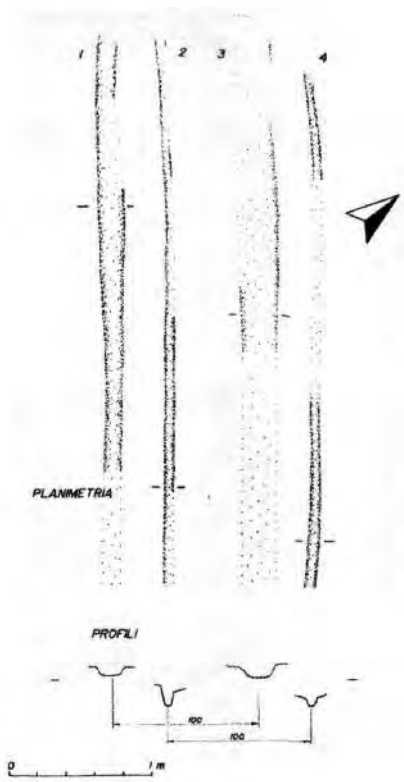


Fig. 3 - *Tratto parzialmente visibile in località La Stanga (n. 49).*



Fig. 4 - Il tratto n. 206 sul sentiero che sale al Monte Croce, quando era maggiormente visibile nel 2002.

Fig. 5 - Particolare delle tracce rinvenute recentemente poco a monte del n. 206.



Figg. 6-7 - Rilievi dei siti Pianvalle 1 e 2 da Blockley et alii 1995, tavv 4 e 5.



Fig. 8 - Il sito Pianvalle 2 in una recente fotografia.



Fig. 9 - Il lungo tratto rilevato recentemente sul Monte Caprino, in prossimità di Pianvalle.

Fig. 10 - Tracce presenti sull'affioramento di arenaria lungo l'antico sentiero del Sassel (n. 270).

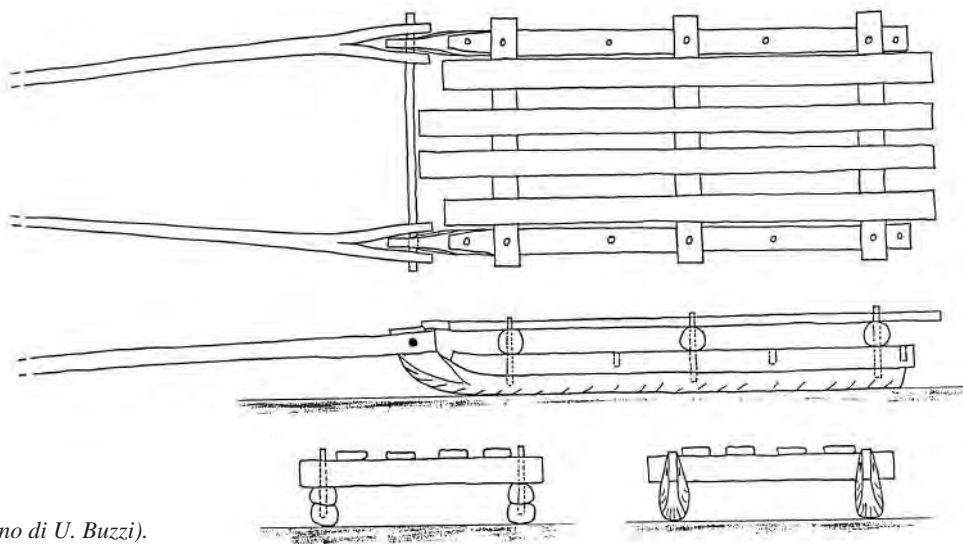


Fig. 11 - La slitta (disegno di U. Buzzi).



Fig. 12 - Una priala della Valle Camonica del Museo Etnografico della Alta Valle Camonica (dal Sirbec <http://www.lombardiabeniculturali.it/beni-enoantropologici/schede/7r060-00327/>).



Fig. 13 - Particolare della parte superiore del foglio d'insieme del comune censuario di Breccia del Catasto Teresiano del 1722. Archivio di Stato di Como.



Fig. 14 - Posizionamento delle tracce carraie attualmente visibili nella Spina Verde sulla tavoletta 1:10.000 dell'IGM con ipotesi di ricostruzione dei tracciati.

VOIES DE COMMUNICATION,
COLS ALPINS

ASPETTI DELLA RELIGIOSITÀ ANTICA IN RELAZIONE AI VALICHI ALPINI

STEFANIA CASINI¹ E ANGELO E. FOSSATI²

La scoperta del masso Camisana 1 di Carona in Val Brembana, sul quale sono state individuate iscrizioni in alfabeto di Lugano e alcune figure di età protostorica, che insieme ad altre evidenze archeologiche lo definiscono come il punto focale di un santuario naturale, ha dato avvio ad una serie di ricerche sulla frequentazione diacronica del sito e sugli aspetti della religiosità alpina di alta quota connessa ai valichi³.

Per quanto riguarda la frequentazione del sito, la documentazione raccolta attraverso i carotaggi nelle torbiere⁴ e i sondaggi stratigrafici⁵ evidenzia che uno sfruttamento intensivo dell'alpeggio di questa zona da parte di pastori ha probabilmente inizio nell'età del Ferro. Le testimonianze della prima età del Ferro sono figurative e materiali; alla seconda età del Ferro appartiene la maggior parte delle iscrizioni in alfabeto di Lugano. All'età romana repubblicana è riferibile l'alfabeto latino, mentre probabilmente ad epoca successiva risalgono alcune iconografie fitomorfe e di folgore riesaminate di recente. Due datazioni radiocarboniche, infine, attestano una frequentazione di età altomedioevale e al lessico longobardo rimanda il nome dei pascoli Armentarga.

L'analisi degli aspetti della religiosità ruota attorno al culto del dio celtico Pennino, documentato attraverso alcune iscrizioni: la n. 5 con *poininos* al nominativo, la n. 11 con *poinunei* al dativo e la n. 39 con *penini* al genitivo, che documenta la forma celtica originaria (**penninos*) del teonimo⁶. Una serie di *pe* (nn. 45, 52, 53) sono interpretabili come abbreviazioni di *penini*. Anche l'esistenza di un formulario, documentata dalla ripetizione di *ti* prima di alcune parole e di *isiti* (nn. 14, 32, 56-68), spesso associati e ancora da comprendere pienamente, potrebbe rientrare nelle partiche di culto⁷. Altre testimonianze devozionali, di cui intendiamo occuparci in questo contributo⁸, consistono in un alfabeto latino e in alcune figure fitomorfe e di folgore.

L'ALFABETO LATINO

Accanto al centinaio di iscrizioni preromane in alfabeto di Lugano⁹ è stato riconosciuto anche un alfabeto latino, il quinto documentato in Italia settentrionale in ambiente non romano:

Iscrizione n. 16: *a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u x* (fig. 1)

L'alfabeto ha andamento destrorso, è costituito da 21 lettere di piccole dimensioni fino alla lettera *l*, più grandi dalla *m* alla *x*. Mentre la maggior parte delle lettere corrisponde a quelle dell'alfabeto latino, la *a* e la *p* corrispondono a quelle dell'alfabeto di Lugano. La *e* è tracciata con due tratti verticali paralleli e la *f* è formata dall'asta e molto probabilmente da un breve tratto verticale e parallelo, simile a un apostrofo, una forma che, secondo Cagnat,

¹ Civico Museo Archeologico, piazza Cittadella 9, 24129 Bergamo – scasini@comune.bg.it

² Dip. di storia, archeologia e storia dell'arte, Università Cattolica S.C., Largo Gemelli 1, 20123 Milano – angelo.fossati@unicatt.it

³ CASINI-FOSSATI-MOTTA 2010, 2014a e 2014b. CASINI-FOSSATI 2013 e 2014.

⁴ Le indagini paleoambientali sono a cura del CNR-Istituto per le Dinamiche paleo-ambientali (IDPA) dell'Università Bicocca di Milano; sono stati eseguiti carotaggi all'interno delle torbiere, per la definizione di un diagramma pollinico finalizzato a ricostruire la storia ambientale dell'area e a individuare il momento di un significativo impatto umano su di essa. Le ricerche sono dirette da Cesare Ravazzi e i primi risultati sono in ZANON 2014.

⁵ Nel 2009, 2010 e 2012 sono stati eseguiti sondaggi stratigrafici nell'area delle Torbiere e di Camisana, oltre che nei pressi del masso CMS 1. CASINI *et alii* 2012.

⁶ CASINI-FOSSATI-MOTTA 2014b.

⁷ CASINI-FOSSATI-MOTTA 2010, 2014a e 2014b.

⁸ Questo lavoro riprende e amplia l'articolo in corso di stampa *L'alfabetario latino e le incisioni di età romana sulle rocce di Carona (Bergamo)* nel volume dedicato alla memoria di Maria Pia Rossignani, a cura dell'Università Cattolica di Milano.

⁹ Per le 43 iscrizioni già pubblicate si veda: CASINI-FOSSATI-MOTTA 2014b.

è derivata dal corsivo e ricorre in molti esempi lapidari in Germania e in Gallia¹⁰. La serie si conclude con la *x* come gli altri alfabeti latini dell'Italia preromana¹¹. Per questo motivo l'iscrizione sarebbe da attribuire all'età repubblicana, in un momento antecedente l'introduzione della *z*.

Degli altri alfabeti latini attestati in Italia settentrionale in ambiente non romano uno è stato rinvenuto nel santuario di Este, redatto su una tavoletta bronzea a sei comparti, in associazione con una dedica, traslitterata dalla lingua locale in caratteri latini (*meگو donasto*)¹²; tre sono incisi su roccia in Valcamonica, uno a Redondo (roccia 20) (fig. 2:1) e due a Piancogno (Roccia del labirinto e Roccia dell'alfabetario, figg. 2:2-3)¹³. Sono tutti destrorsi, ad eccezione di quello della Roccia del labirinto di Piancogno che si legge da destra a sinistra, come le iscrizioni in caratteri camuni, e che presenta altre anomalie¹⁴. Tutti questi alfabeti latini, compreso quello di Carona, sono accomunati dalla presenza della *e* a due tratti verticali paralleli¹⁵ e, se sono completi, della *x* finale.

La tradizione di redigere alfabetari ha antecedenti nel mondo etrusco e in altre culture italiche che da questo acquisirono la scrittura¹⁶. Ma l'aspetto più interessante riguarda il contesto in cui compaiono, che sin dalle origini è legato alla sfera rituale.

Ad esempio, in ambiente paleoveneto si conoscono tavolette alfabetiche di bronzo, numerose nel santuario di Este e una nel santuario di Vicenza¹⁷, che si ispirano a modelli in uso per l'apprendimento della scrittura, ma che A. Marinetti ritiene abbiano attinenza con le pratiche culturali, essendo a tutti gli effetti *ex voto*¹⁸.

In Valcamonica i numerosi alfabetari camuni¹⁹, localizzati a Zurla e Foppe di Nadro (Ceto) e Piancogno, sono incisi su rocce all'aperto, solitamente in contesti di arte rupestre del IV stile (età del Ferro)²⁰. Anche in questo caso la loro presenza va ricondotta ad azioni simboliche, più probabilmente votive.

In ambito golasecchiano, entro il quale si colloca probabilmente il sito di Carona²¹, non si conoscono alfabetari completi, ma solo due sequenze con le prime tre lettere incise (*aev*) su frammenti ceramici di ciotole e coppe per bere del V secolo a.C., rinvenuti nell'abitato protostorico di Como (loc. Prestino, via Isonzo-La Pesa)²²; non provengono da contesti culturali ma hanno un valore beneaugurale.

L'associazione tra alfabeti e luoghi di culto risale all'ambiente semitico, dove sono reperibili le testimonianze più antiche²³; da qui si trasmette al mondo greco, insieme alla scrittura alfabetica, a partire dalla metà dell'VIII-VII secolo a.C.²⁴. Dal mondo greco tale pratica è trasmessa a quello etrusco-italico, dove gli alfabetari sono presenti sia nei santuari sia nei contesti funerari, come espressione di devozione, in un periodo compreso tra il VI e gli inizi del V secolo a.C.²⁵.

La tradizione di redigere serie alfabetiche in contesti religiosi ha dunque un'origine molto antica e sembra non

¹⁰ CAGNAT 1976, p. 15.

¹¹ GAUCCI 2012: si vedano l'alfabetario da Lanuvio (fig. 1) e da Caere (fig. 3).

¹² MARINETTI 1990, p. 141, n. 29, tav. LIII.

¹³ Redondo: MARCHI 1998, fig. 14. Piancogno: PRIULI 1993, fig. a p. 152; BUONOPANE 1985, p. 94; VALVO 1993, p. 246, figg. 2-3; ZAVARONI 2005, pp. 26-28, figg. 4, 7-9.

¹⁴ CASINI-FOSSATI 2014, p. 148.

¹⁵ L'alfabetario di Redondo è stato pubblicato da MARCHI 1998, p. 80, fig. 14, dove compare erroneamente con una E a tre barre orizzontali; in questa forma era stata rilevata anche da Paul Louis Van Berg nei primi anni '70 (rilievo inedito e in MARCHI 1994, fig. 194); un nuovo rilievo dell'incisione è stato recentemente effettuato dagli Autori che hanno potuto così verificare la reale forma della *e*.

¹⁶ GAUCCI 2012, p. 78.

¹⁷ MARINETTI 1990, pp. 95-137 (Este), p. 142 (Vicenza). MARINETTI 2002, pp. 40-41.

¹⁸ MARINETTI 2002, p. 41.

¹⁹ TIBILETTI BRUNO 1990 e 1992.

²⁰ Allo stato attuale degli studi non è possibile dare indicazioni più precise sulla cronologia degli alfabetari, tenendo presente che le più antiche iscrizioni camune risalgono alla fine del VI sec. a.C.: FOSSATI 1991 pp. 42-43 e DE MARINIS 1992, pp. 161-163.

²¹ Si vedano le considerazioni in CASINI - FOSSATI - MOTTA 2010, p. 92; CASINI *et alii* 2012, pp. 145-151.

²² DE MARINIS - MOTTA 1990-91, p. 215, fig. 10; SOLINAS 1995, p. 348, n. 74, p. 370, n. 118.

²³ Santuari di Deir Alla (VIII sec. a.C., Giordania), di Sarepta (Libano), di Kuntillat Ajrud (VIII sec. a.C., Sinai, Egitto). Un alfabeto aramaico è inciso su roccia nel Wadi Hammamat (Egitto), probabilmente databile al V sec. e riferibile ad ambito rituale. Si veda GARBINI 1982, p. 22.

²⁴ Particolarmente interessanti sono le testimonianze epigrafiche dal santuario di Zeus sul Monte Imetto: JEFFERY 1961, p. 304, n. 23. GHINATTI 2005, pp. 29-32, n. 3.8. Una tavoletta votiva di terracotta dipinta proviene dal santuario di Poseidon a Penteskouphia (prima metà VI sec. a.C., Corinto: JEFFERY 1961, p. 117, Pl. 20, n. 16; GHINATTI 2005, pp. 37-38, n. 3.13); una tazza dall'Heraion di Samo della metà del VII sec. a.C. (GUARDUCCI 1967, p. 265 ss., n. 7. GHINATTI 2005, p. 52, n. 3.29). Anche gli scavi dell'Agorà di Atene hanno restituito un gruppo numeroso di alfabetari (LANG 1976, pp. 6-7, pl. 1; GHINATTI 2005, pp. 21-29, n. 3.6), mentre dall'Acropoli proviene una placca di piombo con un abecedario. Per Carona e la Valcamonica un confronto interessante è l'alfabeto greco iscritto su roccia presso Aigiale ad Amorgos (JEFFERY 1961, p. 304, n. 23, pl. 56; GHINATTI 2005, p. 21, n. 3.4).

²⁵ Si tratta di frammenti ceramici iscritti rinvenuti nel santuario emporio di Gravisca, in quello suburbano di Arezzo, nel deposito votivo di Roselle, nel santuario campestre presso il valico di Sasso di Furbara e in quello di Vignale di Civita Castellana. Si veda rispettivamente PANDOLFINI 1990, p. 40, n. II, 5, tav. XVIII, p. 53, n. III, 5, tav. XXV, p. 42, n. II, 7, tav. XIX, p. 52, n. III, 3, tav. XXIV, p. 63, n. III, 16, tav. XXVIII, p. 94, n. III, 35. Per una discussione più dettagliata si veda CASINI-FOSSATI 2014, p. 152.

avere soluzione di continuità fino all'età romano-imperiale, quando alfabeti incisi su lastre di marmo si rinvengono nei santuari dedicati a Giove Dolicheno, in particolare a Ostia e a *Carnutum* (Bad Deutch Altenburg)²⁶.

Giove Dolicheno è una divinità sincretistica, originatasi in area siriana e acquisita nel culto ufficiale dall'esercito romano, soprattutto in epoca severiana e, quindi, diffusa in territorio europeo grazie allo spostamento dei soldati²⁷. Si conoscono altre lastre di marmo con alfabeti incisi anche da Pozzuoli²⁸ con una serie completa, da Napoli²⁹ in lettere greche messa in opera per ordine del dio (κελεύσαντος) e da Roma³⁰. Nonostante non siano noti i contesti di rinvenimento di questi ultimi, sono comunque messi in relazione con il culto del dio orientale. Dall'accampamento dei legionari di *Carnutum* si conosce, infine, una tegola su cui è inciso un abecedario³¹. Vale la pena ricordare anche le serie alfabetiche scritte sui muri della casa dei sacerdoti di Dura Europos (Siria), ai quali è attribuito un valore magico astrologico³².

Sia nel caso provengano da santuari, sia da contesti funerari, è evidente il valore religioso delle serie alfabetiche, di cui Garbini³³ pone in risalto la *complessa realtà di significati*; il ricorrere degli alfabeti negli edifici sacri semitici è da Garbini messa in relazione con la richiesta e l'ottenimento di benedizione, cioè vita, fecondità e fertilità, cui rimandano anche le immagini che talora corredano gli alfabeti semitici, come il dio Bes, l'albero della vita con i capridi, la mucca e il vitello e gli oranti³⁴.

È particolarmente interessante il fatto che il legame tra l'alfabeto e la sfera religiosa, sorto in ambiente semitico, sia sopravvissuto sino ad oggi nella tradizione ebraica, per la quale le lettere sono *ideogrammi che esprimono le energie primordiali* e sono *i mattoni della costruzione del cosmo*, fonte di *energie dinamiche e cosmogoniche*³⁵. Per spiegare l'antica tradizione di redigere gli alfabeti in ambito santuarioale e rituale e l'importanza dell'alfabeto nella religione ebraica è significativa una *midrash* del XVI secolo che narra di un contadino che recitava, al posto delle preghiere, le prime dieci lettere dell'alfabeto, ritenendo che il Signore potesse così formare le parole a lui più gradite³⁶.

L'importanza dell'alfabeto di Carona, oltre ad arricchire il novero delle testimonianze alfabetiche latine in ambiente di romanizzazione, risiede soprattutto nel suo stesso contesto di incisione. Insieme alle altre iscrizioni in alfabeto di Lugano, di cui tre riportano il nome del dio celtico Pennino, la serie alfabetica rappresenta una testimonianza devozionale, da riconnettere probabilmente alla difficoltà di percorrere i sentieri d'alta quota e alla richiesta di protezione da parte della divinità. È evidente che la serie alfabetica, dunque, non è un modello per l'insegnamento e la pratica della scrittura, ma un'espressione religiosa.

LE FIGURE FITOMORFE E DI FOLGORE

Sulla superficie di CMS 1 si notano anche numerose figure spiciformi, spesso associate tra loro in gruppi di due o tre, oppure rappresentate singolarmente. Una di queste richiama la forma di una foglia molto allungata (figg. 3 e 4), il cui confronto è ravvisabile in una lamina d'argento proveniente dal santuario romano al passo del Piccolo San Bernardo (fig. 6), che con ogni probabilità era dedicato a Giove Dolicheno³⁷. Come nelle figure di CMS 1, sulle lamine è rappresentata la nervatura della foglia tra due linee parallele. Un confronto morfologico stringente è anche la lamina, sempre d'argento, del santuario di Martigny³⁸ (fig. 8).

Al Piccolo San Bernardo si trovano anche laminette votive in argento a forma di foglia più elaborata, con

²⁶ Ostia: *CCID* 443; *Carnutum*: *CIL* III, 11186; *CCID* n. 218, p. 145. Si ringrazia il prof. Michel E. Fuchs della Section d'archéologie et des sciences de l'antiquité dell'Università di Losanna, che ci ha segnalato l'iscrizione di Carnutum e la relativa bibliografia: Jobst 2012, p. 264, Abb. 5.

²⁷ BODA-SZABÓ 2011.

²⁸ *CCID* 465.

²⁹ *CCID* 466.

³⁰ *CIL* VI, 36790; *CCID* 426.

³¹ *CCID* 227.

³² GHINATTI 2005, p. 42, n. 3.19.

³³ GARBINI 1982, p. 21.

³⁴ GARBINI 1982, p. 22. Egli mette in risalto come le lettere iniziale e finale dell'alfabeto greco (α e ω) esprimono il concetto di eternità in ambiente cristiano (*Apocalisse* I, 8, XXI, 6 e XXII, 13), dove perdurano concezioni religiose semitiche. Da notare che l'uso di indicare la data di nascita e quella di morte con le due lettere greche permane ancora oggi sulle lastre tombali.

³⁵ Per la discussione estesa si veda CASINI-FOSSATI 2014.

³⁶ Rav. L. Caro, *L'alfabeto ebraico, protoplasma del creato*, in <http://www.keshet.it/rivista/sett-ott-03/pag9.htm>, ultima consultazione 22.2.2016.

³⁷ LE GALL 1971; MOLLO MEZZENA 1988, fig. 14.

³⁸ WIBLÉ 2008, fig. 355. Si ringrazia il dott. F. Wiblè per avere fornito il disegno e la fotografia della foglia di Martigny che qui pubblichiamo.

appendici superiori che richiamano la forma del giglio e con la rappresentazione a sbalzo nella parte inferiore in un caso di Giove Dolicheno e nell'altro di Marte.

Queste tipo di laminette, infatti, ricorre nei santuari dedicati a varie divinità, come quelli di Barkway e Baldock (Hertfordshire), con dediche a Vulcano e a Marte Teutatis, di Stoni Stradford, con immagini di Marte, Apollo e Vittoria e iscrizioni a Giove e Vulcano³⁹, ma soprattutto a Giove Dolicheno, come nel santuario di Mauer an der Url⁴⁰ (Wiesbaden) e Heddernheim (Frankfurt am Main⁴¹). Da Vichy provengono lamine in argento una delle quali con la dedica a Giove Sabazio⁴². Nel santuario di Germisara (Romania) le laminette sono dedicate a Diana e laminette a foglia si ritrovano anche nel santuario di Pessinunte (Balahissar, Turchia)⁴³.

Particolarmente significative per le nostre figure sono le lamine rinvenute una nel santuario gallo-romano di Thun-Almendingen (Berna), con cappelle e altari consacrati agli dei alpini, a Giove e a divinità femminili non definite⁴⁴, e una al passo del Gran San Bernardo, con la dedica a Giove Pennino⁴⁵ (fig. 7).

Laminette a forma di foglia molto simili all'esemplare di Martigny sono state rinvenute anche nelle tombe 3 e 11 di Borno (Valcamonica), databili tra la seconda metà del I e la fine del II secolo d.C., deposizioni particolari che inducono a pensare, anche in base alla composizione del corredo, a persone che avevano in vita *funzioni attinenti all'ambito del sacro, quali l'essere addetti al culto, celebranti, custodi dei rituali (...)*⁴⁶.

Un'altra iconografia sul masso di CMS 1 (fig. 5) riconduce alle medesime divinità, sia in quanto *Juppiter*, sia in quanto Dolicheno: si tratta del segno della folgore che notoriamente è un attributo di Giove e come tale compare anche sul busto in argento di Giove Dolicheno rinvenuto nel sacello al passo del Piccolo San Bernardo⁴⁷; una figura di folgore è impressa anche su una laminetta argentea proveniente dal medesimo sacello (fig. 6 laminetta centrale) e costituisce un confronto molto puntuale per alcune incisioni sul masso di CMS 1⁴⁸.

CONCLUSIONI

Le testimonianze che emergono dal masso di Carona, che va inteso come il punto focale di un piccolo santuario naturale in quota, circondato da acque sorgive e prossimo ad un passo, rivelano un legame con una divinità celtica, Pennino, che in epoca romana è assimilata a Giove Pennino, come dimostra il santuario del Gran San Bernardo, ma forse anche a Giove Dolicheno.

Molti sono, infatti, gli elementi, in un intreccio di rimandi, che riconfermano un parallelo tra il piccolo santuario sui monti di Carona e i santuari di valico aostani; è condivisa una serie di elementi caratteristici: la posizione in quota (CMS 1=m 2248 s.l.m.), la prossimità al valico (Valsecca=m 2496 s.l.m.) anche se, nel caso di Carona, di secondaria importanza, le dediche a Pennino, il valore della scrittura, che al passo del Gran San Bernardo è enfatizzato dagli stili votivi. In questo quadro si inseriscono i nuovi elementi di età romana, l'alfabeto latino e le figure incise fitomorfe e di folgore, che alludono al culto di Giove Dolicheno attestato al passo del Piccolo San Bernardo.

³⁹ British Museum collection on line http://www.britishmuseum.org/research/collection_online/search.aspx?place=28956&plaA=28956-3-1, ultima consultazione 22.2.2016.

⁴⁰ MERLAT 1960, pp. 142-144.

⁴¹ MERLAT 1960, pp. 183-189.

⁴² PICARD 1962, figg. 1 e 3.

⁴³ Per le placchette a forma di foglia si veda: WILL 1955, pp. 39-43.

⁴⁴ IORIO 1999, p. 245, fig. 15.

⁴⁵ MOLLO MEZZENA 1988, fig. 3, lamina a sinistra.

⁴⁶ IORIO 1999, p. 247.

⁴⁷ MOLLO MEZZENA 1988, fig. 13.

⁴⁸ MOLLO MEZZENA 1988, fig. 14, la figura centrale.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AKEO 2002 AA.VV., *Akeo. I tempi della scrittura. Veneti antichi. Alfabeti e documenti* (Catalogo della mostra, Montebelluna, 2002), Cornuda (TV).
- BODA I.-SZABÓ C. 2011, *Notes on a Dolichenian Relief at Mehadia*, in Marisia, *Arheologie*, XXXI, Târgo Mureş, pp. 273-282.
- BUONOPANE A. 1985, *Iscrizioni romane su roccia nell'arco alpino (Alpes Maritimae, Alpes Cottiae, Regiones XI, X)*, in (Atti del I Convegno internazionale di arte rupestre, Torri del Benaco, 1985), Torino, pp. 83-102.
- CAGNAT R. 1976, *Cours d'épigraphie latine*, Quatrième édition, L'Erma di Bretschneider, Roma.
- CASINI. S.-FOSSATI A. 2013, *Incisioni rupestri e iscrizioni preromane a Carona, Val Brembana (Bergamo)*, in *Les Alpes dans l'Antiquité*, Actes du XIII^{ème} Colloque, Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie (Brusson 12-14 octobre 2012), BEPAA, XXIV, 2013, Aosta, pp. 377-392.
- CASINI. S.-FOSSATI A. 2014, *L'alfabeto latino inciso sul masso Camisana 1 di Carona (Bergamo)*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 21, 2013, pp. 147-155.
- CASINI. S.-FOSSATI A.-MOTTA F. 2010, *Incisioni protostoriche e iscrizioni leponzie su roccia alle sorgenti del Brembo (Val Camisana di Carona, Bergamo)*, *Note preliminari*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 16, 2008, pp. 75-101.
- CASINI. S.-FOSSATI A.-MOTTA F. 2014a, *Un santuario celtico alle fonti del Brembo? Le iscrizioni in alfabeto di Lugano incise su roccia a Carona (Bergamo)*, in *Les Celtes et le Nord de l'Italie / I Celti e l'Italia del Nord*, a cura di D. VITALI (XXXVI^e Colloque International de l'Association Française pour l'étude de l'Age du Fer, Vérone, 17-20 mai 2012), pp. 103-119.
- CASINI. S.-FOSSATI A.-MOTTA F. 2014b, *Nuove iscrizioni in alfabeto di Lugano sul masso Camisana 1 di Carona (Bergamo)*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 22, pp. 179-203.
- CASINI S.-LONGHI C.-CASTELLANO L.-CROCE E.-LANDO E. 2012, *Un santuario celtico a Carona (Bergamo)? Ricerche e ritrovamenti nell'area del masso inciso CMS 1*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 18, 2010, pp. 133-154.
- CCID 1987 M. HÖRIG-E. SCHWERTHEIM (a c. di.), *Corpus Cultus Iovis Dolicheni*, Leiden.
- CIL *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berolini.
- DE MARINIS R.C. 1992, *Il territorio prealpino e alpino tra i laghi di Como e di Garda dal Bronzo recente alla fine dell'età del Ferro*, in *Die Räter-I Reti*, Bolzano, pp. 145-174.
- DE MARINIS R.C.-MOTTA F. 1990-91, *Una nuova iscrizione lepontica su pietra da Mezzovico (Lugano)*, in *Sibirium*, 21, pp. 201-225.
- FOSSATI A. 1991, *L'età del Ferro nelle incisioni rupestri della Valcamonica*, in *Immagini di una aristocrazia dell'età del Ferro nell'arte rupestre camuna*, Milano, pp. 11-71.
- GARBINI G. 1982, *Gli alfabetari semitici e il loro significato*, in *La ricerca folclorica*, 5, pp. 21-24.
- GAUCCIA A. 2012, *Alfabetari latini nell'Italia preromana*, (Atti e memorie della Accademia Petrarca di lettere Arti e Scienze, n.s. LXXII-LXXIII, 2010-11), pp. 59-83.
- GHINATTI F. 2005, *Problemi di epigrafia greca: gli alfabetari*, in *Minima Epigraphica et Papyrologica*, VII-VIII, ff. 9-10, 2004-05, Roma, pp. 12-68.
- GUARDUCCI M. 1967, *Epigrafia greca, I. Caratteri e storia della disciplina. La scrittura greca dalle origini all'età imperiale*, Roma.
- IORIO S. 1999, *Un esempio di continuità culturale nella permanenza di modelli protostorici in corredi di età romana*, Atti del secondo convegno archeologico provinciale, Grosio, 20-21 ottobre 1995, Sondrio, pp. 237-248.
- JEFFERY L. 1961, *The local Scripts of Archaic Greece*, Oxford.
- JOBST W. 2012, *Der Kult des Iuppiter Dolichenus und der Iuno Regina (Donau- und Ostalpenraum)*, in *Iuppiter Dolichenus. Vom Lokalkult zur Reichsreligion*, Hrsgs. M. BLÖMER-E. WINTER, Mohr Siebeck Verlag, Tübingen, pp. 259-289.
- LANG M. 1976, *Graffiti and dipinti, The Athenian Agora, XXI*, (The American School of Classical Studies at Athens), Princeton.

- LE GALL J. 1971, *Jupiter et les grands cols des Alpes occidentales*, in *Les Cols des Alpes* (Actes du colloque, Bourg-en-Bresse 1969), pp. 171-178.
- MARCHI E. 1994, *La roccia 20 di Redondo (Capo di Ponte). Contributo allo studio dell'arte rupestre camuna dell'età del Ferro*, tesi di laurea, rel. prof. R.C. De Marinis, Università degli Studi, Milano, a.a. 1993-94.
- MARCHI E. 1998, *La roccia 20 di Redondo (Capo di Ponte, Valcamonica)*, in «Notizie Archeologiche Bergomensi», 5, 1997, pp. 65-83.
- MARINETTI A. 1990, *Le tavolette alfabetiche di Este*, in M. PANDOLFINI - A.L. PROSDOCIMI, *Alfabetari e insegnamento della scrittura in Etruria e nell'Italia antica*, (Biblioteca di Studi Etruschi), Leo S. Olschki ed., Firenze, pp. 95-142.
- MARINETTI A. 2002, *Caratteri e diffusione dell'alfabeto venetico*, in *Akeo* 2002, pp. 39-54.
- MERLAT P. 1960, *Jupiter Dolichenus*, Institut d'Art et d'Archéologie, Université de Paris, V, Paris, P.U.F.
- MOLLO MEZZENA R. 1988, *Documentazione sui culti aostani*, in *Archeologia in Valle d'Aosta dal Neolitico alla caduta dell'impero romano. 3500 a.C.-V secolo d.C.*, pp. 157-179.
- PANDOLFINI M. 1990, *Gli alfabetari etruschi*, in M. PANDOLFINI-A.L. PROSDOCIMI, *Alfabetari e insegnamento della scrittura in Etruria e nell'Italia antica*, Biblioteca di Studi Etruschi, Leo S. Olschki ed., Firenze, pp. 3-94.
- PICARD M.C. 1962, *Le dieu Thraco-phrygien Sabazios-Sabazius à Vichy*, in *Revue Archéologique du Centre*, 1/1, pp. 10-30.
- PRIULI A. 1993 *I graffiti rupestri di Piancogno. Le incisioni di età celtica e romana in Valle Camonica*, Darfo Boario Terme.
- SOLINAS P. 1995, *Il celtico in Italia*, in *Studi Etruschi*, 54, pp. 311-408.
- TIBILETTI BRUNO M.G. 1990, *Nuove iscrizioni camune*, Quaderni Camuni, 49-50, Capo di Ponte.
- TIBILETTI BRUNO M.G. 1992, *Gli alfabetari*, Quaderni Camuni, 60, Capo di Ponte.
- VALVO A. 1993, *Le iscrizioni rupestri latine di Pian Cogno*, in PRIULI 1993, pp. 244-248.
- WIBLÉ F. 2008, *Martigny-la-Romaine*, Fondation Pierre Gianadda, Martigny.
- WILL E. 1955, *Le relief culturel gréco-romaine*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 183, De Boccard éd., Paris.
- ZANON M. 2014, *Primi dati sulla storia della vegetazione in Alta Val Brembana durante l'Olocene. Indagini palinologiche presso la Moia Armentarga (Carona, Bergamo)*, in «Notizie Archeologiche Bergomensi», 21, 2013, pp. 5-22.
- ZAVARONI A. 2005, *Il passaggio dall'alfabeto epicorico all'alfabeto latino in Valcamonica*, in *Aevum*, 79, pp. 23-39.

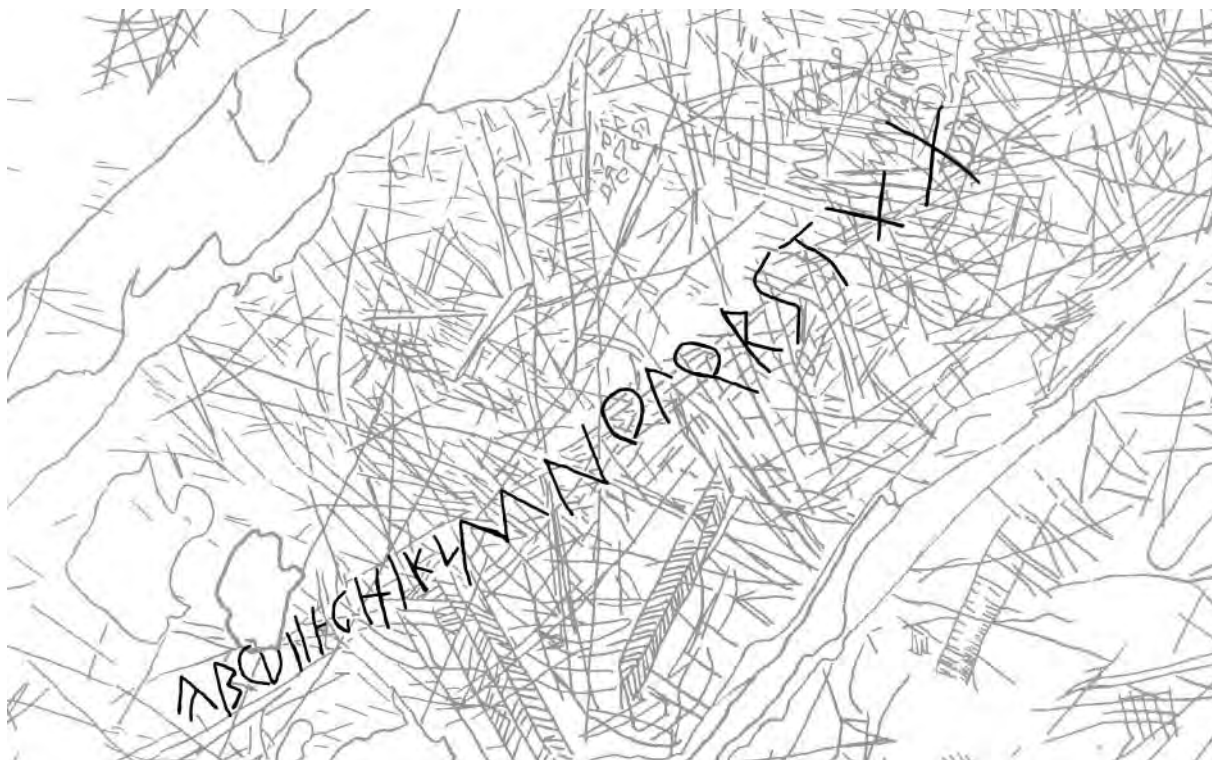


Fig. 1 - Rilievo dell'alfabeto latino inciso su CMS 1 (ril. S. Casini e A.E. Fossati, rid. 1:2).

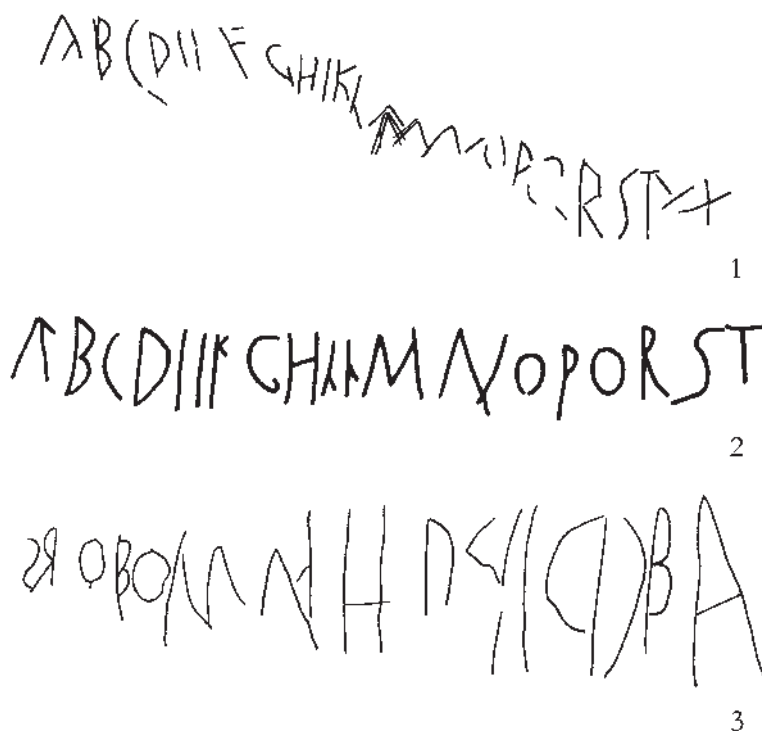


Fig. 2 - 1) Rilievo dell'alfabeto latino inciso sulla parete rocciosa a Redondo (Capo di Ponte) (ril. S. Casini e A.E. Fossati, rid. 1:2); 2) Piancogno, alfabeto della Roccia dell'alfabetario (non in scala; ridisegnato da ZAVARONI 2005). 3) Piancogno, alfabeto della Roccia del labirinto (non in scala; ridisegnato da ZAVARONI 2005).



Fig. 3 - Particolare del rilievo del masso CMS 1 con alcune figure spiciformi e di folgore accanto a iscrizioni in alfabeto di Lugano (ril. S. Casini e A.E. Fossati, rid. 1:4).



Fig. 4 - Particolare della superficie incisa di CMS 1 con una figura a forma di foglia allungata (foto S. Casini).



Fig. 5 - Particolare del rilievo del masso CMS 1 con figure di folgore (ril. S. Casini e A.E. Fossati, rid. 1:4).



Fig. 6 - Placchette votive d'argento di forma lanceolata con le nervature della foglia e con la figura della folgore a sbalzo dal sacello del Piccolo San Bernardo (da MOLLO MEZZENA 1988).



Fig. 7 - Laminetta d'argento a forma di foglia con dedica a Giove Pennino rinvenuta al Gran San Bernardo (da MOLLO MEZZENA 1988).



Fig. 8 - Laminetta argentea a forma di foglia dal santuario di Martigny (dis. e foto per gentile concessione di F. Wibl ).

EVALUATION DU POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE SUR LES COLS DES ALPES PENNINES ET LÉPONTINES (CANTON DU VALAIS, SUISSE)

PHILIPPE CURDY¹, MURIEL ESCHMANN-RICHON², RALPH LUGON³ ET STEPHANIE ROGERS⁴

INTRODUCTION

Les découvertes récentes faites sur des cols de haute altitude montrent que des passages jugés aujourd'hui presque impraticables et actuellement couverts de glace ont été fréquentés au cours de la préhistoire et de l'antiquité. Dans le cadre d'une étude sur les passages obligés dans les massifs alpins, il faut se départir d'une vision focalisée sur les cols traditionnels et régulièrement cités en archéologie; ces grandes «transversales alpines» concernent souvent des passages contrôlés par des volontés politiques fortes impliquant des territoires unifiés de part et d'autres des massifs, les provinces alpines de l'Empire romain par exemple. En fait, à côté de ces grands cols, ont toujours existés des passages souvent plus élevés, faciles d'accès pour certains et régulièrement fréquentés, la plupart étant aujourd'hui réservés aux randonneurs avertis. Le retrait glaciaire accéléré a entraîné les découvertes spectaculaires dans ces zones: la plus connue est évidemment la momie du Hauslabjoch dans le Tyrol du Sud⁵; dans les Alpes suisses, on mentionnera les centaines d'objets récoltés entre 2003 et 2010 au col du Schnidejoch (Alpes bernoises), les arcs du Lötschenpass trouvés dans les années 1940 ou les restes du «mercenaire» du Théodule dans les années 1980⁶. A ce titre, le Valais avec ses imposantes couvertures glaciaires et ses nombreux passages présente un potentiel très important. Matériaux fragiles, les vestiges, en particulier organiques, peuvent se dégrader rapidement dès leur libération des glaces en fonte. Le fait que les institutions valaisannes en charge de la sauvegarde du patrimoine n'avaient, n'ont pas, n'auront jamais – et de loin – les capacités de pouvoir surveiller un territoire aussi étendu a été à l'origine de la mise sur pied d'un programme du Fonds national suisse de la recherche scientifique pour définir les zones les plus sensibles à surveiller en priorité⁷.

Le projet présenté ci-après avait donc pour but de permettre aux institutions en charge de la conservation du patrimoine archéologique du Valais de concentrer leurs efforts sur les zones les plus favorables à la présence de ces vestiges (fig. 1). Stephanie Rogers a réalisé la modélisation des zones de passages préférentiels dans les Alpes pennines et lépontines; puis avec Matthias Huss et Mauro Fischer, un modèle a été établi pour préciser dans la durée – tout au long du XXI^e siècle – les zones les plus sensibles au plan du potentiel archéologique (Rogers, Fischer, Huss 2014). Les modèles théoriques de déplacement établis par les géographes ont été confrontés aux données provenant des documents écrits historiques (textes d'archives) puis aux résultats des travaux de prospection sur le terrain dans et hors des zones définies⁸. Sont présentés ci-après le résumé des méthodologies utilisées pour les deux types de démarche ainsi que les résultats provenant des travaux archéologiques de terrain⁹. L'article intègre également les trouvailles faites dans le cadre du projet Interreg «Vie consulaire delle Gallie» (Valais et Val d'Aoste 2012-2014) qui a impliqué des travaux de prospections

¹ Musée d'histoire du Valais, philippe.curdy@aria-sa.ch

² Musées cantonaux du Valais, muriel.eschmann-richon@admin.vs.ch

³ HES-SO Valais-Wallis, ralph.lugon@hevs.ch

⁴ Université de Fribourg, stephrogers5@gmail.com

⁵ Nombreuses publications, voir en particulier: Egg, Spindler 2009.

⁶ Schnidejoch et Lötschenpass: Hafner 2015; Théodule: Providoli, Curdy, Elsig 2015. Voir dans ce volume pp. \$\$.

⁷ Projet FNRS N° 130279, 2011-2014: Modelling archaeological potential of high altitude passes and trails in the Pennine Alps using GIS tools (Valais and borders), Département des Géosciences Université de Fribourg (requérant principal prof. Claude Collet, co-requérant Ralph Lugon), avec la collaboration du Service des Bâtiments, Monuments et Archéologie du canton du Valais (co-requérant François Wiblé) et du Musée d'Histoire du Valais (co-requérant Philippe Curdy).

⁸ Etudes d'archives: Muriel Eschmann-Richon (publication exhaustive des recherches: Eschmann-Richon 2014); travaux de terrain: Philippe Curdy et collaborateurs.

⁹ Publications afférentes à ce projet in: <http://www.glacialarchaeology.com> (en date du 2 mai 2016).

sur certains des passages mentionnés dans les modèles de déplacement (Petit et Grand col Ferret, Fenêtre de Durand, col de Barasson Ouest). Ces résultats ont été synthétisés dans un rapport déposé à l'archéologie cantonale du Valais¹⁰.

ARCHÉOLOGIE GLACIAIRE ET SYSTÈME D'INFORMATION GÉOGRAPHIQUE

Les analyses spatiales à l'aide de Système d'Information Géographique sont aujourd'hui des outils standards pour identifier des zones archéologiques potentiellement intéressantes¹¹. Dans ce projet, plusieurs méthodes de modélisation ont été appliquées et combinées: l'analyse spatiale a été basée sur l'analyse du trajet optimal (LCPA, Least Cost Path Analysis) pour proposer des cheminements théoriques permettant de franchir au plus court (en temps) les crêtes des Alpes pennines et lépontines; puis, en utilisant les données de simulations spatiales du retrait glaciaire, un modèle baptisé «GlaciArch» (Rogers, Fischer, Huss 2014), a été construit en vue de définir les zones prioritaires devant faire l'objet de prospections archéologiques dans les territoires encore couverts de glace et en voie de déglaciation rapide du fait du réchauffement climatique.

La première partie de l'article présente les deux modèles de trajet optimal et les résultats des prospections menées sur ces parcours, la seconde partie détaille le modèle GlaciArch, qui est *de facto* un outil au service des institutions locales en charge de la sauvegarde du patrimoine archéologique. En annexe est présentée l'étude d'un manche d'outil en bois protohistorique, la découverte faite à la plus haute altitude dans les massifs alpins et la liste des dates C14 provenant des bois récoltés au cours des prospections dans la zone d'étude.

ANALYSE DU TRAJET OPTIMAL À L'AIDE DU CALCUL DU «CHEMIN DU MOINDRE COÛT»

Le calcul du «trajet optimal» est une méthode communément utilisée en analyse spatiale pour définir le «chemin du moindre coût» pour se rendre d'un point A à un point B (Caloz, Collet 2011). Le calcul du trajet optimal est basé sur le principe que les êtres humains empruntent le chemin le plus facile – pas nécessairement la distance la plus courte – pour se rendre d'un emplacement à l'autre, à condition bien sûr qu'il n'y ait pas de contraintes sociales ou culturelles à ces choix. Ces simulations font appel à deux variables, le relief et l'occupation du sol. La distance est à la base de la mesure d'accessibilité dans tout calcul du «chemin du moindre coût»¹².

Les données d'entrée du modèle sont le Modèle Numérique de Terrain¹³ (MNT) à résolution de 30 mètres ainsi que l'image numérique de la couverture du sol¹⁴ à résolution spatiale de 100 mètres. Ces deux images ont tout d'abord été interpolées à 25 mètres afin d'obtenir une résolution spatiale homogène. Deux variables ont été ensuite introduites. La variable du relief est basée sur la fonction de Tobler («Tobler's hiking's function», Tobler 1993), qui permet de calculer les temps de déplacement à pied en terrain montagneux sur la base de la valeur des pentes. La variable «occupation du sol» tient compte du type de couverture du sol et de ses composants géomorphologiques; quatre combinaisons de pondération ont été testées tenant compte de la facilité ou de la difficulté de franchir les différentes catégories de couverture du sol présentes à l'époque actuelle ou supposées telles à l'époque préhistorique.

CALCUL DU «CHEMIN DU MOINDRE COÛT»: MODÈLE «PONCTUEL» (FIG. 2 ET 3)

Un premier modèle de trajet optimal a tout d'abord été appliqué, partant de lieux «ponctuels» d'origine et de destination situés de part et d'autre de la crête des Alpes pennines et lépontines (fig. 2). Les localités choisies pour les simulations sont toutes situées au carrefour de voies de communication historiques entre le Val d'Aoste, le Val Antigorio et la vallée du Rhône; elles ont de plus presque toutes livré d'importantes traces d'occupations préhistoriques et/ou antiques: Martigny, Aosta, Sion, Brig (Brigue), Domodossola. Pour le trajet de Brigue en direction du

¹⁰ O. Paccolat et F. Maret, «Projet Interreg 2013-2015 Prospections Valais-Vallée d'Aoste, Voie du Grand St-Bernard, Fenêtre de Durand», rapport inédit, archéologie cantonale du Valais. Nous remercions les auteurs pour les informations fournies.

¹¹ En particulier dans la modélisation des déplacements humains: Anderson *et al.* 2000; Verhagen, Jeneson 2012 (avec références).

¹² Pour plus de précisions, voir Rogers 2014, Rogers, Collet, Lugon 2014 et Rogers, Curdy 2015 où sont décrits en détails les principes de cette méthode appliquée à l'archéologie glaciaire.

¹³ *Advanced Spaceborne Thermal Emission Radiometer Global DEM 30 m (ASTER GDEM V2)* (NASA 2012).

¹⁴ Programme intitulé *Coordination of Information on the Environment (Corine)* de l'Agence européenne pour l'environnement (European Environment Agency 2012).

Val d'Aoste, le point d'arrivée a été défini à Châtillon, le lieu le plus proche situé au confluent de plusieurs vallées latérales dans le Val d'Aoste en direction de la plaine du Pô.

La carte (fig. 2) présente des simulations de cheminements entre les six localités choisies de part et d'autre des Alpes du Valais. Les cheminements allers et retour sont en grande majorité identiques, à l'exception notable du trajet Brig (CH)-Châtillon (I), seul exemple de passage de col non symétrique: ici, le trajet de Suisse en Italie emprunte le col du Théodule et le trajet retour le col de Furggjoch, situé à proximité et à une altitude légèrement plus basse.

Le modèle «ponctuel»: résultats des prospections

Martigny-Aoste

Un premier itinéraire est proposé entre Martigny et Aoste (env. 32 heures de déplacement) par le col Ouest de Barasson (2635m), situé à 2 km au sud-est du col du Grand Saint-Bernard (2469m). Ce dernier n'est pas proposé par le modèle, même si les documents archéologiques attestent de sa fréquentation, importante au moins dès l'époque romaine (Appolonia, Wiblé, Framarin 2007).

Aucun document d'archive ne mentionne, pour des périodes anciennes, le parcours par le col Ouest de Barasson. Les prospections menées ont permis de relever la présence, sur le parcours et au sommet du col, de clous de chaussure d'époque romaine et surtout celle d'un mur de barrage en pierres sèches au col, structure non datée (Benedetti et Curdy 2007, Paccolat et Maret 2015).

A environ 4 km au nord-est du col Ouest de Barasson, le col d'Hannibal (2992 m) surplombe au nord le glacier de Proz. Ici aussi, un mur imposant en pierres sèches barre le col, ouvrage non daté (Benedetti, Curdy 2007). Les prospections menées sur le glacier de Proz ont livré par contre toute une série de piquets et perches en bois de dimensions variables (les plus grandes atteignant plus de 1.50 de longueur). Six dates radiocarbone ont été effectuées (annexe 2) et donnent une fourchette entre 160 BC et 120 AD, soit en gros le début de l'époque romaine. Pourrait-il s'agir de piquets de marquage balisant le passage vers le col, un élément mentionné en particulier dans les textes antiques concernant les Alpes Cottiennes¹⁵? Ce col aurait donc pu servir de voie de contournement du col du Gd St-Bernard – largement fréquenté à cette époque – dans le cadre d'événements particuliers¹⁶.

Le fait que précisément le col du Gd St-Bernard ne soit pas proposé par le modèle est dû aux limites inhérentes au modèle LCPA, qui se contente de rechercher les trajectoires les plus directes et les plus faciles pour un marcheur se rendant d'un point A au point d'arrivée B.

Sion-Aoste

Le trajet identifié par le modèle passe par deux cols successifs: le col de Cleuson (3018 m) et la Fenêtre de Durand (2797m). Des données historiques témoignent de l'utilisation régulière de ce dernier, au moins dès le XIII^e siècle, qui voit la fréquentation saisonnière des alpages situés au fond du Val de Bagnes par des hommes et troupeaux venant du val d'Aoste (Eschmann-Richon 2014, 493 ss.). De son côté, le col de Cleuson n'est pas mentionnée dans la littérature avant le XIX^e siècle; il n'apparaît que dans des guides touristiques (Eschmann-Richon 2014, 492 ss.).

La Fenêtre Durand a fait l'objet à plusieurs reprises de prospections archéologiques: un clou de chaussure d'époque romaine a été localisé sur le col et un fragment de poterie antique ou protohistorique récolté en contrebas (Poget 2007). Par après, les prospections réalisées dans le cadre du projet Interreg précité ont livré à nouveau des clous de chaussure d'époque romaine (Paccolat et Maret 2015).

Dégagé des glaces depuis le milieu du XX^e siècle seulement, le col de Cleuson est accessible depuis le nord moyennant la traversée du glacier du Grand Désert (fig. 3). Des prospections ont été réalisées sur la marge frontale du glacier sans résultats probants (bois datés de l'époque moderne). Par contre, sur le replat qui marque la faite du passage, actuellement libéré des glaces, ont été collectés des fragments de bois protohistoriques informes ainsi que la lame d'un émondoir (fig. 4). Les dates obtenues situent les plus vieux fragments de bois à l'âge du Bronze final, d'autres au VII^e-IX^e siècle de notre ère et l'émondoir entre 1050 et 1250, soit au Bas-Moyen-Âge (dates C14 en annexe 2).

¹⁵ Ammien Marcellin, Histoire de Rome, livre XV, 10 (http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Ammien_histXV/lecture/10.htm, consulté le 8 mai 2016).

¹⁶ On renvoie en particulier au site du «Mur d'Hannibal» présenté dans ce volume (R. Andenmatten, «Projet de recherches archéologiques sur le Mur (dit) d'Hannibal, un établissement fortifié tardo-républicain de haute montagne», poster, pp. \$\$). Il n'est pas impossible que les bois récoltés au col d'Hannibal ou du moins une partie d'entre eux aient quelque lien avec les occupations sur ce site fortifié.

Sion-Châtillon

Le parcours proposé par le modèle passe par le glacier de Ferpècle et le col des Bouquetins (3348 m), un col actuellement peu praticable, couvert de glaces. Ce col n'est mentionné que dans les guides d'alpinisme et il n'y a pas eu de prospections sur ce tronçon.

Par contre, à moins d'un kilomètre à l'ouest de ce passage se trouve le col Collon, que le modèle n'a pas pris en compte. Ce col est cité dans les archives écrites dès le XIV^e siècle (Eschmann-Richon 2014, 474 ss.). Les prospections y ont été effectuées et plusieurs fragments de baguettes ne présentant pas de traces évidentes de façonnage ont été récoltés. Les dates effectuées sur deux fragments les situent à l'âge du Fer, ce qui a causé une relative surprise (dates C14 en annexe 2). D'autres datations devraient être effectuées sur cet échantillon d'une vingtaine de pièces. Aucun clou de chaussure d'époque romaine n'a par contre été trouvé sur le parcours et au col.

Brigue-Châtillon

Deux cols voisins ont été localisés par le modèle selon que le trajet va du nord au sud ou du sud au nord. Le premier passe par le col du Théodule/Theodulpass, un passage d'importance au moins dès le XVI^e siècle comme l'attestent des documents historiques et cartographiques (Eschmann-Richon 2014, 454 ss.) et au moins dès l'époque romaine au vu des monnaies découvertes sur le col même (Thüry 2015). Depuis plusieurs années, de nombreux éléments de toutes époques, en métal, en matière organique, ainsi que des carcasses d'animaux ont été extraits du Glacier Supérieur du Théodule (Providoli *et al.* 2015). Découverte exceptionnelle, un manche d'outil a été récemment mis au jour près du col de Ventina Nord, à un kilomètre au sud du col du Théodule (voir description dans l'annexe 1). Le témoin archéologique le plus célèbre de la zone est bien sûr le fameux «mercenaire», un personnage plutôt aisé ayant perdu la vie au début du XVII^e siècle, probablement au fond d'une crevasse et dont les restes sont ressortis graduellement dès le début des années 1980 en contrebas du col du Théodule (dates C14 en annexe 2).

Par contre, le modèle propose, pour le trajet sud-nord, le franchissement des crêtes par le Furggjoch (3271 m). Actuellement, ce col est impraticable (glaces et falaise rocheuse). L'explication de cette «erreur de parcours» provient du fait que les résolutions spatiales des données d'origine étaient trop faibles (MNT à 30 m et occupation du sol à 100 m) et n'ont pas permis d'identifier certains obstacles, ici une falaise de près de 200 de mètres de haut ! Dans ce cas précis, le modèle a montré ses limites.

Brigue-Domodossola

La simulation du trajet Sion-Domodossola et vice-versa pointe, elle, sur le col de la Forca d'Aurona/Furggäublickle (2686 m), un passage récemment libéré des glaces; en 2013, seuls quelques champs de glaces résiduels apparaissaient encore au pied nord du col; ce passage est relativement facile d'accès moyennant le franchissement d'une petite barre rocheuse; au pied de la barre rocheuse et au col même, le terrain a été fortement remanié et «pollué» par la présence d'un refuge au col plusieurs fois reconstruit. Aucun vestige ancien n'y a été observé. On précise que le modèle n'a pas proposé d'itinéraires par le col du Simplon, alors même que ce dernier a été fréquenté dès le XII^e siècle (sources écrites) et que des témoins d'occupations mésolithiques et néolithiques sont localisés sur le col et ses alentours¹⁷.

MODÈLE «LINÉAIRE»: SIMULATIONS DE TRAJECTOIRES ENTRE VALLÉES ALPINES (FIG. 5 ET 6)

Dans un deuxième temps, une approche régionale par extension linéaire des points de départ/arrivée a été réalisée (fig. 5); les points se distribuent de manière linéaire le long des grands axes de fond de vallée: vallée du Rhône (Valais), vallée de la Doire Baltée (vallée d'Aoste), vallée du Toce (Val Antigorio/Ossola). Ce modèle «linéaire», à la différence du précédent, ne tient pas compte de la présence de sites et trouvailles archéologiques.

Dans cette modélisation, une analyse sommaire de l'effet de la variation des valeurs de friction pour deux types d'occupation du sol a été réalisée (couche «roches nues» et couche «glaciers et neiges éternelles»). En effet, les itinéraires proposés à partir de vallées alpines sises de part et d'autre du massif vont varier sous l'effet de l'accroissement des valeurs de friction pour les deux paramètres (fig. 6). Cette approche montre que les cheminements préférentiels calculés contournent les massifs les plus élevés et les plus largement recouverts de glaces des Alpes pennines par des cols situés à l'est (Alpes lépontines en Haut-Valais) et à l'ouest (Bas-Valais) de la zone d'étude, à l'exception du col du Théodule situé au cœur des Alpes pennines. A noter qu'une grande partie des passages et des cols proposés ici sont similaires à ceux du modèle ponctuel présenté plus haut.

¹⁷ Préhistoire: Curdy *et al.* 2010; données historiques, en dernier lieu article dans le Dictionnaire historique de la Suisse, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/d/D8806.php> (consulté le 3 mai 2016).

Le modèle «linéaire»: résultats des prospections

Trois cols «occidentaux» sont proposés par le modèle linéaire. Au col Ouest de Barasson, déjà identifié par le modèle «ponctuel» (voir plus haut) s'ajoute le Grand col Ferret et le col du Fourchon.

Grand col Ferret (2537m)

Ce col, facile d'accès, est connu depuis au moins le Moyen-Âge par les textes historiques¹⁸. Une prospection menée sur le col n'a pas donné de résultat probant, la surface étant en grande partie «polluée» par des vestiges modernes provenant du passage des randonneurs (Paccolat et Maret 2015). A cette occasion, la prospection a été étendue au Petit col Ferret (2490) situé à 1 kilomètre au nord-ouest du premier; ici, outre une série de bois récoltés sur le col, des éléments ont été localisés, noyés dans un champ de glace (ou névé ?) situé dans le thalweg sous le col, dont un fragment de bâton de marche du XV^e-XVII^e siècle et un couteau du XII^e-XIII^e siècle (Paccolat et Maret 2015, voir annexe 2). L'observation des cartes topographiques de la fin du XIX^e siècle montre que les deux itinéraires (comme aujourd'hui) se rejoignaient sur le versant sud-ouest des cols¹⁹; sur la carte Dufour établie en 1861, la présence de la langue glaciaire du glacier du Mont Dolent (qui portera le nom de glacier de Pré de Bard dès le début du XX^e siècle), barrait le fond du vallon où débouche le Petit col Ferret: à cette époque, sur les cartes, le Petit col Ferret portait le nom de col Ferret, le Grand col Ferret celui du col de la Peula. On est en droit de penser que les mentions les plus anciennes du col Ferret concernent le Petit col Ferret actuel et non le Grand col Ferret.

Col du Fourchon

Ce col n'est pas mentionné dans la littérature historique; aucun itinéraire touristique ne le signale et aucune prospection n'y a été entreprise. Dans cette zone, d'autres passages présentent de meilleures opportunités (Fenêtre de Ferret, col des Angronettes); ils ont fait l'objet de prospections succinctes (Benedetti, Curdy 2007).

Col du Théodule et Furggjoch

Ces deux passages sont également mentionnés dans le modèle «ponctuel», ce qui renforce l'importance de la voie de transit par le fond du Mattertal (vallée de Zermatt) pour les communications entre le Val d'Aoste et le Valais. On renvoie ici aux informations présentées plus haut ainsi qu'aux limites inhérentes aux paramètres choisis et aux données d'entrée du modèle.

Schwarztor

Le Schwarztor (3731 m), le plus élevé des cols proposés par le modèle, relie la vallée de Zermatt au Val d'Ayas. D'accès difficile, il est totalement recouvert de glace et rejoint le glacier du Gorner au nord et le Grande Ghiacciaio di Verra au sud. Aucun document précis ne fait mention de la fréquentation de ce passage, même si, selon certaines traditions et légendes, il aurait été fréquenté par les communautés Walser, qui, de Zermatt, avaient colonisé le fond du Val d'Ayas au XIII^e siècle (Lüthy 1977, Zinsli 1968). Ce col n'a, dans le cadre du projet FNS, pas fait l'objet de recherches d'archives ni de prospections.

Passages par les cols des Alpes lépontines

A l'est de la vallée du Rhône, plusieurs passages ont été proposés pour relier la partie orientale de la vallée du Rhône au Val Formazza et au val d'Ossola (fig. 5). Il peut paraître étonnant que le modèle ait mis en avant d'autres cols que celui de la Forca d'Aurona localisé par le modèle «ponctuel»; le Bortellücke est situé à 1 kilomètre, le Chriegalpass à deux kilomètres à l'est. En fait, le long de la crête, toute une série de cols permettent de passer de la vallée de Conches à la région de l'Alpe Veglia/Alpe Devero, la totalité de ces passages étant aujourd'hui dégagés des glaces. Aucune prospection n'a été faite sur ces voies.

Signalons que les données archéologiques et historiques les plus importantes dans ce secteur concernent l'Albrunpass, justement proposé dans le modèle «linéaire» – mais pas dans le modèle «ponctuel». Ce col a livré des traces de passage très anciennes comme l'attestent les trouvailles et les prospections menées dans le cadre des inventaires IVS et d'un projet Interreg (2003-2006)²⁰: monnaies romaines le long du parcours sur le versant suisse et sur le col, vestiges de campements mésolithiques découverts en haute altitude au sud (Alpe Veglia) et au nord du passage (plateau de Blatt).

¹⁸ Données de IVS: http://dav0.bgdi.admin.ch/kogis_web/downloads/ivs/beschr/de/VS07010100.pdf (consulté le 3 mai 2016).

¹⁹ Cartes swisstopo: https://map.geo.admin.ch/?topic=swisstopo&X=83540.00&Y=570790.00&zoom=6&lang=fr&bgLayer=ch.swisstopo.pixelkartefarbe&catalogNodes=1392&layers=ch.swisstopo.zeitreihen&time=1911&layers_timestamp=19111231 (consulté le 3 mai 2016).

²⁰ Curdy et al 2010; Di Maio, Meyer 2010.

Conclusions: passer les cols, du modèle à la réalité

En résumé, le Système d'Information Géographique SIG a été utilisé ici comme outil d'aide à la décision; ce «système expert» avait pour but de rationaliser la prospection archéologique en altitude en proposant des points plus sensibles, à même de livrer plus de témoins. Cadré dans un système prédéfini, le modèle LCPA est réductionniste: les critères de pondération sont choisis sur la base d'un consensus entre experts et, *in fine*, le dernier mot appartient toujours à ces experts, scientifiques et montagnards, seuls à même d'évaluer si les tracés simulés par l'ordinateur sont crédibles ou non et de moduler les paramètres de base du modèle en fonction des résultats des travaux de contrôle sur le terrain (processus itératif).

Dans ce contexte, il est par exemple impossible de savoir si l'artefact datant de l'âge du Bronze découvert sur le col de Cleuson est dû à la valeur prédictive du modèle lui-même ou plutôt au hasard. En fait, selon Verhagen & Jeneson (2012), les analyses LCPA n'auraient pas vraiment démontré leur succès prédictif en archéologie. Dans les Alpes valaisannes, le modèle proposé a permis tout au moins de désigner des voies de passage et des cols que le «bon sens» n'aurait aujourd'hui pas nécessairement jugé importants et d'ouvrir de nouveaux champs de réflexion sur les passages secondaires, amenant également à des découvertes assez exceptionnelles.

Ces simulations spatiales ont cependant des limites. Celles-ci sont inhérentes au type de paramètres impliqués, à la réalité «ancienne» du terrain en comparaison de la situation géomorphologique actuelle ou encore au processus de validation du modèle sur le terrain.

Les paramètres de calcul impliquent de ne jamais faire un détour en s'éloignant de quelques centaines de mètres de la meilleure «ligne»: ce choix de la «ligne directe» a eu comme effet, par exemple, que le col du Gd St-Bernard n'a jamais été proposé par le modèle, ni le col Collon, des passages qui sont pourtant bien connus et ont été fréquentés de longue date.

L'occupation biophysique du sol utilisée par le modèle est une image de la situation actuelle qui peut être assez différente de ce qu'elle a été aux temps anciens; en effet, le Petit Âge Glaciaire a entraîné un remodelage important des fonds de vallées – mais pas nécessairement sur les cols eux-mêmes –, même si au vu de la longueur des trajets, ces effets peuvent avoir moins d'impact sur les temps de déplacements. La précision des données topographiques est un facteur clé: dans les modèles, certaines barres rocheuses n'ont pas pu être identifiées (passage du Furggloch par exemple). Enfin, la démarche de validation du modèle, basée sur des prospections de terrain, est parfois peu comparable d'un secteur à l'autre: difficulté de visualiser le terrain de manière homogène, temps à disposition plus ou moins limité, fatigue des prospecteurs, conditions météorologiques, etc.

POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE DES GLACIERS EN RELATION AVEC L'ÉVOLUTION DU RETRAIT GLACIAIRE (fig. 7 et 8)

Une autre approche prédictive a été réalisée dans le cadre du projet FNS ; elle est basée sur l'évolution future de la couverture glaciaire en haute altitude, donc près des cols les plus élevés. Elle combine des méthodes archéologiques et glaciologiques; la démarche a été décrite ailleurs dans le détail (Rogers, Fischer, Huss 2014), nous la résumons ci-après²¹.

Le modèle glaciologique permet la projection d'une image à haute résolution (25m) de l'extension future des glaciers dans les Alpes pennines. En 2010, la surface totale des glaciers dans les Alpes pennines atteignait 446 km². Cette surface va considérablement décroître ces prochaines années (fig. 7); sur la base du scénario climatique utilisé, on va observer une réduction de 37% (280 km²) en 2030, de 80% (91 km²) en 2060 et de 93% (30 km²) en 2090²². Les données de la carte archéologique et les itinéraires proposés par les modèles précédents ont été également utilisées. Le résultat est une carte dynamique de l'ensemble des zones sensibles dans les Alpes pennines et lépontines, zones devant par conséquent faire l'objet de contrôle à fréquences régulières.

A titre d'exemple, les résultats du modèle sont présentés ici pour le territoire qui concerne la région du Theodulhorn et du glacier du Théodule²³. La figure (fig. 8) est une cartographie des «zones archéologiques sensibles» où la probabilité de trouver des vestiges varie de 1 (potentiel faible) à 5 (potentiel élevé). Ici, les zones archéologiques

²¹ Voir également ce volume, le poster «GlaciArch: application des méthodes du SIG et de la glaciologie pour estimer le potentiel de zones archéologiques», p. \$\$.

²² Ce résultat correspond tout à fait à celui d'autres chercheurs qui tablent sur une disparition quasi complète des glaciers alpins d'ici la fin du XXI^e siècle (Zemp et al. 2006).

²³ Les cartes du «potentiel archéologique» des glaciers des Alpes pennines et lépontines sont toutes disponibles en accès libre, à cette adresse: <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0305440314003458>.

sont des espaces encore couverts ou récemment libérés des glaces, situés à proximité des trajets optimaux calculés à l'aide de la méthode LCPA, là où les pentes sont inférieures à 40° et là où l'épaisseur de la glace est minimale.

Résultats et remarques

Afin d'éviter toute confusion, précisons que le terme «potentiel» ne signifie pas «prédiction». Le modèle se base simplement sur le fait que les humains ont passé les cols afin de se déplacer d'un endroit à l'autre, la probabilité de perdre un objet (ou la vie) sur le parcours étant ce qu'elle est... Il est cependant important de pouvoir identifier sur la base de critères topographiques les endroits favorables en fonction des trajets théoriques les plus usuels; puis, sur ces axes, il est par la suite fondamental de pouvoir délimiter des secteurs qui seront libérés des glaces, où des artefacts en matière périssable pourraient être localisés. Ces cartes de «zones archéologiques à fort potentiel» n'ont d'autre but que de fournir un outil d'aide à la décision. Où prospecter le glacier en priorité en évitant de devoir ratisser des territoires dépassant les capacités des archéologues?

Les cartes du «potentiel archéologique» d'un glacier devraient être recalculées chaque année afin d'obtenir une information plus précise. En effet, en fonction des variations du glacier, les «zones potentielles» varient également dans l'espace d'une année à l'autre. La cartographie 2D telle que présentée ici ne permet pas d'obtenir une telle visualisation dynamique²⁴. Enfin, le modèle est spéculatif, basé sur des variables quantitatives et sur un choix de critères de pondération détaillés dans Rogers, Fischer, Huss (2014). On peut bien sûr toujours discuter de la pertinence des variables et des paramètres choisis.

CONCLUSIONS

Le projet FNS s'est concentré sur les glaciers des Alpes pennines et lépontines. Or, ces dernières ne constituent qu'une des nombreuses zones de la cryosphère alpine avec sa couverture de neige, de pergélisol, de névés dits «pérennes» ou encore de champs de glace provenant de glaciers actuellement en fort retrait. Ces secteurs sont autant d'emplacements potentiels où peuvent être mis au jour des artefacts organiques fragiles. Comment réaliser une surveillance globale et efficace de ces secteurs sensibles ? Le milieu est d'accès difficile, les conditions soumises aux aléas climatiques; une prospection de surface n'y est possible que durant quelques semaines par année. Mais la glace, comme l'eau – on pense ici aux stations palafittiques des lacs périalpins – est l'un des rares milieux où peuvent se conserver pendant des millénaires des objets en matières périssables. Au vu de l'accélération du réchauffement climatique actuel, ce patrimoine est donc véritablement menacé de disparition; il serait assez judicieux, voire indispensable, de pouvoir étendre ce genre de démarche à d'autres régions. Les résultats obtenus lors des prospections menées dans le cadre du projet FNS en Valais attestent du bien-fondé de la méthode et du potentiel de découvertes futures.

Remerciements

Cette recherche a été financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, le Service des bâtiments, monuments et archéologie du canton du Valais et le Musée d'histoire du Valais. Les auteurs remercient toutes les personnes qui ont participé aux travaux de terrain et en particulier Caroline Crivelli, archéologue.

ANNEXE 1: UN MANCHE DE FAUCILLE DÉCOUVERT À 3440 M D'ALTITUDE DANS LA RÉGION DU THÉODULE

Un manche d'outil a été trouvé en automne 2011 par Moritz Kronig, collaborateur aux Zermatt Bergbahnen AG. Selon ses informations, il a été trouvé par lui en surface, dans une zone de glaces remaniées par des engins de chantier, non loin du pied du rocher de Testa Grigia à 3440 m d'altitude, à proximité d'une station d'arrivée de remontées mécaniques (fig. 9). Du fait de son activité, Moritz Kronig a régulièrement parcouru les zones couvertes de glaces dans la région du glacier du Théodule. Trois ans après sa mise au jour, la pièce est remise à Sophie Providoli (Musée d'histoire du Valais) avec d'autres objets récoltés sur le glacier.

²⁴ Une interface interactive, avec des résultats à visionner sur l'écran d'un ordinateur, permettrait de résoudre facilement ce problème et de proposer des cartes dynamiques.

Le manche est en bois d'érable²⁵. La surface est exceptionnellement bien conservée (fig. 10). La partie proximale présente un épaississement en forme de demi-sphère; quelques millimètres de bois manquent à l'extrémité; c'est à cet endroit qu'ont été prélevés à deux reprises des échantillons pour datation au C14. Le manche présente une forme parfaitement adaptée à la main d'un droitier. Il se prolonge par une soie de 13 cm de long, de section en demi-cercle, taillée en biseau à son extrémité; le biseau est franc et l'on peut exclure le fait que la soie ait été cassée. La pièce donne l'impression de n'avoir jamais servi.

Deux dates radiocarbone ont été faites. Un premier échantillon (Poz-59841), prélevé en 2012 date le bois entre 358 et 113 avant J.-C.²⁶. Au vu du résultat qui semblait peu compatible avec l'état de conservation remarquable de l'objet, un second prélèvement a été effectué en 2013²⁷. La moyenne pondérée des deux mesures donne 359-190 avant J.-C. (avec une probabilité de 95%), soit la période de La Tène ancienne/moyenne.

Les exemplaires de manches en bois de forme ergonomique les plus proches proviennent des stations palafitiques des bords des lacs suisses: Chevroux ou Corcelettes (lac de Neuchâtel), Mörigen (lac de Biemme) ou encore Zurich-Alpenquai²⁸. Tous ces exemplaires datent de la fin de l'âge du Bronze, aux alentours de 800 avant J.-C. et concernent des faucilles pour la moisson. Les lames de ces faucilles en bronze sont bien connues et présentent toutes un tenon en partie proximale nécessitant un système de fixation spécifique totalement différent du système qui a dû être adopté pour le manche de Zermatt.

Les lames de faucilles en fer datées de l'âge du Fer ou de l'époque romaine sont également bien connues; mais les manches conservés de cette période sont rarissimes. On signale un exemplaire complet, lame en fer et manche en bois, dans un des puits cultuels de Toulouse (F)²⁹. Cette pièce faisait partie d'un lot d'offrandes daté du milieu du I^{er} siècle avant J.-C. Au plan formel, le manche est plus grossièrement taillé que celui de Zermatt, mais le système d'emmanchement à douille correspond bien à la pièce valaisanne: la longue soie qui prolonge le manche vient s'insérer dans la douille formée par le repli de l'extrémité distale de la lame. Dans les exemplaires de lames protohistoriques et antiques provenant du sanctuaire rhétique de Sanzeno (I), on remarque une lame avec une douille dont la longueur s'ajusterait parfaitement avec la soie de Zermatt (fig. 12)³⁰. Malheureusement, sur ce site, la datation imprécise des contextes ne permet pas de distinguer les formes de la fin de l'âge du Fer de celles du début de l'époque romaine.

Les recherches menées aux alentours du lieu de découverte n'ont rien livré, la zone étant malheureusement «polluée» par les effets des travaux de maintenance des pistes de ski, dans un secteur très fréquenté par les skieurs. La présence de cet objet à un emplacement aussi incongru, à quelques mètres du col de Ventina Nord (3445 m), pose problème. S'agit-il d'un dépôt au même titre que ce que l'on observe fréquemment sur les hauteurs ou près de cols ? On pense ici par exemple aux sites cultuels sur éminences fréquents dans les Alpes orientales (Brandopferplätze)³¹. Serait-on plutôt en présence d'un objet perdu ? Ce serait alors l'indice de la fréquentation d'un passage, le col de Ventina Nord. Si l'on ignore tout de l'utilisation de ce col aux époques anciennes, les communautés «Walser» ont dû l'utiliser au Moyen-Âge pour rejoindre le Val d'Ayas³². Découvert à l'altitude de 3440 m, le manche de Testa Grigia s'avère à ce jour le témoin archéologique mis au jour à l'altitude la plus élevée dans les Alpes attestant du passage de l'homme au-delà de l'œcoumène.

²⁵ Détermination Werner E. Schoch.

²⁶ Mesure Poz-59841, 2165±30 BP; date calibrée (2 sigma): 358-113 avant J.-C.

²⁷ Poz-62498, 2215±30 BP; date calibrée (2 sigma): 372-201 avant J.-C.

²⁸ Mörigen (Bernatzky-Goetze 1987, Taf. 136, 4); Chevroux, Corcelettes, Zurich-Alpenquai: voir en dernier lieu Primas 1986, Taf. 123.

²⁹ Vidal 1991, Fig. 11, 24. Nous remercions Markus Egg et Martin Schönfelder du Römisch-Germanisches Zentralmuseum à Mayence pour leurs informations.

³⁰ Northdufter 1979, Taf. 19, n° 300.

³¹ Lorsque les conditions de conservation étaient bonnes, certains dépôts votifs ont livré des objets en bois: voir, par exemple, le Schöllberg Göge (Steiner et al. 2009).

³² Pour les occupations Walser du haut Val d'Ayas, voir Zinsli 1968, 290 ss.

ANNEXE 2: LISTE DES DATES C14 OBTENUES SUR LES ÉLÉMENTS EN BOIS RÉCOLTÉS.

Calibrations (Reimer et al. 2013, 2014; Hua et al. 2013)

Site	N0 Inv	objet	code labo	date brute BP	date BC/AD cal (2s)
Grand Désert/Col de Cleuson	GD12-13	2 fragments de bois	Poz-59851	1225,30	690-885 AD
Grand Désert/Col de Cleuson	GD12-15	5 fragments de bois	Poz-52269	2795,35	1026-842 BC
Grand Désert/Col de Cleuson	GD14-1	1 bois, manche outil	Poz-68700	845,30	1000-1250 AD
Grand Désert/Col de Cleuson	GD14-2	1 bois, manche outil	Poz-68701	870,30	1000-1250 AD
Grand Désert	GD12-01	1 bois (tige)	Poz-52268	151,67;0,47 pMC	après 1957 AD
Grand Désert	GD12-16	1 bois	Poz-52270	126,64; 0,38 pMC	1957-1985 AD
Grand Désert	GD12-02	3 bois	Poz-52272	124,65;0,42 pMC	1957-1987 AD
Grand Désert	GD12-04	4 de bois	Poz-52273	147,81; 0,42 pMC	1964-1978 AD
Grand Désert	GD12-08	2 bois	Poz-52274	181,99; 0,45 pMC	1961-1969 AD
Col du Théodule	MV11388	réceptacle en bois	Poz-52276	680,30	1270-1390 AD
Col du Théodule	MV11647b	bois	Poz-52277	105,30	1681-1937 AD
Col du Théodule	MV11647d	Bois, élément de bât	Poz-52278	365,30	1448-1634 AD
Col du Théodule	MV12493	cuir, attache	Poz-59840	280,30	1499-1796 AD
Col du Théodule	TH2010-7	os	Poz-52279	415,30	1429-1619 AD
Col du Théodule	TH2011-7	cuir, attache	Poz-52280	255,30	1521-1954 AD
Col du Théodule	TH2011Kronig-1	Bois, manche pré-l. N0 1	Poz-59841	2165,30	361-112 BC
Col du Théodule	TH2011Kronig-1bis	Bois, manche pré-l. N0 2	Poz-62498	2215,30	373-201 BC
Col du Théodule	TH2012Kronig-2	bois, cerclage tonneau	Poz-59842	85,30	1688-1927 AD
Col du Théodule	TH2013-12.2	bois, cerclage tonneau	Poz-59843	180,30	1652-1955 AD
Col du Théodule	TH2013-13	noyau cerise	Poz-59276	130,30	1675-1942 AD
Col du Théodule	TH2013-14	cuir, restes indéfinis	Poz-59845	270,70	1449-1954 AD
Col du Théodule	TH2013-16.501	crin d'équidé	Poz-59848	100,30	1682-1935 AD
Col du Théodule	TH2013-28	cuir, attache	Poz-59846	105,30	1681-1937 AD
Col du Théodule	TH2013-3.1	bois, bâton	Poz-59275	65,30	1691-1921 AD
Col du Théodule	TH2013-4.2	bois, bâton	Poz-59344	90,30	1684-1929 AD
Col du Théodule	TH2013-9.2	bois, cerclage tonneau	Poz-59847	165,30	1662-1954 AD
Col du Théodule	TH2013Kronig_2	bois, bâton	Poz-59345	155,30	1666-1953 AD
Col de Crête Sèche	CS-11	fibres végétales	Poz-45126	155,73;0,47 pMC	1963-1975 AD
Col d'Hannibal	HANN13-02	1 bois, piquet/perche	Poz-62500	2050,30	166 BC-20 AD
Col d'Hannibal	HANN13-04	2 bois, piquet/perche	Poz-62499	2020,35	153 BC-63 AD
Col d'Hannibal	HANN13-01	3 bois, piquet/perche	Poz-59850	1960,30	40 BC-121 AD
Col d'Hannibal	HANN14-16	1 bois, piquet/perche	Poz-68697	1965,30	42 BC-115 AD
Col d'Hannibal	HANN14-19	1 bois, piquet/perche	Poz-68699	1990,30	49 BC-72 AD
Col d'Hannibal	HANN14-22	1 bois, piquet/perche	Poz-68696	2010,30	92 BC-65 AD
Col Collon	COL13-01	15 bois, éch. 1	Poz-62503	2425,35	751-403 BC
Col Collon	COL13-01	15 bois, éch. 2	Poz-68695	2405,30	733-400 BC
Petit col Ferret	Interreg n° 193	1 bois	Poz-67888	112,54;0,35 pMC	1988-2000 AD
Petit col Ferret	Interreg n° 095	Bois, bâton	Poz-67887	370,30	1447-1634 AD
Petit col Ferret	Interreg n° 195	Bois, manche couteau	Poz-67973	830,30	1161-1264 AD

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, DAVID G., GILLAM J. CHRISTOPHER, 2000, «Paleoindian Colonization of the Americas: Implications from an Examination of Physiography, Demography, and Artifact Distribution», *American Antiquity* 65, 2000, pp. 43–66.
- APPOLONIA LORENZO, WIBLÉ FRANÇOIS, FRAMARIN PATRICIA, 2008, *Alpis Poenina, Grand Saint-Bernard. Une voie à travers l'Europe*. Séminaire de clôture, 11/12 avril 2008, Fort de Bard (Vallée d'Aoste). Aoste, 2008.
- BERNATZKY-GOETZE MONIKA, 1987, *Mörigen: Die spätbronzezeitlichen Funde*, Antiqua 16, 1987, Basel.
- CALOZ RÉGIS, COLLET CLAUDE, 2011, *Analyse spatiale de l'information géographique*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2011.
- CURDY PHILIPPE, BULLINGER JÉRÔME, CROTTI PIERRE, VALSECCHI VERUSHKA, TINNER WILLY, 2010, «Recherches archéologiques, dans les régions du Simplon et de l'Albrun (Valais, Piémont), du Mésolithique à l'époque romaine», in: Delestre Xavier, Tzortzis Stéfan, *Archéologie, de la montagne européenne*. Actes de la table ronde, Gap 2010, pp. 185-195.
- DI MAIO PAOLA, MEYER PATRICIA, 2007, *Prime impronte dell'uomo nella regione Sempione-Arbola*, Torino, 2007.
- EGG MARKUS, SPINDLER KONRAD, *Kleidung und Ausrüstung der Gletschermumie aus den Ötztaler Alpen*, Monographien des RGZM, Band 77, 2009.
- ESCHMANN-RICHON MURIEL, 2014, «Cols secondaires des Alpes valaisannes, entre le col de Cleuson et le Griespass. Etat des sources historiques et essai de synthèse», *Vallesia LXIX*, 2014, pp. 453-521.
- HAFNER ALBERT, 2015, *Schnidejoch und Lötschenpass/Schnidejoch et Lötschenpass. Archäologische Forschungen in den Berner Alpen/Investigations archéologiques dans les Alpes bernoises*, Archäologischer Dienst des Kantons Bern, 2015.
- LÜTHY ALFRED, 1978, «Zermatt und die Hochalpenpässe», *Blätter aus der walliser Geschichte*, XVII, 1978, pp. 9-134.
- NORTHDUFTER JOHANN, 1979, *Die Eisenfunde von Sanzeno im Nonsberg*, Römisch-germanische Forschungen, Bd. 38, 1979, Mainz am Rhein.
- PACCOLAT OLIVIER, MARET FABIEN, 2015 *Projet Interreg 2013-2015, Prospections Valais-Vallée d'Aoste, rapport d'activités*, Sion, 2015.
- PRIMAS MARGARITA 1986, *Die Sichel in Mitteleuropa*, Prähistorische Bronzefunde, 18, 2, 1986.
- POGET, LUDWIG, 2006, *Archéologie des vallées des Dranses: peuplement et passages transalpins secondaires du Paléolithique à l'époque romaine*. Mém. Licence, Université de Lausanne, 2006.
- PROVIDOLI SOPHIE, CURDY PHILIPPE, ELSIG PATRICK, 2015, *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Publikationsreihe des Geschichtsmuseums Nr. 13, Sitten/Baden, 2015.
- ROGERS STEPHANIE 2014, «An overview of selected GIS methods available for use in glacial archaeology», *Journal of Glacial Archaeology* 1, 2014, pp. 99-115.
- ROGERS, STEPHANIE, FISCHER MARKUS, HUSS MATTHIAS, 2014, «Combining glaciological and archaeological methods for gauging glacial archaeological potential», *Journal of Archaeological Science* 52, 2014, pp. 410-420.
- ROGERS STEPHANIE, CURDY PHILIPPE, 2015, «Least cost path analysis for predicting glacial archaeological site potential: scale and parameter investigations», in: Pizziolo Giovanna, Sarti Lucia (eds.), *Predicting Prehistory, Predictive Models And Field Research Methods For Detecting Prehistoric Contexts*, Milleni, Studi Di Archeologia Preistorica, 11, Siena, 2015, pp. 49-64.
- ROGERS STEPHANIE, COLLET CLAUDE, LUGON RALPH, «Least Cost Path Analysis for Predicting Glacial Archaeological Site Potential in Central Europe», *Proceedings, 41st Computer Application And Quantitative Methods In Archaeology*, Conference, Perth, 2015, pp. 261-275.
- STEINER HUBERT, PUTZER ANDREAS, OBERRAUCH H., TURNER A., NICOLUSSI KURT, 2009, «Vorgeschichtliche Moorfunde auf der Schollberg-Göge in Weissenbach (Gde. Ahrntal/Südtirol)», *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 39/4, 2009, pp. 489–508.
- TOBLER WALDO, 1993, *Non-isotropic geographic modeling* (Technical Report No. 93-1), National Center for Geographic Information and Analysis, Santa Barbara 1993.

- THÜRY GÜNTHER E., 2015, «Theodulhütte und Passhöhe: Römische Fundmünzen und Opferplatz», in: Provi-doli Sophie, Curdy Philippe, Elsig Patrick, 2015, pp. 59-70.
- VERHAGEN PHILIP, JENESON KAREN, 2012, «A Roman Puzzle. Trying to Find the Via Belgica with GIS», in: A. Chrysanthi Angeliki, Murrieta Flores Patricia, Papadopoulos Costas (Eds.), *Thinking Beyond the Tool. Archaeological Computing and the Interpretive Process*, Oxford, 2012, pp. 123-130.
- VIDAL, MICHEL, 1991, «La vaisselle tardo-républicaine en Gaule du sud-ouest. Chronologie et fonction, d'après les contextes clos», in: *La vaisselle tardo-républicaine en Bronze* (actes de la table-ronde du CNRS, Lattes, 1990), 1991, pp. 169-191.
- ZEMP, M., HAEBERLI, W., HOELZLE, M. AND PAUL, F. (2006), «Alpine glaciers to disappear within de-cades?», *Geophysical Research Letters*, 33, 2006, L13504, doi:10.1029/2006GL026319.
- ZINSLI PAUL, 1968, *Walser Volkstum in der Schweiz, Voralberg, Liechtenstein und Piemont: Erbe, Dasein, We-sen*, Frauenfeld-Stuttgart 1968.

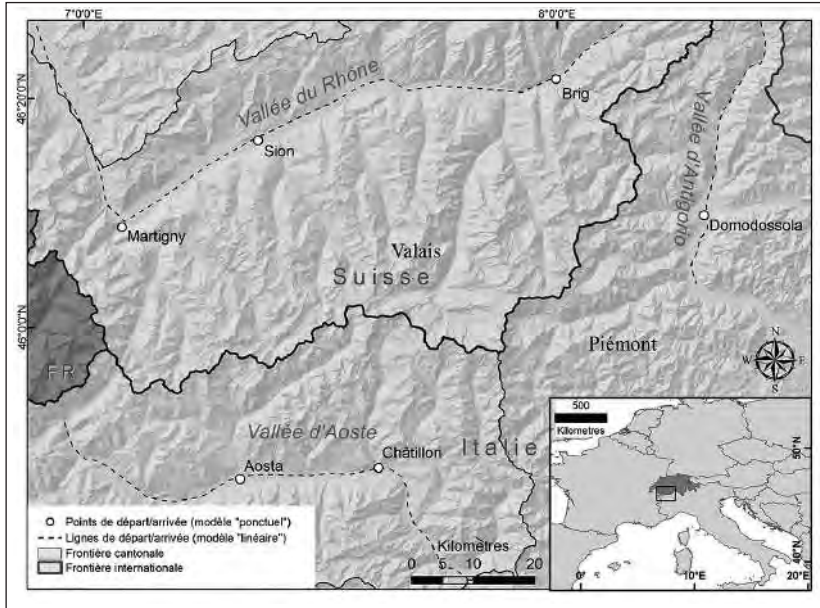


Fig.1 - Carte des Alpes pennines et lépontiennes; définitions des points de départ/arrivée (modèle «punctuel») et des lignes de départ/arrivée (modèle «linéaire») des itinéraires modélisés. Repris de Rogers, Curdy 2015, fig. 1.

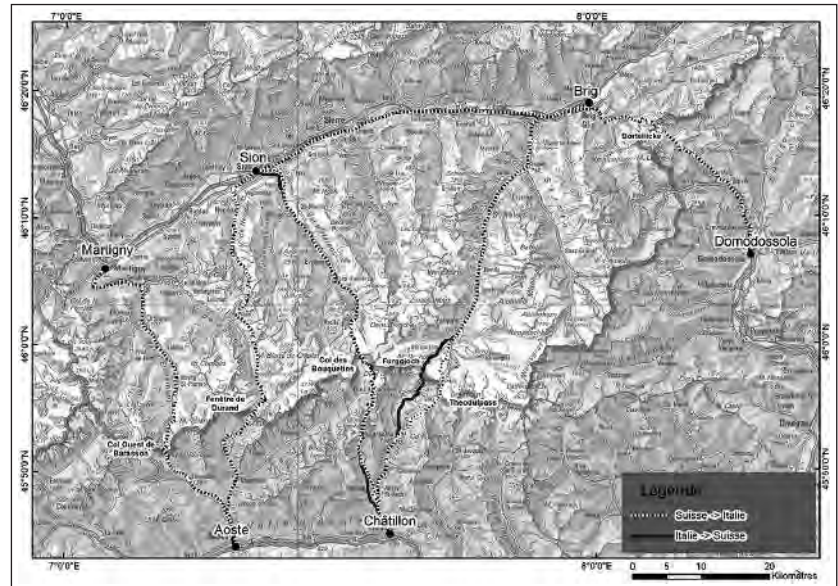


Fig.2 - Carte des itinéraires, modèle «punctuel». Repris de Rogers, Curdy 2015, fig. 2.

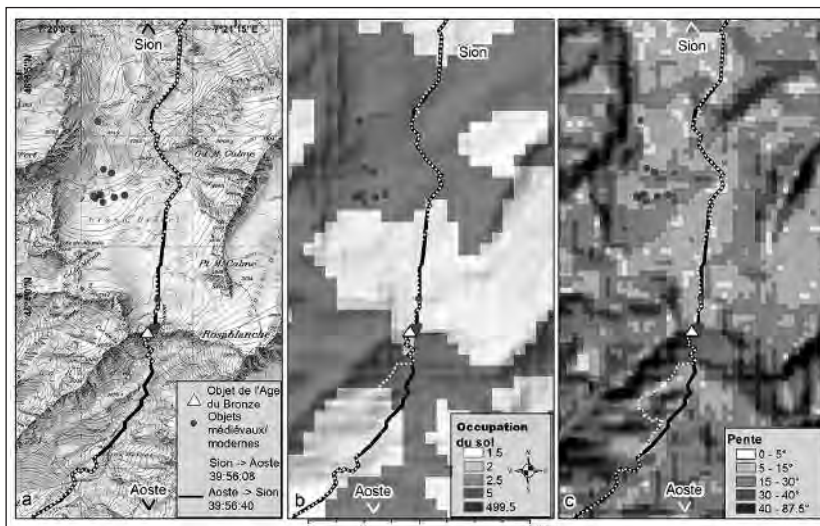


Fig. 3 - Détail du passage par le col de Cleuson. Points de trouvaille et segment de l'itinéraire théorique du modèle «punctuel». Repris de Rogers, Collet, Lugon, 2015, fig. 6.



Fig. 4 - Col de Cleuson. *Lame d'émondoir (outil servant au travail du forestier); les fragments du manche en partie conservés ont été datés du XI^e-XIII^e siècle (voir annexe 2).*

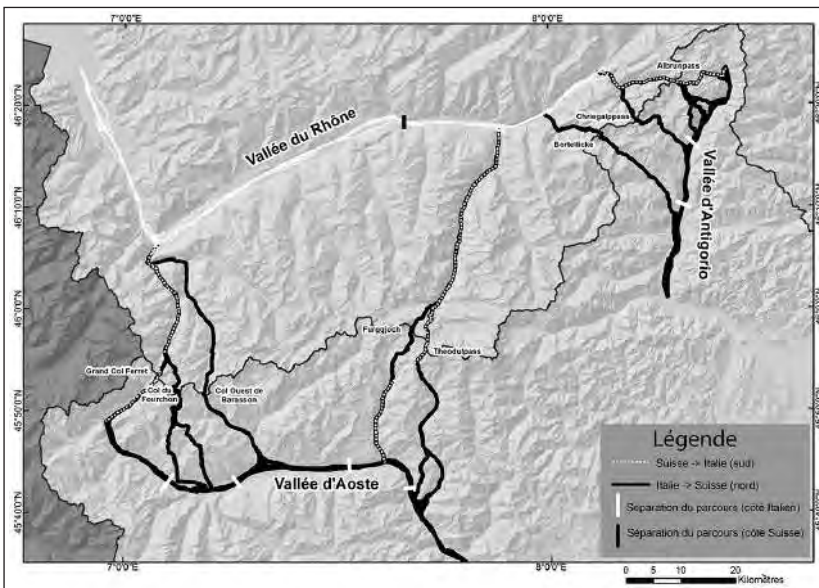


Fig. 5 - *Modèle «linéaire». Itinéraires depuis la vallée du Rhône, le Val Antigorio et le Val d'Aoste. Repris de Rogers, Curdy 2015, fig. 3.*

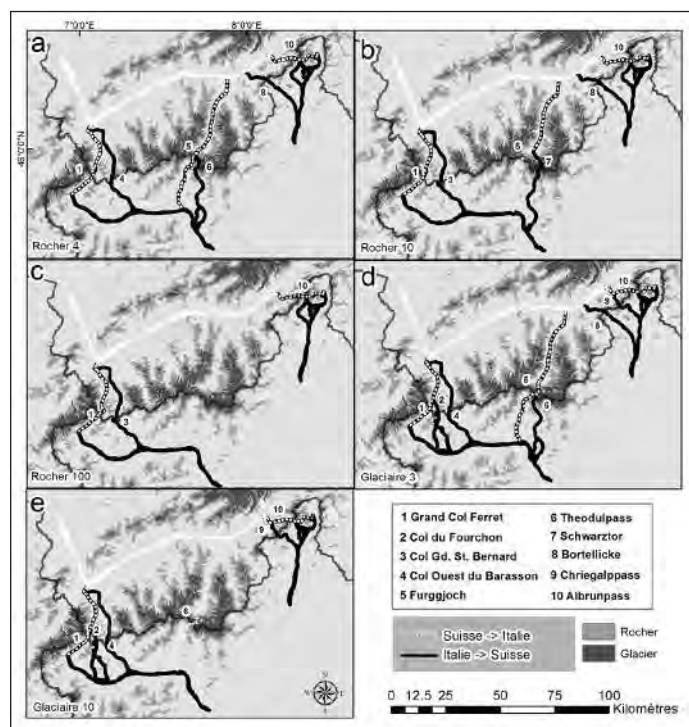


Fig. 6 - *Localisation des itinéraires en fonction de la variation des valeurs accordées aux paramètres «rochers» (Rock 4, 10, 100) et «couverture glaciaire» (Glac 3, 10). Repris de Rogers, Curdy 2015, fig. 4.*

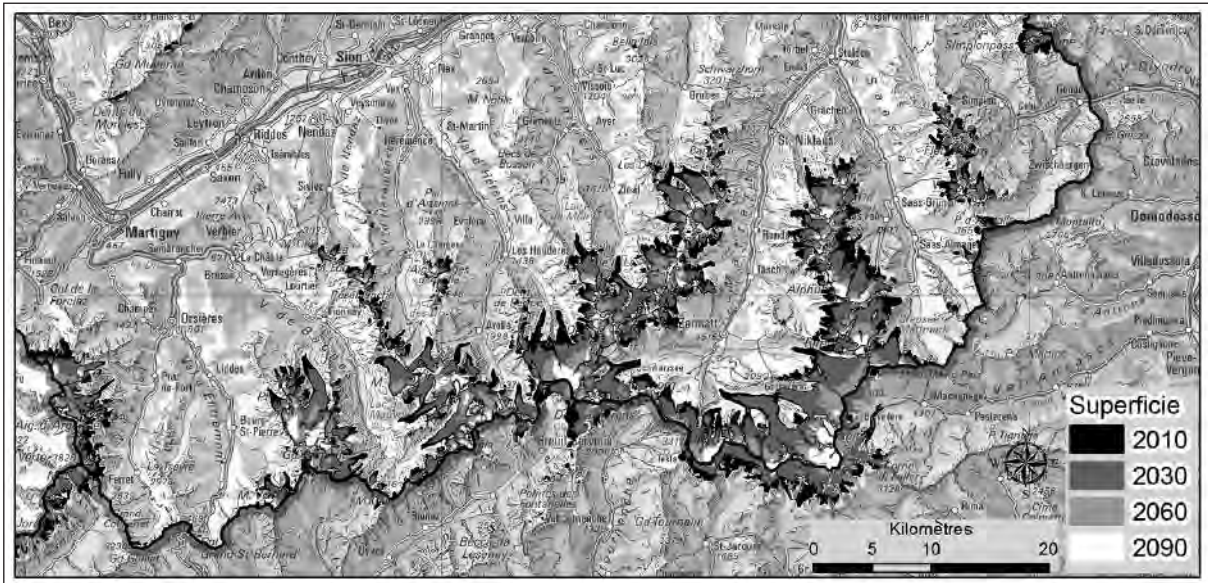


Fig. 7 - Modèle de retrait glaciaire dans les Alpes pennines et lépontines, de 2010 à 2090. D'après Rogers, Fischer, Huss 2015, fig. 3.

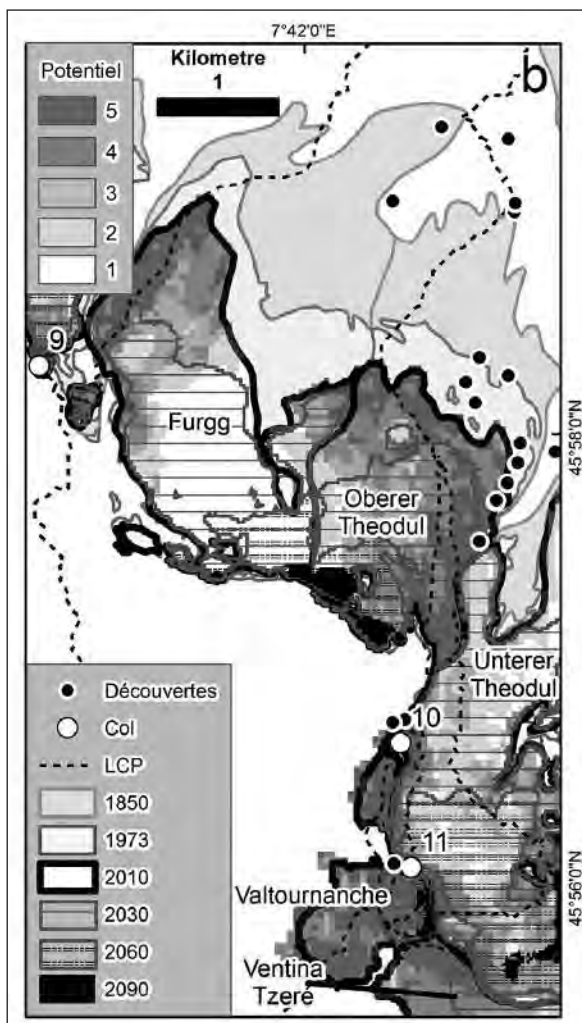


Fig. 8 - Application du modèle GlaciArch à la région du Théodule. 10: col du Théodule, 11: col de Ventina Nord. D'après Rogers, Fischer, Huss 2015 fig. 5.



Fig. 9 - Vue de la Testa Grigia en direction du Nord (à gauche de la crête le col de Ventina Nord 3445 m). Les flèches indiquent l'emplacement de la découverte du manche en bois d'outil protohistorique. Photo Ph. Curdy.

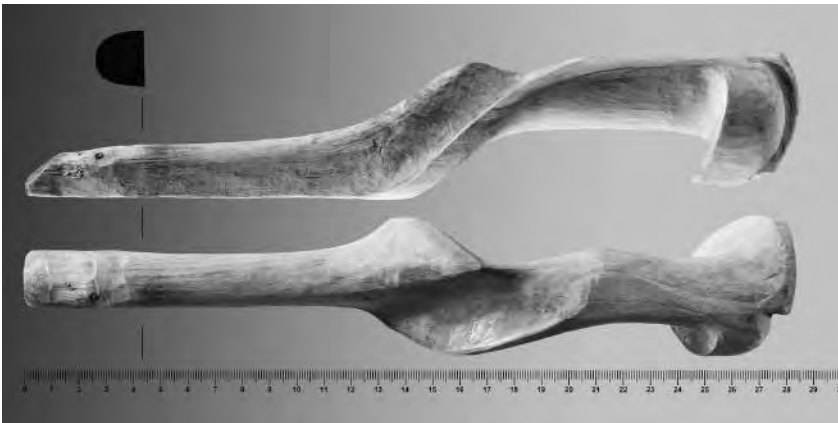


Fig. 10 - Manche d'outil en bois découvert à Testa Grigia. Vue frontale et latérale. Photo F. Martinez, Musées cantonaux du Valais.

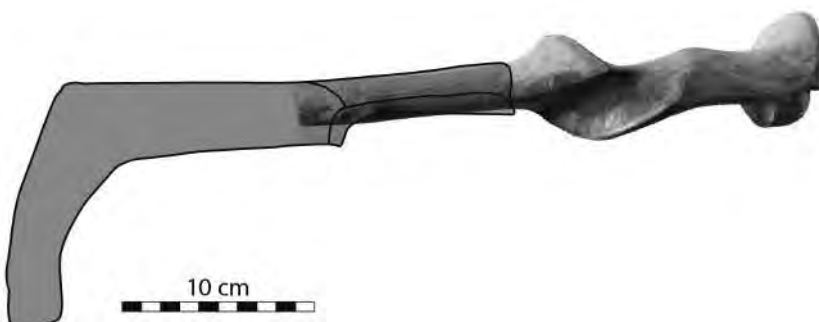


Fig. 11 - Proposition de reconstitution de l'outil. Lame de faucille en fer de Sanzeno (Northdufter, 1979, inv. NO 300).

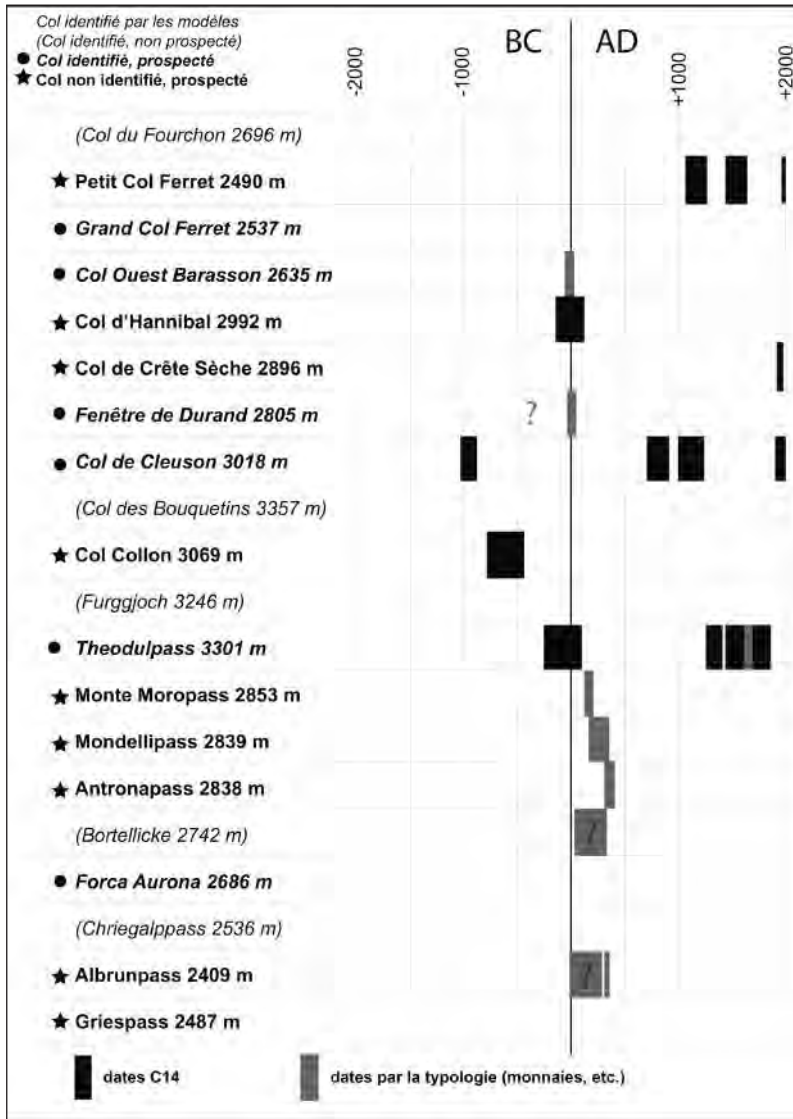


Fig. 12 - Schéma des datations C14 (noir) et dates typologiques (gris) des trouvailles des cols mentionnés dans le texte.

LE « MERCENAIRE DU COL DU THÉODULE » (ZERMATT / SUISSE):
UNE DÉCOUVERTE GLACIAIRE DES ANNÉES 1600¹

DER «SÖLDNER VOM THEODULPASS» (ZERMATT / SCHWEIZ):
EIN GLETSCHERFUND AUS DER ZEIT UM 1600

SOPHIE PROVIDOLI², AMELIE ALTERAUGE³, LUCA GIANAZZA⁴, HANNA GRABNER⁵,
SANDRA LÖSCH³, NEGHA NAZ MOGHADDAM³, MATTHIAS SENN⁶, JOSÉ DIAZ TABERNERO⁷,
SUSI ULRICH-BOCHSLER⁸, MARQUITA VOLKEN⁹ ET SERGE VOLKEN⁹

Entre 1984 et le début des années 1990, Peter Lehner et sa soeur Annemarie Julen-Lehner de Zermatt dégagent sur la frange du Glacier Supérieur du Théodule (Oberer Theodulgletscher), avec l'aide de membres de leur famille et de quelques amis, la dépouille d'un homme mort vers 1600 lors de la traversée du glacier non loin du col du Théodule. Les restes du « mercenaire », qui dès sa découverte a porté ce nom du fait de la présence d'armes à ses côtés, entrent en 2006, après un court séjour au Musée national suisse, dans les collections du Musée d'histoire du Valais. Entre 2010 et 2014, des spécialistes de disciplines diverses vont analyser en détail cette trouvaille. L'équipement du « mercenaire » dévoile des éléments mobiliers rares et révélateurs de la vie quotidienne de l'époque: un chausse-pied métallique – le plus ancien connu à ce jour –, un pistolet de poche et un rasoir pliable ou, encore, des chaussures d'un type inédit. Les recherches les plus récentes permettent d'éliminer l'hypothèse première qui voyait dans ces vestiges la dépouille d'un soldat; ce « mercenaire » était en fait un voyageur probablement d'origine du nord des Alpes, jouissant d'un statut social certain. Au début du XVII^e siècle, au moment du décès accidentel de cet individu, le col du Théodule était l'un des plus importants des Alpes pennines pour le transit de marchandises.

En 2015, le Musée d'histoire du Valais publie le 13^e volume de sa collection (les Cahiers du Musée d'histoire) intitulé *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»* (PROVIDOLI, CURDY, ELSIG 2015). La publication comporte trois parties. La première introduit les thématiques du réchauffement climatique, de la fonte des glaciers et des découvertes archéologiques qu'elle entraîne; les cols valaisans en général et le col du Théodule en particulier sont analysés. Dans la deuxième partie, la trouvaille du « mercenaire » est traitée par le détail. Dans la dernière partie, un catalogue présente l'ensemble des découvertes faites dans la zone du col et du Glacier Supérieur du Théodule.

LE COL DU THÉODULE: UN PASSAGE D'IMPORTANCE

Le col du Théodule (3301 m), situé entre le Theodulhorn (3469 m) et la Testa Grigia (3479 m), relie le Mattertal en Valais au Valtournenche dans la vallée d'Aoste. Au cours des optimums climatiques, ce col couvert de glaces représentait l'un des passages nord-sud les plus importants des Alpes pennines (Fig. 1). Le glacier du Théodule prend naissance au flanc ouest du Breithorn (4164 m). Il se sépare ensuite en deux langues: le Glacier Supérieur du Théodule et le Glacier Inférieur du Théodule.

A la fin du Petit Âge Glaciaire, aux environs de 1850, le glacier du Théodule s'étendait au sud jusqu'au Lago Goillet, à environ 2 km en aval du col. Aujourd'hui, sa partie méridionale a complètement disparu. Le glacier

¹ Nous remercions ici Philippe Curdy pour la traduction de la partie française.

² Musée d'histoire du Valais, Sion, Suisse

³ Département d'Anthropologie, Institut de Médecine Légale, Université de Berne, Suisse

⁴ Viale Lombardia 69, 21053 Castellanza (VA), Italie

⁵ Fondation Abegg, Riggisberg, Suisse; Innsbruck, Autriche

⁶ Musée National Suisse, Zurich, Suisse

⁷ Inventaire des Trouvailles Monétaires Suisse, Berne, Suisse

⁸ Aebnitweg 22, 3068 Utzigen, Suisse

⁹ GENTLE CRAFT, centre de calcéologie et cuirs anciens, Lausanne, Suisse

a probablement connu les mêmes fluctuations que le glacier du Gorner ou celui d'Aletsch. Lors de la dernière grande fonte des glaciers à l'époque romaine en particulier, le glacier du Théodule avait une extension nettement plus réduite qu'aujourd'hui. La situation à l'optimum climatique médiéval correspond probablement aux limites d'extension observées en 1950. L'extension maximale du glacier du Théodule à la fin du Petit Âge Glaciaire correspond aux impressionnantes poussées glaciaires visibles dans tout l'arc alpin (ROGERS *et al.* 2015).

Les découvertes archéologiques faites au col du Théodule vont en fait de pair avec le retrait du glacier du Théodule et le développement touristique de la région zermattoise dès la seconde moitié du XIX^e siècle (PROVIDOLI 2015a). Les premières mentions de trouvailles qui nous sont parvenues remontent aux années 1880. Les objets les plus anciens datent de l'époque romaine; la mise au jour de nombreux ossements de mulet témoigne du transport de marchandises et de personnes par le col, un fait régulièrement attesté dans les sources écrites dès l'époque moderne; quant aux objets préhistoriques découverts dans l'abri d'Alp Hermettji, au pied du Cervin, ils témoignent indirectement de l'antiquité de la fréquentation de ce passage.

Cet abri à 2600 m d'altitude occupé de 7900 à 1500 av. J.-C. est directement situé sur une voie de passage transalpine qui relie la vallée d'Aoste et le Valais central par le col du Théodule et le col d'Hérens (CURDY, LEUZINGER-PICCAND, LEUZINGER 2003). La découverte d'une lame de hache en pierre polie à Garten (2400 m), à proximité du chemin actuel qui mène au col, renforce l'hypothèse de la fréquentation ancienne de cette voie transalpine. La hache de type Saint Michel (V^e millénaire av. J.-C.) a été produite en éclogite provenant du massif piémontais du Mont Viso au sud du col du Théodule (PETREQUIN 2012). En 2011, le Zermattois Moritz Kronig découvre non loin du Passo di Ventina Nord, à quelques centaines de mètres au sud-est du col du Théodule, un manche d'outil en bois d'érable daté par le radiocarbone du Second âge de Fer (ce volume pages 253-254). La trouvaille pourrait témoigner indirectement de la fréquentation contemporaine de ce dernier. Dans les années 1890 et le début du XX^e siècle, près de 100 monnaies romaines ont été découvertes sur le col du Théodule. Le grand nombre de pièces tendrait à prouver l'existence d'un sanctuaire d'altitude sur le col. Ce serait alors le plus haut connu des Alpes (THÜRY 2015). En 1892, Raphael Ritz (1829-1894), peintre valaisan et précurseur de la sauvegarde du patrimoine archéologique dans son canton, indique que « des armes médiévales (lames d'épée en fer) et d'autres objets ont été découverts » sur le col du Théodule (RITZ 1892). Cette indication semble s'appuyer sur des témoignages oraux qui, peut-être, trouvent écho dans des légendes: ainsi, la légende de la bataille de Lichenbretter raconte l'affrontement entre Piémontais et Valaisans en ce lieu-dit situé à quelque distance de la bordure orientale du glacier du Théodule. Des années plus tard encore, des armes et des restes humains auraient été découverts à cet emplacement (TSCHEINEN, RUPPEN 1872). Lichenbretter a pu se trouver à certaines époques directement sur la frange du Glacier Supérieur du Théodule. A ce jour, mis à part les armes du « mercenaire », seules deux pièces ont été récoltées: en 1895 une pointe de lance du haut Moyen Age dans les glaces au col du Théodule (SENN 2015a) et en 1997 une pointe de flèche ou un carreau d'arbalète de la fin du Moyen Age sur la frange du glacier. Au début des Temps modernes, malgré la péjoration climatique, le col du Théodule va continuer à être utilisé. Des monnaies, divers éléments en bois et fragments en cuir de chaussures ou de courroies, mais surtout la dépouille du « mercenaire » témoignent de son utilisation après le Moyen Age, par ailleurs largement attestée dans les sources écrites du XVI^e au XVII^e siècle (ESCHMANN RICHON 2015). Les nombreuses trouvailles d'ossements de mulet (REYNAUD SAVIOZ 2015) et de fers à cheval (BRUNNER 2015) confirment les écrits et le transport régulier des marchandises à dos de mulet par le col du Théodule.

Aujourd'hui, les alentours du col, qui fait partie du domaine skiable italo-suisse mondialement connu de Zermatt-Breuil, sont couverts de gravats de construction, de restes d'équipement de ski et de déchets de pique-nique, rendant presque impossible toute prospection archéologique de surface. Paradoxalement, la forte fréquentation de la région augmente les chances de découverte fortuite d'objets dans le massif de Zermatt. Les générations à venir de leur côté verront peut-être dans les déchets d'aujourd'hui – dans certains d'entre eux en tout cas – des témoins intéressants du développement de l'une des plus célèbres stations touristiques des Alpes au XX^e et au début du XXI^e siècle.

LE « MERCENAIRE »

L'été 1984, Annemarie Julen-Lehner, monitrice de ski et présidente du ski-club de Zermatt, découvre une monnaie et une dague lors d'une excursion sur les bords du Glacier Supérieur du Théodule (PROVIDOLI 2015b). Poussée par la curiosité, elle retourne plusieurs étés consécutifs avec son frère Peter Lehner et leurs familles à l'emplacement de sa découverte à 3000 m d'altitude (Fig. 1, 2). Ils recueillent ainsi jusqu'au début des années 1990, sur une surface d'environ 30 sur 70 mètres, les restes de ce qu'ils nommeront le « mercenaire » (Fig. 3). Peter Lehner fait restaurer les pièces de cette trouvaille au Musée national suisse et dans d'autres institutions spécialisées. Il publie à plusieurs reprises avec sa soeur Annemarie Julen-Lehner, les données concernant sa découverte (LEHNER, JULEN-LEHNER 2012). En 1991 (10 mai au 27 octobre), la dépouille est exposée pour la première fois au public à l'exposition nationale suisse « Heureka », à Zurich dans le cadre des 700 ans de la Confédération.

Ces témoins servent à illustrer alors le thème du glacier en tant qu'archive de l'histoire suisse (KÄLIN 1991). En 1992, le «mercenaire» est présenté dans la série *Der Mann im Eis* qui synthétise les résultats des recherches autour d'«Ötzi» (MEYER 1992). Entre 1995 et 2006, il est exposé au Forum d'histoire suisse, antenne du Musée national à Schwyz, où il illustre le thème du mercenariat. En 2006, l'ensemble des trouvailles sont rapatriées en Valais et inventoriées dans les collections du Musée d'histoire du Valais qui va mettre sur pied une équipe de chercheurs pour analyser en détail les objets récoltés (2010–2014): le Département d'Anthropologie de l'Université de Berne (Amelie Alterauge, Negahnaz Moghaddam, Susi Ulrich-Bochsler et Sandra Lösch), la Fondation Abegg à Riggisberg/Berne (Hanna Grabner, restauratrice de textiles), la société Gentle Craft à Lausanne (Serge et Marquita Volken, analyse des cuirs), l'expert en armes et ancien conservateur au Musée national suisse Matthias Senn, ainsi que les numismates José Diaz Tabernero et Luca Gianazza de l'ITMS.

Die menschlichen Überreste

Bis auf einige rotbraune Haarbüschel und wenige Gewebereste am Schädel war das Individuum vollständig skelettiert (Fig. 4). Keines der sehr schlecht erhaltenen Skelettelemente ist mehrfach vorhanden. Form und Struktur der einzelnen Knochen sind ähnlich. Daher wird angenommen, dass die Knochen ein einziges Individuum repräsentieren.

Für die Altersdiagnose können in erster Linie der Verschluss der Schädelnähte auf der Innen- und Aussenseite der Kalotte sowie der allgemeine Reifezustand des Skelettes herangezogen werden. An den begutachtbaren Extremitätenknochen ist der Spalt zwischen Knochenschaft und Knochenende weder morphologisch noch radiologisch erkennbar, sodass ein jugendliches Alter ausgeschlossen werden kann (HERRMANN *et al.* 1990). Die drei Hauptnähte des Schädels (Kat. 6.1)¹⁰, Coronal-, Sagittal- und Lambdanaht, sind an der Aussen- und Innenseite weitestgehend offen, lediglich im mittleren Abschnitt der Sagittalnaht scheint die Naht auf einer Länge von rund einem Zentimeter im Verschluss befindlich zu sein. Dieser Nahtbereich ist der erste, der zu verschliessen beginnt, und zwar auf beiden Schädelseiten ab einem Alter von etwa 20 Jahren. Zusätzlich deuten die noch spitz und scharf ausgebildeten Nahtzacken der Nähte auf ein junges und nicht auf ein höheres Erwachsenenalter hin. Die wenigen erhaltenen Gelenkregionen sind erheblich verwittert, lassen jedoch keine Degeneration erkennen, was ebenfalls mit einem jungen Erwachsenenalter vereinbar ist. Bei den Überresten handelt es sich um ein erwachsenes Individuum zwischen 20 und 30 Jahren.

Die sich am Schädel orientierende Geschlechtsdiagnose stützte sich auf einige männliche Merkmale, wie ausgeprägte Überaugenbögen und eine leicht fliehende Stirn (FEREMBACH *et al.* 1979).

Zur Todesursache des Individuums sind an den untersuchten Knochen keine Hinweise erkennbar, aufgrund des Fundkontextes ist jedoch ein Sturz in eine Gletscherspalte nicht auszuschliessen.

Vom Schädel wurde eine Knochenprobe für eine stabile Isotopenuntersuchung genommen, aus der Kollagen extrahiert und die Elemente Kohlenstoff, Stickstoff und Schwefel analysiert wurden. Das untersuchte Individuum vom Theodulgletscher (Tab. 1) unterscheidet sich hinsichtlich seiner Isotopensignatur nicht wesentlich von anderen Individuen aus dem Alpenraum (MOGHADDAM *et al.* 2016). Es kann somit angenommen werden, dass der Mann aus dem Gebiet der heutigen Schweiz, Süddeutschland, Frankreich oder Norditalien stammte (ALTERAUGE *et al.* 2015a, 2015b).

Die Textilien

Zum Fundkomplex des «Söldners» gehören über 150 stark geschädigte Fragmente von Woll- und Seidentextilien. Zehn unterschiedliche Arten von Textilien lassen sich ausmachen. Eine Rekonstruktion der Gewandschnitte ist unmöglich. Selbst Aussagen darüber, zu welcher Art von Kleidungsstück die einzelnen Gewebereste gehörten, können nicht getroffen werden, da sich nur an sehr wenigen Fragmenten eindeutige Verarbeitungsspuren wie etwa Schnittkanten, Nahtlöcher oder Säume erhalten haben. Beim grössten Teil der Fragmente handelt es sich um relativ einfache und in der Zeit um 1600 weit verbreitete Wollgewebe in Leinwandbindung (TIDOW 1982, 256).

Über 80 Fragmente eines derartigen Wollgewebes (Kat. 7.1), das an einigen Saum-Bruchstücken mit einer gelben Seidenborte (Kat. 7.2) besetzt ist und laut Farbstoffanalysen¹¹ ursprünglich wohl einen satten Rotton aufwies, gehören zu einer Textilkategorie. Bei der für die Montage ermittelten Zusammenstellung der Überreste fallen die relativ umfangreichen zusammenhängenden Flächen ohne Verzierungen oder Nähte auf. Dies spricht dafür, dass das Gewebe ursprünglich zu einem Kleidungsstück verarbeitet war, das aus grossen Schnittteilen be-

¹⁰ Die nachfolgend verwendeten Katalog-Nummern beziehen sich auf die Katalog-Nummern in PROVIDOLI, CURDY, ELSIG 2015.

¹¹ Die Farbanalysen der Textilien wurden im Januar 2014 mittels HPLC-PDA im Laboratório José De Figueiredo-DGPC, Lissabon, von Dr. Jan Wouters und Dr. Ana Claro durchgeführt.

stand, wie etwa ein Umhang oder eine voluminöse Hose. Ein ähnliches Gewebe orangeroter Färbung (Kat. 7.3) ist in 13 Bruchstücken erhalten. Fast alle Fragmente weisen Schnittkanten und einige zudem Nahtspuren auf. Bei einigen könnte es sich eventuell um Taschenbeutel oder Schossteile eines Wamses gehandelt haben. Unter den geborgenen Textilfragmenten befanden sich zudem Stücke von dunkelbraunem Filz (Kat. 7.7) – einem Material, das in der frühen Neuzeit häufig für Kopfbedeckungen, Schuheinlegesohlen (TIDOW 1982, 262), Schuhe und Jacken (RAST-EICHER 1999, 84) verwendet wurde. Weitere textile Reste (Kat. 7.4–7.6, 7.8) liegen nur in sehr geringer Zahl und Grösse vor und können daher keinen bestimmten Kleidungsstücken zugeordnet werden.

Das einzige vollständig erhaltene Schnittteil des gesamten Konvolutes besteht aus einem plissierten, ursprünglich wohl rot gefärbten Seidengewebe (Kat. 7.9). Es handelt sich um einen etwa 34 cm langen und etwa 15,5 cm breiten Streifen, an dessen Schmalseiten Nahtspuren zu erkennen sind. Drei weitere Fragmente desselben Gewebes stammen von vergleichbaren Schnittteilen (Fig. 6). Eine zweite Gruppe von plissierten Seidenfragmenten (Kat. 7.10) mit einer Webbreite von 15 cm war ursprünglich vermutlich ebenfalls rot gefärbt und würde aneinandergesetzt ein Band von über zwei Metern Länge ergeben. Zwei der Fragmente weisen an einer Schmalseite einen Saum auf und könnten demnach Anfangs- beziehungsweise Endstücke einer Art Schärpe oder eines Strumpfbandes gewesen sein.

Gemeinsam mit den Textilien wurden acht schwarzblaue, kugelförmige Glasknöpfe (Kat. 7.12) aufgefunden (Fig. 7). Als Herstellungsort wird eine Knopfhütte im Fichtelgebirge angenommen¹².

Das Lederzeug

Unter den Lederresten befinden sich zwei Schuhpaare (Kat. 8.1–8.25), wovon jeweils ein Schuh grösstenteils erhalten ist. Beide Schuhe sind einfacher, wendegenähter Machart und weisen denselben Stil auf (Fig. 8–9): Sie besitzen eine einfache Schnürschliessung durch ein Ösenpaar am oberen Ende der kurz geschnittenen Schuhöffnung, eine seitlich tief unter die Knöchel reichende Oberkante sowie einen Einstieg mit Kantenbesatz. Die Enden des Besatzes ragen zuoberst an der Schuhöffnung frei hervor; eine Besonderheit, welche die Verfasser bisher noch nie gesehen haben und die aufgrund des Vorkommens an beiden Exemplaren wohl Absicht war. Archäologische Vergleiche liegen fast keine vor. Diesem Umstand ist es zu verdanken, dass der hier belegte Schuhstil als Theodul-Stil Einzug in die Datenbank der archäologisch belegten Schuhstile Europas findet (VOLKEN 2014). Trotz gleichen Stils sind die Schuhe sehr verschieden. Sie sind unterschiedlicher Grösse – die Exemplare haben Grösse 42 und 44 im sogenannten Pariser Stich (1 Grösse = 2/3 cm) – und weisen jeweils ein andersartiges Schnittmuster auf. Der kleinere Schuh weist einen V-Schnitt, der grössere einen J-Schnitt auf. Der linke Schuh des Paares in Grösse 42 ist fast vollständig erhalten. Die Schlitzungen am Oberleder sowie die Längsverzerrungen weisen darauf hin, dass bei diesem Paar die Schuhe an zu grosse Füsse angepasst werden mussten. Der eiserne Schuhlöffel (Fig. 10; Kat. 8.65) aus dem «Söldner»-Fund half vielleicht beim Einstieg in die Schuhe. Schuhlöffel wurden wahrscheinlich in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts erfunden. Der älteste bis anhin bekannte Schuhlöffel wurde 1593 von Robert Mindum aus Geweih geschnitzt und signiert (EVANS 1944). Der Schuhlöffel vom Theodulpass gehört somit zu den ältesten Geräten dieser Art und ist zurzeit der älteste bekannte Metall-Schuhlöffel. Der linke Schuh des Paares in Grösse 44 aus minderwertig gegerbtem Leder ist fast vollständig erhalten. Archäologisches Vergleichsmaterial für den Schuh im Theodul-Stil mit V-Schnitt konnte im Rahmen dieser Untersuchungen keines gefunden werden. Das Exemplar ist einzigartig. Für den Schuh mit J-Schnitt hingegen sind ähnliche Beispiele belegt. Sie werden allgemein in das späte 16. Jahrhundert datiert. Ein Beispiel stammt aus Bolsward (NL; GOUBITZ 2001, 197) und drei weitere aus der Walfangkolonie Smeerenburgh bei Spitzbergen (NL; GOUBITZ 1988, 94).

Der «Söldner» führte einen knapp 125 cm langen Degen mit sich. Zwölf Lederfragmente der Scheideneinfassung des Degens sind erhalten (Kat. 8.27–8.37). Anhand der Nahtspuren ist die Machart der Scheideneinfassung nachvollziehbar: Ein Lederstreifen wurde längs über die Vorderseite des Holzkerns gelegt und auf der Rückseite in langen, geschlängelten Stichen zusammengenäht. Vom Degengehänge ist nur ein kleiner Teil erhalten (Fig. 11): ein Metallbügel (Kat. 8.39), Lederriemenfragmente (Kat. 8.40–8.41), eiserne Schnallen (Kat. 8.39 und 8.48) und Riemenendbeschläge (Kat. 42–43). Jedes Bügelende war ursprünglich mit einem Lederriemen vernietet. Der Bügel selbst wurde vermutlich an einem Gürtelhaken aufgehängt. Drei weitere Riemchenfragmente, die schmaler geschnitten sind und einen anderen Beschlag tragen (Kat. 8.44–8.47) stammen wohl von einem später hinzugefügten Stützriemen. Bis auf drei andere Gehänge aus Bourtange (NL; GOUBITZ 1993, 532), Middleburgh (NL; GOUBITZ 1994, 91) und Freiburg i. Ue. (VOLKEN, VOLKEN 2007, 187, Nr. 264–267), die in die Zeit um 1600 datieren, wurden bisher keine archäologischen Vergleichsbeispiele publiziert. Ein 1560, rund 40 Jahre vor dem

¹² Die Identifizierung als Gewandknöpfe sowie die Angaben zum möglichen Herstellungsort gehen auf den freundlichen Hinweis von Emmanuelle Evéquo und Christophe Gerber, Archäologen und Glas-Spezialisten, zurück.

Tod des «Söldners», von Gian Battista Moroni ausgeführtes Gemälde zeigt einen jungen Adligen mit einem Degengehänge, dessen doppelter Aufhängerriemen mit Schnallen exakt den Überresten unseres Exemplars entspricht.

Wenige kleine Lederfragmente stammen von Schuhen, die um 1500 und um 1700 hergestellt wurden. Die Durchmischung des «Söldner»-Ensembles mit Fragmenten anderer Zeitepochen ist fundortgebunden. Die geschlossene Lagerung in einem fließenden Gletscher ist nicht möglich.

Die Waffen

Die teilweise erstaunlich gut erhaltenen Waffen gehören zu den bemerkenswertesten «Söldner»-Funden. Der Degen weist ein kunstvolles, ausgewogen gestaltetes Gefäss mit muschelförmigem Stichblatt und geschwungener Parierstange sowie eine auffallend lange Klinge auf. Er ist ein charakteristisches Beispiel für den sich um 1600 aus dem Degen entwickelnden Waffentyp des Rapiers, das vor allem als Stosswaffe zum Fechten benutzt wurde (zur Typologie vgl. SEITZ 1981, 303–339). Die Form des Gefässes und eine Wolfsmarke auf der Klinge (Fig. 12) deuten darauf hin, dass der Degen in Deutschland hergestellt wurde, in den Klingengerzeugungszentren Passau oder Solingen (SCHMID 1902–1905). Im 16. Jahrhundert kam das Fechten mit Degen und Parierdolch auf. Den Dolch gebrauchte man, um die Klinge des Gegners mit den für den Parierdolch charakteristischen nach vorne gebogenen Parierstangen aufzufangen und festzuhalten. Der Dolch des «Söldners» (Kat. 9.2) weist alle Merkmale auf, die für einen Parierdolch der Zeit um 1600 typisch sind: Die klingenwärts gebogenen Parierstangen, die kräftige, zweischneidig geschliffene Klinge mit beidseitigen breiten Blutrinnen, die kurze Fehlschärfe unter der Parierstange für den Rückhalt des linken Daumens (SEITZ 1981, 263f., 370–375). Neben dem Griffwaffenpaar mit Degen und Parierdolch nimmt die Radschlosspistole (Kat. 9.4–9.5) im Fundkomplex eine wichtige Stelle ein. Der technische Aufbau der Pistole und die Dekorationen – ein mit Fischbein (MEIER 1989) eingelegtes Spiralmuster mit Punkten überzieht die Teile aus Kirschbaumholz (SCHOCH 2013) – stimmen mit Vergleichsbeispielen aus dem späten 16. Jahrhundert überein, die in den deutschen Städten Nürnberg und Augsburg hergestellt wurden. Die durchschnittliche Gesamtlänge zeitgenössischer Radschlosspistolen beträgt mindestens 50 cm. Das Exemplar von Zermatt ist mit einer Gesamtlänge von ca. 36 cm auffallend klein. Es handelt sich hier um das sehr seltene, bisher kaum beschriebene Exemplar einer Radschloss-Taschenpistole. Eine leichte Privatwaffe zum Zweck der Selbstverteidigung, mit der ein Reisender übers Gebirge bestens bedient war.

Der «Söldner» trug auch Besteck für den alltäglichen Gebrauch mit sich. Darunter ein Messer mit einem zweischaligen Horngriff (Kat. 9.9). Die auf der Rückenklinge angebrachte Schmiedemarke «R unter Krone» lässt sich während längerer Zeit als Handwerkszeichen verschiedener Messerschmiede in Solingen nachweisen (SCHLESINGER 1982, 329). Etwas überraschend findet sich im Fundkomplex ein zusammenklappbares Rasiermesser (Fig. 13). Der Typus des zusammenklappbaren Rasiermessers entwickelte sich im Lauf des 16. Jahrhunderts. Exemplare aus der Zeit um 1600 sind selten. Ein wichtiges Zentrum der Produktion war in jener Zeit wiederum die deutsche Klingenschmiedestadt Solingen. Die scharf geschliffenen Rasiermesser gehörten damals im Allgemeinen als Werkzeuge in die Hände der Bader oder Barbieri, die mit ihnen umzugehen wussten. Dass sich ein Rasiermesser im «Reisegepäck» des «Söldners» findet, mag ein Hinweis darauf sein, dass der Besitzer Wert auf sein Äusseres legte und offenbar eigenhändig die nicht leicht zu bewerkstellende Bartpflege besorgte.

Der Bestand an qualitativ hochwertigen Waffen und Bestecken lässt gewisse Schlüsse auf deren Besitzer zu. Die deutsche Herstellung der Waffen und Messer verweist womöglich auf eine nordalpine Herkunft des «Söldners». Der Degen erweist sich als repräsentatives Stück, das bereits zur Zeit seiner Entstehung von gewissem Wert gewesen sein dürfte. Der Parierdolch war, ebenso wie der Degen, als ausgesprochene Fechtwaffe in Gebrauch. Das Griffwaffenpaar deutet darauf hin, dass sein Träger in der Fechtkunst bewandert war. Diese zu erlernen erforderte zeitlichen und finanziellen Aufwand, weshalb sie in erster Linie von Angehörigen der gehobenen Schicht betrieben wurde. Auch der Besitz einer für damalige Verhältnisse nicht ganz billigen Radschlosspistole zur privaten Selbstverteidigung weist auf einen höheren gesellschaftlichen Status hin. Der militärische Charakter von Degen, Parierdolch und Pistole, welche eher dem Selbstschutz und der modischen Selbstdarstellung dienten, ist zweitrangig.

Die Münzen

Die 184 Prägungen aus dem «Söldner»-Fund wurden mehrheitlich im 16. Jahrhundert hergestellt (DIAZ TABERNERO, GIANAZZA 2014). Die Zusammensetzung deutet darauf hin, dass es sich dabei um den Inhalt einer Geldbörse handelt. Da die Finder die Umgebung wiederholt und intensiv abgesucht haben, darf man davon ausgehen, dass der Münzfund grösstenteils erhalten ist (Tab. 2).

Bei 95 Prozent der Münzen handelt es sich um Kleinmünzen aus Billon, einer Kupfer-Silber-Legierung. Über

80 Prozent der Münzen stammen aus dem oberitalienischen (Piemont und Lombardei) und savoyischen Raum. Bei neun Exemplaren handelt es sich um Grosssilbermünzen. Sie stellen einen geringen Anteil an der Gesamtmenge, wertmässig aber ein Vielfaches aller übrigen Münzen zusammen. Es handelt sich dabei um einen savoyischen Ducatone von Carlo Emanuele I. (1580–1630), sieben mailändische Scudi d'argento Philipps II. (1554–1598) und einen Philippstaler aus Brabant in den Spanischen Niederlanden, ebenfalls unter Philipp II. geprägt. Ein Scudo d'argento ist als zeitgenössische Fälschung anzusprechen (Fig. 14). Die Billonmünzen aus dem savoyischen und italienischen Raum lassen sich in zwei Gruppen teilen: Savoyen und Beischläge nach savoyischem Vorbild sowie Mailand und Beischläge nach Mailänder Vorbild. Mit 56 Exemplaren stellen die Münzen aus dem Herzogtum Savoyen die weitaus grösste Gruppe im Münzenensemble. Mit 21 Exemplaren machen die Prägungen aus dem nordalpinen Raum einen kleinen Teil des Fundes aus. Diese können grob in zwei Gruppen unterschieden werden: Die erste umfasst die Prägungen des Bistums Wallis. Zur zweiten Gruppe gehören Prägungen von Chur, Lausanne, Solothurn, Burgund, Baden-Durlach, Frankfurt, Friedberg, Goslar, Worms und Salzburg. Es sind auffällig viele einseitige Münzen anzutreffen, die in Schweizer Funden selten vorkommen.

Die im Ensemble vom Theodulpass vorkommenden Münzen streuen von der Mitte des 15. bis ins erste Drittel des 17. Jahrhunderts. Es ist eine massive Verdichtung im letzten Drittel des 16. Jahrhunderts feststellbar. Die jüngste datierte Münze ist ein mailändischer Scudo d'argento von 1594. Mehrere undatierte Prägungen wurden im 17. Jahrhundert hergestellt. Im Ensemble sind keine Münztypen vertreten, die nach 1610 eingeführt wurden, ebenso fehlen Münzen der sogenannten Kipper- und Wipperzeit, die in den Jahren 1619 bis 1623 in riesigen Mengen hergestellt wurden (DUBOIS 1973). Der Verlustzeitpunkt der Börse ist demnach zwischen 1600 und 1610 oder kurz danach anzusetzen. Eine Börse ist keiner Art von Selektion unterworfen und zeigt somit einen Ausschnitt des zum Verlustzeitpunkt zirkulierenden Geldes. Eine solche Momentaufnahme wie jene vom Theodulpass, mit «guten» Silber- und «schlechten» Billon-Münzen ist selten und macht dieses Ensemble zu etwas Besonderem.

Woher der «Söldner» kam und wohin er unterwegs war, kann anhand der Münzen nicht beantwortet werden. Die neun Grosssilbermünzen könnten als international anerkanntes Geld irgendwo im Alpenraum aber auch anderswo in den Besitz dieser Person gelangt sein. Das Kleingeld hingegen ist wohl eher als eine Art Bodensatz zurückgeblieben, weil es jeweils in einer bestimmten Region nicht ausgegeben werden konnte. So werden etwa die einseitigen Münzen des nordalpinen Raums kaum in Mailand oder Savoyen in die Hand des Besitzers gelangt sein. So oder so handelt es sich beim Inhalt dieser Börse um keinen ausserordentlich hohen Betrag, aber doch um eine schöne Summe. Der Gesamtwert entspricht etwa 60 Gulden (entspricht 240 Batzen oder 720 Gros) und wird fast ausschliesslich von den neun Grosssilbermünzen gestellt. Im 16. Jahrhundert entsprach er in Luzern einem 10- bis 30-monatigen Söldnereinkommen (COLOMBI 2005).

RÉSUMÉ

Les vestiges du « mercenaire » comprennent plusieurs ossements humains, des armes, des monnaies, des fragments de textile et de cuir ainsi que divers autres matériaux. Leur étude a apporté des éclaircissements sur cette dépouille extraite des glaces et changé totalement l'image de guerrier qui lui avait été attribuée lors de sa découverte dans les années 1980.

Les analyses anthropologiques montrent que le « mercenaire » était âgé de 20 à 30 ans au moment de sa mort. Celle-ci est intervenue suite probablement à une chute dans une crevasse du Glacier Supérieur du Théodule. Les maladies éventuelles du personnage, de même que les causes exactes du décès n'ont pas pu être établies. Les analyses isotopiques réalisées sur un fragment du crâne indiquent que l'individu était originaire des Alpes ou du nord de l'arc alpin (soit le territoire actuel de la Suisse, de la France, du nord de l'Italie ou du sud de l'Allemagne). Cette conclusion rejoint celles provenant des autres analyses: La bourse de la victime, qui, par les monnaies qu'elle contenait, permet de situer l'accident aux premières années du XVII^e siècle, dévoile des pièces provenant d'une région qui couvre la Savoie, le nord de l'Italie et le nord des Alpes. Les armes et les couteaux, étonnamment bien conservés, ont été réalisés dans des centres de productions germaniques. Enfin, les boutons des habits ont probablement été réalisés dans une verrerie située dans les Alpes bavaroises. Alors que les monnaies ont pu être acquises n'importe où dans l'espace alpin, les armes et les couteaux établissent un lien plus étroit entre le défunt et le nord des Alpes. En effet, aucune de ces pièces ne semble provenir du nord de l'Italie, région pourtant réputée pour ses productions vers 1600.

Les armes, de bonne qualité, apportent des précisions sur le rang social de leur propriétaire et, paradoxalement, remettent en question son identification en tant que militaire. L'art de l'escrime avec épée et dague « main gauche », deux armes que possédait le « mercenaire », était avant tout l'apanage des nobles et des représentants de la haute bourgeoisie. Son apprentissage coûtait cher en argent comme en temps. Le couple épée/dague constituait les accessoires à la mode, représentatifs des classes supérieures. Quant au pistolet de format de poche, que possédait le voyageur, il représente plus une arme de voyage précieuse qu'une arme de guerre.

La dépouille serait-elle donc celle d'un riche voyageur ? La bourse contenait une jolie somme d'argent. Le

défunt était soigné de sa personne: le rasoir pliant, une rareté, signale qu'il taillait sa barbe; il suivait la mode de l'époque et portait des cheveux courts comme l'attestent quelques touffes qui adhéraient encore à la calotte crânienne lors de la découverte.

L'évocation du col du Théodule dans les sources écrites au début des Temps modernes concerne essentiellement le contexte du transport de marchandises du sud au nord et inversement. On est en présence de l'un des plus importants cols marchands des Alpes pennines. Le « mercenaire » était-il donc un marchand ? A l'exception de lanières de cuir qui pourraient provenir d'un dispositif de portage, aucune trouvaille ne permet de le mettre en relation directe avec un transport de marchandises.

Voyageur ou marchand – ce personnage en habit de soie et de laine rouge, agrémenté de bordures jaunes et de boutons en verre bleu foncé – n'est certainement pas passé inaperçu. Plus de 150 fragments de laine et de soie fortement endommagés ont été recensés. Bien qu'il ne soit plus possible d'en reconstituer la forme d'origine, on peut postuler que le voyageur, conformément à la mode en vigueur à l'époque, portait probablement des pantalons descendant jusqu'aux genoux, un pourpoint, une large cape et un chapeau en feutre.

Les études récentes n'ont pas apporté toutes les réponses voulues et amené à de nouvelles interrogations. Ainsi, le « mercenaire » portait au moment de sa mort un baudrier d'épée démodé et rafistolé et des paires de chaussures de facture très ordinaire. Ces éléments tranchent avec le statut que lui confèrent ses armes, l'aspect soigné et sa bourse bien remplie. Il est probable que les futures recherches permettront de connaître plus précisément ce personnage, témoin d'une époque troublée, caractérisée par des guerres de religion, un refroidissement climatique, des famines et épidémies à répétition.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTERAUGE, A., ULRICH-BOCHSLER, S., MOGHADDAM, N., LÖSCH, S., «Die menschlichen Überreste», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden-Sitten, 2015a, pp. 101–105, 194–195.
- ALTERAUGE, A., PROVIDOLI, S., MOGHADDAM, N., LÖSCH, S., «Death in the ice – Re-investigations of the remains from the Theodul glacier (Switzerland)», in *Journal of Glacial Archaeology*, Vol. 2.1, 2015b, pp. 35–50.
- BRUNNER, G., «Hufeisen und Hufeisennägel vom Theodulpass», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden-Sitten, 2015, pp. 169–179.
- COLOMBI, A., *Wie viel kostete Luzern? 7000 Löhne & Preise aus 8 Jahrhunderten*, Norderstedt, 2005, p. 195.
- CURDY, Ph., «Der Griff einer keltischen Sichel auf der Testa Grigia», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden-Sitten, 2015, pp. 46–47.
- CURDY, Ph., LEUZINGER-PICCAND, C., LEUZINGER, U., «Alp Hermettji et les cols secondaires du Valais», in BESSE, M., STAHL GRETSCH, L.-I., CURDY, Ph. (dir.), *ConstellaSion: hommage à Alain Gally*, 2003, Lausanne (Cahiers d'archéologie romande, 95), pp. 73–88.
- DUBOIS, A., « Une crise monétaire du XVII^e siècle: la Suisse pendant les années 1620–1623 », in *Etudes de Lettres*, s. III, t. 6, 1973, pp. 39–54.
- DIAZ TABERNERO, J., GIANAZZA, L., *Die Geldbörse des «Söldners» vom Theodul-Pass (VS)*, Bern, 2014 (Inventar der Fundmünzen der Schweiz, 11).
- DIAZ TABERNERO, J., GIANAZZA, L., «Die Münzen», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden-Sitten, 2015, pp. 139–145, 218.
- ESCHMANN RICHON, M., «Der Theodulpass in den Schriftquellen und in der Kartografie», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden-Sitten, 2015, pp. 81–89.
- EVANS, J., «Shoehorns and a Powder Horn by Robert Mindum», in *Burlington Magazine*, 85 (1944), p. 293.
- FEREMBACH, D. *et al.*, «Empfehlungen für die Alters- und Geschlechtsdiagnose am Skelett», in *Homo*, 30 (1979), pp. 1–32.
- GOUBITZ, O., «Leder», in LENTING, J. H., VAN GANGELEN, H. (Hrsg.), *Schans op de Grens. Bourtanger bodemvondsten 1580–1850*, Sellingeren, 1993, pp. 525–536.

- GOUBITZ, O., *Stepping through Time. Archaeological Footwear from Prehistoric Times until 1800*, Zwolle, 2001.
- GOUBITZ, O., «Op lage schoenen in de kou», in HAQUEBORD, L., VROOM, W., (Hrsg.), *Walvisvaart de Gouden Eeuw, Opgravingen op Spitzbergen*, Amsterdam, 1988.
- GOUBITZ, O., «Leer», in VAN HEERINGEN, R., GOUBITZ, O., KUIPERS, J. (Hrsg.), *Geld uit de Belt, Archeologisch onderzoek Kousteenseedijk*, Middelburg, Vlissingen, 1994.
- GRABNER, H., «Die Kleidung», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015, pp. 107–115, 195–199.
- HERRMANN, B., *et al.*, *Prähistorische Anthropologie, Leitfaden der Feld- und Labormethoden*, Berlin, Heidelberg, 1990, pp. 57–73.
- KÄLIN, A., «Was soll der tote Söldner in Zelt 4», in *Tagblatt der Stadt Zürich*, 28.5.1991, p. 26.
- LEHNER, P., JULEN-LEHNER, A., «Der Mann vom Theodulpass. Ein frühneuzeitlicher Gletscherfund am Oberen Theodulgletscher bei Zermatt aus den Jahren 1984–1989», in *Blätter aus der Walliser Geschichte*, 44 (2012), pp. 181–210.
- MARQUET, D., SARTORIO, G., «Ayas, Colle Superiore delle Cime Bianche. Resti di Strada ‘Medievale’ », in *Bollettino della Soprintendenza per i beni archeologici*, 5 (2005), p. 155.
- MEYER, L., «Zermatt in alten Zeiten», in *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, 57 (1922), pp. 266–274.
- MEYER, W., «Der Söldner vom Theodulpass und andere Gletscherfunde aus der Schweiz», in HÖPFEL, F., PLATZER, W., SPINDLER, K. (Hrsg.), *Der Mann im Eis*, Bd. 1, Innsbruck, 1992 (Veröffentlichungen der Universität Innsbruck, 187), pp. 321–333.
- MOGHADDAM, N. *et al.*, «Social Stratigraphy in Late Iron Age Switzerland: Stable Carbon, Nitrogen and Sulphur Isotope Analysis of Human Remains from Münsingen», in *Archaeological and Anthropological Sciences*, 8.1 (March 2016), pp. 149–160.
- PETREQUIN, P. *et al.*, *Jade: grandes haches alpines du Néolithique européen, V^e et IV^e millénaires av. J.-C.*, Besançon, Vol. 1 et 2, 2012 (Les cahiers de la MSHE Ledoux, no. 17/Dynamiques territoriales, no. 6), pp. 574–727, 1354–1423.
- PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015.
- PROVIDOLI, S., «Zwischen Steinbeil und Konservenbüchse», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015a, pp. 43–57.
- PROVIDOLI, S., «Vom Gletscher ins Museum», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015b, pp. 93–99.
- RAST-EICHER, A., «Mittelalterliche und neuzeitliche Textilfunde aus dem Kanton Zug», in *Tugium*, 15 (1999), pp. 71–98.
- REYNAUD SAVIOZ, N., «'Maultiere und Felsenpferd': Die Tierknochenreste», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015, pp. 71–79.
- RITZ, R., in *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 7 (1892–1895), pp. 29 s.
- ROGERS, S. *et al.*, «Morphologie, Entwicklung und archäologisches Potenzial des Theodulgletscher: gestern, heute und morgen», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015, pp. 29–35.
- SCHLESINGER, E., *Solinger Handwerkszeichen. Messer- und Scherenzeichen des 17. bis 19. Jahrhunderts*, Duisburg, 1982.
- SCHMID, W., «Passauer Waffenwesen», in *Zeitschrift für historische Waffenkunde*, 3 (1902–1905), pp. 312–317.
- SCHOCH, W., *Theodulgletscher. Holzartenbestimmungen an Objekten*, unveröffentlichter Untersuchungsbericht, 14.11.2013.
- SEITZ, H., *Blankwaffen I*, München, 1981.
- SENN, M., «Eine frühmittelalterliche Lanzenspitze», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015a, p. 52.
- SENN, M., «Die Waffen», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015b, pp. 129–137, 215–217.

- THÜRY, G. E., «Theodulhütte und Passhöhe: römische Fundmünzen und Opferplatz», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015, pp. 59–68.
- TIDOW, K., «Untersuchungen an Wollgeweben aus einem Brunnen auf dem Schragen in Lübeck», in *Lübecker Schriften zur Archäologie und Kulturgeschichte*, 6 (1982), p. 256.
- TSCHEINEN, M., RUPPEN, P. J. (Hrsg.), *Walliser-Sagen*, Sitten, 1872, p. 112.
- VOLKEN, S., VOLKEN, M., «Les chaussures de la porte de Romont. Fribourg du X^{IV}e au X^{VII}e siècle », in *Cahiers d'Archéologie Fribourgoise*, 9 (2007), p. 187, Nr. 264–267.
- VOLKEN, M., *Archaeological Footwear, Development of shoe patterns and styles from Prehistory till the 1600's*, Zwolle, 2014.
- VOLKEN, S., VOLKEN, M., «Das Lederzeug», in PROVIDOLI, S., CURDY, Ph., ELSIG, P. (Hrsg.), *400 Jahre im Gletschereis. Der Theodulpass bei Zermatt und sein «Söldner»*, Baden–Sitten, 2015, pp. 117–127, 200–214.

Probe (500 mg Knochenmehl)	Anteil Kollagen in %	$\delta^{13}\text{C}_{\text{coll}}$	$\delta^{15}\text{N}$	$\delta^{34}\text{S}$	%C	%N	%S	C/N _{coll}
Schädel	9,6	-19,9	9,8	6,1	44,7	16,2	0,1	3,2

Münzherrschaft	Datierung	Anz. Münzen
<i>Gröss-silber</i>		
Mailand, Herzogtum	post 1577–1594	7
Savoyen, Herzogtum	1591	1
Spanische Niederlande, Brabant	1558	1
<i>Klein-silber</i>		
Chur, Bistum	1581–1627	2
Lausanne, Bistum	1476–1491	1
Sitten, Bistum	1565–1604	7
Solothurn, Stadt	1566	1
Bologna, Signorie	1446–1506	3
Castiglione delle Stiviere, Markgrafschaft	1580–1616	5
Kirchenstaat	1503–1513	1
Mailand, Herzogtum	ca. 1515–1593	9
Messerano, Markgrafschaft	1571–1581	37
Modena, Herzogtum	1505–1559	2
Monferrato, Markgrafschaft (Mzst. Casale Monferrato)	1494–1572	2
Monferrato, Herzogtum (Mzst. Casale Monferrato)	1579–1609	21
Parma und Piacenza, Herzogtum	ca. 1584–1588	2
Reggio, Herzogtum	ca. 1534–1540	1
San Benigno di Fruttuaria, Abtei (Mzst. Montanaro)	post 1562–1581	6
Siena, Stadt	1503	1
Venedig, Republik	1486–1538 (?)	2
Savoyen, Herzogtum	1482–1587 (?)	56
Burgund, Freigrafschaft	1578	1
Baden-Durlach, Markgrafschaft	1577–1604	4
Frankfurt, Stadt	1572	1
Friedberg, Reichsburg	1591	1
Goslar, Stadt	4. Viertel 16. Jh.	1
Worms, Bistum	1552–1580	1
Salzburg, Erzbistum	1540	1
Unbestimmte Münzherrschaft	16. Jh. (?)	6

Tab. 1 - *Extraction de collagène et données isotopiques de l'os du « mercenaire »*
 C=Carbone, N=Azote, S=Soufre
Kollagenausbeute und Isotopendaten des «Söldner»-Knochens.
 C=Kohlenstoff, N=Stickstoff, S=Schwefel.

Tab. 2 - *Aperçu des 184 monnaies du « mercenaire »*
 Übersicht der 184 «Söldner»-Münzen.

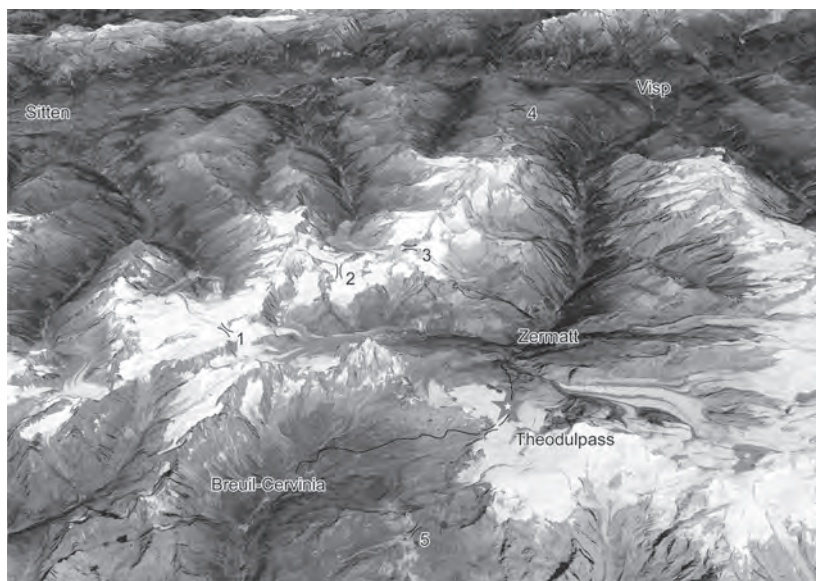


Fig. 1 - Le col du Théodule et les passages considérés traditionnellement comme ses cols de raccordement (MEYER 1922; MARQUET, SARTORIO 2005): Col d'Hérens (1), Col Durand (2), Triftjoch (3), Augstbordpass (4), Colle Superiore delle Cime Bianche (5). Le lieu de découverte du « mercenaire » est signalé par une étoile.

Der Theodulpas. Als direkte Zubringer gelten traditionell (MEYER 1922; MARQUET, SARTORIO): Col d'Hérens (1), Col Durand (2), Triftjoch (3), Augstbordpass (4), Colle Superiore delle Cime Bianche (5). Der Fundort des « Söldners » ist mit einem Stern gekennzeichnet.

© Swisstopo (BA160267); retravaillé par les Musées cantonaux du Valais.

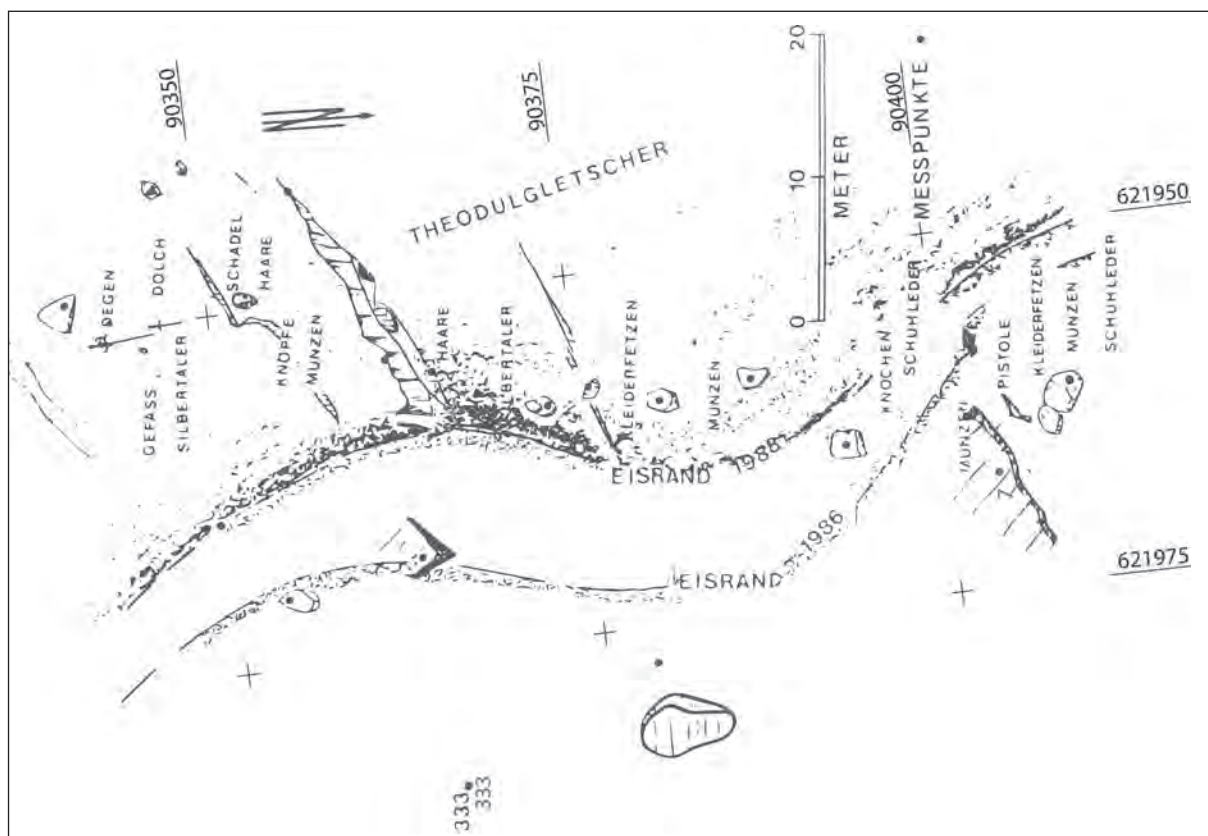


Fig. 2 - L'inventeur Peter Lehner a effectué plusieurs dessins du lieu de découverte du « mercenaire ». L'emplacement des objets y est présenté de manière approximative; les différentes années de découverte y sont résumées sur un plan unique. Les points fixes utilisés par les inventeurs ont permis d'intégrer le dessin dans le système de coordonnées.

Peter Lehner führte mehrere Skizzen der Fundstelle des « Söldners » aus. Den Fundort der einzelnen Objekte stellt der Finder ungefähr dar. Die verschiedenen Fundjahre fasst er zusammen. Die von den Findern verwendeten Fixpunkte ermöglichten es, die Zeichnung Lehnners in das Koordinatennetz einzutragen.

© Dessin Peter Lehner, Coordonnées Geomatik AG Zermatt; retravaillé par les Musées cantonaux du Valais.



Fig. 3 - Les pièces principales de la trouvaille du « mercenaire ».

Die wichtigsten Objekte aus dem «Söldner»-Fund.

© Musées cantonaux, Sion; Michel Martinez.



Fig. 4 - Schéma du squelette du « mercenaire ».

Skelettschema des «Söldners»

© Université de Berne, Département d'Anthropologie.

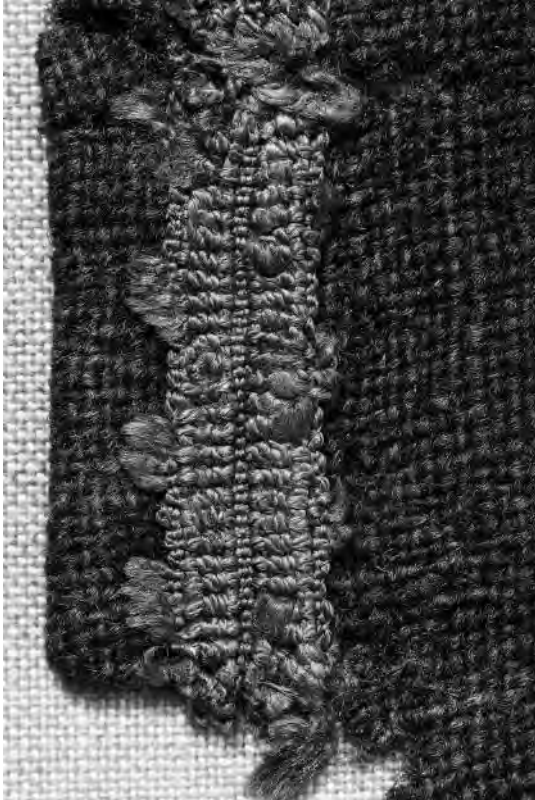


Fig. 5 - *Détail du galon en soie jaune sur tissu en laine bleue. Ce dernier était rouge à l'origine.*

Detailaufnahme der gelben Seidenborte auf dem ehemals roten und heute blau erscheinenden Wollgewebe.

© Fondation Abegg, Riggisberg; Christoph von Viràg.

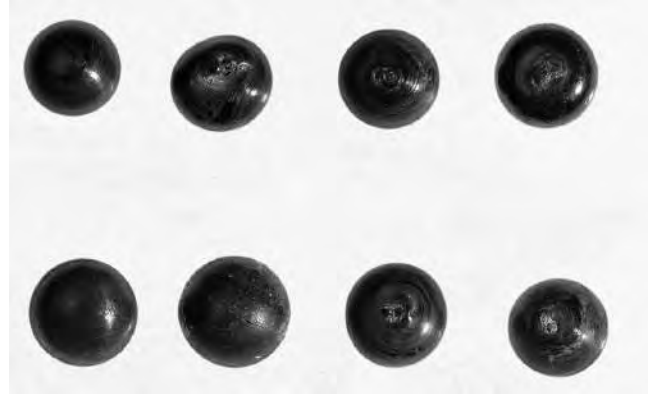


Fig.7 - *Boutons en verre sphériques.*

Kugelförmige Glasknöpfe.

© Musées cantonaux, Sion; Jean-Yves Glassey.

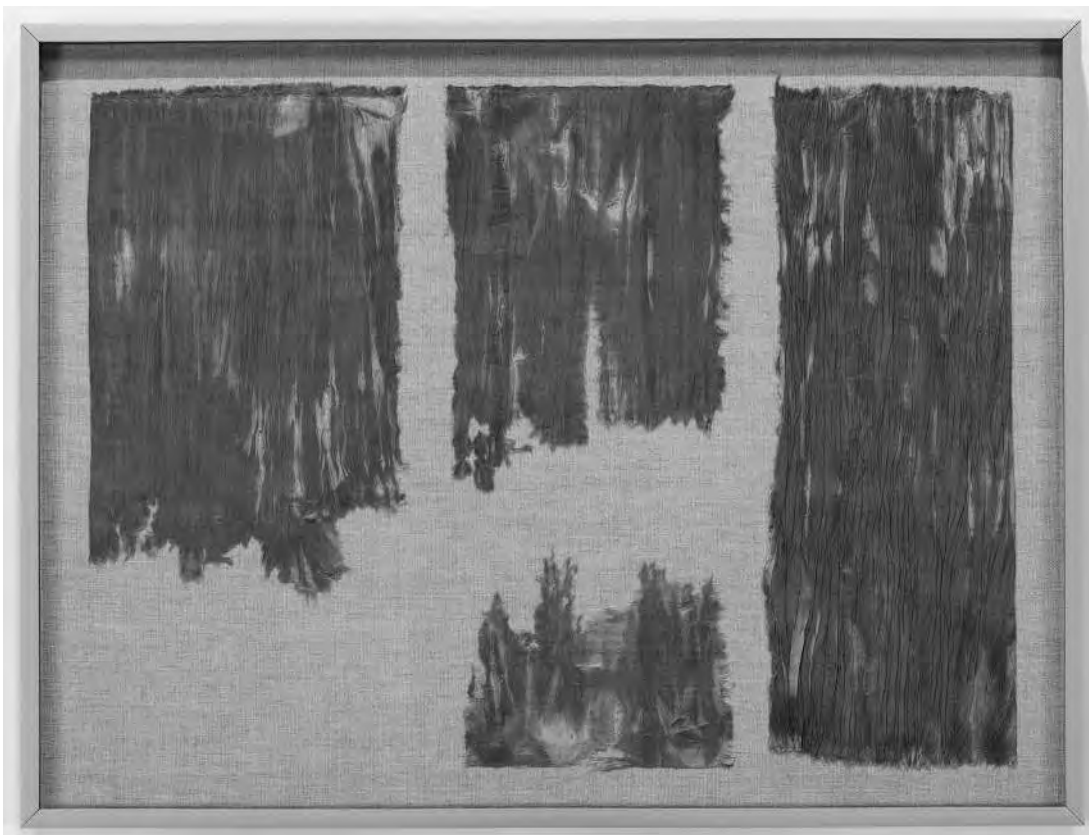


Fig. 6 - *Fragments de soie plissée.*

Plissierte Seidenfragmente.

© Fondation Abegg, Riggisberg; Christoph von Viràg.



Fig. 8 - Dessin de reconstruction de la chaussure de coupe en «V».

Rekonstruktionszeichnung des Schuhs im V-Schnitt.

© GENTLE CRAFT, Lausanne;
dessin Marquita Volken, schéma Serge Volken.



Fig. 9 - Dessin de reconstruction de la chaussure de coupe en «J».

Rekonstruktionszeichnung des Schuhs im J-Schnitt.

© GENTLE CRAFT, Lausanne;
dessin Marquita Volken, schéma Serge Volken.



Fig. 10 - Chausse-pied du «mercenaire».

Schuhlöffel des «Söldners».

© Musées cantonaux, Sion; Michel Martinez.

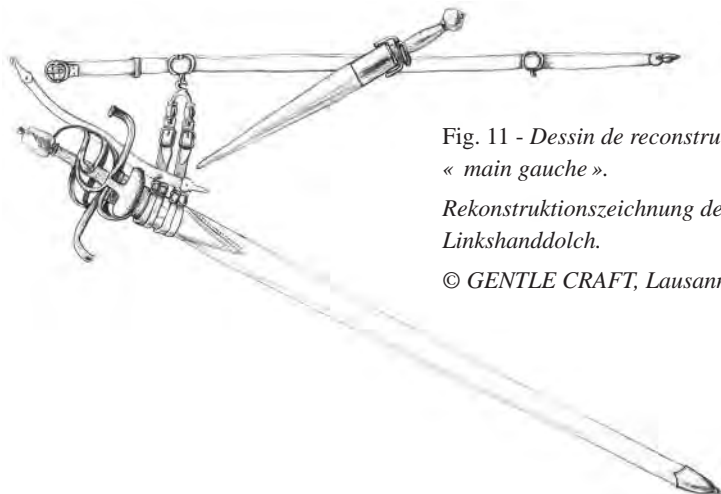


Fig. 11 - Dessin de reconstruction du baudrier d'épée avec ceinture et dague « main gauche ».

Rekonstruktionszeichnung des Schwertgehänges mit Gürtel und Linkshanddolch.

© GENTLE CRAFT, Lausanne; dessin Marquita Volken.

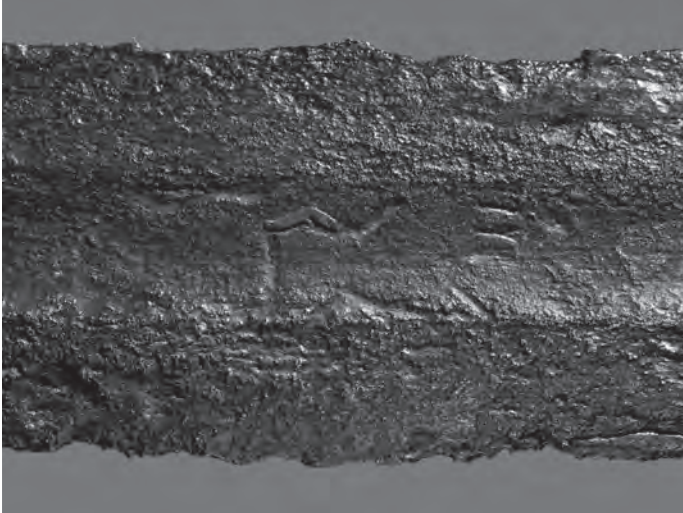


Fig. 12 - *Marque du loup sur la lame d'épée.*
Wolfsmarke auf der Degenklinge.

© *Musées cantonaux, Sion; Michel Martinez.*

Fig. 13 - *Rasoir avec*
manche en corne
de vache.

Rasiermesser mit
Kuhhorn-Griff.

© *Musées cantonaux,*
Sion; Michel Martinez.



Fig. 14 - *Un faux scudo d'argento.* *Les traces de*
corrosion montrent que sous la couche d'argent se
cache un noyau en métal vulgaire.

Zeitgenössische Fälschung eines Scudo d'argento.
Unter einer Silberschicht verbirgt sich ein unedler
Metallkern, der deutlich Korrosionsspuren zeigt.

© *Inventaire des trouvailles monétaires suisses,*
Berne; Franziska Schwaller.

LE CHEMIN DES CHEVAUX, NOUVEAU REGARD SUR UN ANCIEN PASSAGE D'ALTITUDE TOMBÉ DANS L'OUBLI

JEAN-CHRISTOPHE MORET¹

Situé aux confins du Valais et de la vallée d'Aoste, le *Chemin des Chevaux* relie le fond du Val Ferret suisse à l'hospice du Grand-Saint-Bernard (fondé vers 1040 sous le nom d'hospice du Mont-Joux). Le travail de recherches et de prospection réalisé en 2015 a permis de mettre en évidence l'existence d'aménagements conséquents qui soulignent le caractère historique et très particulier de cet ancien itinéraire d'altitude. Emprunté depuis bientôt un millénaire, il a en effet été construit dans un but précis : permettre à des animaux de bât lourdement chargés de franchir des arêtes avoisinant 3000 m d'altitude pour gagner directement l'hospice par la montagne. Son histoire peu ordinaire, ainsi que celle de son tracé audacieux, sont indissociablement liées à celle de l'hospice du Grand-Saint-Bernard.

LES ORIGINES : UN CHEMINEMENT CRÉÉ DE TOUTE PIÈCE IL Y A HUIT CENTS ANS

D'après les rares documents d'archive existants, la création du *Chemin des Chevaux* remonte à la fin du XII^e siècle. Dans un acte de donation daté du 1^{er} avril 1189, le comte Thomas de Maurienne (future Maison comtale de Savoie) déclare :

« ... pour le repos de l'âme de notre père Humbert, nous donnons et cédon à l'église et à la maison hospitalière de Mont-Joux la forêt de Ferret et les autres forêts cohérentes au mont, nécessaires à cet hospice et à cette maison. Nous accordons aussi aux frères dudit hospice le droit d'établir, pour le transport du bois des forêts jusqu'à l'hospice susnommé, une route là où ils le jugeront le plus avantageux pour la maison et que cela puisse se faire librement, sans qu'on y mette obstacle en aucune manière. Nous leur accordons en outre le droit de pâturage pour les chevaux et bêtes de somme employés au transport du bois. »²

Cette donation est vitale pour l'hospice du Grand-Saint-Bernard situé sur la crête des Alpes, bien au-dessus de la limite supérieure des forêts. La congrégation religieuse y accueille en effet toute l'année de nombreux pèlerins, passants et miséreux qu'il faut réchauffer, reconforter, nourrir, héberger et parfois secourir lorsque les avalanches dévalent dans la Combe des Morts. Cela implique de stocker à 2473 m d'altitude d'énormes réserves de bois, qu'il faut non seulement aller quérir loin en contrebas dans les vallées, mais renouveler après chaque hiver : une tâche laborieuse qui représente un véritable défi logistique pour les chanoines ! Le Col du Grand-Saint-Bernard, l'un des plus hauts des Alpes, est en effet très exposé au mauvais temps et aux vents tempétueux qui peuvent y souffler avec une extrême violence³. Connu pour son climat polaire, ses blizzards redoutables et ses changements de temps imprévisibles, il y règne souvent un froid glacial, même en été. Quant à l'hiver, il perdure neuf mois à cette altitude. L'épaisseur de neige cumulée peut dépasser 12 mètres certaines années et la station météorologique de l'hospice a enregistré jusqu'à 23 m de chutes de neige cumulées en un seul hiver! De quoi compliquer la tâche des chanoines.

¹ Bureau TERA Sàrl, Route de Chandoline 27B, 1950 Sion, Suisse. E-mail : jchmoret@bluewin.ch.

² Cité par R. Berthod, *Orsières ma commune*, p. 388, note 1. Voir aussi L. Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972, p. 60.

³ Le 26 février 1990, lors du passage de la tempête *Vivian*, la station météorologique de l'hospice a enregistré des vents à 268 km/h. Le 26 décembre 1999, le vent y atteignit 178,6 km/h lors de la tempête *Lothar*. Source : *PARADEX Europe Windstorm : Methodology and Technical Specifications 2008*, Risk Management Solutions, 2008, p. 34.

UN DROIT ET UN CHEMINEMENT DISPUTÉS DURANT SEPT SIÈCLES

La cession des forêts de Ferret (Fig.1, n°2) par le comte de Maurienne fut donc une véritable aubaine pour l'hospice; mais cela ne se fit pas sans heurts, conflits et procès car les habitants du Val Ferret suisse s'estimaient lésés et spoliés. Dès 1190, la communauté d'Orsières, relayant la colère de ses habitants, s'oppose à la donation et cherche par tous les moyens à empêcher l'établissement du nouveau chemin autorisé par le comte. Les Orsiérains vont même jusqu'à perpétrer des violences contre les religieux. En témoigne cette lettre adressée en 1190 ou 1191 par le comte Thomas à ses *vidomnes* et *métraux*⁴ de l'Entremont, citée par le chanoine Lucien Quaglia⁵ :

« nous sommes indignés de ce que nos sujets d'Orsières aient eu l'audace de s'opposer à la concession que nous avons faite. Des religieux du Mont-Joux sont venus vers nous et se sont plaints, les larmes aux yeux, de ce que les gens d'Orsières n'ont pas eu honte d'user de violence envers eux tandis qu'ils travaillaient à établir le chemin concédé par nous pour conduire le bois des forêts de Ferret afin de réchauffer et de vivifier les pauvres. Cette conduite nous a irrités au plus haut point. Donc, sous peine de perdre notre fidèle bienveillance, nous vous ordonnons péremptoirement de permettre la coupe des bois et la construction d'un chemin, et le transport du bois en toute liberté. Si quelqu'un transgresse cet ordre, il encourra notre indignation, subira aussitôt une peine corporelle et contribuera de ses biens au chemin construit par la Maison du Mont-Joux. »

L'affaire s'envenime tant qu'elle finit par remonter jusqu'au pape Clément III qui confirme à son tour à la Maison du Mont-Joux la jouissance de ces bois par une bulle adressée le 15 mars 1190 au prévôt du Grand-Saint-Bernard⁶. Mais cela ne semble pas avoir suffi à apaiser l'hostilité des Orsiérains puisque le comte Thomas est contraint d'écrire une nouvelle lettre à Ulrich, châtelain de Chillon :

« ... j'ordonne irrévocablement que tu procures à la maison du Mont-Joux et à ceux qui y demeurent une possession incontestée de la forêt d'Orsières [=forêt de Ferret]. Et si une personne d'Orsières offense un envoyé de cette maison ou cause quelque dommage à cette forêt, qu'il soit puni dans ses biens et sa personne et expulsé du pays. »⁷

Cette injonction paraît avoir calmé les esprits ; du moins, les chanoines purent-ils achever le chemin dans la montagne et l'utiliser par la suite. Mais la querelle n'était pas éteinte pour autant et durant sept siècles les habitants d'Orsières ne manqueront pas de revenir à charge à chaque occasion pour tenter de faire abroger la donation et récuser les droits de l'hospice sur les bois de Ferret et le chemin tracé. En vain ! Il faudra finalement attendre l'année 1894 pour que la querelle soit définitivement réglée, à l'issue d'un procès, par le rachat des bois de Ferret par la commune d'Orsières, en échange du versement de la coquette somme de 12'000 francs suisses aux chanoines...⁸

UN TRANSPORT PÉRILLEUX À DOS D'ÉQUIDÉS

La dénomination *Chemin des Chevaux* est moderne et trompeuse. Les anciens documents archivés à l'hospice parlent de *Chemin des Cavales*. Durant sept siècles, le bois coupé dans les forêts de Ferret a en effet été transporté à travers la montagne par des équidés entretenus dans ce seul but par l'hospice. Il ne s'agissait pas de chevaux, peu adaptés à la marche en montagne et au portage, mais de robustes mulets, plus endurants et moins fragiles, capables de transporter sur de longues distances les lourds fardeaux de bois, y compris dans les pentes raides et les passages difficiles étant donné leur pied sûr et leur caractère calme, non sujet au vertige. Vu l'altitude du parcours, le transport entre Ferret et l'hospice ne pouvait évidemment se faire que pendant une courte période estivale de trois à quatre mois (juillet – octobre), après la fonte tardive des derniers névés et avant les premières chutes de neige automnales.

⁴ Le *vidomme* (vice dominus) et le *métral* étaient les représentants locaux de l'autorité seigneuriale dans les communautés villageoises.

⁵ Chanoine Lucien Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972, p. 61.

⁶ Chanoine Lucien Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972, p. 61.

⁷ Extrait cité par Lucien Quaglia, p. 61.

⁸ R. Berthod, *Orsières ma commune*, p. 388 et suivantes.

LES ÉCURIES DE L'HOSPICE

Le transport était facilité par la présence d'installations fixes aux deux extrémités du parcours.

L'écurie principale des mulets, encore existante aujourd'hui, se trouve sur le col même du Grand-Saint-Bernard, en contrebas de l'hospice et de l'*Hôtel Saint-Louis*, à droite de la route lorsqu'on arrive par le versant suisse. Il s'agit d'un bâtiment allongé, appuyé directement contre le rocher et doté d'un toit à un pan épousant la pente. Cette disposition permettait aux avalanches de dévaler par-dessus la construction sans endommager la toiture. Les stalles et les mangeoires installées contre les murs ont depuis longtemps disparu ; seules subsistent les boucles en fer scellées qui servaient à attacher les mulets.

A l'autre extrémité du parcours, les chanoines disposaient d'un solide bâtiment en pierre au lieu-dit Les Granges (alt. 1645 m ; Fig.1, n°1). C'est là qu'on descendait les grumes en hiver au moyen de luges. La bâtisse, en pierres de taille, comporte des murs très épais pour résister au souffle des avalanches. Sa construction remonte au début du XVIII^e siècle, comme l'indique la date de 1715 gravée sur le linteau en pierre au-dessus de la porte. Le nom du lieu, Les Granges, indique sans ambiguïté la fonction principale du bâtiment : accumuler des réserves de foin pour permettre de nourrir les mulets affectés au transport du bois. En dehors des périodes de travail, les bêtes étaient laissées en pâture avec le bétail sur l'alpage de La Pierre (commune de Bourg-Saint-Pierre), où les chanoines disposaient d'une longue étable voûtée et enterrée, totalement intégrée à la pente pour se prémunir des avalanches.

LE PREMIER TRACÉ DU CHEMIN DES CHEVAUX (XII^e – XVIII^e SIÈCLE)

Le premier tracé établi à la fin du XII^e siècle par les chanoines (Fig. 1 : A) coupait au plus court par la montagne. Partant du hameau de Ferret, il remonte la rive droite en empruntant le chemin desservant les alpages situés au fond de la vallée. Ce premier tronçon, en pente douce et régulière, aboutit au replat herbeux du Plan de La Chaux (Fig.1, n°3). C'est là que s'amorçait véritablement l'ancien *Chemin des Cavales* nouvellement tracé par les chanoines dans la montagne. Délaissant le fond de la vallée, il gravit en une dizaine de lacets serrés un versant très incliné représentant un dénivelé de 426 m, pour atteindre le plateau des Lacs de Fenêtre situé à 2467 m d'altitude (Fig.1, n°4). De là, le tracé bifurque plein sud et remonte en pente douce jusqu'à la Fenêtre de Ferret (2698 m, Fig.1, n°5), point culminant de l'itinéraire sur la ligne de crête et de partage des eaux entre le Valais et la vallée d'Aoste. Ensuite, le chemin redescend du côté méridional de la chaîne jusqu'à l'alpage valdôtain de Baou (2356 m) avant de remonter jusqu'à l'hospice (2698 m, Fig.1, n°6) situé 330 m plus haut, par le versant sud du col.

Cet itinéraire de haute montagne, long de 9,8 km pour un dénivelé total de 1765 m, permettait d'acheminer relativement facilement le bois à l'hospice en évitant un long détour de 36 kilomètres par Orsières et le Val d'Entremont, soit un gain de distance et de temps considérable. Intelligemment tracé, le parcours ne présente aucun obstacle ni aucune difficulté majeure ; il constituait, de ce fait, le meilleur choix possible pour franchir la crête des Alpes avec des mulets lourdement chargés.

LE SECOND TRACÉ DU CHEMIN (XVIII^e – XX^e SIÈCLE)

Au milieu du XVIII^e siècle, les tensions croissantes au sein de la Maison du Grand-Saint-Bernard, tirillée entre le Valais et la Savoie, amènent finalement la congrégation à rompre avec le Duc de Savoie et à renoncer à toutes ses possessions situées en terre valdôtaine ou savoyarde. Cette rupture a une grave conséquence indirecte : l'hospice doit renoncer à acheminer le bois par la Fenêtre de Ferret car cela impliquerait, sur le dernier tronçon du parcours, de cheminer sur territoire valdôtain qui relève de la Savoie. Les chanoines sont donc forcés de créer dans la montagne un nouveau cheminement entièrement sur sol valaisan pour éviter les terres savoyardes. Ce nouvel itinéraire, construit vers 1750⁹, est celui que l'on appelle aujourd'hui *Chemin des Chevaux*. Plus long, plus difficile et moins direct que le précédent, il implique un tracé plus tortueux, le passage de deux cols successifs au lieu d'un seul, et le franchissement de deux arêtes rocheuses très escarpées. Le nouveau cheminement, réalisé au prix de grands efforts et d'un travail considérable, est plus aérien et audacieux que le précédent ; surtout, il a nécessité l'aménagement de nombreux passages difficiles pour contourner les obstacles et vaincre la montagne.

Ce second *Chemin des Chevaux* se détache de l'ancien itinéraire à 2467 m d'altitude, au niveau des lacs de Fenêtre (Fig.1, n°4) où il bifurque plein nord, tournant ostensiblement le dos à la Fenêtre de Ferret. Il se dirige

⁹ René Berthod, *Orsières ma commune*, p. 279, sous « Col des Chevaux ».

droit sur l'Arête des Bastillons (Fig.1, n°7), une imposante paroi rocheuse qui forme un obstacle continu barrant le passage sur 2000 m de longueur entre les Monts Telliers et la Pointe de Drônaz. Pour vaincre ce mur minéral ruiforme de 100 mètres de hauteur, constitué de schistes noirs, pourris et friables, les constructeurs ont exploité les moindres vires et ressauts afin d'aménager un tracé à flanc de paroi, quitte à entailler le roc çà et là pour élargir le passage et aménager avec des pierres quelques passages en surplomb (Fig. 2). Ce tracé audacieux aboutit, en quelques virages très serrés, au Col du Bastillon (2754 m), point culminant du parcours. Du col, le sentier plonge vers le fond de la Combe de Drônaz jusqu'au point d'altitude 2404 m où il quitte le vallon pour bifurquer à droite vers le second obstacle majeur du parcours : le versant nord du Col des Chevaux (2714 m), une muraille rocheuse de trois cents mètres de hauteur qui se dresse dans un désert minéral de caillasses. Le *Chemin des Chevaux* franchit l'obstacle par une série de lacets très serrés qui zigzaguent dans une pente atteignant par endroit cinquante degrés d'inclinaison. Le passage n'a été possible qu'en construisant d'épais murs de soutènement en pierre sèche qui témoignent du savoir-faire et du labeur de ceux qui l'ont construit. Du Col des Chevaux (Fig.1, n°8), le tracé plonge en direction de l'hospice et du Col du Grand-Saint-Bernard par un long cheminement contournant le versant est de la Pointe de Drônaz.

DES AMÉNAGEMENTS EN PIERRE SÈCHE NOMBREUX ET DIVERS

La prospection sur le terrain effectuée en été 2015 a montré que l'établissement du nouveau tracé postérieur à 1750 n'a été possible qu'en construisant de nombreux ouvrages en pierre sèche et en aménageant entièrement des tronçons avec d'énormes dalles.

Aux endroits les plus raides, notamment sur le versant nord du Col des Chevaux et dans la paroi ouest de l'Arête des Bastillons, de solides murs de soutènement ont été ancrés sur le roc pour bloquer la masse de terre et de caillasses formant le chemin qui gravit la pente en zigzags serrés. Ces murs sont si soigneusement agencés et si bien ancrés dans la pente qu'ils n'ont guère bougé depuis leur construction, malgré le gel, les avalanches et les chutes de pierres. Les plus hauts, formés de blocs cyclopéens (jusqu'à 2 m de diamètre), atteignent ponctuellement 3 m de hauteur et sont situés dans les passages les plus difficiles, notamment aux endroits où il a fallu créer artificiellement un cheminement pour franchir une coupure ou contourner un obstacle. Sur de courts tronçons, le roc a carrément été entamé au pic pour élargir le passage et des marches ont été sommairement taillées dans les passages difficiles pour assurer une meilleure prise aux sabots des équidés.

Les aménagements les plus spectaculaires se trouvent toutefois sur le versant est de la Pointe de Drônaz, entre le Col des Chevaux et la Combe des Morts. Sur cette portion du parcours, l'itinéraire coupe une succession d'interminables nappes d'éboulis en forte pente, si bien que le seul moyen d'établir un passage a été d'aménager de véritables chemins de dalles à travers le chaos de blocs. Ces tronçons dallés, bloqués par des murs de soutènement, sont constituées de pierres plates et massives, disposées à plat et soigneusement agencées pour créer un cheminement uni et régulier. Les tronçons les plus longs mesurent une centaine de mètres. Leur aménagement a nécessité un travail considérable car la plupart des dalles pèsent plusieurs centaines de kilogrammes. Les modules les plus grands atteignent 4 m de longueur par 3 m de largeur, pour un poids estimé entre 500 et 800 kg. Leur déplacement dans la pente d'éboulis et leur agencement ont probablement nécessité une main d'œuvre importante et l'utilisation de poutres de bois faisant office de leviers pour les manœuvrer. Un examen attentif du terrain a également permis de repérer les ruines de deux abris de fortune en pierre sèche (4 x 2 m et 2 x 3 m), établis en bordure directe du chemin, qui ont probablement été construits pour servir de refuges en cas d'intempéries. L'un d'eux a été aménagé sous un gigantesque bloc formant un surplomb.

LE CHEMIN DES SARRASINS ET LA PASSE DES MAURES: UN ITINÉRAIRE PARALLÈLE ?

La prospection a également révélé l'existence, au-dessus du Chemin des Chevaux, d'un ancien tracé reliant directement le Col du Bastillon au Col des Chevaux. Cet itinéraire, qui coupe le flanc très incliné de la Pointe de Drônaz, n'est manifestement plus entretenu depuis longtemps et n'est plus guère emprunté aujourd'hui étant donné son tracé vertigineux et sa dangerosité. Son exposition plein nord favorise en effet le gel et la persistance de névés englacés, ce qui le rend impraticable une bonne partie de l'été. Connu localement sous le nom de *Chemin des Sarrasins*, il coupe directement à flanc de montagne à travers des pentes de caillasses cimentées par le permafrost et franchit la *Passe des Maures* (2469 m ; Fig.1, n°9), un petit col correspondant à une brèche rocheuse naturelle. Des vestiges d'anciens murs de soutènement massifs en pierre sèche y ont été repérés ponctuellement dans les passages difficiles, notamment en contrebas de la *Brèche des Maures* où un abri sous roc a été aménagé sur un surplomb. Leur facture est très similaire à celle rencontrée sur les portions renforcées du *Chemin des Chevaux*, mais

il serait présomptueux d'en tirer une quelconque conclusion. Aucun document d'archive ni aucun indice matériel ne permet de dater cet ancien itinéraire. A-t-il fonctionné parallèlement au *Chemin des Chevaux* ? S'agit-il d'un raccourci ? D'un tracé plus ancien ? La mise en place d'un programme de recherches et des travaux de prospection plus poussés permettraient de répondre à ces questions.

Crédits photographiques : J.-C. Moret

BIBLIOGRAPHIE

BERTHOD 1983. R. Berthod, *Orsières ma commune*, administration communale d'Orsières, 1983.

MORET-RAUSIS 1953. L. Moret-Rausis, *Bourg-Saint-Pierre, La vie d'une cité alpine. Souvenirs d'autrefois et images d'aujourd'hui*, éditions Montfort, Martigny, 1953.

QUAGLIA 1972. L. Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972.

RAUSIS 1953. H. Rausis, *Les Bois de Ferret. Contestations entre la Maison du Saint-Bernard et la commune d'Orsières*, Annales Valaisannes II, septembre 1939.

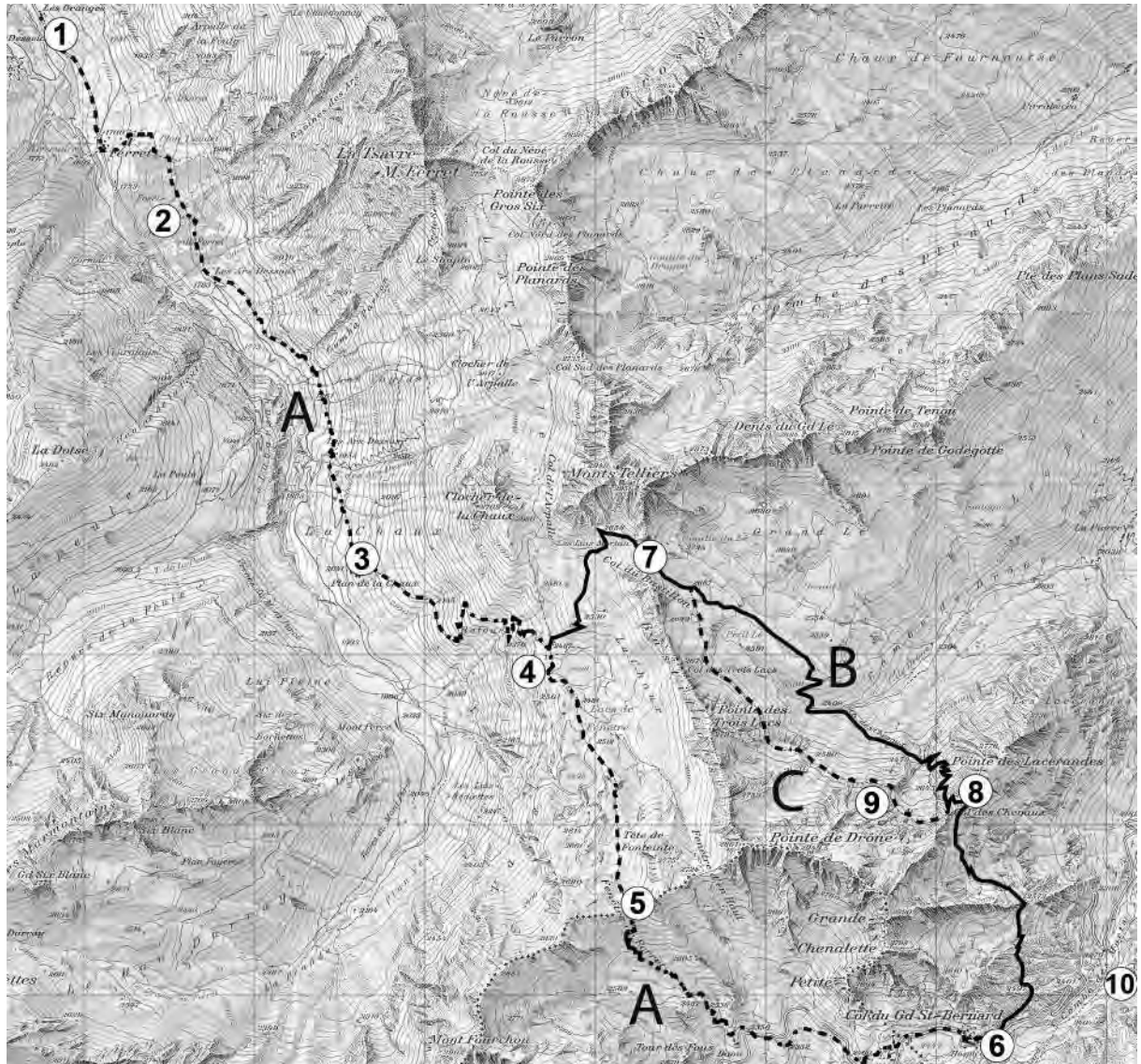


Fig. 1 - Carte de situation des lieux mentionnés dans le texte. A : ancien tracé du Chemin des Chevaux utilisé jusque vers 1750; B : nouveau tracé créé vers 1750 pour éviter le passage par la vallée d'Aoste ; C : Chemin des Sarrasins et Passe des Maures (n°9). Les autres chiffres renvoient aux toponymes cités dans le texte.



Fig. 2 - Arête et Col des Bastillons (2754 m).
Les lacets du Chemin des Chevaux dans la paroi.



Fig. 3 - Versant ouest de l'Arête des Bastillons (2754 m). Restes d'un mur de soutènement en partie effondré dans la paroi rocheuse.



Fig. 4 - Ancien Chemin des Sarrasins. Muret de soutènement en pierre sèche permettant le franchissement d'un passage particulièrement difficile dans les rochers.



Fig. 5 - Les lacets en zigzag du Chemin des Chevaux dans le versant nord du Col des Chevaux (2714 m). Vue plongeante prise depuis la Passe des Maures, sur l'ancien Chemin des Sarrasins.

Fig. 6 - Col des Chevaux (2714 m).
Portion de roc entaillée pour franchir
une arête.



Fig. 7 - Versant sud du Col des Chevaux.
Portion empierrée du chemin traversant
un grand éboulis.



Fig. 8 - Versant sud du Col des Chevaux.
Détail de l'aménagement en dalles du
chemin.



Fig. 9 - Versant sud du Col des Chevaux. Grandes dalles massives utilisées pour aménager le chemin.



Fig. 10 - Versant sud du Col des Chevaux. Grandes dalles massives posées bout à bout pour franchir un éboulis de gros blocs.



Fig. 12 - Vestiges des murs de soutènement du Chemin des Sarrasins en contrebas de la Passe des Maures.



Fig. 11 - Le tracé encore plus ou moins discernable du Chemin des Sarrasins dans les pentes de la Pointe de Drônaz.



Fig. 13 - La brèche naturelle de la Passe des Maures (2469 m), sur le tracé de l'ancien Chemin des Sarrasins.

POSTERS

LA CERAMICA SOVRADIPINTA DI TRADIZIONE TRANSALPINA NEI CONTESTI VALDOSTANI (I SEC. A.C. - I SEC. D.C.)

GWENAEL BERTOCCO

Lo studio di alcuni contesti inediti e i dati emersi da precedenti analisi del materiale archeologico hanno permesso di sviluppare alcune riflessioni puntuali sulle classi ceramiche attestate nel territorio valdostano alla fine della seconda età del Ferro e nella prima età imperiale. In quest'occasione si è scelto di presentare la ceramica sovradipinta di tradizione lateniana e gallo-romana, in quanto indicatore delle relazioni, di natura commerciale e culturale, che intercorsero tra le comunità locali e quelle stanziate al di là delle Alpi.

La ceramica sovradipinta, analizzata nel dettaglio dagli studiosi transalpini¹, era realizzata con il tornio e cotta in atmosfera ossidante. Si caratterizza per l'apparato decorativo, che può essere più o meno complesso, a seconda dei filoni produttivi. Motivi zoomorfi o geometrici erano disegnati con coloranti di origine vegetale su uno strato di ingobbio steso sulla superficie esterna; talvolta la decorazione si limita a fasce orizzontali alternate dipinte con ingobbio bianco e rosso. La complessità della decorazione sembra avere una valenza cronologica: le produzioni più antiche recano generalmente i motivi zoomorfi e geometrici più elaborati; i vasi più recenti, in particolare dal I sec. a.C., sono invece caratterizzati dalla semplificazione della sintassi decorativa, frequentemente limitata all'alternanza di bande rosse e bianche, che diventa esclusiva sui prodotti di età imperiale². Il repertorio morfologico comprende principalmente forme chiuse e piuttosto sviluppate in altezza, come le bottiglie, associate a forme aperte e basse, quali le coppe e le ciotole, e, sebbene meno rappresentati, non mancano i piatti, le olle e i boccali. Tali contenitori erano destinati all'uso sulla mensa per presentare, servire e consumare gli alimenti, soprattutto liquidi, ma anche solidi. I centri di produzione di ceramica sovradipinta sono stati individuati in diverse località a nord delle Alpi e in particolare nella regione rodaniana, area che corrisponde all'ambito di maggior diffusione di questa classe.

I frammenti considerati sono stati esaminati sia in una prospettiva morfologica, orientata al riconoscimento delle forme e dei tipi attraverso il confronto con i repertori esistenti, in particolare con quello elaborato da Paunier per lo studio della ceramica di Ginevra³, sia prestando particolare attenzione agli aspetti tecnologici e decorativi.

I corpi ceramici identificati hanno colore variabile dal beige all'arancio scuro; possono essere duri e compatti o più teneri e sabbiosi; sono inoltre arricchiti da inclusi di litotipi diversi, che si presentano con una frequenza più o meno elevata e che sono sempre di dimensioni estremamente ridotte. Le numerose varianti, in questa fase preliminare di studio, sono state ricondotte a due grandi gruppi tecnologici. Gli impasti del gruppo A sono di colore tendente al beige⁴, duri, con inclusi micacei puntiformi; le superfici dei recipienti sono lisciate con cura. I corpi ceramici del gruppo B tendono più verso l'arancio e il rosso chiaro⁵, possono essere abbastanza duri, ma talvolta anche teneri, generalmente sono piuttosto sabbiosi per l'elevata frequenza di inclusi, perlopiù micacei, a volte quarzosi.

Tra i rari reperti associati al gruppo A spicca un frammento di spalla decorato con motivi curvilinei, forse pertinenti a un'ornamentazione di tipo figurativo. Questo motivo, ampiamente diffuso al di là delle Alpi, trova pochi riscontri in territorio valdostano ed è associato a un vaso ovoide tipo Paunier 1, diffuso nel LT D (fig. 2, 1). Con un impasto simile, ben depurato e accuratamente liscio sulle superfici, è stato realizzato un vaso ovoide su alto piedistallo, la cui decorazione è però limitata a un'alta fascia dipinta di colore bianco, localizzata nel punto di massima espansione del contenitore (fig. 2, 2). Le caratteristiche tecniche e il contesto archeologico di provenienza permettono di assegnare entrambi i vasi alla produzione più antica di tradizione lateniana.

¹ Périchon 1974; Paunier 1981; Castella, Meylan-Krause 1994; Luginbühl e Schreier 1999; Brunetti *et al.* 2007. Gli studi, condotti su scala regionale, non hanno ancora portato all'elaborazione di una sintesi su questa classe ceramica.

² Grand 1995, p. 190. La produzione di ceramica sovradipinta si protrae fino al III sec. d.C. (Laroche *et al.* 2013)

³ Paunier 1981.

⁴ Colori bruno (7.5YR 6/6) e beige (10YR 7/3).

⁵ Colori arancio-rossastro (2.5YR 5/6) e arancio-beige (5YR 6/6).

La maggior parte dei rinvenimenti associa invece gli aspetti tecnologici del gruppo B al repertorio formale della produzione recente⁶ che, attestata a partire dall'età augustea, si afferma nella prima età imperiale, e che si distingue anche per una sintassi decorativa più semplice, limitata a bande parallele bianche e rosse, dipinte sul corpo del vaso. In un solo esemplare all'alternanza di fasce orizzontali bianche e rosse si aggiungono delle linee verticali brune che definiscono un motivo a metope⁷.

Nei contesti valdostani le forme più ricorrenti della ceramica sovradipinta gallo-romana sono le coppe, ma non mancano le ciotole con il profilo del corpo arrotondato o carenato. Si elencano di seguito le tipologie di vasi individuate:

- coppa apoda, con fondo concavo, globulare, con orlo ingrossato all'esterno, conosciuta come coppa tipo *Roanne*⁸, presenta diverse varianti legate al profilo dell'orlo, alle quali in questa fase di analisi non è stato assegnato un significato cronologico. Il tipo compare nell'area di Roanne, nella Francia centro-orientale, tra il 40 e il 30 a.C., e si diffonde rapidamente nella valle del Rodano e nei territori adiacenti, dove è prodotto fino all'inizio del III sec. d.C. (fig. 2, 5)⁹;
- coppa su stretto piede circolare con orlo ingrossato all'interno sottolineato da una scanalatura esterna, assimilabile alla forma Paunier 10, è frequente in epoca tiberio-claudia (fig. 2, 7)¹⁰;
- coppa globulare con bordo ispessito, labbro arrotondato e risega interna Paunier 11, deriva dalla coppa Paunier 10, sembra essere caratteristica dell'età Flavia ed è prodotta oltre l'inizio del II s. d.C. (fig. 2, 8)¹¹;
- coppa carenata con orlo ingrossato all'esterno e pareti leggermente svasate (fig. 2, 6)¹²;
- ciotola con bordo ispessito, forma Paunier 13, che discende da un tipo più antico, diffusa in età augusteo-claudia¹³;
- ciotola carenata con alto bordo e labbro leggermente estroflesso (fig. 2, 4)¹⁴;
- bassa ciotola dal profilo arrotondato con breve orlo estroflesso, forma Paunier 7, priva di decorazione (fig. 2, 3)¹⁵;

L'analisi delle forme ha messo in luce la presenza di varianti per le quali non sono stati trovati confronti puntuali, che evidenziano il carattere "regionale" della produzione di ceramica sovradipinta. Essa era infatti realizzata in numerosi *ateliers* distribuiti sul territorio e circolava in un'area geografica abbastanza limitata, di cui la Valle d'Aosta sembra essere la propaggine più sud-orientale¹⁶.

La presenza della ceramica sovradipinta nei contesti valdostani testimonia quindi l'esistenza di contatti culturali e commerciali con i centri produttori localizzati al di là delle Alpi, tuttavia la sua esiguità mostra che, a partire dall'età augustea e soprattutto nella prima età imperiale, i prodotti fini da mensa di tradizione italica, come la ceramica a venice nera e la terra sigillata¹⁷, ebbero maggior successo. Se consideriamo la distribuzione dei ritrovamenti appare evidente la diffusione della ceramica sovradipinta attraverso le principali vie di comunicazione, i colli del Grande e del Piccolo San Bernardo e la vallata centrale, e inoltre emerge la sua presenza quasi esclusivamente nei contesti domestici, in corso di romanizzazione o già pienamente romanizzati. Allo stato attuale della ricerca non sembra essere infatti una categoria impiegata in ambito funerario.

Meritano infine attenzione alcune analogie, sia sul piano tecnologico¹⁸ che decorativo, riscontrate tra i frammenti di ceramica sovradipinta di tradizione lateniana e alcuni frammenti di vaso a trottola. Questi materiali, rinvenuti spesso in associazione¹⁹, sembrano condividere la sintassi decorativa, costituita da fasce parallele orizzontali singole o combinate, bianche e/o brune, talvolta arricchite da linee ondulate, semplici o associate a righe parallele-

⁶ *Corrisponde a l'horizon récent* individuato a Ginevra; Paunier 1981 fig. 45, 9-14.

⁷ Il frammento, riferibile alla forma Paunier 11, proviene dall'*insula 46*, scavo Ex albergo Alpino (Framarin *et al.*, 2005, tav. III, f).

⁸ *Corrisponde a Paunier 9 e Périchon 16.*

⁹ Attestata a Saint-Martin-de-Corléans, a Châtillon (Mollo Mezzena 1994, fig. 33a, Mollo Mezzena 1997, tav. 32,4) e a Pré-Saint-Didier.

¹⁰ Attestata a Saint-Martin-de-Corléans e nel Giardino dei Ragazzi (*insulae 51 e 52*).

¹¹ Attestata nelle collezioni del musée de l'Hospice (Paccolat, Joris, Cusanelli-Bresenell 2008, GSB 37), a Saint-Martin-de-Corléans e nell'*insula 46* (v. nota 7).

¹² Attestata a Châtillon (Mollo Mezzena 1994, fig. 33b-d).

¹³ Proveniente da un contesto sconosciuto della città di Aosta.

¹⁴ La ciotola è realizzata con un impasto più vicino al gruppo A, ma la decorazione, limitata a una alta fascia di spesso ingobbio biancastro, la avvicina ai prodotti del gruppo B; attestata a Châtillon (Mollo Mezzena 1994, fig. 33c).

¹⁵ Attestata al Gran San Bernardo, Plan de Barasson (Paccolat, Joris, Cusanelli-Bresenell 2008, PLB 23). Sebbene la forma appartenga al repertorio della produzione più antica (Paunier 1981, p. 172) le caratteristiche tecnologiche avvicinano questa ciotola ai prodotti dell'orizzonte recente.

¹⁶ Per precisare l'origine dei ritrovamenti valdostani sarebbe utile sottoporli ad analisi chimico-fisiche finalizzate all'identificazione degli *ateliers* di produzione, da tempo riconosciuti e in corso di studio sia in Francia, per esempio ad Annecy (Laroche *et al.* 2013), che in Svizzera, per esempio a Losanna (Luginbühl 1999) e ad Avenches (Castella, Meylan-Krause 1999).

¹⁷ Sono testimoniate per entrambe le classi sia le produzioni centro-italiche sia quelle nord-italiche, più precisamente padane.

¹⁸ Il corpo ceramico di colore arancio-beige, depurato, micaceo e le superfici accuratamente lisce.

¹⁹ Châtillon, Saint-Martin-de-Corléans e Regione Consolata.

le²⁰. Questi ultimi motivi in particolare, caratteristici della ceramica sovradipinta transalpina²¹, si ritrovano anche in area Cisalpina sia sui vasi a trottola che sulla ceramica depurata a essi associata²², a conferma dell'ascendenza celtica, più precisamente lateniana, di queste produzioni²³.

In conclusione questa breve sintesi sugli aspetti tecnologici e morfologici di alcuni ritrovamenti in ceramica sovradipinta ha evidenziato come i contatti con le comunità insediate al di là delle Alpi, relazioni che hanno fortemente influenzato la cultura locale durante la protostoria, sembrano persistere, sebbene con risultati meno eclatanti, anche nelle fasi più avanzate della romanizzazione della Valle d'Aosta. La continuità e l'intensità di tali rapporti sono all'origine di insiemi ceramici eterogenei, in cui le importazioni italiche sono associate a quelle transalpine e alla ceramica indigena, che si caratterizza per la combinazione di elementi innovatori di origine mediterranea con i caratteri lateniani della culturale locale. Lo studio dei contesti datati alla seconda età del Ferro - prima età imperiale consente quindi di valutare l'entità e le dinamiche dei processi di acculturazione che hanno interessato la nostra regione durante la conquista romana.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BRUNETTI *et al.* 2007: Brunetti, C., *et al.*, *Yverdon-les-Bains et Sermuz à la fin de l'âge du Fer*, CAR, 107, Lausanne, 2007
- CABOTSE, PÉRICHON 1966: Cabotse, J., Périchon, R., "Céramiques gauloises et gallo-romaines de Roanne", in *Gallia*. Tome 24, fascicule 1, 1966, p. 29-75.
- CASTELLA, MEYLAN-KRAUSE 1994: Castella, D., Meylan-Krause, M.-F., "La céramique gallo-romaine d'Avenches et de sa région. Esquisse d'une typologie", *Bulletin Pro Aventico*, 36, 1994, p. 5-127.
- CASTELLA, MEYLAN-KRAUSE 1999: Castella, D., Meylan-Krause, M.-F., "Témoins de l'activité des potiers à *Aventicum* (Avenches, Suisse), capitale des Helvètes, du I^{er} au III^e siècle après J.-C.", in *SFECAG, Actes du congrès de Fribourg*, 1999, p. 71-88.
- FRAMARIN, LEVATI, JORIS 2005: Framarin, P., Levati, P., Joris, C. "Aosta. *Insula 46*. Materiali archeologici dallo scavo dell'ex albergo Alpino", in *Bollettino della Soprintendenza per i Beni Culturali della Valle d'Aosta*, 1/2003-2004, 2005 p. 24-40.
- GRAND 1995: Grand, K., "Le répertoire décoratif de la céramique peinte gallo-romaine de Roanne (Loire)", in *Revue archéologique du Centre de la France*. Tome 34, 1995, p. 177-194.
- LAROCHE *et al.* 2013: Laroche, C., Langlois, A., Ceci, L., Schmitt, A. "L'Artisanat de la poterie à *Boutae*, l'antique Annecy (Haute-Savoie)", in *Revue Archéologique de Narbonnaise*. Tome 46, 2013, p. 311-334.
- LUGINBÜHL 1999: Luginbühl, T., "Les ateliers de potiers gallo-romains en Suisse occidentale: Nyon, Lousanna et Yverdon", *SFECAG, Actes du congrès de Fribourg*, 1999, p. 109-123.
- LUGINBÜHL, SCHNEITER 1999: Luginbühl, T., Schneiter, A. *et al.* "Le mobilier céramique", in May Castella, C., Berti Rossi, S. (dir.), *Trois siècles d'histoire à Lousonna. La fouille de Vidy Chavannes II 1989-1990*, CAR, 74, Lousonna 9, Losanna, 1999, p. 23-298.
- MOLLO MEZZENA 1994: Mollo Mezzena, R., "Il celtismo in Valle d'Aosta: documentazione archeologica e aspetti culturali", in *Numismatica e archeologia del celtismo padano*, Atti del convegno internazionale di Saint-Vincent 1989, Aosta, 1994, p. 143-192.
- MOLLO MEZZENA 1997: Mollo Mezzena, R. «L'età del Bronzo e del Ferro in Valle d'Aosta», in *La Valle d'Aosta nel quadro della preistoria e protostoria dell'arco alpino occidentale*, Atti della XXXI riunione scientifica IIPP, Courmayeur, 2-5 giugno 1994, Firenze, 1997, p. 139-223.
- PACCOLAT, JORIS, CUSANELLI-BRESSENEL 2008: Paccolat, O., Joris, C., Cusanelli-Bressenel, L. "Le mobilier céramique du Grand Saint-Bernard (Plan de Jupiter, Plan de Barasson, musée de l'Hospice)", in *Alpis Poenina, Une voie à travers l'Europe*, 11-12 avril 2008, Fort de Bard (Vallée d'Aoste), Aosta, 2008, p. 139-206.

²⁰ Mollo Mezzena 1994, fig. 33e e fig. 34a-b; Mollo Mezzena 1997, tav. 32, 2.

²¹ Cabotse, Périchon 1966, tav. 24, 16 e 11.

²² Rapi 2009, p. 86; Spagnolo Garzoli 2009.

²³ Rapi 2009, p. 85.

- PAUNIER 1981: Paunier, D., *La céramique gallo-romaine de Genève, de La Tène finale au royaume burgonde (I^{er} s. av. J.-C. – V^{ème} s. apr. J.-C.)*, Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Tome IX, Genève, 1981.
- PÉRICHON 1974: Périchon, R., *La céramique peinte celtique et gallo-romaine en Forez et dans le Massif Central*, Centre d'Études foréziennes: thèses et mémoires, 6, Roanne, 1974.
- RAPI 2009: Rapi, M. *La seconda età del Ferro nell'area di Como e dintorni, materiali La Tène nelle collezioni del Civico Museo Archeologico P. Giovio*, Como, 2009.
- SPAGNOLO GARZOLI 2009: Spagnolo Garzoli, G. "Dai vasi a trottola alle olpi romane. Alcuni aspetti della mensa tra media età del Ferro e romanizzazione", in Spagnolo Garzoli, G. (dir.) *I Celti di Dormelletto*, Gravellona Toce, 2009, p. 167-177.

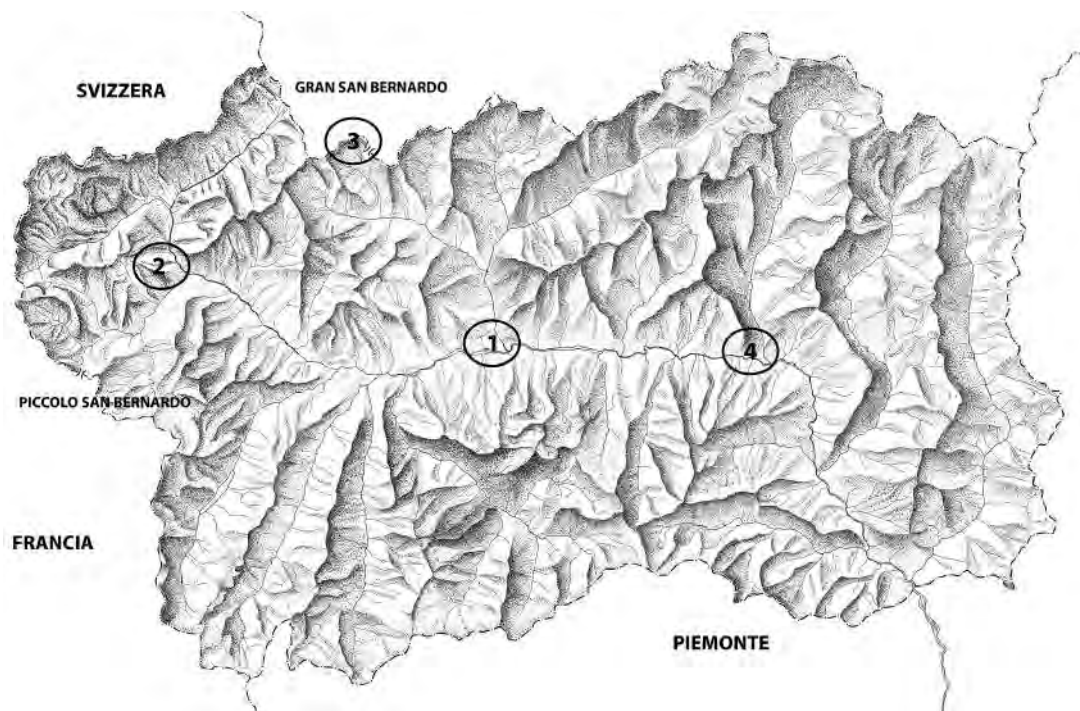


Fig. 1 - Contesti di rinvenimento di ceramica sovradipinta
(le datazioni fanno riferimento agli strati di provenienza dei materiali esaminati)

© RAVA - Assessorato istruzione e cultura - Archivi Archeologia; rielaborazione grafica G. Bertocco

1. Aosta

1a. Aosta - Regione Consolata - tracce insediative e villa romana (seconda metà II sec. a.C. - fine I sec. a.C.)

1b. Aosta - Giardino dei Ragazzi - insulae 51 e 52 (prima metà I sec. d.C.)

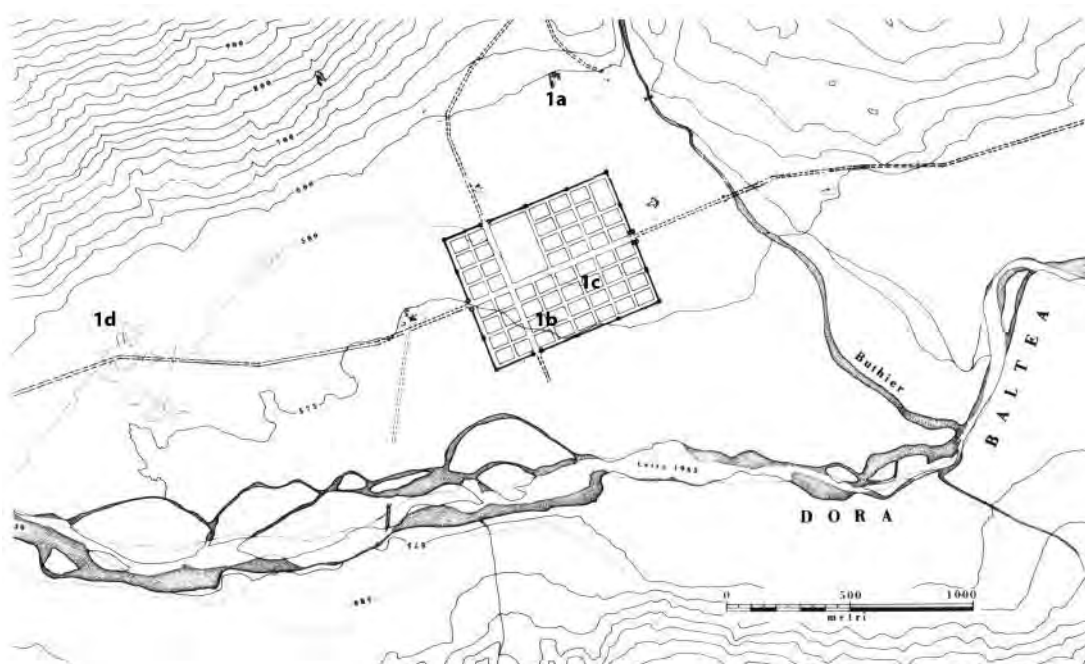
1c. Aosta - Ex albergo Alpino - insula 46 (età augustea - prima metà I sec. d.C.)

1d. Aosta - Saint-Martin-de-Corléans - pars rustica di una villa suburbana (fine I sec. a.C. - metà I sec. d.C.)

2. Pré-Saint-Didier - Pian del Bosco - tracce di frequentazione e strutture (fine I sec. a.C. - metà I sec. d.C.)

3. Gran-San-Bernardo - Plan de Jupiter e Plan de Barasson - abitato e occupazione militare (fine I sec. a.C. - metà I sec. d.C.)

4. Châtillon - Casello autostradale - tracce di frequentazione e strutture (seconda metà II sec. a.C. - fine I sec. a.C.)



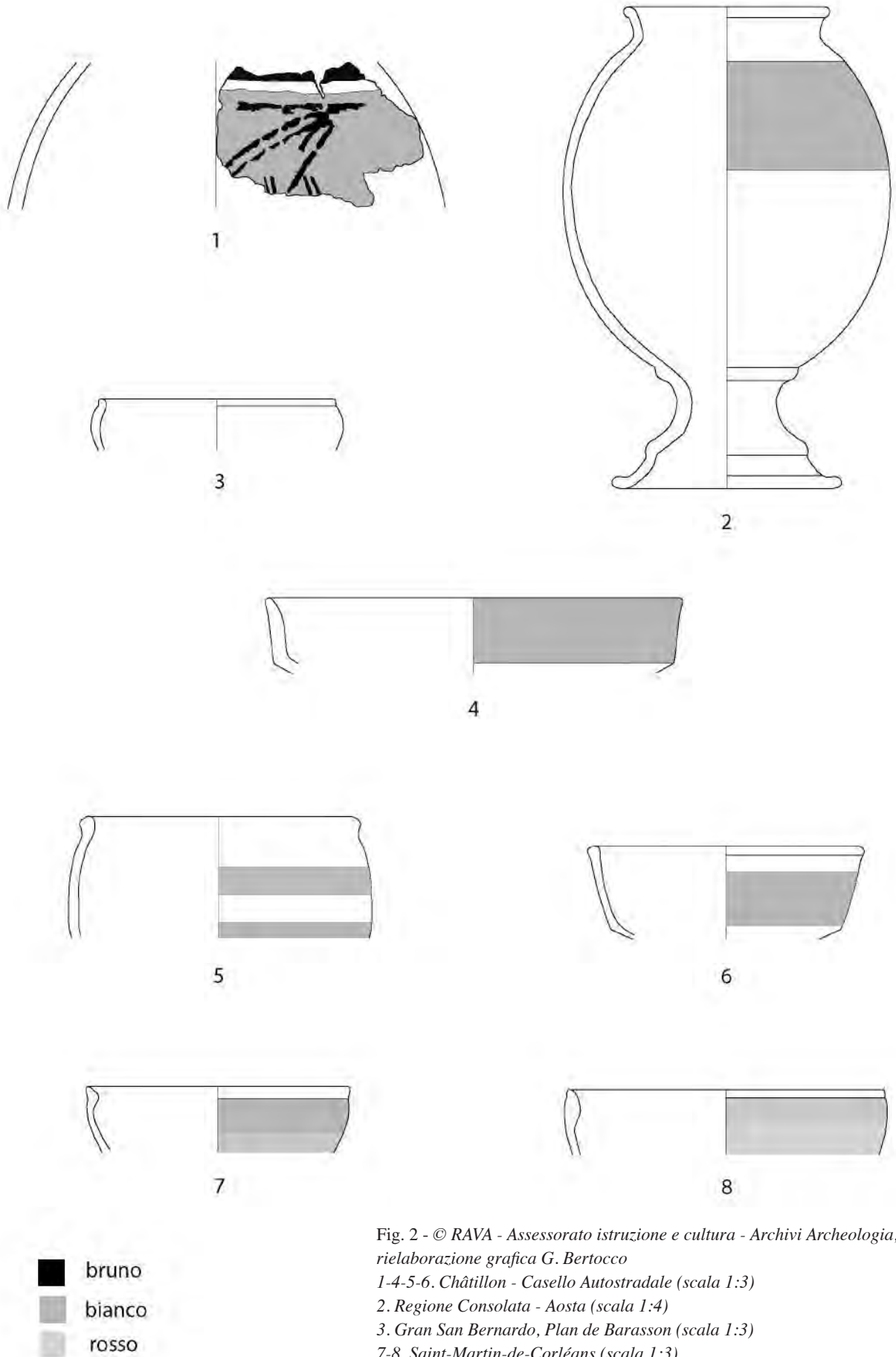


Fig. 2 - © RAVA - Assessorato istruzione e cultura - Archivi Archeologia;
rielaborazione grafica G. Bertocco

1-4-5-6. Châtillon - Casello Autostradale (scala 1:3)

2. Regione Consolata - Aosta (scala 1:4)

3. Gran San Bernardo, Plan de Barasson (scala 1:3)

7-8. Saint-Martin-de-Corléans (scala 1:3)

INDAGINI PRELIMINARI SUI REPERTI DI VETRO NEI CORREDI DELLE NECROPOLI DI AOSTA

MONICA GUIDDO

Lo studio esposto si avvale dei risultati emersi da un campione di dati scelti estrapolati dal progetto di dottorato¹ teso alla verifica del ruolo del vetro rispetto alla ceramica nei corredi di cinque necropoli di Aosta. L'indagine in questa sede si focalizza su due siti: le sepolture delle necropoli dell'ex **Polveriera**² e quelle del corso Piccolo S. Bernardo area ex **Zurzolo**.

La conoscenza delle due aree funerarie si basa su scoperte non recenti, delle quali si conserva una scarsa e lacunosa documentazione d'archivio³, con assenza di specifiche pubblicazioni⁴. I dati fin ora recuperati si devono, quindi, al lavoro di ricerca della documentazione fotografica, riordino dei documenti d'archivio⁵ e dei materiali archeologici conservati nel deposito della Soprintendenza per i beni e le attività culturali della Regione Autonoma della Valle d'Aosta e presso il Museo Archeologico.

1.1 LA NECROPOLI DELL'EX POLVERIERA

Le due necropoli ex Polveriera e ex Zurzolo, si collocano all'uscita dell'ingresso occidentale dell'antica colonia imperiale di Aosta, lungo la via pubblica che da *Augusta Praetoria* conduce al valico alpino dell'*Alpis Graia*, al di fuori della Porta Decumana, sull'asse nord-occidentale in direzione di Lione⁶.

Il sito dell'ex *Polveriera*, scoperto il 4 giugno del 1981, è collocato a sud della strada per le Gallie e presenta sepolture nella zona di nord-est e di nord-ovest. Inizialmente sono state recuperate trentacinque tombe, delle quali tredici nell'angolo di nord-est. L'area cimiteriale appare articolata in due zone: A (nord-ovest) e B (nord-est), che corrispondono a due distinte fasi cronologiche.

Le sepolture si assegnano perlopiù alla metà del II-III secolo d.C. e rivelano l'uso del rito misto, con prevalenza di tombe a incinerazione a orientamento est-ovest e due ad inumazioni con orientamento nord-sud.

Nell'area B le ventuno tombe si collocano senza alcun criterio di allineamento e si distinguono per l'utilizzo di tre diverse tipologie di sepoltura: fondi d'anfora, olle con funzione di urne e casse laterizie⁷.

Nell'area A si rintracciano ventisei sepolture a cremazione, senza criterio di allineamento, con fosse di forma sub-rettangolare o sub-circolare orientate in senso est-ovest, con l'uso del rito a incinerazione indiretta e assegnabili a un'epoca più antica rispetto all'area B I-II secolo d.C., con corredi più ricchi⁸.

1.2 Tipologie/categorie vitree riconosciute

Il *Corpus* dei vetri della necropoli ex *Polveriera* si suddivide in quattro categorie e si caratterizza per la presenza di un consistente numero di recipienti da *toilette* di varie forme (Tav. I)⁹.

¹ Progetto di dottorato di ricerca condotto sotto la direzione di M.me Danièle Foy de l'*Ecole doctorale Espaces, Cultures, Sociétés Université Aix-Marseille* dal 2011-2014 non concluso.

² Il riordino dei materiali presso il deposito della Soprintendenza archeologica di Aosta è iniziato nell'estate del 2011 ed è continuato nel 2012.

³ A.M. CAVALLARO, *Giornale di scavo della necropoli ex Polveriera*, manoscritto inedito, 1981.

⁴ Si rimanda per una sintetica conoscenza della necropoli occidentale a R. MOLLO MEZZENA 1982, pp. 319-333.

⁵ Le planimetrie della necropoli ex *Polveriera* e della necropoli area ex *Zurzolo* insieme al giornale di scavo della necropoli ex *Polveriera* sono conservati presso l'Archivio grafico dell'Ufficio beni archeologici – Struttura Restauro e valorizzazione della Soprintendenza regionale.

⁶ P. FRAMARIN, M. GUIDDO 2013, pp. 53-61.

⁷ R. MOLLO MEZZENA 2000, p.163.

⁸ P. FRAMARIN, M. GUIDDO 2013, p. 55.

⁹ M. GUIDDO 2011/2012, *Relazione sulla schedatura dei vetri della necropoli ex Polveriera*.

Il corredo vitreo ritrovato nelle sepolture della necropoli *ex Polveriera* consta di 80 reperti foggiate principalmente con la tecnica della soffiatura e un ristretto numero a stampo. (Tav. IV).

Il colore naturale come l'azzurro e il blu/verde si riscontra in 71 forme, il vetro incolore in 2 e il verde chiaro in 5. Nei manufatti studiati l'uso del vetro colorato appare minoritario e limitato a un esemplare di colore blu e un altro verde oliva. La presenza della decorazione a filo applicato di colore/biancastro si individua in un'unica forma vitrea.

La categoria/funzione più frequente nei materiali vitrei analizzati¹⁰ risulta quella dei recipienti da toilette con l'88%; seguono col 5% i recipienti da tavola (1 caraffe, 1 coppa *Goethert-Polascheck*¹¹, 2 bicchieri); con il 6% i recipienti da stoccaggio e con l'1% gli "altri" (cannuccia vitrea).

Accanto a queste tipologie ben individuate si segnala, inoltre, la presenza di un certo numero di frammenti di difficile attribuzione: fondi, e frammenti vitrei deformati dal fuoco.

1.3 Funzione dei recipienti e quantità nel corso del tempo

Se si osserva la funzione dei recipienti vitrei nelle sepolture della necropoli *ex Polveriera* si evidenzia una maggior presenza di offerte secondarie rispetto alle primarie e un più alto consumo di oggetti di vetro nelle sepolture femminili. In particolare, si registra un notevole consumo di oggetti di vetro (da 14 a 43 individui) in due tombe assegnabili fra la seconda metà del I secolo d. C. e la prima metà del secolo successivo.

La maggioranza delle tombe della seconda metà del I secolo d. C. contiene da uno a sei oggetti di vetro, mentre un unico oggetto di vetro si rintraccia nelle sepolture del II e del II-III secolo d. C. ; ad eccezione di una tomba della metà I secolo d. C.

La necropoli si caratterizza per un forte consumo di vetri da *toilette*, e per l'uso di contenitori da stoccaggio e bottiglie nelle sepolture fra la seconda metà del I e la metà del II secolo d.C. Anche in questo impianto si conferma l'utilizzo del colore naturale azzurro e verde/blu nei materiali della seconda metà I e dell'inizio del II secolo d.C.

2. 1 LA NECROPOLI DI CORSO PICCOLO S. BERNARDO AREA EX ZURZOLO

Lungo il lato nord della via che esce da Porta Decumana, sul prolungamento dell'omonima arteria (attuale corso Battaglione – via Piccolo San Bernardo) che porta all'*Alpis Graia* nel 1989, in occasione della riqualificazione edilizia e in condizioni di somma urgenza con uso della pala meccanica, è stata scavata l'area della necropoli dell'ex Zurzolo¹².

La necropoli si sviluppa in due aree distinte: l'area A è orientata nord-est e la B a nord-ovest. L'impianto ha restituito quarantadue strutture funerarie: ventinove sepolture a incinerazione primaria, delle quali quattro in parte distrutte, nove a rito a incinerazione secondaria, delle quali tre in parte distrutte. Le restanti strutture dell'impianto funerario sono state interpretate come deposito di offerte, *foyer* o tombe distrutte.

2.2 Tipologie/categorie vitree riconosciute

Il *corpus* dei vetri della necropoli ex Zurzolo si suddivide in cinque categorie e contiene un consistente numero di recipienti da *toilette* di varie tipologie. Si differenzia dalla necropoli ex Polveriera per un'ampia varietà di forme e per la presenza della categoria da *parure* (Tav.II).

Le forme vitree ritrovate nelle sepolture della necropoli dell'area ex Zurzolo ammontano a 132 e in prevalenza sono realizzate con la tecnica della soffiatura; solo un ristretto numero risulta soffiato a stampo e presenta l'uso della molatura. (Tav. IV).

Le forme di colore naturale (azzurro e blu/verde) sono 90, di vetro incolore 13, di colore giallo 18, di blu cobalto 13, di verde smeraldo 1, una verde chiaro e una di colore nero.

L'uso della decorazione a filo applicato si evidenzia in tre forme: 2 sono di colore blu scuro con fili bianchi e 1 è di colore azzurro con filo applicato bianco.

Sono state isolate quattro categorie di recipienti con funzioni diverse. La categoria/funzione più rappresentata

¹⁰ Per la classificazione dei materiali vitrei vedi: C. ISINGS 1954; G. DE TOMMASO 1990; B. RÜTTI 1991.

¹¹ P. FRAMARIN 2002, p.165, fig. 29.

¹² Per le ipotesi circa l'occupazione dell'area sepolcrale vedi: R. MOLLO MEZZENA 2000, pp.160-163 e fig. 7, p.187; P. FRAMARIN 2014, p. 203.

è quella dei recipienti da *toilette* con 89%; seguono col il 7% i recipienti da tavola, con il 2% gli oggetti da parure e gli "altri" (bastoncini a torciglione, un anello e frammenti di fili di vetro cavo).

Nel corpus si nota su alcune forme la tecnica decorativa a filo applicato e in un solo individuo l'uso della molatura.

Accanto a queste tipologie ben caratterizzate si segnala, inoltre, la presenza di un certo numero di frammenti di difficile attribuzione, perlopiù relativi a fondi, colli e a frammenti bruciati.

2.3 Funzione dei recipienti e quantità nel corso del tempo

Se si osserva la funzione dei recipienti nei corredi funebri della necropoli di Zurzolo si nota la prevalenza di offerte primarie rispetto alle offerte secondarie. Nelle sepolture femminili emerge un importante consumo di vetro e un maggiore impiego di recipienti da *toilette* nelle offerte secondarie.

Dallo studio complessivo dei corredi, sia dal punto di vista quantitativo, sia cronologico si evidenzia la diminuzione delle forme vitree nelle sepolture a partire dalla metà del II secolo d.C.

La necropoli si caratterizza per un intenso utilizzo di vetri da *toilette* nelle forme tipiche dei contenitori di sostanze aromatiche come Isings 10 e Isings 11, nelle tombe della prima metà del I secolo d.C.

I recipienti da tavola per la miscita dei liquidi (le brocche e una coppa) si rintracciano nei contesti di metà I - I secolo d.C., mentre i contenitori da stoccaggio come le bottiglie si individuano nelle sepolture d' inizio II secolo d. C.

L'uso del vetro colorato predomina nelle sepolture della metà del I secolo d.C., mentre il colore naturale verde blu è in uso prevalentemente dalla seconda metà del I al II secolo d.C.

3.1 IL RUOLO DELLE CERAMICHE NEI CORREDI DELLE DUE NECROPOLI

Per completare il discorso sull'importanza della consumazione del vetro rispetto alla ceramica nell'impianto dell'area ex Zurzolo si riportano alcuni dati quantitativi: 83 sono le forme ceramiche riconosciute delle quali: il 54% appartiene alla categoria della ceramica comune il 15% alla sigillata italica, il 10% sigillata sud gallica, 11% alle lucerne, 8% alle pareti sottili e 2% alla sigillata tarda. La necropoli si distingue per un elevato consumo di vetro rispetto alla ceramica e per l'utilizzo di vetro colorato nelle sepolture della prima metà del I secolo d.C.

Se si osservano i dati relativi alla necropoli Ex-Polveriera si nota immediatamente un maggiore consumo di forme ceramiche pari a 127 rispetto alle 80 di vetro. Tra le categorie la più rappresentata è la ceramica comune con il 62% e con percentuali minoritarie seguono: le pareti sottili con il 15%, la terra sigillata italica con il 10%, la terra sigillata gallica con il 7% e la terra sigillata chiara con il 6% (Tav. III).

4. CONCLUSIONI

Gli oggetti vitrei identificati nel *corpus* delle due necropoli coprono un arco cronologico ampio dalla prima metà del I al III secolo d. C. Dall'analisi dei dati fin ora raccolti si è potuto documentare un maggior consumo di forme vitree nella necropoli ex Zurzolo rispetto all'ex-Polveriera, mentre si distingue l'uso prioritario della ceramica nei corredi funebri della ex Polveriera.

Per una visione completa relativa al tema dei circuiti di diffusione del vetro e delle vie commerciali nell'ambito di Aosta si rimanda l'esame alla fine della rielaborazione completa dei dati relativi alle restanti necropoli attualmente ancora in fase di studio.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

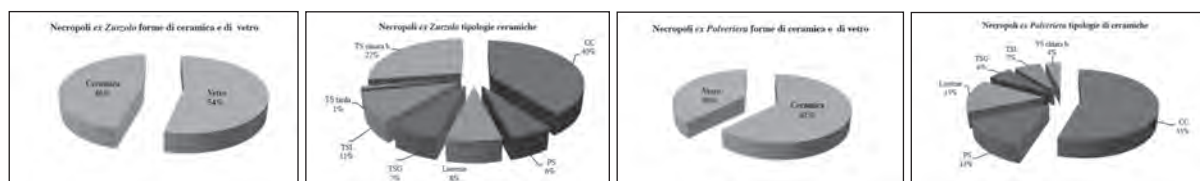
- P. BAROCELLI 1920, *Aosta sepolcreto romano*, in *Notizie degli Scavi*, p. 97 segg.
- P. BAROCELLI 1948, *Forma Italiae, Augusta Praetoria Regio XI Traspadana*, vol. I, *Augusta Praetoria*, Roma.
- C. CARDUCCI 1941, *Aosta. Necropoli fuori della Porta Decumana*, in *Notizie degli Scavi*, p.1-17.
- A.M. CAVALLARO 1981, *Giornale di scavo della necropoli ex Polveriera*, manoscritto inedito.
- G. DE TOMMASO 1990, *Ampullae vitreae. Contenitori in vetro di unguenti e sostanze aromatiche dell'Italia romana, I sec. a.C. – III sec. d.C.*, Roma.
- P. FRAMARIN 2002, *Coppa con anse a omega*, in BAROVIER MENTASTI, R.MOLLO, P.FRAMARIN, M.SCIACCALUGA, A. GEOTTI (a cura di) *Glassway. Le stanze del vetro. Dall'archeologia ai giorni nostri*, catalogo della mostra (Aosta, Museo Archeologico Regionale, 15 giugno -27 ottobre 2002), Milano 2002, p.165, fig. 29.
- P. FRAMARIN, M.GUIDDO 2013, *Analisi preliminari dei corredi della necropoli occidentale "ex Polveriera" di Aosta*, in *BSBAC*, 10/2013, pp.53-61.
- P. FRAMARIN 2014, *Necropoli urbane*, in *Guida Mar museo archeologico regionale*, Aosta, p. 203
- M. GUIDDO 2012, *Relazione sulla schedatura dei vetri della necropoli ex Polveriera*.
- C. ISINGS 1957, *Roman Glass from Dated Finds*, Gröningen-DjaKarta.
- R. MOLLO MEZZENA 1981, in *Archeologia in Valle d'Aosta dal Neolitico alla caduta dell'Impero romano 3500 a.C. – V sec. d.C.* Catalogo della mostra Aosta 1981, pp. 63-134. p.111.
- R. MOLLO MEZZENA 1982, *Il complesso cimiteriale fuori porta Decumana ad Aosta*, in *Atti del V congresso nazionale di Archeologia Cristiana (Torino, Valle di Susa, Cuneo, Asti, Valle d'Aosta)1982*, pp.319-333.
- R. MOLLO MEZZENA 2000, *L'organizzazione del suburbio di Augusta Praetoria (Aosta) e le trasformazioni successive*, in M.V. ANTICO GALLINA (a cura di), *Dal suburbium al faubourg: evoluzione di una realtà urbana*, "Itinera", 2-3, 2000, pp.160-163 e fig. 7, p. 187.
- C. PROMIS 1862, *Le antichità di Aosta*, Stamperia Reale, Torino, p.115.
- B. RÜTTI 1991, *Die rominischen Gläser aus August und Kaiseraugst*, (Forshungen in Augst 13/1-2), Augst.
- * Desidero esprimere un particolare ringraziamento alla professoressa Danièle Foy, a Gaetano De Gattis, Patrizia Framarin, Lorenzo Appollonia e agli addetti della struttura Restauro e valorizzazione, per il supporto nelle fasi della realizzazione dello studio.

Corpus vetri ex Polveriera	
Recipienti da toilette	Servizio da tavola
2 balsamari Isings 6 2 balsamari Isings 6, De Tommaso 7 (fig. 2) 1 balsamario Isings 6/8 2 balsamari Isings 8 (fig. 5) 6 balsamari Isings 8/ De Tommaso 70 1 balsamario Isings 10 (fig. 3) 1 colombina Isings 11 (fig. 1) 1 balsamario AR 135 11 balsamari De Tommaso 70 1 balsamario Isings 8/De Tommaso 71 9 balsamari De Tommaso 72 20 balsamari De Tommaso 43 (fig. 4) 5 balsamari De Tommaso 46 1 balsamario De Tommaso 43/46 1 <i>unguentarium</i> Isings 82 A2 (fig. 6) 3 <i>unguentarium</i> Isings 28 b 1 <i>unguentarium</i> Isings 28 a 1 balsamario Isings 8/ De Tommaso 60 1 <i>unguentarium</i> Isings 28	1 bicchiere Isings 12 (fig. 11) 1 caraffa a becco allungato e ansa laterale Isings 124 b, AR 170 (fig. 7) 1 coppa <i>Goethert-Polascheck</i> 21 (fig. 12) 1 piede di bicchiere
	Oggetti da stoccaggio
	1 olletta Isings 67 a 1 bottiglia Isings 51 b (fig. 10) 2 bottiglie Isings 55 a (fig. 9) 1 olla Isings 62
	Altro
	1 cannuccia (fig. 8)

Tav. I - Il Corpus dei vetri della necropoli ex Polveriera.

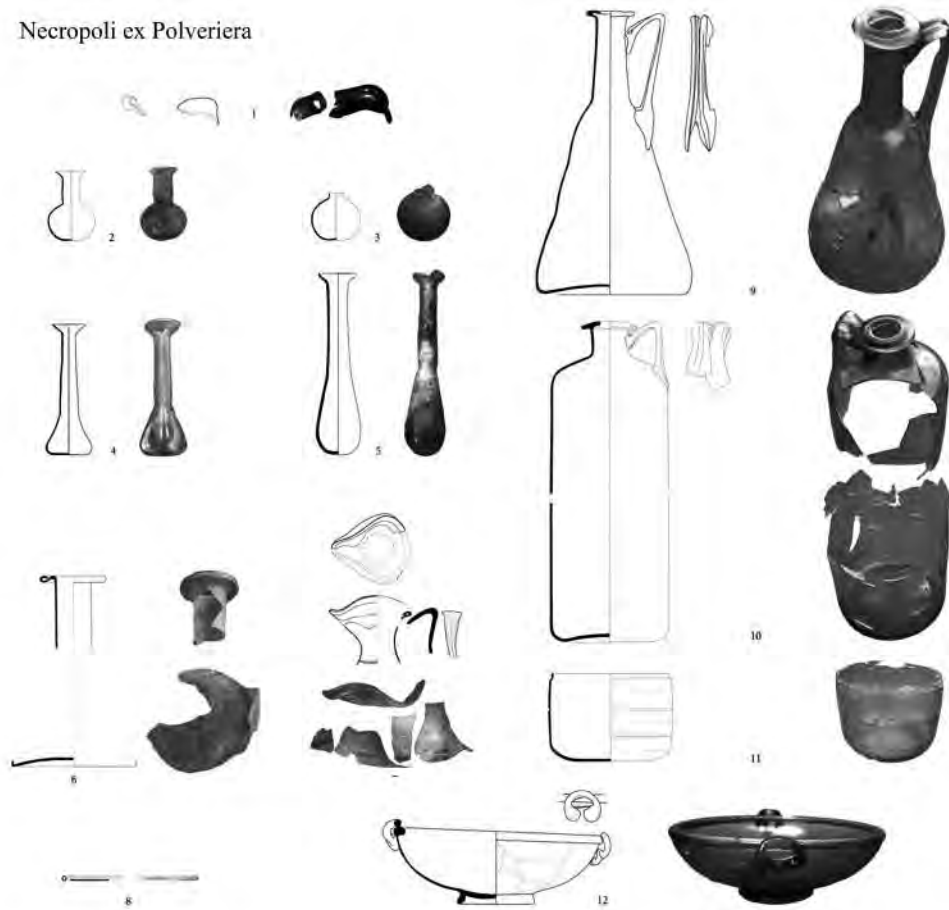
Corpus vetri ex Zurzolo	
Recipienti da toilette	Servizio da tavola
12 balsamari Isings 6 (fig. 17) 2 balsamari Isings 6/8 26 balsamari Isings 8 1 balsamario Isings 9 (fig. 16) 2 balsamari Isings 8; De Tommaso 70 19 balsamari Isings 10 (figg. 13, 14, 15) 3 Isings 11 3 balsamari De Tommaso 12 (fig. 20) 6 <i>unguentarium</i> Isings 28 b (fig. 19) 1 <i>unguentarium</i> Isings 28 a 13 balsamari De Tommaso 70 9 balsamari De Tommaso 72 (fig. 18) 6 balsamari De Tommaso 43 3 balsamari De Tommaso 46 2 balsamari De Tommaso 41 7 balsamari De Tommaso 67 1 balsamario De Tommaso 5 1 balsamario De Tommaso 7 1 Isings 61	1 coppa Isings 12 AR 34 (fig. 22) 1 brocca Isings 13 (fig. 21) 1 brocca Isings 14 2 bicchieri bruciati non ben identificabili
	Oggetti da stoccaggio
	1 flacone con decoro geometrico a stampo 3 bottiglie Isings 51 b
	Oggetti da parure
	1 anello (fig. 24) 1 bastoncino miscelatore Isings 79 (fig. 23)
	Altro
	1 sifone 1 bastoncino di vetro cavo /scarto di lavorazione 1 filo di vetro / scarto di lavorazione

Tav. II - Il Corpus dei vetri della necropoli ex Zurzolo.

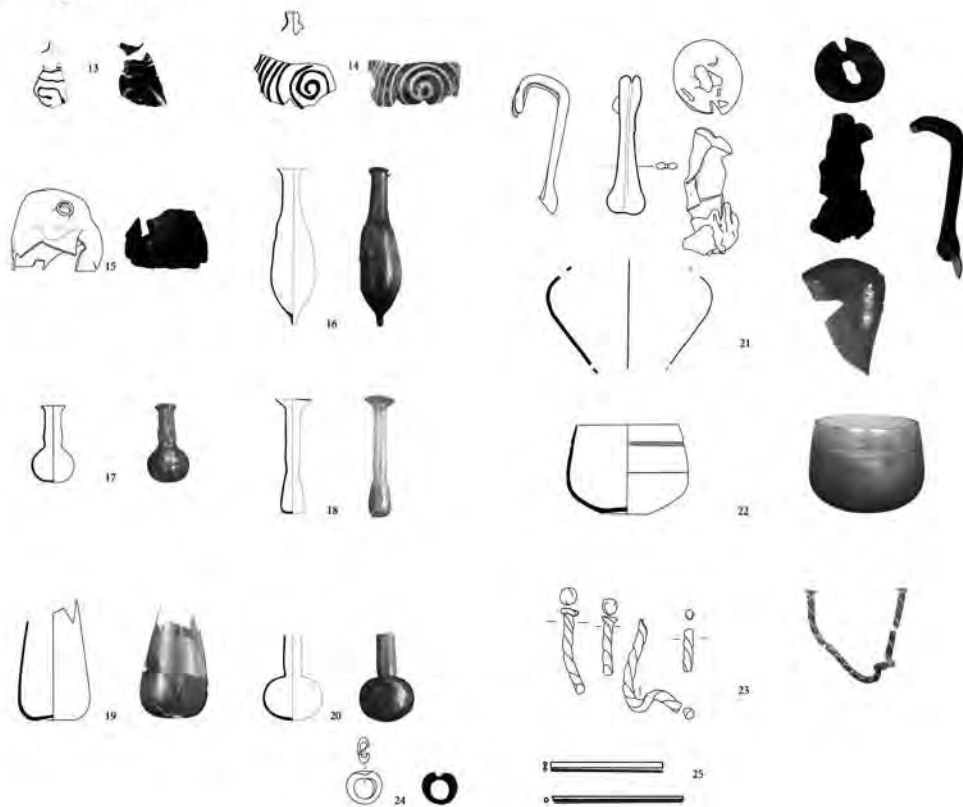


Tav. III - Grafici dei quantitativi di vetro e ceramica e delle tipologie ceramiche riconosciute nelle necropoli ex area Zurzolo e ex Polveriera.

Necropoli ex Polveriera



Necropoli ex Zurzolo



Tav. IV - Alcuni vetri della necropoli ex Polveriera e della necropoli area ex Zurzolo.

CERAMICHE IN VALLE D'AOSTA NELLA SECONDA METÀ DEL XIV SECOLO

MAURO CORTELAZZO

Il manufatto ceramico può, attraverso i suoi infiniti e capillari nessi con la quotidianità, assurgere a quel ruolo d'interprete del vissuto che, se adeguatamente compreso, ne determina la mirabile capacità narrativa.

Il ritrovamento e lo studio di alcuni contesti stratigrafici, cronologicamente ben datati, all'interno di strutture fortificate e stratificazioni urbane del territorio valdostano, permette di delineare un primo scenario in relazione a quantità e qualità delle ceramiche circolanti nella regione nel corso del Trecento. In quest'area, dove la conformazione prevalentemente montuosa del suolo determina l'impossibilità di realizzare produzioni manifatturiere su grande scala, la presenza di prodotti ceramici vive, obbligatoriamente, dell'apporto di manufatti provenienti da altre regioni e conseguentemente di determinati flussi mercantili. La presenza di questi oggetti diviene basilare per comprendere sia i gusti dei fruitori, sia le direttrici culturali di riferimento, sia infine le preferenze commerciali accordate ai prodotti. La provenienza di un oggetto da un ambito territoriale esterno a quello regionale, solleva un ampio numero di implicazioni che innescano il configurarsi di un complesso quadro di relazioni includenti il luogo di produzione, la rete di distribuzione e lo smercio al minuto. I siti qui presentati, appartengono a strutture fortificate valdostane di tipologie differenti e a contesti urbani. Se i castelli di Quart, Graines e Cly costituiscono esempi di castelli recinto o castelli deposito, frutto di un processo evolutivo articolato e complesso, per la Torre dei Balivi si tratta di una struttura fortificata urbana e sede del Balivo. Per l'area urbana inoltre si sono analizzati i contesti dei recenti scavi in Piazza Giovanni XXIII e quelli degli scavi sul sito della chiesa di San Francesco realizzati alla fine degli anni '80.

Le classi ceramiche attestate appartengono alla graffita arcaica, alla maiolica arcaica, all'ingobbiata dipinta, all'invetriata e alla ceramica acroma. Nei contesti analizzati si è osservato che tra le ceramiche decorate (graffita, maiolica e ingobbiata) la classe percentualmente più rilevante è la maiolica arcaica. I prodotti documentati in Valle mostrano alcuni aspetti, come la varietà morfologica, la costante e numerosa presenza di maiolica arcaica e l'attestazione di classi ceramiche quali le invetriate con decori applicati poco conosciute nei territori italiani, che indirizzano verso un peculiarità regionale interpretabile come elemento di cerniera tra differenti sfere produttive e molteplici ambiti socio-culturali. Se per la maggior parte dei prodotti si può ipotizzare la provenienza da atelier dell'area pedemontana piemontese, anche se mancano ancora i ritrovamenti delle fornaci, desta particolare interesse la presenza di alcuni frammenti d'invetriata con decorazioni applicate costituite da "pastilles d'argile en forme de rosette" e da "bandes moletées", che trova i riferimenti più prossimi con manufatti del lionese, e più in generale della regione Rhône-Alpes, e con le recenti acquisizioni dell'area ginevrina.

Il quadro delle produzioni valdostane oggi proponibile costituisce l'esile traccia di un palinsesto molto articolato frutto della sommatoria di differenti realtà produttive extraregionali e di una particolare conformazione territoriale. L'impossibilità di reperire lungo l'intero solco vallivo depositi di limi argillosi adatti alla produzione di vasellame, se non in quantità molto contenute, ha determinato soprattutto per i periodi del tardo medioevo, quando i laboratori hanno ormai raggiunto un'organizzazione fortemente strutturata, la forzata necessità di approvvigionare i mercati locali attraverso prodotti importati. La crescita qualitativa e quantitativa del vasellame presente sulla tavola nei secoli finali del medioevo e la presa visione di un approccio diverso dei commensali ai conviti, obbliga le classi sociali più elevate, sia all'interno delle abitazioni della *Civitas* sia nelle dimore fortificate che si stanno via via trasformando in residenze, a dotarsi di suppellettili di pregio. Attraverso questi oggetti giungono così in Valle prodotti dalle caratteristiche tecnologiche molto peculiari e forse poco conosciute.

LA GRAFFITA ARCAICA

Questa classe ceramica (Fig. 1) è rappresentata, nell'insieme dei materiali recuperati, da una varietà morfologica che non trova confronto con altre classi come la maiolica arcaica o l'ingobbiata dipinta. Si riscontrano boccali (Fig. 4), scodelle, piatti e catini/coperchi che costituiscono buona parte dei manufatti utilizzati sulla tavola combinando in modo molto vario il patrimonio morfologico conosciuto in Valle. Le nette differenze d'impasti, vetrine e

di abilità esecutiva dei decori, dimostrano l'eterogeneità dell'insieme e un diverso ambito manifatturiero. Gli studi sulle produzioni piemontesi, territorio che costituisce senza dubbio il bacino di riferimento, pur avendo chiarito le possibili vie d'introduzione di questa classe ceramica (CAVALETTO- CORTELAZZO 1999, PANTÓ 1998), stentano ancora nell'identificare e caratterizzare le diverse produzioni locali, ad eccezione di quelle cuneesi e torinesi/valsusine (CERRATO - CORTELAZZO - MORRA 1991, PANTÓ 2006). Se l'esistenza di vari atelier produttivi, dalla metà del XIV secolo, appare chiara sulla base della considerevole quantità di bacini in graffita lungo l'intera fascia pedemontana della regione, (ca. 180 ceramiche inserite in prevalenza nelle murature di edifici religiosi, CORTELAZZO 2011), diversamente sfugge ancora l'individuazione delle peculiarità morfologico/decorative delle varie manifatture e i relativi ambiti di commercializzazione.

LA MAIOLICA ARCAICA

Questa classe costituisce il materiale presente percentualmente in maggior quantità all'interno dei depositi finora indagati (Fig. 2, Fig. 3.1-2). La maiolica arcaica è testimoniata dalla sola presenza di forme chiuse, quali i boccali, che mostrano un'accentuata variabilità nella brillantezza e nella resa colorimetrica della vetrina stannifera (Fig. 5). Tali variabili, provenendo gli oggetti da uno stesso deposito, non possono essere attribuite ad alterazioni avvenute nel corso della giacitura, ma costituiscono la spia di differenti realtà produttive. La stessa diversità è altresì riscontrabile negli impasti, che oltre a variare nella cottura paesano, a un'osservazione macroscopica, granulometrie e inclusi di tipo diverso. Variazioni esistono anche nell'invetriatura o meno, della superficie interna, che quando esiste è costituita da vetrina piombifera. La maggioritaria consistenza numerica di questa classe rispetto alla graffita, tra il materiale fino ad ora recuperato, rappresenta una particolarità rispetto alla marginalità di questo prodotto nel territorio piemontese. In questa regione si è recentemente posto l'accento sulla "assoluta sporadicità dei ritrovamenti" attribuendo tale assenza a cause quali "la difficoltà di approvvigionamento delle materie prime" (PANTÓ 2006, pp. 99-100). Quanto emerge dai contesti valdostani fatica a relazionarsi con l'idea che la produzione di maiolica arcaica in Piemonte, territorio da cui ragionevolmente si deve presumere provenissero gli oggetti distribuiti sui mercati valdostani, debba considerarsi "un fallimento commerciale" (PANTÓ 2006).

L'INGOBBIATA DIPINTA

Un'altra classe di prodotti che trova attestazione in contesti della regione è l'ingobbiata dipinta (Fig. 3.3,4). Le forme che la caratterizzano rivelano analogie con quelle delle due classi appena descritte; boccali, forme aperte e catini propongono un repertorio morfologico sempre rivolto al servizio da tavola. Considerata prodotto commercialmente meno pregiato o "di imitazione" (PANTÓ 1990), essa è testimoniata in Valle da oggetti con decorazioni, sia esterne che interne, accurate e complesse. I frammenti recuperati nelle varie indagini compiute sul territorio regionale, presentano decorazioni tracciate prevalentemente in bruno manganese con riempitivi in giallo ferraccia o verde ramina. I motivi permangono di tipo geometrico vegetale ma tendenzialmente le pennellate paiono di spessore maggiore rispetto a quelle della maiolica arcaica. Questa classe ceramica è nel suo insieme meno testimoniata, delle altre sopra citate, e tale aspetto tende a porsi in contrapposizione con la prerogativa, che le si attribuisce, di prodotto commercialmente meno nobile. Secondo le regole di mercato tale requisito dovrebbe poterle garantire una maggiore diffusione poiché prodotto di minor pregio e quindi acquistabile a costi meno onerosi. I dati ad oggi disponibili non permettono di andare oltre queste brevi considerazioni, ma certamente dalla limitata diffusione e conoscenza di questo prodotto emerge la necessità di riconsiderare questa classe ceramica con un differente approccio.

L'INVETRIATA IN MONOCOTTURA CON DECORAZIONI APPLICATE

Pur se testimoniata da pochi frammenti relativi a depositi stratigrafici dell'area urbana (Fig. 3.5,6, Fig. 6), questa classe ceramica, proprio per la sua sola attestazione, innesca interessanti considerazioni sui percorsi e le modalità attraverso cui è stata introdotta nel territorio valdostano. La produzione di questa particolare categoria di oggetti, di tradizione nord europea, trova i suoi riferimenti più prossimi con manufatti del lionese (HÖRBY 2012 e 2009; MACCARI-POISSON 1994), più in generale della regione Rhône-Alpes (FAURE-BOUCHARLAT et Alii, 1996), e con le recenti acquisizioni dell'area ginevrina (JOGUIN REGELIN 2011). I frammenti (Fig. 3.5-6) appartengono a orli di forme chiuse denominate "pichets". Le decorazioni applicate sono costituite da "pastilles d'argile en forme de rosette" e da "bandes moletées" che almeno in un caso si presentano bicolori (Fig. 6a). È l'unico caso, per questo

periodo cronologico, per il quale si può parlare di una direzione di traffico da nord verso sud nel caso ci si dovesse riferire ai prodotti ginevrini o da ovest verso est per quelli lionesi. Rimane per il momento problematico stabilire, trattandosi di quantità molto contenute, se si debba parlare di prodotti commercializzati o diversamente di oggetti che hanno accompagnato un qualche personaggio recatosi ad Aosta. Trattandosi di oggetti destinati alla mescola dei liquidi sulle mense, si ritiene più verosimile una loro introduzione in Valle tramite pratiche mercantili.

Questa prima selezione di oggetti se per quantità e numero non permette ancora di proporre valutazioni affidabili sulle percentuali di presenze e assenze, certamente conferma come, per lo meno nella seconda metà del Trecento, il corredo ceramico utilizzato si allineasse a quello delle regioni contermini. I prodotti documentati in Valle mostrano alcuni aspetti, come la varietà morfologica, la costante e numerosa presenza di maiolica arcaica e l'attestazione di classi ceramiche quali le invetriate con decori applicati poco conosciute nei territori italiani, che indirizzano verso un particolarismo regionale interpretabile come elemento di cerniera tra differenti sfere produttive e molteplici ambiti socio-culturali.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- CAVALETTO M. – CORTELAZZO M. 1999, *La ceramica*, in *Una città nel Medioevo. Archeologia e architettura ad Alba dal VI al XV secolo*, a cura di MICHELETTO E., «Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte – Monografie 8», Torino, pp. 233 - 276.
- CERRATO N. - CORTELAZZO M. - MORRA C. 1991, *La ceramica del XIII - XVI secolo*, in *Montaldo di Mondovì. Un insediamento protostorico. Un castello*, a cura di MICHELETTO E. - VENTURINO GAMBARI M., «Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte. Monografie. I», Roma, pp. 116-180.
- CORTELAZZO M. 2011, *Tecnologia, iconografia e fascino simbolico; i bacini in ceramica graffita del campanile*, in *La chiesa di San Giovanni di Avigliana*, a cura di P. NESTA, Borgone Susa, pp. 109-148.
- FAURE-BOUCHARLAT et alii, 1996, *Pots et potiers en Rhône-Alpes. Époque médiévale. Époque moderne*, «DARA», 12, Lyon.
- HORRY A. 2012, *Entre Nord et Sud. Céramiques médiévales en Lyonnaise et Dauphiné*, in Atti del IX Congresso sulla ceramica medievale nel Mediterraneo, a cura di GELICHI S., Firenze, pp. 58-63.
- HORRY A. 2009, *Les vaisseliers lyonnais du XIV^e au XVI^e siècle: vers la naissance de la céramique moderne*, in *La cuisine et la table dans la France de la fin du Moyen Age*, Caen, pp. 299-316.
- JOGUIN REGELIN M. 2011, *La céramique médiévale en Suisse occidentale - état de la connaissance dans les cantons de Genève, Neuchâtel, Valais et Vaud*, in *Habitat et mobilier archéologiques de la période entre 800 et 1350*, Actes du Colloque «Archéologie du Moyen Age en Suisse» Frauenfeld, 28-29.10, Basel 2010, pp. 449-464.
- MACCARI-POISSON B. 1994, *Céramique Médiévale et Moderne*, in *Lyon, Saint-Jean, les fouilles de l'Îlot Trammassac*, a cura di ARLAUD C., DARA 10, Lyon, pp. 93-116.
- PANTÓ G. 2006, *Vasellame dal contado torinese e stoviglie esotiche al castello di Torino*, in *Palazzo Madama a Torino. Da Castello medioevale a museo della città*, a cura di G. ROMANO, Torino, pp. 59-107.
- PANTÓ G. 1998, *Produzioni e commerci di vasellame d'uso domestico tra la fine del mondo antico e il medioevo*, in *Archeologia in Piemonte. Il Medioevo*, vol. III, a cura di MERCANDO L. - MICHELETTO E., Torino, pp. 263-288.
- PANTÓ G. 1990, *Maiolica arcaica ed imitazioni in Piemonte*, in Atti del XXIII Convegno Internazionale della Ceramica, Albisola, pp. 47-55.

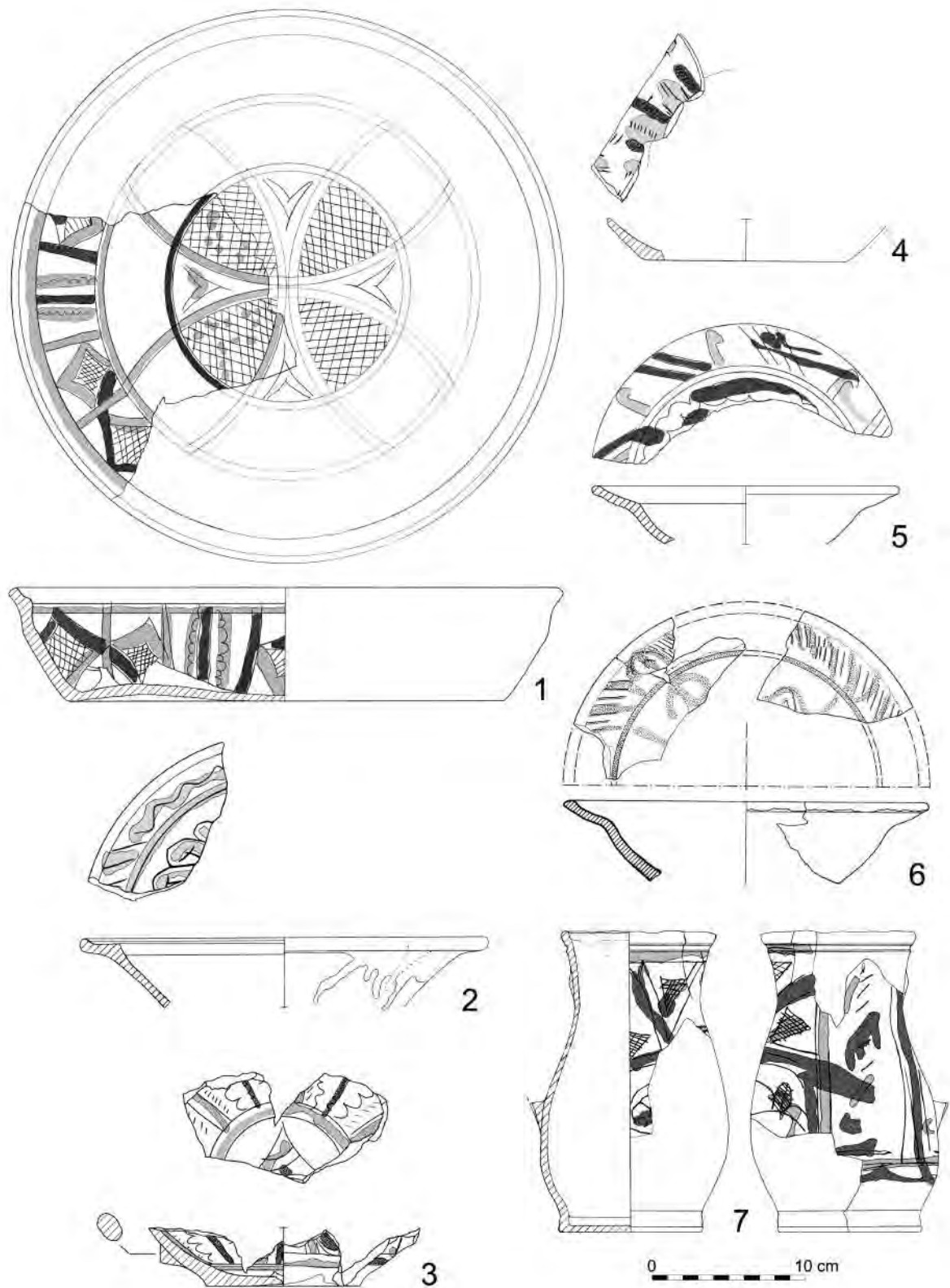


Fig. 1 - Graffiti arcaica. 1,3,4 Castello di Cly; 2,7 Aosta Torre dei Balivi; 5 Aosta piazza Giovanni XXIII; 6 Castello di Graines (dis. Allemani P. - Cortelazzo M. - Martello F. - Sanna C.).

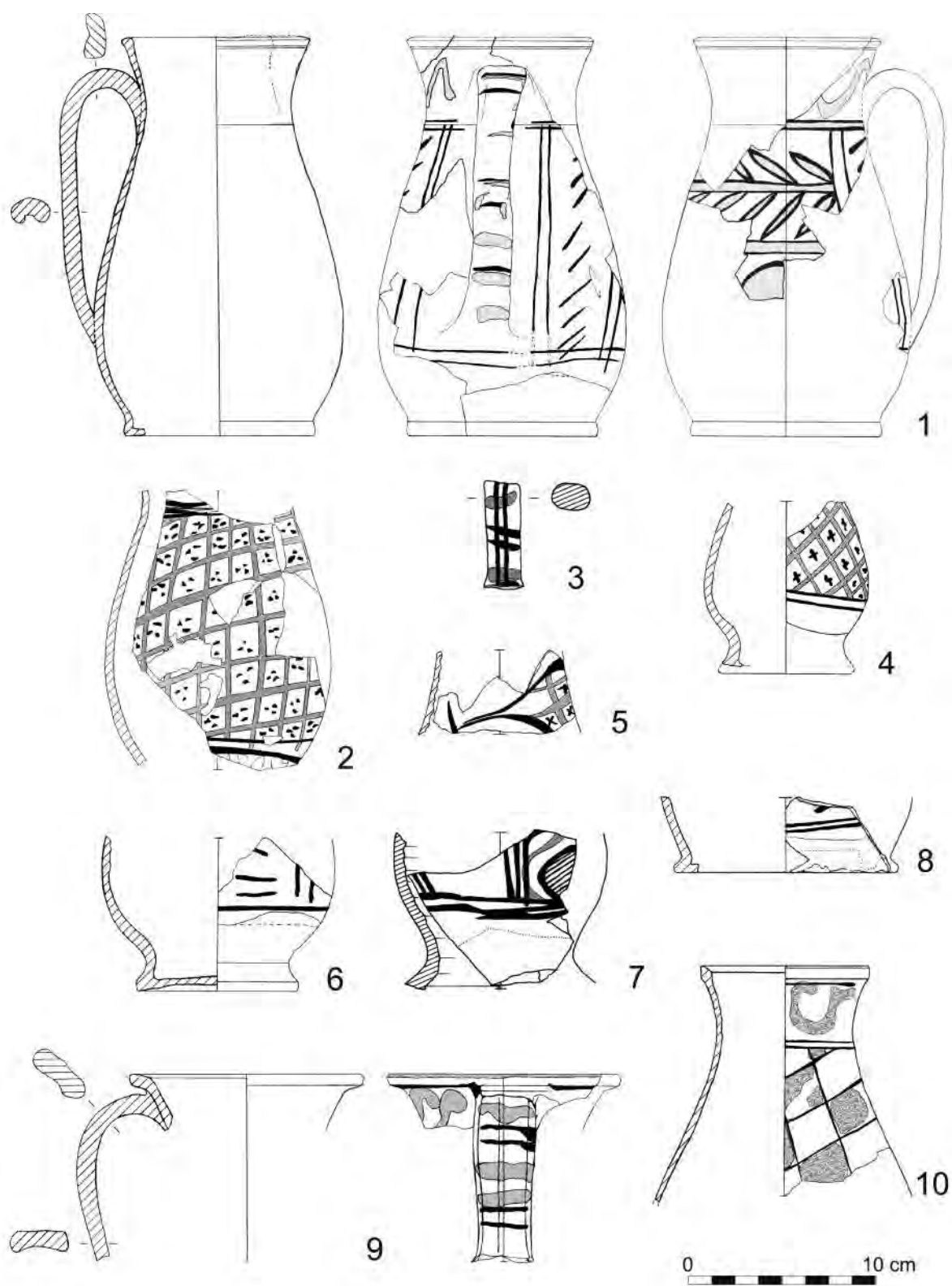


Fig. 2 - Maiolica arcaica. 1,2,6,9 Aosta Torre dei Balivi; 3,7,10 Castello di Quart; 4,5,8 Castello di Cly (dis. Allemani P. - Cortelazzo M. - Sanna C.).

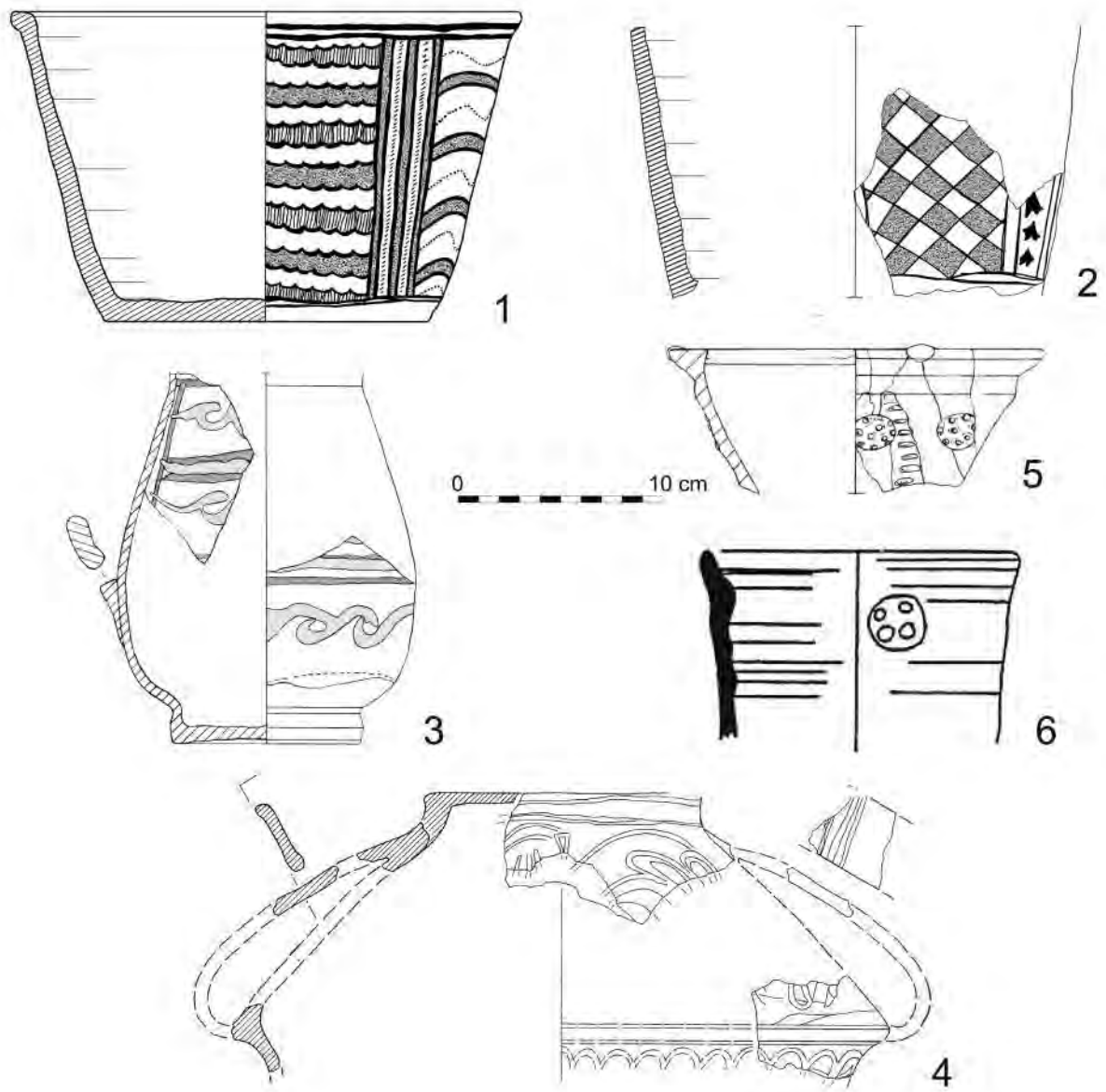


Fig. 3 - Maiolica arcaica: 1 Aosta Piazza Giovanni XXIII, 2 Aosta San Francesco. Ingobbiate dipinte: 3 Aosta Torre dei Balivi, 4 Castello di Graines. Invetriate con decori applicati: 5 Aosta Torre dei Balivi (dis. Cortelazzo M. - Martello F.), 6 Aosta San Francesco. (dis. Güll P.).



Fig. 4 - Boccale in ceramica graffita, dipinto a ramina e ferraccia, dalla Torre dei Balivi di Aosta.



Fig. 5 - Boccale in maiolica arcaica, dipinto in ramina e manganese, dalla Torre dei Balivi di Aosta.



Fig. 6 - *Invetriata con decori applicati: a Aosta Torre dei Balivi, b Aosta San Francesco.*

SCAMBI E COMMERCII MEDITERRANEI NELLE ALPI OCCIDENTALI: IL CASO DI AVIGLIANA (BASSA VALLE DI SUSÀ)

LUISA FERRERO

Nel 1971 veniva segnalato il rinvenimento, nel 1968, durante lavori edili in regione Malano, fraz. Drubiaglio di Avigliana, di numerosi “reperti antichi in ceramica, vetro e bronzo”, che furono raccolti nel terreno di scarico (FOGLIATO 1971). La maggior parte dei frammenti recuperati è databile all’età romana e quindi riconducibile al sito della *Statio ad Fines Cottii*, luogo in cui si esigeva il pagamento del dazio doganale della *Quadragesima Galliarum*, dove sono stati messi in luce, fin dalla seconda metà dell’Ottocento, resti di edifici pubblici e sacri (BARELLO 2007, con bibliografia precedente), ma un piccolo gruppo di oggetti in vetro policromo e in bronzo rimanda a una frequentazione più antica.

Dopo le prime presentazioni (GAMBARI 1995, p. 81), il riesame della documentazione riferibile all’età pre-protostorica proveniente dal territorio torinese, finalizzata all’allestimento della mostra “Archeologia a Torino”, ha fornito l’occasione per un esame più accurato di questi pochi frammenti (GAMBARI - FERRERO 2012).

Il primo è riferibile ad un unguentario (fig. 1; h. max cons. 6 cm; l. max 4,5 cm), realizzato con la tecnica della modellazione su nucleo. Le ridotte dimensioni non permettono l’identificazione della forma di appartenenza, ma certamente si tratta di un contenitore di forma ovoidale o globulare, rastremata verso il basso, quindi un *amporiskos*, un *aryballos* o un’*oinochoe*. Il vetro è di colore blu cobalto, con decorazione formata da un motivo piumato di filamenti alternati in vetro giallo, bianco e turchese, bordata superiormente da un filamento orizzontale più spesso in giallo.

La condizione frammentaria rende impossibile un’attribuzione ai gruppi e alle classi tipologiche dei vasetti in vetro policromo della produzione “Mediterranea” e quindi una puntuale definizione cronologica; si rileva però che i motivi “a piume” di colore turchese, giallo e bianco sono attestati, se pur sporadicamente, già nel Gruppo I (seconda metà del VI - prima metà del IV secolo a.C.), che ha come principale centro di produzione Rodi, senza escludere la possibilità di altre fabbriche in siti della costa ionica o siro-palestinese, mentre diventa prevalente nel Gruppo II (metà del IV - fine del III secolo a.C.), le cui fabbriche vengono localizzate, sulla base della frequenza di rinvenimento, sia nel Mediterraneo occidentale che in area macedone (HARDEN 1981; UBERTI 1988; GROSE 1989).

Sulla base del colore del vetro e delle caratteristiche tipologiche della decorazione è possibile ipotizzare una cronologia del nostro esemplare al V - inizi del III secolo a.C. (per forme con decorazione molto simile, cfr. GROSE 1989, pp.161-163, nn.146-152; per una cronologia al V secolo a.C., UBERTI 1988, *alabastron* p. 479; per una cronologia al IV secolo a.C., SPANÒ GIAMMELLARO 2008, pp. 98-99, tav. V, 28, necropoli di Birgi-Mozia; per una datazione fra la seconda metà del IV e l’inizio del III secolo a.C., CARRERAS ROSSEL 2004, p. 132, tav. LXIII, 2; per una cronologia dal V a tutto il III secolo a.C. SEEFRIED 1975, fig. 1, tipo F1).

Destinati a contenere balsami, profumi e cosmetici, questi contenitori costituiscono un bene di importazione voluttuario, i cui contesti di rinvenimento sono quasi esclusivamente di ambito funerario e, più raramente, sacro. La dispersione areale è assai ampia, con un interessante parallelismo con le rotte del commercio della ceramica attica, dall’estremo Occidente mediterraneo fino al Mar Nero, in Grecia, in Tessaglia, in Macedonia, in Bulgaria, a Cartagine, nelle colonie fenicie e greche di Sicilia, in Sardegna, Etruria, Italia centrale e meridionale (UBERTI 1988; BIANCHI 2002, pp. 44-45). In Italia settentrionale sono noti soprattutto in Etruria Padana (Spina, Bologna, Marzabotto), oltrechè al Forcello, a Rivalta sul Mincio e nel Comasco (FRONTINI 1986).

Il secondo frammento appartiene a un grano tubolare (fig. 2, 1; d. 1,8 cm) con foro passante configurato a maschera virile su due facce, realizzato con la tecnica della modellazione su asta; il volto, in vetro di colore giallo, mostra un copricapo di colore blu scuro, decorato a globetti bianchi; i tratti sono stilizzati, il naso è reso con uno spesso filamento giallo e gli occhi con globetti di colore turchese bordati con un filamento bianco e uno blu scuro. Si tratta, anche in questo caso, di una produzione del bacino del Mediterraneo orientale e diffusa, con numerose varianti, sia nella penisola italica che olttralpe. Il nostro grano tubolare richiama, in particolare esemplari rinvenuti in sepolture di bambine o giovani ragazze di area medio-adriatica datate fra il V e il III secolo a.C. (cfr. per Campovalano di Campli - Teramo e Montebello di Bertona - Pescara MARTELLONE 2011a) e un vaso a maschera di vetro policromo, dalla tomba 191 della necropoli di Piscolt-Nisiparie, in Romania, attribuita al III secolo a.C. (NEMETI 1991).

Un altro frammento è parte di un elemento di collana (fig. 2, 2) vago o pendente (h. max cons. 3,6 cm; l. 2,3 cm) configurato a testa umana, realizzato con la tecnica della modellazione su asta in vetro blu decorato a globetti bianchi e gialli; raffigura un volto probabilmente maschile, con la resa stilizzata in cui i diversi colori sottolineano i particolari della fisionomia: si individuano gli occhi, resi con globetti di colore turchese e bordati con un filamento bianco, messi in risalto dalle sopracciglia, il naso e un orecchio.

È presente poi un frammento di grosso vago di collana di forma globulare (fig. 3; d. 2,5 cm; h. max cons. 2 cm) realizzato con la tecnica della modellazione su asta in vetro blu scuro, bianco, giallo, azzurro. Vetro blu molto scuro con il punto di massimo diametro sottolineato da tre linee orizzontali bianche e decorazione a grossi punti gialli e azzurri alternati. La diffusione dei vaghi è capillare in tutta l'area mediterranea, in un ampio arco cronologico, ma per quelli di Malano si trovano confronti soprattutto nei siti fenicio-punici o interessati dal commercio fenicio-punico (cfr., ad esempio, SPANÒ GIAMMELLARO 2008, p. 107, tav. XIII, 67-68).

I gioielli in pasta vitrea erano considerati amuleti, infatti alla funzione più propriamente estetica di ornamento personale, si accompagnava un valore apotropaico e protettivo; dal punto di vista dell'iconografia, considerata la produzione ormai riconosciuta da parte dell'artigianato fenicio e punico sono stati interpretati come raffigurazioni delle divinità *Baal-Hammon* oppure *Astarte-Tanit*. Questi oggetti venivano usati al centro di una collana, formata da grani in pasta vitrea di varie forma e colore, oppure in altro materiale di importazione come ambra e/o corallo, oppure in funzione di orecchini. Il rinvenimento dei tipi più antichi in area fenicio-cipriota ha fatto pensare all'esistenza di fabbriche in quella zona del Mediterraneo dal VII al V secolo a.C., mentre tra il IV e il II secolo a.C., Cartagine sembra essere stata un centro di produzione molto attivo, se non il principale (per Cartagine cfr. SEEFRIED 1975), affiancata in età ellenistica forse anche da Rodi, Cipro e dall'Egitto, né si può escludere che officine periferiche fossero localizzate in centri punici (UBERTI 1988).

In particolare, i pendenti a maschera umana, rinvenuti in gran numero in tutto il bacino del Mediterraneo, sono assegnabili ad un periodo compreso tra il V ed il II secolo a.C. In Abruzzo questo tipo di monili è esclusivo delle tombe di bambine o giovani ragazze (MARTELLONE 2011b) e, in area celtica, due pendenti in vetro configurati a testa umana di produzione dell'Africa settentrionale, sono stati rinvenuti in una sepoltura di una giovane a Saint-Sulpice, in Svizzera, datata al IV secolo a.C.: erano deposti a destra e sinistra del cranio, all'altezza delle spalle, e avevano quindi la funzione di orecchini o di pendenti ad ornare i capelli o il copricapo della ragazza (MÜLLER 2009, p. 95 fig. III.98).

Fra gli oggetti in bronzo, si segnala la presenza di due pendagli in bronzo a secchiello, frammentari (fig. 4). Si tratta di oggetti ornamentali che compaiono nelle tombe golasecchiane dal G II B e perdurano fino alla fine del IV-inizi del III secolo a.C., con variazioni tipologiche e cronologiche. I nostri esemplari sono riferibili al tipo "con terminazione profilata", variante A, caratterizzata da corpo troncoconico e terminazione a punta semplice con lieve costolatura, datata al G III A1 - prima metà del V secolo a.C. (DE MARINIS 1981, pp. 229-232, fig. 5). I pendagli a secchiello, tipici della cultura di Golasecca, dove sono comunemente attribuiti al costume muliebre e solo in via eccezionale si trovano nelle tombe maschili, si diffondono per un areale molto vasto, a sud e a nord delle Alpi, forse anche come oggetti esotici e portafortuna (CASINI 2000). Ad esempio, a Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire) sono presenti pendagli a secchiello, uno del tipo a fondo arrotondato variante C (G III A1) e altri due a terminazione profilata variante B (G III A2); dallo stesso sito provengono anche alcuni frammenti di balsamari in vetro policromo, testimonianza del commercio con l'Italia settentrionale, attivo attraverso i passi alpini e probabilmente legato all'attività metallurgica e alla presenza di giacimenti di ferro (FLOUEST 1991).

In Piemonte, al di fuori dell'areale golasecchiano, questo tipo di ornamenti è piuttosto raro; un esemplare frammentario, del tipo a terminazione profilata variante A, proviene da Cossano Belbo, nel Cuneese (VENTURINO *et al.* 1994, p. 288 tav. XCIII, 18), mentre un altro, riconducibile al tipo a fondo arrotondato variante C, e datato al G III A1, è stato rinvenuto al Guardamonte di Gremiasco, nell'Alessandrino (GAMBARI - VENTURINO GAMBARI 1987, p. 101).

Fra la ceramica raccolta, per lo più di età romana, si distingue un frammento di parete di vaso a vernice nera con decorazione sovraddipinta di colore bruno quasi trasparente con motivo a onde delimitato da due linee orizzontali (fig. 5). Le ridotte dimensioni non consentono di identificare la forma del vaso e quindi una puntuale attribuzione tipologica e cronologica, ma le caratteristiche dell'argilla, ben depurata di colore camoscio chiaro, della vernice nera lucente e della decorazione consentono di proporre, in via preliminare, un'attribuzione a produzioni di officine dell'Etruria settentrionale, alcune sicuramente volterrane, attive dal IV al III secolo a.C. (MONTAGNA PASQUINUCCI 1972).

I materiali sopra descritti, rinvenuti fra cumuli di terriccio di scarico, provengono da uno scavo effettuato in un punto prossimo, ma con tutta probabilità diverso, all'area in cui sono stati raccolti diversi reperti di epoca romana e segnalati resti di strutture. Sulla base della tipologia di questi oggetti è possibile ipotizzare che a Malano fra la media e la seconda età del Ferro, fra il V ed il III secolo a.C., fosse presente un piccolo nucleo di necropoli, destinato a personaggi di rango, oppure un'area sacra.

La posizione del sito, lungo la destra orografica del corso della Dora Riparia e allo sbocco della Valsusa, dove in età romana sarà posto il confine tra la *Regio XI - Transpadana* e le province occidentali, ben si presta ad in in-

sedimento posto a controllo dei commerci che utilizzano le vie fluviali che risalgono il Po e i suoi affluenti e poi i percorsi montani fino ai passi alpini per raggiungere i siti d'Oltralpe. Significativa è poi la presenza di frammenti in vetro policromo riconducibili all'artigianato punico in un'area prossima a quella del passaggio di Annibale e delle sue truppe nel 218 a.C. (GAMBARI - RUBAT BOREL 2011, p. 59).

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BARELLO F. 2007. *Avigliana, fraz. Drubiaglio, Borgata Malano. Via Moncenisio n. 105. Strutture della Statio ad Fines*, in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 22, pp. 265-266.
- BIANCHI R. S. 2002. *Reflections on Ancient Glass from the Borowski Collection*, Munich.
- CARRERAS ROSSEL T. 2004. *La collezione del vetro del Museu d'Arqueologia de Catalunya*, in *Glassway. Il Vetro: fragilità attraverso il tempo*, a cura di B. Basile - T. Carreras Rossel - C. Greco - A. Spanò Giannelaro, Palermo, pp. 99-106.
- CASINI S. 2000. *Il ruolo delle donne golasecchiane nei commerci del VI-V secolo a.C.*, in *I Leponti. Tra mito e realtà. Raccolta di saggi in occasione della mostra*, II, a cura di R.C. del Marinis e S. Biaggio Simona, Lorcarno, I, pp. 75-100.
- FLOUEST J.-L. 1991. *Bragny. Centro di produzione e scambi*, in *I Celti*, Catalogo della Mostra, Milano, pp. 118-119.
- FOGLIATO D. 1971. *Recenti ritrovamenti ad Avigliana*, in *Ad Quintum*, 2, pp. 18-28.
- FRONTINI P. 1986. *Vasetti e perle in vetro policromo*, in *Gli Etruschi a nord del Po*, Catalogo della mostra, a cura di R. de Marinis, Mantova, pp. 236-237.
- GAMBARI F.M. 1995. *I Celti in Piemonte tra il VI ed il III secolo a.C.: i dati archeologici*, in *L'Europe celtique du V au III siècle avant J.-C., Actes du deuxième symposium International*, a cura di J.-J. Charpy, Sceaux, pp. 77-87.
- GAMBARI F.M. - FERRERO L. 2012. *Avigliana, borgata Malano. Nuove considerazioni sui reperti dell'età del Ferro*, in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 27, pp. 259-262.
- GAMBARI F.M. - RUBAT BOREL F. 2011. *Les Gaulois des deux versants des Alpes*, in *Hannibal et les Alpes. Une traversée, un mythe*, Catalogo della mostra, a cura di J.-P. Jospin - L. Dalaine, Vicenza, pp. 59-67.
- GAMBARI F.M. - VENTURINO GAMBARI M. 1987. *Contributi per una definizione della seconda età del Ferro nella Liguria interna*, in *Rivista di Studi Liguri*, LIII, 1-4, pp. 77-150.
- GROSE D.F. 1989. *Early Ancient Glass the Toledo Museum of Art*, New York.
- HARDEN D.B. 1981. *Catalogue of Greek and Roman Glass in the British Museum I. Core and Rod-Formed Vessels and Pendant and Mycenaean Cast Objects*, London.
- DE MARINIS R.C. 1981. *Il periodo Golasecca III A in Lombardia*, in *Studi Archeologici*, I, Bergamo, 43-299.
- MARTELLONE A. 2011a. *Scheda 4.96. Perle*, in *Le grandi vie della civiltà. Relazioni e scambi fra il Mediterraneo e il centro Europa dalla preistoria alla romanità*, Catalogo della mostra, a cura di F. Marzatico - R. Gebhard - P. Gleirscher, Trento, pp. 530-531.
- MARTELLONE A. 2011b. *Scheda 4.97. Pendenti*, in *Le grandi vie della civiltà. Relazioni e scambi fra il Mediterraneo e il centro Europa dalla preistoria alla romanità*, Catalogo della mostra, a cura di F. Marzatico - R. Gebhard - P. Gleirscher, Trento, p. 531.
- MONTAGNA PASQUINUCCI M. 1972. *La ceramica a vernice nera del Museo Guarnacci di Volterra*, in *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, 84, 1, pp. 269-498.
- MÜLLER F. 2009. *L'art des Celtes*, Bruxelles.
- NEMETI J. 1991. *La necropoli di Piscoolt*, in *I Celti*, Catalogo della Mostra, Milano, p. 381.
- SEEFRIED M. 1975. *Les penditifs en verre façonnés sur noyau du Musée National du Bardo et du Musée National de Carthage*, in *Karthago. Revue d'Archéologie Africaine*, XVII, pp. 37-67.
- SPANÒ GIAMMELLARO A. 2008. *I vetri preromani*, in *La Collezione Whitaker*, I, a cura di R. Simone - M.P. Toti, Palermo, pp. 87-145.
- UBERTI M.L. 1988. *I vetri*, in *I Fenici*, Catalogo della Mostra, a cura di S. Moscati, Milano, pp. 474-491.
- VENTURINO et al. 1994. VENTURINO M. - PEROTTO A. - DAVITE C. - TRAVERSONE B. *Cosano Belbo, fraz. Scorrone, loc. Cascina del Vedovo. Insediamento dell'età del Ferro*, in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Piemonte*, 12, pp. 286-288.



Fig. 1 - Avigliana, Borgata Malano.
Frammento di amphoriskos in pasta vitrea.
(foto M. Magnasco).



Fig. 2 - Avigliana, Borgata Malano. Frammenti
di vaghi di collana configurati a volto umano
in pasta vitrea. (foto M. Magnasco).



Fig. 3 - Avigliana, Borgata Malano.
Frammento di vago di collana in pasta vitrea.
(foto M. Magnasco).



Fig. 4 - Avigliana, Borgata Malano. Frammenti di pendenti
a secchiello in bronzo. (foto M. Magnasco).



Fig. 5 - Avigliana, Borgata Malano. Frammento di ceramica
a vernice nera con sovraddipinture (foto M. Magnasco).

PROJET DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR LE MUR (DIT) D'HANNIBAL UN ÉTABLISSEMENT FORTIFIÉ TARDO-RÉPUBLICAIN DE HAUTE MONTAGNE

ROMAIN ANDENMATTEN ET AURÈLE PIGNOLET

Le projet interdisciplinaire d'étude du site du Mur (dit) d'Hannibal est conduit par l'association RAMHA¹ en collaboration avec l'Office des recherches archéologiques du canton du Valais et en partenariat avec plusieurs institutions et universités. Après deux campagnes de sondages de deux semaines en 2009 et 2010² et deux campagnes de fouilles de six semaines en 2014³ et 2015⁴, une dernière campagne de terrain devrait être menée en 2016. Celle-ci intégrera la documentation de base de plusieurs sites similaires au Mur (dit) d'Hannibal ou en lien avec ce dernier dans le haut Val d'Entremont. Le projet entrera ensuite dans sa phase de finalisation pour aboutir à une publication et à une valorisation des découvertes à l'horizon 2019.

UNE FORTERESSE SURPLOMBANT L'AXE DU GRAND-SAINT-BERNARD PERCHÉE SUR UNE CRÊTE À 2650 M D'ALTITUDE

Sur une arête rocheuse qui relie la Pointe de Toules aux contreforts du Petit-Combin, le Mur (dit) d'Hannibal occupe une des positions de hauteur les plus privilégiées du versant oriental du haut Val d'Entremont.

L'enceinte principale (Fig. 1, gris sombre), en forme de quadrilatère, s'appuie contre l'à-pic partiellement aménagé du flanc sud de la crête. Du nord-ouest au sud-est, elle est en premier lieu parallèle à la ligne de crête à quelques mètres en contre-bas de celle-ci, puis s'en éloigne et est aménagée au sommet d'une moraine sur près d'une centaine de mètres. La fortification rejoint ensuite la ligne de crête en effectuant plusieurs décrochements qui s'adaptent à des particularités du relief. L'ensemble mesure 270 m de long et délimite une zone protégée de 3500 m² (Fig. 1, trame hachurée en diagonale). Le mur mesure 2.1 m de hauteur pour 3.5 m d'épaisseur à son emplacement le mieux conservé.

Un second grand mur (Fig. 1, gris clair) se développe sur près d'une centaine de mètres vers le sud-est depuis l'un des angles de l'enceinte principale. Cet aménagement bloque la voie d'approche depuis le sud en canalisant l'arrivant contre la forteresse principale et relie cette dernière au promontoire surplombant la voie d'accès sud et le point d'eau principal du site.

Les vestiges des six bâtiments partiellement fouillés livrent chacun au minimum un foyer. Plusieurs foyers extérieurs ont également pu être repérés hors de la zone protégée par l'enceinte. Tous les locaux étudiés présentent un petit solin périphérique en pierre sèche, parfois sous la forme d'un petit mur de quelques dizaines de centimètres de hauteur. Le plus grand bâtiment (L005) mesure intérieurement près de 6 m par 2.5 m (Fig. 2). Trois niveaux successifs de défournements piétinés antérieurs à la dernière utilisation d'un foyer ont pu être observés dans ce local. À côté de la vingtaine de bâtiments présents sur la crête, près d'une trentaine d'abris sous blocs ou de petites fondations ont pu être documentés dans les moraines à l'est et au nord du site (zones VIII et IX).

¹ Association de soutien aux Recherches Archéologiques sur le Mur (dit) d'Hannibal, Maison de commune, 1945 Liddes, www.ramha.ch, e-mail: info@ramha.ch

² ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2010; ANDENMATTEN R., 2011; ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2012, avec les contributions de MERMOD O., SCHLUMBAUM A., STUDER J.

³ ANDENMATTEN R., 2015; ANDENMATTEN R., PIGNOLET A., 2015.

⁴ ANDENMATTEN R., PIGNOLET A., 2016 (à paraître); Rapport de terrain 2015 en cours de réalisation.

DES OBJETS, DE LA NOURRITURE, DES DATES... ET UNE INSCRIPTION !

Le carbone 14⁵ et les objets découverts permettent de dater l'occupation principale des deux derniers tiers du Ier siècle avant J.-C., période pendant laquelle l'annexion de la haute Vallée du Rhône par Rome a lieu (entre 57 avant J.-C. et 15 avant J.-C.) mais également durant laquelle de nombreuses armées passent par les Alpes (guerres civiles).

Des passages plus récents peuvent également être mis en évidence par la présence d'un antoninien de Gordien III frappé à Rome en 239 après J.-C.⁶ et par celle de deux clous de chaussure romains de petites dimensions⁷.

Cinquante-neuf clous de chaussure de l'époque tardo-républicaine ont été récoltés. Une pointe de trait à soie en fer de type «Numance»⁸, un talon de «lance» et deux écailles d'armure⁹ complètent la panoplie associée à la présence de militaires.

Deux outils agricoles, un fragment de pioche et une grande serpe à douille à lame large et présentant une rupture d'angle entre la douille et le dos de la lame, pourraient également appartenir à l'équipement de soldats et avoir servi d'outils pionniers et d'armes occasionnelles¹⁰. Une bague en fer, dont l'intaille est perdue, s'insère parfaitement dans cet ensemble au vu de la fréquence des découvertes semblables sur des positions occupées par des troupes romaines tardo-républicaines¹¹.

Deux fibules en fer de schéma La Tène finale à porte-ardillon ajouré (un modèle à arc rubané galbé Feugère 4c1 et un sous type de Feugère 4 à déterminer après restauration¹²), un as de la république romaine et les fragments de neuf vases, dont huit de tradition indigène, ont également été découverts. Ces objets ne donnent cependant pas de datations plus précises que le carbone 14 et les clous de chaussure. Ils se retrouvent aussi bien dans des contextes de la fin de l'âge du Fer que du début de l'époque romaine.

Des restes végétaux carbonisés, orge, millet, blé, pois, fèves, lentilles, noisettes et pépins de raisin¹³ ainsi que des petites esquilles calcinées d'os de petits animaux¹⁴ illustrent l'alimentation des occupants du site. Une table de jeu¹⁵, rainurée sur une dalle de prasinite découverte lors de la fouille du bâtiment L001, démontre la pratique d'activités ludiques et de loisir par les occupants des lieux.

L'article de Stefania Casini, Angelo Fossati et Filippo Motta en 2013¹⁶ est la synthèse la plus récente en ce qui concerne l'inscription en «alphabet de Lugano» qui se situe dans un petit abri sous bloc (L016) aménagé dans l'angle intérieur nord-est de l'enceinte principale.

LES TRACES DES SOLDATS DE ROME ET UNE PRÉSENCE INDIGÈNE DIFFICILE À METTRE EN ÉVIDENCE

Le Mur (dit) d'Hannibal pourrait avoir été d'abord un lieu de refuge ou un point de surveillance pour la population indigène du Val d'Entremont, avant d'être occupé par des troupes (auxiliaires ou légionnaires) de l'armée romaine. Il pourrait cependant aussi avoir été mis en place par les militaires romains ou sous leur contrôle.

L'occupation d'un tel lieu est nécessairement saisonnière et peut très probablement être qualifiée d'événementielle. Le site présente un intérêt tactique par ses grandes distances d'observation et par son emplacement sur l'unique voie de rocade aisée de la rive droite du Val d'Entremont pour éviter le fond de vallée. La forteresse surplombe le passage obligé de Bourg-Saint-Pierre (entre le massif des Combins et les reliefs escarpés de la Combe

⁵ Local L001: Poz-32756, 2085±30 BP, soit 200 BC–30 BC (2 sigma). OxCal v3.10 Bronk Ramsey (2005); Poz-38149, 2075±35 BP, soit 191 BC–1 AD (2 sigma). Oxcal v41.5 Bronk Ramsey (2010).

Local L012: Poz-38151, 2030±35 BP, soit 117 BC–54 AD (2 sigma). Oxcal v41.5 Bronk Ramsey (2010).

⁶ Détermination de Nicolas Dubreu (ArAr, MSH, Maison de l'Orient et de la Méditerranée).

⁷ Clous en cours de restauration et attributions à assurer postérieurement.

⁸ DEYBER A., 2008, p. 176.

⁹ Écailles parfaitement similaires à une découverte du Col des Etroits: Demierre 2008, PL V, n° 7.

¹⁰ *Grosse breite Baumsichel mit Griffstütle*, Typ 1a de POHANKA R., 1986, p. 178-179.

Datation: de l'époque républicaine au Bas-Empire.

RIBERA ILACOMBA A., CALVO GALVEZ M., 1995, p. 30.

Interprétation: outil pionnier et arme occasionnelle.

¹¹ DEMIERRE M., 2008, pp. 11-13 et PL III, n° 6; RAGETH J., 2006, p. 124; ISTENIC J., 2015, p. 46 et PL II, n° 4.

¹² FEUGERE M., 1985, p. 203.

¹³ Déterminations de MERMOD O. à partir des prélèvements 2009-2010 in ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2012, avec les contributions de MERMOD O., SCHLUMBAUM A., STUDER J., pp. 88-90. Nouveaux travaux en cours pour l'étude des prélèvements issus des campagnes 2014 sous la supervision de JACQUAT C.

¹⁴ Déterminations de STUDER J. à partir des prélèvements 2009-2010 in ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2012, avec les contributions de MERMOD O., SCHLUMBAUM A., STUDER J., p. 88.

¹⁵ ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2012, avec les contributions de MERMOD O., SCHLUMBAUM A., STUDER J., pp. 87-88.

¹⁶ CASINI S., FOSSATI A., MOTTA F., 2013, pp. 157-165.

de l'A) et se situe sur la dernière ligne de positions du versant nord du col du Grand-Saint-Bernard permettant de contrôler la vallée en trois points (Roc de Cornet, passage sur le Torrent d'Allèves en fond de vallée et Mur (dit) d'Hannibal). De plus, l'emplacement permet d'annoncer dans la profondeur (Champex, Vallée du Rhône) l'arrivée d'un groupe de personnes depuis le sud.

Bien que très particulier, le Mur (dit) d'Hannibal n'est pas l'unique fortification de haute (voire très haute) montagne dans le secteur du Grand-Saint-Bernard et il sera nécessaire d'étendre cette étude à plusieurs de ces aménagements ainsi qu'aux autres positions d'intérêt tactique de la vallée pour améliorer significativement l'interprétation de tels lieux.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDENMATTEN R., 2011, *Le Mur (dit) d'Hannibal: Un site de haute montagne hors normes (Mémoire de Master)*, Lausanne, 201 p.
- ANDENMATTEN R., 2015, Liddes, *Mur (dit) d'Hannibal (HA14)*, Association RAMHA, Campagne de recherches (juillet - août 2014), Rapport d'activité (déposé auprès de l'archéologie cantonale valaisanne), Liddes, 53 p.
- ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2010, «Liddes, district d'Entremont, Creux de Boveire, Mur (dit) d'Hannibal», in François Wiblé et al., «Chronique des découvertes archéologiques dans le canton du Valais en 2009 et 2010», *Vallesia* LXV, pp. 311-313.
- ANDENMATTEN R., PACCOLAT O., 2012, avec les contributions de MERMOD O., SCHLUMBAUMA., STU-
DER J., «Le Mur (dit) d'Hannibal: un site de haute montagne de la fin de l'âge du Fer», *Annuaire d'Archéologie Suisse* 95, pp. 77-95.
- ANDENMATTEN R., PIGNOLET A., 2014, «Liddes, district d'Entremont, Creux de Boveire, Mur (dit) d'Hannibal», in François Wiblé et al., «Chronique des découvertes archéologiques dans le canton du Valais en 2014», *Vallesia* LXIX, 2014, pp. 525-527.
- ANDENMATTEN R., PIGNOLET A., 2015, «Liddes, district d'Entremont, Creux de Boveire, Mur (dit) d'Hannibal», in *Vallesia* LXX (à paraître).
- CASINI S., FOSSATI A., MOTTA F., 2013, L'iscrizione in alfabeto di Lugano al Mur d'Hannibal (Liddes, Valais), *Notizie Archeologiche Bergomensi* 21, pp. 157-165.
- DEMIERRE M., 2008, *Col des Etroits, Analyse du mobilier de prospection, Rapport à l'Archéologie cantonale vaudoise*, Lausanne, 56 p.
- DEYBER A., 2008, «Des pointes de traits en fer de «type Numance» (Espagne, province de Soria) à Alésia (Côte-d'Or) et Montmartin (Oise)», in POUX M. (dir.) & al., *Sur les traces de César, Militaria tardo-républicains en contexte gaulois, Actes de la table ronde du 17 octobre 2002 à Glux-en-Glenne*, Glux-en-Glenne, pp. 173-179.
- FEUGERE M., 1985, *Les fibules en Gaule méridionale de la Conquête au 5^e s. apr. J.-C.*, Paris, 509 p.
- ISTENIC J., 2015, «Trace of Octavian's military activities at Gradisce in Cerkno and Vrh gradu near Pecine», in ISTENIC J., LAHARNAR B. et HORVAT J., *Evidence of the Roman army in Slovenia*, Ljubljana, pp. 43-74.
- POHANKA R., 1986, *Die eisernen Agrargeräte der Römischen Kaiserzeit in Österreich*, Oxford, 455 p.
- RAGETH J., 2006, «Zeugnisse des Alpenfeldzuges des Kaisers Augustus von 15 v. Chr. aus dem bündnerischen Oberhalbstein», *Helvetia Archaeologica* 148, p. 118-134.
- RIBERA I LACOMBA A., CALVO GALVEZ M., 1995, «La primera evidencia arqueológica de la destrucción de Valentia por Pompeyo», *Journal of Roman Archaeology* 8, 1995, p. 19-40.

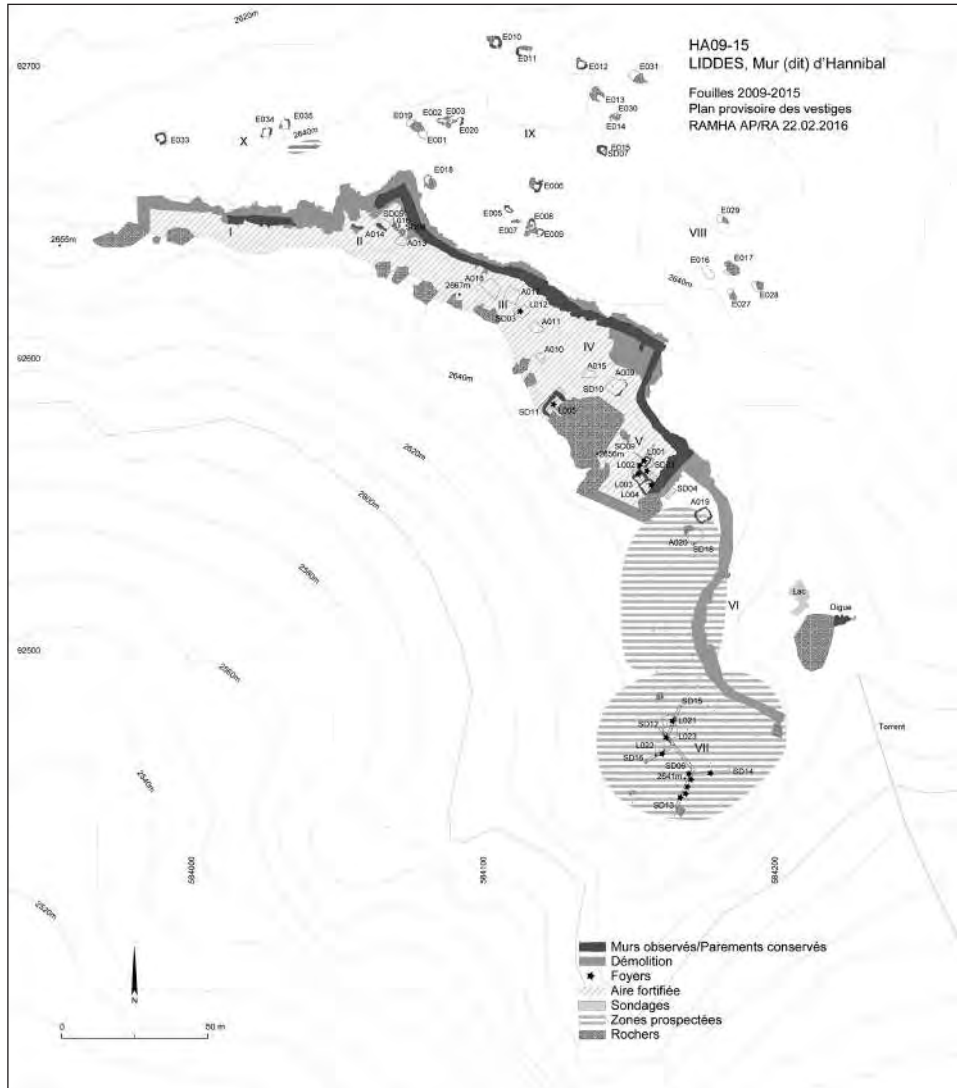


Fig. 1 - Liddes, Mur (dit) d'Hannibal, plan provisoire des vestiges, état 2015. RAMHA.



Fig. 2 - Liddes, Mur (dit) d'Hannibal, zone intérieure médiane (IV), sondage 11, fouilles 2015. Vue générale du bâtiment «L005», avec son foyer central (zone plus sombre). RAMHA.

GLACIARCH : APPLICATION DES MÉTHODES DU SIG ET DE LA GLACIOLOGIE POUR ESTIMER LE POTENTIEL DE ZONES ARCHÉOLOGIQUES

STEPHANIE ROGERS¹, MAURO FISCHER¹ ET MATTHIAS HUSS¹

Le changement climatique actuel et la fonte accélérée des glaces ont entraîné une augmentation des découvertes de vestiges archéologiques enfouis jusqu'alors dans les glaciers ou les champs de glace. Afin de réduire le risque de disparition de ces vestiges fragiles et de localiser les zones de haut potentiel archéologiques, le recours à des méthodes prédictives s'avère indispensable.

Le projet a consisté à associer les méthodes appliquées en archéologie et en glaciologie, afin de proposer un nouveau type de modèle prédictif applicable à la protection du patrimoine archéologique. Analyse spatiale et modélisation en glaciologie ont été utilisées pour mettre en avant les zones de haut potentiel archéologique dans les Alpes Pennines (frontière Suisse-Italie). Ainsi, le retrait des glaciers a été modélisé par tranches de dix ans jusqu'en 2100. Le modèle glaciologique permet la projection d'une image à haute résolution (25m) de l'extension future des glaciers dans les Alpes pennines. En 2010, la surface totale des glaciers dans les Alpes pennines atteignait 446 km². Cette surface va considérablement décroître ces prochaines années ; sur la base du scénario climatique utilisé, on va observer une réduction de 37% (280 km²) en 2030, de 80% (91 km²) en 2060 et de 93% (30 km²) en 2090. Les résultats du modèle GlaciArch devraient ainsi permettre d'orienter plus précisément les travaux de prospection archéologique et de les cibler sur quelques zones très sensibles au sein des Alpes Pennines, en réduisant l'espace actuellement couvert de glace à quelques secteurs archéologiques potentiellement à haut risque.

¹ Université de Fribourg, Département de Géosciences - CH-1700 FRIBOURG.

GlaciArch: applying glaciological methods for gauging archaeological potential using GIS

Stephanie Rogers¹, Mauro Fischer¹, and Matthias Huss¹

¹University of Fribourg, Department of Geosciences, Geography: Chemin du Musée 4, 1700 Fribourg

Abstract

Recent climate changes have led to an increase in the exposure of archaeological remains in frozen environments due to the melting of glaciers and ice patches, and the thawing of permafrost. In some cases, the discovery of glacial archaeological findings has occurred due to chance. In order to avoid the risk of losing exceptional, often organic, cultural remains due to decomposition, systematic and predictive methods should be employed to locate areas of high glacial archaeological potential. Here, we merged archaeological and glaciological methods to create a new type of archaeological prediction model in the field of glacial archaeology. Locational analysis and glaciological modelling were used to highlight current and future areas of archaeological potential in the Pennine Alps, located between Switzerland and Italy. Future glacier area was calculated in 10 year increments until 2100. By 2060, 93% of glacier area is expected to have disappeared. The results from the final model, **GlaciArch**, provide new insights into future glacial archaeological potential in the Pennine Alps by narrowing down a study region of 4500 km² into several manageable square kilometer sites.

GlaciArch Results

The results of the **GlaciArch** model show current and future areas of archaeological potential across the Pennine Alps region. The addition of glaciological modelling results to the locational analysis results allow the archaeological potential to be more accurately defined. For example, between 2010-2030, the total area of archaeological potential is 30.1 km² but the area of high potential has been narrowed down to 3.24 km², making the study region much more manageable from an archaeological prospecting sense.

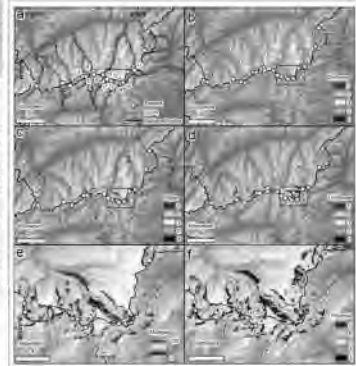


Methods

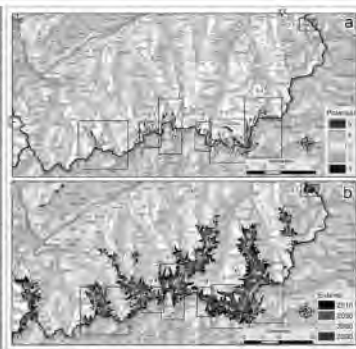
GlaciArch is composed of various steps which culminate in the creation of a predictive model gauging the glacial archaeological potential of the Pennine Alps.



- 1) Pass selection and LCPs (Least Cost Paths).** Those passes which were glaciated in 1973 (based on glacier inventory by Müller et al., 1976) and located on or near the Swiss-Italian border were selected for further analysis. LCPs were then calculated based on the methods developed in Rogers et al. (2014).
- 2) Location analysis** for locating areas of high archaeological potential based on:
 - a) Distance from LCPs:** Buffers were then constructed around each LCP in 100, 250, 500, 750, and 1000m increments to represent the notion that archaeological potential decreases as you move further from the paths (Table 1).
 - b) Avoidance of steep slopes:** Slope was calculated from a DEM within the 1000m buffer to calculate the steepness of the terrain based on the assumption that humans prefer less-steep slopes and avoid slopes greater than 40 degrees.
 - c) Ice thickness:** areas with thinner ice were given as higher archaeological potential as those areas will become ice free sooner.
 - d) The weighted layers** for distance from LCPs, slope, and thickness were multiplied together to obtain one layer containing all possible value combinations and classified using Natural Breaks for visualization resulting in areas of high (5) to low (1) archaeological potential.



- 3) Glaciological Modelling** was conducted for all glaciers in the Pennine Alps using a combination of glaciological methods to determine future changes in glacier extents in 10 year increments until 2100 to be used as a decision making tool for archaeologists when planning their prospecting areas in future years.
 - Current glacier ice thickness distribution was derived using glacier outlines (Fischer et al., 2014; Paul et al., 2011) based on the approach by Huss and Fujita (2012).
 - Surface mass balance and 3D glacier geometry change were modelled from 2010 to 2100 based on a detailed glacier slope (Huss et al., 2010a) taking into account snow accumulation distribution, the influence of radiation on ice melting, and calculate glacier retreat based on a mass-conservation approach.
 - The Regional Climate Model produced by the ETHZ (ETHZ, Swiss Federal Institute of Technology) and the A1B CO2-emission scenario (Rakauskas, 2000) were used to calculate future glacier change.
 - Until 2100, a mean annual air temperature rise of 14.7°C relative to 1980-2000 is expected for the study region and precipitation is found to increase in winter but to decrease in summer (CH2014+Impact, 2014).
 - Glacier ice coverage for 10-year time steps between 2020 and 2100 was extracted from the model for each glacier in the Pennine Alps.
 - These glacier masks were overlaid onto the results of the locational analysis.



Literature cited

Chapuis, J. (2014). *Toutat Quantitative Simulation of Climate Change Impact on Switzerland*. OFS (OFES, MeteoSwiss, CSO4, Agroscope, ProPlan, BSL).

Fischer, M. et al. (2014). The new Swiss Glacier Inventory (SGI2012): improved glacier representation, glacier area in areas previously very small glaciers. *Ann. Glaciol.* 45, 665-674.

Huss, M. et al. (2010). Future melt-outstanding hydrology: a new water resource assessment. *Hydro. Earth Syst. Sci.* 14, 1615-1620.

Huss, M. & Fierz-Schmid, D. (2012). Distribution of thickness and volume of all glaciers around the globe. *J. Geophys. Res.* Earth Surf. 117, F04010.

Müller, B. et al. (1976). *Inventory of the Swiss Glacier Inventory*. Geographisches Institut, Zürich.

Niederer, H. (2008). *Special Report on Environment, Economy, and Space Policy of the Swiss Confederation*. Federal Office of the Environment, Confederation of Switzerland, Bern.

Paul, F. et al. (2011). A new glacier inventory for the European Alps from satellite data. *Hydro. Earth Syst. Sci.* 15, 101-112.

Rogers, S. et al. (2014). Locational path analysis for predicting glacial archaeological potential in the Pennine Alps. In *Integrative Archaeology: A Case Study in the Alps*. Computer Applications in Geographical Methods in Archaeology.

Acknowledgements

This research has been supported by the Swiss National Science Foundation (grant CR2112_130279) by the Service des bâtiments, monuments et archéologie (Canton du Valais, Switzerland) and by the History Museum of Valais (Switzerland). Thanks to Philippe Curdy for translating the abstract into French and to him and Ralph Lugin for their continued support throughout the duration of the project.



Discussion & Conclusion

The performance of this model has yet to be tested in the field, however the results seem to correspond well to glaciological principles and the few glacial archaeological finds already located in the region, for example at the Oberer Theodul site. In theory, high archaeological potential is expected near the glacier margins as those are the areas with the thinnest ice, while areas of low potential should occur mid-glacier where the ice is thickest. An example of this can be seen at the Haut Glacier d'Arolla; high potential exists on the extents of the glacier tongue and potential decreases as inward movement onto the glacier continues. One problem with this model is that it is difficult to convey inherently dynamic movement on a static map. In fact, results should be calculated

for each year to obtain a greater understanding about the true and temporally varying glacial archaeological potential of the region, however 2D mapping constraints do not permit dynamic visualization of these type of results. An interactive interface would be the best way to visualize the end results.

The results of this study can be used as a decision support tool for the selection of glacial archaeological prospecting sites. The definition of small regions of high glacial archaeological potential means less time, effort, and money spent in the field or on flight reconnaissance missions. By combining archaeological and glaciological methods for the first time, a new perspective has been given to the field of glacial archaeology.

To obtain the full publication, email stephrogers5@gmail.com or download by scanning the QR code.

FIASCHE DELL'ETÀ DELLA ROMANIZZAZIONE E ROMANE
NELL'AREA ALPINA CENTRO-OCCIDENTALE
ANALISI DEI LEGNI

FULVIA BUTTI E LANFREDO CASTELLETTI*

Le fiasche sono un recipiente di antichissima origine e diffuso in varie culture ed in vari materiali, su cui già da tempo alcuni studiosi hanno focalizzato la loro attenzione¹. Si è potuti così giungere a catalogare una serie di esemplari dell'Italia settentrionale e del Canton Ticino, documentando una presenza dall'età del Ferro alla piena romanità. Le fogge sono diverse, ed anche i materiali con cui sono realizzati, esistendo sia esemplari interamente in bronzo, sia in legno con fasciatura in metallo (bronzo e ferro)². In questo lavoro prendiamo di nuovo in considerazione alcune borracce (già edite e di cui in calce compare la scheda dettagliata) tutte in tecnica mista, cioè con corpo ligneo ed armatura in bronzo o ferro, che ci testimoniano un'interessante varietà di soluzioni strutturali in un'area piuttosto circoscritta, essendo distribuite prevalentemente nel comprensorio Verbano-Ticino. Vengono inoltre presentate le analisi dei legni di due borracce ticinesi.

Le fiasche di Ornavasso In Persona provengono da due tombe della romanizzazione, la t. 95, del 40-20 a.C., e la t. 121, del 15-1 a.C.³.

La sagoma restituita dalla parte metallica pervenutaci consente di risalire alla conformazione del corpo che doveva essere un cilindro di legno svuotato, a cui erano applicati lateralmente due "fondi", una foggia di lunghissima vita, in uso ancora nel secolo scorso. La saldatura dei tre pezzi si giocava tutta sull'azione dell'essiccazione del "corpo principale" che, asciugandosi, serrava automaticamente i due dischi, i quali dovevano già essere completamente secchi, così da non doversi "ritirare" successivamente⁴. La lamina dalla t. 121 ci permette anche di ricostruire che la scanalatura per l'inserimento dei due "coperchi" era stata incisa a cm 1,3 dal bordo del "cilindro", ed anche questo dettaglio trova corrispondenze nella documentazione etnografica di cui disponiamo. La fasciatura viene quasi sempre realizzata, ma non era indispensabile, infatti è assente nell'esemplare di Ornavasso t. 95, in cui le zanche servono solo per reggere il manico. A questa foggia sono verosimilmente da ascrivere tutti gli altri esemplari di cui tratteremo.

I manici sono identici nelle due borracce, ambedue con terminazioni ornitomorfe, come è consueto nei bronzi tardorepubblicani, un elemento iconografico della religiosità pre- e protostorica dotato di forte simbolismo, a causa della "valenza mediatrice accreditata a questi animali e al triplice potere di accesso alle sfere celesti, all'universo acquatico e a quello terreno"⁵; ne abbiamo molti esempi in area alpina, sbalzati sui bronzi e incisi sulla pietra o sui "bastoncini divinatori", ma non possiamo definire quanto di questi ambiti semantici permanga nella rappresentazione dei nostri manici di piena romanizzazione⁶.

La struttura metallica delle fiasche di In Persona appare a prima vista identica, ma la t. 121 ha un sistema di fissaggio del manico più sofisticato, in quanto dei due anelli che lo sostengono, uno è inserito nella fascia che circonda il corpo, l'altro è inserito in una fascia trasversale che si fissa ai due "fondi". La borraccia dalla t. 95 era decorata con dischi bronzei sul corpo.

Le altre due fiasche piemontesi qui presentate sono più semplificate nella struttura metallica (che è in ferro),

* Desidero ringraziare i dottori F. Garanzini e F. Rubat Borel (Soprintendenza del Piemonte), A. Deodato (Museo di Biella), P. Piana Agostinetti (Ornavasso), E. Poletti (Museo di Mergozzo); S. Biaggio Simona e R. Cardani Vergani (Ufficio Beni Culturali, Bellinzona); E. Meroni e M. Ravaglia.

¹ FEUGÈRE 1991, DE MARINIS 1997 con bibliografia precedente.

² BUTTI RONCHETTI 2015.

³ PIANA AGOSTINETTI 1999; MARTIN KILCHER 1998, p. 237.

⁴ VEUILLET 2008.

⁵ MARRETTA 2007, p. 284.

⁶ Ad esempio sembra che durante la prima età del Ferro la barca solare diventi un elemento decorativo, perdendo così il suo significato originario, e poi si eclissi con il V sec. a.C. (FOSSATI 1994, p. 210).

in quanto è la sola fascia a cingere il corpo e reggere il manico: quella di Carcegna⁷ è bloccata da due zanchette trasversali, mentre quella di Cerrione⁸ è stretta al corpo cilindrico tramite delle placchette passanti.

Gli esemplari ticinesi di Madrano⁹ e Solduno¹⁰ si sono dissolti nel terreno quasi completamente, ma erano dotati di fasciatura (nel primo caso probabilmente in ferro; nel secondo in bronzo, incassata tra due “spallete”), ed i manici erano fissati con graffette. L’interesse dei due rinvenimenti sta nel fatto che hanno restituito dei frammenti di legno, fatto piuttosto raro, che ci permettono di affermare che era di frassino la fiasca di Solduno e di abete rosso quella di Madrano (vedi *infra*).

SCHEDE

ORNAVASSO, In Persona (Verbania) t. 95: Elementi bronzei di una fiasca. Manico in verga a sezione circolare, con ingrossamento alla sommità delimitato da due costolature, che si assottiglia e si risvolta alle estremità, conformate a testa d’anitride: una linea orizzontale segna la bocca e, poco sopra, un breve trattino le narici, un altro trattino gli occhi ed un’altra linea, che passa da un lato all’altro, probabilmente marca la delimitazione del colore del piumaggio. Il sistema di fissaggio del manico si compone nel seguente modo: per ogni lato c’è una lamina a croce, in un solo pezzo, il braccio più lungo aderisce trasversalmente al corpo della fiasca ed è fissato con un chiodino per ogni estremità, l’altro braccio è asimmetrico e sporge verso il centro del manico di qualche millimetro ed è decorato al bordo da tacche parallele, mentre dall’altra parte si assottiglia e termina con un dischetto, anch’esso fissato da un chiodino; al centro della “croce” un anello a sezione quasi lenticolare (d cm 1,5), dove si infilano le due terminazioni del manico. I chiodini utilizzati erano in ferro, giacché hanno lasciato delle tracce rugginose presso i fori passanti.

Probabilmente pertinente un frammento di disco in lamina (d cm 6 circa), leggermente depresso al centro, attorno ad un foro passante, e convesso nel resto del corpo; poteva ipoteticamente decorare il centro dei “fondi” della fiasca. I dischi dovevano essere fissati con le due borchie pervenute; esse hanno la capocchia circolare piatta (d 1,5 ca) e lo stelo circolare in un caso e più spigoloso nell’altro; quest’ultimo caso conserva infatti, aderente al retro della capocchia, un minutissimo frammento di lamina in bronzo. Due piccole calotte in lamina di bronzo con foro passante potevano coprire dei chiodi. È pervenuto anche un piccolo frammento di anello circolare piatto in bronzo, decorato da un dischetto con punto impresso. Un frammento di legno che presenta una curvatura potrebbe essere stato sotto la lamina circolare.

Manico: la max 13,6; asse di rotazione 11,8 cm

ORNAVASSO, In Persona (Verbania) t. 121: Elementi bronzei di una fiasca. Manico (C) a sezione circolare con terminazioni ripiegate verso l’alto e conformate a testa di anitride: se ne distinguono bene il becco rialzato, l’occhio ed una linea orizzontale che probabilmente segna la separazione tra le due colorazioni del piumaggio sulla testa. La fasciatura è composta da una lamina (ne sopravvive un frammento) che avvolge circolarmente il corpo della fiasca (A), e da due lamine (B1 e B2) che si impostavano perpendicolarmente alla prima; della B1 resta una piccolissima traccia all’incrocio con A. La lamina A presenta un anello (D1) per l’inserimento di un’estremità del manico. La lamina trasversale B2 aveva l’altro anello (D2); essa si protende sul corpo per pochi centimetri (3,5) ed ha all’estremità una decorazione di linee parallele; era fissata al corpo con dei chiodini di bronzo che conservano attorno una traccia circolare di ruggine (forse tracce di una rondella in ferro?). In conclusione il manico si fissava con due anelli, uno saldato alla lamina circolare A, l’altro a quella perpendicolare B2. Pur essendo molto ridotte di dimensione, i frammenti ci consentono di affermare che il d del recipiente era attorno a 26 cm, mentre la larghezza è di circa 8 cm (10 cm alla costolatura). Probabilmente esso era costituito da un cilindro di legno e da due dischi laterali (d 24 cm ca), rispetto ai quali il cilindro sporgeva di 1,3 cm per lato.

Manico: la max 13,1; asse di rotazione 10 cm

CARCEGNA (Novara) t. 15: Elementi di ferro di una fiasca. Manico in lamina con costolatura centrale nella faccia inferiore (spess. 0,2; max 0,4 cm), piegato alle estremità e con terminazioni coniche. La fasciatura è costituita da una lamina (largh 0,7; spess. 0,2) frammentata ed incompleta, che termina da ambo i lati con due placchette subquadrate, con fori passanti in cui sono inserite le terminazioni coniche. Una parte di lamina è contorta, ma l’altra conserva ancora la curvatura circolare, dopo una piega ad angolo quasi ortogonale, che restituisce un diametro di 20 cm. Altri 3 frammenti di verghette rettangolari a sezione rettangolare dovrebbero essere pertinenti ai morsetti trasversali della

⁷ CARAMELLA, DE GIULI 1993, tav. 53, n. 7.

⁸ BRECCIAROLI TABORELLI 2011.

⁹ BUTTI RONCHETTI 2000.

¹⁰ CARLEVARO 1999.

fiasca; due di essi, a causa del medesimo spessore, più alto del terzo elemento, potrebbero essere pertinenti alla stessa grappetta, che avrebbe così una lunghezza di quasi 8 cm; si piegano ad angolo retto. Forse sul manico tracce di tessuto.

Manico: la max 13,8; asse di rotazione 11,5 cm

CERRIONE (Biella) t. 175: Elementi di ferro di una fiasca. Fasciatura in lamina (la cm 1,1, spess generalmente 0,1), che in alcuni punti appare profilata al bordo, pervenuta in 5 frammenti. Si compone di due lamine (A1 e A2) che dovevano circondare, ciascuna per una emicirconferenza, il corpo della fiasca; si saldavano entrando nell'apertura rettangolare di una placchetta quadrangolare (2,3x2,1), fuoriuscendo e si ripiegandosi su sé stesse. Infatti si suppone l'esistenza di un'altra placchetta, che non è pervenuta, a causa del fatto che altri due frammenti di lamina accennano a ripiegarsi su se stessi; in conclusione ci dovevano essere una placchetta alla sommità ed un'altra alla base del corpo; il frammento A1 restituisce un diametro del recipiente di 20 cm circa. Nella parte alta della fasciatura, sulle lamine A1 e A2 vengono saldate, tramite due chiodini ciascuna, altre due lamine a nastro (lu tot. cm 5,8) che terminano con un ovale con foro circolare passante, in cui si inserisce il manico; esso ha sezione ad "U", con terminazioni piegate verso l'alto e frammentate alla cima. Tutti i frammenti sono molto corrosi; le lamine sono in parte contorte.

Manico: la max 11,9; asse di rotazione 10 cm

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BRECCIAROLI TABORELLI L. 2011, *Oro, pane e scrittura, Memorie di una comunità "inter Vercellas et Eporrediam"*, *Studi e ricerche sulla Gallia Cisalpina*, 24
- BUTTI RONCHETTI F. 2000, *La necropoli di Airolo-Madrano, Una comunità alpina in epoca romana*, Bellinzona
- BUTTI RONCHETTI F. 2015, *Bronzo e legno: le fiasche dell'area leponzia (romanizzazione, età romana)*, in E. DESCHLER-ERB, Ph. DELLA CASA (eds.), *New Research on Ancient Bronzes, Acta of the XVIIIth International Congress on Ancient Bronzes, Zürich Studies in Archaeology*, 10, pp. 51-54
- CARAMELLA P., DE GIULI A. 1993, *Archeologia dell'Alto Novarese*, Mergozzo
- CARLEVARO E. 1999, *La necropoli romana di Solduno, Scavi del 1995-1996 e 1997*, Tesi di laurea discussa all'Università di Zurigo
- DE MARINIS R.C. 1997, *La tomba gallica di Castiglione delle Stiviere (Mantova)*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 5, pp. 115-177
- FEUGÈRE M. 1991, *Autres formes*, in M. FEUGÈRE, C. ROLLEY (a cura di), *La vaisselle tardo-républicaine en bronze, Actes de la table ronde*, Lattes 26-28 avril 1990, Dijon, pp. 121-130
- FOSSATI A. 1994, *L'acqua, le armi e gli uccelli nell'arte rupestre camuna dell'età del Ferro*, in *Notizie Archeologiche Bergomensi*, 2, pp. 203-216
- MARRETTA A. 2007, *Forma, funzione e territorio nell'arte rupestre camuna: il caso delle figure ornitomorfe, XXII Valcamonica Symposium*, Darfo Boario Terme 18-24 maggio 2007, Capo di Ponte, pp. 277-292
- MARTIN KILCHER S. 1998, *Gräber der späten Republik und der frühen Kaiserzeit am Lago Maggiore: Tradition und Romanisierung*, in *Xantener Berichte, Grabung-Forschung-Präsentation*, 7, Bonn, pp.191-252
- PIANA AGOSTINETTI P. 1999, *I sepolcreti di Ornavasso, Cento anni di studi*, III, *Le necropoli di Ornavasso, Scritti inediti di Mario Bertolone*, Roma
- VEUILLET C. 2008, *Dans les arbres... des tonnelets*, in S. PONT, *Et le tonneau fût!*, Sierre-Salquenen, pp. 170-178.

ANALISI DEI LEGNI (di Lanfredo Castelletti)

Fra i materiali recuperati dalle necropoli di Solduno (Locarno) e di Madrano (Airolo) vi sono alcuni resti attribuibili in parte a fiasche lignee, recuperati contestualmente alle guarnizioni metalliche delle medesime. I frammenti lignei di Solduno sono sei in tutto. Il materiale si è conservato grazie ai composti di rame provenienti dai costituenti metallici. Anche la fascetta della legatura della fiasca sembra fosse di rame, perché non vi sono tracce di composti di mineralizzazione ferrosa sui frammenti, ma piuttosto un diffuso color verde chiaro. Cinque elementi lignei appartengono ad almeno una fiasca e presentano una curvatura e uno spessore uniforme di 5 mm circa. Tre frammenti sono di forma ovale e due di questi conservano resti di chiodini in rame appaiati e passanti, situati all'interno di una solcatura larga 7 mm a bordi accentuati, anche a causa del ritiro del legno; il terzo elemento è attraversato da una piattina tipo

molletta-perno che all'esterno termina con un occhiello e all'interno mostra le due estremità divaricate. Gli altri due frammenti, privi di guarnizioni metalliche, sono curvati ed hanno sulla superficie esterna due cordonature parallele separate da un solco centrale e da due solchi laterali meno evidenti, il tutto per una larghezza di 5-6 mm. Tentativamente sono attribuibili ai solchi di una decorazione al tornio simile, per esemplificare, a quella della borraccia di Oberflacht (SCHRÖDER 1998) molto più recente, del VII sec. d.C. Tre dei cinque elementi lignei presentano nella parte concava l'incrostazione di una sostanza brunastra di lucentezza picea che può essere assimilata a residui di miele. Residui analoghi sono stati trovati e studiati in vari contesti come nei bicchieri fittili di tombe della prima età del Ferro a Castelletto Ticino (Novara) (ROSSI 2011). Per una migliore definizione servono tuttavia analisi micromorfologiche, in particolare polliniche, e analisi fisico-chimiche. Solo due frammenti sono stati esaminati per la determinazione del legno, essendo il procedimento distruttivo, anche se limitato a poche schegge millimetriche. Il legno risulta di difficile lettura perché fortemente impregnato da sostanze estranee; tuttavia è stato possibile determinarne con sicurezza l'appartenenza in entrambi i casi a *Fraxinus sp.* (frassino), genere presente con due-tre specie in area ticinese.

Un solo frammento è invece completamente diverso dagli altri: ha forma prismatica ed è di notevole spessore, oltre 20 mm per la parte conservata. L'esame silotomico ha permesso di precisarne con buona certezza l'appartenenza a *Picea abies*, abete rosso o peccio, escludendo il larice (*Larix decidua*), entità dalla quale non è sempre facilmente distinguibile. Una delle facce è liscia, compatta, assimilabile a una superficie lavorata. Le altre sono irregolarmente frammentate a cubetti e prismi caratteristici della carie bruna, un tipo di attacco fungino frequente nelle conifere; ma tale frammentazione non è infrequente anche nella carie soffice. Le dimensioni e la forma del frammento lo rendono incompatibile con l'appartenenza a una fiasca. Il taglio del legno sembra essere di tipo tangenziale e non è da escludere che possa provenire dalla cassa lignea della sepoltura.

I reperti di Madrano sono costituiti da nove frammenti di cui due fortemente impregnati di sali di ferro, gli altri in buone condizioni di conservazione dovuta forse, come a Solduno, alla presenza di composti di rame. I due pezzi esaminati sono costituiti con buona probabilità da legno di abete rosso (*Picea abies*). La distinzione fra abete rosso e larice si basa qui, come per Solduno, soprattutto sulla transizione graduale dal legno primaverile a quello tardivo, tipica dell'abete rosso e sull'assenza di coppie di punteggiature nelle tracheidi del legno primaverile (SCHWEINGRUBER 2001) che sono invece spesso presenti nel larice. Infine i due frammenti lignei fortemente mineralizzati di Madrano potrebbero fare parte della fasciatura in ferro di una fiasca o di un altro tipo di contenitore per liquidi.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

ROSSI S. 2011, *Birra e altre bevande fermentate attraverso lo studio del polline fossile: tracce nella ceramica protostorica del nord-ovest*, in *I Celti in Insubria, nuove prospettive*, Atti del Convegno, Varese 30 maggio 2010, Varese

SCHWEINGRUBER F.H. 2001, *Anatomische Grundlagen der Dendrochronologie*, Bern

SCHRÖDER H. (a cura di) 1998, *Kunst im Alten Schloß. Württembergisches Landesmuseum Stuttgart*. Stuttgart, p. 74.

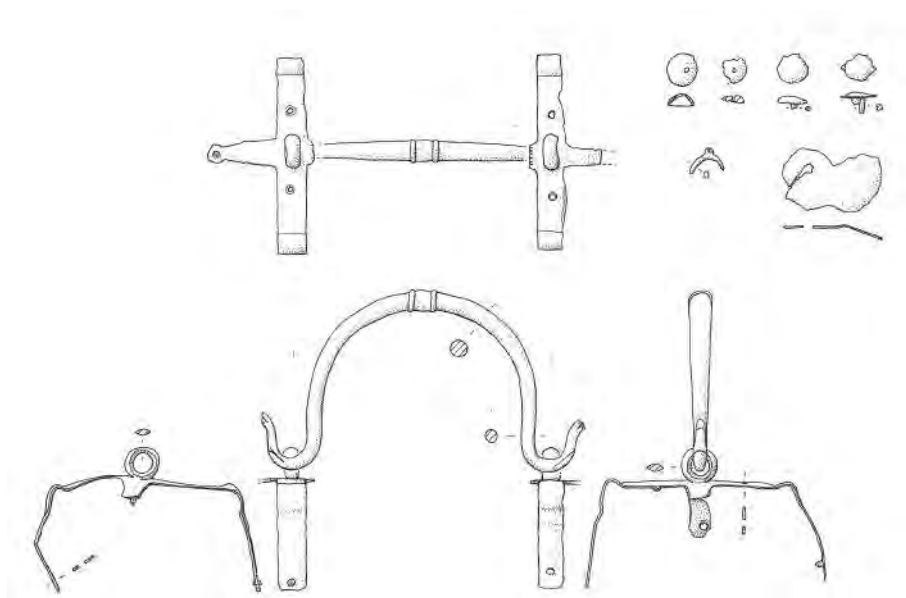


Fig. 1 - Fiasca dalla t. 95 di Ornavasso-In Persona.

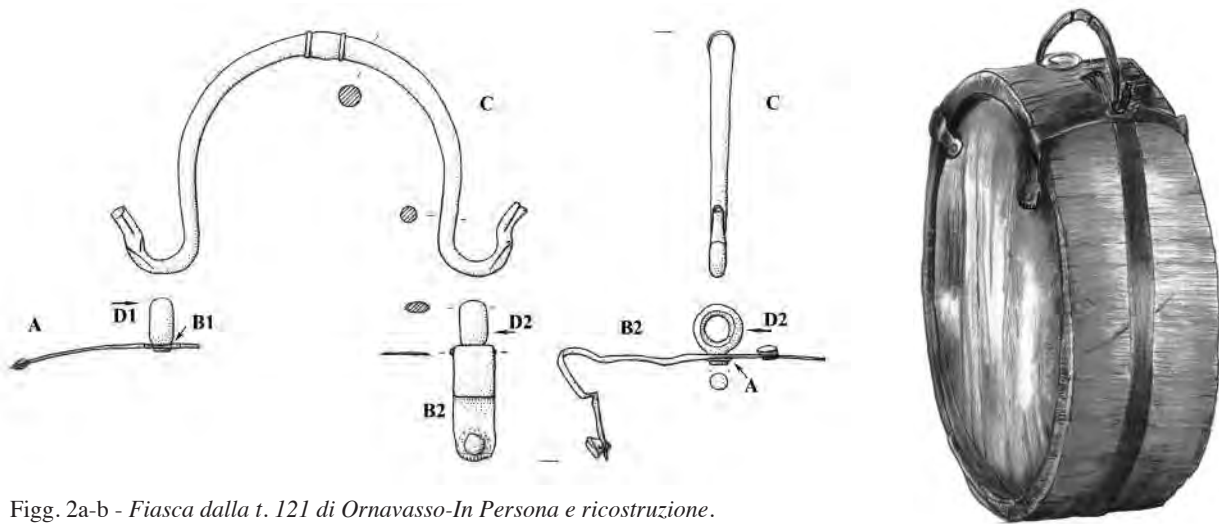


Fig. 2a-b - Fiasca dalla t. 121 di Ornavasso-In Persona e ricostruzione.

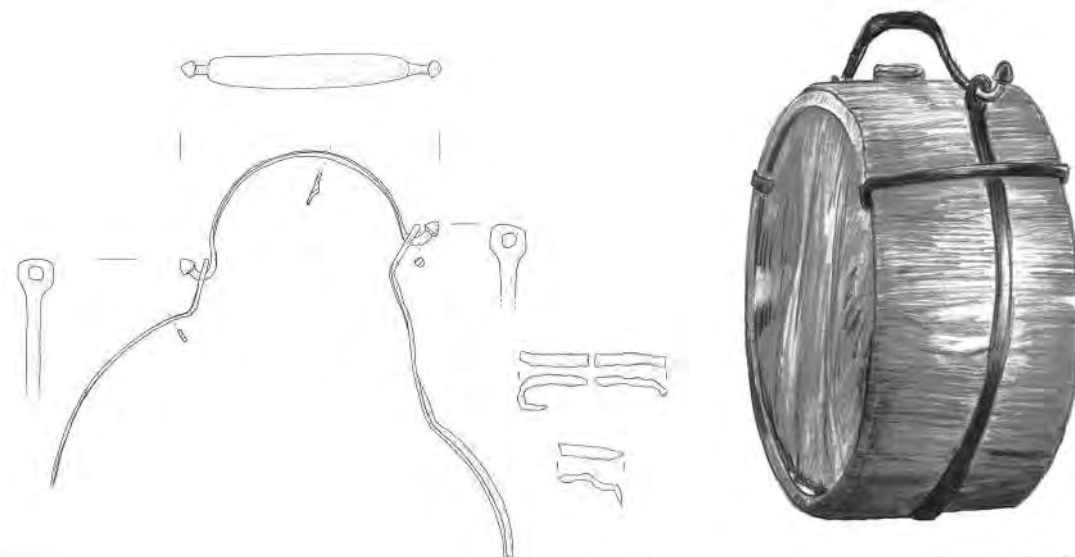


Fig. 3a-b - Fiasca da Carcegnà e ricostruzione .

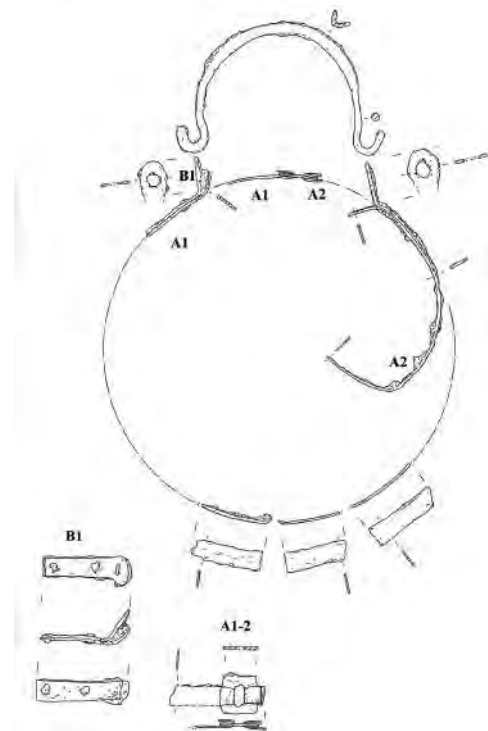


Fig. 4 - Fiasca dalla t. 175 di Cerrione.

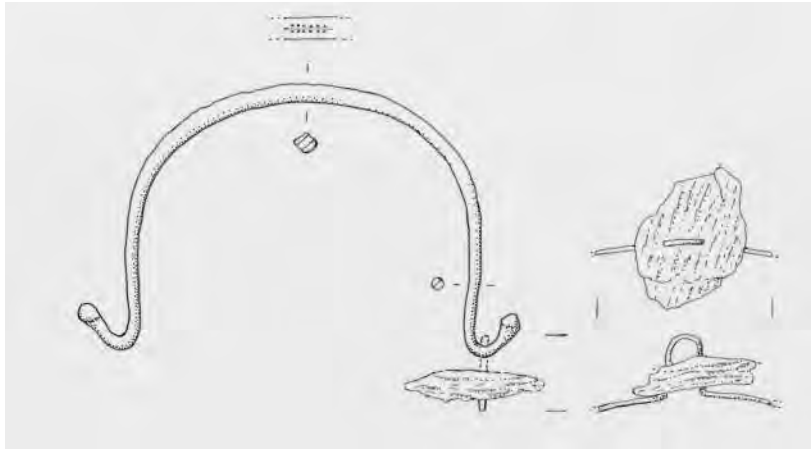
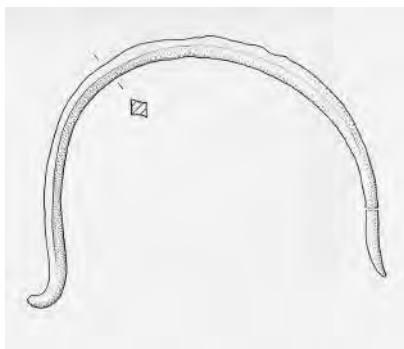


Fig. 5 - Manico dalla t. 3/1966 di Madrano (Canton Ticino).



Figg. 6a-b-c - Manico e parti della fiasca dalla t. 31 di Solduno (Canton Ticino).

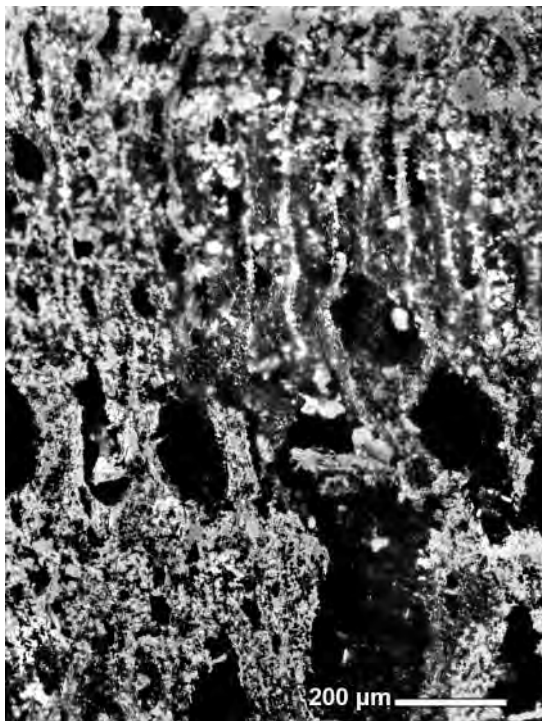


Fig. 7 - Sezione trasversale di legno di frassino (*Fraxinus* sp.) da Solduno, t. 31. Legno poroso-zonato, raggi 2-3 seriat, ispessimenti spiralati assenti. Di difficile lettura perché deteriorato per ritiro e per riempimento di materiale estraneo (v. testo).

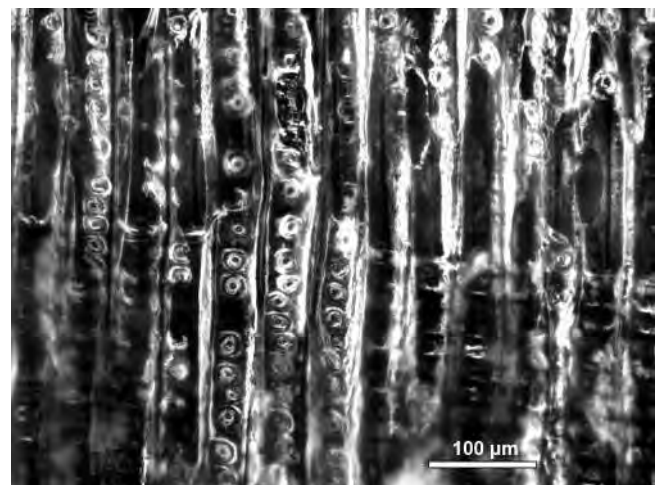


Fig. 8 - Sezione radiale di legno di probabile abete rosso (*Picea abies*) da Madrano.

DUE TORRI OTTAGONALI DELLA FINE DEL XII SECOLO, OYACE (VALLE D'AOSTA) E VEX (VALAIS): GLI STESSI COSTRUTTORI E UN SOLO COMMITTENTE?

MAURO CORTELAZZO E RENATO PERINETTI

La torre ottagonale di Oyace (Fig 1) costituisce uno dei rari casi dell'impiego di questa forma geometrica nell'edificazione di strutture fortificate¹. Le analisi archeologiche e dendrocronologiche compiute recentemente, hanno permesso di datare la costruzione della Torre ottagonale di Oyace (la "Tornalla") al 1187. Questa datazione costituisce un dato importante poiché consente di collocare questa tipologia costruttiva proprio nel periodo di passaggio tra le torri a pianta quadrata e quelle a pianta circolare. La pianta poligonale sembrerebbe rappresentare proprio un'evoluzione della torre quadrata e un'alternativa a quella circolare. La scelta costruttiva della Torre di Oyace indica una scelta originale probabilmente legata all'affermazione sociale di chi controllava quel luogo. Non conosciamo il nome della famiglia proprietaria della torre ma sappiamo che i detentori del "*castrum de Ayaci*" erano vassalli dei Quart. Le vicissitudini della famiglia dei Quart mostrano come tutto il territorio che, attraverso la valle del Buthier risaliva fino alla Valpelline proseguendo verso il col Collon per raggiungere Évolène e la Val d'Hérens, costituisse oggetto d'interesse e di sfruttamento fondiario. Uno stretto legame dei Quart con il vescovo di Sion potrebbe di fatto essere il motivo per cui, un ulteriore importante esempio di torre ottagonale, la Torre di Vex in Val d'Hérens nel Valais, evidenzia una stretta parentela con quella di Oyace.

La Torre di Oyace venne edificata a cavallo di uno sperone roccioso con la metà ovest a quota inferiore e quella est nel punto più elevato. Conseguenza di tale difformità del livello d'imposta delle murature, è un differente sviluppo dell'elevato che sulla fronte ovest raggiunge un'altezza di 12,15 m, mentre a est non supera i 9,50 m. Gli otto lati della torre, sia esternamente che internamente, non sono esattamente regolari, con variazioni da 2,76 a 1,55 metri (esterno/interno) per il lato più corto e da 2,93 a 1,78 per quello più lungo. Lo sviluppo in verticale della torre, che non presenta aperture ad eccezione di quella d'entrata, è sottolineato internamente da tre riseghe che definiscono i tre livelli pavimentali con uno spessore della muratura che va rastremandosi da 1,83 m a 1,44 m per diventare di soli 0,68 m nel coronamento superiore. Il piano all'altezza del coronamento della torre si contraddistingue per alcune peculiarità architettoniche e per le difficoltà interpretative circa la soluzione adottata per la copertura. A questo livello, nello spessore di muro, compare oltre al doccione per lo scolo delle acque meteoriche anche la latrina (Fig 2). La parte sommitale della torre di Oyace si è rivelata uno spazio architettonico piuttosto complesso ma attentamente concepito anche nei dettagli, come ad esempio l'utilizzo del cocciopesto, la pendenza del camminamento di ronda o l'esistenza di una latrina. Non sappiamo quanto una guarnigione o il singolo armigero fossero tenuti a presidiare dalla cima della torre ed essere destinati a lunghe attese, certo è che questo edificio, costruito verso l'ultimo decennio del XII secolo, si è palesato essere un modello edilizio innovativo per molti aspetti e per le soluzioni adottate a cominciare dalla particolare scelta planimetrica.

Le corrispondenze con la torre di Vex in Val d'Hérens nel Valais (Fig 3) sono molto puntuali tanto da consentire di ipotizzare l'impiego delle medesime maestranze per la loro costruzione. Un confronto accurato è stato reso possibile grazie ai lavori di Patrick Elsig che seguì l'intervento di restauro compiuto nel 1995.² Purtroppo la conservazione parziale in elevato del manufatto di Vex ci priva della possibilità di approfondire e raffrontare le soluzioni adottate per il camminamento di ronda e i criteri scelti per la copertura. Non a caso le differenti proposte avanzate da Blondel nel 1951 e da Elsig nel 1996, denotano proporzioni discordanti pur senza affrontare la questione della copertura (Fig 4). Nel raffronto grafico si evidenzia come la torre di Vex presenti dimensioni maggiori (diam. esterno 8,70 mt contro i 6,90 mt di Oyace; diam. interno 6,04 mt contro i 3,29 mt) e come, a livello di rapporti metrici, l'altezza suggerita da Elsig potrebbe anche essere maggiore poiché un semplice calcolo

¹ Un'analisi dettagliata della "Tornalla" di Oyace è stata oggetto di un recente lavoro in corso di pubblicazione CORTELAZZO M. - PERINETTI R., *La "Tornalla" di Oyace (AO). Una torre ottagonale del 1187*, in "Archeologia dell'Architettura", XXI, Firenze 2016, pp. 109-136.

² Un particolare ringraziamento va a François Wiblé, Archéologue cantonal du Valais, Martigny che ci ha trasmesso copie delle relazioni e dei testi redatti da Patrick Elsig dopo l'intervento di restauro, conservati negli archivi dell'Ufficio dei Monumenti Storici.

di proporzioni matematiche tra le misure delle due torri, determina un'altezza di 15,32 per quella di Vex. Essa non si trova collocata nella parte più elevata del promontorio, occupata dai resti parzialmente crollati del donjon con una torre quadrangolare (BLONDEL 1951) e che domina la riva sinistra del torrente Borgne a circa 1200 metri di quota, bensì sulla propaggine opposta del piano inferiore che si affaccia su un ampio fossato. La torre, pertanto, aveva un'importanza strategica come controllo dell'ingresso alla fortificazione, posta in prossimità dell'antico tracciato viario che da Vex conduceva a Evolène e al col Collon (ELSIG 1996), dal quale era possibile raggiungere la Valpelline e Oyace. La sua costruzione, sulla base di analisi dendrocronologiche, è stata attribuita tra la fine del XII secolo e i primi anni del 1200. Certamente la prossimità cronologica tra i due edifici e quella geografica, autorizzano a suggerire l'impiego di medesime maestranze. L'assenza di documenti d'archivio circa l'attribuzione a possibili patrocinatori di queste due singolari costruzioni, ci priva di un dato essenziale per comprendere quali possano essere stati i modelli di riferimento. La singolarità dello schema planimetrico, per il quale si fatica a trovare riscontri, esprime l'interesse per nuove soluzioni architettoniche legate allo sviluppo delle fortificazioni. Le affinità tra i due edifici s'instaurano già nella scelta dei criteri legati al sistema costruttivo. Nonostante i lati della torre di Vex siano di ampiezza maggiore, la sequenza verticale delle buche pontai si colloca, anche su questo edificio, sempre all'estremità del lato. Queste sequenze sono supportate in qualche caso, ma non su tutti i lati, da altre buche poste sulla mediana che dovevano facilitare l'appoggio di tavolati. Diversamente da Oyace la distanza tra le file verticali supera i 4 mt determinando per i tavolati, sotto il peso dei lavoranti o dei materiali, un problema di flessione. Se quindi per Oyace è possibile proporre un sistema di ponteggi aerei, cioè non necessariamente supportati da antenne verticali, bensì semplicemente ancorati alle pareti con travi passanti lo spessore di muro, la cosa sembra meno proponibile per Vex. Analogamente ad Oyace, non esistono tracce di aperture, aspetto che sembrerebbe rafforzare, nonostante la maggiore ampiezza dei vani, l'inadeguata funzione abitativa. L'esistenza della porta d'ingresso è stata dedotta dalla presenza di due lastre in pietra appartenenti alla soglia, ancora conservate sulla cresta di una delle pareti rivolta verso l'interno della fortificazione, a circa 6 metri d'altezza. Allo stesso modo il ritrovamento all'esterno di fori quadrati di maggiori dimensioni, appena sotto l'ingresso, permette di stabilire l'esistenza di una piccola piattaforma lignea, cui doveva essere addossata la scala per accedervi. Diversa tra le due torri è la posizione degli ingressi rispetto ai piani interni. Nel caso valpellinese si trova collocata al secondo piano mentre a Vex occupa il terzo. Occorre rilevare come l'altezza dei vari piani ad Oyace non rispetti una regolarità costante (Fig 5) mentre lo schema proposto a Vex per i piani superiori, sia da Blondel che da Elsig, si basa sulla ripetitività dall'altezza desunta dal primo piano, purtroppo la scarsa conservazione non da modo di verificare la correttezza di tale interpretazione. Mancando ai piani inferiori ogni traccia di dotazioni architettoniche finalizzate all'abitabilità (come latrine o camini), queste sono demandate, nell'analisi, ai piani superiori sottolineando come il carattere austero dell'edificio, poco illuminato e con spazi interni esigui, indichi non una frequentazione permanente ma piuttosto una semplice funzione difensiva con la presenza di qualche guardia armata solo nei momenti di conflitto. In considerazione dell'assenza completa di feritoie si presume che la difesa fosse praticata dall'alto, tra i merli o attraverso la messa in opera di bertesche. A Oyace, in base a quanto osservato sul camminamento di ronda, risulta da escludere l'esistenza di aggetti lignei, esterni al perimetrale della torre (Fig 6), poiché le tracce relative alla presenza di travi sono disposte in modo irregolare e legate alla messa in opera dei ponteggi durante la fase costruttiva.

Un'ultima considerazione nel raffronto deve essere compiuta sulla posizione della torre rispetto allo sviluppo planimetrico della fortificazione. Se a Oyace la torre può essere considerata il fulcro dominante sia morfologicamente che gerarchicamente, a Vex l'ubicazione non coincide con il punto più elevato, un tempo occupato da un probabile torrione di cui rimangono pochi resti sull'orlo della cresta verso il torrente interessata da una forte attività erosiva, bensì, essa è defilata e posta a controllo di una via di transito. Essa appartiene, secondo Blondel, a una fase costruttiva posteriore all'impianto originario dell'intera struttura incastellata nella quale si distingue "l'influence des maîtres d'œuvre savoyards". (BLONDEL 1951, p. 41) Tuttavia tale interpretazione deriva dalla datazione piuttosto tarda cui lo stesso Blondel assegnò a suo tempo la torre. La collocazione alla seconda metà del XIII secolo pone l'edificazione in un momento in cui tra Pietro II e Filippo I lo sviluppo delle strutture fortificate all'interno dei territori savoiardi ha il suo maggior sviluppo. In realtà le datazioni dendrocronologiche anticipano di oltre mezzo secolo l'edificazione richiedendo quindi un riesame di quanto sostenuto alla metà del secolo scorso.

La pianta ottagonale costituisce indubbiamente una scelta costruttiva che accentua la complessità esecutiva, soprattutto se a tale scelta si sommano le proprietà altimetriche del luogo e la morfologia tutt'altro che regolare del substrato roccioso. Ciò nonostante la scelta progettuale per la torre di Oyace, deve essere stata compiuta a prescindere da ogni tipo di condizionamento e si deve presumere che l'elemento discriminante fosse determinato dalla volontà di adottare quella particolare figura geometrica. La rarità nell'adozione di uno schema planimetrico ottagonale era già stata rilevata da Blondel alla metà del secolo scorso, per la torre di Vex, il quale osservava come le attestazioni fossero poco frequenti in Francia con qualche esempio in Germania (BLONDEL 1951, p. 40). La scelta di una pianta ottagonale fu allora motivata legando l'ubicazione della torre alla parte verso l'ingresso del

castello prospiciente la strada, “car il fallait pouvoir défendre cette position extrême au moins sur trois côtés”. (BLONDEL 1951, p. 41) Tale fattore però, se si considera che la torre non sembra possedere delle feritoie sulle pareti, potrebbe non essere così discriminante in quanto la difesa poteva essere effettuata unicamente sulla parte sommitale della torre. Per Oyace, considerato il luogo d’edificazione, tale motivazione è oltremodo ininfluyente, dal momento che ben tre lati prospettano verso il dirupo. L’elemento funzionale, se poi di tale si tratta, pare quindi insufficiente a spiegare la scelta di una simile struttura. Il mondo dei segni e delle immagini, ma anche della cultura tecnica e materiale, che pervade il medioevo, costituisce un intricato coacervo di simbologie da cui attingere i significati più diversi, ma non necessariamente si deve immaginare che questi si annidino nelle scelte intraprese ad Oyace e a Vex. Le datazioni dendrocronologiche ottenute per i due edifici autorizzano a proporre l’utilizzo di possibili sperimentazioni planimetriche nel passaggio dalla torre quadra a quella circolare, ma rimane singolare il fatto che tale tentativo si sia concentrato in località comunque defilate rispetto ai territori dove la torre circolare, anche se in particolare quella di fiancheggiamento, sembrerebbe avere un grande sviluppo verso la fine del XII secolo (BAUDRY 2001, CORVISIER 1998³). La volontà di realizzare una torre ottagonale può essere indubbiamente interpretata, come suggerito, quale sforzo d’originalità se non addirittura percepita come l’espressione di un segno di appartenenza a un clan, ma ciò non modifica la singolarità della scelta. Come ha proposto Mesqui «on ne peut exclure [...] la victoire de la beauté de la forme sur la fonctionnalité pure» (MESQUI 1991, p. 52). Se per Vex e Oyace si è parlato di una “parenté indéniable” (ELSIG *Du carré au rond*, p. 14), rimane da comprovare se tale consanguineità costruttiva debba essere attribuita, cosa che peraltro crediamo molto probabile, all’attività di medesime maestranze. Proporre o immaginare improbabili derivazioni da qualche precedente modello, può essere allo stesso tempo semplicistico e riduttivo. In definitiva si deve ritenere che non di derivazione o imitazione si tratti, ma semplicemente di parentela, del riferimento a un lontano progenitore comune.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BAUDRY M.P., 2001, *Les Fortifications des Plantagenêts en Poitou 1154-1242*, Paris.
- BLONDEL L., 1951, *Le château de Vex. Val d'Hérens*, “Vallesia”, VI, pp. 35-42.
- CORVISIER C., 1998, *Les grosses tours de plan circulaire ou centré en France avant 1200. Étude sur les antécédents de la politique castrale de Philippe Auguste*, Thèse de l'Université Paris I, janvier 1998, 3 vol.
- ELSIG P., 1996, *Vex. La tour «Tavelli». Analyse archéologique*, Septembre 1996, Archivio dell'Ufficio dei Monumenti Storici del Vallais.
- ELSIG P., *Du carré au rond, en passant par l'octogone. Autour du donjon de Vex*, Sion, s.d [1996], Archivio dell'Ufficio dei Monumenti Storici del Vallais.
- MESQUI J., 1991, *Châteaux et enceintes de la France médiévale*, Paris.

³ Si ringraziano Jean Mesqui e Christian Corvisier per averci dato la possibilità di prendere visione dell’importante lavoro di tesi di Christian Corvisier sulle torri circolari francesi.



Fig. 1 - La "Tornalla" di Oyace in Valpellina (AO).

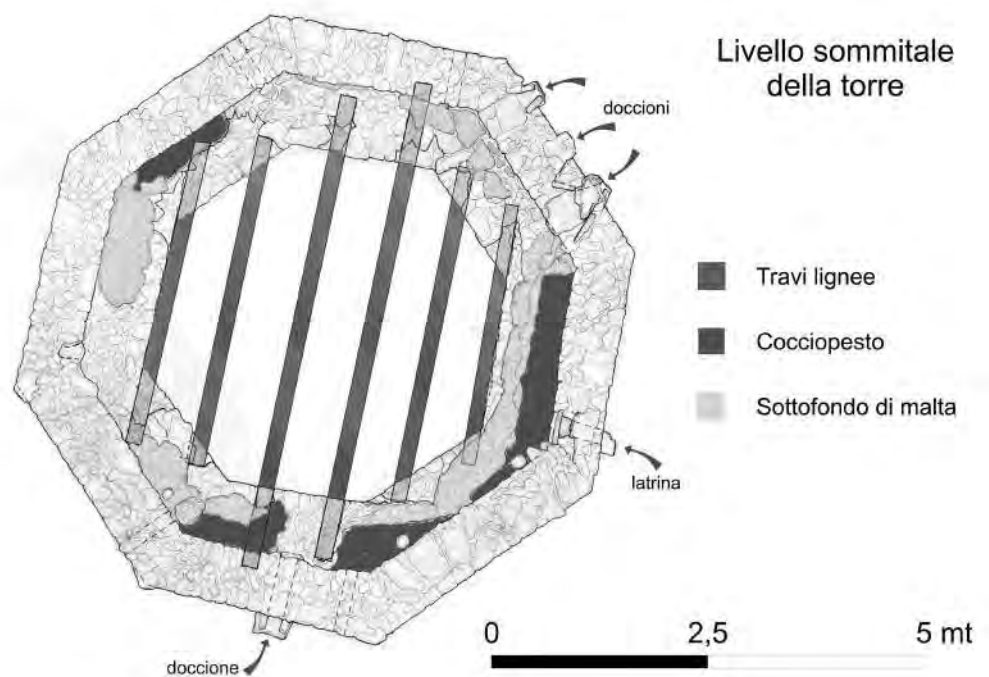


Fig. 2 - "Tornalla" di Oyace (AO). Rilievo archeologico della sommità della torre (Ril. C. Gabaccia, elab. M. Cortelazzo) con l'indicazione delle tracce di cocciopesto, del sottofondo di malta e l'originale posizione delle travi.

Fig. 3 - La Torre di Vex in Val d'Héréen - Sion
(Valais - CH).

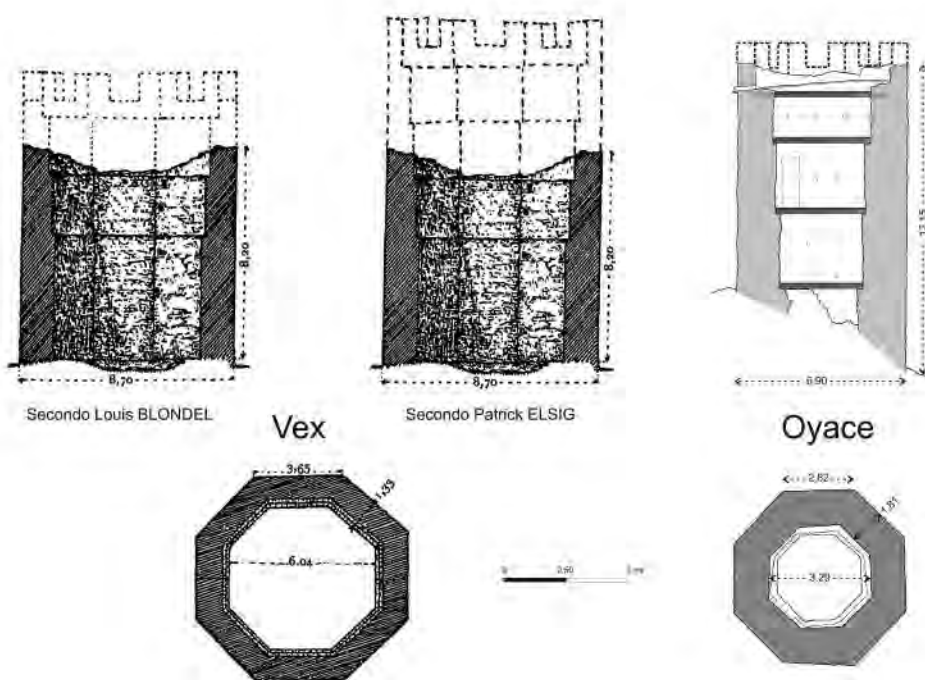


Fig. 4 - Raffronto tra
la Torre di Vex in Val
d'Héréen - Sion (Valais -
CH) e la "Tornalla"
di Oyace (AO).

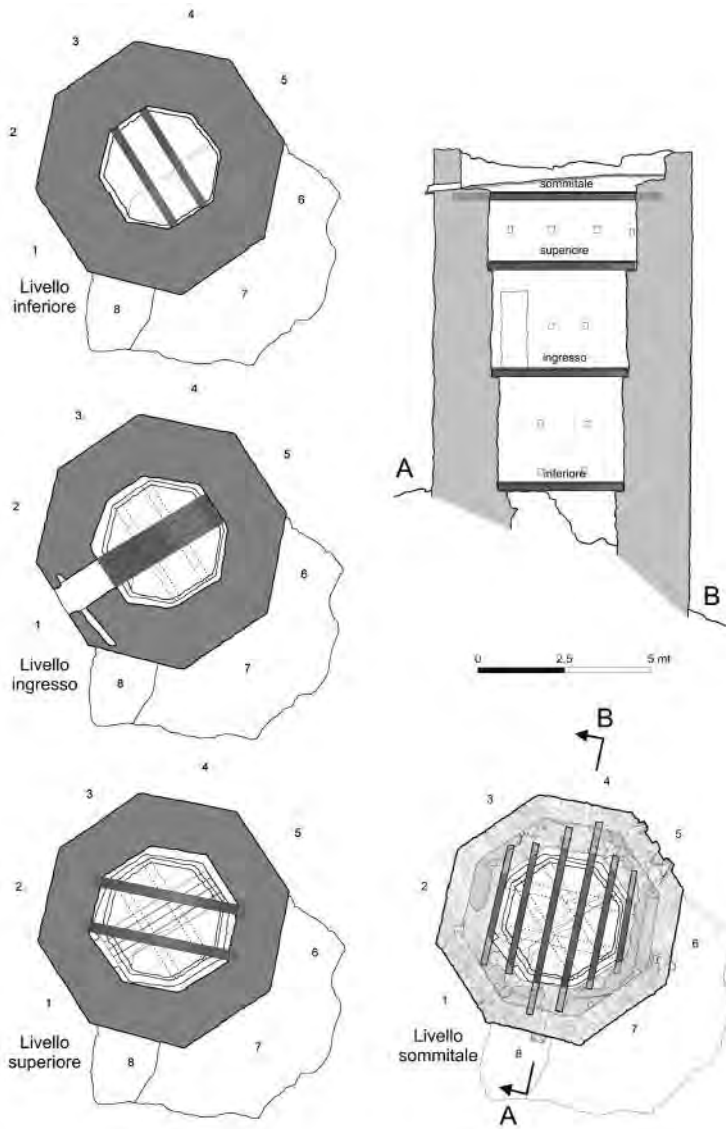
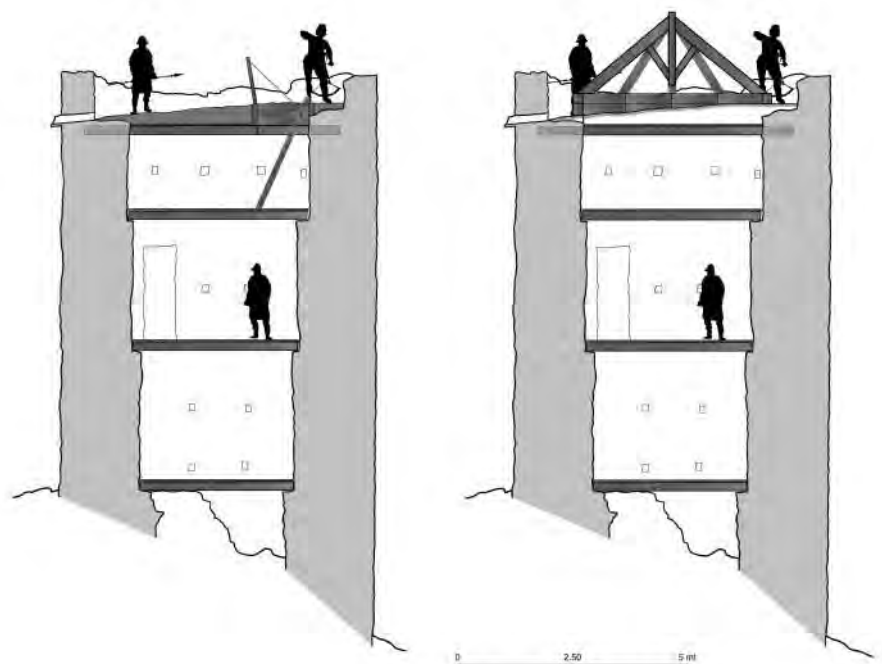


Fig. 5 - "Tornalla" di Oyace (AO).
Piante con le travi dei vari piani
pavimentali e sezione trasversale.

Fig. 6 - "Tornalla" di Oyace
(AO). Ipotesi ricostruttiva delle
due possibili soluzioni per la
copertura, a destra con superficie
interna piana e inclinata e a
sinistra con piccolo tetto interno
(Elab. M. Cortelazzo).



LES PRODUCTIONS CÉRAMIQUES DU CHENET DES PIERRES (BOZEL, SAVOIE, FRANCE), DANS LE CONTEXTE DES RELATIONS TRANSALPINES AU NÉOLITHIQUE MOYEN

PIERRE-JÉRÔME REY

Le Chenet des Pierres à Bozel constitue l'un des rares sites néolithique connu dans les vallées internes des Alpes françaises du nord. Découvert fortuitement en 1908, il sera sondé et publié succinctement par Hippolyte Müller en avril 1909 (Müller, 1910). Quatre-vingt-dix ans plus tard, une campagne de sondages a permis de cerner l'extension du site et de mettre en évidence des dépôts stratifiés représentant une longue séquence d'occupations néolithiques (Rey, 2006). Les couches archéologiques sont conservées sur de petits replats, implantés au cœur d'un chaos rocheux, dans un versant raide orienté au nord-ouest. Par son contexte d'implantation peu fréquent et par l'intensité des occupations, apparemment concentrées dans une petite portion de l'espace disponible, le Chenet des Pierres constitue un cas assez atypique parmi les habitats alpins connus.

L'originalité de ce contexte, l'abondance et la diversité du mobilier archéologique, la préservation de la faune et l'abondance des restes carpologiques ont motivé l'ouverture d'une fouille en 2001, avec une triple problématique centrée sur la compréhension des évolutions culturelles, l'analyse des pratiques économiques et l'identification des fonctions du site. Un premier secteur d'une trentaine de mètres carrés (secteur 3) a été ouvert au cœur du chaos rocheux, sur une étroite terrasse coincée entre deux mégablocs. Si la proximité des parois rocheuses favorise à cet endroit l'accumulation, puis la conservation de dépôts stratifiés, ces conditions particulières ne permettent pas une vision globale des modalités d'occupation du site, ni une bonne compréhension de la dynamique sédimentaire générale.

Pour progresser sur ces questions, à partir de 2008, un second secteur de fouille de 80 mètres carrés (secteur 1) a été implanté sur une vaste terrasse installée plus haut dans le versant, au-delà de l'extension apparente du chaos rocheux. Au terme de la deuxième année du troisième et dernier programme pluriannuel, la fouille des deux secteurs touche à sa fin. Le mobilier céramique recueilli représente plus de 160 kg de tessons souvent très petits. Son étude nécessite un important travail de tri et de remontage qui est encore loin d'être achevé. Les données présentées ici sont donc des résultats préliminaires très incomplets. Le mobilier a été rattaché aux niveaux stratigraphiques sur la base du découpage défini à la fouille qui devra être contrôlé par l'analyse fine des remontages. Seuls les éléments les plus significatifs et les récipients actuellement les mieux remontés sont ici commentés et partiellement illustrés.

LES PRODUCTIONS CÉRAMIQUES DU V^E MILLÉNAIRE AV. N. È.

Dans le secteur 1 :

- Les couches les plus anciennes des ensembles 3d et 3c ont livré un mobilier assez réduit associant quelques céramiques lisses assez ubiquistes avec des récipients ornés et inornés apparentés aux productions italiennes de la culture des Vasi à Bocca Quadrata (VBQ ; Venturino Gambari, 1998). Il reste difficile pour l'instant de les attribuer à une phase précise et ces éléments d'origine piémontaise sont provisoirement positionnés dans une fourchette large, entre 4700 et 4200 avant notre ère. Quelques petits tessons de céramique fine à décor de style VBQ II méandro-spiralique ont été découverts dans ce secteur, malheureusement sans contexte stratigraphique.
- L'ensemble 3b a livré un récipient VBQ à décor plastique, accompagné par un vase à carène basse et une jarre à anses en ruban et mamelons sur le bord caractéristiques du style Saint-Uze récent (Nicod, 2009). Cette association Saint-Uze / VBQ se retrouve dans le mobilier issu de deux structures en creux (Rey, à paraître).

Dans le secteur 3, les occupations du Ve millénaires sont surtout représentées par les niveaux 4I et 4II qui livrent des éléments Saint-Uze récent et VBQ ornés ou non. De rares décors renvoient principalement à la phase VBQ II. Quelques récipients s'individualisent par leur facture particulièrement grossière et leurs décors de lignes d'incisions sous le bord. Ils ne trouvent pas de comparaisons pour l'instant et pourraient évoquer des imitations

locales de modèles VBQ. Un très petit tesson à décor gravé et trois petits fragments de carène suggèrent des influences limitées du Néolithique moyen de type Chassey, mais leur petitesse fragilise leur rattachement stratigraphique et leur interprétation.

Ces éléments du Ve millénaire appartiennent globalement à l'intervalle 4500 – 4000 av. n. è. d'après les comparaisons. Ils témoignent vraisemblablement de deux, voire trois phases successives, et présentent des influences majoritairement d'origines VBQ et Saint-Uze récent.

Le Saint-Uze récent seul semble surtout représenté dans le sud du Jura mais il apparaît en association avec d'autres styles céramiques dans une aire beaucoup plus vaste entre Drôme, Plateau suisse et Valais. Des vases à embouchures carrées ou déformées, généralement inornés, sont connus dans tout le nord de la région Rhône-Alpes mais restent difficiles à dater avec précision. Les contacts directs avec l'Italie sont surtout nets dans les vallées alpines alors que dans la région lyonnaise et peut-être jusqu'aux Préalpes (Rey, à paraître), il semble exister un style local défini à partir de la fosse de Simandres Les Estournelles (Thiériot et Saintot, 1999) marqué par la fréquence des vases inornés à embouchures carrées. Bozel constitue pour l'instant le seul site où les éléments Saint-Uze récente et VBQ sont associés de manière sûre.

LES PRODUCTIONS CÉRAMIQUES DU IV^e MILLÉNAIRE AV. N. È.

La périodisation des occupations du IV^e millénaire repose sur la stratigraphie du secteur 3. Quatre ensembles superposés y ont été individualisés.

- Le niveau 3III livre un petit ensemble où s'observent des influences rhodaniennes du Néolithique moyen de type La Roberte et du style padan de La Lagozza, accompagnées d'indices Cortaillod et d'une coupe à quatre sillons internes. Si la diffusion des coupes à sillon unique est très large et couvre des aires culturelles très différentes, les coupes à quatre sillons ou plus sont bien moins fréquentes et paraissent trouver une origine dans l'Aude et le Quercy. Ce petit lot de mobilier se place vraisemblablement entre le 39^e siècle et le premier tiers du 38^e siècle.
- Le niveau 3II contient quelques éléments caractéristiques du faciès du Néolithique moyen de type Mourre de la Barque, ainsi que des récipients inornés qui évoquent des contacts avec le Val de Suse. Enfin deux tessons décorés portent des motifs apparentés au style Saint-Léonard mais une percolation de ces éléments assez petits ne peut cependant être exclue.
- Le mobilier du niveau 3I comprend des jarres cylindriques ou sinueuses ornées de mamelons et de cordons multiformes ainsi que de nombreux récipients carénés dont l'angulation est soulignée par des incisions ou des impressions régulièrement espacées. Cet ensemble paraît dominé par des influences des styles alpins de Saint-Léonard (Winiger, 2009) et de Chiomonte (Bertone et Fozzati, 2002), sans qu'il soit encore possible de bien distinguer la part respective du Valais et du Piémont. Les contacts avec le monde rhodanien semblent beaucoup plus discrets.
- Le mobilier du niveau 2 est caractérisé par la disparition des décors cannelés, incisés et impressionnés mais certains récipients lisses ou à décor plastique montrent la poursuite des liens avec le Valais et le Val de Suse. Les récipients cylindriques et les coupes à pseudo cordons périphériques se retrouvent également dans le tardi-chasséen de moyenne vallée du Rhône entre 3600/3500 et 3400 avant notre ère. Il est encore difficile de préciser si ces formes traduisent une réactivation des influences rhodaniennes, ou si elles constituent des caractères assez ubiquistes dans cette tranche chronologique.

Globalement l'évolution stylistique perceptible entre les niveaux 3III et 3II s'inscrit dans les schémas proposés pour le midi de la France et le Valais (Van Willigen *et al.*, 2012 ; Winiger, 2009). Elle souligne l'importance des liens entre les vallées intra-alpines au milieu du IV^e millénaire. La documentation régionale montre une large diffusion des décors Saint-Léonard vers l'ouest, mise en évidence notamment dans la stratigraphie de la grotte du Gardon à Ambérieu-en-Bugey (Perrin et Voruz dir., 2012).

BILAN ET PERSPECTIVES

Les premiers résultats montrent la force et la permanence des relations transalpines durant tout le Néolithique moyen et jusqu'au début du Néolithique final. L'étude complète du mobilier céramique nécessitera une recherche plus poussée des remontages, l'élaboration d'une céramo-stratigraphie et sa confrontation aux rattachements des décapages proposés à la fouille, puis la définition de critères quantifiés de sélection des récipients attribués à chaque ensemble stratigraphique. Un long travail d'élaboration est donc à prévoir au terme de la dernière campagne de fouilles durant l'été 2016.

BIBLIOGRAPHIE

- BAGOLINI B., PEDROTTI A. (1998). L'Italie septentrionale. In Guilaine J. (dir.) *Atlas du Néolithique européen, Vol. 2A, L'Europe occidentale*. ERAUL 46, Liège. p. 233-341.
- BERTONE A., FOZZATI L. dir. (2002). *6000 anni di storia sulle Alpi Occidentali ; La Maddalena di Chiomonte*. Torino : Nautilus. 197 p.
- MÜLLER H. (1910). Découverte d'une station néolithique au Moulin de Bozel (Savoie). *Compte rendu Congrès préhist. de France*, 5e session, Beauvais 1909. Paris : SPF. p. 271-272.
- NICOD P.-Y. avec coll. COUTARD C. (2009). Les céramiques du Néolithique moyen I (couches 52 à 48), in Voruz J.-L. (dir.), *La grotte du Gardon, vol. 1, le site et la séquence néolithique des couches 60 à 47*, Toulouse, Archives d'écologie préhistorique, p. 501-536.
- PERRIN T., VORUZ J.-L. dir. (2013). *La grotte du Gardon (Ain). Vol. II. Du Néolithique moyen II au Bronze ancien (couches 46 à 33)*. Toulouse, AEP, p. 85-164.
- REY P.-J. (2006). Le site du Chenet des Pierres aux Moulins de Bozel (Savoie, France) : une nouvelle séquence néolithique alpine. In *Alpis Graia Archéologie sans frontières autour du col du Petit-Saint-Bernard, projet Interreg IIIA*. Aoste : Musumeci. p. 361-370.
- REY P.-J. (à paraître). Eléments pour une approche de l'évolution des styles céramiques entre l'axe Saône-Rhône et les Alpes savoyardes, de 4500 à 3400 avant notre ère. In *Actes du colloque Le Chasséen, des Chasséens... Retour sur une culture nationale et ses parallèles : Sepulcres de fossa, Cortaillod, Lagozza*, Paris, le 20 novembre 2014.
- THIÉRIOT F., SAINTOT S. (1999). La fosse néolithique des Estournelles à Simandres, Rhône, in Beeching A. (dir.), *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la préhistoire. Matériaux pour une étude*. Programme CIRCALP 1997-1998. Travaux du CAP, 2. Valence. p. 403-426.
- VAN WILLIGEN S., D'ANNA A., RENAULT S., SARGIANO J.-P. (2012). Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère : sériation céramique et outillage lithique. *Préhistoires méditerranéennes*, 2011-2, p. 123-174.
- VENTURINO GAMBARI M. (1998). Il Neolitico e l'Eneolitico in Piemonte. *Atti della XXXII Riunione scientifica, Preistoria e Protostoria del Piemonte, Alba 29 settembre - 1 ottobre 1995 dedicata a Giuliano Cremonesi*. p. 33-64.
- WINIGER A. (2009). *Le mobilier du Néolithique moyen de Saint-Léonard Sur-le-Grand-Pré (Valais, Suisse) : fouilles Sauter 1956-1962*. Lausanne, 383 p. (Cahiers d'Archéologie romande, 113).

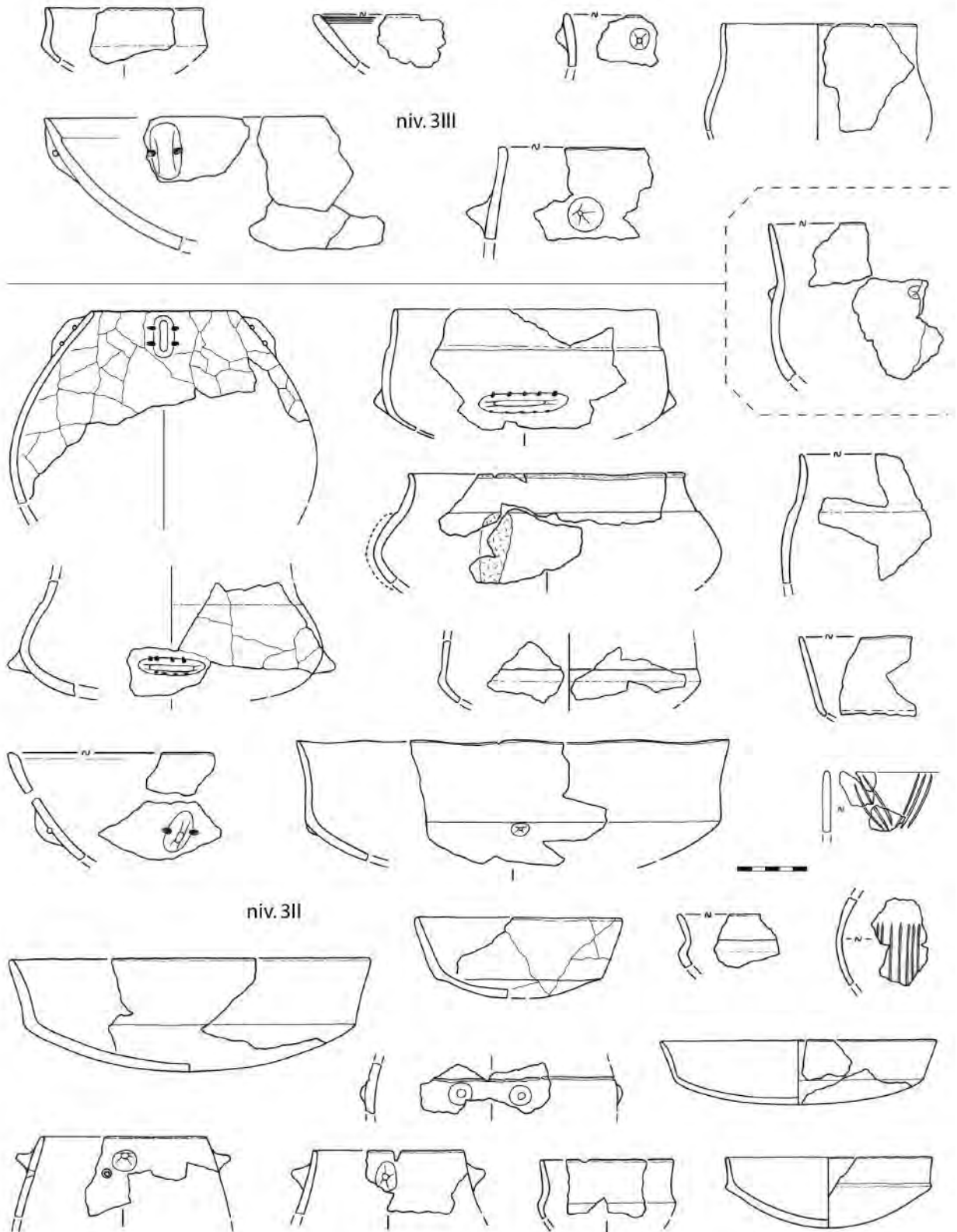


Fig. 1 - Bozel, Chenet des Pierres (Savoie). Mobiliers céramiques de la partie inférieure de la séquence du IV^e millénaire av. n. è. dans le secteur 3. Dessins P.-J. Rey.

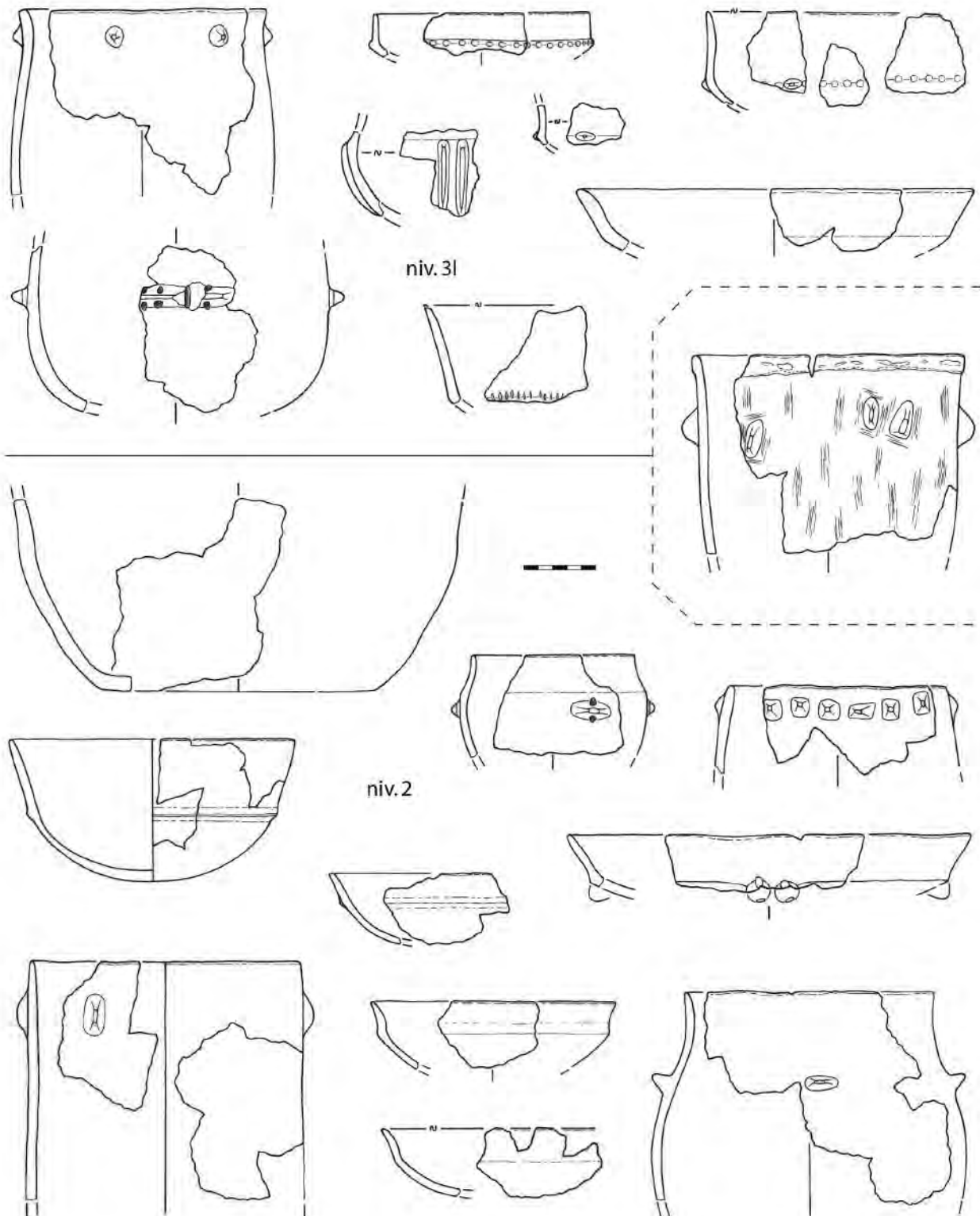


Fig. 2 - Bozel, Chenet des Pierres (Savoie). Mobiliers céramiques de la partie supérieure de la séquence du IV^e millénaire av. n. è. dans le secteur 3. Dessins P.-J. Rey.

LE PIÙ RECENTI SCOPERTE DI FIGURE DI CARRI E BARCHE NELL'ARTE RUPESTRE DELLA VALCAMONICA

ANDREA ARCÀ¹ E ANGELO E. FOSSATI²

INTRODUZIONE

L'arte rupestre della Valcamonica costituisce un patrimonio storico, archeologico ed etnografico di valore inestimabile, per la sua antichità e per la ricchezza tematica ed iconografica. Tra i temi presenti non mancano quelli relativi ai trasporti, da intendere sia in senso reale sia simbolico. In questo poster vengono presentate le figure di carri e di barche, con particolare riferimento alle più recenti scoperte.

I CARRI

Si conoscono oggi solo 20 figure di carri di cui 15 a quattro ruote e 5 a due ruote (VAN BERG-OSTERRIETH 1972; FOSSATI 2008). Il sito dove sono maggiormente presenti è Naquane con ben 12 figure: 11 a quattro ruote (una figura rispettivamente sulle rocce 1, 23, 24, 47; due sulla roccia 62; cinque sulla roccia 57), e una a due ruote (roccia 98). Negli altri siti la presenza dei carri è ben più sporadica; sul versante destro troviamo 3 carri a quattro ruote: 2 a Le Crus (roccia 39) e 1 a Pian de le Greppe (masso Cemmo 2); uno a due ruote sulla roccia 1 di Coren di Redondo (MARRETTA 2009). Sul versante sinistro, a parte quelli di Naquane, l'unico carro a quattro ruote presente è quello di Vite-Bial do le Scale a Paspardo (roccia 55). Gli altri carri del versante sono tutti a due ruote: a Campanine di Cimbergo (roccia 87) (SANSONI, GAVALDO 2009), a Vite-'al de Fuos (roccia 54) e a Vite-Bial do le Scale (roccia 113), scoperto nell'estate del 2012 (FOSSATI 2015a). I 5 carri a due ruote, rappresentate con i raggi o con punto centrale, appaiono inseriti in contesti figurativi databili ad una fase compresa tra la media età del Bronzo e la prima età del Ferro. Gli animali aggiogati, quando vi compaiono, sembrano sempre equidi, anche se a volte sono raffigurati in modo molto schematico.

Il carro del Masso Cemmo 2 è il più antico e l'unico conosciuto in Valcamonica per l'età del Rame (fase 2: 2900-2500 a.C.). Le quattro ruote sono del tipo pieno o composito. Gli animali aggiogati sono bovini con larghe corna. Tutti gli altri carri a quattro ruote sono invece trainati da equidi. Come dimostrato da tutta una serie di sovrapposizioni e motivi stilistici, questi carri sono databili alle fasi centrali dell'età del Ferro (VI-IV sec. a.C.). L'associazione prevalente di queste figure di carro con quelle di costruzioni e di armati suggerisce che il loro significato simbolico va ricercato nel mondo ideologico delle aristocrazie guerriere.

LE BARCHE

Il tema delle imbarcazioni compare nella tradizione rupestre della Valcamonica solo durante la prima età del Ferro negli stili IV 2 e IV 3 (VII-IV sec. a.C.) (FOSSATI 2015b).

Ricerche recenti hanno attestato la presenza di due tipi di imbarcazioni: 1- una vera e propria barca, solitamente raffigurata da un elemento visto secondo una prospettiva multi angolare e munito di remi; 2- una barca mitologica raffigurata secondo lo schema della doppelvogelbarke, cioè della barca solare a testa di uccello acquatico. Le barche, reali (di cui abbiamo circa una ventina di esemplari, soprattutto nell'area Naquane-Foppe di Nadro) o mitologiche (molto meno rappresentate), sono raffigurate praticamente solo nel versante idrografico sinistro della Valcamonica.

¹ Università di Pisa, Dottorato in Scienze dell'Antichità e Archeologia; Cooperativa Archeologica Le Orme dell'Uomo (Cerveno, Valcamonica). Email: aa_arca@yahoo.it.

² Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano, Dipartimento di Storia, Archeologia e Storia dell'Arte; Cooperativa Archeologica Le Orme dell'Uomo (Cerveno, Valcamonica). Email: angelo.fossati@unicatt.it

Il numero dei remi raffigurato nelle barche reali può variare molto: dai 20 della barca di Dos Sottolaiolo a Paspardo fino ai 6 dell'esemplare sulla roccia 50 di Naquane.

Non è ancora chiaro se il motivo della barca mitologica debba essere collegato a rituali funerari o di iniziazione. Resta problematico anche interpretare le figure di barche reali e comprendere se queste fossero effettivamente utilizzate in situazioni reali. Lo studio delle barche incise ha bisogno perciò di ulteriori analisi per accertare la portata del valore rituale di questi temi nell'arte rupestre.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- FOSSATI A.E., 2008, *Paesaggio e agricoltura nell'arte rupestre della Valcamonica*, in BELFANTI C.M., TACCOLINI M. (a cura di), *Storia dell'Agricoltura Bresciana*, Brescia, pp. 1-22.
- FOSSATI A.E., 2015a, *Breve relazione dell'attività di ricerca estiva 2014 nella località Vite*, in *Bollettino del Centro Camuno di Studi Preistorici*, 39, Capo di Ponte, pp. 143-148.
- FOSSATI A.E., 2015b, *The motif of the boat in Valcamonica Rock Art – Problems of chronology and interpretation*, in STEBERGLØKKEN H.M.V. et al. (a cura di), *Ritual Landscapes and Borders within Rock Art Research, Trondheim*, pp. 120-139.
- MARRETTA A., 2009, *L'arte rupestre del Coren di Redondo (Capo di Ponte, Valcamonica): novità e conferme dall'analisi integrale di un'area del versante occidentale*, in ANATI E. (a cura di), *XXIV Valcamonica Symposium 2011. Arte e comunicazione nelle società pre-letterate*, Pre-Atti del Convegno, Capo di Ponte, pp. 285-293.
- SANSONI U., GAVALDO S. (a cura di), 2009, *Lucus Rupestre. Sei millenni di arte rupestre a Campanine di Cimbergo*, Capo di Ponte.
- VAN BERG-OSTERRIETH M., 1972, *Les chars préhistoriques du Valcamonica*, Capo di Ponte, Edizioni del Centro.



Fig. 1 - Il carro a quattro ruote rivenuto negli anni '30 del Novecento da G. Marro. Paspardo, Vite-Bialdo le scale, roccia n. 55 (Foto A. Arcà - *Le Orme dell'Uomo*).

Fig. 2 - Carro a due ruote inciso sulla roccia n. 54 della località Valle di Fuos, Paspardo (Foto A. Fossati - *Le Orme dell'Uomo*).

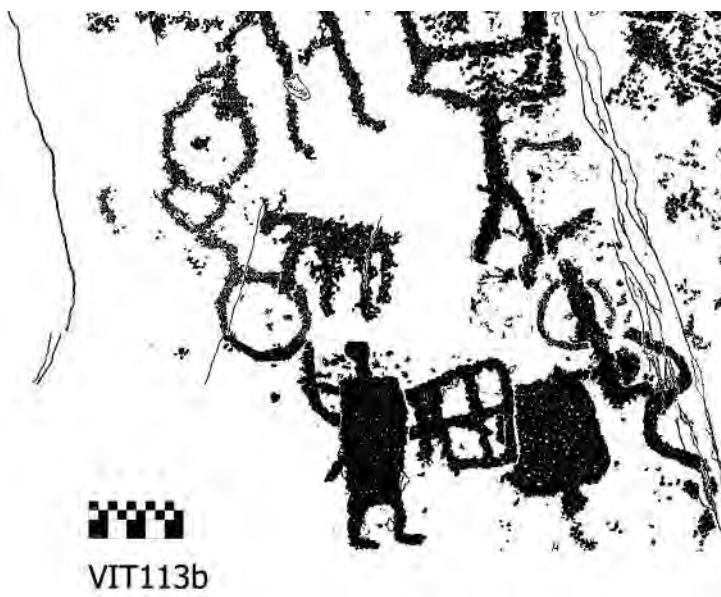


Fig. 3 - Carro a due ruote sulla roccia 113 di Vite-Bialdo Le Scale (Rilievo: *Le Orme dell'Uomo-UCSC*).

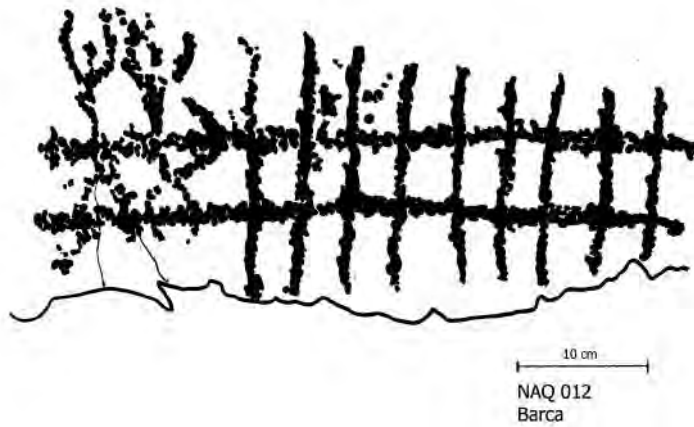


Fig. 4 - Raffigurazione di barca con remi e figure umane schematiche. Naquane r. 12 (Rilievo A. Fossati - *Le Orme dell'Uomo*).

Fig. 5 - Raffigurazione di barca con 20 remi incisa sulla roccia 1 di Dos Sottolaiolo a Paspardo (Foto A. Fossati - *Le Orme dell'Uomo*).

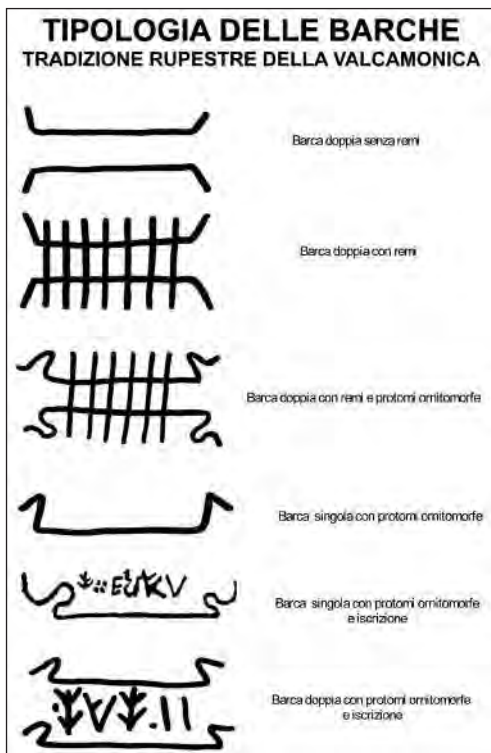


Fig. 6 - Tipologia delle barche nell'arte rupestre della Valcamonica (da Fossati 2015b).

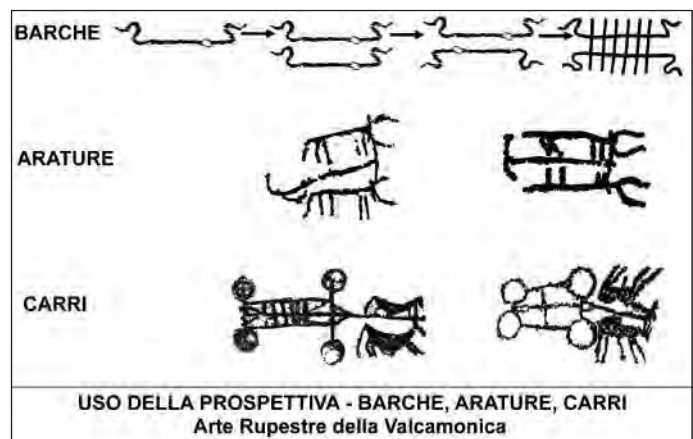


Fig. 7 - L'uso della prospettiva nelle raffigurazioni di barche, arature e carri nell'arte rupestre della Valcamonica (da Fossati 2015b).

INDAGINI SUL LATO SUD-OCCIDENTALE DEL CASTELLIERE DELL'ETÀ DEL FERRO A BOIS DE MONTAGNOULAZ (PIAN DEL BOSCO), PRE-SAINT-DIDIER (2011-2013)

PATRIZIA FRAMARIN¹ E DAVID WICKS²

Il castelliere di Pian del Bosco (Bois de Montagnoulaz, m 1240 m s.l.m.) è stato individuato poco a monte di Pré-Saint-Didier (m 1004 s.l.m.) durante il Progetto Interreg IIIA "Alpis Graia" e indagato mediante attività di ricognizione e saggi di scavo in più momenti fra il 2003 e il 2006³. A seguito di questo ritrovamento sono state effettuate alcune ricognizioni a ovest dell'area occupata dal castelliere lungo l'ipotizzato tracciato dell'antica via delle Gallie, nel tratto che conduceva al passo del Piccolo San Bernardo⁴. Una serie di sondaggi, preliminari alla costruzione di un edificio ricettivo a servizio del Parco Avventura, sono stati eseguiti nel 2011 e nel 2013 nella sella a sud-ovest del castelliere⁵. Nel corso di quest'intervento sono state messe in luce le tracce di un sito pluristratificato inquadrabile cronologicamente in un arco temporale che va dalla protostoria alla prima età romana.

IL CASTELLIERE PROTOSTORICO

La fase protostorica è caratterizzata dalla presenza di un castelliere, la cui forma irregolare è delimitata da possenti fortificazioni solo parzialmente conservate lungo i lati settentrionali e sud-occidentali. Situato in corrispondenza di una piccola collina di forma allungata ai piedi del Mont-de-Nona, risulta naturalmente difeso sul lato orientale dall'orrido del torrente Doire de La Thuile, e a controllo di un importante passaggio obbligato posto nell'area della sella sul lato occidentale⁶.

Le precedenti indagini hanno evidenziato una frequentazione del sito già nella prima età del Ferro ed un perdurare dell'occupazione durante l'epoca La Tène. La forma atipica delle difese del castelliere, con un apparente annesso sul lato settentrionale, potrebbe mostrare un sito plurifase, la cui occupazione potrebbe iniziare già nella parte finale dell'età del Bronzo/Halstatt antico.

NUOVI RITROVAMENTI ARCHEOLOGICI A SUD-OVEST DEL CASTELLIERE (fig. 1)

Le strutture rinvenute all'esterno del castelliere, lungo il lato sud-ovest del sito, si collocano in un'area ben soleggiata ma su un terreno poco regolare, che si presenta in lieve pendenza verso il fondo della sella naturale. Alle fasi più antiche appartengono occasionali frustuli di carboni e pochi frammenti ceramici di tradizione locale, risalenti a un momento poco definibile fra la fine dell'età del Bronzo e l'inizio dell'età del Ferro, rinvenuti all'interno dei riempimenti limosi di irregolari avvallamenti della roccia. I dati emersi nel corso dello scavo sembrano indicare che si tratta di materiali in giacitura secondaria, probabilmente collegati al dilavamento della collina sulla quale viene localizzato il castelliere in un momento successivo. Al di sopra di questi livellamenti naturali sono state riconosciute le prime tracce di frequentazione dell'area, attestate dal ritrovamento di materiale bruciato e reperti ceramici quali frammenti di coppe emisferiche, una coppa con orlo scanalato e una ciotola tronco-conica, pertinenti alle fasi finali dell'epoca Halstatt. Le attestazioni ceramiche perdurano nella seconda età del Ferro con il rinvenimento di un focolare e occasionali reperti, ad esempio frammenti di un vaso su piedestallo e di un'olla a profilo sinuoso, di epoca La Tène. Questi depositi sembrano collegati con attività marginali probabilmente avvenute durante le fasi di vita del limitrofo insediamento fortificato.

¹ P. Framarin (1957-2015) Funzionario archeologo - Patrimonio Archeologico Regione autonoma Valle d'Aosta.

² D. Wicks (davidwicks@akhet.it), archeologo Akhet srl, loc. Closellinaz, 44a - Roisan (AO).

³ REY, MOULIN 2006, pp. 77-117, REY, MOULIN 2007, pp. 279-302.

⁴ FRAMARIN, ARMIROTTI 2009, pp. 33-34; FRAMARIN, ARMIROTTI 2012, pp. 147-160.

⁵ I lavori sono stati realizzati dalla Akhet srl di Roisan (AO). FRAMARIN, DE DAVIDE, WICKS 2012, pp. 74-82.

⁶ È probabile che, vista la morfologia precedentemente descritta, l'antica viabilità romana che conduceva nella direzione di La Thuile dall'abitato riconosciuto al di sotto dell'attuale Pré-Saint-Didier, ricalcasse proprio l'odierna strada sterrata.

Prima fase costruttiva – i terrazzamenti (fig. 2)

Nella parte finale della seconda età del Ferro, in questa zona, vengono realizzate una serie di terrazze che comportano una regolarizzazione di questo versante soleggiato che scende fino alla presunta viabilità antica nella sella. Nel corso dello scavo sono state individuate i resti di tre terrazze della larghezza di ca. m 6 (terrazza orientale, mediana, e occidentale, fig. 3) poste a quote diverse con un dislivello tra di esse di circa m. 1⁷. Sono state realizzate artificialmente mediante la costruzione di piccoli muri di terrazzamento a secco poco regolari a contenimento di livelli di pietre e ciottoli misti a terra. Il materiale ceramico rinvenuto sia al di sotto che all'interno delle strutture di questa fase permettono di attribuire queste costruzioni alla fase della romanizzazione, ovvero durante il I sec. a.C.

L'indagine dei livelli di frequentazione delle terrazze ha permesso di riconoscere una serie di attività strutturali, distribuite in modo piuttosto irregolare, quali localizzati allineamenti curvilinei in pietre a secco, occasionali lastre poste orizzontalmente, buche di palo, ed almeno tre focolari. Nell'area settentrionale si osserva la presenza dei resti di una sistemazione in lastre poste di taglio e inclinate, forse una fondazione che si presenta però molto rovinata da successivi spianamenti di materiali litici. È collegabile con un piano di calpestio, un punto di fuoco e alcune buche di palo allineate secondo un asse centrale. Questi resti strutturali sembrerebbero aver avuto una durata limitata nel tempo e si differenziano sostanzialmente dalle tipologie murarie dei contesti di epoca romana della Valle d'Aosta. L'attribuzione di queste stratigrafie alla fase della romanizzazione è confermata dal materiale rinvenuto, ovvero frammenti di vernice nera, parete sottili e anfore oltre ad oggetti metallici, quali alcune fibule (tipo Feugere 2a e 4c; I sec. a.C.) e un asse repubblicano, misti a materiali indigeni ceramici. La natura dei ritrovamenti e il ridotto spessore delle stratigrafie archeologiche pertinenti a questa fase consentono di ipotizzare un'appartenenza dei resti ad attività di tipo transitorio, quali ad esempio un accampamento momentaneo che si sarebbe impostato su un'area regolarizzata e organizzata artificialmente dalla costruzione dei terrazzamenti precedentemente detti, benché realizzati con una tecnica non propriamente romana.

La datazione, la vicinanza con la presunta viabilità di epoca romana e l'ubicazione ai piedi di un castelliere ormai in disuso ma che costituisce un ottimale punto di avvistamento, permette di riconoscere in queste evidenze un possibile accampamento a carattere militare. A sostegno di questa interpretazione si ricorda il ritrovamento di numerosi oggetti metallici in ferro, quali punte di freccia, una lama forse parte di una spada spezzata, una punta di scalpello, una cerniera di ferro, chiodi da scarpa oltre ad occasionali scorie di fusione, un vaso ceramico con riparazione metallica ed una pedina da gioco in ceramica. Di rilevante interesse la presenza di un elemento decorativo in bronzo, rinvenuto all'interno del riempimento di un buco di palo, al momento in fase di studio⁸. Da evidenziare inoltre la notevole quantità di reperti rinvenuti all'interno dei livelli archeologici pertinenti a questa fase, nonostante la limitata estensione dell'indagine che occupa solo il 2% dell'area di quasi un ettaro che sembra interessata da questa tipologia di occupazione. Nel corso dello scavo è stato evidenziato inoltre il mancato accrescimento di sottili piani di vita, elemento che sembrerebbe supportare l'ipotesi di un utilizzo temporalmente circoscritto dell'insediamento, forse un momentaneo punto di sosta lungo la via principale e davanti ad una fortificazione indigena in abbandono, collocabile in un momento di transizione alla fine della seconda età del Ferro .

Seconda fase costruttiva (fig. 4)

Alcune delle sistemazioni della prima fase vengono in seguito distrutte e livellate per creare nuovi piani di calpestio sostenuti a ovest da un muraglione a secco, largo m 1.30, posto a breve distanza dall'ipotizzata viabilità. Una terrazza settentrionale, piuttosto estesa e con forma apparentemente a "L" ha restituito tracce della sistemazione di un piano di ghiaia compattata, mentre la terrazza meridionale è posta a ca. m 0.50 più in basso a sud-ovest. Altri piccoli tratti di muratura, poco definibili a causa di successive asportazioni, sono stati identificati all'interno della nuova sistemazione, mentre un ulteriore irregolare terrazzamento prosegue oltre il limite di scavo verso sud. Anche in questa fase di attività le strutture si presentano a secco, a differenza delle murature tipicamente romane rinvenute ad esempio al di sotto della piazza centrale del capoluogo di Pré-Saint-Didier⁹.

L'attività associata con questa sistemazione secondaria, poco riconoscibile a causa di una generale spoliazio-

⁷ All'esterno dell'area di scavo sono state riconosciute almeno altre tre terrazze nella zona a sud-est della porzione indagata, mentre altre sistemazioni analoghe sono state riconosciute nel corso delle attività di survey realizzate nel 2003-2005, ad esempio a nord e alla base del versante sul lato opposto della sella.

⁸ Non è escluso che si tratti di un gancio dell'elmo di un legionario romano, tipo *coolus* evoluto, databile tra l'epoca tardo repubblicana e il I secolo d.C., ma la ricerca di precisi confronti è ancora in corso.

⁹ BAROCELLI; 1948, Zone 1 n. 8, col. 12, nota 1, 1948

ne e rasatura delle strutture, sembrerebbe riconducibile ad un breve riutilizzo di almeno questa parte dell'insediamento, forse anche in questo caso strettamente collegato con il controllo della viabilità e/o con esigenze di tipo militare.

La datazione di questa fase secondaria, anch'essa presumibilmente di limitata durata, risale all'inizio dell'età imperiale, verosimilmente all'età Augustea. Fra i pochi reperti associati con i depositi di questa seconda sistemazione si ricorda una chiave in bronzo e ferro ritrovata, forse nascosta, al di sotto di una pietra pertinente a una delle murature interne. Nessun materiale successivo al I sec. d.C. è stato rinvenuto nel corso dell'indagine¹⁰.

Il sito d'altura di Pian del Bosco, posto a m 1.200 s.l.m., viene successivamente abbandonato non subendo una trasformazione in insediamento stabile, come invece riscontrato in numerosi casi in Valle d'Aosta. Il destino di questo sito sembrerebbe supportare l'interpretazione, avanzata in questa sede, di uno stanziamento a carattere prevalentemente militare strettamente connesso con la fase di romanizzazione del territorio, se non addirittura con le stesse attività di costruzione della via delle Gallie.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

BAROCELLI P., *Forma Italiae*, Zone 1 n. 8, col. 12, nota 1, 1948

FRAMARIN P., ARMIROTTI A., *Ricognizione di superficie con il metal detector in località Bois-de-Montagnoulaz, a Pré Saint Didier*, in *BSBAC 5/2008*, 2009, pp. 33-34

FRAMARIN P., ARMIROTTI A., *Frequentazione e insediamento d'altura in età romana in Inter Alpes. Insediamenti in area alpina tra preistoria ed età romana*, Atti del Convegno di Mergozzo 2010, 2012, pp 147-160.

FRAMARIN P., DE DAVIDE C., WICKS D., *Indagini preliminari al Bois-de-Montagnoulaz nel comune di Pré-Saint-Didier*, in *BSBAC 8/2011*, 2012, pp.74-82.

REY P.J., MOULIN B., *Occupations et circulations pré-romaines autor du col du Petit-Saint-Bernard*, in *Alpis Graia. Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard*, Atti del Seminario (Aosta 2-4 marzo 2006), 2006, pp 77-117,.

REY P.J., MOULIN B., *Occupations pré-romaines autor du col du Petit-Saint-Bernard. Rapport d'activité 2004-5*, 2006, pp. 194-206, P.J. Rey, B. Moulin, *Rapport d'activité 2006*, 2007 pp. 279-302.

¹⁰ Sono inoltre da ricordare alcuni reperti non associabili con certezza ad una delle due fasi, ovvero una fibula tipo Alesia (post 50 a.C.) e un stilo in bronzo.

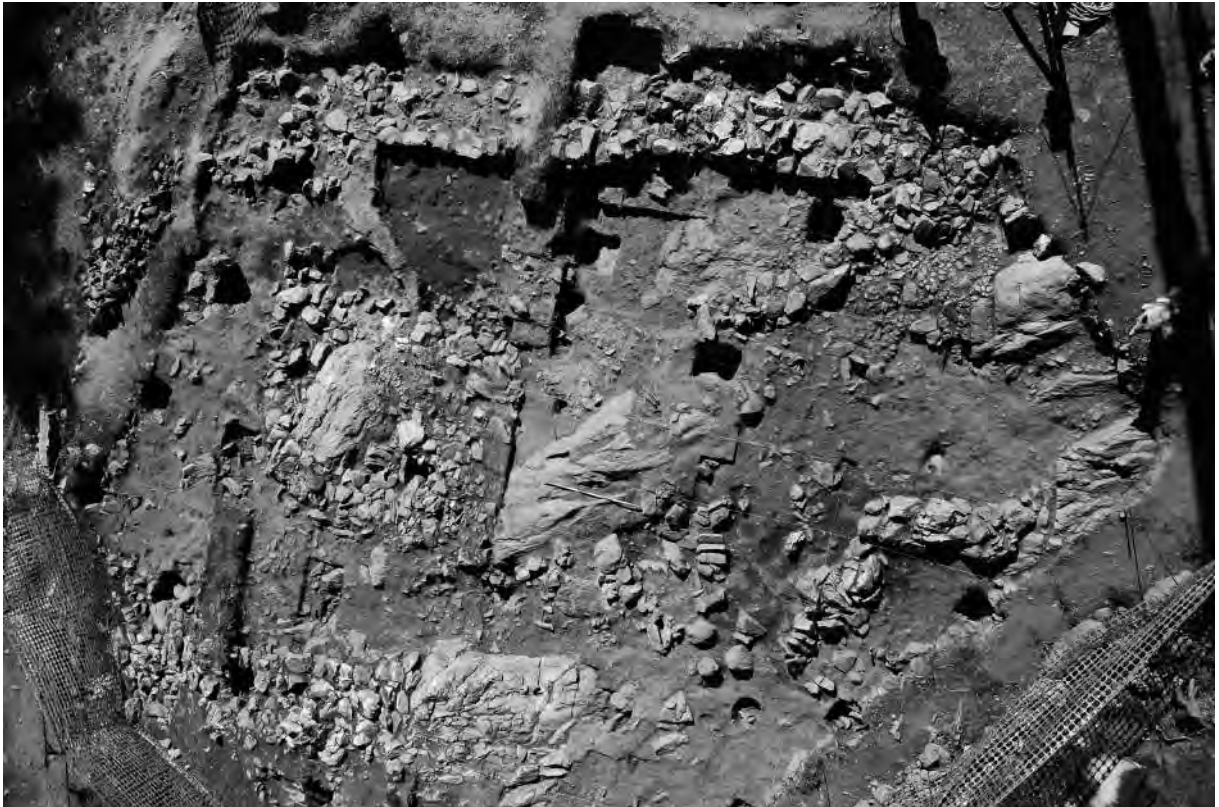


Fig. 1 - Veduta dall'alto dell'area indagata.

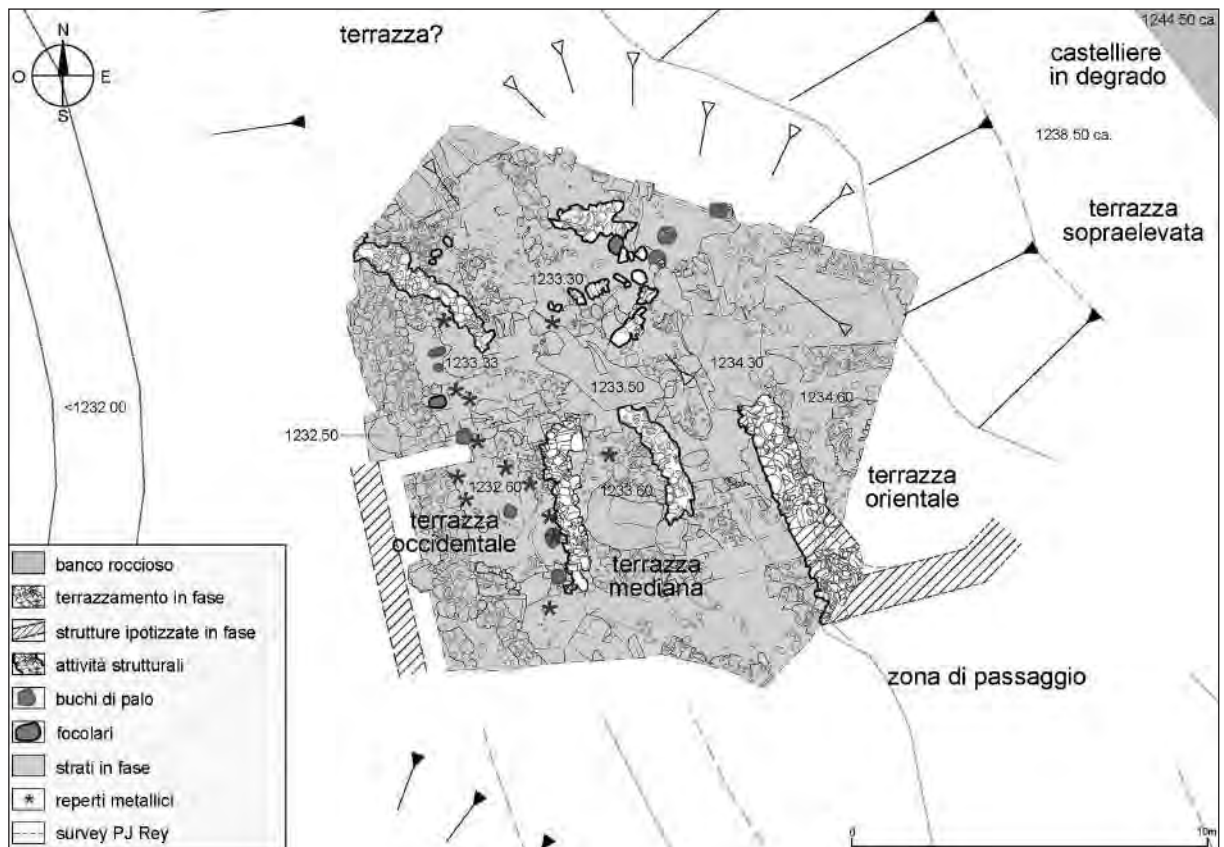


Fig. 2 - La prima fase costruttiva romana.



Fig. 3 - I terrazzamenti visti da ovest.

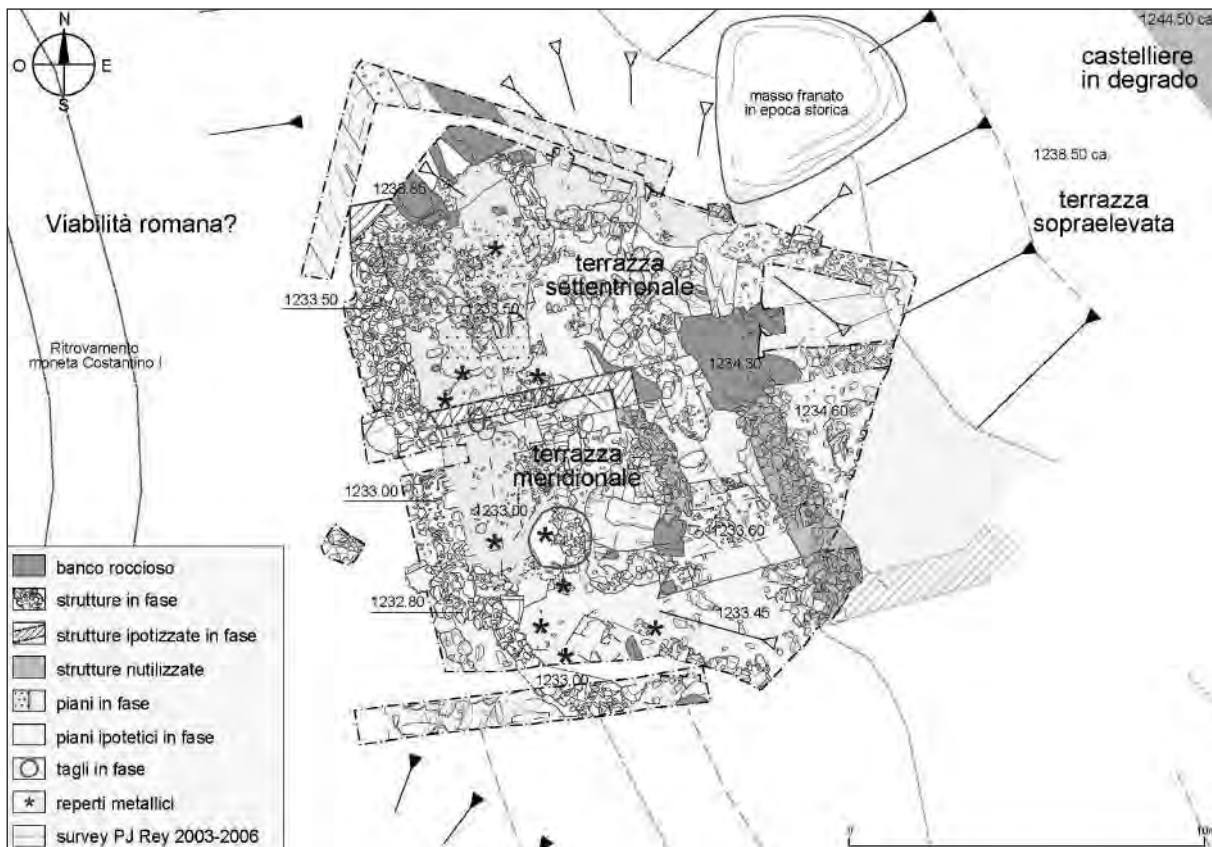


Fig. 4 - La seconda fase costruttiva romana.

L'ISCRIZIONE DI CREVOLA D'OSSOLA E LA "MOBILITÀ" DI DIVINITÀ GERMANICHE NELLE ALPI

FILIPPO M. GAMBARI¹

Poco a monte del ponte di Crevola, di cui sono ancora visibili i basamenti di età imperiale romana, la strada antica che risaliva la Diveria verso Varzo e probabilmente verso il Sempione seguiva la roccia in posizione più bassa dell'attuale, appoggiandosi ad una zona di erosione naturale che formava quasi una mezza galleria. All'interno di essa ancora oggi si legge, parzialmente alterata da vandaliche ripassature con scalpelli d'acciaio (che in particolare hanno alterato l'ultima lettera trasformandola quasi in D, incidendo una frattura), la dedica *Tinco Mocco* (CIL V 6650; *Notizie Scavi* vol. VIII, serie IV, parte II, Gennaio 1890, pp. 3-4) (figg. 1-2). L'iscrizione si trova molto alta rispetto all'attuale piano di calpestio a seguito dell'erosione fluviale del piano stradale glareato antico. Si tratta con ogni probabilità dello scioglimento di un voto sottinteso, legato verosimilmente alle difficoltà ed ai pericoli del viaggio, e si adatta bene alla situazione di chi, dopo aver completato il tratto più impervio della traversata alpina, intravedeva il fondovalle.

Il testo presenta delle obiettive ambiguità di lettura: sembrano però meno probabili le ipotesi che identificherebbero in uno dei due termini il nome del dedicante al nominativo: "Tincone (cfr. iscrizione di Paternion in Carinzia, v. sotto) a Mocco" oppure "A Tinco Moccone". In questo ultimo caso *Mocco* sarebbe colui che scioglie il voto e *Tincus* la divinità evocata. *Mocco* è un nome ben attestato nell'onomastica locale e legato al nome celtico del cinghiale, simbolo di furore e coraggio guerriero. In realtà più probabilmente *Mocco* è la resa al dativo in latino di un appellativo *Moccus* che traslitera il nome del dio-cinghiale celtico: la raffigurazione punzonata del cinghiale sulle spade insubri del II sec. a.C. e la stessa tradizione mitica che collega una scrofa di cinghiale alla fondazione di *Mediolanum* (cfr. CLAUDIAN, vv. 182-185) permettono di identificare il cinghiale come animale sacro per gli Insubri e probabilmente collegato alla divinità di *Lug / Mercurius*. L'ambiguità sembrerebbe risolta da una dedica simile a Langres, in Francia a nord di Digione, nel territorio dei *Lingones*: *In h(onorem) d(omus) d(ivinae) / Deo Mercur(io) Mocco / L(ucius) Mascl(ius?) Masculus et / Sedatia Blandula / mater ex voto* (CIL XIII 6335) (fig. 3): appare dunque logico interpretare *Mocco* come epiclesi a valenza regionale della divinità Mercurio / Lug, di cui peraltro è comune l'associazione al cinghiale, utilizzata in questa occasione per assimilare una divinità di origine germanica, *Tincus / Thingus*. La datazione dell'iscrizione, anche per il confronto con Langres, è probabilmente intorno al I secolo d.C. o al secolo successivo, sulla base delle caratteristiche delle lettere, pur con usuali margini di incertezza.

Particolare è invece la menzione del dio *Tincus*, dio "straniero" oggetto della devozione personale dell'anonimo dedicante, che viene assimilato per scrupolo religioso alla epiclesi della divinità locale personificata dal cinghiale. Il dato linguistico non può disgiungerlo dalla radice germanica *thing* (norreno *þing*), che indica l'assemblea dei guerrieri. È dunque un riferimento diretto all'antico dio germanico *Tiwaz / Tyr*, che presiede l'assemblea dei guerrieri, equiparato nelle dediche dei legionari al Marte latino. Nel mondo celtico un ruolo analogo era svolto da *Toutates*, anch'egli denominato dall'insieme dei guerrieri o *touta*.

Confrontabile con questa iscrizione ossolana risulta dunque la più tarda menzione del dio come Marte *Tincus* insieme alle sue due dee *Alaisiagae* accompagnatrici, *Beda* e *Fimmilena*, in uno degli altari del santuario circolare dei legionari della popolazione germanica dei *Tuihanti / Tubanti*, originari della Frisia (odierna Twente), a *Housesteads (Borcovicium)*, in servizio tra i *Cunei Frisiorum* presso il Vallo di Adriano (RIB 1593). Le iscrizioni sono del periodo di Alessandro Severo (222-235) (fig. 4). Le due *Alaisiagae* sono divinità femminili dei legionari germanici il cui nome germanico originario, traslitterato in latino, vuol dire forse "che assicurano la vittoria su tutti" o "che diffondono il terrore"; più difficile interpretare il teonimo *Alaisiagae* come d'origine celtica, nonostante la assonanza con le *Matres Alagabiae* o con la base **alisia* "sorbo" o "roccia". *Fimmilena* compare in un altro altare sul Vallo di Adriano con il nome celtico di *Boudihillia* (dal celtico **boudi-* "vittoria" e **illio-*, base frequente nell'onomastica celtica, di dubbio significato) e *Beda* con quello di *Friagabis* (da **vria-gabis*, **uira-gabis* "che

¹ Soprintendente per l'Archeologia della Lombardia.

prende gli uomini"?); la menzione nelle antiche tradizioni frisoni di due distinte assemblee, *Bodthing* e *Fimmelthing* sembra dare a queste due divinità femminili un riscontro di stretto legame con le assemblee di guerrieri.

Si tratterebbe dunque a Crevola di un germano reclutato nelle legioni in età giulio-claudia, che esprime la gratitudine alla propria divinità senza dimenticare i numi tutelari della regione in cui si trova, o della testimonianza di prestiti germanici nella dialettologia indigena dell'area alpina? Non è affatto necessario riferirsi ad uno straniero di passaggio: potrebbe in realtà anche essere una diretta influenza germanica sull'ambito alpino legata alla circolazione di guerrieri erranti, anche prima dell'età romana. Non va in effetti dimenticato che Livio (XXI 38), rifacendosi forse a Cincio Alimento (o a Celio Antipatro, sua principale fonte per la campagna annibalica), chiama *Semigalli* i Taurini e definisce *Semigermani* i popoli tra Vallese ed Alpi Pennine. Proprio per l'affinità tra le due espressioni, risulta difficile non intendere tali definizioni semplicistiche come il riscontro oggettivo di una presenza di individui o piccoli gruppi di Germani, mescolati e naturalizzati tra le popolazioni celtiche delle vallate delle Alpi Pennine. Che tale mescolanza fosse motivata dalla comune partecipazione a spedizioni guerriere nell'estrema mobilità definita dalla caratterizzazione del mercenariato gallico appare logico mentre non sembra necessario evocare, per il riferimento cronologico del testo liviano al III sec. a.C., possibili legami con gli esiti della calata cimbrica in Italia del 101 a.C.

È certamente ammissibile e non stupisce che bande di guerrieri germanici o singoli individui si potessero mescolare per attività di mercenariato o per spedizioni comuni con gruppi celtici, sulla base di confini ed identità non sempre così nette come le fonti sembrerebbero proporre. È considerata da molti autori probabilmente frequente una simile penetrazione tra i Celti alpini orientali, in particolare tra i *Vindelici* ma anche tra i *Norici/Taurisci*. È già stato sostenuto in modo convincente (KAENEL 2012) che i Teutoni fossero in realtà prevalentemente una popolazione celtica; gli stessi Elvezi si sarebbero spostati nel corso della seconda età del Ferro dalle loro sedi originarie in Renania in quanto pressati dai Germani, con un'azione continua fino alla spedizione di Cesare (VITALI, KAENEL 2000). A titolo di ulteriore esempio, i Tigurini, tra gli Elvezi, si erano mescolati a Cimbri e Teutoni per invadere la Gallia, sconfiggendo poi nel 107 l'esercito romano ed il capo dei Cimbri nella invasione alla fine del II secolo a.C. ha assunto un nome celtico, *Boiorix*, secondo un uso frequente tra i Germani, i cui nobili parlavano correntemente anche altre lingue, come il celtico e, poi, il latino, per lo più in relazione ad esperienze militari (BOCCHIOLA, SARTORI 2014, pp. 149-150; 158-159). Il netto confine al Reno tra Celti e Germani è ormai considerata un'invenzione di Cesare per motivazioni politiche (WELLS 2001; BOCCHIOLA, SARTORI 2014, p. 55-58).

Del resto la stessa base *Tinc-* ricorre occasionalmente come presumibile prestito dal germanico anche nell'onomastica personale celtica, non solo in Britannia (*Tincomarus* e *Tincommius* sulle monete degli *Atrebates*) ma anche in Narbonese (*Tincorix*, ILGN 393) o direttamente nelle Alpi Pennine, come nell'iscrizione funeraria di St. Maurice *D(iis) M(anibus) L(uci) Tinci Virecundi*(CIL XII 152). A Paternion in Carinzia compare anche al nominativo un *Tinco Redsati f(ilius)*... (CIL III 4753).

Restando invece nell'ambito del teonimo *Tincus/Thingsus*, l'iscrizione di Crevola potrebbe dunque contribuire a testimoniare una "mobilità" della divinità germanica della guerra nell'area alpina, rendendo più comprensibile la sua evoluzione verso quei caratteri di *Wotan/Odin* che appaiono più direttamente improntati sul modello del *Lug* celtico, collegato al corvo ed al cinghiale. La precocità delle attestazioni linguistiche germaniche e di una dedica ad un dio supremo (*Tiwaz*, "il dio"), di cui resta l'identità nel più conosciuto *Tyr*, l'antico dio detronizzato della mitologia norrena, è del resto già testimoniata nelle Alpi orientali dalla presenza dell'espressione di offerta in lingua ed alfabeto venetico di un elmo a *Teiwaz* da parte del germano *Harigast* (nome composto dalla base *hari-* "guerriero, esercito" e da *gast* "straniero, ospite") nell'iscrizione dell'elmo B dal ripostiglio di Zenjak presso Negau/Negova (Slovenia), come studiata ed interpretata da A.L. Prosdocimi. L'elmo di fabbricazione presumibilmente vulcente (fig. 5) si data alla prima metà del V sec. a.C. e l'iscrizione non sembra essere di molto posteriore, comunque tenendo come *terminus ante quem* per la deposizione del ricco ripostiglio la fine del III secolo a.C. Il dio *Teiwaz-Tyr*, il cui nome si collega nella linguistica indoeuropea ad un dio-padre celeste (con un'evoluzione linguistica *Tiwaz-Tyz-Tyr*), con un significato analogo a quello dello *Iuppiter* latino, viene ancora assimilato a Marte nella stessa definizione dei giorni della settimana (martedì, in inglese *Tuesday*, è infatti *Tīw's Day*, il giorno di *Tīw*). Ma alcuni secoli dopo la dedica dell'elmo B di Negau, l'iscrizione di Crevola potrebbe testimoniare da una parte l'epiclesi di *Tyr* in rapporto al suo ruolo di dio dell'assemblea (*þing*), come il celtico *Toutates*, ma dall'altra già il suo spostamento nella sfera di *Lug*, attraverso l'assimilazione al cinghiale ed il collegamento al trasporto agli inferi degli eroi caduti. Il cinghiale nel mondo celtico era del resto strettamente collegato alla furia guerriera, per il noto carattere soprattutto delle femmine in presenza della prole, che attaccano qualsiasi avversario a testa bassa indipendentemente dalle probabilità di successo; così si spiega perché proprio una scrofa fosse l'animale miticamente collegato alla fondazione della capitale degli Insubri, *Mediolanum*. Più tardi poi il carattere utilitario del cinghiale/maiale favorirà il mantenimento di questa simbologia in un periodo di minore rilevanza di un'ideologia religiosa di stampo guerriero, con la graduale migrazione di *Lug* dal ruolo guerriero e psicopompo verso il *Mercurius* "lucrorum potens" (come nelle epigrafi di Cavallirio e Fontaneto d'Agogna – NO, CIL V, 6594; 6596).

Per quanto riguarda *Tincus* /*Thingsus*, l'assimilazione a *Lug* favorirà la sostituzione di *Tyr* con *Wotan*, il cui nome non a caso significa "furia guerriera" (*Wotan id est furor*, come testimonia Adamo da Brema nell'XI secolo): ebbene le basi per tale mutazione nell'ideologia e nel culto sono forse già indiziate proprio dall'epigrafe di Crevola nei primi secoli dopo Cristo.

In sostanza, la centralità della zona alpina ed il suo ruolo fondamentale di area filtro negli scambi commerciali e culturali dell'Europa antica sarebbero ancora una volta confermati proprio per questi indizi di precoce acculturazione delle popolazioni germaniche, con effetti diretti sull'orientamento della mitologia e della religione così come, per altri versi, con la diffusione dei modelli alfabetici nord-etruschi di ambito leponzio e veneto per la prima impostazione delle rune (cfr. su questo, tra gli altri, PROSDOCIMI 1988): quale di questi due areali abbia pesato di più per tale fondamentale trasmissione culturale non è semplice a stabilire, anche se gli indizi sembrerebbero a favore dell'ambito leponzio e delle Alpi centrali. In questo quadro, anche un ritrovamento così isolato come l'iscrizione di Crevola porta un contributo significativo.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BOCCHIOLA M., SARTORI M., 2014. *Teutoburgo. La selva che inghiottì le legioni di Augusto*, Milano.
- CARAMELLA P., DE GIULI A., 1993. *Archeologia dell'Alto Novarese*, Mergozzo. DE VIT V., 1892. *La provincia romana dell'Ossola ossia delle Alpi Attrezziane*, Firenze.
- FALCIONI F.M., 1971, *Tinco Mocco, l'enigmatica epigrafe della Val Diveria*, in *Illustrazione Ossolana* n. 1, pp.1-2.
- GAMBARI F.M. (cur.), 2001). *Summo plano. I Leponti ed il Sempione. Una via primaria per le relazioni europee*, Verbania.
- KAENEL G., 2012. *L'an -58. Les Helvètes. Archéologie d'un peuple celte*, Lausanne.
- MENNELLA G., 1992, *Le iscrizioni rupestri della valle delle Meraviglie e della valle d'Ossola*, in *Rupes Loquentes*, Atti del Convegno Internazionale di studio sulle Iscrizioni Rupestri di età romana in Italia, Roma, p. 13-31.
- PANERO E., 2003. *Insediamenti celtici e romani in una terra di confine. Materiali per un sistema informativo territoriale nel Verbano Cusio Ossola tra culture padano-italiche e apporti transalpini*, Alessandria.
- PIANA AGOSTINETTI P., 2004. *Celti d'Italia*, vol. I, *Archeologia, lingua e dei Celti d'Italia* Roma.
- PROSDOCIMI A.L., 1978. *L'iscrizione "germanica" sull'elmo B di Negau*, in *Lingue e Dialetti dell'Italia Antica* [= *Popoli e Civiltà dell'Italia Antica* 6], a cura di A.L. Prosdocimi, Roma, pp 383-392.
- PROSDOCIMI A.L., 1988. *Germani e Celti*, in *I Veneti Antichi. Lingua e Cultura*, a cura di G. Fogolari e A.L. Prosdocimi, Padova, pp. 316-320.
- VITALI D., KAENEL G., 2000. *Un helvétè chez les Etrusques vers 300 av. J.-C.*, *Archeologia Svizzera* 23, 3, pp. 115-122.
- WELLS P.S., 2001. *Beyond Celts, Germans and Scythians: Archaeology and Identity in Iron Age Europe*, London.

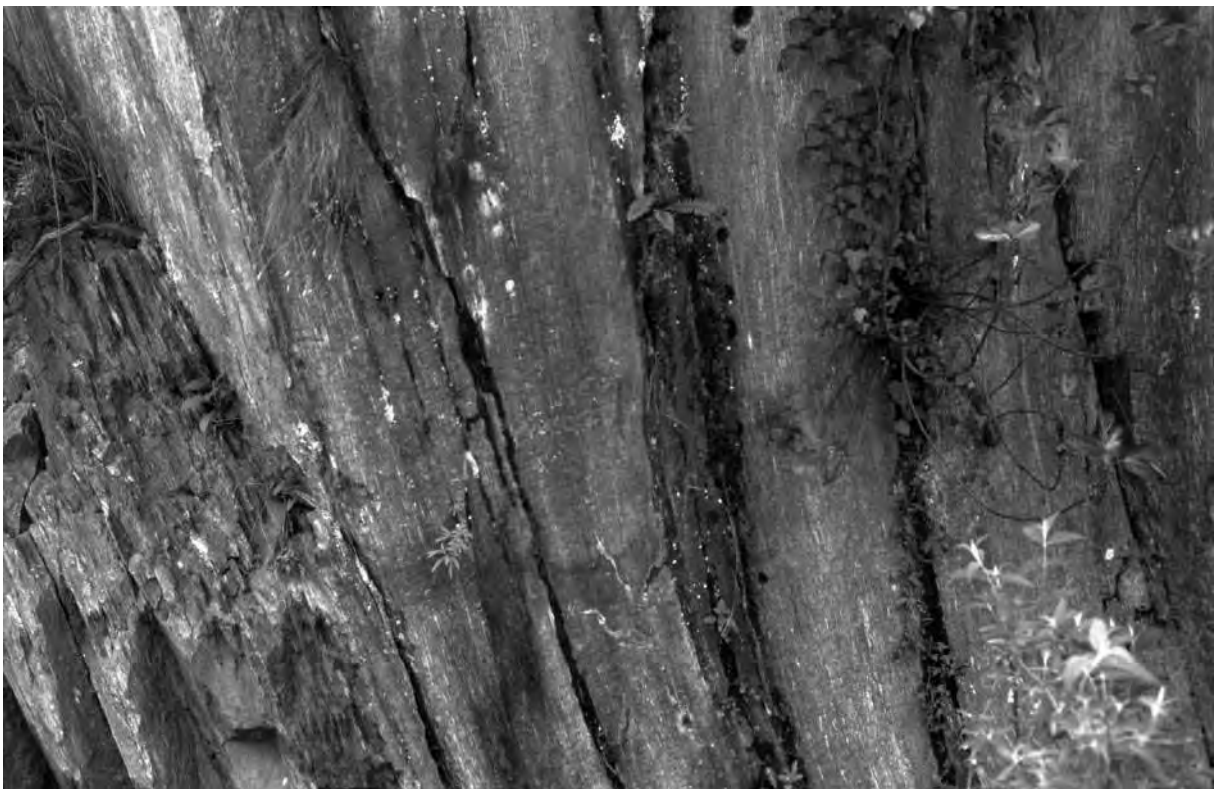


Fig. 1-2 - *L'iscrizione su roccia di Crevola d'Ossola.*

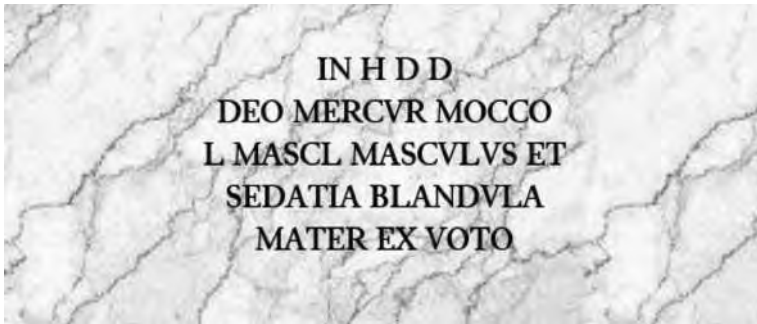


Fig. 3 - Apografo dell'iscrizione di Langres, CIL XIII, 6335.



Fig. 4 - Disegno del tempio circolare e dell'area votiva a Mars Thingsus a Housesteads (Borcovicium), presso il Vallo di Adriano.

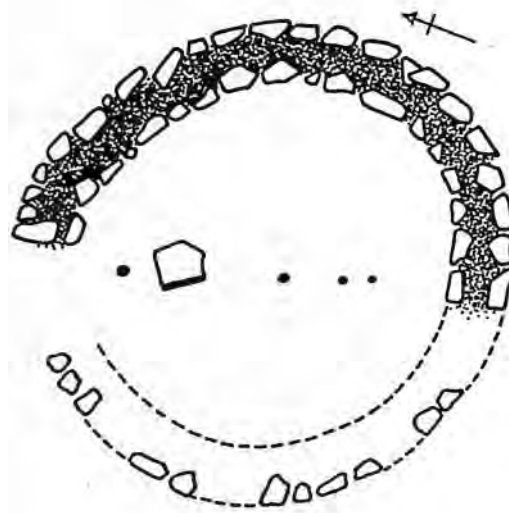


Fig. 5 - L'elmo B dal ripostiglio di Zenjak presso Negova, Slovenia.

L'INSCRIPTION DE CREVOLA D'OSSOLA ET LA "MOBILITÉ" DES DÉITÉS GERMANIQUES DANS LES ALPS

FILIPPO M. GAMBARI¹

En amont du pont de Crevola, la rue romaine qui de *Oscela* remontait la Diveria vers Varzo et probablement vers le Simplon, suivait la roche plus en bas de la route actuelle (napoléonien), en profitant d'une zone d'érosion naturelle qui formait presque un tunnel. A l'intérieur de la courbe de la roche encore aujourd'hui on peut lire, partiellement altérée par des piquetages de marquage vandaliques récents avec boucharde en acier, la dédicace *Tinco Mocco* (CIL V 6650). S'agit évidemment du dégagement d'un vœu, lié vraisemblablement aux difficultés et aux dangers du voyage, et on peut imaginer la situation de celui qui, après avoir complété le trait moins aisé de la traversée alpine, apercevait le fond de la vallée. La datation de l'inscription est probablement autour du I^{er} siècle apr. J.-C., pour les caractéristiques des lettres, mais avec des marges d'incertitude. Le second nom peut être expliqué en deux sens: ou il s'agit du dédicant, en nominatif (*Mocco*, nom bien attesté dans l'onomastique locale et lié au nom celtique du sanglier, symbole de la fureur et du courage guerrier), ou il s'agit de l'expression en datif latin de l'adjectif *Moccus*, nom du dieu-sanglier celtique, poinçonné en figure sur les épées des Insubres et dieu-protecteur de la ville de *Mediolanum* (Milano). Dans le premier cas, *Mocco* è celui qui dégage le vœu, dans le second il est le dieu local à qui est assimilé pour un scrupule religieux le dieu étranger destinataire de la dévotion personnel du dédicant. L'ambiguïté est résolu par un dédicace semblable à Langres (CIL XIII 6335): *In h(onorem) d(omus) d(ivinae) / Deo Mercur(io) Mocco / L(ucius) Mascl(ius?) Masculus et / Sedatia Blandula / mater ex voto*. Il semble donc logique d'intrepreter *Mocco* comme une épiclese de valeur régionale de la déité Mercure / Lug.

Très particulière est d'autre part la mentionne du dieu *Tincus*. C'est l'ancien dieu germanique *Teiwaz/Tyr*, assimilable à Mars, qui guide l'assemblée des guerriers, *Thing*. Dans le monde celtique un rôle tout à fait analogue était celui de *Toutates*, qui dérive lui aussi son nom de l'ensemble des guerriers, *touta*. Comparable avec cette inscription de Crevola est la présence du dieu Mars *Tincsus* avec ses deux déesses partenaires *Alaisiagae*, *Beda* et *Fimmilena*, dans les autels du sanctuaire circulaire des légionnaires de la peuplade germanique des *Tuihanti*, originaires de la Frise (actuelle Twente), à Housesteads (*Borcovicium*) près du Vallum d'Adrien. L'inscription se date du période d'Alexandre Sévère (222-235AD).

A Crevola s'agit donc - peut-être - d'un germain recruté dans les légions de l'époque Giulio-Claudienne, qu'exprime sa gratitude à sa propre déité sans oublier le dieux tutélaires de la région ou passe, ou du témoignage d'insertions germaniques dans les dialectes indigènes des Alpes? C'est possible aussi une directe influence germanique dans le domaine des Alpes, liée à la circulation des guerriers errantes. Déjà Tite-Live (XXI 38), sur la citation peut-être de Cincius Alimentus, appelle *Semigalli* les *Taurini* et *Semigermani* les peuplades entre le Valais et les Alpes Pennines. Du reste la même base *Tinc-* est présente occasionnellement aussi dans l'onomastique celtique, non seulement dans la *Britannia* (*Tincomarus* e *Tincommius* sur les monnaies des *Atrebates*) mais aussi dans la Narbonnaise (*Tincorix*, ILGN 393) ou directement dans les Alpes Pennines, comme dans l'inscription funéraire de St. Maurice *D(iis) M(anibus) L(uci) Tinci Virecundi* (CIL XII 152). A Paternion en Carinthie est présent aussi en nominatif un *Tinco Redsati f(ilius)*... (CIL III 4753). La précocité des attestations linguistiques germaniques et du culte au dieu Tyr dans les Alpes Orientales sont déjà connues par le témoignage d'une dédicace autour de V-IV siècle av. J.-C. en alphabet vénétique à *Teiwaz* par *Harigast*, dans l'inscription gravée du casque B de Negau/Negova (Slovénie), comme étudiée et interprétée par A.L. Prosdociami.

¹ *Soprintendente per l'Archeologia della Lombardia.*

*La S. Va. P. A., Société culturelle valdôtaine
n'a ni buts commerciaux ni buts lucratifs.
Ce bulletin n'est pas mis en vente par la Société.
Il est distribué gratuitement aux Membres de la Société même;
cent exemplaires sont mis à la disposition
du Département de l'Education et de la Culture
de la Région autonome de la Vallée d'Aoste.*

Achévé d'imprimer
au mois de décembre 2016
sur les presses de
Musumeci S.p.A.
QUART (Vallée d'Aoste)

